SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

STUDII CLASICE

IV

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE

www.cimec.ro

UNIVERS... ...ŞTI
SEMINAR... ...E ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"
Nr. inv.: 909
Cota.: C I / 6 a. 1962

www.cimec.ro

www.cimec.ro

INV. 909

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

DONAȚIA
PROF. ION NESTOR

STUDII CLASICE

IV

Universitatea București
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE
1962

BIBLIOTECA INV. P. 5608/1976
INST. DE ARHEOLOGIE

www.cimec.ro

COMITETUL DE REDACȚIE

Acad. AL. GRAUR, *redactor responsabil* ;
Acad. EM. CONDURACHI; Acad. C. DAICOVICIU;
Prof. GH. GUȚU; Prof. D. M. PIPPIDI, *redactor responsabil adj.*; C. POGHIRC, *secretar*

www.cimec.ro

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA POPULARĂ ROMÎNĂ

STUDII CLASICE

IV 1962

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

	Pag.
I. FISCHER, La description phonologique des langues disparues	5
F. VANŢ-ŞTEF, Aoristul sigmatic cu flexiune tematică	19
SEBASTIANA POPESCU, Exprimarea factitivului în limba greacă	29
C. SĂNDULESCU, Studiu asupra onomatologiei ceramice greceşti	35
P. ALEXANDRESCU, Autour de la date de fondation d'Histria	49
F. FUGARIU, « Personajul anonim » în epopeea homerică	71
A. PIATKOWSKI, ΈΚΩΝ ΈΑΜΑΡΤΑΝΕΙΝ	79
PETER MUSIOLEK, Die Anschauungen des Aristoteles über körperliche Erziehung als Teil der Paideia in ihrem historischen Zusammenhang	95
D. M. PIPPIDI, Pour une histoire des cultes d'Istros	125
HEINZ KREISSIG, Der Makkabäeraufstand	143
NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA, Valoarea şi funcţiile elementului narativ în comedia plautină	177
HEINZ KÜHNE, Zur Teilnahme von Sklaven und Freigelassenen an den Bürgerkriegen der Freien im 1. Jahrhundert v.u.Z. in Rom	189
G. GUŢU, Privire asupra cărţii a II-a a Eneidei	211
E. CIZEK, Aspecte ideologice în literatura latină a epocii lui Nero	221
AL. GRAUR, multa contingere uirga (Iuvenal, VIII, 7)	241
F. EDELSTEIN şi I. WINKLER, Poziţia lui Tacitus faţă de armată, popor şi provincii	245
A. RĂDULESCU, Inscription inédite de Callatis	275
G. BORDENACHE, La triade eleusina a Tomis	281
D. M. PIPPIDI, Ştiri noi despre comunitatea pontică în sec. II e.n.	291
KAREL KURZ, Ministri ad Tritones	301

NOTE ŞI DISCUŢII

C. POGHIRC, Македонизмы у Еврипида	315
I. I. RUSSU, Seirenes	319

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE

www.cimec.ro

Pag.

L. STOIANOVICI, Semantismul termenului *domina* 333
VALENTIN AL. GEORGESCU, Ecouri literare clasice în cultura juridică a Țării Romînești la sfîrșitul secolului al XVIII-lea 341

STUDIILE CLASICE ÎN LUME

TUDOR VIANU, Începuturile realismului în antichitate într-o prezentare modernă 349
MARIA MARINESCU-HIMU, Traduceri rusești din Homer 359
D. M. PIPPIDI, 'Apologia' lui André Bonnard. Amintirea lui Concetto Marchesi 363

STUDIILE CLASICE ÎN R.P.R.

I. FISCHER, Bibliografia clasică romînească (1961) 367

RECENZII

A. JURET, Les idées et les mots. Essai de philosophie linguistique *(Lucia Wald)* 381
VITTORE PISANI, Storia della lingua greca *(Sorin Stati)* 383
I. M. TRONSKI, Историческая грамматика латинского языка *(C. Poghirc)* 386
BACCHYLIDIS Carmina cum Fragmentis edidit Bruno Snell *(A. Piatkowski)* 388
ANDOCIDE, L'orazione De reditu. Introduzione e commento a cura di Umberto Albini *(A. M. Frenkian)* 389
XÉNOPHON, Banquet. Apologie de Socrate. Texte établi et traduit par François Ollier *(D. M. Pippidi)* 390
P. PAPINI STATI Siluae. Recensuit Aldus Marastoni *(Janina Vilan-Unguru)* 391
S. DESIDERII CADURCENSIS Epistulae. Edidit et commentario instruxit Dag Norberg *(H. Mihăescu)* 392
EMILIO PERUZZI, Le Iscrizioni Minoiche *(A. M. Frenkian)* 393
WERNER PEEK, Griechische Grabgedichte *(Em. Popescu)* 394
JEAN POUILLOUX, Choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions et notes *(D. M. Pippidi)* 398
T. V. BLAVATSKAIA, Очерки политической истории Боспора в V—IV вв. до н. э. *(C. Poghirc)* 399
R. FLACELIÈRE, La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès *(D. M. Pippidi)* 401
HENRI-IRÉNÉE MARROU, Histoire de l'éducation dans l'antiquité *(Em. Popescu)* 402
PIERRE GRIMAL, Horace *(M. Nichita)* 405
PIERRE GRIMAL, Sénèque, sa vie, son œuvre *(Eugen Cizek)* 407
KAZIMIERZ MAJEWSKI, Importy rzymskie w Polsce *(D. M. Pippidi)* 408
Crestomatie de texte privitoare la istoria antică, întocmită sub redacția Acad. Prof. E. Condurachi *(A. Piatkowski)* 410
Πλάτων, δελτίον τῆς Ἑταιρείας τῶν Ἑλνήνων Φιλολόγων *(M. Marinescu-Himu)* 411

CRONICĂ

Societatea de studii clasice din R.P.R. 413

www.cimec.ro

UNIVERSITATEA DIN BUCUREŞTI
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"
Nr. inv.: 909
Cota: C 3160 / 1962

LA DESCRIPTION PHONOLOGIQUE DES LANGUES DISPARUES[1]

(Applications aux langues de l'Italie ancienne)

PAR

I. FISCHER

I

Le domaine de prédilection des descriptions phonologiques est celui des langues vivantes, voire des parlers locaux. Les langues mortes, classiques ou autres, n'ont fait l'objet d'études phonologiques qu'assez tard[2] et on peut presque affirmer que les langues connues seulement par les restitutions de comparatistes ont retenu l'attention des phonologues plus que celles attestées par écrit[3]. Cette situation, surprenante

[1] Nous employons par raison de commodité ce terme assez impropre, mais déjà répandu; il s'agit de langues faiblement attestées (généralement par un nombre restreint de monuments épigraphiques).

[2] Voir, en dernier lieu, les importants articles réunis dans le premier tome des *Acta Congressus Maduigiani* (1954), Copenhague, 1958, qui constituent un programme et un commencement de réalisations: L. Hjelmslev, *Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie des langues mortes, en l'espèce du grec et du latin*, M. Leumann, *Phonologie der toten Sprachen* (cf. la chronique du même auteur, Glotta, 36, 1957, p. 129 et suiv.), M. S. Ruipérez, *Esquisse d'une histoire structurale du vocalisme attique* (cf. l'article que l'auteur a publié dans Word, 12, 1956, p. 67 et suiv.); on trouvera dans ces articles d'amples renseignements bibliographiques, auxquels, sans prétendre épuiser ce domaine, nous ajouterions, pour le latin, les études de détail, mais de grande portée scientifique de J. Safarewicz, *La valeur phonologique des diphtongues latines*, Eos, 44, 1950, p. 123—130, et *Notes de phonologie latine*, Studii Clasice, II, 1960, p. 85—93; pour le grec, L. Zgusta, *Die Unrichtigkeit des Prinzips der binären Digiti in der phonematischen Analyse* (exemples grecs), ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ (*Gedenkschrift P. Kretschmer*), II, p. 220 et suiv., W. S. Allen, *Some Remarks on the Structure of Greek Vowel System*, Word, 15, 1959, 2, p. 240 et suiv. Des travaux plus anciens mentionnons: A. Grégoire, *La phonologie et la philologie classique*, L'Antiquité Classique, 1933, p. 193 et suiv., le même, *La phonétique et la phonologie dans l'interprétation et la lecture des poètes latins*, *Proceedings of the International Congress of Phonetic Sciences*, La Haye, 1933, p. 221 et suiv., L. Tamás, *Zur Phonologie des Lateinischen und des Balkanromanischen*, Archiuum Europae Centro-Orientalis, 3, 1937, p. 340—346. Pour les langues mortes autres que le grec et le latin, voir les études de J. Cantineau, *Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique*, BSL, 43, 1946, 1, p. 93—140, et *Essai d'une phonologie de l'hébreu biblique*, BSL, 46, 1950, 1, p. 82—122.

[3] Voir notamment les interventions de J. Fourquet et de A. Martinet, dans les *Proceedings* du 7-e Congrès International des linguistes, Londres 1952 (1956), p. 402 et suiv., 467 et suiv.

www.cimec.ro

à première vue, est aisément compréhensible: les comparatistes sont, par la nature même de leur méthode et des données dont ils disposent, des phonologues; n'ayant pas à leur disposition des faits de parole, ils n'opèrent qu'avec les éléments du système de la langue, c'est-à-dire avec des phonèmes, et ceci parce qu'il arrive que l'on connaisse seulement la place d'un phonème dans le système, sans avoir sur sa réalisation acoustique que des notions assez vagues. L'exemple le plus illustre a été offert par F. de Saussure qui a déduit l'existence d'un élément consonantique (le *ə*) bien avant la découverte du hittite, découverte qui a fourni une confirmation éclatante à la théorie du maître genevois [1].

Quant aux langues disparues, leur description phonologique n'a pas été envisagée d'une manière systématique, chose facile à comprendre, car une telle description suppose l'existence d'un matériel riche et varié capable de fournir les renseignements nécessaires à l'analyse du jeu subtil des oppositions. Quelques rares mentions, éparpillées çà et là dans les travaux concernant quelques-unes de ces langues [2], sont tout ce que l'on peut citer, et elles relèvent plutôt de la généralisation d'une nouvelle terminologie que du souci délibéré d'analyser les faits dans la perspective phonologique.

Nous nous proposons de tenter ci-dessous le groupement des données offertes par les faibles sources des langues disparues en vue de leur description phonologique. La première question qui se pose est de savoir s'il ne s'agirait pas d'une simple réadaptation terminologique de faits et de méthodes déjà connues, ou bien si, au contraire, le point de vue phonologique peut apporter quelque nouvelle lumière à l'interprétation des faits. Dans le premier cas, notre essai ne serait justifié que dans une certaine mesure: il est utile, en effet, de temps à autre de pratiquer des « mises à la page » dans divers secteurs d'une même science, afin que l'on puisse disposer, pour d'éventuels travaux de synthèse, d'un matériel étudié selon des méthodes plus ou moins analogues, et, ainsi, comparables. D'ailleurs, la phonologie dans son ensemble n'a pas entièrement échappé au reproche d'avoir repris sous des noms nouveaux des méthodes anciennes [3]. En tout cas, on ne peut et on ne doit pas faire un départ absolu, une faille infranchissable, entre la phonologie d'une part et les méthodes et les résultats de la phonétique traditionnelle d'autre part. Il s'ensuit fatalement que notre exposé contiendra aussi des faits et des méthodes connues; mais nous accorderons la place prépondérante aux aspects plus strictement phonologiques des problèmes à étudier, tout en ne considérant pas la description phonologique comme un but en soi, mais comme une voie vers l'intelligence plus profonde des phénomènes linguistiques.

Nos connaissances des langues disparues [4] proviennent principalement des monuments épigraphiques et des gloses; à ces renseignements peuvent

[1] Sur la valeur phonétique du *ə* les divergences subsistent, mais leur portée a été clairement définie et située sur son seul vrai terrain par J. Kuryłowicz, *Études indo-européennes*, 1935, p. 27, n. 2: « La question s'il s'agissait de *laryngales* ou bien surtout ou exclusivement de *pharyngales* est d'importance secondaire, sans influence sur les conclusions d'un ordre purement phonologique ».

[2] Cf., par exemple, M. Lejeune, RPh, 31, 1957, p. 170, REL, 35, 1957, p. 92, 100, U. Schmoll, KZ, 76, 1960, 3—4, p. 282, n. 2.

[3] Voir, en dernier lieu, M. Leumann, *art. cité* des *Acta Congressus Maduigiani*, I, p. 117.

[4] Les exemples utilisés dans les pages qui vont suivre proviennent en premier lieu des langues indo-européennes de l'Italie antique, car celles-ci présentent le double avantage

www.cimec.ro

s'ajouter des témoignages accidentels et indirects. Pour une description phonologique, le secours des gloses doit être pris en considération avec une extrême prudence, voire même totalement écarté, à cause des transcriptions très approximatives données par les auteurs anciens, elles-mêmes déformées par la tradition manuscrite. Il s'agit donc en premier lieu d'une interprétation phonologique de l'écriture [1] et il convient, partant, de faire ressortir quelques traits caractéristiques des systèmes graphiques des langues disparues. Une telle formule peut surprendre à première vue, car elle suppose qu'outre l'« accident » de l'extinction il peut y avoir aussi d'autres traits communs entre ces langues. En effet, les conditions historiques qui ont provoqué l'extinction agissent en même temps sur le développement des idiomes en question et sur leur écriture. En général, nous avons affaire à des langues qui n'ont pas réussi à se crystalliser dans des littératures, parlées par des populations sans unité politique durable, soumises à l'influence et, finalement, à la conquête de voisins plus puissants et plus organisés (souvent aussi plus civilisés). Il s'ensuit, pour les langues et les écritures, que:

(1) les systèmes graphiques peuvent varier d'une localité à l'autre; ces variations peuvent correspondre à des différences dialectales, mais peuvent aussi en être indépendantes;

(2) dans la même localité il peut y avoir des différences de graphie, tant sur le plan synchronique, que sur le plan diachronique; ces différences peuvent correspondre à des transformations linguistiques, au manque d'adéquation de l'écriture au système phonologique, ou bien à l'inexistence, ou peu s'en faut, de traditions graphiques ou de norme dans la prononciation et la flexion (la nature de l'inscription, la culture et la « spécialisation » du lapicide peuvent avoir leur rôle dans ces variations) [2];

(3) un même idiome peut être noté dans plusieurs alphabets, d'origines différentes; il n'est pas obligatoire que les alphabets étrangers, employés tels quels, sans un effort spécial d'adaptation [3], soient les moins aptes à noter les phonèmes de l'idiome respectif; si l'alphabet «traditionnel» provient d'une langue dont le système phonologique diffère essentiellement du système de la langue qui en a emprunté

---

d'être mieux étudiées (et, donc, munies de grammaires, corpus d'inscriptions et glossaires), et d'être notées à l'aide d'alphabets qui ont tous un modèle unique, l'alphabet étrusque. Cf. M. Lejeune, *Sur les adaptations de l'alphabet étrusque aux langues indo-européennes d'Italie*, REL, 35, 1957, p. 88—105, et notre *Chronique indo-européenne*, SCL, XI, 1960, 1, p. 113—126.

[1] Les théories et les recherches modernes dans ce domaine se réclament du chapitre VI (*Représentation de la langue par l'écriture*) du *Cours* de F. de Saussure. On peut consulter, en outre, les intéressantes pages consacrées à ce sujet par le manuel de H. A. Gleason, *An Introduction to Descriptive Linguistics*, p. 301 et suiv., et les remarques de H. M. Hoenigswald, *Language Change and Linguistic Reconstruction*, Chicago, 1960, p. 4—12; cf. aussi H. Penzl, *The Evidence for Phonemic Change*, dans *Studies ... Whatmough*, La Haye, 1957, p. 197—202, et le débat ouvert par G. Hammarström dans les Studia Neophilologica, 31, 1959, 1, p. 5—18, auquel ont participé I. Arthur, *ibid.*, 32, 1960, 1, p. 30—40 et Cl. Witting, *ibid.*, 32, 1960, 2, p. 320 et suiv. (la plus intéressante de ces contributions); voir les réponses de G. Hammarström, *ibid.*, 32, 1960, 2, p. 327 et suiv.). Nous n'avons pas pu consulter R. A. Hall, Jr., *A Theory of Graphemics*, Ithaca, 1957, annoncé, dans une nouvelle version, pour le second fascicule des Acta Linguistica, VII.

[2] Il est aisé de s'imaginer où en serait notre connaissance du latin, si nous étions réduits aux seules inscriptions archaïques.

[3] D'ailleurs, les adaptations d'un alphabet peuvent faire usage de signes de provenance différente: M. Lejeune, REL, 35, 1957, p. 88 et suiv., a démontré que la plupart des alphabets locaux d'Italie ont puisé à la source grecque les éléments qui manquaient à l'écriture étrusque.

www.cimec.ro

l'écriture, et si l'alphabet employé occasionnellement provient d'une langue à structure plus ressemblante, la situation contraire est à envisager;

(4) à une époque proche de l'extinction d'un idiome il arrive que l'écriture de l'idiome qui remplace le premier serve à noter celui en voie de disparition; il est possible que l'adoption du nouvel alphabet soit concomitante à une transformation du système phonologique, plus ou moins profonde, sous l'influence précisément de la langue qui est sur le point de remplacer la première dans l'usage des sujets parlants;

(5) l'absence de traditions graphiques bien établies et le prestige des langues auxquelles on a emprunté l'écriture mènent assez souvent à des adaptations très imparfaites de l'alphabet étranger et on rencontre la tendance d'employer toutes les lettres (utiles ou non) de ce dernier sans en ajouter ni en retrancher aucune [1].

Il nous reste maintenant à passer à l'examen de l'interprétation phonologique des données dont nous disposons.

I. Inventaire des phonèmes. En principe, dans les écritures alphabétiques, l'inventaire des phonèmes est identique à la liste des lettres. Mais cette situation idéale, où chaque phonème correspond à un seul graphème [2] et chaque graphème à un seul phonème, n'existe jamais en pratique; même les écritures les plus perfectionnées (l'alphabet grec, par exemple) s'écartent, plus ou moins, de la correspondance phonème—graphème. Il va de soi que pour les écritures mal adaptées, et c'est le cas de la plupart des langues dont nous nous occupons, ces écarts sont assez importants et il convient de tenir compte de cette possibilité dans l'établissement de l'inventaire phonologique.

Il va sans dire qu'il est de grande utilité pour le phonologue d'établir avec le plus grand soin possible la valeur phonétique des signes, surtout lorsqu'on a affaire, comme c'est le cas des langues disparues, à très peu de renseignements d'un autre ordre (voir ci-dessus, p. 6, la situation, plus avantageuse de certains points de vue, des langues restituées par les comparatistes) [3].

À cette fin nous disposons de trois sources et méthodes principales, dont nous ferons état ci-dessous:

(1) interprétation des données fournies par l'histoire des alphabets,

(2) inscriptions bilingues contenant les mêmes noms propres, par exemple, dans les deux textes, ou notations d'une même langue par plusieurs systèmes graphiques,

(3) indications fournies par l'étymologie.

---

[1] Cf. H. A. Gleason, *op. cit.*, p. 314.

[2] Nous renonçons à l'emploi du terme « graphe » (= lettre) destiné à faire pendant au « phone » (= son) de la chaîne parlée (phone — phonème, graphe — graphème), car il ne contribue en rien à l'élucidation des problèmes linguistiques. D'ailleurs, une « graphémique » (« graphématique », « graphonomie » ou même « graphologie » — tous ces termes ont été proposés) qui nous enseignerait que gr. σ et ς se trouvent en distribution complémentaire n'avance pas de beaucoup ni la connaissance des faits, ni leur interprétation. Quant aux tracés différents d'une même lettre, l'étude de ceux-ci relève plutôt de l'épigraphie ou de la paléographie, que de la linguistique.

[3] Il est intéressant de signaler la prise de position très nette (et très significative, puisqu'elle vient d'un partisan des abstractions, quelquefois outrées) de L. Hjelmslev: « Il faut se défaire de l'illusion qui consiste à croire que la phonématique serait plus facile à faire si la prononciation n'est connue que superficiellement. Au contraire, le degré du conjectural est le même pour le système phonémique que pour la description propre des sons, et même plus grand peut-être, parce qu'il vise souvent à des généralisations » (*art. cité* des *Acta Congressus Maduigiani*, p. 110).

www.cimec.ro

1. Phonèmes vocaliques. En posant comme hypothèse de travail l'existence du triangle « classique »[1]

a
e *o*
i *u*

on doit se demander (1) si, dans une langue donnée, le triangle est complet, (2) si aux cinq voyelles s'ajoutent encore d'autres (*ö*, *ü*, etc.), (3) si le degré d'aperture (spécialement pour *e* et *o*) joue un rôle phonologique. Enfin, il reste à établir, ce qui est particulièrement difficile dans le plus grand nombre des cas, la valeur phonologique de la quantité des voyelles.

En prenant pour point de départ de notre étude l'interprétation de l'écriture (et, pour sortir du domaine des abstractions, nous envisagerons quelques faits réels des alphabets italiotes), plusieurs possibilités se présentent. On constate que la lettre *o* manque des alphabets osque et ombrien et de différentes écritures « rhétiques » du nord de l'Italie et du Tyrol[2]. S'agit-il d'une absence réelle (provoquée, par exemple par l'influence de l'étrusque) ou bien d'une imperfection du système graphique? L'examen de l'histoire de ces alphabets nous indique qu'ils proviennent tous de l'alphabet étrusque récent[3]; celui-ci disposait, pour noter les voyelles, d'un système asymétrique, pourvu d'un seul signe dans la série postérieure (correspondant, probablement, à l'inexistence, en étrusque, de l'opposition /o/ ~ /u/):

a
e *u*
i[4]

Ce matériel a été adapté aux besoins des diverses langues italiques. Prenons l'exemple de l'osque, le plus complexe et, partant, le plus instructif. Nous trouverons un inventaire qui, tout en gardant l'asymétrie initiale, crée, par l'adjonction de signes diacritiques, deux lettres nouvelles, une pour chaque série[5]:

a
e **u, ú**
i, í[6]

---

[1] Pour les langues indo-européennes (qui nous intéressent ici en premier lieu), cette hypothèse se justifie historiquement: le système vocalique de l'indo-européen récent étant triangulaire, les systèmes des langues à étudier sont des transformations du triangle initial.

[2] Cf. SCL, XI, 1960, 1, p. 125.

[3] Pour les détails, voir M. Lejeune, REL, 35, 1957, p. 88 et suiv., et, en dernier lieu, G. B. Pellegrini, *Origine e diffusione degli alfabeti preromani nell'Italia superiore*, Florence, 1959 (tirage-à-part du volume *Spina e l'Etruria Padana*).

[4] Il est question ici seulement de l'inventaire des lettres, le système phonologique de l'étrusque pouvant être d'une structure différente, rectangulaire par exemple:

e *a*
i *u*

[5] Nous ne donnons pas ici tous les détails; il est aisé de les trouver dans les manuels classiques (C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*[2], Boston, 1928. V. Pisani, *Le lingue dell'Italia Antica oltre il Latino*, Turin, 1953, G. Bottiglioni, *Manuale dei dialetti italici*, Bologne, 1954).

[6] Nous transcrivons en caractères **gras** les lettres des alphabets locaux et en *italiques* celles des transcriptions en alphabet latin.

www.cimec.ro

On doit maintenant établir si le nouveau système graphique note d'une manière exacte la situation existante dans le système phonologique et quelles sont les réalisations phonétiques des phonèmes.

Pour la série postérieure, les choses sont, à première vue, très simples: **u** note, évidemment, /u/et **ú** note /o/; cette conclusion paraît trouver sa confirmation dans les inscriptions osques en caractères latins: gén. pl. **fratrúm**, en alphabet local, *fratrom*, en alphabet latin, et impér. **líkítud**, en alphabet local, *licitud*, en alphabet latin. Nous aurons à revenir là-dessus, après avoir envisagé le système dans son ensemble. En effet, les choses sont beaucoup moins simples dans la série antérieure: **e** existe dans l'alphabet, il note donc /e/ et **i** note /i/; quelle valeur doit-on attribuer à **í**? s'agit-il seulement de la création d'une lettre nouvelle par souci de symétrie graphique et ne noterait-elle qu'une variante de /i/ (ou de /e/), et alors le système du vocalisme osque serait identique au triangle hypothétique (qui se trouve être celui de l'indo-européen récent), ou bien avons-nous affaire à une série antérieure plus riche en phonèmes que la série postérieure? Il est invraisemblable que les osques aient créé un signe nouveau pour noter la variante d'un phonème (on sait que les variantes sont presque imperceptibles au sujet parlant) [1]. Le signe **í** a donc toutes les chances de noter un phonème différent tant de **e** (/e/) que de **i** (/i/) et ce phonème doit occuper dans le système une place située entre les deux phonèmes précités, donc un /ẹ/ (et alors **e** noterait un /ę/) ou un /į/ [2]. Le triangle vocalique de l'osque serait alors (sans tenir compte des quantités, dont nous nous occuperons ci-dessous):

a

e *o*

į (ou *ẹ*)

i *u*

Après avoir ainsi établi les grandes lignes de ce schéma, on peut faire intervenir, pour en éclaircir les détails, les renseignements fournis par l'histoire des sons, par l'étymologie. Un premier fait s'impose à notre attention: on sait qu'un -* [a] final (long à l'origine) devient en osque -[o] (c'est -à-dire **ú**, *o*); la transformation ne se produit qu'en finale absolue: nom. sg. (des thèmes en -[ā]-) *touto*, acc. sg. *toutam*, abl. sg. *toutad*, etc. Il est donc permis de supposer que cet -[o] était très ouvert, proche de [a]. Dans ce cas, la zone de dispersion du phonème serait considérable (jusqu'à **u**=/u/), ce qui est assez invraisemblable, et, en outre, il n'y aurait aucun parallélisme avec la série antérieure [3]. Un «système» tel que

a

ǫ

e

į

i *u*

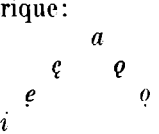
[1] Le contraire n'est pas valable: on conserve des signes hérités, sans nécessité absolue; c'est le cas, en latin archaïque, des trois signes pour les gutturales, notant des variantes positionnelles: *k* (devant *a*), *c* (devant *e* et *i*) et *q* (devant *o* et *u*), tandis que l'opposition de sonorité n'est pas indiquée.

[2] Les inscriptions en caractères latins ne peuvent pas apporter une confirmation nette à ces suppositions, l'alphabet latin ne disposant que de deux signes (*e* et *i*) pour la série antérieure; **í** est habituellement transcrit par *i*.

[3] Cf. H. Penzl, *Studies ... Whatmough*, p. 199.

www.cimec.ro

est difficilement concevable et serait en tout cas éphémère. Un témoignage dont on n'a pas, nous semble-t-il, tiré tout le parti qui convenait, peut nous aider à présenter les faits dans leur lumière réelle. Il s'agit des quelques inscriptions osques du sud (Lucanie, Bruttium, Messine) écrites pour la plupart en caractères grecs. Les transcriptions sont à première vue assez bizarres: η et ω ne notent pas la quantité (ou du moins pas en premier lieu la quantité)[1], la diphtongue *ei* (**eí**) est notée par ηι, *ou* (**úv**) par ωF; enfin, ει correspond à **í**, ου à **u**. Si les lapicides n'ont pas cru devoir noter la quantité, quelle était la raison d'employer les lettres η et ω? et quels étaient alors les traits distinctifs dont la notation leur paraissait absolument nécessaire en vue de l'intelligence du texte? Une seule réponse s'impose: le degré d'aperture des voyelles; en grec, η et ω ne notaient pas seulement la longueur, mais aussi le caractère ouvert de la voyelle; de même, à l'aide de ει et de ου on notait les voyelles fermées correspondantes. C'est ce trait, essentiel pour la phonologie de l'osque, que rendent les transcriptions en caractères grecs[2]. Il s'ensuit, donc, que **ú** (*o*) notait un /o̩/, **e** (*e*) un /e̩/, **u** (*u*) un /o̩/ et **í** (*i*) un /e̩/, ce qui mène à un schéma à peu près symétrique:



Ce schéma est presque identique à celui des voyelles longues en attique classique[3]. Il est bien difficile, vu l'exiguïté du matériel, de faire des considérations diachroniques sur le système vocalique de l'osque, mais il est permis de croire que la «case vide» de la série postérieure, conjointement à la tendance générale des langues indo-européennes (et italiques) vers la fermeture des voyelles, ait provoqué un déplacement des voyelles, pour aboutir à une réalisation [u] du phonème /o̩/ et, parallèlement, à la fusion de /e̩/ avec /i/.

Faisons le point et revenons un peu en arrière, car la longueur de notre description du vocalisme osque aurait pu laisser l'impression que nous avons perdu de vue le but initial de cet article, qui est principalement méthodologique. On a pu observer

[1] Cf. C. D. Buck, *ouvr. cité*, p. 23: « Neither η nor ω is used to indicate quantity ».

[2] Nous ne voulons pas alourdir notre exposé, déjà trop long, mais parce que les manuels ne traitent pas assez clairement ces transcriptions, nous nous permettons de grouper ici quelques faits: η = **e**, *e*, donc /e̩/: gén. sg. -ηις, dat. sg. -ηι = **eis, ei** (κλοFατηις 183 Vetter, κοττειηις 188, α]πελλουνηις 197 a, Fενζηι 182, απελλουνηι 196, etc.); ει = **í**, *i*, donc /e̩/: αFδειες 180 = **avdiis** (rappellons que le signe diacritique de **í** et de **ú** n'est pas employé avec une régularité absolue), λειικειτ 184, cf. **likítud**, μεδδειξ 196 = **meddíss**, εινειμ 196 = **ínim**; ω = **ú**, *o*, donc /o̩/: πωτ 184 = **púd**, τωFτο 196 = *touto*, nom.-acc. sg. neutre -ωμ: βρατωμ 184 (aucun exemple similaire n'est attesté en écriture locale ou latine, mais l'accusatif singulier masculin, qui devait avoir la même forme, est en **-úm**: **húrtúm**). La valeur de ο et de ε est moins claire. Il va sans dire que l'orthographe de ces très peu nombreuses inscriptions n'est pas unitaire et on peut trouver des exemples qui contredisent notre interprétation (ουπσενς 196, **úpsannam,** mais aussi **uupsens, upsens**; pour cet exemple, voir aussi ci-dessous, p. 16). Il reste néanmoins le fait significatif que dans un matériel si mince nous avons pu trouver un nombre assez grand d'exemples sûrs (il y en a d'autres encore).

[3] Voir M. S. Ruipérez, *art. cité* des *Acta Congressus Maduigiani*, p. 132; cf. aussi Studii Clasice, III, 1961, p. 29. La seule différence est l'absence de /ü/. Mais il y a des indices que l'osque possédait ce son, tout au moins dans certaines positions; il peut être déduit (cf. G. Bottiglioni, *ouvr. cité*, p. 34) de graphies telles que **tiurrí** = lat. *turri*, **niumsieís** = νιυμσδιηις, **eítiuvam** = *eituam*, etc.; v. Planta et Buck considèrent pourtant que la prononciation de ce groupe était [yu]. On ne peut pas faire des suppositions sur le rôle phonologique de ce son.

www.cimec.ro

que pour arriver à des résultats cohérents et vraisemblables on s'est servi d'abord des données fournies par l'histoire de l'alphabet, en les appuyant ou en les corrigeant à l'aide de l'histoire des sons et des transcriptions en caractères étrangers. L'emploi exclusif de l'un de ces indices ne peut pas aboutir à des conclusions valables: en s'appuyant uniquement sur l'histoire de l'écriture on risque non seulement à attribuer des correspondants phonématiques à des signes dont l'emploi n'est que l'effet de la tradition, mais on s'expose aussi à des «préjugés» tels que l'attribution de la valeur [u] au signe **u** (attribution basée presque exclusivement sur la valeur latine du signe correspondant); d'autre part, le critère étymologique ne donne que des renseignements très vagues et toujours conjecturaux sur la valeur des sons: la direction et l'aboutissement de l'évolution phonétique ne peuvent pas être établis à l'aide de la connaissance du son originaire; nous ne pouvons opérer qu'avec des vraisemblances, non pas avec des certitudes dans le domaine si complexe des facteurs qui déterminent les changements phonétiques. Enfin, l'analyse des transcriptions en alphabets étrangers doit tenir compte des possibilités forcément limitées de ceux-ci à noter une autre langue. Mais ce n'est pas la seule combinaison des trois méthodes qui suffit pour établir l'inventaire des phonèmes: en envisageant les faits dans le système, dans leur interdépendance, la description gagne non seulement en clarté, mais aussi, nous espérons l'avoir démontré, en exactitude, en précision.

Une question doit maintenant se poser à tout phonologue: nous avons construit un schéma des voyelles osques sans avoir eu recours à une des méthode spécifiques de la phonologie, l'établissement des oppositions, à l'aide des commutations. Cette omission tient de la nature même du matériel que nous avons à notre disposition: nous sommes réduits à opérer avec des mots dont la lecture est souvent mal assurée, dont le sens est conjectural et la graphie flottante. Il faut donc, en tout état de cause, renoncer à la preuve des «paires minimales», qui d'ailleurs, a soulevé de justes objections dans son application à des langues bien connues [1]. Dans notre cas, ce n'est pas seulement la possibilité de l'homonymie qui s'oppose au recours à cette méthode, mais aussi le problème, assez complexe, des graphies doubles. Il convient de nous y attarder [2].

En principe, les graphies doubles peuvent être provoquées par plusieurs causes:

(1) Règles orthographiques peu fixées; pour les langues qui nous intéressent le cas est assez fréquent, surtout quand il s'agit de noter des phonèmes qui n'ont pas de correspondant dans l'alphabet qui a servi de modèle.

(2) «Réformes» orthographiques; la chronologie des inscriptions étant le plus souvent incertaine, l'histoire précise de ces réformes nous échappe dans la plupart des cas [3].

(3) Évolution phonétique. En ce cas, une des graphies «représente la réalité phonétique (elle constitue l'indice du changement phonétique), tandis que l'autre est employée par tradition» (A. Rosetti, *ouvr. cité*, p. 9).

---

[1] Voir, par exemple, M. Leumann, *art. cité*, p. 118; O. S. Akhmanova, SCL, XI, 1960, 3 *(Hommage A. Graur)*, p. 312–313.

[2] Pour l'aspect général du problème voir A. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague–Bucarest, 1947, p. 9–16. Nous n'avons pas pu consulter S. M. Kuhn, R. Quirk, *Some Recent Interpretations of Old English Digraph Spellings*, Language, 29, 1953, p. 143–156.

[3] Pour l'osque, M. Lejeune, REL, 35, 1957, p. 98, fixe à la fin du IV^e^ siècle ou au début du III^e^ la réforme qui présida à la création des lettres **ú** et **í**.

www.cimec.ro

(4) Coexistence, dans la langue, de plusieurs prononciations d'un même mot.
(5) Nécessité de noter un son pour lequel l'alphabet n'offre pas de correspondant approprié [1].

On voit donc qu'une extrême prudence est nécessaire dans l'interprétation de ces graphies et on ne peut pas, en partant d'une alternance entre deux graphèmes, conclure hâtivement à l'existence de deux phonèmes (ou bien, suivant le point (5), d'un troisième). D'autre part, les hésitations graphiques ne sont pas, non plus, l'indice certain de l'absence d'opposition phonologique entre deux sons phonétiquement proches. Aussi, convient-il de s'assurer dès l'abord qu'il s'agit réellement d'une opposition et non pas d'une graphie double; on peut parvenir à ce but à l'aide des mots dont la forme et le sens sont bien établis (qui se retrouvent plusieurs fois dans les textes) ou, plus encore, à l'aide de la morphologie (la fréquence des désinences est, bien-entendu, beaucoup plus grande que celle des mots isolés — ce qui permet d'exclure le hasard, les fautes de graphie, etc. — et les oppositions morphologiques ont ainsi une portée bien supérieure à celles qui reposent exclusivement sur des faits lexicaux [2]). Malheureusement, la morphologie ne met pas à notre disposition tout l'inventaire phonologique d'une langue et, d'autre part, le traitement spécial de la fin de mot ne permet pas de tirer des conclusions générales des seules désinences. Pour revenir à l'osque, outre l'illustration d'oppositions de phonèmes dont l'individualité ne fait pas de doute (/ẹ/~/a/~/ọ/ [3]: nom. sg. masc. **pís,** nom. pl. fém. **pas,** nom. pl. masc. **púS;** acc. sg. fém. **ekak,** neutre **ekík),** nous ne disposons que de très peu de preuves directes: outre nom. sg. **patir,** dat. sg. **paterei** (où la position n'est pas la même), on ne trouve rien de sûr; bien au contraire, il y a une série de confusions graphiques pour les phonèmes /ẹ/, /ẹ/ et /i/ et, respectivement, /ọ/et /ọ/: **i** pour **í, u** pour **ú,** facilement explicables par l'omission du signe diacritique (dont l'invention est plus récente que les premiers textes), mais aussi entre **e** et **í: est** (84, 4, 85, 4; cf. les formes d'impératif **estud,** *estud*) et **íst** (6 fois sur le cippe d'Abelle), **esídum** et **ísídum.** Nous avons vu qu'on ne doit pas conclure de ces graphies doubles à l'inexistence de l'individualité phonologique des phonèmes sujets à ces confusions. Celle-ci est assurée par une preuve qu'on peut appeler indirecte et pour laquelle la morphologie aussi bien que le lexique nous mettent à la disposition un matériel suffisant. Si nous trouverons une désinence, ou même un mot fréquent, orthographiés d'une même manière avec une conséquence absolue, nous pouvons déduire que le phonème qui nous intéresse était bien distinct, dans la conscience des sujets parlants, des phonèmes ayant une réalisation phonétiquement proche.

Si, par exemple, dans la série antérieure, des formes et des mots comprennent exclusivement la graphie **e** (=/ẹ/) ou **i** (=/i/), c'est la régularité même de l'exclusion de **í** qui définit l'individualité du phonème intermédiaire /ẹ/ (noté habituellement **í,** mais aussi, sporadiquement, **i).** De même, dans la série postérieure, la régularité de la notation **u** (=/ọ/) définit par contraste le phonème /ọ/ (noté **ú** et, plus rarement, **u).**

---

[1] Dans un article récent, Studii Clasice, III, 1961, p. 33 et suiv., C. Poghirc examine les hésitations entre *a* et *e* dans les transcriptions (en grec et en latin) des noms thraces et conclut, d'une manière qui emporte la conviction, à l'existence en thrace d'un phonème similaire à roum. *ă*, alb. *ë*, etc.

[2] Voir, à ce propos, notre discussion du rendement fonctionnel des oppositions vocaliques grecques, Studii Clasice, III, 1961, p. 30 et suiv.

[3] En finale absolue, /a/ manque, parce que tout -[a] devient [-o].

www.cimec.ro

En d'autres termes, si les hésitations ne peuvent pas servir de preuve ni pour ni contre l'existence d'un phonème, la conséquence dans l'emploi d'un signe constitue une preuve suffisante en faveur de l'autonomie phonématique d'un son. Or, on peut trouver dans les textes osques, des exemples concluants. Ainsi, pour /ę/: **-ed**, *-ed*, désinence du parfait de l'indicatif, 3e pers. sg **aíkdafed**, **prúfatted**, **deded**, **prúffed**, **kúmbened**), **-ens** désinence du parfait de l'indicatif, 3e pers. pl. (**prufattens**, **uupsens**, **teremnatens**, **fufens**), **-ter** *-ter*, désinence médio-passive pour la 3e personne, à l'indicatif (**sakarater**, **karanter**, *uincter*, *comparascuster*) et un assez grand nombre de mots ou de noms: **abellanú-** (6 fois), **anter**, préverbe et préposition (7 fois), **kens-**, *cens-* (4 dérivés d'une même famille, 11 fois), **kúmben-** (4 fois), **kerrii-** (11 fois), etc.; pour /i/: **-id**, *-id*, désinence d'ablatif singulier des thèmes en -[i]- et, secondairement, en diphtongue (**slaagid**, *castrid*), **-is**, nom. sg. des thèmes en -[yo]-, avec l'accusatif en **-im** (**pakis**, **dekis**, **sepis**, **vibis**; **pakim**) et des mots: **aídil** (5 fois), **fistlus** (4 fois), **leginu-** (6 fois); pour /ọ/: **-us**, désinence pour la 2e pers. sg. du futur antérieur actif (**fifikus**, **a'lakus**), *-ust*, désinence pour la 3e pers. sg. du même thème (*fefacust*, *dicust*, *cebnust*), **-tud**, *-tud*, désinence d'impératif (*deiuatud*, **líkítud**, *actud*, *factud*, *estud*), **-um**, *-um*, désinence d'infinitif (*censaum*, **fatíum**, **deíkum**, **edum**, *ezum*; une seule exception: **tríbarakavúm** 1 B 10, due probablement à l'action dissimilatrice de **v**, lui-même secondaire [1]), **-(t)ur**, *-(t)ur*, suffixe de nom d'agent (**embratur**, **keenzstur**, **kvaísstur**, **regaturei**), et des mots ou des noms: **kluvat-** (11 fois; en caractères grecs κλοϝατ-, 2 fois; cf. le nom latin *Cloatius*), **fu-**, *fu-* ('être', 18 fois), **futír** (5 fois), etc. Ces exemples démontrent l'autonomie de chaque phonème vocalique et confirment ainsi le tableau que nous avons esquissé ci-dessus.

Il va sans dire que pour les langues où le matériel est plus réduit et moins varié, les possibilités d'établir le système vocalique sont moindres. Là où les graphèmes de l'étrusque récent sont employés tels quels, sans aucun changement qui dénote un essai d'adaptation, nous n'avons pratiquement aucun moyen d'établir un système tant soit peu exact des phonèmes (si, bien-entendu, nous ne disposons pas de sources secondaires), parce que nous ne pouvons pas dire si l'identité des graphèmes entre l'étrusque et la langue étudiée repose sur une identité de système ou bien sur une adaptation maladroite de l'alphabet. C'est le cas du « rhétique » et des autres idiomes du Nord de l'Italie (Castelciès, Lothen, Steinberg). Entre ces deux extrémités, l'osque, avec sa documentation assez riche, et les langues mentionnées ici, toute une gamme de situations intermédiaires se présente; les méthodes sont les mêmes, mais les résultats varient, naturellement, selon l'ampleur des informations dont nous disposons; la plus grande prudence est néanmoins nécessaire dans l'interprétation de données par trop fragmentaires.

2. Corrélation de quantité. Les langues indo-européennes anciennes connaissent l'opposition phonologique entre les voyelles longues et les voyelles brèves. Cette opposition était assez instable, et la tendance générale est de l'éliminer au profit des oppositions entre différents degrés d'aperture (lesquels, de traits non pertinents deviennent pertinents). En outre, dans l'histoire des langues surviennent beaucoup d'allongements et d'abrégements vocaliques conditionnés. Il

[1] D'ailleurs, selon Buck, Bottiglioni et Pisani, la leçon n'est pas sûre.

www.cimec.ro

résulte que nous n'avons pas la possibilité de déduire de l'étymologie si une langue conserve la distinction entre les brèves et les longues et encore moins si cette distinction est phonologique. C'est donc toujours à l'écriture que nous devons faire appel en premier lieu. Il convient toutefois d'attirer l'attention sur le fait que la notation des quantités est beaucoup plus malaisée que celle des timbres vocaliques: le latin, pour lequel la corrélation de quantité avait un rendement fonctionnel assez élevé, n'avait, pour la noter, que des moyens plus que maladroits (la « i longa », l'« apex » etc.). En tout cas, nous avons le droit de supposer que là où les scribes ont senti le besoin de noter la quantité, celle-ci était clairement perçue par le sujet parlant et avait, donc, un rôle phonologique. Des langues de l'Italie, ce sont l'osque et l'ombrien qui notent les voyelles longues [1], l'osque en répétant la voyelle, l'ombrien en la faisant suivre par un h; dans les transcriptions latines, l'osque n'emploie guère de signe distinctif, tandis que l'ombrien recourt au même *h*, à la répétition de la voyelle (avec, souvent, un *h* entre les deux signes vocaliques: [ā] =*aha*). La notation des longues, dans ces deux idiomes, est plutôt sporadique.

Examinons, rapidement, les données osques. On a constaté que, à une exception près (**trístaamentud** 11), le redoublement des signes vocaliques ne se rencontre qu'en syllabe initiale. De là, on a tiré la conclusion qu'il y avait eu un abrégement des voyelles longues dans toutes les syllabes non initiales [2]. Mais il n'y a pas de preuve, en dehors de l'écriture, en faveur de ce prétendu abrégement [3]. Du point de vue étymologique, la provenance des voyelles longues est diverse. D'une part, l'osque conserve les longues indo-européennes (**aasas** 'ārae', **maatreís** 'mātris' [4], **fiísnam** 'fanum' < **dhes-* [5], **liímitú[m]** 'līmitum', **duunated** 'dōnauit', **fuutreí** 'filiae' < * *bhū-*). D'autre part, on trouve des voyelles longues à la place de brèves originaires (**saahtúm** 'sănctum', **keenzstur** 'censor' < **kĕns-*). En ce qui concerne les timbres, il ressort assez clairement que toutes les voyelles brèves ont des correspondantes longues. Pour /a/ les faits sont évidents (voir quelques uns des nombreux exemples ci-dessus); pour /ę/ la situation est la même, quoique le nombre des exemples soit plus restreint (**keenzstur**, **ee**, **eehiianasúm**, etc.). Pour les timbres notés par **í** (/ę/) et **i** (/i/), on est d'accord en général pour attribuer le digramme **íí** à /ę̄/, et le digramme **ii** (écrit quelquefois **ii**) à /ī/; en effet, dans les cas où il y a graphie double, **íí** correspond à **í** (**líísnú** —2 fois—, **líísnam**, **líís[naí?]** et **físnam**; **trííbarakav[um]** et **tríbarakavúm**; **trííbum** et **tríbud**) et **ii** à **i** (**biítam** 'uitam' et **bivus** 'uiui', **liísiaís** et **lisiais**, **miínieís** et **minieís**, **vííbis** et **vibis**; on trouve aussi, très rarement, la notation **ii**: **liisiaís**, **niir**) [6]. Pour noter /ǫ/ et /ǭ/ on disposait d'un seul digramme, **uu**, mais les deux valeurs sont confirmées par des graphies doubles: d'une part,

---

[1] On considérait que le vénète la notait aussi; cette supposition s'est avérée injustifiée. Cf. SCL, XI, 1960, 1, p. 118 et suiv.

[2] Cf. V. Pisani, *ouvr. cité*, p. 6—7 et ci-dessous, p. 16.

[3] Pour la finale absolue, M. Lejeune, BSL, 45, 1949, 2, p. 104 et suiv. a apporté une preuve ingénieuse à l'appui de l'abrégement: la citation, dans un vers de Lucilius (1318), d'un mot osque (*sollō* 'toute'). Mais E. Vetter, *Hdb.*, I, p. 374, conteste son interprétation.

[4] Pas d'exemple pour [ę̄].

[5] G. Bottiglioni, *ouvr. cité*, p. 383.

[6] On peut se demander quelle raison a présidé au choix du digramme **íí**, à la place de **ii**, qui serait normal. L'explication peut être de nature phonétique (une légère tendance à l'ouverture vers la fin de l'émission vocalique, tel all. *vier*) ou bien de nature exclusivement graphique: **íí** faisait pendant aux diphtongues **eí** et **aí** et se distinguait de **ii**, qui notait deux [i] en hiatus ou -[iy]-.

www.cimec.ro

uu correspond à **ú** (**duunated** et **dúnúm, uupsens** et **úps-**)[1], d'autre part à **u** (**fuutreí** et **futreí**). Il s'ensuit donc que chaque phonème vocalique bref possède un correspondant long. Il s'agit maintenant de déterminer le rôle proprement phonologique de la quantité. Malheureusement, les données sont assez peu claires et ne permettent que peu de conclusions sûres. Premièrement, parmi la cinquantaine de mots à voyelle longue notée, on ne trouve pas un seul exemple d'opposition longue ~ brève avec changement de sens; l'écriture est donc la seule preuve en faveur du caractère phonologique de la corrélation de quantité. Deuxièmement, il s'agit d'interpréter l'absence de notation des longues dans toute syllabe autre que l'initiale[2]. Il y a deux explications de ce fait: l'une (Buck, Bottiglioni) considère la répartition relevant exclusivement de la graphie et prend l'étymologie pour point de départ afin de déterminer la quantité des voyelles des syllabes non-initiales; l'autre (R. Thurneysen, F. Altheim, suivis par V. Pisani) attribue à la graphie une réalité phonétique et conclut à un abrégement général des voyelles longues intérieures et finales, dû à l'action d'un accent expiratoire initial (qui expliquerait aussi, comme on l'a depuis longtemps proposé pour le latin, d'autres phénomènes phonétiques); on va même jusqu'à supposer un allongement général des voyelles en syllabe initiale, ce qui ne nous semble pas être prouvé (les quelques allongements sûrs s'expliquent sans grande difficulté). Le débat est loin d'être clos et les données sont, comme on a pu s'en rendre compte, insuffisantes pour faire pencher décisivement la balance vers l'une ou l'autre des solutions proposées.

Du point de vue phonologique, les choses peuvent être envisagées de plusieurs manières. De toutes les hypothèses émises sur la quantité des voyelles, on doit retenir deux faits indubitables: (1) les sujets parlants étaient conscients de la différence entre les longues et les brèves (sans quoi on n'aurait pas inventé un système de notation des longues) et (2) les voyelles longues avaient une importance[3] plus

---

[1] Cf. toutefois l'interprétation de Buck, *ouvr. cité*, p. 38: **dúnum** serait une erreur de graphie, et **úps-** serait le thème du présent, tandis que **u(u)ps-** celui du parfait; c'est la transcription ουπσενς qui donne un commencement de vraisemblance à cette théorie (à laquelle se rallie implicitement V. Pisani, *ouvr. cité*, p. 5, en affirmant qu'il n'y a pas de correspondante longue pour **ú**) destinée à illustrer une supposée transformation [ō]>[ū]. Mais on ne peut rien conclure de deux exemples, dont on élimine un en attribuant la faute au lapicide et on interprète l'autre par une alternance quantitative d'ordre morphologique qui est loin d'être prouvée (G. Bottiglioni, *ouvr. cité*, p. 135 donne deux autres exemples de cette alternance, plus conjecturaux encore). Les seuls autres exemples de **uu**, que nous n'avons pas cités ci-dessus à cause du manque de correspondant avec le signe vocalique non redoublé (et nous nous interdisons de déduire le timbre de l'étymologie), sont: **fluusai** (deux fois) 'Florae', **fluusasiaís** 'Floralibus'. Dans ce stade de la recherche (5 mots au total), il est bien difficile d'arriver à des conclusions certaines. Nous croyons qu'il n'y a pas de raison valable pour éliminer **dúnum** et pour ne pas attribuer, de ce fait, une correspondante longue à la voyelle notée par **ú**.

[2] À l'exception, déjà mentionnée, de **tristaamentud**, qu'on explique (R. Thurneysen, Glotta, I, p. 242 et suiv., chez Pisani, *ouvr. cité*, p. 7, n. 1) par une attraction purement graphique provoquée par **paam** écrit exactement au-dessus (on peut se demander pourquoi l'attraction a agi justement dans un mot où la voyelle longue est à attendre). Il faut d'ailleurs tenir compte, outre les quelques mots douteux (**aiífineis** 161, **gipaarigtís** 31) et le nom propre **melíssaii** ... 'Melissaeus' 31, des nombreux noms de personne en -[iyo]- (contractes), dans lesquels le thème finit par le groupe **ii** (**kastrikiíeis, kiípiís, vestrikiíúí, viínikiís**) dont l'interprétation n'est pas suffisamment claire (cf. Buck, p. 53 et 121 et suiv., Bottiglioni, p. 107 et suiv., Pisani, p. 12), mais qui peuvent soulever des doutes sur l'exclusivité de la notation des voyelles longues dans les syllabes initiales.

[3] Nous employons à dessein ce terme vague pour signifier que la nature de cette « importance » est pratiquement inconnue.

www.cimec.ro

grande dans la syllabe initiale. Il faut donc admettre que la corrélation de quantité avait un rôle phonologique en osque (malgré la réserve que nous impose l'absence de mots différenciés par l'opposition longue ~ brève dans le matériel à notre connaissance); la longueur des voyelles ne paraît pas être une conséquence (trait non-pertinent) du degré d'aperture, ni d'un éventuel accent fixe (le degré d'aperture était à lui seul un trait pertinent, indifféremment de la quantité; quant à l'accent initial fixe, même si son existence était réelle, ce qui n'est nullement prouvé, il n'aurait pas rendu nécessaire une notation spéciale, du fait même de sa régularité absolue). La situation des syllabes initiales permet deux explications phonologiques plausibles: ou bien, si nous admettons la théorie de l'abrégement général des voyelles intérieures et finales, il s'agirait d'une opposition neutralisée dans toute position sauf en syllabe initiale, ou bien, si nous ne l'admettons pas, il s'agirait simplement d'un rendement fonctionnel moins élevé de cette opposition en syllabe intérieure et finale[1]. Mais, n'ayant que des connaissances très vagues sur la prononciation réelle d'un mot osque (nature et place de l'accent y compris — avec tout ce que cela entraîne —), nous ne pouvons que rester dans le domaine des suppositions et conclure, malgré tout, par un *non liquet*.

Pour les autres langues où la quantité est notée (l'ombrien en l'espèce), on peut établir son rôle phonologique à l'aide de méthodes semblables, car les seuls résultats valables qu'on peut obtenir reposent, on l'a vu, sur l'interprétation de la graphie. Les langues dont l'écriture n'indique pas la quantité restent, de ce point de vue, un domaine interdit au phonologue.[2]

(à suivre)[3]

[1] On peut se dispenser de noter par écrit les oppositions à faible rendement fonctionnel. Un autre exemple du rapport entre la graphie et le rendement fonctionnel, dans Studii Clasice, III, 1961, p. 29 et suiv.

[2] Nous tenons à exprimer ici nos remerciements à notre collègue A. Avram, qui a eu l'obligeance de lire le manuscrit de cet article et nous a présenté de très précieuses et compétentes observations.

[3] Nous aurons à nous occuper notamment des problèmes posés par les sonantes, les diphtongues, les consonnes; ensuite nous aborderons quelques questions concernant la distribution, la neutralisation, le rendement fonctionnel et la phonologie diachronique.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

AORISTUL SIGMATIC CU FLEXIUNE TEMATICĂ

DE

FELICIA VANȚ-ȘTEF

Aoristul sigmatic din greaca veche este un tip morfologic atematic. Cu toate acestea, limba epică prezintă cîteva forme de aorist în care desinențele personale sînt precedate de vocalele tematice o/ε. Aceste forme neașteptate, care prezintă o flexiune tematică la un tip morfologic atematic din indo-europeană, sînt aproape în general omise în tratatele de gramatică. Acolo unde ele sînt menționate, puținele observații care le însoțesc sînt făcute cu foarte multe rezerve și sînt insuficiente pentru elucidarea problemei.

În articolul de față încercăm să susținem o părere pe care ne-am făcut-o în legătură cu acest tip morfologic al limbii eline.

a) Aoristul în sigma, în general

Unul dintre cele mai vechi, mai răspîndite și mai productive tipuri de aorist, moștenite de greacă din indo-europeană, este aoristul în sigma.

Aoristul sigmatic, constituit dintr-o temă formată din radical plus sufixul *-s- la care se adăugau direct desinențele personale, se caracteriza în perioada indo-europeană printr-o flexiune atematică și prin alternanța vocalică în rădăcină: gradul vocalic lung la diateza activă, la toate numerele și la toate modurile, și gradul zero la diateza medie. Astfel, de exemplu, activ gr. ἔ-λειψα, scr. *á-rāik-ṣ-am* « am lăsat », gr. ἔ-ζευξα, scr. *á-yāuk-ṣ-am* (lat. pf. *iunxi*) « am legat », mediu scr. *á-dik-ṣ-i* « am arătat », *á-sthi-ṣ-i* « am așezat ».

Flexiunea aoristului în *-s- prezintă în indo-europeană aproximativ această paradigmă, la activ:

sg. **e-yēug-s-m̥*, **e-yēug-s-s*, **e-yēug-s-t*,

pl. **e-yēug-s-me*, **e-yēug-s-te*, **e-yēug-s-nt*

Aoristul sigmatic din sanscrită ne lasă să întrezărim prototipul indo-european. Astfel în sanscrită apar formele:

sg. *á-yāuk-ṣ-am*, *á-yāuk-ṣ*, *á-yāuk-ṣ*

pl. *á-yāuk-ṣ-ma*, *á-yāuk-ṣ-ta* etc.

Limba greacă a moștenit aoristul în sigma, menținînd caracterul său atematic (fără să opună însă vocalismul radical activ celui mediu). Alipirea desinențelor

www.cimec.ro

personale direct la sufixul -*s*-, fără vocală tematică, a provocat în greacă modificarea acestui tip de aorist, încît cu greu poate fi recunoscut în el tipul de bază. În greacă, desinența *-*m* de pers. I sing., aflîndu-se în poziție postconsonantică, s-a vocalizat în -α, iar desinența *-*nt*, de pers. III pl., în care sonanta -*n*- se află în poziție interconsonantică, s-a vocalizat de asemenea, dînd forma *-ατ. Desinența *-ατ, în virtutea legii consoanelor finale, pierde oclusiva -τ și, prin analogie cu alte forme de pers. III pl. (ca aor. tematic ἔλιπον, impf. ἔλειπον, de pildă), adaugă un -ν final. De la pers. I singular și a III-a plural, -α- s-a extins la toate celelalte persoane (excepție: pers. a III-a sing., unde apare -ε, prin analogie cu perfectul: aor. ἔλυσα, ἔλυσε ca perf. λέλυκα, λέλυκε). S-a creat astfel o flexiune mai regulată și s-au evitat unele confuzii la care ar fi dus de pildă pers. II sing. **e-yēug-s-s* și pers. III sing. **e-yēug-s-t*, ambele evoluînd în greacă spre aceeași formă *ἔ-ζευξ. Prin urmare, aoristul sigmatic din greaca veche prezintă următoarea paradigmă:

sg. ἔζευξα, ἔζευξας, ἔζευξε
pl. ἐζεύξαμεν, ἐζεύξατε, ἔζευξαν.

b) **Aoristul în sigma cu flexiune tematică**

Cu tot caracterul trainic al tipului atematic pe care îl prezintă aoristul în sigma, apar forme de aorist sigmatic cu f l e x i u n e t e m a t i c ă. În special textele homerice oferă exemple de acest fel. Iată cîteva:

Hom. *Il.*Θ, 545... Ἐκ πόλιος δ' ἄ ξ ο ν τ ο βόας καὶ ἴφια μῆλα.
« din oraș *au adus* boi și vînjoase mioare »[1].

Il. Ε, 773. Ἀλλ' ὅτε δὴ Τροίην ἶ ξ ο ν ποταμώ τε ῥέοντε
ἦχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος
ἔνθ' ἵππους ἔστησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη.
« Cînd după asta *sosiră*-n curînd pe cîmpie, la Troia,
Unde Simoeis și-amestecă apa cu rîul Scamandru,
Hera cu brațele albe din fugă opri telegarii ».

Il. Γ, 261. Ἂν δ' ἄρ' ἔβη Πρίαμος, κατὰ δ' ἡνία τεῖνεν ὀπίσσω·
πὰρ δέ οἱ Ἀντήνωρ περικαλλέα β ή σ ε τ ο δίφρον.
« Priam urcîndu-se trage de hățuri; alături Antenor
Sui-se-n chelna cea dalb-a telegii »[2].

Il. Β, 578. Ἓν δ' αὐτὸς ἐ δ ύ σ ε τ ο νώροπα χαλκόν κυδιόων.
« *el îmbrăcă* lucii veșminte de-aramă ».

Il. Γ, 105. Ἄ ξ ε τ ε δὲ Πριάμοιο βίην, ὄφρ' ὅρκια τάμνῃ
αὐτός, ἐπεὶ οἱ παῖδες ὑπερφίαλοι καὶ ἄπιστοι.
« *Aduceți* cu sila pe Priam să-ncheie-ntre noi legă
tura, căci obraznici și fără credință-i sînt fiii ».

Il. Γ, 103. Οἴ - ε τ ε δ' ἄρν', ἕτερον λευκόν, ἑτέρην δὲ μέλαιναν,
Γῇ τε καὶ Ἠελίῳ.
« *Aduceți* miei, unul alb și o mioară neagră, țărînei
și Soarelui jertfă ».

---

[1] Vezi traducerea versurilor homerice, G. Murnu, Homer, *Iliada*, ESPLA, București, 1955.
[2] Vezi și B, 35 ἀπεβήσετο, 49 προσεβήσετο etc.

www.cimec.ro

Il. Γ, 250. Ὄρσεο, Λαομεδοντιάδη, καλέουσιν ἄριστοι Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων. « *Scoală*, fiule al lui Laomedon, te cheamă fruntaşii troienilor călări şi ai aheilor cu tunica de aramă ».

Il. I, 617. Σὺ δ' αὐτόθι λέξεο μίμνων, εὐνῇ ἔνι μαλακῇ. « tu rămîi şi *te culcă* acolo în patul cel moale ».

Il. Ω, 704. Ὄψεσθε, Τρῶες καὶ Τρωάδες, Ἕκτορ' ἰόντες. « Hai *să vedeţi*, troieni şi troiene, pe Hector ».

Il. Ω, 663. Οἴσθα γὰρ ὡς κατὰ ἄστυ ἐέλμεθα, τηλόθι δ' ὕλη ἀξέμεν ἐξ ὄρεος. « Ştii că sîntem în cetate închişi şi că noi de departe lemnele-*aducem*, din munţi ».

Il. Γ, 120. Αὐτὰρ ὁ Ταλθύβιον προΐει κρείων Ἀγαμέμνων νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς ἰέναι, ἠδ' ἄρν' ἐκέλευεν οἰσέμεναι. « Dar şi Agamemnon Atrid, pe crainicul său, pe Taltibiu, iute-l porni la corăbii, un miel poruncindu-i *s-aducă* ».

Cum se explică aceste forme de aorist în sigma care comportă vocale tematice înaintea desinenţelor şi înaintea sufixelor modale?

În diversele tratate de gramatică, în general sînt expuse faptele, constatîndu-se prezenţa în limbă a acestor forme curioase de aorist, fără să se dea alte explicaţii [1].

J. Wackernagel [2] face doar observaţia că βήσετο şi δύσετο ar trebui scrise cu -σσ- şi că ele nu sînt aoriste sigmatice, ci sînt forme asemănătoare cu ἔπεσον, după care s-a construit ἔχεσον al comicului Alcaios, şi care nu au nici o legătură cu -σ- al aoristului.

K. Brugmann [3] arată că aoristul sigmatic cu vocală tematică poate fi pus în legătură cu formele de imperativ tematice din sanscrită, ca *nēṣa* (vezi conj. *nēṣa-t(i)* construit pe rădăcina **nī-* « a conduce ».

P. Chantraine [4] susţine că, deşi se întîlneşte în special la Homer, aoristul sigmatic cu flexiune tematică nu este primar. Aoristul sigmatic a avut în indo-europeană flexiune atematică. Deoarece formele tematice apar des însoţite de imperfecte, ele pot fi considerate, la origine, imperfecte ale verbelor deziderative, a căror temă de prezent s-a construit cu sufixul **-s-*. De asemenea Chantraine adaugă că cele mai dese forme tematice apar la imperativ, deoarece prezintă o structură metrică comodă [5].

E. Schwyzer [6] leagă formele de imperativ ca οἶσε, οἰσέτω, cu probabilitate şi cele de indicativ δύσεο, δύσετο, de viitor. El consideră de asemenea forma δύσετο un imperfect al prezentului dezideratiy δύσ(σ)ομαι (cum explică Mahlow, *K.Z.* 26, p. 588, N W. 398; Wackernagel, *Verm. Beitr.* p. 97 etc.). În privinţa comparaţiei formei οἶσε cu scr. *nēṣa* « condu », Schwyzer este de părerea lui Debrunner [7]

[1] Vezi Meillet-Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1953, § 293.

[2] *Vermischte Beiträge z. gr. Sprachkunde*, Basel, 1897, p. 97 etc.

[3] *Griechische Grammatik*, München, 1900, p. 319.

[4] *Morphologie historique du grec*, Paris, 1947, p. 202 şi urm.

[5] Dar între ἄξετε şi ἄξατε nu există nici o deosebire ca structură metrică.

[6] *Griechische Grammatik*, München, 1939, p. 788.

[7] *Festschrift Winternitz*, 1933, p. 6 şi urm.

www.cimec.ro

care vede în forma *nēșa* o variantă a formei *nēși*. În concluzie, Schwyzer consideră aoristul sigmatic cu flexiune tematică, la origine, imperfect al verbelor dezideraține și arată că, așa după cum ἥλιος δυσόμενος se traduce « soarele fiind pe punctul de a apune », tot așa βήσετο și ἶξε se pot traduce « era pe punctul de a veni », « era pe punctul de a sosi » etc.

★

Analizînd cu atenție structura aoriștelor sigmatice cu vocală tematică în flexiune, constatăm multe dificultăți în explicarea lor. Legarea acestor forme de prezentele dezideraține pare, la prima vedere, soluția cea mai verosimilă. Într-adevăr nu putem trece cu vederea faptul că imperativul aorist οἶσε, οἰσέτω, οἴσετε, și infinitivul aorist οἰσέμεναι au aceeași temă ca indicativul viitor οἴσω al verbului φέρω « a purta » și că imperativul aorist ὄψεσθε coincide ca formă cu indicativul viitor ὄψεσθε (ambele la pers. II pl.). De asemenea imperativul aorist ἄξετε și infinitivul aorist ἀξέμεν nu pot fi legate de tema aoristului ἤγαγον a aceluiași verb ἄγω « a face, a duce », ci mai degrabă de cea a viitorului ἄξω. Cu toate acestea, socotim că soluția aceasta, propusă de gramatici, nu este lipsită de puncte vulnerabile.

În primul rînd, prin imperfectul verbelor dezideraține nu se pot explica decît formele de indicativ: la celelalte moduri, nu există imperfect, dar aoriste în sigma cu flexiune tematică există și în afara indicativului. Deoarece imperfectul este constituit pe tema prezentului, ne-am aștepta ca, la celelalte moduri, aoristul sigmatic cu flexiune tematică să coincidă cu prezentele dezideraține. Dar această categorie de prezente, exprimînd dorința realizării unei acțiuni, se situează în viitor. De fapt, în greacă, această categorie de prezente a dat naștere timpului viitor cu care are mai multe contingențe și ca formă și ca sens. Prin urmare, prezentele dezideraține nu puteau da naștere la două timpuri cu sens gramatical diferit, viitorului și aoristului sigmatic cu flexiune tematică.

În al doilea rînd, valoarea dezideraține a aoristului sigmatic cu flexiune tematică nu se lasă întrevăzută — așa cum ea este presupusă și este simțită la viitor — dimpotrivă, uneori este chiar imposibilă. Deci nu există contingențe de sens între prezentele dezideraține și aorist, cu atît mai puțin, între viitor (format din prezentele dezideraține) și aorist.

În al treilea rînd, în cursul istoriei limbii, se constată mai des formarea unor teme de prezent pe tema aoristului, decît invers. Astfel, de exemplu, prezentele εὐτυχέω și δυστυχέω « a fi fericit », « a fi nenorocit » s-au creat pe tema aoristului ἔτυχον; prez. στυγέω « a urî », pe tema aoristului ἔστυγον; prez. εὐλαβέομαι « a fi atent, a fi precaut », pe tema aoristului ἔλαβον. Dar chiar formele de prezent, ca τυ-γ-χ-άν-ω, λα-μ-β-άν-ω, încărcate de afixe, sînt cu siguranță ulterioare formelor de aorist ἔ-λαβ-ον, ἔ-τυ-χον, care prezintă tema pură. Ținînd seamă și de faptul că aoristul exprimă la origine acțiunea pură și simplă, fără referire la timp, se poate presupune că o asemenea categorie gramaticală este foarte veche și că, probabil, este chiar anterioară constituirii temelor temporale. Așadar aoristul, indiferent de categoria morfologică din care face parte, nu poate fi legat de prezent și, cu atît mai puțin, de prezentele dezideraține care au devenit în greacă forme de viitor. Aoristul este moștenit din indo-europeană, în timp ce viitorul este un timp secundar, creat în perioada de trecere de la indo-europeană la greacă.

www.cimec.ro

Aşadar, din punct de vedere istoric, cronologic şi semantic, aoristul nu poate fi dedus din prezent.

Există totuşi puncte comune ca structură morfologică între viitorul în -σ- şi aoristul sigmatic cu flexiune tematică? În aparenţă, există. În realitate însă, socotim că între aceste două categorii morfologice nu există elemente comune, decît, cel mult, un sufix -σ-, omonim, dar de origine diferită şi cu funcţii deosebite.

Părerea noastră este că, în perioada de formare a paradigmei greceşti a aoristului în sigma, pînă să se ajungă la tipul pe care îl prezintă greaca veche, cu -α- generalizat la toate persoanele, cu siguranţă au existat faze intermediare mai apropiate de prototipul indo-european. Au existat cu siguranţă unele ezitări, unele dibuiri şi căutări în exprimarea acestei teme morfologice dificile; desinenţele personale, în majoritate consonantice, adăugate la sufixul *-s- al aoristului, prezentau dificultăţi în pronunţare. Era greu, ba chiar imposibil din punct de vedere al fonetismului grec, să se rostească forme ca *ἐϰ-σ-μ, *ἐϰ-σ-ς, *ἐϰ-σ-τ, *ἐϰ-σ-μεν etc., cum ar cere-o regula prototipului indo-european. Au existat deci unele fluctuaţii pînă la fixarea formelor, pînă ce, pe baza analogiei şi în virtutea tendinţelor de regularizare din limbă, să se ajungă la paradigma aoristului sigmatic cu -α- generalizat în toată flexiunea (ca ἔζευξα, ἔζευξας etc.).

Dar care au fost tocmai aceste forme anterioare generalizării lui -α- la toate persoanele? Am arătat că aoristul sigmatic este un tip morfologic atematic. La modul indicativ şi la modul imperativ, unde nu există o caracteristică modală, deci nu există un sufix care să marcheze aceste moduri, aoristul sigmatic urma să-şi alipească desinenţele direct la sufixul *-s- al aoristului, ajungîndu-se la dificultăţile în exprimare, semnalate mai sus. Dar la modul conjunctiv şi optativ încă din indo-europeană există o opoziţie morfologică între verbele tematice şi formele temporale tematice, pe de o parte, şi verbele atematice şi formele temporale atematice, pe de altă parte.

Astfel la modul conjunctiv există un vechi principiu morfologic ca verbele atematice cît şi temele temporale atematice să comporte înaintea desinenţelor vocalele scurte o/ε, în timp ce verbele tematice şi temele temporale tematice să prezinte vocalele tematice lungi ω/η. Astfel, de exemplu, verbul tematic λείπω are conjunctivul prezent λείπω, λείπῃς, λείπῃ etc., conjunctivul aorist tematic λίπω, λίπῃς, λίπῃ etc.; verbele atematice şi timpurile cu flexiune atematică au conjunctivul cu vocală scurtă: hom. τείσομεν «să răzbunăm», ἀμείψεται «să răspundă»; hes. εἴδομεν «să ştim», εἴδετε «să ştiţi», πεποίθομεν «să fi convins», προσαρέσεται «să satisfacă», dialectul ionic ποιήσει «să facă», lesb. ἀποπεράσσει, «să încerce», cret. δείξει «să arate», ἐσπράξεται «să facă», πάσονται «să se hrănească» etc.

Aoristul sigmatic, fiind o temă temporală atematică, în mod firesc prezenta la conjunctiv vocale tematice scurte, aşa cum apare atestat la Homer, Hesiod, Herodot şi în inscripţiile altor dialecte decît ionic-atic.

Iată cîteva exemple în context:

Νῦν δ' ἄγε νῆα μέλαιναν ἐ ρ ύ σ (σ) ο μ ε ν εἰς ἅλα δῖαν, ἐς δ' ἐρέτας ἐπιτηδὲς ἀ γ ε ί ρ ο μ ε ν, ἐς δ' ἑκατόμβην θ ε ί ο μ ε ν[1] ἂν δ' αὐτὴν Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον β ή σ ο μ ε ν. «Hai *să-mpingem* pe valuri acum o corabie neagră; se

[1] Forma de conjunctiv aorist cu vocală scurtă, θείομεν, arată că şi formele de aorist sigmatic din frază se află tot la conjunctiv cu vocală scurtă.

www.cimec.ro

cuvine *să strîngem* vîslaşi, *să punem* în ea hecatomba şi *să pornim* în corabie pe-mbujorata Hryseis » (Hom., *Il.*, A. 144 şi urm.).

Alt exemplu: Ἐπεὰν δὲ ἀπὸ τοῦ θρόνου στίχῃ ἐπὶ τὴν εὐνὴν κατὰ νώτου τε αὐτῆς γένῃ, σοὶ μελέτω τὸ ἐνθεῦτεν ὅκως μή σε ὄψεται ἰόντα διὰ θυρέων. « Cînd ea o să păşească de la scaun spre pat, tu să te afli la spatele ei, iar de aci înainte să ai grijă *să nu te vadă* cînd o să ieşi pe uşă ». (Hdt., I 9, 10).

Alt exemplu: cret. Αἰ [δέ] κα μὲ [λαγ]άσει καταδικαδδέτω τῶ μὲν ἐλευθέρω στατέρα, τῶ δόλω [δα]ρκνὰν τ[ᾱ]ς ἀμέρᾱς *F*εκάστᾱς, πρίν κα λαγάσει. « *Dacă nu mărturiseşte*, să fie amendat omul liber cu o stateră, sclavul cu o drahmă, de fiecare zi, *pînă o să mărturisească* » (Leges Gortyniae).

La modul optativ, formele atematice se caracterizau prin sufixul **-iē-*, la singular, alternînd cu **-i-*, la plural, dual şi la toate numerele diatezei medii, iar verbele tematice şi formele temporale tematice, prin sufixul **-oi-*, fără alternanţă. Astfel, de exemplu, verbul atematic « a fi », în greacă, are optativul:

sg.	*ἐσ-ιη-ν > εἴην	pl.	*ἐσ-ι-μεν > εἶμεν
	*ἐσ-ιη-ς > εἴης		*ἐσ-ι-τε > εἶτε
	*ἐσ-ιη-τ > εἴη		*ἐσ-ι-εντ > εἶεν
dual	*ἐσ-ι-την > εἶτην		
	*ἐσ-ι-την > εἴτην		

Acelaşi verb, la aceeaşi formă morfologică, păstrînd şi radicalul la gradul zero ca în indo-europeană, prezintă în latină formele:

sg.	*s-iē-m > siēm	pl.	*s-ī-mus > sīmus
	*s-iē-s > siēs		*s-ī-tis > sītis
	*s-iēt > siet		*s-i-ent > sient

Cu siguranţă şi aoristul sigmatic, ca tip morfologic atematic, a prezentat la modul optativ aceleaşi sufixe ca verbul « a fi ».

Semnificativ pentru aceasta apare un optativ aorist din cretană, *F*έρκσιεν (4982$_7$ Gortina), format nu cu sufixul secundar -αι-, ci cu sufixul caracteristic optativului verbelor atematice, -ιη- singular, -ι- plural. Prin urmare, această formă, reprezentînd pers. III plural, provine din **F*εργ-σ-ι-εντ. De asemenea variantele optativului aorist atic pers. II sg. λύσειας, III sg. λύσειε, III pl. λύσειαν (faţă de corespondentele lor mai uzitate λύσαις, λύσαι, λύσαιεν) par să prezinte forme intermediare, mixte, în care tipul -αι- pare combinat cu tipul -ιη-/-ι-. Aşadar, la optativ, aoristul sigmatic constituit cu -αι- reprezintă o fază ulterioară fazei *F*έρκσιεν.

La modul participiu, formele tematice comportau sufixul -οντ- < **-ont-*, deci sufixul participial la gradul flexionar (*-o-*), formele atematice sufixul -εντ-< **-ent-* şi -ντ/ -ντ- < **-nt-* / **-nt-*, prin urmare acelaşi sufix participial doar la gradul normal (*-e-*) şi la gradul zero. De exemplu verbul tematic λύω are participiul prezent m. λύων < *λυ-ōντ, f. λύουσα < λυ-οντ-ι̯ə, n. λῦον < *λυ-οντ; verbul atematic « a fi » prezintă o formă dorică de participiu ἔντες (N. pl.) < *s-ent-es; verbul atematic τίθημι are participiul prez. m. τιθείς < *τιθε-ντ-ς, f. τιθεῖσα < *τιθεντ-ι̯ə, n. τιθέν < *τιθε-ντ; iar participiul aorist m. θείς < *θε-ντ-ς, f. θεῖσα < *θε-ντ-ι̯ə, n. θέν < *θε-ντ. Aoristul sigmatic, fiind un tip atematic, comportă sufixul de participiu la gradul zero: -ντ-. După legile fonetice greceşti,

www.cimec.ro

nazala dentală -ν-, aflîndu-se în poziție interconsonantică, se vocalizează în -α. Astfel: *ζευγ-σ-ντ-ς > *ζευγ-σ-ατ-ς > *ζεύξᾱς (m.), *ζευγ-σ-ντ-ι̯ə̯ > *ζευγ-σ-ατ-ι̯ə̯ > ζεύξᾱσα (f.); *ζευγ-σ-ντ > *ζευγ-σ-ατ > *ζευξα (n.), apoi prin analogie cu alte forme participiale, ζεῦξαν [1].

Observăm, din exemplele de mai sus, că la modul participiu, aoristul sigmatic a dezvoltat, pe baza legilor fonetice grecești, un -α-.

La indicativ, unde nu există un sufix modal, prototipul indo-european de aorist sigmatic, alipind desinențele personale direct la sufixul de aorist *-s-, prezenta paradigma următoare, în greacă:

sg. *ἐ-ζευγ-σ-μ	pl. *ἐ-ζευγ-σ-μεν
*ἐ-ζευγ-σ-ς	*ἐ-ζευγ-σ-τε
*ἐ-ζευγ-σ-τ	*ἐ-ζευγ-σ-ντ

Forma de pers. I sg. *ἐ-ζευγ-σ-μ, potrivit legilor fonetice grecești, s-a dezvoltat în ἔζευξα. Persoana a III-a plural *ἐ-ζευγ-σ-ντ, de asemenea, a dus la aceeași formă *ἔζευξα. Pentru a se crea distincție între pers. I sg. și pers. III pl., s-a adăugat la ultima un -ν final, analogic (ca la imperf. ἔλυον, aor. ἔλαβον etc.), ἔζευξαν. Din formele de persoana a II-a și a III-a singular, *ἐ-ζευγ-σ-ς și *ἐ-ζευγ-σ-τ, prin reducerea celor două siflante (la pers. II) și prin căderea oclusivei dentale finale (la pers. III) a rezultat aceeași formă *ἔζευξ, neatestată și fără șanse de viabilitate, datorită confuziei dintre cele două persoane. Pe de altă parte, formele de persoana I și a II-a plural, prin aglomerarea de consoane consecutive erau incompatibile cu fonetismul grec. De aceea, în faza de fixare în greacă a aoristului în *-s, limba greacă a trebuit să găsească, pentru persoanele sus menționate, asemenea forme care, pe de o parte, să nu se depărteze prea mult de prototipul de bază, pe de altă parte, să se potrivească cerințelor fonetismului grec.

În asemenea condiții, limba a recurs la analogie. Analogia putea făuri o paradigmă regulată prin extinderea vocalismului din predesinențiala anumitor persoane la toate persoanele și putea să creeze un tip morfologic după un alt tip care reprezenta aceeași categorie gramaticală.

Astfel, în perioada de căutare, de ezitare între mai multe forme, printr-un fenomen de analogie s-a ajuns la tipul de aorist sigmatic cu -α- generalizat în toată flexiunea. Acest -α- s-a extins de la pers. I sg. și III pl., cît și de la participiu, creînd paradigma aoristului în -σα-.

Dar în aceeași perioadă de fixare, aoristul sigmatic a putut fi influențat în constituirea formelor la acele persoane, la care pronunțarea era dificilă, de aoristul radical tematic oferit, printre altele, de verbele supletive. Aoristul sigmatic este un tip morfologic vechi, dar și verbele supletive, constituind un procedeu de conjugare foarte vechi, ofereau tipuri morfologice de aorist cu mare vechime în limbă (ca de pildă aor. εἶδον al verbului ὁράω, ὄψομαι, ἑόρακα, ὄπωπα; aor. ἦλθον al verbului ἔρχομαι, ἐλεύσομαι, ἐλήλυθα etc.) În felul acesta, prin analogie cu forme de aorist radical tematic ca sg. II εἶδες, III εἶδε, pl. I εἴδομεν, II εἴδετε, aoristul sigmatic și-a creat formele *ἔζευξες, *ἔζευξε, *ἐζεύξομεν, *ἐζεύξετε. În

[1] Tot prin analogie, apare -ν- la cazurile oblice masc., neutru: ζεύξαντος în loc de *ζεύξατος < ζευγ-σ-ντ-ος.

www.cimec.ro

acea perioadă, aoristul sigmatic prezenta, probabil, la modul indicativ următoarea paradigmă:

sg. ἔζευξα, *ἔζευξες, *ἔζευξε
pl. *ἐζεύξομεν, *ἐζεύξετε, ἔζευξαν, dar şi ἶξον [1].

Fixarea unor asemenea forme a fost sprijinită şi de modul conjunctiv cu vocală scurtă, unde aoristul sigmatic în mod firesc, potrivit procedeului morfologic indo-european, prezenta vocale tematice scurte, după sufixul *-*s*-. Aşadar aoristul sigmatic cu flexiune tematică este tot un tip arhaic, datînd din perioada de fixare în greacă a aoristului sigmatic. În sprijinul acestei afirmaţii vin şi fapte de cronologie. Aoriste ca ἄξετο, ἶξον, βήσετο, (ἐ)δύσετο se întîlnesc la verbele din fondul principal lexical dintre cele mai vechi; de asemenea, lipsa augmentului, la Homer, denotă vechimea unor asemenea forme.

Faptul că unele forme de aorist sigmatic « cu flexiune tematică » coincid cu tema viitorului nu trebuie să ducă în mod obligatoriu la părerea că ambele îşi au originea în prezentele deziderative. Exemplul oferit de Herodot, ὅκως μή σε ὄψεται arată limpede că în forma ὄψεται, chiar dacă ea coincide cu viitorul, se află un conjunctiv aorist. Viitorul este un timp secundar, creat ulterior aoristului şi după constituirea modurilor. El s-a format în mare parte din prezentele deziderative, dar nu exclusiv; conjunctivul aorist cu vocală scurtă (ca de exemplu ἔδομαι, πίομαι) stă de asemenea la originea viitorului, fapt asupra căruia gramaticii sînt, de altfel, de acord. Prin urmare, aoristele sigmatice cu vocală tematică, chiar atunci cînd coincid cu formele de viitor, nu trebuie puse neapărat pe seama prezentelor deziderative, ci mai degrabă, acolo unde tema viitorului este identică cu cea a aoristului, conjunctivul aorist cu vocală scurtă trebuie considerat la originea amîndurora.

De asemenea faptul că uneori structura morfologică a aoristelor sigmatice « cu flexiune tematică » nu are nimic comun cu tema aoristului, în schimb se apropie de tema viitorului, ca aor. ἤγαγον, viitor ἄξω, aorist sigmatic cu flexiune tematică ἄξετο, nu constituie un argument în favoarea originii în prezentele deziderative a ultimei forme. Înseamnă doar că viitorul ἄξω şi aoristul ἄξετο au la origine conjunctivul aorist cu vocală scurtă, reprezentînd tipul de aorist sigmatic, în timp ce ἤγαγον, format pe aceeaşi rădăcină, este un alt tip de aorist, este aoristul radical tematic cu reduplicaţie. De altfel nu este singurul caz în care pe o rădăcină să se fi creat două tipuri de aorist; cu atît mai mult, verbele supletive presupun, la fiecare rădăcină în parte, mai multe forme de teme temporale decît cele atestate.

În concluzie, considerăm aoristul sigmatic cu flexiune tematică un tip morfologic arhaic, constituit în perioada de fixare în greacă a aoristului în *-s*-. El nu poate fi considerat un tip morfologic secundar, ca viitorul, şi nu poate fi legat de prezentele deziderative, cu care nu are contingenţe de sens, ci numai o omonimie de sufix. Prezentele deziderative au dat naştere viitorului, unui timp secundar, în timp ce aoristul, indiferent de tipul morfologic căruia îi aparţine, este moştenit din indo-europeană.

[1] Pentru combinarea vocalismului -α- cu -ε- în desinenţele aoristului sigmatic, vezi o fază ulterioară, greaca modernă: -α, -ες, -ε, -αμε, -ετε (-ατε), -αν(ε).

www.cimec.ro

Aoristul sigmatic cu flexiune tematică reprezintă o fază veche în evoluţia aoristului sigmatic în greacă. Faptul că se întîlneşte cel mai des la Homer, şi nu rareori în inscripţii vechi, este un indiciu asupra vechimii lui.

De altfel nici paradigma aoristului sigmatic în care apare ca o caracteristică temporală nu sufixul *-*s*, ci sufixul -σα-, alcătuit din **s*, primar şi din vocala α < **m*, **n* nu poate să reprezinte forma primă sub care s-a fixat în greacă aoristul în *s din indo-europeană. Aoristul în -σα- prezintă o flexiune mult prea regulată pentru a nu presupune existenţa unor faze anterioare extinderii vocalei α. Cu siguranţă, pînă să se realizeze această paradigmă regulată, devenită productivă tocmai pentru regularitatea ei (toate verbele noi îşi creează aoristul cu sufixul -σα-, în special denominativele), au existat faze intermediare, mai apropiate de tipul indo-european. Dar care anume au fost aceste faze e greu de precizat, din lipsă de date. Credem însă că, în perioada de căutare, poate paralel cu alte forme, s-a constituit şi aoristul sigmatic cu flexiune tematică. Părerea noastră este că aoristul radical tematic atestat, printre altele, la verbele supletive, a putut constitui un model după care vorbitorii îndepărtaţi în timp ai limbii greceşti au putut adopta acele forme de aorist în *-*s*- care prezentau dificultăţi pentru rostirea greacă. Aoristul sigmatic cu vocale tematice scurte pe care le oferea conjunctivul (şi de care indicativul se putea deosebi prin augment) a constituit încă un sprijin şi un model pentru crearea aoristului sigmatic cu flexiune tematică, în faza de fixare a lui.

Dar tendinţele regularizatoare din limbă, cît şi tendinţa de a crea distincţii clare între formele morfologice, au generalizat sufixul -σα- (de la pers. I sg. şi III pl. a indicativului prezent şi de la participiu) aproape în toată flexiunea aoristului sigmatic şi, totodată, acest proces a izolat formele de aorist sigmatic cu aşa-zisa flexiune tematică, creînd din ele doar urme ale unei faze anterioare.

Existenţa în limbă a aoristului sigmatic cu flexiune tematică marchează — aşadar — o fază veche din evoluţia aoristului sigmatic.

СИГМАТИЧЕСКИЙ АОРИСТ С ТЕМАТИЧЕСКОЙ ФЛЕКСИЕЙ

РЕЗЮМЕ

Хотя в индоевропейском праязыке сигматический аорист является атематическим флективным типом, в греческом языке, однако, особенно у Гомера и у Гесиода, появляются формы аориста с сигмой и с тематической флексией.

В разных пособиях по греческой грамматике эти неожиданные, странные формы считаются вторичного происхождения, созданными на основе дезидеративных настоящего времени.

Автор данной статьи считает, что между сигматическими аористами и дезидеративными настоящих времен, на основе которых создалось будущее время, нет никаких смысловых сходств, а лишь простая омонимия суффикса (*-*s*-), совершенно разного происхождения и значения; сигматический аорист с тематической флексией представляет собой более древнюю фазу в эволюции сигматического аориста, предшествующего созданию регулярной парадигмы с суффиксом -σα-, обобщенную для всей флексии.

www.cimec.ro

Аорист на -σα- слишком регулярен, чтобы считать его первичной формой, которую принял в греческом языке индоевропейский аорист на *-*s*-. (В оптативе такие формы как *Fέρκσιεν* предполагают существование какой-то предшествующей фазы).

В период фиксирования в греческом языке аориста на *-*s*- из-за трудностей в произношении индоевропейского прототипа после присоединения консонантического суффикса (*-*s*-) существовали, вероятно, некоторые промежуточные фазы, известные колебания между несколькими формами более или менее близкими к основной форме. Одной из них является сигматический аорист с тематической флексией; эта форма избежала трудности произношения, приспосабливаясь к тематическому радикальному аористу типа εἶδον, ἦλθον и т.д. Создание такой парадигмы с тематической гласной поддержалось также конъюнктивом аориста с краткой гласной.

L'AORISTE SIGMATIQUE À FLEXION THÉMATIQUE

RÉSUMÉ

Quoique l'aoriste sigmatique soit un type morphologique athématique en indo-européen, pourtant en grec, spécialement chez Homère et Hésiode, apparaissent des formes d'aoriste en sigma, à voyelle thématique au cours de la flexion.

Dans divers traités de grammaire grecque ces formes curieuses et inattendues sont considérées, en général, d'origine secondaire, constituées sur les thèmes des présents désidératifs.

L'auteur de la présente étude considère qu'entre l'aoriste sigmatique et les présents désidératifs (qui ont donné naissance au futur) il n'y a aucune contiguïté de sens, mais seulement une simple homonymie de suffixe (*-*s*-), qui diffèrent tant pour l'origine que pour les valeurs: l'aoriste sigmatique à flexion thématique représente une phase plus ancienne dans l'évolution de l'aoriste sigmatique, peut-être concomitante à la création d'un paradigme régulier à suffixe -σα-, généralisé à la flexion toute entière. L'aoriste en -σα- est par trop régulier pour le considérer la forme première qu'a pris en grec l'aoriste indo-européen en *-*s*-. (À l'optatif des formes comme *Fέρκσιεν* laissent à supposer l'existence d'une phase antérieure.)

À l'époque de la fixation de l'aoriste en *-*s*- en grec, à cause des difficultés de prononciation du prototype indo-européen après le rattachement des desinences consonantiques à un suffixe également consonantique (*-*s*-), il devait y avoir certaines phases intermédiaires, certaines hésitations entre plusieurs formes plus ou moins proches à la forme de base. L'aoriste thématique représente précisément une de ces formes: elle évitait les difficultés de prononciation en adaptant la flexion de l'aoriste sigmatique à l'aoriste radical thématique du type εἶδον, ἦλθον etc. La création d'un tel paradigme à voyelle thématique trouva un appui dans l'existence de l'aoriste subjonctif à voyelle brève.

www.cimec.ro

EXPRIMAREA FACTITIVULUI ÎN LIMBA GREACĂ

DE

SEBASTIANA POPESCU

Verbelor cu sens factitiv din limba greacă nu le-a fost consacrat încă un studiu cu caracter monografic. Afirmații și presupuneri izolate au fost făcute incidental, în tratate generale dedicate limbii grecești. Absența unui studiu de ansamblu justifică deci prezentarea chiar și a unor fapte mai mult sau mai puțin cunoscute, darnesistematizate încă, în încercarea de a prezenta în linii generale evoluția modalităților de exprimare a acestei categorii gramaticale în greceşte.

În mod curent prin factitive (sau cauzative) se înțeleg verbele care exprimă ideea de « a face pe cineva să facă ceva » sau de « a face pe cineva sau ceva să fie într-un anumit fel, să capete o anumită calitate sau stare »[1]. Deși aparent diferit, cel de-al doilea sens nu este decît o variantă a definiției propriu-zise (« a face pe cineva să facă ceva », de unde și numele de factitiv), căci determinarea unei calități sau stări nu este decît urmarea declanșării din voința subiectului a unui proces al cărui rezultat este calitatea sau starea pe care o capătă persoana sau obiectul care a trecut prin procesul respectiv.

O analiză mai atentă a faptelor indică drept caracteristică esențială comună tuturor verbelor factitive faptul că ele comportă, în mod logic, existența a două subiecte: primul este subiectul gramatical, iar al doilea este complementul direct, care devine la rîndul lui, logic, subiect, prin faptul că săvîrșește acțiunea — subiect activ — sau suferă acțiunea exercitată asupra lui — subiect pasiv.

Categoria factitivului avea în indo-europeană un procedeu propriu de exprimare: formarea de verbe derivate cu sufixul *-éi̯o/e- și cu gradul apofonic de obicei *o*[2]. Procedeul acesta era foarte productiv în sanscrită, unde s-a constituit o clasă aparte (clasa a X-a) de verbe derivate cu sens factitiv opuse verbelor simple corespunzătoare. De exemplu: *vid-* « a ști » / *vēdayāmi* « fac să știe, învăț »; *darš-* « a vedea »/ *daršayāmi* « fac să vadă, arăt »; *kar-* « a face » / *kārayāmi* « pun să facă »; *bhū-* « a

[1] B. Delbrück, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen*, Strassburg, 1897, IV, 2, p. 115 și A. Debrunner, *Griechische Wortbildungslehre*, Heidelberg, 1917, par. 198.

[2] A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, ed. a V-a, Paris, 1922, p. 177 și urm.

www.cimec.ro

fi » / *bhāvayāmi* « fac să fie, produc ». Această clasă avea un sistem complet de moduri, timpuri, diateze şi forme nominale, aşa încît în sanscrită se poate vorbi despre o adevărată conjugare factitivă[1].

Faptele din sanscrită duc la ideea că această categorie corespunde unei importante nevoi a comunicării şi de aceea nu se poate să nu-şi fi găsit exprimarea, într-o formă sau alta, într-o limbă cu un sistem verbal atît de dezvoltat ca greaca.

Examinînd faptele greceşti, se constată în primul rînd că, spre deosebire de sanscrită, în greacă exprimarea factitivului se realizează printr-o sumă de procedee disparate, care nu se pot încadra într-un sistem unitar. Se poate totuşi discerne un vechi fond de verbe factitive, formate după acelaşi procedeu ca şi în sanscrită, comun şi altor limbi indo-europene, alături de unele procedee noi, specific greceşti, inegale ca extensiune şi importanţă în limbă.

Sufixul **-éi̯o/e-*, asociat unor radicale verbale cu vocalism *o*, care apare în sanscrită ca element caracteristic al conjugării factitive, a furnizat în greacă un grup restrîns de verbe, cu sens mai adesea iterativ-intensiv şi incoativ. De exemplu φοβέω « a înspăimînta » faţă de φέβομαι « a se teme », φορέω « a face să (se) transporte » faţă de φέρω « a transporta », verbe evident factitive, alături de alte verbe, la care valoarea este mai degrabă iterativă, intensivă sau incoativă. Categoria acestor verbe apare ca arhaică în greacă, dovadă forme de tipul δοκέω-ἔδοξα, ῥιγέω-ἔρριγα. Slaba productivitate a acestui procedeu se datoreşte confuziei acestor verbe cu derivatele în **-i̯e/o-* de la substantivele verbale cu acelaşi grad apofonic (de ex. σκοπέω de la σκόπος), categorie foarte productivă în greacă[2].

Tot de fondul vechi factitiv ţin şi cele cîteva aoriste tematice cu reduplicare de tipul λελαχεῖν, πεπιθεῖν, δεδαεῖν, πεφιδέσθαι, λελαθεῖν, toate întîlnite la Homer. În greacă acest tip nu mai constituie decît o rămăşiţă[3], în timp ce în sanscrită acesta este aoristul obişnuit al prezentelor factitive cu sufix *-éi̯o/e-*[4].

Pierzînd, din motivele arătate mai sus, tipul moştenit de formare a factitivului, greaca a trebuit să caute procedee noi de exprimare a acestei categorii.

Astfel sufixul indo-european **-sko*, care în alte limbi apare numai cu valoare de iterativ-intensiv sau incoativ, este întrebuinţat uneori în greacă şi cu valoare de factitiv. Exemple de verbe net factitive sînt puţine: πιπίσκω « a face să bea » (de la πίνω), ἵσκω sau ἐΐσκω « a face să fie asemănător », πιφαύσκω « a face să strălucească », μιμνήσκω « a face pe cineva să-şi amintească », βόσκω « a face să pască ». Alte verbe ca διδάσκω « a face pe cineva să înveţe » sau μεθύσκω « a îmbăta » pot fi interpretate şi altfel decît ca factitive[5].

Un procedeu destul de productiv îl constituie în greacă crearea de active cu valoare factitivă pe lîngă verbe intranzitive, iniţial numai medii. Exemplele sînt numeroase, în special la Homer: φαίνομαι « a străluci, a fi strălucitor » / φαίνω « a face să strălucească »; δαίομαι « a arde » / δαίω « a aprinde »; τέρπομαι « a se bucura » / τέρπω « a bucura, a înveseli »; ὄλλυμαι « a pieri » / ὄλλυμι « a distruge »; πύθομαι « a putrezi » / πύθω « a face să putrezească »; χολόομαι « a fi mînios » / χολόω « a înfuria » etc.

---

[1] A. Thumb, *Handbuch des Sanskrit*, 2. Aufl., Heidelberg, 1930, p. 399 şi urm.

[2] H. Hirt, *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1912, p. 546–547.

[3] A. Meillet-J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2-e éd., Paris, 1953, p. 205.

[4] *ibid.*, p. 182.

[5] P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, 2-e tirage revu, Paris, 1947, p. 258.

www.cimec.ro

Procesul continuă pînă tîrziu (aproximativ sec. al III-lea al e.n.) prin apariţia de factitive alături de verbe întîlnite la Homer sau în epoca clasică numai la mediu: γεύομαι «a gusta» (Hom.) — γεύω «a face pe cineva să guste» (Plat., Hdt., Plut.); αἴθομαι «a arde» (Hom.) — αἴθω «a aprinde» (Esh., Eur., Hdt.); ἡττάομαι «a fi inferior» (Eur., Xen.) — ἡττάω «a învinge» (Polyb., Diod. Sic.); βουκολέομαι «a paşte» (Hom.) — βουκολέω «a duce la păscut» (Esh., Aristof.). Atestarea aceleiaşi opoziţii în sanscrită (de ex. *cyavate* «a se mişca» — *cyavam* «a pune în mişcare»; *namate* «a se apleca» — *namati* «a apleca») pledează pentru considerarea ei ca o tendinţă veche, moştenită de ambele limbi, dar dezvoltată de greacă.

Această opoziţie de sens între mediu şi activul corespunzător pare să contrazică afirmaţia curentă că mediul însuşi poate avea, în anumite cazuri, valoare factitivă. Se citează în acest caz exemple ca: Θεμισθοκλῆς Κλεόφαντον τὸν υἱὸν ἱππέα ἐδιδάξατο ἀγαθόν. Plat., *Menon*, 93 d; (Παυσανίας) τραπέζαν Περσικὴν παρετίθεντο. Thuc., I, 130, 1; Ἀργεῖοι σφέων εἰκόνας ποιησάμενοι ἀνέθεσαν. Hdt., I, 31 etc.

În aceste exemple valoarea factitivă a mediului nu este decît aparentă; în fapt este vorba de un caz particular al diatezei medii, şi anume, cînd acţiunea se săvîrşeşte în interesul subiectului, ca de obicei, dar nu de către el însuşi; agentul străin care creează asemănarea cu factitivul, nu interesează în comunicare, accentul căzînd exclusiv pe interesul subiectului. În situaţii similare tot fals aspect factitiv au şi unele verbe active, ca în exemplul următor: Κῦρος τὸν παράδεισον ἐξέκοψε καὶ τὰ βασίλεια κατέκαυσεν. Xen., *An.*, I, 4, 10. Este evident că nu Cyrus personal realizează acţiunea, dar acest lucru nu interesează; esenţial este doar faptul că Cyrus este autorul moral al acţiunii.

Al doilea mijloc productiv de exprimare a factitivului constă în apariţia valorii factitive la aoriste sigmatice care se dezvoltă paralel cu aoriste radicale intranzitive: ἔσβεσα «a stinge», faţă de ἔσβην «a se stinge» (Hom.); ἔστησα «a opri», faţă de ἔστην «a se opri»; ἔθρεψα «a hrăni», faţă de ἔθραφον «a se hrăni» (Hom.); ἐβίωσα «a face să trăiască», dar ἐβίων «a trăi» (Hom.); ὤλεσα «a face să piară» — ὤλετο «a pieri» (Hom.).

Aoristele sigmatice reprezintă un vechi tip de aorist indo-european întîlnit şi în alte limbi (sanscrită, latină), dar valoarea factitivă care apare în unele cazuri este proprie limbii greceşti. Ca factitiv, aoristul sigmatic rămîne productiv mai ales dialectal[1].

Aoristele sigmatice medii cu valoare factitivă din Homer nu confirmă ideea unui mediu factitiv, ci apar în general din nevoi metrice: βιώσατο, πλήσατο etc.

Atît în cazul activelor factitive opuse unor medii intranzitive, cît şi al aoriştelor sigmatice, sensul factitiv apare în aceeaşi împrejurare: crearea de forme tranzitive alături de altele mai vechi intranzitive. Valoarea factitivă apare în funcţie de reacţia obiectului la acţiunea care se exercită asupra lui: cînd în urma acestei acţiuni obiectul rămîne inert, formele rezultate sînt numai tranzitive; cînd în urma acţiunii exercitate asupra lui obiectul reacţionează, este pus în mişcare, formele create capătă valoare factitivă.

Încă de la Homer, cel mai productiv mijloc de realizare a factitivului în greacă îl constituie prezentele derivate cu sufixul indo-european *-ĵo/e*, care serveşte în greacă în special la formarea denominativelor. Pornind de la un nume (adjectiv

[1] P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, p. 199—200.

www.cimec.ro

sau substantiv), care exprimă o calitate sau o stare, factitivele de acest tip indică procesul prin care persoana sau obiectul dobîndesc calitatea sau starea respectivă. Din combinarea lui *-io-* cu finala temelor nominale au rezultat grupări fonetice simţite în limbă ca noi sufixe. Astfel de la adjective şi substantive cu tema în *-o-* s-au creat prezente în *-έω* şi *-όω*, de la substantive feminine în *-α* sau *-η* prezente în *-άω*, de la teme în *-νυ-* verbe în *-αίνω*, de la adjective în *-υ-* verbe în *-ύνω*; de la teme nominale în dentală sau guturală verbe în *-ίζω* şi *-άζω* etc.

Cu timpul, sufixul, care apărea ca derivatul normal al temei respective, începe să se propage şi la teme de altă factură fonetică, dar înrudite ca sens. În felul acesta iau naştere grupări semantice care încep să imprime semnificaţii speciale anumitor sufixe. Dintre aceste sufixe se specializează cu sens factitiv mai ales *-όω* şi *-ύνω*.

Verbele în *-όω* deţin, încă din epoca clasică, rolul principal în crearea factitivelor al căror rezultat e o stare. Sensul lor este aproape exclusiv factitiv: χολόω «a înfuria», ὀρθόω «a îndrepta», δηλόω «a face să fie clar, limpede», πυρόω «a aprinde, a face să ardă», φανερόω «a face să strălucească» etc.

Sînt cazuri în care, aparent, sensul factitiv al unui derivat în *-όω* lipseşte, dar o analiză mai atentă îl poate scoate la iveală. De exemplu δεκατόω «a percepe dijmă», dar la pasiv «a plăti dijmă», de unde rezultă clar sensul factitiv al verbului «a face pe cineva să plătească dijmă». Nu sînt excluse, bineînţeles, nici cazurile cînd *-όω* rămîne un simplu mijloc de derivare denominativă: μοχλόω «a zăvorî», μουσόω «a instrui pe cineva conform cu regulile artei», ἀξιόω, βιόω etc.

Sensul factitiv al verbelor în *-όω* este scos în evidenţă uneori de opoziţia cu verbe de stare în *-άω* şi *-έω* de la aceeaşi temă: αἱματάω «a fi plin de sînge» / αἱματόω «a însîngera» (αἷμα, -τος); γανάω «a fi strălucitor» / γανόω «a face să strălucească» (γάνος, -ους) ἀτονέω «a fi slab, fără putere» / ἀτονόω «a face pe cineva să fie slab» (ἄτονος, -ον).

Destul de răspîndit la verbele în *-όω* este şi sensul instrumentativ, adică acela de «a prevedea pe cineva cu ceva». Aceste verbe sînt întotdeauna derivate de la un substantiv şi pot apărea ca avînd o poziţie intermediară între factitivele de acţiune şi cele de stare: στεφανόω «a încorona», πυργόω «a prevedea cu turnuri» (πύργος).

Tot atît de strict specializat pe linia factitivului ca şi *-όω*, sufixul *-ύνω* creează însă un număr mai restrîns de derivate. Faptul se explică prin aceea că temele în *-υ-* de la care se formează grupul iniţial de verbe în *-ύνω* reprezintă o categorie numeric mai redusă decît adjectivele în *-o-* care constituie baza derivării cu sufixul *-όω*. Totuşi sufixul *-ύνω* nu se limitează la alcătuirea de derivate exclusiv de la temele în *-υ-*, ci se extinde, în special la temele în *-o-*, care prezintă apropieri de sens cu adjectivele în *-υ-*: μικρύνω (μικρός), μακρύνω (μακρός) după modelul lui παχύνω (παχύς), λεπτύνω (λεπτύς).

Pe de altă parte, se creează perechi de verbe în *-όω* şi *-ύνω* derivate de la aceeaşi temă şi avînd acelaşi sens, în care formaţia în *-όω* apare ca derivatul normal constituit de la o temă în *-o-*, pe cînd *-ύνω* ca o creaţie analogică: φαιδρόω / φαιδρύνω (de la φαιδρός).

Analogia a acţionat şi în sens invers: s-au ivit verbe în *-όω* pe lîngă derivate în *-ύνω*, constituite de la categorii nominale proprii sufixului *-ύνω*[1], de la aceeaşi

[1] A. Debrunner, *op. cit.*, par. 225.

www.cimec.ro

temă şi avînd acelaşi sens: μεγεθύνω «a mări» (de la μέγεθος, -ους, substantiv neutru în -ος, una din sursele derivării cu sufixul -ύνω) şi, paralel cu el, μεγεθόω.

Sufixele -αίνω, -άζω, -ίζω sînt folosite numai secundar şi uneori întîmplător ca mijloace de derivare factitivă. Cîteodată importante grupuri de verbe factitive create cu ajutorul lor pornesc de la simple fapte izolate; de exemplu de la tema μελαν-, cu sufixul -ι̯ο-, se creează verbul μελαίνω (Hom.), apoi, analogic, o întreagă categorie de verbe care exprimă ideea de «a face pe cineva sau ceva să capete o anumită culoare» generalizează grupul -αίνω, devenit sufix: λευκαίνω (λευκός), χλωραίνω (χλωρός), ἐρυθραίνω (ἐρυθρός).

Sufixele -άζω -ίζω, care ajung să se extindă la aproape toate categoriile de teme nominale, realizează un număr imens de derivate (cca. 1000 în -άζω, 2000 în -ίζω), cu sensuri foarte diferite. Printre alte categorii de sens, factitivul este destul de bine reprezentat, mai cu seamă în cazul sufixului -ίζω: σαφηνίζω «a face să fie clar, limpede»; ἀφανίζω «a face să dispară»; ἀνδραποδίζω «a face pe cineva să fie sclav»; ὀρφανίζω «a face pe cineva să fie orfan»; ὀργίζω «a face pe cineva să se înfurie».

Formaţiile în -ίζω cu sens factitiv apar uneori alături de verbe în -όω cu acelaşi sens.

În mai mică măsură factitiv este sufixul -άζω: πυκάζω «a face să fie des, a îndesi»; ὀπάζω «a face pe cineva să te urmeze, a lua drept tovarăş». Unele verbe în -άζω apar ca factitive paralel cu verbe în -όω şi -αίνω de la aceeaşi rădăcină şi cu acelaşi sens: γλυκάζω — γλυκαίνω «a îndulci»; ὑγιάζω — ὑγιόω «a însănătoşi». Altele, dimpotrivă, au sens intranzitiv şi apar numai în opoziţie cu verbe factitive în -όω şi -αίνω[1]: ὑγραίνω «a umezi» — ὑγράζω «a fi umed»; ἀλεαίνω «a încălzi» — ἀλεάζω «a fi cald»; ἀλλοτριόω «a face pe cineva să fie ostil, duşmănos» — ἀλλοτριάζω «a fi ostil».

Există numeroase verbe derivate cu alte sufixe decît cele discutate pînă acum, la care valoarea factitivă apare întîmplător, în funcţie de sensul cuvîntului de bază: ἀκονάω «a ascuţi» (ἀκόνη «piatră de ascuţit»), μαλάσσω «a slăbi, a face să fie slab, moale» (μαλακός «moale»).

Unele sufixe specifice factitivului de stare s-au transmis cu aceeaşi valoare în limbile moderne. În greaca modernă funcţia factitivă este preluată de sufixul -ῶνω, care continuă pe vechiul -ύνω; în alte limbi, transmis prin latină, apare sufixul -ίζω (rom. *-izare*, fr. *-iser*, germ. *-isieren* etc.), deşi limbile moderne preferă în asemenea cazuri perifraza, atestată, de altfel, parţial şi în greaca veche (φυγεῖν ποιεῖσθαι. Theophr., 7,3), tocmai din cauza lipsei de vigoare şi sistem a procedeelor de exprimare a factitivului de acţiune în greacă.

Mai notăm, tot ca un procedeu sporadic, folosirea prefixelor ἀνα- şi δια-, al căror rol în crearea de forme cu valoare factitivă este cu totul neînsemnată: ἀναβράττω «a face să fiarbă» (Aristof., *Broaştele*, 520) — βράττω «a azvîrli clocotind»; διασφηκάω «a transforma în viespe» (Aristof., *Viespile*, 1072) — σφηκάω «a strînge un corp la mijloc asemenea unei viespi». Se pare că formarea de verbe factitive cu prefixul δια-, în opoziţie cu verbul simplu corespunzător, era frecventă mai ales în limba vorbită.

Din cele expuse rezultă că în greacă nu se creează ca în sanscrită, de exemplu, un sistem unitar şi regulat de exprimare a categoriei factitivului. Dintre grupurile de verbe amintite, unele apar fie ca arhaisme păstrate în limbajul epic (aoristele

[1] A. Debrunner, *op. cit.*, par. 244.

www.cimec.ro

tematice cu reduplicare), fie ca fapte izolate în limbă (prezentele în -σκω), altele ca procedee relativ productive pînă într-o epocă destul de tîrzie (aoristele sigmatice şi activele factitive corespunzătoare mediilor intranzitive). Singura categorie cu adevărat productivă în greacă, denominativele, îşi datoreşte bogăţia faptului că procedeul derivării denominale era în general în greacă unul din cele mai vii mijloace de creare de noi cuvinte. Dar tocmai coincidenţa cu derivatele denominative în *-i̯o/e-, care mai aveau şi alte valori, a făcut neproductiv procedeul cel mai potrivit de formare a factitivelor, moştenit din indo-europeană, derivarea cu sufixul -éi̯o/e-, dispersînd şi slăbind prin aceasta întregul sistem.

КАТЕГОРИЯ ФАКТИТИВА В ГРЕЧЕСКОМ ЯЗЫКЕ

РЕЗЮМЕ

Категория фактитива в греческом языке выражалась разными грамматическими средствами. В первую очередь выделяется древний состав фактитивных глаголов, унаследованный из индоевропейского праязыка, состоящий из глаголов с огласовкой -o-,образованных при помощи суффикса *-ei̯o/e- и еще из нескольких тематических аористов с удвоением. Так как этот тип образования совпадал в греческом языке с отыменной деривацией глаголов от глагольных существительных, имеющих ту же огласовку -o-, древний способ образования был заменен новыми: 1) производными глаголами с суффиксом -σκω; 2) образованием активных форм с фактитивным значением от переходных глаголов, первоначально имеющих лишь медиальную форму; 3) сигматическими аористами с фактитивным значением, составляющими пару непереходным коренным аористам; 4) отыменными глаголами, производными при помощи суффиксов -όω, -ύνω, -ίζω, -άζω, -αίνω.

Среди указанных средств единственно продуктивным, стремящимся больше к созданию единой системы, является способ отыменной деривации, одно из самых продуктивных средств словообразования в греческом языке.

LA CATÉGORIE DU CAUSATIF EN GREC ANCIEN

RÉSUMÉ

Le grec ancien exprimait la catégorie du causatif (factitif) à l'aide de toute une série de procédés différents. On y distingue tout d'abord un vieux fonds de verbes causatifs, hérité de l'indo-européen, commun à d'autres langues aussi, composé de verbes à suffixe *-ei̯o/e- et à degré apophonique -o- et de quelques aoristes thématiques à redoublement. À cause de la confusion avec les verbes dénominatifs dérivés des substantifs verbaux à suffixe *-i̯e/i̯o- et avec degré apophonique -o-, le procédé devint improductif et fut remplacé par des moyens nouveaux: 1. verbes à suffixe -σκω; 2. création de formes actives à valeur causative auprès des verbes intransitifs initialement media tantum; 3. aoristes sigmatiques à valeur causative, créations parallèles aux aoristes radicaux intransitifs; 4. dérivés dénominatifs à l'aide des suffixes -όω, -ύνω, -ίζω, -άζω, -αίνω.

Parmi les procédés énumérés, le seul procédé productif, qui tend à constituer un système, est la dérivation dénominative, qui était en grec un des moyens les plus vivants de créer de nouveaux mots.

www.cimec.ro

STUDIU ASUPRA ONOMATOLOGIEI CERAMICE GRECEȘTI

DE

C. SĂNDULESCU

Cercetarea următoare este întocmită pe baza unei lucrări lexicografice proprii, care cuprinde 378 cuvinte folosite de poporul grec pentru a denumi felurite piese ceramice. Dintre acestea, aproximativ 250 cuvinte sînt termeni de bază (onomata kyria), 45 sînt cuvinte compuse, iar restul este format mai ales din derivate diminutive. Analiza termenilor menționați ne permite concluzii importante din punct de vedere lingvistic, fapt care constituie scopul principal al studiului nostru. În același timp ne oferă informații prețioase pe planul culturii materiale a poporului grec.

Cîteva explicații preliminare sînt necesare. Lucrarea lexicografică citată — autentic glosar ceramic — a fost alcătuită timp de cîțiva ani pe baza textului autorilor greci, în primul rînd *Homer*, *Aristofan*, *Platon*, *Xenofon* și *Plutarh*. Pentru termenii care indică numeroasele potire grecești am folosit cap. XI din *Banchetul sofiștilor*, special consacrat acestei teme. Cîteva inscripții care cuprind un bogat vocabular ceramic au fost de asemeni puse la contribuție. Am recurs în mod firesc la unele lucrări de specialitate asupra ceramicii grecești, în care preocuparea onomatologică este într-o măsură sau alta prezentă.

★

Analiza lexicală a vocabularului ceramic e concepută de noi sub mai multe aspecte, între care cele mai semnificative sînt următoarele:

I. Formarea onomatologiei ceramice grecești.
II. Cuvinte derivate de la lexicul ceramic grec.
III. Despre derivatele diminutive.
IV. Cîteva etimologii și
V. Onomatologia ceramică latină de origine greacă.

Vom cerceta, în măsură diferită, aceste teme.

I. DESPRE FORMAREA ONOMATOLOGIEI CERAMICE GRECEȘTI

Se știe că obiectele ceramice sînt atestate pe pămîntul Eladei — ca și în alte regiuni — încă din epoca neolitică. Denumirile pregrecești ale acestor vase (cu alte cuvinte vocabularul aparținînd «substratului egeean») s-au păstrat pentru

www.cimec.ro

cîteva piese ceramice, continuîndu-se în cadrul tezaurului lexical grec. Astfel multe denumiri ceramice — aflate în număr mare la Homer — aparţin fondului pregrecesc (vezi § IV). În sfîrşit, o dată cu descifrarea linearului B, limita superioară istorică a vocabularului grec s-a extins: în ce priveşte onomatologia vaselor s-a constatat de pildă prezenţa unor cuvinte ca *a-pi-po-re-we*, amforă, ἀμφιφορεύς, ἀμφορεύς sau ca *po-ro-ko-wo*, πρόχους şi altele [1].

Semnalăm încă un fapt preliminar necesar înţelegerii mai bune a temei discutate. Pe plan tehnic, ceramic, a fost necesară o lungă trecere de timp spre a se ajunge de la forma brută a pieselor primitive, lucrate grosolan cu mîna, pînă la vasele cu aspect desăvîrşit ale secolelor V şi IV, adică la amfora panatenaică şi la splendidul lecit cu figuri pe fond alb. Între vasele de tip protogeometric şi apoi geometric (Dipylon) şi între formele perfecte ale secolului al V-lea se întinde o perioadă de cîteva veacuri, în timpul cărora meşterii olari greci au realizat o nesfîrşită gamă de forme ceramice intermediare. Onomatologia vaselor greceşti este în consecinţă deosebit de vastă.

Lexicopoieza numelor ceramice se află în primul rînd în legătură cu factorii tehnici ai meşteşugului ceramic: cu materialul de fabricaţie, cu modul de lucru, cu forma vasului şi cu destinaţia sau utilizarea lui.

1. În ce priveşte *materialul* necesar confecţionării vaselor, cel mai vechi şi mai utilizat este lutul [2]; în al doilea rînd, şi mai tîrziu, metalele: cuprul-bronzul, aurul şi argintul. Afară de aceste materiale, grecii, ca şi alte popoare, mai foloseau pentru confecţionarea vaselor: piatra, lemnul, sticla, porţelanul de tip special, antic *(murrha)*, şi chiar pielea.

Astfel cuvîntul κέραμος, κεραμίλλον indică nemijlocit vasul lucrat din lut sau argilă (lat. *argila*; gr. ἄργιλος). În *Iliada*, IX, 469 πίνειν ἐκ κεράμων înseamnă: a bea din vase obişnuite, probabil de lut. La Xenofon (*Cyrop.*, V, 3,3) πίνειν ἐκ ἀργυροῦ ἢ χρυσοῦ se traduce prin: «a bea din vase de argint sau aur». Ca şi κέραμος, vasul de lut, ἀργυρίς, ἀργύρωμα; χρυσός, χρύσωμα indică vasele lucrate din argint sau aur. Citǎm un singur exemplu din *Olimpica* 9, versurile 91—92: ... μένεν ἀγῶνα πρεσβυτέρων ἀμφ' ἀργυρίδεσσιν: ... «ducînd lupta (întrecerea) cu cei mai vîrstnici, pentru cupele de argint».

Bronzul reprezintă metalul cel mai utilizat în lumea greco-egeeană pentru fabricarea vaselor, uneltelor şi armelor. Cuvintele χαλκός, χάλκωμα cuprind atît noţiunea metalului simplu, cuprul, cît şi pe aceea a aliajului cu staniul κασσίτερος, adică noţiunea bronzului (de observat că vechii greci nu făceau deosebirea lexicală între cupru şi bronz). În *Iliada*, XVIII, 349 cuvîntul χαλκός indică nemijlocit vasul în care se fierbe apa, aşadar un lebes sau o hytra. În numeroase alte locuri ale eposului (de 161 ori în *Iliada* şi de 59 ori în *Odiseea*) cuvîntul χαλκός desemnează obiecte diverse de cupru-bronz, toporul, cuţitul, armele de tot felul [3].

Folosirea cuvîntului, care indică materialul în accepţia obiectului corespunzător, se întîlneşte şi pentru indicarea altor categorii de vase. Astfel cuvîntul ξύλον indică vasul primitiv de lemn, πέλλα, πελλίνιον, vasul sau recipientul făcut din

---

[1] A. Juret, *Variations des consonnes* ... în Studii clasice, II, p. 32, 33.

[2] Termenul *ceramică* indică etimologic ansamblul vaselor lucrate din argilă. Termenul *angeiologie* ar fi mai potrivit.

[3] În afara cuvîntului simplu χαλκός, în epos mai întîlnim 20 cuvinte derivate, cu 156 locuri în *Iliada* şi 42 locuri în *Odiseea* (calculat după lexiconul lui *Ebeling*).

www.cimec.ro

piele[1], burduful; ὔαλος este vasul de sticlă; μορρία vasul de porțelan antic special, probabil un spath fluoric.

O scurtă mențiune de ordin lingvistic general este indicată în acest loc. Observăm și cu acest prilej utilizarea cuvîntului care indică *materialul* pentru a desemna *obiectul* confecționat din acest material. Este vorba de procedeul lingvistic al *metonimiei* sau *metalepsei*, care se sprijină pe fenomenul comun al omonimiei. Aspectul diacronic al acestui fenomen nu este mai puțin interesant. Astfel, în cazul cuvintelor χαλκός, ἀργύρωμα, ὔαλος etc. unul din sensurile cuvîntului, cel primitiv, dispare, fiind înlocuit prin sensul nou în legătură cu faptul tehnic, consecutiv. Amintim în această privință exemplul clasic al cuvîntului homeric κυνέη.

Inițial cuvîntul κυνέη avea înțelesul de « piele de cîine », apoi acela de « căciulă din piele de cîine ». Treptat sensul special se pierde, păstrîndu-se înțelesul de « căciulă » în general, ceea ce permite utilizarea încă la Homer a atributelor: « de capră », « de taur » etc.: κυνέη αἰγείη, κυνέη ταυρείη. În *Iliada*, III, 346 aflăm chiar expresia « căciulă de bronz » sau coif: κυνέη χαλκήρης, ceea ce denotă și mai mult pierderea sensului originar al cuvîntului κυνέη.

Prin același procedeu metonimic cuvîntul ὄστρακον, care indică inițial scoica, apoi scoica folosită ca vas sau lingură, ajunge să numească vasul de lut, strachina, apoi vasul confecționat din orice alt material. În vocabularul tehnic hipocratic adjectivul substantivizat ὀστράκινος indică vasul special pentru uz medicinal.

Aceeași funcție semantică o îndeplinesc în terminologia ceramică și cuvintele κόγχος, scoică, și λεπίς, solz, coajă, scoică, care indică simultan și piese ceramice grecești. Este firesc să admitem că omul epocii preistorice a folosit asemenea materiale ca vase de uz casnic. În afară de scoici utilizate ca vase sau linguri, scoarța anumitor copaci a servit aceluiași scop practic, deoarece cuvîntul λοπίς indică concomitent o piesă ceramică. Unele fructe, cum sînt cucurbitaceele a căror coajă se întărește, pot fi utilizate ca vase. Cuvîntul σικύα desemnează un astfel de fruct, dar și un potir original, rotund, iar la Hipocrate, ventuza medicinală. În vechime omul a folosit coaja anumitor cucurbitacee improvizate ca vas, așa cum a fost cazul cu « troaca » țăranului nostru[2].

Cornul unor animale, κέρας, a fost utilizat de asemeni ca vas pentru băut, uneori sub forma a două coarne alipite δίκερας, κέρας δίκρουνον « corn cu două șuvoaie ». Termenii ceramici κέρας, δίκερας indică potire bine individualizate ceramic, fabricate din alt material decît cornul animalelor. Ulterior funcția « cornului-potir » a fost preluată de mult răspînditul vas *rhyton*.

În sfîrșit, cu toată rezerva indicată, menționăm că cele două cuvinte care denumesc vasele κρανεῖον și κρατάνειον — provin de la cuvîntul grec κάρα, cap, craniu. Herodot menționează utilizarea craniului omenesc ca potir (IV, 65).

Desigur, trebuie să luăm în considerație și fenomenul lexicogenezei prin analogie. Un vas care prezenta forma aproximativă a craniului putea fi numit cu termenul respectiv[3]. Un alt vas care semăna cu fructul cucurbitaceu căpăta denumirea de σικύα, un potir asemănător cu fructul de mac se putea numi și κώδεια și așa mai departe. Vasele antropomorfe sau theriomorfe nu sînt de altfel rare în nici

[1] Cf. κώρικος (Hesychios).
[2] Cf. germ. *Kürbisflasche;* engl. *gourd*, dovleac și vas (de la v. fr. *cougourde* <*cucurbita).*
[3] Vezi germ. *Schale*, cupă; *Gehirnschale.*

www.cimec.ro

o epocă. Tipul de vas antropomorf, primitiv, şi tipul ceramic etrusc *canopus* este bine cunoscut. Totuşi în cazurile analizate de noi nu putem ignora legătura dintre denumirea obiectelor aflate în jurul omului primitiv, scoici, fructe, scoarţă de copac etc. şi denumirea vaselor improvizate din aceste obiecte.

2. *Modul de fabricare* se oglindeşte de asemeni în cîteva denumiri de vase greceşti. Cele mai vechi piese ceramice datînd din neolitic şi eneolitic sînt lucrate în condiţiile cunoscute, brute, din pămînt nisipos, amestecat cu paie şi pietricele, pentru ca oala să nu se dezagrege în timpul coacerii, de regulă imperfectă. Modelarea primitivă cu mîna a vasului a fost înlocuită, nu se ştie bine unde şi cînd, prin fasonarea la roată, mai întîi cu mîna, apoi în chip mai eficace, prin învîrtirea roţii cu piciorul. Introducerea roţii olarului este mult anterioară lui Homer, care o menţionează.

În legătură cu modelarea vasului la roată, noi credem că acest procedeu se reflectă în onomatologia ceramică, de ex. în denumirea vasului κύλιξ, de la verbul κυλέω a învîrti, κυλίνδω, κύλινδρος etc. Sensul de «învîrtire» a roţii olarului se regăseşte mai ales în denumirea vaselor greceşti ὅλλιξ, ὅλμος, ὁλκεῖον, cuvinte derivate de la verbul εἴλλω, ἑλύω, a învîrti, de unde substantivul ἕλιξ etc. (lat. *uoluo*). La aceste filiaţii lexicale evidente adăugăm pe aceea a cuvîntului δεῖνος, δῖνος, care desemnează la Athenaios un potir. Sensul acestui cuvînt poate fi pus de asemeni în legătură cu ideea de învîrtire a roţii olarului, deoarece el înseamnă concomitent «vîrtej» (la presocratici; Empedocle, B, 35 etc.) şi «dans în cerc».

Mai putem admite că numele pocalului πριστίς vine de la verbul πρίω, a tăia cu ferăstrăul, vasul fiind probabil la început confecţionat din lemn.

3. Alţi termeni ai onomatologiei ceramice greceşti ne dezvăluie *numele meşterului* olar. Se ştie că multe piese de acest fel poartă direct semnătura unor meşteşugari vestiţi ca Duris, Brigos, Exekias, Ergotimos, Clitias şi alţii. Cîteva nume de olari celebri sînt cunoscute din terminologia însăşi a vaselor, ca de pildă numele lui *Lykiourgos*, care lucra potirul omonim citat de Athenaios, dar mai ales numele celebrului meşter atenian Thericles, care s-a păstrat în denumirea generică a vaselor τὰ θηρίκλεια (scil. ποτήρια), ca şi denumirile speciale θηρίκλειος κύλιξ şi θηρίκλειος κρατήρ. (*Banchetul sofiştilor* 471 e, Plutarh, *Aler.* 47 etc.).

4. Alteori, la fel ca în producţia ceramică modernă, onomatologia ceramică stă în legătură cu o anumită *localitate* sau regiune. Astfel în insula Rodos, vestită prin ceramica sa de tip orientalizant *(Fikelura)*, se lucra renumitul potir ῥοδίας. În cetatea Prusias din Bitinia se confecţiona un alt potir omonim προυσιάς, caracterizat prin liniile sale drepte, ποτὴρ ἐξορθον, cum îl numeşte Athenaios.

5. Încă mai semnificativ apare procesul lexicogenetic în raport cu aspectul exterior sau *forma vasului*. În această privinţă imaginaţia creatoare a poporului grec nu cunoaşte limite. Varietatea practic nesfîrşită a formelor ceramice se oglindeşte parţial şi în glosarul respectiv şi putem afirma că nu există aspect ceramic modern pe care meşterii vechii Elade să nu-l fi realizat. Pe lîngă aceasta, se constată în cadrul fiecărui tip principal ceramic modificări succesive în timp, care înlesnesc determinarea cronologică.

6. Să ne ocupăm pe scurt de arhitectonica vasului grec, oglindită în vocabular. Vasul epocii greceşti clasice prezintă o structură unitară, o perfectă armonie a formei. Tratarea variată a părţilor vasului dă naştere formelor ceramice numeroase, adesori bine individualizate.

www.cimec.ro

Oricare ar fi categoria ceramică, vasul grec posedă un segment principal, *corpul* sau *pansa* (γάστρα), care prezintă aspecte și dimensiuni felurite. Amfora clasică este de pildă mai dezvoltată în jumătatea superioară, pe cînd vasul *pelike* este mai voluminos în cea inferioară. Pansa se continuă în sus cu *gîtul*: ἰσθμός, τράχηλος, formînd cu acesta fie un fel de umeri ca la vestitul vas François din Chiusi, fie că gîtul prelungește insensibil corpul vasului. Gîtul se termină cu o *gură* sau *buză*, χεῖλος, care poate fi mai dezvoltată sau mai redusă. Uneori buzele vasului sînt răsfrînte ca o frunză, de unde numele vasului ἐκπέταλον, sau în formă de trifoi, ca anumite tipuri de oinochoe. Jos pansa se termină cu un fund πύθμην, ἔδαφος, πύνδαξ, variabil ca formă și dimensiuni. De pildă stamnos, kyathos, lebes, vechea amforă au fundul lățit, pe cînd amfora comună greco-romană se termină cu un vîrf ascuțit. Acest fapt impune fixarea vaselor într-un suport special ἐγγυθήκη, ὑποπύθμην, lat. *incitega*, sau afundarea vasului în nisip ori pămînt, uneori rezemarea de perete, așa cum s-a observat la Pompei. Cupa φιάλη are fundul prevăzut cu o înfundătură ὀμφαλός, φιάλη μεσόμφαλος în care se introducea degetul, fixîndu-se vasul.

Vasul grec avea o *cavitate* de mărime diferită, cu excepția formei evoluate, compacte a vasului lutrofor. Cavitatea λαγών, κοτυληδών prezenta uneori mai multe despărțituri, ca la interesantele vase de cult religios κέρνος.

O componentă importantă a vaselor este desigur *urechea*, *toarta* sau *ansa*, οὖς ureche; λάβη «prinzătoare». Numărul și așezarea *anselor* constituie două trăsături caracteristice. Existau și vase fără toarte, ἄωτον, cuvînt ce indică concomitent un pahar sau potir. Vasul cu două toarte se numea δίωτον, în lat. *diota*, de regulă amfora; existau și vase cu trei toarte dispuse asimetric, ca la hydrie. Încă în ceramica miceniană sînt semnalate vase fără toarte, dipas și vase cu trei și patru toarte, cum rezultă dintr-un text al linearului B (*Pilos*, Ta. 64).

Ansele sînt plasate simetric, față în față, rezultînd tipul ceramic cel mai obișnuit ἄμφωτος [1]. Ele pot fi alipite la mijlocul pansei *(Bauchhenkelamphora)*, pe umeri sau mai sus pe gîtul vasului *(Halshenkelamphora)*. În acest ultim caz, toartele sînt fixate direct de gură sau prin intermediul unor plăcuțe estetice, ceea ce creează tipul ceramic al amforei « à colonettes » (în germană: *Stangenhenkelamphora*). În sfîrșit, ansele pot fi arcuite intens, întoarse în spirală ca la vasele din Apulia sau prevăzute cu diverse ornamentații, în formă de ghindă, βαλανώτος, în formă de deget δακτυλώτος sau încărcate cu reprezentații theriomorfe sau protome.

În sfîrșit vasul grec are uneori *capac*, κόγχος, πύνδαξ, iar alteori se astupă simplu cu dop de rășină, πῶμα, sau cu alt material, peste care se pune un înveliș de pînză, denumit cu sugestivul cuvînt homeric κρήδεμνον (κράς, δέω).

Iată în rezumat structura vasului grec oglindită în lexicul respectiv.

7. Onomatologia individuală a vaselor grecești ne înlesnește ca însăși cunoașterea *formei* obiectului. Denumiri ca δίσκος, κύκλος, ἐνιαυτός, în lat. *orbis*, *discus*, presupun forma ceramică circulară, după cum denumirile ᾠόν, ᾠοσκύφιον indică evident vase ovoide. Πατάνη, βατάνη πατέλλα, lat. *patera* desemnează piese ceramice plate, farfurii sau cupe (πετάννυμι, *pateo*, a se întinde).

Numeroase vase grecești sînt denumite prin analogie cu alte obiecte; acesta este cazul onomatologiei bogate a vaselor care imită corabia: σκυφός, σκαφή, κύμβη, τριήρης, ἄκατος. Un vas asemănător cu nuca, numită κάρυον, se numește

[1] La Homer: ἀμφίθετος, « care poate fi luat din două părți » (*Iliada*, XXIII, 270, 616).

www.cimec.ro

καρυΐσκος; un vas care seamănă cu gîndacul scarabeu este κάνθαρος; flaconaşul βομβυλιός este denumit astfel prin analogie cu crisalida viermelui omonim; vasele κάλαθος, κάναστρον, κιστίς evocă forma primitivă a coşului de nuiele, cupa μάστος reproduce forma sînului feminin şi aşa mai departe.

Ideea de scobitură interioară, de gol al pansei se regăseşte în multe denumiri ceramice ca κύαθος, κώθων, λάγυνος. Λάγυνος era un vas elenistic cu pansa umflată şi gîtul subţiat şi alungit, motiv pentru care serveşte ca obiect fabulei vulpea şi barza, la Plutarh. Gîtul lagenei producea un gîlgîit plăcut, Athenaios caracterizîndu-l din această pricină cu epicleza εὔλαλος, «cu sunet plăcut», şi ὑγρόφθογγος «cu glas umed». Un alt vas cu pansa globuloasă era potirul βῆσσα, cuvînt care cuprinde ideea de profunzime, prezentă în expresia homerică οὔρεος ἐν βήσσης, «în adînc de pădure» (*Iliada*, III, 34 etc.).

8. Dar procesul lexicogenetic cel mai interesant şi mai amplu se observă în legătura cuvîntului cu *destinaţia* sau *utilizarea* vasului. Unele vase constituiau, ca şi astăzi, obiecte de uz casnic, pentru masă sau bucătărie, altele serveau pentru spălat, altele ca recipiente de cult şi sacrificii, altele în sfîrşit erau folosite ca urne de vot şi mai ales funerare. Existau vase de ornament şi vase pentru distracţie, de pildă vasul atenian κοτταβεῖον folosit pentru un anumit joc, ca şi vasele ἀγκύλη, θυεία. Trebuie să adăugăm că pe lîngă vasele net specializate unui scop existau piese ceramice cu utilizare foarte variată de la vas gospodăresc, pînă la urnă funerară, cum este cazul vaselor stamnos, calpis şi amfora însăşi.

Oglindirea utilizării vasului în onomatologia ceramică prezintă aspecte complexe, pe care le vom sintetiza cu titlu paradigmatic în rîndurile următoare. Menţionăm în primul rînd derivaţia unor denumiri ceramice de la verbe greceşti:

Χέω, a turna; ῥέω, a curge; πίνω, a bea; ἀρύω, a scoate; ἀντλέω, a goli apa (din corabie); νίζω, νίπτρω, a spăla; βάπτω, a muia; ἐψέω, a fierbe; πλήνω, a spăla rufe; λοιβέω şi σπένδω, a face libaţii; χρίω şi ἀλείφω, a unge; κεράννυμι, a amesteca; ψύχω, a sufla, a răci; σφάζω, a înjunghia; ῥαίνω, a stropi; φέρω, a purta; δέχομαι, a conţine κ.τ.λ.

Dăm cîteva exemple în această privinţă.

De la verbul πίνω > ποτήρ, ἔκπωμα şi cuvintele derivate ποτήριον, ἐκπωμάτιον etc. sau compuse ἡδυπότης, θερμοπότης, παλινπότης, ἀναγκαιοπότης etc. (R. *po-* a bea, lat. *poto*, *potus*; sanscr. *pā*, a bea, *pānam*, băutură, *pātram*, cupă; rus. *numь*, *numьё*, (învechit) *numue*.

Χέω > χόος — χοῦς, οἰνοχόη, προχόη, πλημοχόη, ὑποχύτηρ, ἐπιχύσις, κατάχυτλον, χύτρα, χυτρόγαυλος, χυτροπούς, σπονδοχοΐδιον, κ.τ.λ.

Ῥέω > ῥύτον, ῥύσις.

Ῥαίνω > ἀπορραντήριον, περιρραντήριον.

Σπένδω > σπονδεῖον.

Ἀρύω > ἀρύβαλλος, ἀρύστηρ, ἀρυτήρ, ἀρυσαίνη, ἀρύταινα, ἀρύστιχος, οἰνηρύσις, προάρον.

Ἄρδω > ἀρδάνιον.

Ἀντλέω > ἀντλητήρ, ἀντλεῖον, ἄντλημα.

Νίζω, νίπτρω > νιπτήρ, χέρνιβον, ποδανίπτηρ

(Cf. lat. lauo > lauatorium, la(ua)trina).

Βάπτω > ἐμβάφιον, ὀξύβαφον.

Ἑψέω > ἐψητήρ.

Ἑθέω > ἠθάνιον.

www.cimec.ro

Πλήνω > πληνός.
Λοιβέω > λοιβεῖον, λοιβάσιον, (Cf. σπένδω, σπονδεῖον).
Χρίω > ἐλαιοχριστήριον.
'Αλείφω > ἐξαλείπτρον.
Ψύχω > ψυκτήρ, ψυκτήριον, ψυκτηρίδιον, ψυγεύς.
Κεράννυμι > κρατήρ, κρατήριον, κρατηρίδιον, κρατηρίσκος.
Σφάζω > σφαγεῖον. Cf. termenul ceramic ἀμνίον, vas în care se strînge sîngele mielului sacrificat, ἄμνος.

Considerînd critic problema lexicogenezei termenilor ceramici greceşti credem că putem vorbi doar despre existenţa unor aspecte sistematice. Problema « sistemului » în limbă este atît de mult discutată, încît a devenit un autentic loc comun. Acad. Prof. Graur defineşte sistemul ca fiind: « complexul de elemente ce se influenţează reciproc şi sînt coordonate în vederea îndeplinirii unei funcţii comune »[1]. În cazul nostru putem vorbi de un aspect organizat, sistematic numai în anumite limite, deoarece nu putem încă porni de la un fond principal al limbii greceşti, adică de la ceea ce lingvistul citat denumeşte « centrul organizator ».

Totuşi nu putem trece cu vederea că terminologia ceramică greacă se « organizează » pe baza unor elemente lexicale bine definite. Dăm un exemplu în acest sens. De la verbul κεράννυμι, a amesteca (respectiv de la participiul aor. pasiv) a derivat substantivul κρατήρ, vas în care se amestecă apa, cu forma feminină κρατηρία şi diminutivele κρατήριον, κρατηρίδιον, κρατηρίσκος de la verbul κρατηρίζω, a amesteca, substantivele κρᾶσις, amestec, ἀκρασία, lipsă de amestec; κράτος, amestecat, ἄκρατος, neamestecat şi altele, cuvinte curent utilizate în medicină şi filozofie. Înţelesul originar al cuvîntului κρατήρ este acela de vas în care se amestecă vinul şi apa, aşa cum ne informează de cîteva ori Homer, de exemplu în *Odiseea*, III, 390—391: θεραπόντες οἱ μέν ἄρ' οἶνον ἔμισγον ἐνὶ κρητῆρος καὶ ὕδωρ. « Slujitorii amestecau în crater vinul şi apa ». După cum vedem implicaţiile în jurul ideii cuprinse în cuvîntul κεράννυμι — κρᾶσις prezintă un caracter de înlănţuire sistematică. Acest aspect organizat al lexicului ceramic se constată şi în numeroşii compuşi ai verbului χέω cu termenii ceramici diferiţi: nume de vase ca οἰνοχόη, χύτρα, ἐπιχύσις; nume de agenţi ca οἰνοχόος (cel ce toarnă vinul în potire); χοηφόρος (cel ce poartă libaţiile, ofrandele funerare) şi altele.

9. Terminăm consideraţiile asupra lexicopoiezei onomatologice ceramice greceşti prin prezentarea unor fapte de natură deosebită. Unele cuvinte, care denumesc obiecte ceramice, recunosc o explicaţie genetică originală. De exemplu, vasul βρομίας este numit astfel pentru gîlgîitul sau sunetul produs în gîtul său strîmt: βρέμος, zgomot, βρέμω, a face zgomot; ὑψιβρεμέτης epitetul lui Zeus. O explicaţie asemănătoare ne oferă Hesychios pentru vasul bombylios, despre care am mai vorbit. După acest lexicograf, bombylios este: « un fel de potir, din care băutura picură cîte puţin. A fost numit astfel din cauza sunetului produs διὰ τὸν ἦχον ». În sfîrşit cuvîntul care indică vasul gingaş lekythos ar putea proveni de la verbul ληκέω, a susura, a clipoci.

La fel de sugestive sînt denumirile unor potire, care implică anumite stări psihologice. Un potir din care « bei cu plăcere » este numit la Athenaios ἡδυπότης[2],

[1] Al. Graur, *Studii de lingvistică generală*, variantă nouă, 1960, p. 19 şi urm.
[2] Cf. *Odiseea*, II, 340: «chiupuri cu vin vechi, plăcut la băut, πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο».

www.cimec.ro

un altul din care bei repetat se chemă παλινπότης, un al treilea potir din care bei îndemnat sau poate silit este ἀναγκαιοπότης și așa mai departe.

La baza altor denumiri de vase stă practica religioasă și basmul mitologic. Este greu să aflăm în altă limbă o modalitate de formare a termenilor ceramici atît de sugestivă, ca de exemplu în cuvîntul λουτροφόρος. *Lutroforul* era la început un vas de formă alungită din categoria amforelor, în care logodnicul îi aducea fetei apă pentru spălat (grec. λουτρόν) de la celebrul izvor Callirrhoe, de la poalele Acropolei. Primul tînăr nefericit prin moartea logodnicei a așezat vasul cu apă pe mormîntul iubitei sale. Mai tîrziu s-a înrădăcinat obiceiul de a pune un lutrofor compact de piatră pe morminte, apoi de a sculpta pe piatra funerară o simplă imagine în relief a vasului purtat de o femeie sau izolat. Sensul și utilizarea primară au dispărut, dar obiceiul a rămas, se pare pînă în zilele noastre.

Din cele expuse mai sus rezultă modalitățile principale valabile în lexicopoieza ceramică. Nu putem trece cu vederea însușirea imaginativ-plastică a poporului grec concretizată în vocabular, ca și în artă.

II. CUVINTE DERIVATE DE LA LEXICUL CERAMIC GREC

Am văzut că numeroși termeni ceramici s-au format ca deverbative. La rîndul lor substantivele derivate au dat naștere unor verbe noi. Dăm cîteva exemple. De la numele potirului spartan κώθων s-au format verbele κωθωνίζω, διακωθωνίζω cu înțelesul de « a încerca însușirile unui vas »; din aceeași sursă derivă cuvintele κωθωνισμός, beție, κωθωνιστής, bețiv. O seamă de verbe ca δεπάζω, κοτυλίζω, κρατηρίζω posedă sensul de a bea din vasul respectiv, din *depas*, *cotyle* sau *crater*. După cum vedem, vechii greci nu foloseau la symposia și syndeipnia (*compotationes*, *concoenationes*, cum traduce Cicero) numai vasele mici, potirele, de altfel voluminoase, ci și craterul sau psycterul. Platon ne informează de pildă că Alcibiade bea dintr-o dată conținutul unui psycter de 8 cotile (2 litri). Astăzi pentru astfel de performanțe avem expresia « a bea cu oala ». Adăugăm că și această nuanță este cuprinsă în denumirea potirului grec ἄμυστις de la ἀμυστί πίνω « a bea fără să închizi gura ». La Anacreon (LVI), găsim aceste versuri:

Ἄγε, δή, φέρ' ἡμῖν, ὦ παῖ
κελέβην, ὅπως ἄμυστιν / προπίω.

« Hai, sclavule, adu cupa din care
să beau pe nerăsuflate ».

Continuînd expunerea cu privire la cuvintele derivate de la termenii ceramici vom menționa că de la cuv. χύτρα, oală pentru fiert, s-au format verbele χυτρίζω, ἐγχυτρίζω, care înseamnă « a expune un copil într-o oală, a-l părăsi ». De la numele vasului λήκυθος derivă verbul ληκυθίζω, « a se împodobi ca un vas lekythos », a se făli, după modelul căruia s-a format verbul horațian *ampullari*, « a se făli » (fr. «style ampoulé»). Αὐτολήκυθος este epitetul unui tînăr mîndru, fălos; λμκυθισμός indică făloșenia, emfaza în viață și stil. Același sens de îngîmfare se găsește în verbul πετάχνω a se făli, de la πέταχνον numele unui vas lățit, globulos, precum și în adjectivul homeric ὑπερφίαλος « care întrece marginile », arogant, de la numele cupei phiale, φιάλη. (În *Odiseia* pețitorii Penelopei etc.).

www.cimec.ro

Citām cîteva cuvinte compuse și derivate de la termenii ceramici. Λαγυνίον de la λάγυνος este « omul cu cana » sau băutorul; λεβητοχάρων este porecla iubitorului de oale, sau lacomul (Saturio din comedia plautină), λοπαδοφύστης indică de asemeni pe un om lacom, « care suflă în oale », de la numele vasului λόπας și așa mai departe.

Cîteva expresii grecești în care intră termeni ceramici merită să fie menționate. De la numele cupei kylix avem de pildă expresiile: ἐπὶ τῇ κύλικι « la un pahar »; ἐπὶ τῇ κύλικι φλυαρεῖν (la Aristofan) « a pălăvrăgi la un pahar de vin »; παρὰ τὴν κύλικα (scil. θρασύτης) « îndrăzneală la băutură ». Sugestiva expresie τέρψις κυλίκων pe care o găsim la Sofocle (*Ajax*, 1200) se poate reda prin: « încîntarea sau farmecul păhărelelor », ceea ce nu este rău exprimat. Atenția față de această cupă delicată rezultă și din atributele κύλιξ ἡδύλεια « kylix mîngîietor » și κύλιξ χελιδόνεια « kylix rîndunică », două expresii hipocoristice. Amintim că din punct de vedere istoric, cupa kylix a luat locul greoiului *depas* homeric și micenian. Din kylix se bea în sănătatea oaspeților, de unde expresia κύλιξ φιλοτήσιος, făcînd uneori înconjurul amical, deși nehigienic al mesei κύκλῳ πίνειν ca în Symposion-ul lui Xenofon (2, 27). Trebuie totuși să amintim că numele acestei cupe este prezent de două ori cu un trist prilej, în ultimul capitol din *Phaidon*:

« Criton, ascultînd, făcu apoi semn sclavului, care ședea alături. Sclavul ieși, iar după ce zăbovi cîtva timp se reîntoarse, împreună cu cel care urma să dea otrava pregătită într-un kylix. Văzînd Socrate omul, îi spuse: « Așadar, prea bunule — εἶεν ὦ βέλτιστε, — tu care cunoști lucrurile acestea, ce trebuie să fac? Nimic altceva — răspunse omul — decît ca după ce ai băut să te plimbi pînă ce pulpele ți se vor îngreuna, apoi să te culci. În felul acesta treaba se va împlini ». Καὶ ἅμα ὤρεξε τὴν κύλικα τῷ Σωκράτει. Și îi întinse în același timp lui Socrate kylix-ul » (*Phaidon* 117, a, b).

Mai amintim numele vasului comun πίθος de la care avem expresiile βίος πίθου, « viață de butoi », aluzie la filozoful cinic; τετρημένος πίθος și Δαναΐδων πίθος, butoi spart, fără fund; πίθος φρενῶν, la Menandru, un om spiritual, cu « un car de minte »; σπόδος πίθου, la Aristofan o bătrînă bețivă, « drojdia butoiului ». Despre cineva care pornea la treabă începînd cu lucruri mari și grele, grecul spunea: « învață olăria pe pithos »: ἐκ πίθῳ τὴν κεραμείαν μανθάνειν, expresie care se poate afla și în alte limbi.

III. DESPRE DERIVATELE DIMINUTIVE

Cuvintele diminutive grecești și latinești au fost cercetate încă de multă vreme în unele studii esențiale. Adăugăm cîteva scurte observații cu privire la diminutivele termenilor ceramici grecești. Sufixele diminutive sînt cele obișnuite acestei limbi: -ίον (κάλπιον); -εῖον (ἀγγεῖον); -ίδιον (κρατηρίδιον); -ίσκος (κυαθίσκος); -ίσκιον și -ίσκη (καδίσκιον, κοτυλίσκη); -ήδιον (κιστήδιον); -ίνιον (πελλίνιον); -ύλιον (κοτύλιον); -ύλλιον (κεραμύλλιον); -άριον (σταμνάριον); -άτιον (ἀργυρωμάτιον); -αστρον (δέπαστρον) [1].

[1] După Chantraine -ιον nu este un sufix diminutiv. Deja la Homer θήριον este echivalent cu θήρ (*Études sur le vocab. grec*, Paris, 1956, p. 165). Dar acest lucru nu înseamnă că la origine nu a fost totuși sufix diminutiv.

www.cimec.ro

Aceste sufixe sînt utilizate pentru formarea derivatelor diminutive de la aproape toți termenii ceramici de bază.

Cîteva sufixe ca — -άριον (λεβιτάριον) și — αστρον (δέπαστρον) prezintă mai degrabă aspect augmentativ, dar numărul cuvintelor respective este redus.

Mai observăm că diminutivele ceramice prezintă o adevărată *scară de valori* sau aspectul unei diminuții gradate. De exemplu de la cuvîntul κάδος derivă în ordine descrescîndă: καδίον, καδίσκος, καδίσκιον, iar de la numele vasului special τρίπους derivă τριπόδιον, τριποδίσκος, τριποδίσκιον. Această modalitate diminutivă în trei trepte lexicale, care se aplică și la alți termeni ceramici greceşti ni se pare caracteristică, deși nu este constantă. Un caz analog întîlnim după știința noastră, numai în limba italiană. Pentru a cita un termen ceramic, de la *piatto*, farfurie, avem succesiv *piattello*, *piattellino* și *piattelletto* (Zingarelli). Fenomenul merită în orice caz menționat, deși nu corespunde unei ierarhizări reale, volumetrice a obiectului.

După părerea noastră crearea diminutivelor este impusă nu numai de necesitatea desemnării unui obiect mai mic decît altul, dar și de următoarele două motive:

1. Tratarea hipocoristică, adică tendința psihologică de a « mîngîia » obiectele sau de a le micșora, uneori în mod ironic, importanța.

2. Căderea în desuetudine a vechiului diminutiv și nevoia creării unui nou cuvînt cu aceeași semnificație. Aceste fapte explică numărul foarte mare al cuvintelor diminutive în toate limbile, deși s-ar putea stabili eventual unele diferențe de aspect ale diminuției lexicale.

După Schwyzer, atît accepția diminutiv-hipocoristică, cît și cea diminutiv-peiorativă provin din ideea esențială a « apartenenței » (die Zugehörigkeitsbedeutung). Mai precis cuvîntul diminutiv exprimă « ceva din... » sau « ceva ca... » un alt obiect mai mare. În general crearea cuvintelor diminutive se explică, după Schwyzer, prin « tendința netă de exprimare a necesității afective »[1]. Acest mobil explică apariția unui mare număr de termeni diminutivi. Dacă spre exemplu de la « ceașcă » avem derivatele ceșcuță și ceșculiță, în schimb D.L.R.L.C. atestă ca derivate de la « frunză » următoarele șapte diminutive: frunzică, frunzucă, frunzuță, frunzuliță, frunzulică, frunzișoară și frunzuleană. Însăși bogăția numerică a cuvintelor diminutive este de natură să anuleze diferența de sens dintre cuvinte. Noi credem că din acest punct de vedere limbile greacă și latină se încadrează în orice caz într-un sistem lexicogenetic mai ferm.

IV. CÎTEVA ETIMOLOGII

Volumul foarte extins al onomatologiei ceramice greceşti pune desigur probleme numeroase și variate de etimologie. Numai cîteva din aceste probleme își află, firește, soluția în dicționarele etimologice și în Walde-Pokorny. Cu titlu de exemplu redăm mai departe cîteva etimologii, privind unele cuvinte ale onomatologiei ceramice greceşti.

Menționăm în primul rînd prezența unor cuvinte, care după opinia unor autori[2] aparțin așa-numitului « substrat mediteranean ». Stabilirea acestei origini se face

[1] « Das Streben nach deutlichem Ausdruck des Affektbedürfnisses ». Ed. Schwyzer, *Griech. Grammatik*, vol. I, München, 1939, p. 470—471.

[2] Kretschmer, *Sprache* (Einl. Gercke-Norden I, 6) p. 69 și urm. Ed. Schwyzer, *Griech. Grammatik*, vol. I, p. 60—61. Kretschmer, *Das* -nt- *Suffix*, în Glotta, 14, 84 și urm. (citat de Schwyzer).

www.cimec.ro

prin analogie cu numele proprii de tip Πάρνασσος (cf. κυπάρισσος, νάρκισσος). În această categorie intră numele vasului — amforă κρωσσός sau cuvintele de tipul Ὄλυνθος, Κόρινθος; deci aci intră numele vaselor κάνθαρος, λήκυθος (?), κύλαθος. Krahe, cunoscutul autor ilirizant, afirmă caracterul pregrecesc al « majorității termenilor ceramici » [1].

Trebuie să adaug că pentru cîțiva din acești termeni ceramici am consultat ultima lucrare de etimologie greacă a lui *Frisk*. Atitudinea prudentă manifestată de acest lexicograf este de remarcat.

Un al doilea fapt pe care îl menționez de asemenea pe scurt este acela că o seamă de termeni ceramici sînt prezenți în cadrul linearului B. Dată fiind lipsa de informație mai largă asupra acestui subiect se pare încă în discuție, citez numai cuvintele *po-ro-ko-wo* > πρόχοος și *a-pi-po-re-we* > ἀμφιφορεύς, prin haplologie încă la *Homer* ἀμφορεύς, precum și denumirile metaleptice ale vaselor, respectiv metalele *ku-ru-so* > χρυσός; *ka-ko* > χαλκός; *a-ku-ro* > ἄργυρος. Amintim că termenul χρυσός, ca și numele vasului κάδος sau al îmbrăcămintei χιτών, este de origine semită. Prezența lui în linearul B denotă că împrumutul a avut loc la o dată mult decalată în timp. De altfel descifrarea linearului B este de natură să amplifice multe aspecte lexicale grecești.

Al treilea fapt pe care îl menționăm este prezența în cadrul onomatologiei ceramice grecești a unor împrumuturi ca ταβαίτας de origine persană, σιρός de origine presupus tracă, σίτλα de origine latină (după părerea noastră), κάδος de origine semită. Desigur problema cere o tratare specială, exemplele de acest fel fiind mai extinse. În ce privește cuvîntul σιρός el indică groapa în care tracii păstrau cerealele, în al doilea rînd un vas mare sau chiup de tipul dolium-pithos. În *Germania* lui Tacit am găsit menționat același procedeu al păstrării grînelor în gropi, *receptaculae frugis*.

Încheiem notele noastre pur informative asupra cîtorva etimologii cu mențiunea interesantei baze i.-e. **kev-* bogată în implicații semantice și cuvinte derivate. Unul din sensurile principale ale acestei baze pe care le găsim la Walde-Pokorny (a se deosebi de **kev-*) este acela de « umflare », « boltire » de unde cuvintele κῶος și κύαρ, peșteră; κοῖλος, scobit (lat. *cauus*, *cauerna*); κυέω, a umfla, a rămîne gravidă; ἔγκυος, gravidă, κύος, fetus, κῦμα, umflătură, val etc. Ca nume de vase, adică de obiecte cu aspect umflat, globulos, avem termenii ceramici κύαθος, κώθων, κώδων, κώδεια. Aceste două ultime cuvinte implică și forma fructului de mac, omonim. Baza citată **kev-* prezintă după Walde-Pokorny o variantă **kuā*, de la care derivă cuvîntul πάς. De notat că celticul *kéo* înseamnă peșteră și corespunde cuvîntului grec κύαρ.

V. DESPRE ONOMATOLOGIA CERAMICĂ LATINĂ DE ORIGINE GREACĂ

Ultima chestiune de interes general în legătură cu onomatologia ceramică privește termenii ceramici latini împrumutați din limba greacă. Trebuie să amintim că terminologia ceramică latină este mult redusă față de cea greacă, reprezentînd numeric aproximativ o treime. Dar și dintre aceste cuvinte peste 30 sînt împrumutate din limba greacă. Citățm: *amphora-ampulla* (< *ampor-la*), *alabastrum*, *amystis*, *cadus*, *calathus*, *calix*, *caccabus*, *cyathus*, *carchesium*, *crater*, *depas*, *discus*, *diota*,

[1] H. Krahe, *Die Vorgeschichte des Griechentums nach dem Zeugnis der Sprache*, în Die Antike, 15, 3, p. 181 și 188.

www.cimec.ro

phiale, *gaulus*, *hydria*, *hama*, *lagona-lagena*, *lepasta-lepista*, *murrha*, *paropsis*, *scaphium*, *tripus*, ca termeni mai bine cunoscuți.

Aceste împrumuturi urmează regula generală a cuvintelor de origine greacă, adică unele își păstrează desinența greacă, altele se adaptează declinării latine, altele prezintă ambele desinențe *(craterem-cratera)*. În al doilea rînd, amintim că împrumutul a avut loc la diferite epoci, începînd cu primii scriitori latini, cînd, după cum se știe, cu excepția lui Livius Andronicus, s-a produs o masivă adaptare de cuvinte grecești. La Plaut găsim și cuvinte derivate de la termenii ceramici, cum este verbul *cyathisso*, a turna de băut *(Menaechmi)*.

Termenii ceramici s-au impus desigur o dată cu introducerea obiectului respectiv, prestigiul faptului material fiind urmat de cel onomatologic. Evident, poporul latin poseda o ceramică proprie dezvoltată și o terminologie adecvată, pe care o găsim de pildă masiv în *De agricultura* a lui Cato. Vasele grecești s-au impus prin factura și ornamentația lor, poate și prin rafinamentul unor piese ceramice adoptate de patricienii romani. De asemeni nu trebuie să uităm că în imediată apropiere, pe teritoriul Italiei, existau ateliere grecești, deși mare parte din piesele găsite aici sînt de import.

Unele obiecte ceramice implicau o utilizare particulară, cum este cazul vasului *paropsis*. Acesta era — conform sensului — vasul în care se serveau ultimele feluri sau desertul παροψίς; π. ὄψον. Prin extindere termenul a servit pentru a indica la greci tot ceea ce urmează « după masă », distracțiile de tot felul, mai tîrziu și însemnările scrise asupra acestor distracții, *paropsimata*. În limba latină s-a adoptat exclusiv sensul de vas, *paropsis* (Marțial, Suetoniu) în care se servește desertul. Petroniu ne oferă mult material cu privire la lexicul ceramic împrumutat din limba greacă, importanța lui pentru studiul limbii fiind și din acest punct de vedere deosebită.

★

Faptele prezentate în acest studiu impun cîteva concluzii.

În primul rînd analiza onomatologiei ceramice grecești este menită să îmbogățească informațiile noastre asupra limbii, pe plan lexicografic, morfologic și etimologic. O seamă de date esențiale, în majoritate inedite, au putut fi delimitate în cuprinsul acestei cercetări. Desigur, noi fapte și noi concluzii pot fi formulate pe baza glosarului ceramic menționat. Deducții etimologice, dialectologice sau de altă natură pot fi făcute în continuare, adăugîndu-se la punctele de vedere sincronice, cele istoric-diacronice. Se știe cît de fructuoasă poate fi cercetarea sub toate aspectele a unui singur cuvînt; cu atît mai mult cînd este vorba de un număr atît de extins de cuvinte, ca acelea ale terminologiei ceramice grecești. Există în vreo altă limbă un volum lexical atît de impresionant, privind obiectele ceramice?

În al doilea rînd, studiul termenilor ceramici, strîns legați de obiectele materiale, deci de viața practică a omului grec, ne procură, după cum am văzut, informații complexe din punct de vedere al culturii materiale, al religiei și nu mai puțin al psihologiei poporului grec. Faptul mi se pare demn de o atenție particulară.

În sfîrșit socotim că onomatologia ceramică greacă ne oferă încă un prilej de studiu cu caracter deosebit. Ea se încadrează în limitele unei organizări logice a vocabularului, adică ale unui sistem, el însuși expresia modalității de gîndire a poporului grec. Aspectele acestei înlănțuiri sistematice, pe planul gîndirii practice grecești rămîn să fie analizate și delimitate cu alt prilej.

www.cimec.ro

ИССЛЕДОВАНИЯ ПО ОНОМАТОЛОГИИ ГРЕЧЕСКОЙ КЕРАМИКИ

РЕЗЮМЕ

Автор рассматривает некоторые вопросы терминологии греческой керамики с точки зрения как лингвистической, так и с точки зрения материальной культуры. Материалом для данной статьи послужила неизданная собственная лексикографическая работа, содержащая 378 терминов, в большинстве основные слова.

Анализ материала позволяет делать выводы о форме, способе изготовления и употреблении греческих сосудов, а также о месте изготовления и, иногда, о мастере гончаре. Некоторые названия метонимического характера указывают на архаическое, возможно первоначальное употребление сырья вроде деревянной коры, раковин, кожи и т.д. Интересные данные психологического и религиозного характера можно получить при изучении той же терминологии.

В образовании терминов, относящихся к керамике (точнее к ангеологии), глаголы использованы в большом количестве (ῥέω, νίζω, ἀρύω и т.д.). Исследование заключается соображениями о некоторых производных от названий посуды слов и выражений и наглядными примерами греческих авторов.

Сделаны в то же время выводы об уменьшительных и о терминах, заимствованных латинским языком.

Следует отметить определенную лексикологическую организованность, наличие определенной системы при анализе терминологии греческой керамики.

ÉTUDE SUR L'ONOMATOLOGIE CÉRAMIQUE GRECQUE

RÉSUMÉ

L'auteur examine quelques aspects de la terminologie se rapportant à la céramique grecque, considérée sous sa double signification: du point de vue linguistique et du point de vue de la culture matérielle. Dans ce but il met à contribution un travail lexicologique personnel inédit comprenant 378 termes grecs, en grande partie termes de base.

L'analyse du matériel permet des conclusions concernant la forme, le mode de travail et l'utilisation des vases grecs, ainsi que des conclusions relatives au lieu de fabrication et parfois même des informations concernant l'artisan potier. Quelques dénominations ayant un caractère métonimique démontrent l'utilisation archaïque et probablement primitive de quelques matériaux, comme par exemple l'écorce des arbres, les coquilles, le cuir, etc. Des informations intéressantes de nature psychologique et religieuse peuvent être obtenues par l'étude du même vocabulaire.

www.cimec.ro

En ce qui concerne la formation des termes relatifs à la céramique (plus exactement à l'angiologie) les verbes y entrent en grande partie (χέω, πίνω, ῥέω, νίζω, etc.). L'étude se termine par des considérations se rapportant à quelques mots dérivés et expressions concernant les notions de vases, avec des exemples suggestifs tirés des auteurs grecs. En même temps on expose des conclusions ayant trait aux diminutifs et aux termes de céramique empruntés par la langue latine.

Il faut remarquer un certain aspect d'organisation lexicologique, la présence d'un système dans l'analyse de la terminologie se rapportant à la céramique grecque.

www.cimec.ro

AUTOUR DE LA DATE DE FONDATION D'HISTRIA

PAR

PETRE ALEXANDRESCU

Au cours de leur article « *La céramique archaïque et les débuts de la cité pontique d'Histria* », publié dans *Dacia*, n. s. II, 1958, p. 69—92, Suzanne Dimitriu et Marie Coja discutent certains aspects de l'époque archaïque d'Histria, utilisant les derniers résultats des fouilles entreprises sur le plateau situé à l'ouest de l'acropole de la cité, au point dénommé X[1]. L'article contient entre autres quelques conclusions intéressantes concernant la date de fondation de la cité. Exposons-les brièvement ci-dessous:

Ces auteurs considèrent que le premier niveau de X date, environ, de l'année 600 avant notre ère. Selon eux ce premier niveau d'habitat humain serait aussi le plus ancien de tout le plateau d'Histria. Ensuite, ces auteurs constatent que la céramique trouvée dans ce niveau est contemporaine à celle découverte par les sondages effectués, avant 1941, dans les couches les plus profondes de l'acropole. Partant du synchronisme des plus anciens matériaux trouvés à X et dans la cité, ils arrivent à la conclusion que les premiers dépôts découverts sur le plateau correspondent « effectivement à la phase de début de l'établissement archaïque »[2]. L'établissement d'X apparaissant aux environs de l'année 600, ils en concluent que Histria « a été fondée vers la fin du VII^e^ siècle ou vers le début du VI^e^ siècle avant notre ère »[3]. Ensuite un rapprochement est fait entre cette date, établie archéologiquement, et l'information du périégète grec Ps. Skymnos, qui fixe la fondation de la cité à l'époque de l'invasion des Scythes en Asie (613 avant notre ère)[4]. Les auteurs de l'article rejettent une autre information, transmise par la chronique d'Eusèbe, selon laquelle la date de la fondation aurait été l'année 657/6 avant notre ère.

---

[1] Des rapports préliminaires sur les recherches du plateau ont été publiés entre 1950—1955 dans SCIV, et ensuite dans Materiale IV, 1957 et suivants; cf. Em. Condurachi et Suzanne Dimitriu, dans *Histria* I, Bucarest 1954, p. 205—231.

[2] S. Dimitriu et M. Coja, *La céramique archaïque et les débuts de la cité pontique d'Histria*, « Dacia », n.s., II, 1958, p. 118.

[3] S. Dimitriu et M. Coja, *art. cit.*, p. 90.

[4] S. Dimitriu et M. Coja, *art. cit.*, p. 78.

www.cimec.ro

L'étude de S. Dimitriu et M. Coja, dont nous avons essayé de résumer le contenu, propose donc, se basant sur certaines constatations d'ordre archéologique et historique, de fixer la date de la fondation d'Histria presque un demi-siècle plus tard que celle admise jusqu'à présent, c'est-à-dire vers la fin du VII[e] siècle avant notre ère. L'étude s'inscrit dans la ligne de certains essais antérieurs, qui tendaient à rabaisser les dates de fondation des plus anciennes colonies grecques. Ces essais ont eu leur période de *Sturm und Drang*, entre les deux guerres mondiales; ils ont atteint leur point culminant par l'ouvrage d'A. Akerström, publié en 1943, *Der geometrische Stil in Italien* qui, rejetant la tradition littéraire, fixait les débuts des plus anciennes colonies de Sicile et d'Italie 75 ans plus tard, se basant exclusivement sur l'analyse stylistique du matériel archéologique. Des découvertes récentes ainsi qu'une nouvelle analyse critique de matériaux plus anciens ont pourtant déterminé, ces derniers temps, la rectification de ces tendances. On constate, de plus en plus souvent, que la tradition antique est de beaucoup plus exacte qu'on ne le croyait et que, lorsqu'il y a double chronologie la plus haute s'avère la plus conforme aux témoignages archéologiques. C'est à de pareils résultats qu'ont abouti récemment de nombreux savants parmi lesquels T. J. Dunbabin, G. Vallet, Fr. Villard, Hugh Hencken, Buchner, Jean Bérard, M. Pallottino [1]. Pour les colonies grecques du Pont Euxin, les essais destinés à descendre les chronologies n'ont point manqué. Elles ont été entreprises par l'historien anglais A. R. Burn, du point de vue philologique, et par R. M. Cook et Em. Condurachi, du point de vue archéologique [2]. Remarquons pourtant, en ce qui a trait aux villes pontiques, que les éléments pouvant aider à la solution de ce problème sont beaucoup plus réduits que ceux des colonies méditerranéennes. La tradition littéraire en est plus lacuneuse et, ce qui est plus grave, les documents archéologiques beaucoup plus incomplets. Ainsi, parmi les plus anciens établissements grecs de la mer Noire, une importante partie n'est pratiquement pas étudiée du point de vue archéologique; c'est le cas de Byzance [3], de Cyzique, de Sinope [4], d'Apollonia Pontica. Ce n'est qu'à Olbia, l'un des plus grands et des plus anciens centres grecs au nord de la mer Noire, qu'ont été entreprises des fouilles systématiques. Le matériel trouvé dans l'établis-

[1] T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford, 1948, p. 437 et suiv.; Fr. Villard et G. Vallet, BCH, LXXVI, 1952, p. 289 et suiv.; id., BCH, LXXXII, 1958, p. 17 et suiv.; G. Vallet, *Zancle et Rhégion*, Paris, 1958, p. 45 et suiv.; Hugh Hencken, AJA, LXII, 1958, p. 259 et suiv.; Büchner, « Atti e Mem. Soc. Magna Grecia », 1954, p. 7 et suiv.; id., RM, 1953–1954, p. 37 et suiv.; J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie Méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité* [2], Paris, 1957, p. 278 et suiv., avec le compte rendu de M. Pallotino, « ArchClass », X, 1958, p. 329 et suiv. Un compte rendu lucide du stade du problème, en partant des études sur la céramique protocorinthienne, chez T. J. Dunbabin, 'Αρχ'Εφημ, 1953–1954, p. 247 et suiv.

[2] A. R. Burn, JHS, LVII, 1935, p. 140 et suiv.; R. M. Cook, JHS, LXV, 1946, p. 75 et suiv.; Em. Condurachi, dans *Histria* I, Bucarest, 1954, p. 16 et suiv.; id. dans « Omagiu lui Constantin Daicoviciu », Bucarest, 1960, p. 107 et suiv. Cf. C. Roebuck, *Ionian Trade and Colonisation*, New York, 1959, p. 119 et suiv. et le compte rendu de Petre Alexandrescu, SCIV, XI, 1961, p. 161 et suiv.

[3] Nous n'indiquons que les villes dont la date de fondation nous a été transmise par la tradition historique.

[4] Les recherches récentes entreprises par E. Akurgal et L. Budde à Sinope sont encore trop réduites pour être prises en considération, *Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Sinope*, 1956; cf. I. Boysal, « Türk Arkeoloji Dergisi », VIII, 2, 1958, p. 23 et suiv.; id. AA, 1959, p. 7 et suiv.; A. J. Graham, « Bulletin of the Institute of Classical Studies, University of London » 5, 1958, p. 32 et suiv.

www.cimec.ro

sement situé sur le continent et dans l'île de Berezan est en cours de publication [1]. C'est pourquoi il nous est permis d'affirmer que les données permettant d'aborder le problème des débuts de la colonisation grecque dans la mer Noire, sont encore insuffisantes. Pourtant à Histria, la plus ancienne colonie grecque de l'ouest et du nord de la mer Noire — selon la tradition historique — les conditions pour une telle étude sont favorables. Les fouilles tant à l'intérieur de la cité que dans les quartiers périphériques sont en mesure de nous fournir certaines indications précieuses.

Notre compte rendu est fondé sur l'examen critique du matériel archéologique, d'abord, sur des sources littéraires, ensuite.

Les sources archéologiques

Commençons par exposer les données archéologiques en présentant le plus ancien niveau d'habitat découvert jusqu'à présent à Histria. Ceux qui s'intéressent aux travaux archéologiques commencés depuis plus de 45 années dans les ruines de la ville ionienne des bords du lac Sinoé, savent que les plus anciennes traces d'habitat n'ont pas été trouvées dans les limites de la ville proprement dite mais en dehors, sur le plateau de l'ouest (v. fig. 1). Ces traces de vie, constatées dès 1949, ont pu être précisées et distinguées, stratigraphiquement en 1956, au secteur X. C'est là qu'il fut possible d'identifier, le plus ancien niveau archéologique, placé directement sur le sable marin et caractérisé par des restes *in situ* de maisons et de fosses. Le matériel appartenant à ce niveau, dénommé le niveau archaïque I, est rare et peu varié; il a toutefois donné la possibilité aux découvreurs de le dater au premier quart du VI^e^ siècle avant notre ère. Examinant nous-mêmes la céramique du premier niveau, mise à notre disposition par l'amabilité de Suzanne Dimitriu, nous sommes arrivés aux mêmes conclusions, concernant la datation. L'article, ainsi que l'examen de tout le complexe du matériel découvert à X [2] nous ont convaincu que la date de 600 avant notre ère, proposée pour commencement du premier niveau, peut, à l'heure actuelle, être considérée comme admissible [3].

[1] Les résultats les plus importants ont été publiés ces derniers temps dans Ольвия, I, Kiev, 1940; L. M. Slavin, Древний город Ольвия, Kiev, 1951; E. Levy, SA, XXI, 1954, p. 319 et suiv.; Ольвия и нижнее Побужье в античную эпоху, MIA 50, Moscou, 1956, voir aussi Археологічні Памятки УРСР, VII, 1958, entièrement dédié à la ville d'Olbia. En été 1960, l'Institut d'Archéologie de Kiev a entrepris de nouvelles fouilles dans l'île de Berezan.

[2] Par l'amabilité de Suzanne Dimitriu, nous avons consulté dans les dépôts le matériel récolté sur le plateau jusqu'en 1959.

[3] La chronologie du premier niveau à été établie à l'aide des amphores chiotes à engobe blanche, des bols décorés de rosettes de points et d'un fragment de bol à oiseau (S. Dimitriu et M. Coja, *art. cit.*, p. 73, fig. 2,1). Egalement utiles pour la chronologie nous semblent les fragments de bols ioniens décorés de minces bandes horizontales sur les parois extérieures et avec des anses noires, trouvés parmi le matériel de cette première couche; ces bols, paraît-il, ont eu une « vogue » plus courte que les amphores à engobe blanche et les bols à rosettes de points. De tels vases sont illustrés dans CVA, Oxford, 2, pl. 17; Lambrino, fig. 31 a (Histria); « Annals of Archaeology and Anthropology, Liverpool », XXVI, 1940, pl. 80—2 (Mersin); BSA, XLIV, 1949, pl. 19,1 (Siphnos). Pour la chronologie voir le dépôt de Corinthe publié par C. Boulter, AJA, XLI, 1937, p. 217 et suiv., daté par S. Weinberg, *Orientalising and Geometric Period, Corinth VII, 1*, Princeton, 1943, no 218—311 « at the end of the century as 600 B.C. ». Il est vrai que les indices chronologiques, offerts par la céramique trouvée dans la plus ancienne couche d'X ne sont pas suffisants. Mais les observations stratigraphiques faites au

www.cimec.ro

Évidemment, cette date ne peut être définitive. La pénurie des éléments internes de datation laisse ouverte encore la possibilité que de nouvelles découvertes fassent descendre, ou plutôt, reculer la date de début du premier niveau archaïque d'X [1].

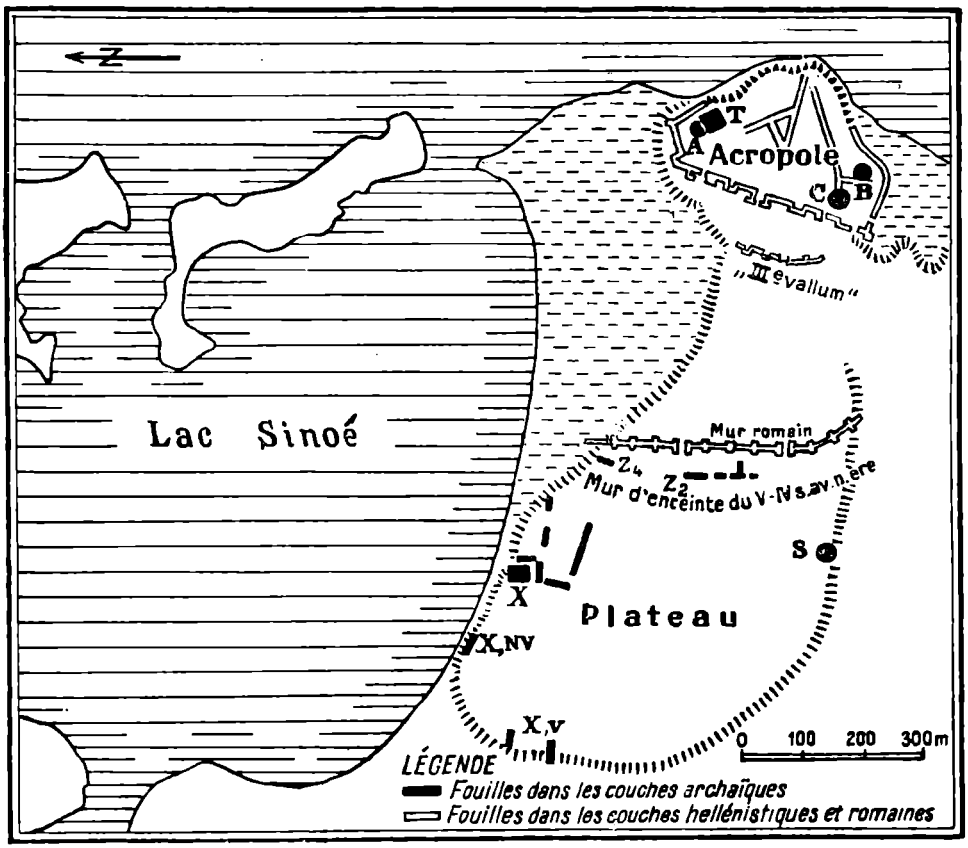


Fig. 1

Notre point de vue diffère de celui des deux chercheurs, en ce qui concerne le rapport entre les résultats des fouilles de X et la situation de l'intérieur de la cité. Ainsi que nous l'avons déjà dit ci-dessus, les auteurs de l'article considèrent

cours des fouilles ont confirmé cette chronologie. Ainsi le second niveau archaïque situé directement sur le premier, beaucoup plus riche en restes archéologiques, a-t-il été daté avec une assez grande précision; il date de 575—550 av. n. è. Considérant donc comme certaine la date de 575 pour les débuts du deuxième niveau et évidemment pour la fin du niveau inférieur on a supposé, avec raison, que celui-ci aurait pris naissance vers l'année 600 av. n. è.

[1] On a déjà découvert jusqu'à présent trois tessons « rhodiens A » dans les fouilles entreprises sur le plateau, dont un fragment de coupe à pied, décorée en « triglyphes et métopes » illustré dans *Histria* I, 1954, p. 301, fig. 239.

www.cimec.ro

que le premier niveau archaïque identifié à X « correspond effectivement à la phase de début d'Histria »[1]. Les auteurs affirment donc que ce niveau serait non seulement le plus ancien du plateau, mais encore qu'il correspondrait chronologiquement à la plus ancienne phase de la ville. Pourtant quelques dates infirment ce raisonnement.

Examinons d'abord, du point de vue topographique, le rapport entre l'établissement du plateau et l'acropole à l'époque archaïque. Quels sont les secteurs de la ville antique où les fouilles ont atteint les couches les plus profondes? Bien que les recherches archéologiques se poursuivent à Histria depuis presque un demi-siècle, les niveaux les plus anciens n'ont été étudiés que sur quelques points: (voir fig. 1), *sur l'acropole* les trois groupes de sondages (A, B, C,) faits par S. et M. Lambrino avant 1943[2] et le secteur T, ouvert en 1950 (situé près du sondage A)[3]; *à l'ouest de l'acropole*, les secteurs Z_2 et Z_4, ouverts en 1955, où l'on découvre les restes du mur d'enceinte de la ville du V—IV^e^ s. av. n.è.[4]; sur le plateau les fouilles faites sur les points X, X_{nv}, X_v et S. Il n'est point inutile d'ajouter à notre énumération une indication négative: il s'agit du secteur du « III^e^ vallum », situé à l'ouest de l'acropole, où les fouilles poussées jusqu'au sable, sur une longueur de plus de 100 mètres, n'ont mis à découvert aucune trace d'habitat archaïque ou classique. Ces indications, si réduites soient-elles, permettent toutefois certaines conclusions d'ordre topographique. A l'époque archaïque, il existait deux zones d'habitat distinctes: d'une part la ville proprement dite (nommée conventionnellement l'acropole), où ont été faits les sondages A,B,C et les fouilles de T (la surface habitée de la ville ne dépassant pas, à l'ouest, le secteur du « III^e^ vallum » dépourvu de traces archaïques), d'autre part la zone du plateau, limitée, à l'est, probablement par le mur d'enceinte Z_{2-4}, délimitation entre la ville et l'extérieur[5]. Si telle était la répartition des zones habitées, il y avait donc à Histria une *polis*, entourée d'un puissant mur d'enceinte, et un quartier *extra-muros*[6]. Il est difficile, pour le moment, de préciser quel était le rapport politique et administratif entre ces deux quartiers, situés l'un à l'intérieur et l'autre à l'extérieur de l'enceinte. Mais l'existence d'habitations en dehors des murs étant un phénomène fréquent dans beaucoup de centres coloniaux, il n'est pas nécessaire d'en discuter ici l'origine et le caractère.

Examinons maintenant le rapport chronologique entre ces deux quartiers d'Histria archaïque. Les auteurs de l'article que nous discutons supposent qu'il

[1] S. Dimitriu et M. Coja, *art. cit.*, p. 78.

[2] Lambrino, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

[3] Dans ce secteur on découvre les restes d'un *temenos* avec des restes d'édifices sacrés du VI—I^e^ s. av. n.è.; voir G. Bordenache et D. M. Pippidi, BCH, LXXXIII, 1959, p. 455 et suiv.; V. Eftimie, SCIV, 1962 (sous presse).

[4] Voir Materiale, IV, 1957, p. 39 et suiv.; V, 1959, p. 300 et suiv.; VI, 1959, p. 283 et suiv.; VII, 1961, p. 252.

[5] Le manque de traces d'habitat dans le secteur du « III^e^ vallum » doit éventuellement être expliqué par les conditions naturelles du terrain; il est possible qu'il y ait eu, dans cet endroit, une zone humide ou innondable, comme le supposent certains géomorphologues. Cf. P. Coteț, Materiale VIII, *Raportul preliminar al șantierului Histria* (sous presse).

[6] Cette esquisse de la topographie de l'Histria archaïque nous semble plus conforme aux résultats archéologiques que celle de Suzanne Dimitriu et de M. Coja. Les deux chercheurs supposent que toute la surface entre le littoral de l'actuel lac Sinoé et l'ouest du plateau était habitée toute entière vers la fin du VII^e^ siècle et le début du VI^e^ avant notre ère « plus intensément vers la périférie et plus faiblement vers le centre », *art. cit.*, p. 90.

www.cimec.ro

s'agit d'un rapport de contemporanéité. Ils aboutissent à cette conclusion après avoir constaté « le caractère unitaire » de la céramique découverte au premier niveau d'X et de la céramique trouvée à l'intérieur de l'acropole. Cette constatation a pourtant un caractère trop général. Il n'était possible d'aboutir à des résultats valables pour toute la ville, qu'en comparant les matériaux des deux quartiers. Cela d'autant plus qu'il existe un assez grand nombre de fragments céramiques, découverts dans l'acropole, qui pouvaient être soumis à un semblable examen. C'est chose connue que les sondages faits avant 1943 dans les couches les plus profondes de l'acropole d'Histria ont mis à jour un matériel céramique riche et varié. Une partie, le matériel ionien, a été publiée par M. Lambrino dans le volume *Les vases archaïques d'Histria* ; les autres catégories céramiques qui devaient être étudiées dans un volume séparé, ont été en partie mises dans les dépôts d'Histria, et, en partie, apportées à Bucarest, dans la salle du séminaire d'Histoire Antique de l'Université. Les caisses d'Histria sont intactes; par contre, celles de l'Université, contenant les pièces les plus représentatives, ont eu à souffrir à la suite des bombardements aériens de l'été 1944. Une partie des tessons, partiellement dégradés par le feu, a pu être sauvée et apportée au Musée National des Antiquités. Le lot de céramique archaïque provenant de l'acropole s'est enrichi, ces douze dernières années, des matériaux trouvés dans le secteur T. Là, sous les fondements des constructions sacrées, des fouilles ont mis à découvert des traces archéologiques plus anciennes, formées de nivellements effectués pour la rectification du terrain. Les couches de nivellement contenaient un matériel céramique varié, où prédominaient les produits rhodo-ioniens [1].

En vue d'une base plus large de discussion nous nous proposons, dans les pages suivantes, de dresser un catalogue des plus anciennes céramiques découvertes *sur l'acropole* au cours de diverses fouilles et sondages.

I. LE LOT, COMPRENANT LA CÉRAMIQUE, PUBLIÉ PAR M. LAMBRINO, «LES VASES ARCHAÏQUES D'HISTRIA» ET CELLE DÉCOUVERTE DURANT LES FOUILLES 1949—1959

1. Céramique rhodienne A (Middle Wild Goat Style)

1. Fragment d'assiette, décorée de bouquetins broutants (fig. 2); « Materiale » VI, 1959, p. 267, fig. 1. 1. **630—615 av. n. è.** [2]

2. Fragment d'assiette, décorée de bouquetins broutants en zones concentriques; Lambrino, fig. 217; Rumpf, p. 45 note 3 (Kamiros-Gattung letzte Phase); Schiering, p. 124 notes 318 et 320. **620—600 av. n. è.**

3—5. Fragments de coupes à pied, décor en triglyphes et métopes; Lambrino, fig. 258—260; Rumpf, p. 35 note 3 (Kamiros-Gattung Blütezeit); Schiering, p. 120 note 200. **620—600 av. n. è.** [3]

[1] Materiale, VI, 1959, p. 267 et suiv.

[2] Peut-être par le même peintre que W. Schiering, *Werkstätte Orientalisierender Keramik auf Rhodos*, Berlin, 1957, pl. 12.3 (München) et H. Bloesch, *Antike Kunst in der Schweiz*, Zürich, 1943, pl. 11 (Zürich) = A. Rumpf, *Malerei und Zeichnung*, München, 1953, pl. 76 = R. M. Cook, *Greek Painted Pottery*, Londres, 1960, pl. 31 A. Cf. W. Schiering, *op. cit.*, p. 126, note 368.

[3] Sur la chronologie, voir plus bas p. 68 et note 4.

www.cimec.ro

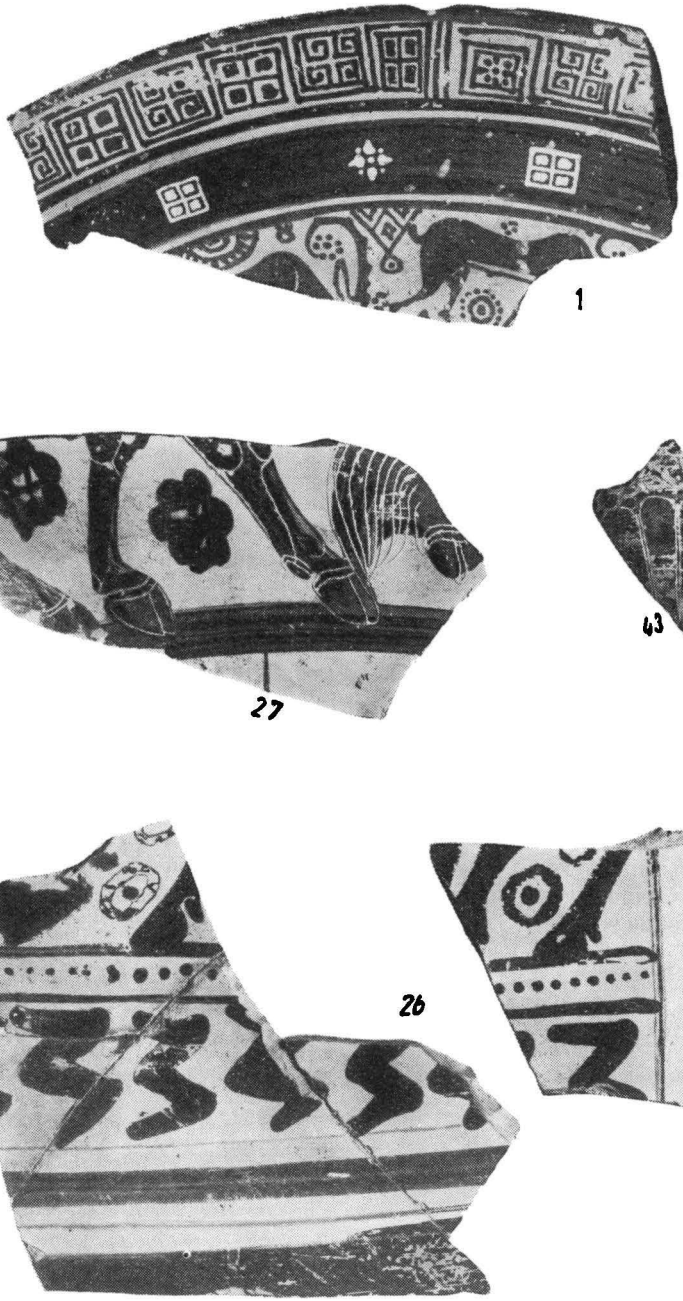


Fig. 2. — 1, fragment d'assiette rhodienne; 26, fragments d'amphore de provenance non déterminée, peut-être ionienne; 27, fragment d'un vase ouvert (cratère?) probablement attique; 43, fragment d'aryballos corinthien. (Un peu plus petits que la grandeur naturelle).

www.cimec.ro

6—8. Fragments d'oinochoés; Lambrino, fig. 242 et 243; pour les fragments n° 7—8 Rumpf, p. 35 note 3 (Kamiros-Gattung Blütezeit); pour le fragment n° 6 Rumpf, p. 45 note 3 (Kamiros-Gattung letzte Phase). **620—600 av. n. è.**

9. Fragment d'oinochoé ou d'amphore, décor en métope (?), oie marchant vers la gauche, suivie d'un chien courant; Lambrino, fig. 215—216; Rumpf, p. 36, note 1 (Euphorbos-Gattung Blütezeit); Schiering, p. 26, 81, 119 notes 171, 178, p. 134 note 608 (Vlastosgruppe). **630—600 av. n. è.**

2. Bols à oiseau [1]

10—18. Neuf pièces dont un vase entier, Lambrino, fig. 10, 11a, 11b, 11d, 12 a-d.

19—21. Trois fragments, *Histria* I, p. 388, fig. 223, 225.

22. Un fragment inédit, secteur T.

3. Céramique courante ionienne

23. Coupe à pied bas et à vasque profonde, Lambrino, fig. 50. Comme profil, elle est précurseur de la coupe AM 1957, pl. 72.2 (datée immédiatement après 650 av. n. è.) et contemporaine à AM 1957, pl. 69.3 (datée vers 650 av. n. è.) [2] (voir fig. 3); **vers 650 av. n. è.**

24. Coupe sans pied, Lambrino, fig. 47; l'éditeur, sans la dater, la considère très proche du type du skyphos géométrique [3]. Les analogies que nous avons pu trouver sont toutes de la série de la céramique géométrique [4]. Par contre, de telles coupes manquent complètement dans les complexes orientalisants de Rhodos. Nous croyons que les critères formels ne nous permettent pas de dater la coupe beaucoup après la moitié du VII[e] siècle avant notre ère.

25. Coupe sans pied, Lambrino, fig. 48; elle dérive formellement de la précédente mais est plus ancienne que la coupe sans pied, de la fin du VII[e] siècle avant notre ère (Lambrino, fig. 49), bien qu'elle se trouve sur la même ligne d'évolution. **650—625 avant notre ère.**

---

[1] La discussion sur la chronologie des bols à décor géométrisant n'est pas close. Ce groupe de vases est de durée plus longue que le style rhodien géométrique, il dépasse le milieu du VII[e] siècle. Mais la plupart des bols sont associés à la céramique protocorinthienne tardive et de transition; ils datent donc de 650—620 avant notre ère. C'est dans de tels complexes qu'on a trouvé tous les bols à oiseau découverts en Sicile et en Italie (T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford, 1948, p. 472 suiv.); vers cette conclusion incline Fr. Villard aussi bien que G. Vallet « MélRome », 1955, p. 17, note 1; cf. M. Robertson, JHS, LIX, 1940, p. 14; G. Vallet, *Zancle et Rhégion*, Paris, 1958, p. 143, note 1. Il est difficile de savoir si les quatorze fragments trouvés jusqu'à présent sur l'acropole d'Histria, et dont nous donnons ci-dessus la liste, font partie ou non des pièces plus tardives, de la fin du VII[e] siècle, tellement rares; il est possible, croyons-nous, que certains aient appartenu à la période d'intense circulation, c'est-à-dire aux années 650—620 av. n. è.

[2] Parmi les analogies proposées pour cette coupe, les plus rapprochées, jusqu'à l'apparition de l'étude de Hans Walter, AM, 1957, étaient celles de G. M. A. Hanfmann, dans « The Aegean and the Near East, Studies presented to H. Goldmann », 1957, p. 17; cf. R. Barnett, « Annals of Archaeology and Anthropology (Liverpool) », XXVI, 1940, p. 116 (pl. 19.9). Fr. Villard et G. Vallet, « MélRome », 1955.

[3] Lambrino, *op. cit.*, p. 81.

[4] Cf. surtout « Clara Rhodos » III, p. 133, fig. 125.

www.cimec.ro

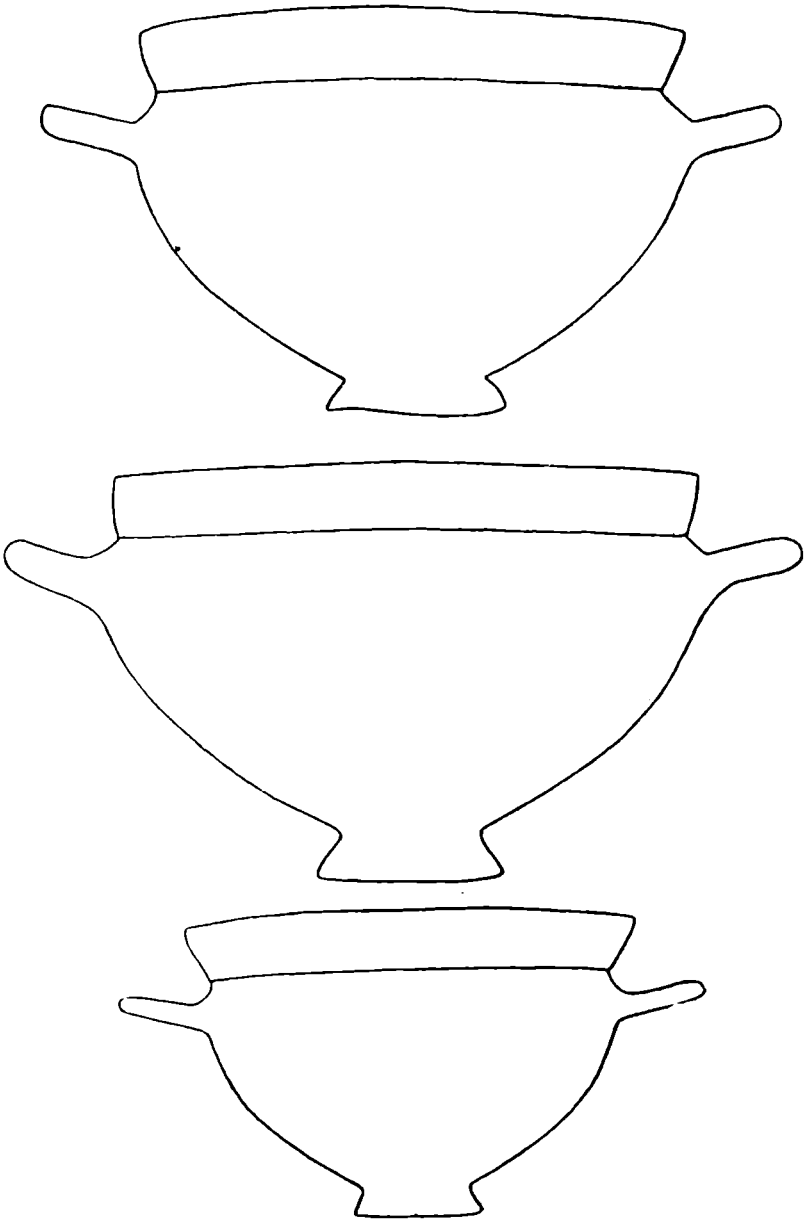


Fig. 3. — En haut, coupe d'Histria, Lambrino, fig. 50; au milieu, coupe de Samos, AM, 1957, pl. 69.3; en bas, coupe de Samos, AM, 1957, pl. 72.2 (reduction 1/2).

www.cimec.ro

4. Céramique de provenance non déterminée, peut-être ionienne

26. Deux fragments d'une amphore à décor en métope, trouvée en 1957 au Temple, inédits (voir fig. 2)[1]. On a trouvé, dans le même complexe, quelques autres fragments de la même facture, mais manquant de décor caractéristique. Nous supposons qu'ils appartiennent soit au même vase soit à un autre de style très rapproché. Il est difficile d'indiquer le centre de fabrication de ce vase[2]. Il doit dater de **620—600 avant notre ère.**

5. Céramique probablement attique

27. Fragment d'un vase ouvert, probablement un cratère ou deinos, décoré à l'extérieur d'une frise où l'on reconnaît un bouc broutant vers la droite; découvert en 1957 secteur T, inédit (fig. 2)[3]. Ce fragment est probablement de style attique ancien, datant de **620—600 avant notre ère**[4]; actuellement la plus ancienne preuve de la présence de la marchandise attique non seulement à Histria mais aussi dans tout le bassin de la mer Noire[5].

II. LOT DE CÉRAMIQUE INÉDITE PROVENANT DES FOUILLES AVANT 1948, QUI SE TROUVAIT À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

1. Céramique rhodienne

28—43. Quinze fragments de vases fermés, appartenant probablement au style géométrique tardif de Rhodes (fig. 4—5). Six fragments d'amphores en constituent les pièces les plus caractéristiques. Le décor se compose de frises où apparaissent alternativement des rectangles couverts de lignes obliques et de carrés en diagonale,

---

[1] Argile rosée très finement poreuse, bien cuite et légère, avec quelques particules de calcaire; à l'extérieur engobe chamois très claire, finement micacée; à l'intérieur enduit micacé de la même couleur que l'engobe; décor en noir lustré et rouge-brun mat; sans incisions.

[2] François Villard, dans son aimable lettre du 6 février 1959, suppose, se fondant sur quelques caractéristiques de technique (engobe, argile avec mica), un centre ionien, sans pouvoir toutefois le préciser. Il est intéressant que les fragments trahissent une forte influence protocorinthienne, qui, selon Villard, aurait été suivie par beaucoup de centres du début du dernier quart du VII[e] siècle avant notre ère.

[3] Argile rose brique très claire, finement poreuse, avec des particules — quelques-unes assez grandes — rouge-brunes, ainsi que de rares concrétions de calcaire; à la surface extérieure l'argile a pris une couleur plus claire tirant vers le chamois; vernis brun lustré avec des retouches violettes; incisions profondes.

[4] Pour le style voir l'amphore d'Athènes, Ceramicus Museum inv. 658, appartenant au peintre *Piraeus;* cf. Beazley, ABV, p. 3. K. Kübler, *Altattische Malerei*, 1950, fig. 70—71:= Fr. Matz, *Griechische Kunst*, I, 1949, pl. 229. Fr. Villard, auquel nous avons communiqué ce fragment, a eu la gentillesse de nous répondre: « Le fragment isolé — de cratère — pourrait en effet, à en juger par le style et par le travail des incisions, être attique. Mais à lire votre description, la terre me paraît plus grossière, moins fine que celle des vases attiques. D'autre part, ce serait là la plus *ancienne importation attique* dans ces régions, sinon *la plus ancienne exportation attique* (si l'on excepte la période géométrique) ».

[5] Cf. C. Bailey, JHS, LIX, 1940, p. 63.

www.cimec.ro

avec des ornements secondaires d'inspiration orientalisante [1]. Un tel décor, de type « triglyphes et métopes » se retrouve sur la céramique géométrique tardive ou sous-géométrique [2]. Nous proposons, pour les fragments histriens, **la fin de la Ire moitié du VIIe siècle avant notre ère** comme la date la plus tardive; c'est alors que nous assistons à la fin du style géométrique de Rhodes [3].

2. Céramique corinthienne

44. Fragment d'aryballos pointu avec décor en écailles, appartenant au style protocorinthien tardif et de transition (fig. 2). Conformément aux dernières recherches entreprises à Selinus par Villard et Vallet, les aryballoi de ce type circulaient

---

[1] Les caractéristiques techniques en sont les suivantes:

28 et 30 deux fragments de panse de vase ouvert (cratère?); argile rose fine, compacte, finement micacée; sur la surface extérieure engobe lustrée chamois-rosée très claire; à l'intérieur engobe rose-blanchâtre; décor brun clair mat.

29 fragment de vase fortement endommagé par l'incendie; surface intérieure détruite.

31 fragment de panse de vase fermé; argile rose-chamois fine, compacte, finement micacée, avec quelques particules de calcaire; à l'extérieur engobe lustrée chamois, claire; décor brun foncé mat.

32 fragment de panse de vase fermé (amphore?), vers la partie supérieure commencement de l'anse; argile rose-grise fine, compacte homogène; à l'extérieur engobe lustrée de la même couleur que l'argile; décor brun foncé.

33 fragment de panse de vase fermé; argile rosée fine, compacte, faiblement micacée, avec de rares particules de calcaire; engobe lustrée chamois; décor brun mat.

34 fragment de panse de vase fermé; argile chamois très claire, fine, compacte, faiblement micacée, avec des concrétions de calcaire; engobe lustrée blanc-jaunâtre; décor brun clair tourné en partie au jaune.

35 fragment de panse de vase fermé; argile chamois, très claire, fine, compacte, homogène, finement micacée; engobe blanc-rosée sans lustre.

36 fragment de panse de vase fermé; surface extérieure endommagée; argile rosée poreuse, micacée avec des concrétions de calcaire et des particules noires; restes d'engobe lustré chamois; décor brun mat.

37 fragment de panse de vase fermé (apparenté au précédent); surface extérieure endommagée; même argile; les restes de l'engobe ne sont plus visibles; décor brun mat.

38 fragment de panse de vase fermé, argile rose fine compacte avec des particules de calcaire; engobe lustrée chamois; décor brun lustré.

39 fragment de vase fermé (apparenté au n° 9); argile rose brique poreuse, micacée, avec des concrétions de calcaire et des particules noires; engobe lustrée de la même couleur que l'argile; décor brun mat.

40 fragment de la partie supérieure de la panse, vers le col, d'un vase fermé (amphore? apparenté aux nos 9, 10 et 12); argile rose brique compacte avec de minces particules rouges et des concrétions de calcaire; engobe lustrée rosée très claire; décor brun avec de traînées violettes.

41 fragment de col de vase fermé (amphore?); argile grise-rosée micacée avec des concrétions de calcaire; restes d'engobe lustrée rose; décor brun mat.

42 fragment (de col?) de vase fermé; argile chamois fine, faiblement micacée, compacte; engobe blanc-jaunâtre lustrée; décor brun mat.

43 fragment de la base d'un vase fermé (amphore?); argile rose finement micacée; restes d'engobe lustrée chamois, décor brun-rougeâtre mat.

[2] Sur une cruche du cimetière de Papatislures, par exemple, « Clara Rhodos » VI/VII, p. 76, fig. 83, récemment datée par K. F. Johansen, « Acta Archaeologica (Copenhague) », 1958, p. 131, vers la fin du style géométrique rhodien; cf. Schiering, *op. cit.*, p. 82, Beil. 5 gauche, Reihe 1.

[3] J. Boardman, AJA, LXIII, 1959, p. 399; cf. R. M. Cook, JHS, LXVI, 1946, p. 95; id., *Greek Painted Pottery*, Londres, 1960, p. 125.

www.cimec.ro

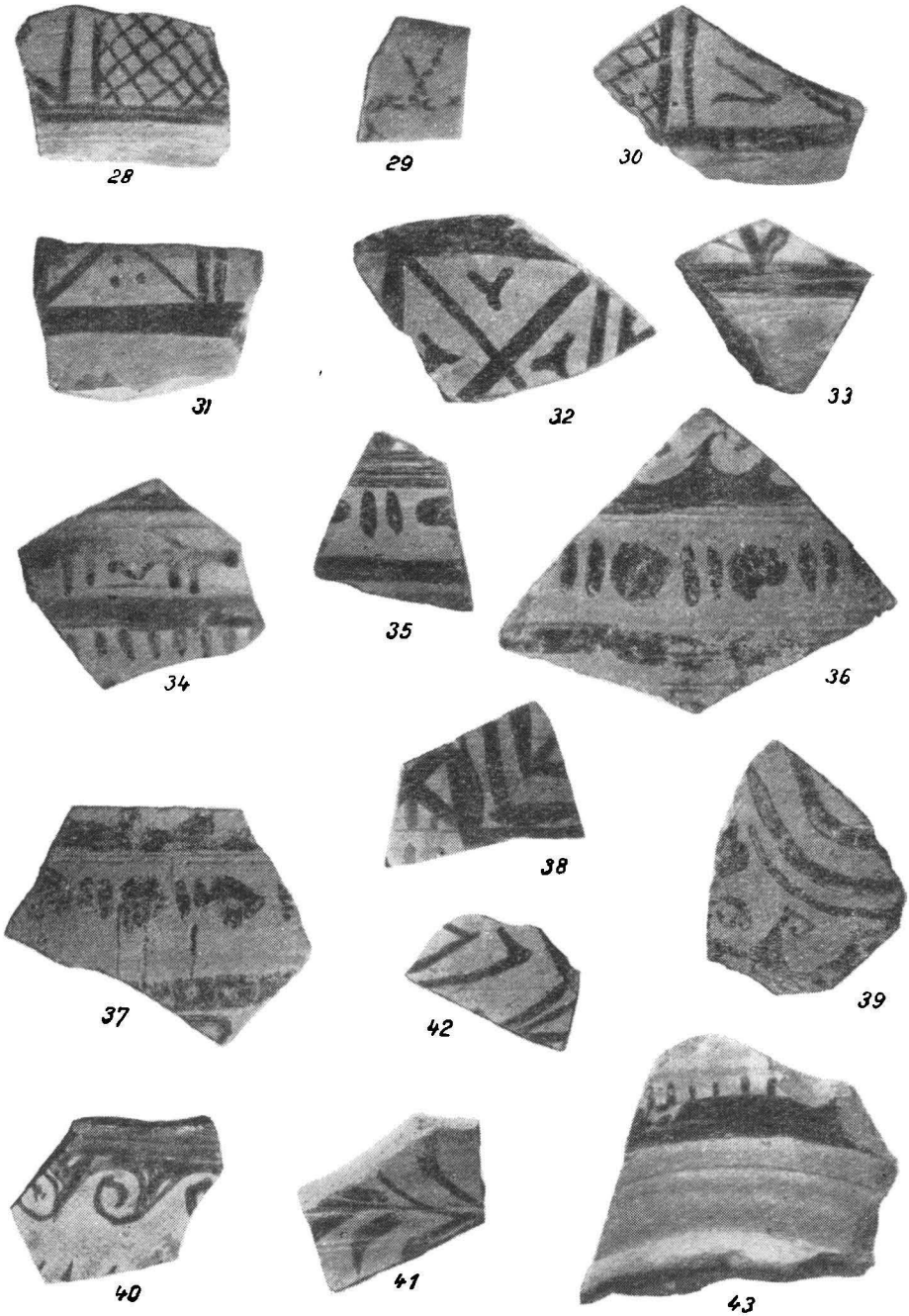


Fig. 4. — Fragments de vases rhodiens (photographies, réduction 1/2).

www.cimec.ro

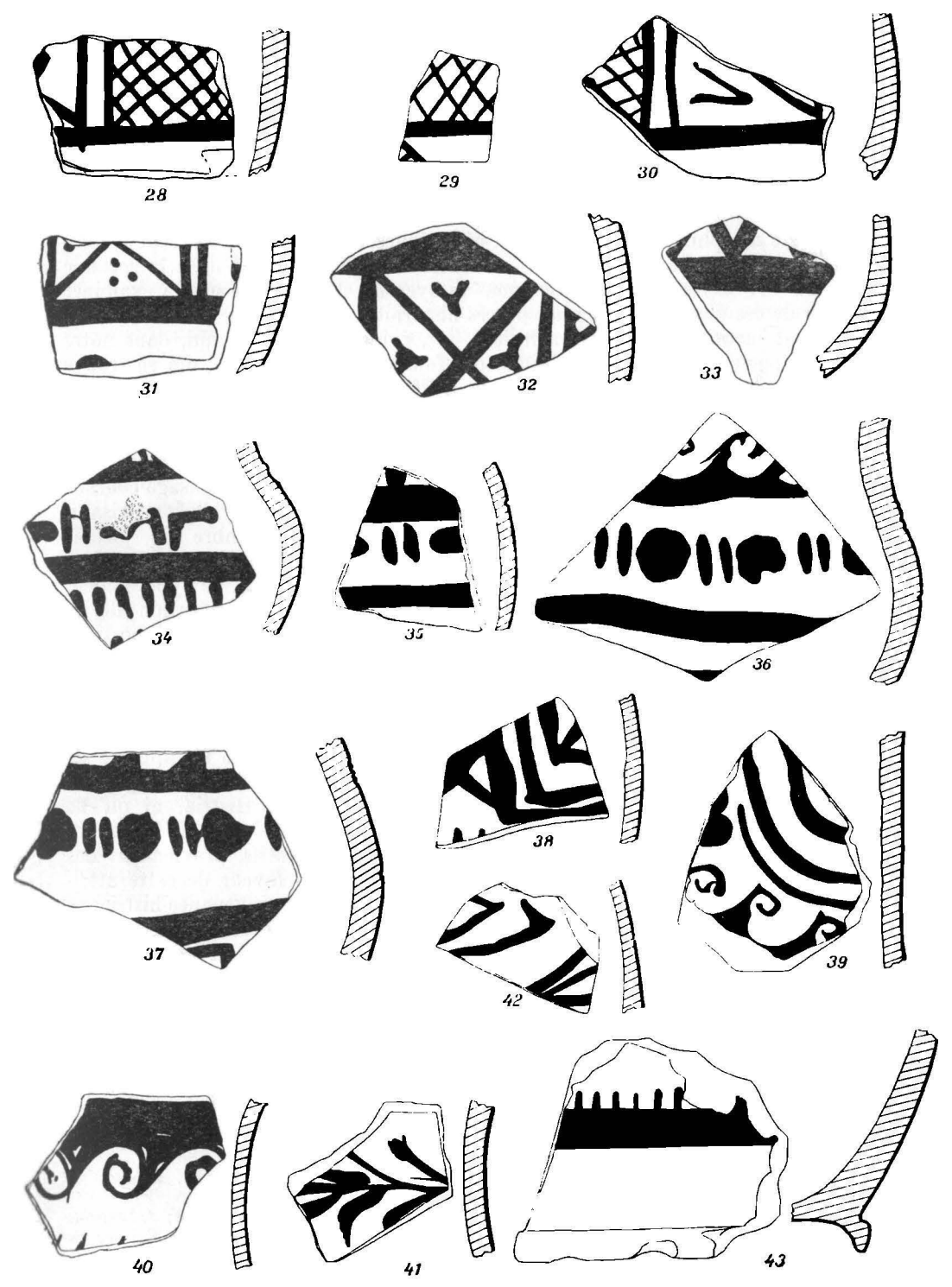


Fig. 5. — Fragments de vases rhodiens (restitution en dessin, reduction 1/2).

www.cimec.ro

entre 650—620 avant notre ère [1]. Ce fragment ainsi qu'un autre provenant d'Olbia appartenant au peintre du Dauphin[2] constituent la plus ancienne importation corinthienne de la mer Noire.

★

La liste des plus anciens matériaux céramiques découverts sur l'acropole comprend 44 vases ou fragments de vases, situés chronologiquement dans la seconde moitié du VII[e] siècle av. n. è. Nous nous essayerons, dans ce qui suit, à examiner la valeur de ces pièces en tant que sources historiques. Le groupe le plus nombreux, et qui peut justifier certaines conclusions, est, évidemment, celui qui, dans notre catalogue, porte le n° I (la céramique des fouilles plus anciennes, qui se trouve publiée dans le volume *Les vases archaïques d'Histria* et celle qui provient des récoltes d'après 1949). Elles sont au nombre de 27 et datent de 650—600 avant notre ère. Pourtant, leur fréquence au cours de la période indiquée n'est pas égale. Il nous semble devoir distinguer deux lots. L'un date de 650—625 et est caractérisé par un nombre réduit de pièces; il s'agit des trois coupes ioniennes d'usage courant (23—25) et éventuellement d'une partie des bols rhodiens à style géométrisant. L'autre (situé entre 625—600) comprend un plus grand nombre de pièces; en font partie: la céramique rhodienne A, une partie des bols rhodiens à décor géométrisant, le fragment attique ancien et les deux fragments de type ionien. Telle est, du point de vue de la répartition chronologique, la situation de la céramique de l'acropole, formant le groupe I. Le second groupe (qui porte le n° II dans notre catalogue) contient les fragments de l'Université. Comme il ressort du catalogue ci-dessus, l'ancienneté de ces pièces en est plus grande; elles se situent dans la première étape de la période que nous discutons. Mais nous nous devons de signaler une circonstance qu'il est impossible de négliger, en essayant de se servir de ces fragments, dans une étude concernant Histria: bien que le lot apporté de l'Université provienne d'Histria, des précautions s'imposent: cette céramique n'a pas une marque indiquant expressément qu'elle provienne d'Histria, ni qu'elle provienne d'autre part. C'est pourquoi nous n'avons jamais eu la certitude que les fragments discutés ci-dessus, tellement importants et significatifs, proviennent des fouilles d'Histria, bien que tous les indices aient plaidé en faveur de cette attribution. Pourtant l'examen du premier groupe de matériaux de provenance histrienne incontestable nous a fait intégrer les fragments de l'Université dans la série de la céramique découverte à Histria; l'intégration nous a semblé possible et même nécessaire. En effet, il y a dans le premier lot quelques pièces datant du troisième quart du VII[e] siècle avant notre ère, et cela prouve que les fragments de l'Université, qui leur sont contemporains, ne sont pas isolés. Ils appartiennent à une période pour laquelle nous possédons déjà quelques indices certains. Nous sommes donc d'avis que les pièces de style géométrique rhodien tardif et de style protocorinthien s'inscrivent naturellement dans la série des plus anciens témoignages archéologiques découverts sur l'acropole d'Histria.

[1] G. Vallet et Fr. Villard, BCH, LXXXII, 1958, p. 19; cf. H. Payne, dans CVA, Oxford, 2, p. 61.

[2] AA, 1919, p. 227, n° 1; H. Payne, *Necrocorinthia*, Oxford, 1931, p. 282, n° 230; J. Benson, *Geschichte der Korinthischen Vasen*, Basel, 1953, p. 124. D'après les informations que j'ai reçues à Leningrad de V. M. Skudnova, il paraît pourtant que ce vase, ainsi que d'autres de style corinthien publiés par Farmakovski, ont été achetés et qu'on ignore l'endroit exact d'où ils proviennent.

www.cimec.ro

La première conclusion, que nous croyons pouvoir formuler, à la lumière des constatations ci-dessus, est qu'il existe une catégorie de matériaux, provenant de l'Acropole, qui se situent avant que le plateau n'ait commencé à être habité. Car, comme il ressort de l'examen de la céramique et de la stratigraphie de X, le quartier périphérique du plateau s'est formé au début du VI^e^ siècle, tandis que les pièces les plus anciennes de l'Acropole datent de la deuxième partie du siècle antérieur. C'est pourquoi, lorsque nous nous occupons de la plus ancienne étape de l'histoire de la ville d'Histria et de la date de sa fondation, nous ne pouvons pas nous servir des données fournies par le quartier périphérique du plateau, fondé ultérieurement, et nous devons nous limiter aux résultats des recherches effectuées dans la zone qui constitue le centre politique et religieux de la ville, dans l'acropole. Il est vrai que les données provenant de la cité, bien que précieuses, sont pauvres et assez peu consistantes. Ainsi que nous l'avons déjà signalé, la fréquence de la céramique appartenant au VII^e^ siècle est inégale. De plus, la céramique du VII^e^ siècle de l'acropole, présentée dans notre catalogue, n'a pas été découverte dans des conditions stratigraphiques; autrement dit, elle n'a pas été découverte dans un niveau habité. C'est pourquoi l'interprétation de ces pièces est délicate et exige beaucoup de prudence.

Quelle est alors la valeur historique des pièces découvertes sur l'acropole? Doit-on supposer que l'acropole ait été habitée au cours de l'intervalle duquel date cette céramique, donc dans la seconde moitié du VII^e^ siècle? Peut-on établir à l'aide de la céramique la date archéologique des débuts de la ville d'Histria? La réponse ne peut être catégorique. Nous croyons que la richesse et la variété du matériel archéologique appartenant à l'étape 625–600 avant notre ère nous oblige à supposer qu'à cette période l'acropole était habitée [1]. Le fait que, jusqu'à présent, on n'ait pas encore découvert un niveau d'habitation de cette période ne doit pas nous surprendre, car les fouilles méthodiques et systématiques [2] dans les couches les plus profondes sont insignifiantes, par rapport à la surface de l'acropole. L'étape antérieure, celle de 650–625 avant notre ère nous semble moins claire. Il faut reconnaître que les traces datant du troisième quart du VII^e^ siècle, qui ont pu être identifiées jusqu'à présent, sont peu nombreuses. C'est pourquoi elles seules ne pourraient jamais attester l'existence d'une zone habitée. Il ne faut pourtant pas oublier qu'il est naturel que les traces des premiers colons soient faibles et difficiles à déceler du point de vue archéologique. De tels indices ne doivent donc pas être négligés, d'autant plus qu'ils ne sont pas les seuls: certaines informations des historiens antiques les appuient.

---

[1] Parmi les témoignages qui attestent qu'à cette période l'acropole était habitée il y a un fragment inédit de *kouros*, découvert avant 1943 à Histria, probablement au point B, dont Em. Condurachi parle dans les termes suivants: « en dépit du mauvais état de conservation de ce fragment — nous n'avons trouvé qu'une partie de la tête, couverte de cheveux peignés en mèches indiquées géométriquement — cette sculpture peut être datée d'environ 600 av. n. è. Il s'agit certainement d'une statue dédiée à Apollon le Guérisseur, divinité protectrice par excellence des colonies milésiennes. Nous sommes donc obligés de conclure que, vers le début du VI^e^ siècle, il a dû y avoir à Histria un temple d'Apollon, d'ailleurs mentionné plus tard par les documents épigraphiques, si l'on lui dédiait déjà à cette date un pareil *ex uoto*.» dans « Omagiu lui Constantin Daicoviciu », Bucarest, 1960, p. 111. Pourtant Gabriella Bordenache, *Histria alla luce del suo materiale scultoreo*, « Dacia » n.s. V, 1961 (sous presse), date ce fragment vers la moitié du VI^e^ siècle, ou, plus exactement, entre 560–550 av.n.è.

[2] Voir ci-dessus, p. 53.

www.cimec.ro

Sources littéraires

Il existe deux textes littéraires qui nous rappellent la date de la fondation d'Histria. Le premier est un passage du poème iambique à caractère géographique, du II—I siècle av. n. è. qui a circulé sous le nom de Skymnos de Chios. Voici le texte qui nous intéresse dans ces pages: πόλις Ἴστρος ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ λαβοῦσα τοῦνομα. Ταύτην τὴν πόλιν Μιλήσιοι κτίζουσιν, ἡνίκα Σκυθῶν εἰς τὴν Ἀσίαν στράτευμα διέβη βαρβάρων τὸ Κιμμερίους διῶκον ἐκ τοῦ Βοσπόρου. (767—772) (La ville d'Istros a tiré son nom du fleuve. Les Milésiens ont fondé cette ville au temps où l'armée des barbares scythes passa en Asie, poursuivant les Cimmériens du Bosphore). Dans ce texte la date de la fondation d'Histria est fixée par synchronisme avec l'histoire du Proche Orient. Mais il faudrait savoir à quel point cette référence est exacte. A quel événement se rapporte ce texte? Certains historiens ont compris qu'il s'agissait des invasions cimmériennes à travers le Caucase, en Asie Mineure, événement qui avait fortement impressionné les Grecs et que nous trouvons rapporté dans de nombreuses sources littéraires[1]. D'autres, par contre, ont mis l'accent, dans leur interprétation, sur les Scythes, faisant un rapprochement avec le passage d'Hérodote I 103, qui décrit leur invasion en Asie et le siège de Ninive[2]. Ce fait a eu lieu, néanmoins, à une autre date et il est différent de celui qui amenât les Scythes en Asie, en tant que poursuivants des Cimmériens. Personnellement, nous sommes enclins à admettre la seconde solution, quoiqu'il n'existe dans le texte aucune indication, en ce sens; nous n'aurons jamais la certitude que Ps. Skymnos se soit rapporté à cet événement, car l'idée qu'il avait de l'histoire du Proche Orient était plutôt vague. Mais l'interprétation du texte se heurte encore à une autre difficulté d'ordre chronologique. Si le passage se rapporte à l'invasion décrite par Hérodote, quelle est la date de cette invasion? Les commentaires à ce propos en sont très variés. Parmi les études les plus récentes relatives à cette question, nous signalons les articles publiés par Strassburger et par Hans Kaletsch dans la revue « Historia » de 1956 et 1957, qui ont apporté d'importantes contributions à l'éclaircissement du problème. Les deux historiens allemands sont d'accord de placer l'événement signalé par Hérodote entre 633—624 avant notre ère[3]. Parmi les divers essais chronologiques proposés pour Hérodote, ce dernier paraît être le plus plausible et le plus correct du point de vue méthodologique. Ils commencent par établir, à l'aide des informations épigraphiques, une date à valeur absolue dans les *Histoires* d'Hérodote. Partant ensuite sur une telle indication, qui est l'archontat de Kalliades de l'an 480 av. n. è. — ils ont reconstitué une grande partie de la chronologie des événements relatés par Hérodote. Si toutefois l'invasion des Scythes se place entre 633—624 avant notre ère, selon les calculs de Strassburger et Kaletsch et, évidemment, si Ps. Skymnos s'est rapporté à cette invasion, la fondation d'Histria, telle que nous la signale le périégète grec, peut dater de cette époque.

La chronique d'Eusèbe, qui constitue la seconde source pour la date de la fondation d'Histria, nous fournit dans la version d'Hiéronyme, ainsi que dans une version arménienne[4], une autre référence que celle de Ps. Skymnos. En ce

[1] F. Bilabel, *Die Ionische Kolonisation*, 1920. H. Kaletsch, « Historia », 1957, p. 26 et suiv.
[2] A. R. Burn, JHS, LVII, 1935, p. 134.
[3] Strassburger, « Historia », 1956, p. 43; H. Kaletsch, *ibid.*, 1957, p. 69.
[4] Eusebius, Werke, VII. Bd., Hieronymi Chronicon, ed. R. Helm, Berlin, 1956, p. 95 b.

www.cimec.ro

qui concerne l'Olympiade 30, on trouve: *Histrus ciuitas in Ponto condita.* Donc, d'après cette tradition, la ville milésienne aurait été fondée en 657—656 avant notre ère. Nous nous trouvons donc devant une seconde date se rapportant au même fait historique que celui du texte de Ps. Skymnos. Nous devons opter pour l'une de ces dates. Il faut remarquer d'abord que les deux sources, Ps. Skymnos et Eusèbe, ne peuvent être conciliées: aucune tentative tendant, par des interprétations ingénieuses à faire reculer ou descendre les deux dates, pour qu'elles coïncident, ne peut être prise en considération [1]. Les textes donnent deux dates différentes pour la fondation d'Histria et elles doivent être prises comme telles. Il est possible qu'elles se basent sur des traditions différentes. Ainsi, le passage de Ps. Skymnos a peut-être été inspiré par les œuvres de Démétrios de Callatis [2]. Une grande partie de la chronologie d'Eusèbe est basée sur les calculs d'Ephoros.

Pour établir la véracité des informations fournies par ces deux sources, nous devons analyser à quel point les dates, se rapportant à la fondation des colonies grecques de la mer Noire aussi bien qu'à celles de la Méditerranée, transmises par Eusèbe et par Ps. Skymnos, concordent avec les données archéologiques. Les dates d'Eusèbe ont été vérifiées en partie et confirmées par de récentes recherches. Les fouilles entreprises ces derniers temps dans quelques colonies grecques de Sicile ont démontré que les dates fournies par Eusèbe sont prodigieusement exactes. Il a été constaté, par exemple, que dans certaines situations, la chronologie d'Eusèbe pour des villes anciennes comme Naxos, Megara-Hyblaea ou Selinus est plus proche de la vérité que celle de Thucydide même [3]. En échange, si nous analysons le tableau des dates établies par Ps. Skymnos, nous nous apercevons que toutes les indications pour les colonies de la Méditerranée sont erronées, lorsqu'elles ne coïncident pas avec celles d'Eusèbe.

Nous avons donc le tableau suivant:

Ps. Skymnos	*Eusèbe*	
Naxos c. 800	741	archéologiquement confirmé
Syracuse c. 800	735	,,
Megara-Hyblaea c. 800	750	,,
Catana c. 800	736	non fouillé
Massalia 600	598	archéologiquement confirmé

Pour les colonies grecques de la mer Noire, les dates, se rapportant aux fondations du VII[e] s. trouvées dans l'œuvre de Ps. Skymnos, sont peu nombreuses. Ainsi, on dit qu'Olbia (v. 808—809) a été fondée κατὰ τὴν Μηδικὴν ἐπαρχίαν, c'est-à-dire au temps de l'empire Mède. Cette indication chronologique est encore

[1] Ainsi celle de K. I. Beloch, *Griechische Geschichte* [2] I, 2, p. 239; « mit dem eusebianischen Datum (657/7) stimmt Ps. Skymnos, das heisst Demetrios von Kallatis, der die Gründung in der Zeit des Einfalls der Skythen nach Asien setzen, annähernd überein », et de H. Kaletsch, qui fournit des arguments érudits, mais oiseux, « Historia » 1957, p. 27 et suiv.

[2] Ps. Skymnos, v. 719. Pourquoi alors, si vraiment Demetrios de Callatis est la principale source d'informations de Ps. Skymnos pour ce passage, la date de fondation de cette ville pontique — comme celle d'Olbia et d'Apollonia, d'ailleurs — est-elle fixée par rapport à l'histoire du Proche Orient?

[3] Fr. Villard et G. Vallet, BCH, LXXVI, 1952, p. 289 et suiv.; id. BCH, LXXXII, 1958, p. 17 et suiv. Cf. Van Campernolle, « Antiquité Classique », 1956, p. 100 et suiv. Pour la bibliographie du problème voir J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité* [2], 1957, passim.

www.cimec.ro

plus vague que celle se rapportant à Histria. Car Hérodote, I 130 dit que l'empire Mède a longtemps duré (128 ans avant le règne de Cyrus). Voilà donc qu'elle ne peut nullement aider à nos essais en vue de fixer avec plus de précision la date de la fondation de la cité. Peut-être s'agit-il de l'empire Mède refait après l'installation de Cyaxares sur le trône? Il est difficile de conclure dans un sens ou dans l'autre quoique les historiens modernes aient proposé diverses solutions. A. R. Burn, par exemple, pense qu'il s'agit de l'année 618, sans donner d'arguments en faveur de cette interprétation [1]. R. M. Cook abandonne toute tentative d'obtenir des indications chronologiques plus précises et indique la période de 708—561 av.n.è. [2] En ce qui concerne Olbia, l'information de Ps. Skymnos est donc beaucoup trop vague pour être utile. Quant à la seconde colonisation de Sinope, Ps. Skymnos est cette fois-ci plus précis: il date l'événement (v. 949) avec un *terminus post quem*, après la première invasion des Cimmériens en Asie Mineure, c'est-à-dire après 664 avant notre ère. Les autres dates de la périégèse de Ps. Skymnos sont incontrôlables, telle la date de la fondation d'Apollonia Pontica (v. 731), dont malheureusement, ce texte littéraire est l'unique source; ou bien elles se rapportent à des colonies de dates plus récentes. On constate donc, en ce qui concerne les colonies grecques de la mer Noire fondées au VII[e] s. avant notre ère, que la confrontation de la chronologie de Ps. Skymnos avec celle d'Eusèbe peut être faite pour deux villes seulement: Sinope II et Histria; ce n'est aussi que pour cette dernière qu'il est possible de recourir à la documentation archéologique.

Jetant un regard d'ensemble sur les deux systèmes chronologiques, nous observons que les informations de Ps. Skymnos sont fondées, en effet, sur une source de premier ordre pour les colonies du Pont Euxin, c'est-à-dire sur Demetrios de Callatis, mais qu'elles sont malheureusement rédigées en termes vagues et se servent, comme points de repère chronologique, d'événements de l'Asie Mineure et Antérieure, insuffisamment précisés dans le temps; c'est par ce manque de précision que la valeur des informations de Ps. Skymnos s'en trouve fortement diminuée. La chronologie d'Eusèbe s'impose par sa cohérence. Elle constitue un système général où sont encadrées de nombreuses dates de fondation, un schéma chronologique vérifié dans certains cas par l'archéologie. Le dilemme où se trouve l'historien de la ville d'Histria est donc, constatons-le, assez grave. Il ne peut éliminer, par critique philologique, l'une des sources. Il peut tout au plus, pour des considérations générales, préférer l'une ou l'autre des dates de ces deux chronologies. Revenant à l'article de Suzanne Dimitriu et de Marie Coja, nous croyons nécessaire de préciser que rien ne justifie, du point de vue de la critique des sources, d'éliminer l'information d'Eusèbe, plus précise et plus sûre.

Il est clair que la défense de la chronologie brève est d'autant plus difficile que les dates archéologiques elles-mêmes ne sont pas catégoriques en ce sens. Il ressort du matériel présenté au début de cet exposé qu'il existe un important groupe de céramique appartenant au VII[e] s. av.n.è., lequel atteste l'existence d'une zone habitée dans l'acropole antérieure à celle du plateau. Nous avons démontré, de même, que ce fait est incontestable pour le dernier quart de ce siècle; mais nous avons essayé de prouver qu'il y a aussi des témoignages plus anciens qui remontent jusque vers l'année 650 avant notre ère. Enfin, une rapide présentation des textes

[1] A. R. Burn, JHS, LVII, 1935, p. 145.
[2] R. M. Cook, JHS, LXVI, 1946 (tableau).

www.cimec.ro

littéraires nous a permis de montrer la valeur inégale des deux sources; nous basant sur des considérations générales, nous avons jugé plus sûre l'information d'Eusèbe.

Ainsi qu'on l'a écrit récemment la date de fondation d'Histria présente une valeur particulière dans le cadre chronologique, au demeurant incertain, de l'histoire grecque archaïque[1]. A Histria, de même qu'à Naucratis, à Smyrne, à Olbia, nous avons des chances de pouvoir recourir à d'autres sources historiques qu'à celle de la tradition littéraire antique, si souvent confuse et contradictoire; l'exécution de fouilles systématiques nous permet la vérification de cette tradition. Il est vrai, tout au moins pour Histria, que les fouilles sont encore incomplètes pour que les observations obtenues aient une valeur définitive; les couches les plus profondes de l'Acropole n'ont pas encore été explorées systématiquement et le plus ancien cimetière de la ville n'a pas encore été découvert. Toutefois une conclusion, au moins, peut être formulée à la lumière de l'exposé ci-dessus. Nous croyons qu'il n'y ait pas de raisons suffisantes pour baisser la chronologie d'Histria de presque un demi siècle. Ni les sources littéraires ni l'archéologie n'appuient une telle hypothèse. Jusqu'à ce que les données archéologiques seront complétées, la date de fondation transmise par Eusèbe garde sa valeur intacte.

★

A la fin de ce travail, nous présenterons, à titre d'illustration, les résultats des recherches concernant la date de la fondation d'Olbia qui, par leur parallélisme, peuvent être d'un réel apport dans cette discussion. Les fouilles effectuées à la fin du siècle dernier dans l'île de Berezan [2] ont mis à jour de nombreux matériaux de grande importance[3]. Il a été procédé ces derniers temps à leur publication

[1] R. M. Cook, *Greek Painted Pottery*, Londres 1960, p. 261.

[2] Le rapport entre l'établissement de l'île de Berezan et Olbia n'est pas encore complètement éclairé. La plupart des chercheurs soviétiques qui se sont occupés de ce problème ont adhéré pourtant au point de vue exprimé par E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, p. 451 et suiv. et M. Boltenko, Вісник Од. Комм. Краэзнавства, ч. 4—5, Odessa, 1930, p. 35 et suiv. et ensuite par A. A. Iessen, Греческая колонизация Северного Причерноморья, Leningrad, 1947, p. 58 et suiv., selon lequel les premiers colons grecs se seraient fixés dans l'île de Berezan. Par suite du développement des relations commerciales avec les populations du continent et étant donné l'augmentation du nombre d'habitants, la position isolée de la factorie est devenue impropre; elle s'est donc déplacée sur le continent, à Olbia. Le passage en masse de la population de Berezan sur le continent a pu avoir lieu vers le milieu et même dans la seconde moitié du VI[e] siècle av. n. è. Le matériel provenant des plus anciens cimetières planes du continent d'Olbia, recueilli par B. V. Farmakovski et conservé au Musée de l'Ermitage de Leningrad, appartient à la seconde moitié du VI[e] siècle av. n. è. (Nous voulons exprimer par cette voie encore notre gratitude envers V. M. Skudnova, qui nous a montré avec beaucoup d'amabilité ce matériel en grande partie encore inédit). Parmi d'autres colonies grecques fondées « en deux temps », d'abord sur une île en face du continent et ensuite sur le continent même, Cyrène, sur laquelle les textes littéraires et l'archéologie fournissent des informations suffisantes, en offre un exemple très instructif, cf. F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1954, p. 114 et suiv. Pour Jasos voir AM, 1895, p. 139 et pl. III. Pour Cyzique voir F. W. Hasluck, *Cyzicus*, Cambridge, 1910, p. 1 et suiv. Une situation analogue peut-être à Sinope, voir A. J. Graham, « Bulletin of the Institute of Classical Studies, University of London », 5, 1958, p. 32 et suiv. A notre point de vue, nous devons signaler que Borysthènes, nommée par Eusèbe, et Olbia, nommée par Ps. Skymnos, ne peuvent être qu'une et même ville; la preuve en est faite par Hérodote qui a visité Olbia et qui la nomme ἐμπόριον τῶν Βορυσθενειτεῶν (IV, 17), ainsi que par le décret d'Hiéron (Syll[3] 218 = IPE I[2]24) datant du IV[e] s. av. n. è.

[3] Le matériel est conservé à l'Ermitage et au Musée d'Odessa. Celui qui se trouvait au musée de Kerci a été détruit pendant la seconde guerre mondiale.

www.cimec.ro

systématique. Jusqu'à présent ont paru deux rapports de V. M. Skudnova concernant les catégories rhodienne et chiote[1]. Ces catégories sont richement représentées à Berezan et appartiennent au VI^e siècle ainsi qu'à une partie du siècle antérieur. La céramique rhodienne la plus ancienne, publiée jusqu'à présent, date du dernier tiers du VII^e siècle et du VI^e s. av.n.è. La répartition chronologique des pièces du VII^e siècle est, d'après V. M. Skudnova, la suivante: 9 fragments vers le commencement de cette période (vers 630 av.n.ère) et 9 autres vers la fin du VII^e siècle av.n.è. [2]. Quelques-unes des dates proposées par le chercheur soviétique nous semblent pourtant trop hautes[3]. Ainsi, le groupe des coupes à pied décorées de zones concentriques de triglyphes et de métopes avec ornements floraux et géométriques, daté vers 630 avant notre ère, peut être plus récent, plus proche de la fin du siècle. En tout cas, une mise en date plus large, 620—600 avant notre ère par exemple, nous semble beaucoup plus vraisemblable. Les coupes à protomés humaines ne disposent pas, non plus, d'éléments suffisants pour permettre une date si ancienne[4]. C'est pourquoi il nous semble plus prudent, dans le stade actuel des recherches, d'encadrer toujours ce groupe dans la période 620—600 avant notre ère[5]. Quant aux deux fragments d'assiettes à décor animalier en zones concentriques, ils appartiennent peut-être à la même période[6], si l'on se rapporte aux critères stylistiques suggérés par R. M. Cook[7]. Il existe donc à Berezan 17 fragments[8] rhodiens A, datant du dernier quart du VII^e siècle. La plus ancienne céramique de style Chios date elle aussi de la fin du VII^e siècle avant notre ère[9]. Nous ne connaissons pas les autres catégories céramiques, qui pourraient être d'un réel intérêt pour notre recherche.

Quoique notre documentation soit incomplète, certaines conclusions peuvent pourtant en être tirées. En premier lieu le matériel archéologique appartenant au VII^e siècle avant notre ère, et, notamment au dernier quart de ce siècle, infirme les suppositions d'après lesquelles Olbia aurait été fondée vers 600 avant notre ère. En second lieu, la publication, par V. M. Skudnova, des matériaux inédits du dernier quart du VII^e siècle, démontre qu'il reste une période de presque un quart de siècle pour laquelle il n'existe pas de documents archéologiques (nous avons montré ci-dessus que la seule source littéraire qui puisse être utilisée pour la date de la fondation d'Olbia est celle d'Eusèbe 646/5 av.n.è.). La situation res-

---

[1] V. M. Skudnova, SA, 1957, 4, p. 128 et suiv. (la céramique chiote); SA, 1960, 2, p. 153 et suiv. (la céramique rhodienne).

[2] V. M. Skudnova, SA, 1960, 2, p. 157 et suiv.

[3] V. M. Skudnova s'oriente d'après le système chronologique proposé par Schiering, qui a tendance à faire reculer les dates absolues, cf. R. M. Cook, « Gnomon », 1958, p. 71.

[4] V. M. Skudnova, SA, 1960, 2, p. 158 et suiv., fig. 5, et 2, fig. 6, 1. Voir « Clara Rhodos », VI—VII, p. 94, fig. 106, où une telle assiette est associée à deux aryballoi corinthiens; la tombe date de 600 av. n. è. environ, cf. Fr. Villard et G. Vallet, « MélRome », 1955, p. 19 et suiv.

[5] Toujours dans cette catégorie on peut assurément placer le fragment d'oinochoé décoré avec des protomés de boucs, SA, 1960, 2, p. 162, fig. 9.

[6] SA, 1960, 2, p. 158, fig. 3—4. Ces deux fragments se rapprochent, par la calligraphie du dessin, du bol chiote de British Museum, R. M. Cook, *Greek Painted Pottery*, Londres, 1960, pl. 31 C.

[7] R. M. Cook, *op. cit.*, pl. 31.

[8] L'assiette à décor linéaire et à rosette au centre, SA, 1960, 2, fig. 8, p. 159, peut appartenir à la fin du VII^e siècle av. n. è., mais aussi au début du siècle suivant.

[9] V. M. Skudnova, SA, 1957, 4, p. 132 et suiv.

www.cimec.ro

semble d'une manière frappante à celle d'Histria, bien que, pour cette dernière cité, nous disposions de quelques indices. Malheureusement, étant donné la nature des choses, les témoignages ne peuvent être facilement produits. Car, nous l'avons déjà dit, les traces laissées par les premiers colons durent être peu nombreuses. Mais ce qui est plus grave, c'est que les catégories céramiques, pouvant servir à dater cet intervalle, sont rares. Etant donné que nous ne pouvons pas nous attendre — pour des raisons générales historiques — à découvrir en quantité de la céramique corinthienne dans les plus anciens établissements milésiens de la mer Noire, nous sommes obligés de nous baser sur la céramique rhodienne ou ionienne de ces colonies. Mais, même ces catégories ne nous offrent pas de larges possibilités. Si, comme l'affirme R. M. Cook [1], le style rhodien « Wild Goat » a subi une évolution rapide, commençant après 630, nous ne pourrons trouver ni à Histria ni à Berezan-Olbia des vases de ce style, antérieurs à l'année 630 [2]. Quelles sont alors les possibilités de chronologie pour le troisième quart du VII[e] siècle? La réponse n'est pas trop claire. En tout cas, il paraît que, dans le stade actuel des recherches, la typologie de la céramique courante offre des possibilités assez grandes.

Nous croyons donc que, pour le moment, l'évidence du matériel archéologique découvert à Berezan-Olbia n'infirme pas la date transmise par Eusèbe.

Note additionnelle

Après avoir écrit cet article nous avons procédé cette année (1961) à un nouvel examen des caisses du dépôt d'Histria. Nous avons eu la surprise de trouver, parmi la céramique récoltée sur l'acropole avant 1943, plusieurs fragments rhodiens géométriques tardifs (dont deux sont illustrés fig. 4—5, nr. 37 et 41) du même type que ceux de l'Université de Bucarest, décrits plus haut (catalogue nr. 28—43). De cette manière ces importants tessons, dont la provenance histrienne n'était pas encore prouvée, reçoivent enfin une authentique carte d'identité.

[1] R. M. Cook, JHS, LXVI, 1946, p. 92 et suiv.; id. *Greek Painted Pottery*, Londres, 1960, p. 118 et suiv.

[2] Dans sa récente synthèse, *Greek Painted Pottery*, Londres, 1960, p. 118 et suiv. R. M. Cook admet avant 630, date des deux oinochoai de Temirgora et de Berlin, une phase qu'il nomme « Early Wild Goat Style », en faisant la réserve que « it is safer not to distinguish them (il s'agit de *Early* et de *Middle Wild Goat Style)* to closely» (p. 119). Ce groupe ancien ne nous paraît pas trop clair.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

«PERSONAJUL ANONIM» ÎN EPOPEEA HOMERICĂ

DE

F. FUGARIU

Denumirea de «personaj anonim» nu-mi aparţine. Este o invenţie a lui Victor Bérard, ca să-şi justifice principiile propriei ediţii a *Odiseii*, în care textul e repartizat între diferitele personaje ale poemului, ca actori, şi poet, care intervine ca vorbitor (!), introducînd în scenă un personaj sau altul şi preluînd asupră-şi în mare parte acţiunea (naraţia faptelor).

Dacă diferitele personaje sînt notate, cum se obişnuieşte în teatru, cu numele personajului, Bérard nu notează părţile (am zice «rolul») poetului cu iniţiala π- sau ποι- sau ὁ ποι-, adică Poetul (cum notează anumiţi papiri şi cum se indică în unele sholii), pe motivul — susţine el — că dată fiind punctuaţia modernă, e uşor pentru cititor să distingă respectivele părţi.

Intenţia editorului e vădită: să contribuie şi în acest chip, prin punctuaţie, la punerea în lumină a caracterului dramatic al eposului homeric.

În afara acestor părţi, care revin fie poetului, fie diferitelor personaje numite de poet şi care iau cuvîntul în stil direct, rămîn cca 100 versuri în *Odiseia* (şi sensibil mai puţine în *Iliada*) care în ediţia scenică a *Odiseii* lui Victor Bérard nu pot fi atribuite de editor nici poetului, nici cutărui sau cutărui personaj, ci pur şi simplu unor oarecare (τις), versuri care dat fiind că conţin exprimări în stil direct,.trebuiesc, pentru consecvenţă, să fie precedate de editor de o indicaţie asupra celui care le-a debitat. În felul acesta a descoperit Victor Bérard personajul anonim, pretins de tehnica ediţiei sale, cum de altfel recunoaşte: «Le personnage anonyme tient, dans l'épos, le même rôle que le chœur dans la tragédie antique; d'où l'interlocution que j'emploie pour le désigner, bien qu'aucun mss. ni aucune des Scholies, ni aucun passage d'Eustathe ne nous fournisse cette interlocution»[1].

Interlocuţia prin care desemnează acest personaj anonim este χορός, cor. Fără să riscăm a o respinge cu totul (de altfel problema n-ar privi de-a dreptul ceea ce se urmăreşte în această notă), putem face totuşi observaţia că personajul anonim din epos nu acoperă în întregime rolul pe care-l joacă în tragedia antică corul, ci unul mult mai restrîns ca întindere şi mai puţin important ca conţinut;

[1] Victor Bérard, *Odyssée*, vol. I, p. 46, n. 2.

www.cimec.ro

în al doilea rînd, că nu numai eposul homeric are un caracter pronunţat dramatic, ci poemul epic de peste tot (popular şi cult, cînd e scris de un poet cu puternică vînă epică); în sfîrşit, că făcînd analogia între rostul personajului anonim şi cor nu se ţine seama de originea unuia şi a celuilalt.

Ba mai mult: tragedia uzează deopotrivă de cor, cu funcţiile pe care i le cunoaştem, şi, simultan, preluînd procedee epice de la Homer, şi de personajul anonim. Un ex.: în *Hecuba* lui Euripide [1] crainicul anunţă Hecubei comportarea eroică a Polyxenei pe altarul unde urma să fie sacrificată, fapt care a impresionat în chip deosebit tabăra ahee, încît soldaţii au încoronat-o cu frunze, ca pe un atlet victorios, îndemnîndu-se unii pe alţii să strîngă lemne pentru rug. Iar cei care zăboveau auzeau din partea celor care aduceau (lemne pentru rug) asemenea cuvinte grele: «Stai, netrebnicule, şi nu aduci fecioarei nici peplos, nici podoabe; n-ai să oferi nimic celei care a dovedit cu prisosinţă o inimă vitează şi un suflet nobil?» Talthybios relatează aşadar Hecubei ce spuneau unii soldaţi despre alţii şi citează în stil direct. Asemenea personaje nenumite sînt personajele anonime din epos, omologate de Victor Bérard corului din tragedie.

În tragedie, însă, în afara unor asemenea personaje apare şi corul, cum am observat mai sus. Deci cor în cor.

La Homer intervenţia personajului anonim în acţiunea epică este inclusă de obicei între versuri-formulă, stereotipe, pe schema banală, de ex.:

Ὣδε δέ τις εἶπεσκε νέων ὑπερηνορεόντων [2]

. . . . . .

Ὣς ἄρα τις εἶπεσκε; τὰ δ' οὐ ἰσάν ὡς ἐτέτυκτο [3]

(«Astfel spuneau unii tineri nechibzuiţi... Aşa spuneau unii, însă nu ştiau cum se hotărîseră lucrurile».)

Ce anume afirmaţii, declaraţii am spune, închid versurile-formulă de introducere în scenă pentru o clipită şi de scoatere imediat din scenă a personajului anonim?

În principiu ceva care izbeşte în chip deosebit şi care provoacă din partea personajului respectiv neasimilat în acţiune o reflecţie de o anumită natură asupra acţiunii în desfăşurare.

De exemplu, între versurile-formulă mai sus citate, unii peţitori observă că basileia Penelopa se pregăteşte de măritiş în momentul în care peţitorii au decis uciderea lui Telemah. Deci tocmai paradoxalul situaţiei, contratimpul hotărîrii Penelopei, care a aşteptat ani şi ani revenirea soţului şi care acum îşi pierde nu numai lauda fidelităţii conjugale, ci şi fiul. Reflecţia peţitorilor merge împotriva soartei, deşi aceasta nu e numită, omul fiind nu numai jucărie în mîna ei, ci şi obiect de deriziune.

Sfîrşitul celui de-al doilea vers *(însă ei nu ştiau că altfel se hotărîseră lucrurile)* oferă un al doilea paradox care — de data aceasta în numele poetului — se suprapune primului: ei, peţitorii, care hotărîseră să-l omoare pe Telemah, vor muri; Penelopa care a decis mariajul nu se va recăsători şi nu-şi va pierde fiul, ba mai mult, îşi va reîntîlni, în fine, soţul.

Cum rezultă, întregul context prezintă omul ca pe un nimic în faţa soartei. Este posibil ca în această formulă să avem de-a face cu o sentinţă voalată pe tema

[1] vers. 579—580.
[2] *Odiseia* IV, 770.
[3] *Ibidem*, 773.

www.cimec.ro

bunului plac al zeilor, care uneori pare că înadins joacă feste omului, îndeplinindu-i tocmai pe dos aşteptările.

În exemplul dat putem oare să omologăm reflecţia peţitorilor despre soarta Penelopei rolului corului din tragedie? În acest caz, cred că da. Mila pentru soarta jalnică ce aşteaptă pe protagonist, stupoarea în faţa hotărîrilor soartei, supunerea fără protest ştim că fac parte din atributele curente ale corului.

Acest «personaj anonim», totdeauna la singular în versul-formulă de anunţ: «ὥδε δέ τις εἴπεσκε», reluat la singular sau la plural în versul-formulă de încheiere a intervenţiei, este de fapt un *personaj colectiv*, cum rezultă din considerarea celor 29 exemple, cîte se întîlnesc în eposul homeric (17 în *Odiseia* şi 12 în *Iliada*), şi nu se referă niciodată la o *singură persoană*, cum înţelege să traducă Victor Bérard uneori, în ciuda tradiţiei şi fără să-şi prezinte argumentele.

Astfel, în versul «Ὧδε δέ τις εἴπεσκε νέων ὑπερηνορεόντων», traduce: «Un de ces jeunes fats s'en allait répétant» şi, după ce spune ce are de spus, poetul închide declaraţia cu Ὣς ἔφασαν μνηστῆρες, adică: «aşa ziceau peţitorii»; însă Bérard, consecvent singularului din versul formulă de anunţ («un de ces jeunes fats s'en allait répétant), traduce pe Ὣς ἔφασαν μνηστῆρες cu «il dit», pur şi simplu, socotind probabil că unul singur se face expresia gîndurilor tuturor peţitorilor şi vorbeşte.

Mi se pare, împreună cu tradiţia, care e importantă în problemele de text homerice, că νέων ὑπερηνορεόντων, nu e un partitiv iar τις nu e folosit ca un singular propriu-zis, ci, aşa cum notează editorii moderni şi consensul sholiilor, este pentru πᾶς τις, ἕκαστος; cît despre εἴπεσκεν, nu ni se pare un iterativ cu acţiune repetată de *acelaşi* personaj (o singură persoană), cum traduce Bérard: «s'en allait répétant», ci observaţia este făcută de mai multe ori, adică de mai multe persoane, simultan sau în serie.

Păstrînd pentru comoditatea exprimării denumirea de *personaj anonim*, atragem atenţia că totdeauna este vorba de un *personaj colectiv*, colectivitate care nu participă la acţiune, ci asistă şi-şi permite să facă diferite reflecţii asupra situaţiei create.

De asemenea trebuie să ţinem seamă că nu orice personaj anonim (necitat cu prenumele sau numele) joacă funcţie de cor în orice context. Astfel sirenele şi ciclopii în ediţia lui Victor Bérard se preced de indicaţia χορός, adică *cor*, deci personaj anonim, numai pe considerentul că n-au nume, în afară de cel generic (sirenă, ciclop) sau, pur şi simplu, poetul întîmplător nu le cunoştea numele, fapt insuficient pentru ca să ne permită să facem din sirene şi ciclopi personaje anonime şi să le omologăm corului tragic, cum procedează învăţatul francez.

După acelaşi editor întîlnim în *Odiseia* următoarele colectivităţi, în funcţie de personaj anonim: servitoare, zei, ciclopi, tovarăşi de-ai lui Ulise, familia lui Aeol, sirenele şi, în fine, *lumea*.

Dacă omitem sirenele şi ciclopii pe considerentele expuse mai sus,[1] şi servitoarele soţiei lui Alcinous, Arete, care sînt pomenite incidental, şi familia lui Aeol, care nu comportă nici unul din rosturile personajului anonim în afară de faptul că se află întîmplător la un loc cînd revine Ulise, rămîn peţitorii, tovarăşii lui Ulise, zeii, şi o singură referire la adevăratul personaj anonim, cel care prezintă nu atît un grup-asistenţă ci un grup-opinie publică, lumea (cetăţeanul de pe stradă, am zice).

Să revenim la peţitori. În cazul că poetul vrea să atragă atenţia că în asistenţă sînt două curente de opinii referitoare la cutare fapt, prezintă fiecare curent în

www.cimec.ro

parte prin formula obișnuită de anunț și le închide pe amîndouă prin formula de închidere.

În *Odiseia*, II, 324—337, se reacționează din partea peților în chip deosebit la vestea plecării lui Telemah în căutarea părintelui său: « Iată ce spuneau unii tineri îngîmfați: « De bună seamă Telemah gîndește să ne omoare; sau își caută sprijin în Pylos, orașul nisipos, sau poate chiar la Sparta, căci grozav mai dorește (să plece); sau poate că vrea să ajungă pînă la Efyra cea mănoasă, de unde să ne aducă otravă ucigătoare, s-o arunce în crater și să ne omoare pe toți ». Continuăm citatul: « alți tineri peților însă: « Cine știe dacă rătăcitor, departe de prieteni, plecînd pe corabia scobită, n-are să piară și el ca Odiseu. Atunci am avea multă bătaie de cap, căci ar trebui să împărțim toate bunurile, lăsînd palatul în stăpînirea celui ce se va căsători cu mamă-sa, Penelopa.» Așa ziceau ! » Acest « așa ziceau » este formula de închidere a celor două ipoteze îmbrățișate de peți.

Și în acest caz Bérard, socotind că în ambele cazuri cîte unul singur se face interpretul gîndurilor asistenței, gînduri pe care le exprimă cu glas tare, traduce cu « unul» și «un altul» *(l'un, un autre)*. . ., fiecare grup în funcție de personaj anonim.

Așa cum am observat, în primul exemplu analizat și în acest pasaj în care peții îi urează moartea lui Telemah, sînt exprimate gînduri pe care soarta le va întoarce împotriva lor, a peților. Interesul dramatic pentru personajul colectiv peți, constă în faptul că aceștia, deja sorțiți morții, continuă să trăiască nepăsători, dorind și uneltind moartea altuia.

În *Od.*, XVII, 481—488, Antinous, corifeul peților, izbește cu scaunul pe Ulise cerșetor. Restul peților se mînie împotriva lui Antinous și-l ceartă. « Antinous, nechibzuitule, nu e frumos să lovești un biet cerșetor; dacă cumva este un zeu din cer? Căci adesea zeii iau înfățișarea străinilor și, mergînd din oraș în oraș, cercetează virtuțile și crimele oamenilor ».

Acest loc ni se pare tipic pentru intervenția personajului anonim, chemat să califice, *sub aspect etic* în special, acțiunea. În întregime, după cum apare, este constituit din locuri comune, proverbe. Apariția zeilor sub figuri de împrumut pentru a controla pietatea credincioșilor face parte din tezaurul folcloric al multor popoare.

Pe lîngă sentințe, proverbe, personajul anonim face și spirite, jocuri de cuvinte, lucru necompatibil cu gravitatea poetului epic, și de aceea cred că poetul atribuie această sarcină altcuiva.

În *Odiseia*, XVIII, 72—75, cînd se pregătește pugilatul dintre Ulise-cerșetor și cerșetorul de profesie Iros (crainicul pe poreclă) fiecare din peți « privind. . . la vecini, zice: În curînd Iros are să devină Aïros (adică are să fie omorît de celălalt cerșetor, Ulise) ». Iar după ce Ulise îl doboară cu un singur pumn în gît sub ureche și-i zdrobește oasele, pe aceeași linie a anticipării inconștiente a soartei care-i așteaptă, peții fac ei înșiși lui Ulise urarea care-i va costa viața: « Străine, să-ți dea Zeus și toți zeii nemuritori împlinirea tuturor dorințelor din inima ta etc. »

În *Odiseia*, XX, 374—384, tot prin procedeul personajului anonim, peții îl ironizează pe Telemah că hrănește gratis cerșetori în palat; cerșetorul la care se referă este însuși Ulise. Scena este o verigă din lanțul împletiturii savante a poetului pentru a ne capta interesul, pentru a pregăti deznodămîntul recunoașterii finale. Personajul anonim contribuie la dramatism, în fapt la creșterea interesului spectatorului pentru acțiune.

În *Odiseia*, XX, 374—384, din nou poetul disociază reacția asistenței la scenă împărțind pe peții care-l privesc pe Ulise-cerșetor mînuind arcul în unii care-l

www.cimec.ro

admiră ca pe un specialist în arcuri şi în alţii care nu cred că va reuşi să-l întindă şi se grăbesc, spre nenorocirea lor, să facă urarea să reuşească în toate cîte are în gînd, aşa cum va reuşi să întindă arcul. De prisos să mai observăm că şi această urare care li se va întoarce împotrivă contribuie la creşterea interesului.

În *Odiseia*, VIII, 328—333, zeii invitaţi de Hefaistos se amuză pe seama lui Ares şi a Afroditei prinşi în plasa făurită de zeul κλυτοτέχνης şi fac asemenea consideraţii asupra situaţiei, paradoxală:

« Οὐκ ἀρετᾷ κακὰ ἔργα κιχάνει ὁ βραδὺς ὠκύν »

(« Fericirea nu se însoţeşte cu faptele ruşinoase; cel greoi ajunge din urmă pe cel iute »).

De data aceasta avem proverbe în serie, drept mijloc de calificare a acţiunii. De bună seamă că reflecţiile sentenţioase ale zeilor ar fi putut lipsi, însă scena n-ar mai fi avut pregnanţa şi savoarea pe care o capătă cînd ni se atrage atenţia printr-un proverb pus în gura altcuiva (deci scena capătă şi amploare) nu a poetului, că Hefaistos cel şchiop a prins pe Ares cel repede la fugă, cel mai iute de picior dintre toţi zeii.

În afară de peţitori şi de zei, în această singură scenă mai apar în funcţie de personaj anonim tovarăşii lui Ulise, însă în situaţii în general banale: cînd îl roagă pe Ulise să-l cruţe pe Euriloh, cînd se sfătuiesc să caute în burduful lui Aeol, cînd îl îndeamnă să plece de la palatul Circei. În toate aceste situaţii joacă rolul unui personaj colectiv nediferenţiat, cu funcţie de personaj obişnuit fără vreun mesaj special.

Există un loc în *Odiseia* în care întîlnim personajul anonim absolut neutru, cetăţeanul de pe stradă.

După uciderea peţitorilor Ulise propune să se cînte şi să se danseze noaptea în palat, pentru ca să nu se simtă cumva în timpul nopţii de uciderea peţitorilor, ci să se creadă că are loc banchetul de nuntă al Penelopei, iar cine va auzi zgomotul să zică: « S-a măritat regina mult peţită; nefericită! Să plece din asemenea palat, să nu aştepte revenirea soţului din tinereţe! »[1].

Acest personaj nu mai reprezintă opinia asistenţei obişnuite, ci opinia publică în general. În acest chip cunoaştem noi, prin gura personajului anonim, personificare a opiniei publice, ce credea lumea despre Penelopa, dacă s-ar fi recăsătorit. Este indiscutabil locul cel mai semnificativ, intervenţia cea mai importantă a personajului anonim în *Odiseia*. Păcat că e singurul, că Homer n-a folosit larg procedeul, fiindcă am fi avut disociată, cel puţin parţial, opinia poetului de opinia publică asupra acţiunilor pe care le prezintă, indiferent de faptul că în ultimă instanţă şi personajul anonim e o creaţie a poetului, deci poartă mandatul încredinţat de poet.

★

În *Iliada* întîlnim numai 12 versuri-formulă, anonime. În IV, 82—85, Atena trimisă de Zeus să rupă pactul încheiat între ahei şi troieni cade din Olimp ca un astru în mijlocul cîmpului de luptă şi-i înspăimîntă, dînd loc la reflecţii pesimiste sau optimiste asupra încetării sau continuării războiului.

În X, 373—375, este vorba de cadavrul lui Hector de curînd ucis, în care aheii îşi înfig armele făcînd observaţia muşcătoare că e mai uşor să-l atingi acum decît cînd zvîrlea torţe în flota ahee. Reamintesc că sarcasm am întîlnit şi în *Odiseia*,

[1] *Odiseia*, XXIII, 149—151.

www.cimec.ro

în reflecţia peţitorilor că, dacă moare Telemah în căutarea părintelui său, lor le va veni foarte greu, vor avea multă bătaie de cap, le va da de lucru cu împărţirea averii lui.

În XVII, 414—423, este vorba de lupta în jurul cadavrului lui Patrocle şi de îndemnurile reciproce ale aheilor de o parte şi ale troienilor de alta. Nu surprindem însă vreo intenţie specială din partea poetului, intenţie care să fi pretins folosirea procedeului. Se pare că Homer a voit să lărgească scena de bătălie cuprinzînd-o din ambele tabere.

În alte patru locuri: 296—297, 318—319; VII 177—178—181; 200—201—206, formulele obişnuite: « aşa ziceau toţi aheii şi troienii » (cu varianta: « aşa ziceau toţi privind la cerul larg deschis ») introduc rugăciuni ale soldaţilor înălţate zeilor cu ocazia solemnităţii armistiţiului şi monomahiilor.

În toate aceste patru locuri, pe considerentul că versul precedent versului-formulă de deschidere « aşa ziceau etc. » conţine un verb *a se ruga* şi că, prin urmare, înţelesul n-ar pierde nimic, dacă ar lipsi formula de introducere a rugăciunii, Victor Bérard propune ateteza formulei. Alte argumente nu dă. Simplificarea contextului nu poate fi singură un argument pentru eliminarea formulei, ştiut fiind că poezia homerică abundă în epitete superflue şi care, chiar dacă contravin gustului nostru, îşi vor fi avut raţiunea lor să existe. Cu atît mai mult cu cît despre asemenea versuri critica alexandrină nota cel mult că se mai întîlneşc şi în alt loc, nu le scotea.

Recapitulînd: în intervenţia personajelor anonime cuprinsă sistematic între versuri-formule de început şi sfîrşit vedem mai mult decît un simplu procedeu de alternare a rolurilor, cînd pe seama personajelor, în stil direct, cînd pe seama poetului, în naraţie, cînd o exprimare impersonală pe seama unui oarecare. Personajului anonim i se rezervă intenţionat, de poet, tocmai pentru a caracteriza mai bine o acţiune, pentru a o fixa mai bine în memoria auditoriului, reflecţii asupra soartei eroilor, ironii, sarcasme, jocuri de cuvinte, proverbe şi în fine rugăciuni-blesteme.

În acelaşi timp poetul este împins să introducă personajul anonim şi pentru a da o mai largă desfăşurare teatrului de acţiune, conferind mai mult dramatism naraţiei. În cîteva locuri care nu este exclus să fie imitaţii, intervenţia este şi o simplă manieră de a relata şi nu conţine o idee pe linia specifică procedeului (sentinţă, blestem, ironie etc.).

Dacă denumirea de personaj anonim îi aparţine lui Bérard, procedeul intervenţiei în acţiune a personajului anonim este comun atît literaturilor populare cît şi celor culte. Exemplele abundă. Mă limitez la un exemplu din folclorul nostru.

În cunoscuta baladă haiducească Corbea [1], mama eroului duce la palatul domnesc calul haiducului, străbătînd uliţele tîrgului Bucureşti. Citez:

Cine pe babă întîlnea
Cine pe roşul vedea
tot mereu că-mi întreba
Nu ţi-e roşul de vînzare
Să-ţi *dăm* galbeni şi parale
Ori să faci de-un schimb cu *noi*
Pentru unul să-ţi dăm doi
ţi-*om* plini pînă la trei !

[1] G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare*, Bucureşti, p. 522.

www.cimec.ro

De remarcat că cine (τις din eposul grec) însemnează orişicine, toţi (πᾶς τις, cum spun sholiile), că în consecinţă nu e un singular, iar *tot mereu că-mi întreba* (cf. iterativul εἴπεσκε din formula homerică) nu se referă la *aceeaşi* întrebare pusă de *aceeaşi* persoană, ci de mai mulţi, fiecare pentru sine.

Dacă se va răspunde că atît pronumele *cine* cît şi verbul *întreba* din versurile citate pretează deopotrivă în romînă la confuzii între singular şi plural, atragem atenţia asupra versurilor care urmează, la plural:

să-ţi *dăm* galbeni şi parale
ori să faci de-un schimb cu *noi* etc.

Socotim deci că nu e întemeiată folosirea singularului pentru plural de către Victor Bérard, acolo unde tradiţia homerică şi consensul editorilor moderni, precum şi procedee similare din literaturile populare îndeamnă la păstrarea accepţiei tradiţionale a acestor versuri-formulă, ca plurale.

Această problemă a personajului anonim în epică n-a fost — pe cît ştim — tratată în antichitate, întrucît, credem, grecii, care studiau aproape exclusiv literatura lor, nu o puteau remarca. Folosirea personajului anonim ca procedeu epic apare pregnant ca problemă de literatură comparată.

«АНОНИМНОЕ ЛИЦО» В ГОМЕРОВСКОМ ЭПОСЕ

РЕЗЮМЕ

Выражение « анонимное лицо» было найдено Виктором Бераром для обозначения в его «драматизированном» издании *Одиссеи* тех мест, которые нельзя приписать ни поэту, ни его героям, а неопределенному персонажу или неопределенной группе людей. Эту «роль» В. Берар обозначает, согласно принципам своего издания, термином χορός, по аналогии не всегда обоснованной с хором трагедии. «Роль» анонимного лица обозначается в эпосе стереотипными начальными и конечными формулами типа « Ὣδε δέ τις εἴπεσκε . . . Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε . . .». Несмотря на то, что анонимное лицо выражено всегда единственным числом, оно на самом деле коллективное лицо, как явствует из 29 пассажей, где оно встречается (17 в *Одиссее* и 12 в *Илиаде*). Никогда не может быть и речи об одном лице, как это переводит без основания и вопреки традиции В. Берар. В этих формулах τις надо понимать как πᾶς τις, ἕκαστος, а εἴπεσκε не обозначает повторение действия одним и тем же лицом, как это понимает В. Берар (« il s'en allait répétant », Одис. XX, 375), а то, что это замечание делается неоднократно многими лицами, одновременно или поочередно.

Анонимному лицу поэт вверяет рассуждения о судьбе героя, иронию, сарказмы, игру слов, пословицы; иногда молитвы или проклятия, которые способствуют лучшей характеристике действия, более точному ее закреплению в памяти слушателей.

Способ вступления в действие анонимного лица встречается также и в других произведениях, особенно народных. В поддержку своих идей автор приводит аналогичные примеры из румынской народной эпики.

www.cimec.ro

LE PERSONNAGE ANONYME DANS L'ÉPOPÉE HOMÉRIQUE

RÉSUMÉ

Le terme de « personnage anonyme » fut employé par V. Bérard pour noter dans son édition dramatisée de l'Odyssée les passages qui ne reviennent ni au poète, ni à ses héros, mais à un personnage ou à un groupe de personnages indéfinis. V. Bérard note ce « rôle » par le terme χορός, en faisant, conformément aux principes de son édition, une analogie pas toujours justifiée.

L'intervention du personnage anonyme dans l'action épique est notée par une formule stéréotypique comme « Ὧδε δέ τις εἶπεσκε . . . Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε ». Quoique ce personnage anonyme apparaisse toujours au singulier dans le vers-formule, c'est en fait un personnage collectif, comme il résulte des 29 passages rencontrés dans l'épos homérique (17 dans l'Odyssée, 12 dans l'Iliade). Il n'est jamais question d'une seule personne, comme traduit, sans le justifier et contre la tradition, V. Bérard. Dans ces formules τις est égal à πᾶς τις, ἕκαστος et εἶπεσκεν n'indique pas que l'action est répétée par le même personnage, comme le suppose V. Bérard (« il s'en allait répétant » Odyssée, XX, 375), mais que l'observation est faite plusieurs fois, par plusieurs personnes, simultanément ou en série.

C'est au personnage anonyme que le poète réserve les réflexions sur le sort des héros, les ironies, les sarcasmes, les jeux de mots, les proverbes, quelquefois même les prières ou les blasphèmes, qui ont comme but de mieux caractériser l'action et de la mieux fixer dans la mémoire de l'auditeur.

Le procédé de faire intervenir dans l'action le personnage anonyme est commun à d'autres œuvres littéraires aussi, de facture populaire ou culte. Pour renforcer ces idées, l'auteur cite l'exemple de l'épique populaire roumaine.

www.cimec.ro

ΈΚΩΝ ΆΜΑΡΤΑΝΕΙΝ

DE

A. PIATKOWSKI

În istoria dezvoltării vechii societăți grecești, greșeala individuală săvîrșită cu voie sau fără voie, pedeapsa dată de divinitate sau de societate, corelația între rațiune, sentiment și faptă a preocupat cu intensitate pe gînditori. Astfel de întrebări și răspunsuri s-au ivit anterior problemei liberului arbitru, care a apărut ca un justificat protest împotriva concepției despre theodicee [1].

Relativitatea binelui moral și, implicit, a greșelii, raportată la agent, a fost intens discutată în cercurile sofistice. Esența acestor discuții, care priveau îndeosebi forma și mai puțin conținutul, ne este cunoscută din unele dialoguri ale lui Platon și, parțial, din tratatele aristotelice despre etică. Problema comportării morale a individului a fost însă propriu-zis pusă o dată cu trecerea de la relațiile de producție din comuna primitivă la relațiile de tip sclavagist, o dată cu ivirea legislațiilor în orașele stat și reglementarea vieții sociale conform unor noi criterii. Soluțiile la care se opresc gînditorii sînt adesea exprimate în sentințe și maxime (γνῶμαι), din care unele caută să stabilească principii unitare, valabile pentru toți oamenii care aparțin clasei oamenilor liberi, indiferent de averea și rangul lor social. În această categorie de maxime intră și binecunoscutul γνῶθι σαυτόν, principalul pilon al empirismului moral care, deși încă necritic, nesistematic, cuprindea totuși o latură raționalistă.

Primul gînditor grec la care reflecțiile despre valorile morale capătă un aspect raționalist este Hesiod[2]. La Hesiod, în *Munci și Zile*, există în mod efectiv credința că omul poate deveni bun printr-un efort propriu de cunoaștere a realităților morale, că drumul virtuții este arid, dar preferabil încălcărilor « dreptății ». Hesiod este în același timp primul izvor cunoscut la care solidaritatea genosului se estompează

---

[1] « Ce vieux problème traditionnel du volontaire et de l'involontaire qui, on vient de le voir, a tant préoccupé Platon et, sur ses pas, Aristote, semble par la suite avoir cessé, tel quel, d'intéresser les philosophes. Au reste, du fait que l'antique notion du Destin devenait elle-même un objet de spéculation philosophique, il tendait déjà à se muer en un problème métaphysique, celui du Libre Arbitre. C'est sur ce problème que finira de se concentrer l'attention des penseurs ». Léon Robin, *La morale antique*, Paris, 1947, p. 154.

[2] Léon Robin, *op. cit.*, p. 5.

www.cimec.ro

în fața solidarității civice care unește pe membrii unei unități politico-sociale superioare. La Hesiod, în versurile 274—285 din *Munci și Zile* apare limpede formulat gîndul despre prejudiciile aduse societății de greșeala deliberată, în sensul sperjurului:

« Perses, tu sfaturile-astea în cugetul tău le înseamnă
Și de dreptate ascultă, cu totul uitînd silnicia.
Legea aceasta statornicit-o-a Zeus între oameni:
Prevestitoarele păsări, jivinele, peștii-ntre sine
Să se mănînce, fiindcă dreptate-ntre ei nu se află,
Însă le dete la oameni Dreptatea, și ea e mai bună.
Celui ce mărturisește în obște dreptatea, de voie,
Zeus atotvăzătorul belșug îi va da și avere.
Însă acel ce de voie jura-va, minținд, jurăminte
Strîmbe, dreptatea știrbind, de boli fără leac pătimi-va,
Va scăpăta al său neam de urmași ce-o lăsa după sine;
Ci va-nflori neamul celui ce doar pe dreptate jura-va »[1].

În acest important pasaj din *Munci și Zile* apar cîteva idei care au o importanță deosebită pentru a ilustra evoluția relațiilor sociale. De la *themis*, care implica revelația divină în cunoașterea și stabilirea normelor de viață, Hesiod trece la ideea de *nomos*, convenția prin care se repartizează ceea ce se cuvine fiecăruia. Nomosul, în lumea animalelor necuvîntătoare, este să se mănînce unele pe altele. Dimpotrivă, Cronidul a înzestrat pe oameni cu rațiune, ca să știe cum să se comporte unii față de alții în conformitate cu prescripțiile Dikei. Această puternică opoziție, între animal, lipsit de rațiune, și om, înzestrat cu rațiune, indică cît preț punea poetul din Ascra pe lumina gîndirii în modul de comportare a individului. La Hesiod, Dike reprezintă deci un normativ moral, cu valoare universală, a cărui încălcare cu voință și știință atrage după sine pedeapsa sau răsplata divină[2]. Zeus acordă prosperitate celui care respectă justiția. Această condiție are și un scop practic, utilitarist, idee reluată ulterior de mulți poeți afiliați școlii hesiodice, printre alții de Solon.

Concepția hesiodică despre greșeala deliberată, pe care poetul o consideră în primul rînd în cîmpul relațiilor apărute între oameni legați de noi interese economice,

[1] *Munci și Zile*, v. 267—278, trad. St. Bezdechi, Ed. științifică, 1957. Iată versurile în original:

Ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα μετὰ φρεσὶ βάλλεο σῇσι
Καί νυ δίκης ἐπάκουε, βίης δ' ἐπιλήθεο πάμπαν·
Τόνδε γὰρ ἀνθρώποισι νόμον διέταξε Κρονίων,
ἰχθύσι μὲν καὶ θηρσὶ καὶ οἰωνοῖς πετεηνοῖς
ἐσθέμεν ἀλλήλους, ἐπεὶ οὐ δίκη ἐστὶ μετ' αὐτοῖς·
ἀνθρώποισι δ' ἔδωκε δίκην, ἣ πολλὸν ἀρίστη
γίγνεται· εἰ γὰρ τίς κ' ἐθέλῃ τὰ δίκαι' ἀγορεῦσαι
γιγνώσκων, τῷ μέν τ' ὄλβον διδοῖ εὐρύοπα Ζεύς·
ὃς δέ κε μαρτυρίῃσιν ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσας
ψεύσεται, ἐν δὲ δίκην βλάψας, νήκεστον ἀασθῇ,
τοῦ δέ τ' ἀμαυροτέρη γενεὴ μετόπισθε λέλειπται·
ἀνδρὸς δ' εὐόρκου γενεὴ μετόπισθεν ἀμείνων.
(v. 274—285)

[2] « Hesiod, reținînd o anumită particularitate, încearcă să definească specia umană ca umanitate, s-o delimiteze de alte specii. Ca atare, el vorbește mai întîi de o trăsătură care exprimă *generalitatea:* oamenilor, tuturor oamenilor, li s-a dat spiritul justiției; apoi *specificitatea*, ceea ce deosebește pe oameni de celelalte animale este spiritul justiției; în fine *esențialitatea*, fără spiritul justiției oamenii vor înceta de a fi ceea ce sînt, adică de a fi oameni» (Ion Banu, *Studiu Introductiv* la *Hesiod, Munci și Zile*, Ed. științifică, București, 1957, p. 40).

www.cimec.ro

izvorîte din intensificarea economiei de schimb, apare şi mai interesantă în esenţa ei dacă o confruntăm cu unele pasaje din *Iliada*, unde greşeala deliberată este considerată din punctul de vedere al aristocraţiei războinice.

La Homer, de obicei, ἑκών este însoţit de verbul μεθιέναι alcătuind locuţiunea « a înceta de bună voie », lupta, de pildă,

> ὅστις ἐπ' ἤματι τῷδε ἑκὼν μεθίῃσι μάχεσθαι
> *Iliada*, XIII, 234

ceea ce constituie un fapt deosebit de ruşinos, sau urmărirea

> αὐτὸς γὰρ ἑκὼν μεθέηκεν ἐλαύνειν
> *Iliada*, XXIII, 434

În cîntul VI, v. 521—523, Hector i se adresează plin de gravă mustrare fratelui său Alexandros:

> Δαιμόνι' οὐκ ἄν τίς τοι ἀνὴρ, ὃ ἐναίσιμος εἴη
> ἔργον ἀτιμήσειε μάχης, ἐπεὶ ἄλκιμός ἐσσι·
> ἀλλὰ ἑκὼν μεθιεῖς τε καὶ οὐκ ἐθέλεις.

care în mod voit nu se amestecă în luptă, unde totuşi poate străluci cînd doreşte să-şi arate valoarea.

Sensurile greşelii voluntare sînt prin urmare conexate în *Iliada* cu activitatea războinicului aristocrat, cu etica luptătorului. Exemplele de acest fel se pot înmulţi. Faţă de *Iliada*, vederile lui Hesiod asupra greşelilor săvîrşite cu deliberare apar semnificative într-un timp cînd predomină interesele individuale apărate de *nomos* şi între oameni încep să se reglementeze noi relaţii bazate pe apariţia proprietăţii private.

Problema greşelii făcute cu deliberare, a intenţiilor care stau la temelia unor astfel de fapte, a fost dezbătută la sfîrşitul sec. al VI-lea de Simonides din Ceos în skolionul închinat lui Skopas [1], iar în sec. al V-lea, în mare măsură sub influenţa discuţiilor sofistice, în tragedia atică. La Eshil, Sofocle, la Euripide şi, deosebit de interesant, în tragedia *Prometeu înlănţuit*, apar păreri timide sau îndrăzneţe asupra substratului şi rostului greşelii deliberate, păreri care reflectă atitudini faţă de sistemul etic contemporan. Am citit cu atenţie argumentarea lui W. Schmid în favoarea tezei că *Prometeu înlănţuit* este o tragedie pe care el o numeşte « o dramă destinată recitării », datînd din perioada de maturitate artistică a lui Sofocle, şi adînc influenţată de discuţiile purtate asupra tiraniei în cercurile sofistice. Schmid se ocupă prea puţin de versurile 265—269 din *Prometeu înlănţuit* în care titanul izbucneşte într-o pasionată mărturisire despre greşeala voită pe care a săvîrşit-o împotriva voinţei lui Zeus. Interpretarea acestor versuri ar fi constituit un argument puternic în favoarea tezei pe care Schmid a susţinut-o cu atîta convingere.

Faţă de circuitul închis al concepţiei despre predestinare, păcat şi pedeapsă, care a pus stăpînire cu atîta forţă pe gîndirea greacă din perioada clasică, faptul că problema greşelii voite a coexistat cu concepţia theodiceică înseamnă că vechii greci începuseră să preţuiască la justa ei valoare raţiunea omenească în cunoaşterea valorilor morale, că mijea încercarea de analiză a unor situaţii în care omul şi numai omul ia hotărîrile ce i se păreau de cuviinţă. Asemenea personaje în stare să-şi înfrunte « destinul », să treacă peste « voinţa » zeilor şi normele de convieţuire statornicite în societate erau tocmai caracterele care puteau să atragă pe poeţii

[1] Fr. 4 D².

www.cimec.ro

tragici. Un astfel de personaj este fără tăgadă Antigona. Fiica lui Oedip întruchipa miezul unui conflict actual în prima jumătate a sec. al V-lea în problematica morală: ciocnirea între vechile concepţii etice, caracteristice orînduirii gentilice şi noile concepţii din sfera suprastructurii orînduirii sclavagiste. Atît în drama lui Eshil *Cei şapte împotriva Tebei* cît şi în *Antigona* lui Sofocle, însăşi prezentarea personajului indică cum în cugetele oamenilor persistau încă rămăşiţele ideologice ale unor vremi de mult apuse. Simpatia cu care poeţii tragici învăluie un personaj ca Antigona este grăitoare şi pentru propria lor poziţie ideologică.

Antigona lui Eshil şi cea a lui Sofocle sînt unul şi acelaşi personaj. Iată monologul Antigonei din *Cei şapte*: « Mai marilor cadmeeni le spun, eu, că, dacă nimeni altul nu va voi să-l îngroape, eu însămi îl voi îngropa. Voi înfrunta pericolul îngropînd pe fratele meu, fără a mă ruşina de lipsa de respect şi credinţă faţă de legile cetăţii. Blestemat fie sînul care ne-a zămislit pe amîndoi, sîn al unei mame nenorocite unită cu nefericitul nostru tată ! Prin urmare, o sufletul meu, fii părtaş de bunăvoie la nelegiuirile lui, pentru cel care nu mai are voinţă, tu care trăieşti, pentru cel care a murit, cu dragoste frăţească »[1].

La Sofocle, pe aceeaşi linie de gîndire, lipsa de hotărîre proprie în participarea la greşeala săvîrşită faţă de legile statului este tocmai ceea ce îi reproşează Antigona Ismenei cînd aceasta din urmă se declară şi ea părtaşă la acuzaţia lui Creon: « I. Şi eu am săvîrşit fapta, sînt părtaşă la greşeală şi iau asupră-mi acuzaţia. A. — Dar Dike nu va îngădui aşa ceva, deoarece tu n-ai vrut să iei parte la faptă şi nici eu nu te-am chemat »[2]. Atitudinea Antigonei este fermă şi fără echivoc. Ea a săvîrşit o încălcare voită faţă de legile cetăţii, încălcare izvorîtă dintr-o credinţă adînc înrădăcinată în conştiinţa ei. Antigona crede cu fanatism într-un cod moral depăşit, dar pe care ea îl socoate « etern » (νόμιμα θεῶν ἄγραπτα κἀσφαλῆ, v. 454—455). Diferenţa faţă de atitudinea lui Hesiod este izbitoare. Poetul din Ascra condamna tocmai pe cel care de bunăvoie încalcă noua orînduire. El contopea ordinea divină cu cea omenească, căci pedeapsa pentru încălcarea « legilor » *(nomoi)* va fi dată, după Hesiod, de divinitate. În tragedia greacă, pe plan moral apare o dedublare între lumea « divină », echivalată cu normele de trai din orînduirea perimată şi lumea « omenească », în care predomină convenţia. Cu alte cuvinte, se face tot mai mult simţit decalajul între modul cum conţinutul unor noţiuni etice se schimbă pe măsura evoluţiei societăţii. Hesiod este un adept al progresului social. În *Theogonia*, triumful lui Zeus şi al olimpienilor dezvăluie intenţia poetului. Între *Theogonia* şi *Munci* nu există o contradicţie în acest sens, aşa cum au susţinut adepţii « pesimismului » hesiodic. Mitul vîrstelor este perfect justificat din punct de vedere etic de poet. Generaţiile omeneşti care au decăzut şi pierit au fost pedepsite din propria lor vină. Stă pe deplin în puterea oamenilor ca viaţa lor să fie înfloritoare dacă respectă normele noii orînduiri corespunzătoare domniei lui Zeus (*Munci*, v. 225—273). În tragedia greacă, spre deosebire de Hesiod, se reflectă şi alte aspecte din ciocnirea între vechi şi nou, sînt analizate frămîntările conştiinţei omeneşti inerente mersului înainte al societăţii.

O latură a problemei păcatului voluntar care a interesat mult pe gînditorii greci a fost şi aceea a *suferinţei* la care autorul păcatului îşi expune semenii şi se expune şi pe sine însuşi. Hesiod recunoştea în *Munci şi Zile*[3] că:

[1] *Cei şapte împotriva Tebei*, v. 1026—1034.
[2] *Antigona*, v. 536—539.
[3] V. 263—266.

www.cimec.ro

«Omul, vrînd altuia rău să facă, îşi face lui însuşi:
Sfatul cel rău e mai rău pentru-acela ce-l pune la cale».

(trad. St. Bezdechi, v. 258—259)

E adevărat că Antigona exultă în faţa suferinţei ce-o aşteaptă: «cel care trăieşte în mijlocul nenumăratelor rele, cum mi se întîmplă mie, cum să nu privească moartea ca pe o izbăvire»[1], afirmă fiica lui Oedip. Dar nu aceasta este părerea comună. În *Oedip Rege*, slujitorul care joacă rol de comentator, remarcă cu tristeţe: «socot că nici Istrul nici Phasisul n-ar putea purifica această casă de cîte nelegiuiri ascunde. În curînd va da la iveală ticăloşii săvîrşite cu ştiinţă, care n-au fost involuntare. Din toate suferinţele, cele mai dureroase sînt cele pe care ţi le faci cu mîna ta»[2]. Aceeaşi idee este reluată de Sofocle într-o piesă pe care a scris-o la bătrîneţe, *Philoctet* (409 î.e.n.). Neoptolem îi impută lui Philoctet firea lui orgolioasă, dură, în parte pricina marii nenorociri în care se zbate. Ca şi în *Oedip Rege*, poetul face şi aici distincţia între două categorii de suferinţe. Cele trimise de zei, împotriva cărora muritorii sînt neputincioşi, şi cele care reprezintă un corolar al greşelilor săvîrşite cu conştiinţă: «Oamenii sînt nevoiţi să îndure încercările trimise de zei; cei care se încurcă însă în mijlocul unor nenorociri pe care şi le-au făcut cu mîna lor, întocmai ca tine, pentru astfel de indivizi nu-i drept să ai îndurare nici să-i jeleşti»[3].

La Euripide, în *Ifigenia în Aulis*, găsim o identică reprobare a faptei rele care nu este impusă şi care atrage după sine grave prejudicii. Ulise s-a declarat voluntar să tîrască pe Ifigenia la altarul de sacrificiu. Ahile nu înţelege cum pot exista asemenea făpturi şi sfătuieşte pe Clitemnestra să se împotrivească acţiunii lui Ulise[4].

În tragedia greacă se întîlneşte aşadar distincţia între greşeala inevitabilă, înfăptuită dintr-o constrîngere superioară voinţei omeneşti şi greşeala săvîrşită cu intenţie rea, cu deplină conştiinţă a urmărilor pe care le antrenează acţiunea. Desigur, mobilul unei astfel de acţiuni nu-i întotdeauna justificat ca în cazul Antigonei. Nu-i mai puţin adevărat că poeţii tragici atribuiau o mare pondere puterii de judecată a omului care oferă acestuia posibilitatea de a nu provoca suferinţe inutile, că în raport cu credinţa adînc înrădăcinată despre predestinare şi voinţa zeilor greşeala deliberată o socoteau cu atît mai condamnabilă.

În lumina acestei concepţii, strigătul titanului Prometeu din tragedia *Prometeu înlănţuit* — pe care Wilhelm Schmid s-a străduit într-un chip atît de convingător să o înfăţişeze ca rod al meditaţiilor unui poet crescut în ambianţa sofiştilor[5] — apare încărcat cu o adîncă semnificaţie. Prometeu îşi cunoştea destinul. Greşeala pe care a săvîrşit-o faţă de voinţa lui Zeus nu a făcut-o cu uşurinţă. Titanul care înfruntă cu hotărîre şi curaj viitorul mărturiseşte însă cinstit că nu se aştepta din partea lui Zeus la o pedeapsă chiar atît de grea: «Eu toate acestea le ştiam; de bunăvoie, de bunăvoie am greşit, nu voi spune că nu-i aşa. Ca să dau oamenilor ajutor eu însumi mi-am căutat suferinţele. Nu credeam totuşi că eram sortit să

[1] *Antigona*, v. 463—464.
[2] *Oedip Rege*, v. 1226—1230.
[3] *Philoctet*, v. 1316—1320.
[4] V. 1361—1365.
[5] *Geschichte der griech. Literatur*, III, 1, München, 1940, p. 231 şi urm.

www.cimec.ro

fiu chinuit de asemenea dureri pe stîncile ascuțite și că voi avea parte de acest vîrf golaș și părăsit »[1].

Tragismul acestor versuri este reliefat de conținutul versurilor 214—223. Spre deosebire de Hesiod, autorul tragediei *Prometeu înlănțuit* l-a înfățișat pe Prometeu ca un susținător al lui Zeus în lupta împotriva celorlalți titani. În *mod voit* Prometeu s-a alăturat lui Zeus și de *bunăvoie* a fost primit de Cronid care i-a plătit greșeala de mai tîrziu prin grele suferințe. Prometeu îi reproșează lui Zeus că se conduce după o Dike proprie și că suferințele lui sînt « în afară de această Dike ». În *Prometeu înlănțuit* poetul dramei a dat un sens plin de noblețe faptei titanului. Esența mobilului ce-l îndeamnă pe Prometeu la încălcarea unei hotărîri este altul decît în cazul Antigonei. Prometeu nu acționează în numele unui cod de morală, deși într-un caz și în altul e vorba de încălcarea hotărîrii unui tiran, de un sentiment de iubire dezinteresată care merge pînă la jertfa de sine. Prometeu prin « greșeala » sa deliberată este un promotor al noului, al ajutorării omenirii în ansamblul ei și prin aceasta tragedia capătă sensul progresist ce-l are. Umanismul dramei este reliefat de opoziția între atitudinea rece și egoistă a lui Zeus față de oameni și jertfa plină de noblețe a titanului.

Anterior apariției dramelor mai sus citate, problema greșelii de bunăvoie, circumscrisă însă în primul rînd la aspectul unei conștiințe curate, împăcată cu sine însăși, a fost pusă și de Simonides din Ceos în skolionul către Skopas, datat de Wilamowitz-Moellendorf la sfîrșitul sec. al VI-lea.

În acest poem, citat aproape în întregime de Platon în *Protagoras*, Simonides ia ca punct de plecare al discuției despre virtute, instigată de Skopas, o gnomă atribuită lui Pittakos: Χαλεπὸν ἐσθλὸν ἔμμεναι. Ideile principale ale skolionului au fost discutate pe larg de Wilamowitz în *Sappho und Simonides*[2]. Afară de problema greșelii de bunăvoie pe care, întocmai poeților tragici posteriori lui, Simonides o condamnă în raport cu greșelile săvîrșite din constrîngere (v. 21) — skolionul ridică o sumedenie de alte probleme din domeniul eticii: este posibil pentru un muritor să fie cu desăvîrșire bun? Ce se înțelege prin virtute (ἀρετή)? Virtutea este o înclinare naturală sau se poate deprinde, învăța? Aceste preocupări care și-au găsit un puternic ecou în cercurile sofistice din sec. al V-lea și pe care le regăsim în tratatele lui Platon și Aristotel s-au ivit, cum bine remarcă Wilamowitz, din antagonismul între conținutul noțiunilor « bun », « virtuos », « drept », în perioada cînd moralei aristocratice, multă vreme predominantă, i se opune morala cercurilor democrației sclavagiste[3]. În locul idealului aristocrat despre omul desăvîrșit ca înfățișare și purtare, limitat la membrii aristocrației, Simonides înfățișează un alt criteriu de prețuire morală:

πάντας δ' ἐπαίνημι καὶ φιλέω
ἑκὼν ὅστις ἔρδῃ μηδὲν αἰσχρὸν· ἀνάγ-
και δ' οὐδὲ θεοὶ μάχονται
v. 19—21.

[1] *Prometeu înlănțuit*, v. 265—269
ἐγὼ δὲ ταῦθ' ἅπαντ' ἠπιστάμην
ἑκών, ἑκὼν ἥμαρτον, οὐκ ἀρνήσομαι·
θνητοῖς ἀρήγων αὐτὸς ηὑρόμην πόνους.
Οὐ μήν τι ποιναῖς γ' ὠόμην τοίαισί με
κατισχνανεῖσθαι πρὸς πέτραις πεδαρσίοις,
τυχόντ' ἐρήμου τοῦδ' ἀγείτονος πάγου

[2] 1913, p. 159—191.

[3] *Op. cit.*, p. 175 și urm.

www.cimec.ro

El introduce aşadar ca etalon de măsură al unui ἀνὴρ ἐσθλός un element cu desăvîrşire nou. Nici înfăţişarea, nici obîrşia, nici gloria, nici falsa strălucire nu sînt atributele unui ἐσθλός, adjectiv cu o accepţie bine definită în Grecia arhaică desemnînd pe aristocraţi, ci o conştiinţă curată. Demn de laudă este cel care nu săvîrşeşte nimic αἰσχρόν, adică nimic împotriva propriei lui conştiinţe. Un asemenea etalon de apreciere, reflectînd străduinţa omenească de a atenua suferinţele rezultate în urma relaţiilor între membrii unei societăţi bazate pe exploatare, este în mare măsură subiectivist. În ce constă τὸ αἰσχρόν, fapta urîtă, ruşinoasă, poetul lasă aprecierea la capacitatea de înţelegere a conştiinţei omeneşti: ἐκὼν ὅστις ἔρδῃ μηδὲν αἰσχρόν. Poemul se încheie cu următoarea strofă: « Nu sînt un cîrcotaş. Mie mi-e de ajuns cel care nu e rău, nici prea neajutorat, cel care cunoaşte dreptatea prielnică cetăţii, omul sănătos la minte. Pe acesta, fii sigur, nu-l voi mustra, căci nu-s cusurgiu; fără număr sînt neamurile celor neghiobi. Aşa că cel care găseşte o desfătare în a critica poate să se satureze criticîndu-i pe aceştia. Tot ce nu-i amestecat cu ticăloşenia e bun »[1]. În această strofă, alături de negarea perfecţiunii morale pe care aristocraţii şi-o însuşiseră ca un atribut propriu, apare formulată şi ideea « căii de mijloc » în comportarea morală, a găsirii unor soluţii practice de respectare a normelor de convieţuire în cetatea stat (respectarea « dreptăţii prielnice cetăţii »).

Momentul socratic. Am discutat skolionul lui Simonides după fragmentele tragicilor, căci acest poem care pune un preţ major pe lumina conştiinţei omeneşti în comportarea morală este un precursor al concepţiei socratice despre greşeală, deşi, fără îndoială, Simonides nu s-a apropiat de rezolvarea socratică.

În cercurile sofistice unde predomina relativismul, problema greşelii de bunăvoie era rezolvată în mare măsură în sens pragmatist, adică în sensul utilităţii pentru agent a faptei săvîrşite. Socrate a iniţiat o critică violentă faţă de relativismul sofistic. Pentru Socrate morala şi comportarea morală se confundă cu *ştiinţa*, însă ştiinţa la Socrate nu avea ca obiect de studiu conexiunile obiective din natură şi societate, ci se reducea la cercetarea conştiinţei omeneşti pe care filozoful o privea cu totul detaşat de realitate. Introspecţiunea avea ca scop descoperirea unor principii generale ca « binele », « dreptatea », « utilul » independente de existenţa socială, în afara timpului şi a dezvoltării istorice, principii care izvorăsc din însăşi natura divină a conştiinţei umane[2]. După Socrate, « binele », identificat cu « adevărul », se impune raţiunii şi voinţei omeneşti şi, în consecinţă, omul tinde numai spre săvîrşirea « binelui », condiţia fericirii. Este peste putinţă ca cel care *cunoaşte* « binele » să nu-l urmărească, căci orice virtute nu-i altceva decît « ştiinţă »[3].

---

[1] V. 22—28, fr. 4 D² în traducerea lui Şt. Bezdechi

∪ ∪ οὐκ εἰμι φιλόμωμος ∪ — ∪ —
— ∪ — ἔμοιγ' ἐξαρκεῖ ὅς ἂν μὴ
κακὸς ἦι ∪ — μηδ' ἄγαν ἀπάλαμνος εἰ-
δώς γ' ὀνησίπολιν δίκαν,
ὑγιὴς ἀνὴρ· — ∪ οὔ μιν ἐγώ
μωμήσομαι· τῶν γὰρ ἠλιθίων
ἀπείρων γενέθλα· πάντα τοι καλὰ
τοῖσι τ' αἰσχρὰ μὴ μέμεικται

[2] Vezi Ion Banu, *Apreciere critică a momentului socratic*, « Studii Clasice », II, p. 113—114.

[3] Λόγους γὰρ πᾶσαν ἀρετὴν εἶναι : Aristotel, *Etica Nicom.*, VI, 13. Pe larg este expusă concepţia socratică în Xenofon, *Apomnemoneumata*, III, 9, 4.: Σοφίαν δὲ καὶ σωφροσύνην οὐ διώριζεν, ἀλλὰ τῷ τὰ μὲν καλά τε κἀγαθὰ γιγνώσκοντα χρῆσθαι αὐτοῖς καὶ τῷ τὰ αἰσχρὰ εἰδότα εὐλαβεῖσθαι σοφόν τε καὶ σώφρονα ἔκρινε. Προσερωτώμενος δέ, εἰ τοὺς ἐπισταμένους

www.cimec.ro

Concluzia acestei teze era negarea înverşunată a posibilităţii răului înfăptuit cu ştiinţă şi voinţă. Deşi faţă de sofişti Socrate s-a străduit să descopere principii generale şi permanente [1], prin faptul că s-a limitat la teze despre abstracţii etice fără legătură cu practica şi realitatea, a invocat natura divină a sufletului şi inspiraţiile misterioase ale « demonului » lăuntric [2], filozoful a rămas închistat în concepţiile pe care Lenin le-a numit « idealism primitiv » [3], direcţie filozofică care acceptă existenţa aparte, de sine stătătoare, a conceptelor.

Platon. Începînd cu dialogul de tinereţe *Protagoras* în care a comentat pe larg în mod cronat skolionul lui Simonides şi sfîrşind cu *Legile*, Platon, urmînd linia socratică, a dezbătut de nenumărate ori problema greşelii săvîrşite cu voinţă.

Şi pentru Platon, filozof idealist, « binele » este o esenţă în sine care se află în natura lucrurilor şi în conştiinţa omenească. În primele patru cărţi ale *Statului*, filozoful atenian arată pe larg cum « binele » nu poate fi definit. Sufletul tinde spre bine numai prin elanul demonic ce-l caracterizează, căci « binele », esenţă în sine, exercită o atracţie irezistibilă asupra individului. În cartea X a *Legilor* Platon atacă vehement pe sofiştii care îndrăzneră să înfăţişeze ideea de « bine » în raport cu organizarea socială. Plecînd de la atare premise, Platon, ca şi Socrate, neagă posibilitatea greşelii de bunăvoie, cu un singur corectiv: introducerea noţiunii de « opinie » (δόξα), care poate să coincidă sau nu cu adevărul. Nimeni nu poate fi rău dacă cunoaşte « binele » echivalat cu « adevărul »; totuşi « opiniile false » pot denatura viziunea agentului şi acesta greşeşte de bunăvoie, deoarece a apucat pe o cale greşită. Cum însă o astfel de greşeală este provocată de o « eroare » de judecată, teza platonică este în fond identică cu cea socratică. Iată unele din textele platonice privitoare la problemă: *Protagoras* [4], 344 d: « Simonides nu era doar aşa de ignorant să susţină că îi laudă pe acei care nu săvîrşesc nici o faptă rea de bunăvoie. 344 e. Căci eu, nu ştiu cum, sînt încredinţat că nici un învăţat nu e de părere că un om greşeşte sau face o faptă rea, urîtă, de bunăvoie, ci oamenii instruiţi ştiu foarte bine că toţi cei care săvîrşesc o faptă rea sau urîtă o fac fără voia lor. Tot astfel şi Simonides nu vrea să spună că el se face apologetul acelora care săvîrşesc răul de bunăvoie; ci el spune acest « de bună voie » relativ la sine însuşi. Căci el era încredinţat că adesea un om de cultură şi educaţie e silit să se facă apărătorul cuiva în contra voinţei sale.» 346 b. « Cred că şi Simonides a fost convins că adesea a lăudat sau a făcut apologia vreunui tiran sau altui om de soiul acesta, nu de bunăvoie, ci silit.» 346 d. «Mie mi-e de ajuns şi omul de mijloc care nu face nici un rău. Căci îi iubesc pe toţi ». 346 e. Şi aici se slujeşte de dialectul mitilenian (ἐπαίνημι) întrucît se adresează lui Pittakos cînd spune: « pe toţi îi laud şi-i iubesc de bunăvoie », aici trebuie să facem o pauză după cuvîntul de « bunăvoie » (ἑκών), « care nu fac nici o faptă urîtă », însă se întîmplă să şi laud ori să iubesc pe unii împotriva voinţei mele ».

μὲν ἃ δεῖ πράττειν, ποιοῦντας δὲ τἀναντία σοφούς τε καὶ ἀκρατεῖς εἶναι νομίζοι. Οὐδὲν γε μᾶλλον, ἔφη, ἢ ἀσόφους τε καὶ ἀκρατεῖς πάντας γὰρ οἶμαι προαιρουμένους ἐκ τῶν ἐνδεχομένων, ἃ οἴονται συμφορώτατα αὑτοῖς εἶναι, ταῦτα πράττειν· νομίζω οὖν τοὺς μὴ ὀρθῶς πράττοντας οὔτε σοφοὺς οὔτε σώφρονας εἶναι. 5. Ἔφη δὲ καὶ τὴν δικαιοσύνην καὶ τὴν ἄλλην πᾶσαν ἀρετὴν σοφίαν εἶναι. Τά τε γὰρ δίκαια καὶ πάντα ὅσα ἀρετῇ πράττεται καλά τε κἀγαθὰ εἶναι. Καὶ οὔτ' ἂν τοὺς μὴ ἐπισταμένους δύνασθαι πράττειν, ἀλλὰ καὶ ἐὰν ἐγχειρῶσιν, ἁμαρτάνειν.

[1] Ion Banu, *op. cit.*, p. 115.
[2] Roger Garaudy, *Libertatea*, Ed. politică, Bucureşti, 1958, p. 52.
[3] *Caiete filozofice*, ESPLP, 1956, p. 300.
[4] În traducerea lui St. Bezdechi, Cluj—Sibiu, 1941.

www.cimec.ro

Înlocuind o virgulă, Platon a denaturat deci cu totul gîndirea lui Simonides, deşi, aşa cum a remarcat Wilamowitz [1], n-ar fi avut nici un motiv s-o facă, Simonides fiind un precursor al teoriei despre cunoaşterea binelui prin luminile conştiinţei. *Protagoras* (continuare) 358 c: « Dacă deci, zisei eu, plăcutul este bun, nici un om care ştie că există ceva mai bun decît ceea ce face el, şi crede că-l poate face şi el, nu va mai face aceasta, cînd are putinţa să facă mai binele; şi această neputinţă de a te împotrivi ţie însuţi, nu e decît neştiinţă, iar stăpînirea de sine nu e decît înţelepciune. Dar cum? Voi numiţi neştiinţă a avea o idee greşită şi a se înşela despre lucrurile cele mai importante? Şi de data aceasta împărtăşiră cu toţii părerea mea. Nimeni aşadar, le spuneam eu, nu se îndreaptă de bunăvoie spre rele sau spre ceea ce consideră drept rele 358 d şi nici nu cred că stă în firea omului să meargă din propria lui pornire spre ceea ce socoteşte un rău, în loc să meargă spre bine. Cînd însă e silit să aleagă din două rele una, nimeni nu va alege pe cel mai mare, cînd îi stă în putinţă să-l aleagă pe cel mai mic ».

Hippias Minor. Ideile principale ale dialogului sînt următoarele: 1. Nu există diferenţă între omul mincinos şi cel sincer deoarece amîndoi *ştiu* care-i adevărul. 2. Există diferenţă numai între cine cunoaşte şi cine nu cunoaşte adevărul. 3. În consecinţă, cel care cunoaşte adevărul este superior celuilalt, indiferent de comportarea lui:

375 d « E straniu, Socrate, ca omul nedrept cu ştiinţă să fie totuşi mai bun decît cel care este astfel fără voia lui. — S. Aceasta se pare însă că rezultă din cele ce-am discutat ». Deducţia, după cum se vede, este pur formală.

Legile pun problema mai ales din punctul de vedere al pedepsei omului care a păcătuit. Trebuie oare să existe două feluri de pedeapsă pentru cei care greşesc voluntar şi pentru cei care greşesc involuntar?

860 şi urm.: « Cel care este nedrept este oarecum rău; dar omul rău este rău fără voia lui... Prin urmare, cel care comite o nedreptate — în ochii celui care admite că nedreptatea este involuntară — pare că a greşit fără voia lui. Se înţelege doar că trebuie să rămîn consecvent cu mine însumi. Sînt de acord că toţi muritorii greşesc fără voia lor ».

Platon a aderat la teza socratică a importanţei cunoaşterii laturii universale a conceptelor de « bine », « adevăr », « util » etc. Ca şi maestrul său însă, Platon nu a recunoscut primordialitatea materiei, a realităţii obiective faţă de concepte, ci a limitat problemele de morală la *cunoaşterea* acestor concepte, pe care le-a considerat esenţe de sine stătătoare, pe calea divinaţiei şi a dialecticii redusă la gîndirea raţională [2]. Ca atare, filozoful idealist obiectiv care a fost Platon elimina *practica* umană în cunoaşterea realităţilor morale şi în mod reacţionar o înlocuia prin *divinaţie*, căreia îi atribuia o natură mistică. Arta dialecticii raţionale, pe de altă parte, nu stă la îndemîna oricui. Concluzia care se impune este că numai oamenii rafinaţi din punct de vedere intelectual pot să se apropie prin dialectică de cunoaşterea adevărului, ei nu pot greşi de bunăvoie şi sînt singurii indicaţi să conducă treburile obşteşti.

Aristotel. Aristotel aprofundează distincţiile făcute de Socrate şi Platon supunîndu-le totodată unui sever examen critic. Platon subordona raţiunea şi voinţa omenească principiului divin din om. Aristotel, spre deosebire de Socrate

[1] *Op. cit.*, p. 178.
[2] Roger Garaudy, *op. cit.*, p. 55.

www.cimec.ro

şi Platon, crede cu fermitate în responsabilitatea faptelor, ceea ce presupune alegerea deliberată a mijloacelor de acţiune. Alegerea deliberată echivalează cu *preferinţa voluntară* (ὄρεξις βουλευτική) relativă la lucrurile care stau în puterea noastră. Principiul din care izvorăşte preferinţa este totuşi omul, individul, care prin ὄρεξις, acea formă de dorinţă care este o parte din forţa universală de atracţie spre bine, îşi caută fericirea. Unul este însă scopul (fericirea) şi altele sînt mijloacele. Omul are deplină libertate ca prin chibzuinţă (προαίρησις) să-şi aleagă mijloacele. Actul liber, τὸ ἑκούσιον προβεβουλευμένον presupune deci deliberarea care nu e condiţionată de nici o forţă exterioară şi este rezultatul unei aprecieri selective. În cartea III, cap. 2 din *Etica Nicomahică*, unde Aristotel dă definiţia cuvîntului προαίρησις, el stabileşte totodată şi diferenţele între «acţiunea voluntară» propriu-zisă, τὸ ἑκούσιον, ἡ βούλησις şi «preferinţă», ἡ προαίρησις. Acţiunea voluntară, comună copiilor şi animalelor lipsite de raţiune (ἄλογοι) are o extindere mult mai largă decît preferinţa deliberată. Τὸ ἑκούσιον este un act voluntar, dar nu orice act voluntar este o προαίρησις. Criticînd pe Platon, Aristotel nu este cîtuşi de puţin de acord cu tezele despre imposibilitatea greşelii voluntare care rezultă din teoria cunoaşterii formulată de Platon. *Etica Nicomahică*, III, 4, 2: «Urmează pentru cine identifică actul săvîrşit cu deliberare cu binele, că deliberarea celui care a ales răul nu este voluntară; dacă ar fi aşa, ceea ce este voit, este şi bun. Dar în fapt, deşi avem de-a face cu o acţiune voluntară, ea se dovedeşte rea».

III, 5, 1: «Dacă ţelul final [binele] este obiectul voinţei, iar mijloacele pentru obţinerea acestui ţel sînt un obiect de deliberare şi alegere — urmează că actele relative la mijloace vor fi împlinite în acord cu alegerea deliberată şi de bunăvoie. Virtutea depinde deci de noi ca şi viciul. 2. În circumstanţele în care putem acţiona, ne putem şi abţine; acolo unde zicem nu, sîntem liberi să spunem şi da ... 3. Dacă prin urmare înfăptuirea unor acte frumoase stă în puterea noastră, putem să le comitem şi să ne abţinem de la cele ruşinoase. Cu siguranţă depinde de noi să fim oameni de treabă (ἐπιεικεῖς) sau nişte netrebnici (φαῦλοι). 4. Astfel, a pretinde că nimeni nu e rău după propria-i voinţă (οὐδεὶς ἑκὼν πονηρός)[1] şi că nimeni nu-i fericit împotriva voinţei sale, este, după cît se pare, o afirmaţie părtaşă şi la eroare şi la adevăr. Căci nimeni nu-i fericit fără voia lui, iar pe de altă parte viciul este împlinit cu voinţă (μακάριος μὲν γὰρ οὐδεὶς ἄκων ἡ δὲ μοχθηρία ἑκούσιον). 5. Sau atunci trebuie să ne îndoim de cele ce-am spus şi să nu putem afirma că omul este principiul şi generatorul actelor sale ca şi al copiilor săi (ἢ τοῖς γε νῦν εἰρημένοις ἀμφισβητετέον καὶ τὸν ἄνθρωπον οὐ φατέον ἀρχὴν εἶναι οὐδὲ γεννετὴν τῶν πράξεων ὥσπερ καὶ τέκνων)».

6. «Dimpotrivă, dacă propoziţia ţi se pare evidentă ca înţeles şi dacă noi nu putem raporta actele noastre la alte principii decît cele care sînt în noi înşine — acele din acţiunile noastre care îşi au principiul în noi înşine, depind, şi ele, tot de noi şi sînt voluntare (καὶ αὐτὰ ἐφ' ἡμῖν καὶ ἑκούσια)».

Etica Nicomahică, VII, 2: «Iată ce se spune în mod obişnuit. Totuşi, poţi fi pus în încurcătură asupra întrebării de a şti *cum*, cu o justă concepţie a lucrurilor, poţi duce o viaţă ticăloasă. Unii[2] socot că acest lucru este peste putinţă pentru un om înzestrat cu conştiinţă. Într-adevăr, pare ciudat — aceasta era totuşi opinia lui Socrate — ca într-un om capabil să cunoască adevărul să domnească şi o altă

[1] Teza platonică.
[2] Adepţii Academiei, Xenocrates Speusipp şi alţii.

www.cimec.ro

forță care să domine conștiința ca pe o sclavă. Într-un cuvînt, Socrate combătea ideea că cineva se poate arăta lipsit de temperanță în mod conștient, ca și cum lipsa de stăpînire de sine n-ar exista. El afirma că nimeni, diriguit de o concepție justă, nu poate acționa altfel decît într-un mod minunat. În cazul contrar, la mijloc n-ar fi altceva decît ignoranța. 3. Unii sînt de acord asupra unei părți a acestor afirmații, în dezacord asupra altor părți [1]. Dintr-un punct de vedere, ei recunosc că nimic nu e mai presus decît știința. Dar asupra părerii că nimeni nu acționează împotriva a ceea ce i se pare a fi maximum de bine, nu mai sînt de acord. Ei susțin că omul care nu se stăpînește — cînd este învins de plăcere, nu posedă știința, ci numai opinia (δόξα). 4. Cu toate acestea, dacă numai opinia îl diriguiește pe om și nu știința, dacă concepția care-l face să reziste pasiunii e lipsită de vlagă și șovăielnică, ca atunci cînd ești pradă nesiguranței, te vezi silit să dai iertare celui care nu rezistă cu dîrzenie dorințelor aprige. Dar ticăloșenia nu merită iertare întocmai ca și oricare altă acțiune blamabilă ».

Critica aristotelică atinge așadar nu numai vederile platonice din domeniul eticei, ci atinge în profunzime însăși teoria cunoașterii formulată de Platon.

CONCLUZII

1. Apariția problemei greșelii săvîrșite cu știință și voință împotriva unui sistem de principii morale și norme de conduită corespunzătoare dezvoltării sociale dintr-o anumită epocă a apărut în Grecia o dată cu ivirea legislațiilor scrise din cetățile-stat sclavagiste și a suscitat mult interes pe parcursul dezvoltării activității judecătorești. Analiza situațiilor morale din viața cotidiană s-a făcut în poezia și în drama atică, iar motivele care au determinat greșelile voluntare au fost o sursă de largi dezbateri în cercurile sofistice de la Atena și în tratatele de filozofie din sec. IV î.e.n.

2. Greșeala voluntară are două aspecte: acel al educației morale primite de individ într-un anumit stadiu al dezvoltării orînduirii sclavagiste; modul cum reacționează față de individul care a săvîrșit o greșeală voluntară ceilalți membri ai societății.

Din examinarea textelor de mai sus reiese că principalele motive ale greșelii de bunăvoie în faza de întărire a societății sclavagiste în Grecia antică sînt de natură diferită:

a) decalajul între conștiința comună și progresul social, decalaj care a provocat uneori luări de atitudine hotărîtă de partea vechiului, cum este cazul Antigonei. În asemenea împrejurări, principiile și normele unui mod de viață perimat sînt considerate drept « eterne », « divine », « permanente ».

b) Interesul personal, îngust, meschin, ivit o dată cu exploatarea omului de către om, care aduce mari prejudicii membrilor societății și este condamnat cu vehemență (Hesiod, Simonides, Sofocle).

c) Constrîngerea morală, în sensul neacceptării de către individ a principiilor și normelor de conduită elaborate într-o societate împărțită în clase antagoniste (tragedia *Prometeu înlănțuit*).

3. Problema, începînd cu Hesiod, are implicații în teoria cunoașterii. Prețuirea rațiunii omenești în rezolvarea situațiilor și conflictelor ivite pe plan moral o întîlnim

[1] Platon.

www.cimec.ro

aproape în toate exemplele discutate. La poeții lirici și tragici nu există nici o tentativă de rezolvare a problemei în sensul unor soluții în contingență cu procesul cunoașterii. În schimb la Platon și Aristotel rezolvarea este conformă cu concepțiile despre lume și societate ale acestor filozofi.

Platon, filozof idealist obiectiv, condiționează posibilitatea cunoașterii « binelui » de educația primită de individ, cu alte cuvinte de clasa socială căreia acesta îi aparține. Numai rafinamentul spiritului prin jocul dialecticii gîndirii îngăduie, după Platon, dezvoltarea intelectului, înălțarea spre lumea ideilor, implicit spre cunoașterea « adevărului » pe care Platon îl desprindea total de realitatea obiectivă. Partea demonică din om, comună tuturor, îl împinge continuu pe om spre « bine » și « adevăr ». Lipsită de o educație intelectuală partea aceasta rămîne însă, cum susține Platon, neajutorată.

Negînd posibilitatea formării conceptelor etice pe calea abstractizării și a generalizării, prin procesul îndelungat al practicii sociale, Platon, care după Socrate acceptase formula mistică a existenței laturii demonice din om și preluase de la maestrul său teoria cunoașterii « esențelor » pe calea introspecțiunii — neagă împreună cu Socrate posibilitatea greșelii de bunăvoie, cu rezerva că greșeala voluntară poate fi provocată de o falsă « opinie », ceea ce în fond echivalează cu neștiința.

Aristotel, deși nu rămîne consecvent pe poziții materialiste, a făcut o critică ascuțită părerilor platonice despre imposibilitatea greșelii voluntare. Aristotel admite împreună cu Socrate și Platon existența unei părți raționale și a unei părți pasionale în sufletul omenesc — admite necesitatea dezvoltării părții raționale și tendința sufletului spre « bine » în armonie cu tendința întregii naturi.

Stagiritul în *Etica Nicomahică*, cartea II, cap. V—VI introduce însă ideea practicii în dobîndirea deprinderilor morale (ἕξεις) și consideră absurdă teza despre imposibilitatea greșelii voluntare. Aristotel nu admite împreună cu Socrate și Platon scuza « neștiinței », a « opiniei false ». El este partizanul hotărît al responsabilității în hotărîrile și faptele săvîrșite de oameni. Aristotel este de acord că omul posedă în raport cu necesitatea obiectivă libertatea de a-și alege mijloacele de acțiune. Acest lucru stă pe deplin în sfera posibilităților omenești (τὰ ἐφ' ἡμῖν) și spre acest domeniu trebuie să se îndrepte cunoașterea omenească. Spre deosebire de Socrate și Platon, Aristotel recunoaște materialitatea lumii, legăturile obiective din natură și societate, posibilitatea cunoașterii acestor legături. Omul hotărăște singur atitudinile și acțiunile sale după rațiune și sentiment. Ca atare, în cartea II a *Eticii Nicomahice*, cap. 2, Aristotel afirmă că virtutea depinde de rațiunea justă (κατὰ τὸν ὀρθὸν λόγον).

4. Greșeala de bunăvoie este însă în primul rînd o problemă aparținînd convingerilor etice ale conștiinței omenești. Problema greșelii de bunăvoie se integrează într-o problemă majoră: aceea a raportului între existența socială și formarea conștiinței etice. Nimeni dintre gînditorii antici — nici chiar Aristotel — nu a sesizat modul în care existența socială determină conștiința etică. De aceea, în problema cunoașterii realităților, majoritatea poeților și filozofilor și-au îndreptat atenția nu asupra factorului prim, realitatea obiectivă și conexiunile ei dialectice, ci asupra factorului secund, însăși conștiința. Socrate și Platon au identificat știința cu etica și au mistificat în mod idealist conceptele de « bine », « adevăr », « util » și așa mai departe, formate în conștiința umană prin practica socială, considerîndu-le esențe suprasensibile. Aristotel însuși nu este complet independent de această

www.cimec.ro

teorie idealistă, căci şi el admite năzuinţa sufletului spre « bine », laolaltă cu năzuinţa întregii lumi.

Cu toate acestea, deşi rezolvarea problemei pe plan teoretic n-a fost făcută sau i s-a dat o dezlegare în sensul idealismului primitiv [1] — faptul că greşeala cînd nu e provenită din ignoranţă sau constrîngere a fost vehement condamnată (Hesiod, Simonides, Sofocle, Aristotel) sau absurd justificată (Socrate, Platon) — indică că în pofida celor care au făcut din greşeala voluntară în primul rînd o problemă de conştiinţă etică s-a impus şi un criteriu obiectiv: respectarea intereselor societăţii.

5. Cum însă în unele din exemplele analizate condamnarea greşelilor de bunăvoie nu decurge numai din punctul de vedere al intereselor colectivităţii, ci în primul rînd din punctul de vedere al interesului individual, cum e cazul, de pildă, al imputărilor aduse de Neoptolem lui Philoctet, direcţia utilitaristă a unor astfel de atitudini apropie problema de o rezolvare pragmatistă. De altfel, latura utilităţii în săvîrşirea, unei greşeli voite a fost luată în considerare de toţi gînditorii pe care i-am adus în discuţie, începînd cu Hesiod. Concluzia generală: greşeala de bunăvoie *nu* este spre folosul celui ce o săvîrşeşte.

6. În fine, problema greşelii de bunăvoie, aşa cum a rezultat din exemplele discutate, are, şi unele legături cu categoriile filozofice de *necesitate* şi *libertate*. Cei vechi absolveau pe cel care a greşit sub imperiul unei constrîngeri independente de conştiinţa lui. Numai că necesitatea pentru cei vechi era adesea de ordin metafizic şi nu obiectiv, confundată cu μοῖρα sau cu puterea zeilor (Hesiod, Simonides, Sofocle).

În problema libertăţii, materialismul dialectic pune mare preţ pe cunoaşterea realităţii obiective — ca în felul acesta libertatea să rezulte din dominaţia omului asupra lui însuşi şi a naturii înconjurătoare [2]. Discutînd categoriile *necesitate* şi *libertate*, Fr. Engels lua în considerare pe de o parte cunoaşterea şi voinţa omenească, iar pe de alta necesitatea care rezultă din legitatea naturii. El a demonstrat în chip strălucit că dezvoltarea conştiinţei individuale şi colective schimbă neîntrerupt raporturile între *necesitate* şi *libertate* în sensul că practica omenească duce la treptata dominare a naturii de către om prin reflectarea din ce în ce mai justă a legilor naturii în conştiinţă.

De înţelegerea materialistă a categoriilor *necesitate* şi *libertate* dintre gînditorii pe care i-am luat în considerare s-a apropiat numai Aristotel. Filozoful din Stagira, spre deosebire de Platon, care reducea libertatea la supunerea pasiunilor ordinii inteligibile a « esenţelor » [3] — Aristotel a înţeles libertatea umană în sensul unei depline libertăţi a mijloacelor de acţiune, deci în sens materialist. Filozoful a luat poziţie împotriva tezei socratice şi platonice a imposibilităţii greşelii voluntare şi a subliniat ideea că omul este singurul izvor al hotărîrilor pe care le ia, întocmai cum îşi creează şi urmaşii.

Problema greşelii voluntare s-a contopit treptat în problema majoră a liberului arbitru. Această contopire s-a petrecut la un moment hotărîtor în evoluţia societăţii sclavagiste greceşti — o dată cu grava criză care a zguduit lumea greacă la sfîrşitul sec. al V-lea î.e.n. şi care a imprimat o nouă direcţie în dezvoltarea societăţii sclavagiste din Grecia. După Democrit, epicureismul se revelă ca un sistem filozofic

[1] Vezi p. 86, nota 3.
[2] Fr. Engels, *Anti-Dühring*, ESPLP, 1955, p. 129.
[3] R. Garaudy, *op. cit.*, p. 55.

www.cimec.ro

care nu face nici o concesie idealismului. Oamenii din clasa stăpînilor de sclavi caută să sfarme lanţurile transcendente ale vechii concepţii despre destin şi zei, despre îngrădirea libertăţii de acţiune de către forţe independente şi superioare lumii materiale.

Faptul că problema greşelii voluntare s-a ivit în stadiul întăririi orînduirii sclavagiste şi a continuat să fie dezbătută în timpul marii crize prin care a trecut această orînduire, dovedeşte că membrii societăţii din Grecia arhaică şi-au pus întrebări, şi au dat răspunsuri conforme cu poziţia lor de clasă, asupra comportării individului într-o societate organizată după noi criterii, asupra fericirii individuale şi colective. Greşeala voluntară, concepută de la început ca o problemă de cunoaştere a realităţilor de majoritatea gînditorilor, aşa cum am văzut, a fost unanim condamnată cînd sursa ei echivalează cu aspectele negative din comportarea omului aparţinînd unei societăţi bazate pe exploatare şi dimpotrivă, apreciată ca un act de curaj, cînd greşeala voluntară capătă sensul combaterii vechiului şi a tiraniei.

ΈΚΩΝ ΆΜΑΡΤΑΝΕΙΝ

РЕЗЮМЕ

Данная статья ставит этический вопрос, возникший одновременно с укреплением рабовладельческого строя в древней Греции, а именно вопрос преднамеренной ошибки. Этот вопрос рассматривался такими мыслителями, как Гесиод, Симонид, Софокл, Аристотель, с точки зрения материалистической, т. е. с точки зрения объективных отношений между людьми первого разделенного на антагонистические классы строя, другими же, как Сократ и Платон, с точки зрения идеалистической, в зависимости от познания трансцендентных «эссенций». В соответствии с этими разными положениями преднамеренная ошибка была осуждена или одобрена.

Анализ исследованных в данной статье текстов показывает, что причины преднамеренной ошибки разные: отсталость этического сознания от общего социального прогресса, отрицательные черты, порожденные в человеке обществом, основанным на эксплуатации, недостаточное интелектуальное развитие; иногда, однако (например, в трагедии «Закованный Прометей»), преднамеренная ошибка являлась энергичным протестом против жизненных правил, налагаемых ненавистным политическим режимом.

Данный вопрос, в сущности — вопрос этического сознания, примыкает к теории познания и к философским категориям *необходимости и свободы*. Никто среди древних мыслителей, даже Аристотель, который больше всех близок к материалистическому решению вопроса, не понял соотношения между общественным бытием (первичный фактор) и сознанием (вторичный фактор). Исследования всех интересовавшихся этим вопросом ограничиваются кругом сознания. Однако, те поэты и мыслители, которые уловили отрицательные или положительные стороны преднамеренной ошибки, несмотря на неполное понимание вопроса, заслуживают внимания уже потому, что рассматривают данные факты в рамках общественного бытия, эволюцию которого они предчувствовали. Высокая оценка, данная «познанию действительности» (понятой

www.cimec.ro

по-разному в зависимости от разных идеологических позиций) в вопросе преднамеренной ошибки, оценка, которая встречается во всех разобранных случаях, вызывает также вопрос о *цели* или *пользе* преднамеренной ошибки для ее совершителя. В софистических кругах, где господствовал принцип относительности, понятие вопроса приближается к современному прагматизму.

Вопрос преднамеренной ошибки постепенно смешивается с вопросом свободного выбора после большого кризиса, потрясшего греческий рабовладельческий строй в конце V и в IV веке до н.э.

ΈΚΩΝ ΆΜΑΡΤΑΝΕΙΝ

RÉSUMÉ

Cette étude pose un problème d'éthique surgi au moment de la consolidation de la société esclavagiste dans la Grèce ancienne, le problème de l'erreur volontaire. Ce problème fut considéré par certains penseurs (comme Hésiode, Simonide, Sophocle, Aristote) d'un point de vue matérialiste, c'est-à-dire du point de vue des relations objectives établies entre les hommes de la première société divisée en classes antagonistes, et par d'autres (comme Socrate et Platon) d'un point de vue idéaliste, c'est-à-dire par rapport à la connaissance des « essences » extrasensibles. Par rapport à ces diverses positions l'erreur volontaire a été condamnée ou absoute.

Il résulte de l'analyse des textes étudiés que l'erreur volontaire a des sources différentes: le décalage entre le progrès social et la conscience éthique toujours plus lente à le suivre, les mauvais penchants développés dans l'homme par une société basée sur l'exploitation, le développement insuffisant de la raison; pourtant, dans certains cas (surtout dans la tragédie *Prométhée enchaîné*), l'erreur s'identifie à une vigoureuse protestation contre un mode de vie imposé par un régime politique odieux.

Le problème, au fond un problème de conscience éthique, a de larges implications dans la théorie de la connaissance et des contingences avec les catégories philosophiques de nécessité et de liberté. Personne parmi les anciens penseurs, pas même Aristote, qui, pourtant, est plus près de la solution matérialiste du problème, n'a compris le vrai rapport entre l'existence sociale (facteur primaire) et la conscience (facteur secondaire). Les investigations de ceux qui se sont préoccupés du problème se bornent au domaine de la conscience. Et pourtant les poètes et les philosophes qui ont saisi les côtés négatifs ou positifs de l'erreur volontaire, même sans une compréhension complète, ont le mérite d'avoir apprécié les faits dans l'ensemble de l'existence sociale dont ils ont entrevu l'évolution. La grande importance attribuée à la connaissance de la réalité (diversement conçue selon les positions idéologiques différentes) par rapport à la question de l'erreur volontaire, présente dans tous les cas discutés, entraîne aussi la discution de la *fin* ou de l'*utilité* de l'erreur volontaire, pour son auteur. Dans les cercles sophistes, où le relativisme était prédominant, l'interprétation du problème se rapproche du pragmatisme moderne.

Après la grande crise qui ébranla le régime esclavagiste grec à la fin du V-ème et pendant le IV-ème siècle av. n. è. la question de l'erreur volontaire se confond graduellement avec celle du libre arbitre.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

DIE ANSCHAUUNGEN DES ARISTOTELES ÜBER KÖRPERLICHE ERZIEHUNG ALS TEIL DER PAIDEIA IN IHREM HISTORISCHEN ZUSAMMENHANG

VON
PETER MUSIOLEK

I

Die Griechen selbst haben sich in der Dichtung — seit Homer — und in wissenschaftlichen und politischen Lehrmeinungen — seit dem 6. Jahrhundert v.u.Z. — mit Fragen des bei ihnen geübten Sportes auseinandergesetzt. Die Rolle des Sports im Leben der Griechen spiegelt sich auch in ihren künstlerischen Darstellungen wider, in den Skulpturen von Wettkämpfern wie in der Vasenmalerei. Bereits seit dem 6. Jahrhundert findet sich neben dem allgemeinen Ruhm des Sports der Beginn einer Kritik an seiner Entwicklung. Als der Syrer Lukianos im 2. Jh. u.Z. seinen *Anacharsis* schrieb und rückblickend die griechische Gymnastik noch einmal mit vollstem Lobe bedachte, spielten Gymnastik und Agonistik längst nicht mehr die frühere Rolle und er mag die harmonische körperliche und geistige Ausbildung die καλοκαγαθία vergangener Zeiten als Bildungsideal zur Rettung aus den herrschenden Zuständen gesehen und gepriesen haben. Er fand damit aber keine besondere Beachtung, ebenso wenig wie Philostratos, welcher im 3. Jh. seinen Ἡροϊκός und seinen Γυμναστικός schrieb. Im Jahr 393 wurden von Theodosius die olympischen Spiele verboten.

In der Zeit der Renaissance forderten Vittorino da Feltre, Hieronymus Mercurialis, Petrus Faber (mit seinem 1590 in Paris erschienenen Werk *Agonisticon*) eine Erneuerung der Körperkultur des Altertums — für die gebildeten Kreise.[1]

Im 17. und 18. Jahrhundert verlangten Locke, auch Rousseau die Einführung von Körperübungen für alle. Und durch Gutsmuths, Vieth und den „Turnvater" Jahn verbreiteten sich diese Bestrebungen in Deutschland. Winckelmann dachte schon um die Mitte des 18. Jhs. an Ausgrabungen in Olympia, aber erst durch Ernst Curtius wurde dieser Plan in der Mitte des 19. Jhs. in Angriff genommen. Schon 1859 versuchte man eine Nachahmung der alten olympischen Spiele und 1896 kam es schließlich zur Wiedererweckung der antiken olympischen Spiele in der

[1] F. Mezö, *Die Geschichte der olympischen Spiele*, München, 1930, S. 214.

www.cimec.ro

Neuzeit. Besonders seit dieser Zeit ist eine große Menge von Arbeiten über den Sport im Altertum erschienen. Die Betrachtung der Probleme war stets, wie jede Geschichtsschreibung, abhängig von ihrer Epoche.

Die Frage der Körpererziehung und des Sports ist auch bei uns ein Erziehungsproblem und die Problematik des Themas erfordert eine neue Auseinandersetzung unter neuen Gesichtspunkten. Der sowjetische Forscher M.M. Kublanow[1] z.B. berichtet von den Wettkämpfen in den von Griechen gegründeten Städten der nördlichen Schwarzmeerküste. Wesentlich und näher zu untersuchen ist der Zusammenhang von körperlicher und geistiger Ausbildung und von sportlicher und gesellschaftlicher Entwicklung. Der Sport rückt als eine Teilfrage in das umfassendere Problem der Paideia, der Menschenbildung, und ihrer historischen Beziehungen ein. Werner Jaeger[2], der die *Paideia* in den Mittelpunkt einer großen Spezialuntersuchung gestellt hat, führt diese Analyse nur bis Platon. Von einer speziellen Auseinandersetzung mit W. Jaeger kann daher im folgenden abgesehen werden. Ich versuche im Rahmen einer neuen Aufrollung der politischen und persönlichen Bildungsprobleme der Griechen zunächst einen kleinen Ausschnitt zu behandeln, die Anschauungen des Aristoteles über Körpererziehung, die eine Kritik des damals Bestehenden und neue Vorschläge enthalten.

II

Alls Quellen für meine Untersuchung dienen mir die *Nikomachische Ethik* und die *Politik* des Aristoteles. Die Schrift, in der Aristoteles seine Gedanken über Erziehung und somit also auch über Körpererziehung hauptsächlich ausdrückt, ist die *Politik*. Die *Politik* steht in direktem Zusammenhang mit der *Nikomachischen Ethik*. Die *Politik*, so formuliert W. Jaeger, sei „an die 'Ethik' angeknüpft, um beide zu einer einzigen, das Individuelle und das Soziale umfassenden Wissenschaft vom Menschen ἡ περὶ τὰ ἀνθρώπινα φιλοσοφία zu vereinigen."[3]

Allein durch diese Quellenlage ist schon deutlich, daß der antike Philosoph Sport und Körpererziehung nicht isoliert, sondern in einem ethischen und politischen, also historischen Zusammenhang gesehen hat.

Da die Datierung der Schriften des Aristoteles strittig ist, gebe ich kurz die Auffassung an, von der ich bei der nachfolgenden Untersuchung ausgehe.

Die Entstehungszeit der *Politik* kann nicht genau festgestellt werden. Jaeger[4], Arnim[5], Gohlke[6] u.a.[7] unterscheiden verschiedene Schichten und es kann auf

[1] M. M. Kublanow, *Die Legende vom Wettkampf Achills und die agonistischen Festtage in Olympia*, Jahrbuch des Museums für Geschichte der Religion und des Atheismus der Akademie der Wissenschaften der UdSSR, I, 1957, S. 222ff; *Agone und agonistische Festveranstaltungen in den antiken Städten der nördlichen Schwarzmeerküste*, *Das Altertum*, Zeitschrift der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Bd. VI, 1960, Heft 3, S. 131ff.

[2] W. Jaeger, *Paideia*, 3 Bde, Berlin, 1959.

[3] W. Jaeger, *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Berlin, 1923, S. 277.

[4] W. Jaeger, *a.a.O.*, S. 279.

[5] H. v. Arnim, *Zur Entstehung der aristotelischen Politik*, Wien-Leipzig, 1924, S. 3.

[6] P. Gohlke, *Die Entstehung der aristotelischen Ethik, Politik, Rhetorik*, Brünn—München—Wien, 1944, S. 5 (Vorbemerkung).

[7] vgl. F. Überwegs *Grundriß der Geschichte der Philosophie* 1. Teil: *Die Philosophie des Altertums*, herausgegeben v. K. Praechter, Darmstadt, 1958, 14. Aufl. (Abdruck der 12. Auflage 1926), S. 371.

www.cimec.ro

alle Fälle angenommen werden, daß die Arbeit nicht im unmittelbaren Zusammenhang geschrieben wurde. Nach Werner Jaeger [1] war Wilamowitz [2] der erste, der die Vermutung ausgesprochen hat, daß in der *Politik* Schichten verschiedenen Alters übereinandergelagert sind. Als ein Anhaltspunkt ist die Erwähnung der Ermordung Philipps II. von Makedonien [3], also das Jahr 336 anzusehen. Ein Anhaltspunkt, der auf eine noch jüngere Zeit hinweist, wird durch die Anführung der Eroberung kretischer Städte durch Agis von Issos [4] und die Kritik an der spartanischen Verfassung [5] gegeben, die wohl erst nach der Schlacht von Megalopolis, die 331/30 den Spartanern eine Niederlage brachte, geübt werden konnte. [6] Für die Entstehung des größten Teils der *Politik* kommt also die Zeit zwischen 336 und dem Anfang der zwanziger Jahre in Frage, die Zeit der Lehrtätigkeit des Aristoteles in Athen. [7] Eine endgültige Klärung dieser Frage ist noch nicht erzielt worden, auf einen weiteren Anhaltspunkt für die Datierung gehe ich am Ende der Untersuchung ein. In die letzte Periode des Wirkens des Aristoteles gehören auch die Verzeichnisse der olympischen und pythischen Sieger, „in welchen Aristoteles' Sinn — ähnlich wie in den Politien — für das urkundliche und geschichtlich Gegebene zur Erscheinung kommt". [8] Auch die *Nikomachische Ethik* gilt als Alterswerk [9], auf ihren Zusammenhang mit der *Politik* wurde schon hingewiesen. Aristoteles hat uns selbst hierfür ein Zeugnis am Schluß der *Nikomachischen Ethik* hinterlassen [10].

Gohlke [11] spricht sich dafür aus, daß man den Angaben des Strabon (XIII 1, 54) und des Plutarch *(vit. Sull.* 26) Glauben schenken darf. Demnach sieht die Überlieferung der *Politik* so aus: Nach dem Tode des Aristoteles kam seine *Politik* an Theophrast, welcher sie weiter an Neleus aus Skepsis vererbte. Nach dem Tode des Letzteren kam sie weiter an Verwandte, die wahrscheinlich aus Furcht, die pergamenischen Fürsten könnten ihnen die Schriften für ihre eigene Bibliothek wegnehmen, diese versteckten. Um 100 v.u.Z. wurden die Schriften von einem Bücherliebhaber wiederentdeckt, der sie nach Athen brachte. 86 v.u.Z. wurde Athen von Sulla erobert, und dieser nahm auch die Schriften des Aristoteles an sich. 70 v.u.Z. gab der Peripatetiker Andronikos von Rhodos auf Grund von Abschriften eine Neuausgabe heraus und entwarf einen Katalog. Durch seine Ausgabe wurde das Studium des Aristoteles neu belebt. Über arabische Schriftsteller, Ibn el Kifti (gestorben 1248) und Ibn Abi Oseibiam (gestorben 1269) ist uns auch das Verzeichnis des Peripatetikers Ptolemaios unvollständig erhalten geblieben. [12]

Thomas von Aquino, der sich mit Aristoteles auseinandersetzte, förderte auch die Übersetzung von dessen Werken. In Europa wurde im 13. Jh. die Übersetzung des Mönches Wilhelm v. Moerbecke bekannt. 1492 wurde eine lateinische

[1] W. Jaeger, *a.a.O.*, S. 279 (Anm. 3).
[2] U.v. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, Berlin, 1893, I. Bd., S. 356.
[3] Aristoteles, *Politik* V 1311b.
[4] ebenda II 1272b.
[5] ebenda II 1270a, b.
[6] P. Gohlke, *Aristoteles und sein Werk*, Paderborn, 1948, S. 142ff.
[7] vgl. F. Überweg, *a.a.O.*, S. 371.
[8] F. Überweg, *a.a.O.*, S. 373.
[9] F. Dirlmeier, in *Nikomachische Ethik*, übers. v. Franz Dirlmeier, Berlin, 1956, Einleitung, S. 249.
[10] Aristoteles, *Nikomachische Ethik*, X 1181b.
[11] P. Gohlke, *a.a.O.*, Paderborn, 1948, S. 123.
[12] F. Überweg, *a.a.O.*, S. 354.

www.cimec.ro

Übersetzung von Leonardo Bruni nach einer Handschrift aus Konstantinopel gedruckt.[1] Durch die Thomisten wurde Aristoteles im Mittelalter der maßgebende Philosoph der Scholastik. Seine Lehrmeinung wurde zum Dogma. Erst nach der Befreiung von diesem Dogma begann man sich erneut mit Aristoteles zu beschäftigen. Wir finden z.B. zu Anfang des 19. Jhs. in Deutschland erste Untersuchungen[2] zu dem Problemkreis der Erziehung in Verbindung mit Aristoteles, der ja als der Begründer einer ganzen Anzahl von wissenschaftlichen Disziplinen, auch als der Begründer der Pädagogik, bzw. der Wissenschaft der Erziehung angesehen wurde.

Marx und Engels haben in ihren Werken Aristoteles oftmals als Quelle benutzt und vielfach auf ihn Bezug genommen[3, 4, 5]. Lenin befaßte sich mit Aristoteles besonders bei seiner Platon-Kritik.[6]

Im allgemeinen gilt die *Politik* des Aristoteles als unvollständig. Umstritten allerdings ist der Umfang der Unvollständigkeit[7, 8, 9]. Daß das Werk nachträglich verstümmelt wurde, läßt sich nicht nachweisen. Zeller[10] verweist hier auf Diogenes (Diogenes V 24) sowie auf Stobäus (*Ecl.* II, 326ff), die nicht über mehr als acht Bücher, bzw. nicht über den Inhalt der uns bekannten *Politik* hinausgehen. Die überlieferte Buchfolge ist vielfach kritisiert worden und immer noch umstritten. Ich möchte nicht auf eine nähere Erörterung der verschiedensten Theorien und ihre Argumente eingehen[11], da für die vorliegende Untersuchung eine weitere spezielle Diskussion zu dieser Frage der Entstehungsgeschichte der *Politik* nicht notwendig ist. Ich schließe mich Werner Jaeger an, der sich für die Beibehaltung der überlieferten Reihenfolge ausspricht.[12]

Nach Arnim[13] und Gohlke[14] hat Aristoteles selbst eine Umarbeitung nach Änderung seiner Ansicht über den besten Staat vorgenommen, er ist aber damit nicht zum Abschluß gekommen, woraus sich der Eindruck der Unvollständigkeit ergebe.

---

[1] W. Ducken, *Aristoteles und seine Lehre vom Staat*, Berlin, 1870, S. 35f.

[2] Fr. Gedike, *Aristoteles ... oder Fragmente über Erziehung und Schulwesen bei den Alten und Neuerern*, Berlin, 1799; C. F. Michaelis ... *Einige Ideen über Erziehung nach der Politik des Aristoteles*, Leipzig, 1800; D. A. Evers, *Fragmente der aristotelischen Erziehungskunst*, Aarau, 1806; A. Kapp, *Aristotelische Staatspädagogik*, Hamm, 1837 zitiert nach Hermann Schmidt, *Die Erziehungstheorie des Aristoteles*, Doktordissertation, Halle, 1878, S. 8.

[3] vgl. hierzu E. Ch. Welskopf, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient u. in der griechisch-römischen Antike.* Ein Diskussionsbeitrag, Akademie-Verlag Berlin, 1957, S. 84, 130, 131, 138, 178, 179, 245, 272, 273, 311, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 346, 411.

[4] E. Ch. Welskopf, *Probleme der Muße im alten Hellas*, Manuskript — S. 379ff [ersch. Berlin, 1962].

[5] Auguste Cornu, *Karl Marx u. Friedrich Engels — Leben und Werk (1818—1844)*, Berlin, 1954, I. Bd., S. 171.

[6] vgl. Lenin *Aus dem philosophischen Nachlaß*, Berlin, 1949 S. 298.

[7] siehe dazu H. v. Arnim, *a.a.O.*, S. 129.

[8] siehe dazu P. Gohlke, *Die Entstehung der aristotelischen Ethik, Politik, Rhetorik*, S. 82.

[9] siehe dazu E. Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, Leipzig, 1921, 2. Bd., S. 676.

[10] siehe dazu E. Zeller, *a.a.O.*, S. 678.

[11] vgl. hierzu Zeller, *a.a.O.*, S. 675; U.v. Wilamowitz, *a.a.O.* S. 356; W. Jaeger, *a.a.O.*, S. 279—281; F. Susemihl, Jahrb. f. Philol., 1894, S. 801 ff; P. Gohlke, *a.a.O.*, S. 110.

[12] W. Jaeger, *a.a.O.*, S. 275. — Anmerkung: Ich folge der in den Handschriften überlieferten Buchzählung, nicht der meist von den Herausgebern beliebten Umstellung, wenn auch nicht geleugnet werden soll, daß ihr ein Kern richtiger Beobachtungen zugrunde liegt. Aber die vorhandenen Schwierigkeiten sind durch Umstellung der Bücher nicht restlos zu beheben.

[13] Arnim, *a.a.O.*, S. 129.

[14] P. Gohlke, *a.a.O.*, S. 82ff.

www.cimec.ro

Es ist kaum daran zu zweifeln, daß die *Politik* von Aristoteles selbst stammt. Es mag wohl eine Reihe von späteren Einfügungen existieren, aber diese sind nicht umfangreich.

III

Für das geschichtliche Verständnis der Kritik und der Vorschläge des Aristoteles zur Körpererziehung gebe ich eine Skizze der Sportentwicklung bis zu seinen Lebzeiten. Zunächst ist bei dem gegenwärtigen Stande der Forschungen mit dem populär gewordenen Vorurteil zu brechen, daß die Bedeutung von Gymnastik und Agonistik im gesellschaftlichen, kulturellen Leben der Griechen nicht nur etwas geschichtlich Besonderes, sondern etwas schlechthin Neues gewesen sei.

Körperliche Tüchtigkeit, Kraft, Schnelligkeit, Ausdauer waren Vorbedingungen für das harte und gefahrenreiche Leben jedes Volkes, jedes Stammes auf einer frühen Stufe der Entwicklung. Bei der ungeheuren Wichtigkeit, die körperliche Kraft und Gewandtheit sowohl für den Einzelnen als auch für den Stamm besaßen, ist es verständlich, daß derjenige, welcher in allen körperlichen Fähigkeiten die Anerkennung und Bewunderung seiner Stammesgenossen erwarb, als der Stärkste und Tüchtigste auch von diesen zum Anführer gewählt wurde. Nur durch unausgesetztes, zielbewußtes und planmäßiges Üben ließ sich Kraft, Behendigkeit, Geschicklichkeit und Ausdauer erringen. Die heranwachsende Jugend, in deren Spiel das ernste Treiben ihrer erstrebenswerten Vorbilder sich widerspiegelte, zeigte gern bei kultischen Anlässen, Siegesfeiern oder Totenehrungen ihre Fähigkeiten.

So findet sich bei allen Völkern schon in frühesten Zeiten eine Art Sport. In Ägypten z.B. lassen sich Kampfübungen (Ringen, Fechten, Faustkampf) und Spiele bis 2600 v.u.Z. zurückverfolgen.[1] Zahlreiche Abbildungen in Tempeln, Pyramiden und Gräbern (z.B. Beni Hassan) zeigen, daß es sich sogar schon um einen ziemlich entwickelten Sport handelt. Auch bei Herodot[2], der Ägypten bereist hatte, finden wir Angaben über regelmäßige Kampfspiele, die, wie er meint, zu Ehren des Perseus — dessen Vorfahren aus Chemnis gestammt haben sollen — dort am oberen Nil stattgefunden haben. Diese Feststellung des Herodot erscheint bemerkenswert, weil man hätte annehmen können, daß der „Vater der Geschichtsschreibung" als Grieche eine ganz andere Einstellung als die Ägypter zu den körperlichen Übungen haben mußte. Auch die Babylonier und Assyrer haben ebenso wie die Ägypter auf Bildwerken Leistungen vornehmlich ihrer Könige bei Jagd und Krieg dargestellt, die auf eine körperliche Ausbildung schließen lassen.[3] Bei den Hethitern finden wir schon sehr früh Wagenrennen, und dieser Sport wurde dann auch von den Griechen übernommen und gepflegt. Es ist auch bekannt, daß die Hethiter rituelle Wettläufe der Vornehmen, nämlich der Palastbeamten beim Frühlingsfest, durchgeführt haben. Davon berichtet eine Keilschrift aus Boghašköi[4], die spätestens um 1200 v.u.Z. niedergeschrieben wurde. Eine Keil-

[1] *Geschichte des Sports aller Völker und Zeiten*, herausgegeben v. G.A.E. Bogeng, Leipzig, 1926, 1. Bd., S. 121.

[2] Herodot II, 91.

[3] G.A.E. Bogeng, *a.a.O.*, S. 121.

[4] C. Diem, *Gymnastischer Dreiklang Antike — Asien — Jetztzeit*, Schriftenreihe des internationalen olympischen Instituts, Berlin, Heft 2, 1938, S. 14.

Muzeul Bucureşti
CABINETUL DE ARHEOLOGIE
ION ŞERB PÂRVAN
www.cimec.ro

schrift aus dem 8. Jh. v.u.Z., die in Assur gefunden worden ist, berichtet von einem kultischen Wettlauf beim babylonischen Neujahrsfest. In bezug auf die Perser berichten uns Herodot, Xenophon und Strabo einheitlich von einer entwickelten Körperkultur. In der Bibel finden sich Hinweise auf eine sportliche Betätigung der Juden. So soll die Kunst des Steinschleuderns, die der junge David dem Riesen Goliath gegenüber so meisterhaft zeigte, besonders bei den Benjaminiten in hoher Blüte gestanden haben. Es wird auch von Bogenschießen, Wettlauf, Ringkampf und Schwimmen berichtet. Bei Zachar. 12,3 spielt der „Prüfstein" eine große Rolle, an welchem die jungen Leute ihre Kraft bewiesen. Der Versuch aber, ein Gymnasion nach dem Muster der Griechen zu errichten, stieß später auf heftigsten Widerstand (Makk. 4.2).

Aus Kreta kennen wir den Boxsport und auch das Stierspringen. Es ist allerdings nicht bekannt, ob diese Sprünge nicht von berufsmäßigen Athleten ausgeführt wurden. Das Boxen finden wir auch wieder in der mykenischen Kultur, wie eine Scherbe mit dem Bild von Boxern im Britischen Museum zeigt.

Ein großer Teil der Sportarten, die wir bei Homer kennenlernen [1], war auch schon in Ägypten, in Babylon, bei den Hethitern und bei den Kretern bekannt. Ebenso wie bei fast allen Darstellungen aus den altorientalischen Städten handelt es sich in der *Ilias* und in der *Odyssee* um eine kleine bevorrechtete Klasse, die wir bei körperlichen Übungen und Wettkämpfen sehen. Heroen und Aristokraten sind es, die sich bei Homer im sportlichen Wettkampf messen. Wir finden auch hier keinen Anhaltspunkt dafür, daß das Volk teilgenommen hätte. In der *Ilias* wird uns geschildert, wie Nestor seinen Sohn berät, auf welche Weise dieser am besten den Sieg erringen könne. Eine systematische und organisierte körperliche Erziehung finden wir aber noch nicht. Was es gibt, ist eine adlige Konvention, an die sich jeder der Aristokraten hält. Einerseits stehen sich die ἄριστοι als Wettkämpfer gegenüber, andererseits wird das Zusammengehörigkeitsgefühl nicht verleugnet, oder, wo es versagte, durch Tadel und Buße wiederhergestellt. Die sportliche Betätigung gehört zu den Rechten und Pflichten der Adelsklasse, die auch die Vorkämpfer im Kriege stellt.

Es findet sich jedoch bei Homer als Ursprung einer spezifisch griechischen Agonistik schon das bekannte und viel zitierte Wort für das Streben jedes Einzelnen: αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων. [2]

Hier deutet sich etwas Neues an und wir können diese im griechischen Leben sich zunehmend ausprägende Besonderheit geschichtlich besser verstehen, wenn wir auch die Besonderheit der ökonomischen und politischen Entwicklung bei den griechischen Stämmen und in den hellenischen Stadtstaaten beachten.

Die von Homer geschilderten Aristokraten bilden eine Klasse, in der auch der König nicht viel mehr als ein primus inter pares war, dem die jeweiligen militärischen Erfordernisse des gemeinsamen Beutezuges ein prekäres Übergewicht gaben. Der Streit um die Beute, d.h. um den privaten mobilen Reichtum, ist erbittert und in vollem Gange. Die weiterhin fortschreitende Entwicklung des Privateigentums und die Entwicklung des Konkurrenzkampfes konnte zu der spezifisch griechischen Agonistik auch im Sport beitragen. Denken wir auch an die Staats-

[1] Homer, *Ilias II* 773–775, *XI* 698–699, *XXIII* 257–897; *Odyssee* III 112, IV 202, 625–627, VIII 22, 23, 99–260, XI 300, XIII 205, XVII 167–169, XVIII 13, 20, 39–59ff, 260, XXI 3, 73–420.

[2] Homer, *Ilias* VI 208.

www.cimec.ro

form, die die griechischen Stämme entwickelten, die Polis in ihrer ausgeprägten Form. Auseinandersetzungen der Poleis untereinander waren bei ihrer Struktur unvermeidlich. Trotzdem besaßen die Bürger der verschiedenen Poleis das Gefühl der Zusammengehörigkeit, das sich aus ihrer analogen Lebens- und Denkweise ergab, und durch eine sich herausbildende politische und kulturelle Unterschiedlichkeit gegenüber den anderen Völkern, den „Barbaren" verstärkt wurde.

Der Agon war eine spezifische Entwicklungsform im Kulturleben der Griechen allgemein, nicht nur im körperlichen Wettstreit. Wir finden Wettkämpfe in der Kunst, den Wettstreit der Lyriker und Dramatiker, der Maler und Bildhauer, der Sänger im Gesang der Chöre, der Gelehrten in der Weisheit ihrer Gedanken. Interessanterweise finden wir nur ganz selten konkrete Angaben über die Leistung an sich, d.h. wir finden keine genaue Messung von Sportleistungen. Auch die Laufbahnen hatten kein Einheitsmaß, die Leistungsgenauigkeit war für die Griechen also auf dem Gebiet des Sports kein Ziel. Ziel war die Freude am Wettkampf, die Ehre des Sieges. Die treibende Kraft für den Einzelnen war dabei der Ehrgeiz, im Wettkampfe mit gleichwertigen Gegnern alles aus sich herauszugeben und von der Gemeinschaft, der er angehörte, als Sieger geehrt zu werden. Bei den großen Festspielen, zu denen viele Poleis ihre Besten entsandten, war der Wettkampf der Einzelnen zugleich ein Wettkampf ihrer Heimatstädte.

Neben der Agonistik bildete sich noch ein weiterer besonderer Entwicklungszug der Körpererziehung und des Sports bei den Griechen heraus. Zwar blieb die Vorübung für den Krieg in der hellenischen Poleis, wie sie sich seit dem 7. Jh. stürmisch entwickelte und ausbreitete, ebenso ein wesentliches Ziel der Körpererziehung und des Sportes, wie sie es für die bevorrechtigten Minoritäten im Alten Orient und für die Angehörigen der herrschenden griechischen Aristokratie in „homerischer" Zeit gewesen waren. Aber das Kriegswesen in den Stadtstaaten begann sich seit dem 7. Jh. zu demokratisieren und damit wurde auch die körperliche Vorübung für breitere Schichten der Freien zur politisch-militärischen Notwendigkeit. Ist die vorrangige Bedeutung des Wettkampfes der eine charakteristische Zug, der den Sport bei den Griechen von der vorhergehenden Entwicklung abhebt, so ist eine gewisse Demokratisierung des Sportes der zweite.

Die Vorbereitung für den Kriegsfall war ein wichtiger Teil der Erziehung in allen Poleis, wenn auch, je nach ihrer Struktur, in verschiedener Form. Nicht nur für Sparta, auch für Kreta bezeugt Aristoteles, daß die Erziehung fast ganz auf den Krieg gerichtet war.[1] In anderen Poleis war dies nicht in dieser einseitigen Weise der Fall, aber die Ziele der Gymnastik waren überall die körperliche Ertüchtigung und die Gewöhnung an strenge Disziplin, die im Krieg nötig sind. Den bekannten hellenischen Fünfkampf bildeten Springen, Laufen, Diskuswerfen, Speerwerfen und Ringen. In einem dem Simonides zugeschriebenen Pentameter, einem Epigramm auf den Sieg des Diophon, ἅλμα, ποδωκείην, δίσκον, ἄκοντα, πάλην, wird der Fünfkampf geschildert. Das sind nicht Übungen des eigentlichen Kampfes, aber dessen Vorbedingungen. Das Springen wurde als Weitsprung mit Hanteln geübt, bei den olympischen Wettkämpfen nahm der Wettlauf die erste Stelle ein und seit der 65. Olympiade, etwa 520 v.u.Z., wurde eine direkte Vorübung des Laufs beim Angriff geübt, nämlich der Lauf in der Rüstung, wichtig für die Hopliten, ökonomisch gesehen für die Schichten mit einem mittleren Ver-

[1] Aristoteles, *Politik* VII 1324b.

DO... PROFESSOR
www.cimec.ro

mögen. Daß die attischen Hopliten z.B. bei Marathon siegten, soll dadurch erreicht worden sein, daß sie im Laufschritt die Ebene von Marathon durchmaßen und dadurch die Perser überraschten. [1] Die Spartiaten, die im Kriege die Phalanx bildeten, waren alle körperlich gleichmäßig ausgebildet. Auch der Ringkampf war eine direkte Vorübung für den Krieg. Die Thebaner, die eine besondere Methode im Ringen hatten, sollen bei Leuktra besonders auch deswegen die Oberhand behalten haben. Auch das Speerwerfen, mit dem meist ein Kampf eröffnet wurde, gehört in diese Reihe der Übungen. Der Diskus, welcher in homerischer Zeit noch ein einfacher Feldstein war, der als Waffe geschleudert wurde [2], wurde später zu einer Scheibe und blieb ein wichtiges Gerät der Gymnastik, nachdem sein Gebrauch im Kriege im allgemeinen aufgehört hatte. Besonders in Sparta wurde er viel gebraucht, da die Spartaner fast wie zu Homers Zeiten im Kriege noch Steine schleuderten. Anfangs wurde in Olympia nur der Wettlauf über ein Stadion geübt, bald aber schloß sich dem auch ein Doppellauf über zwei Stadien an und hinzu kam auch noch der Dauerlauf. Im Jahre 708, in der 18. Olympiade, wurde der klassische Fünfkampf (Pentathlon) eingeführt. Später erfolgten weitere Erweiterungen der Wettkämpfe durch Wettfahren und Wettreiten, Faustkampf usw. Da Körpererziehung und Sport als ein wesentlicher Teil der Erziehung zur Kriegstüchtigkeit fungierten. stieß ihre Demokratisierung in der Gesellschaft der Poleis nicht nur auf das Hindernis wesentlicher Besitzunterschiede, sondern sie hatten eine unüberschreitbare Grenze: das war die Grenze zwischen Freien und Sklaven. So scharf, ja schärfer noch als in der Waffenführung tritt in den griechischen Stadtstaaten dieser Klassenunterschied Bürger — Sklave im Sport hervor. Es ist bekannt, daß hervorragende Kunsthandwerker wie z.B. die Vasenmaler Brygos, Amasis wahrscheinlich Sklaven waren [3] und auch die Teilnahme von Sklaven an Kulten und religiösen Gemeinschaften steht fest. [4] An sportlichen Wettkämpfen jedoch nahmen Sklaven nicht teil und sie waren in die körperliche Erziehung nicht einbegriffen, auch die Heiloten nicht, obgleich sie als Leichtbewaffnete in den Kampf geschickt wurden.

Die beiden historisch spezifischen Tendenzen im griechischen Sport, die Agonistik und eine, wenn auch immer begrenzte Demokratisierung, haben sich gegenseitig gefördert, aber es haben sich auch bestimmte Widersprüche entwickelt. Ich verfolge zunächst Entwicklung und Krisenerscheinungen von Sport und Körpererziehung in dem Kreise der Poleis, für die Athen zum Prototyp geworden ist, um dann Sparta gesondert zu behandeln.

Der Ruhm der olympischen Spiele war der Ruhm des sportlichen Wettstreits, der dort stattfand, er war charakteristisch für die Bedeutung des Agons und des Sports bei den Griechen. Der gefeierteste Mann war in der hellenischen Blütezeit nicht der Dichter, nicht der Philosoph, nicht der Staatsmann, sondern der Sieger in den olympischen Wettkämpfen. Olympische Sieger gaben den Olympiaden den Namen und somit der Zeitrechnung. Sie wurden von den Dichtern gefeiert — von Bakchylides, von Pindar — bei der Rückkehr in seine Vaterstadt wurde der Sieger

[1] vgl. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, Stuttgart, 1901, 3. Bd., S. 331; vgl. Herodot VI 112

[2] Homer, *Ilias* IV 518.

[3] Brygos und Amasis sind Sklavennamen.

[4] F. Bömer, *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom*, Mainz, 1957; S. Lauffer, *Die Bergwerkssklaven von Laureion*, Mainz, 1956, 2. Teil, S. 937ff.

www.cimec.ro

im Triumph empfangen und sein Sieg war gleichzeitig der Sieg der Polis. Bei Cicero [1] findet man die Geschichte eines gewissen Diagoras, welcher von seinen zwei Söhnen, die an einem Tag den Siegerkranz empfangen hatten, im Triumph vor die Zuschauer getragen wurde. Diese riefen ihm zu, da sie ein solches Glück für einen Sterblichen zu groß fanden: „Stirb, Diagoras, denn ein Gott kannst du ja doch nicht werden". Diagoras starb wirklich vor Aufregung, in den Armen seiner Söhne erstickt. In den Augen jedes Griechen war es der Gipfel irdischen Glücks, zu sehen, daß seine Kinder die stärksten Fäuste und die schnellsten Beine Griechenlands hätten.

Die spätere Zeit bemühte sich, die Gründung der olympischen Spiele in sehr frühe Zeit zu rücken. Pelops und Herakles z.B. wurden als Stifter oder auch als Erneuerer genannt. Nach Pausanias [2] haben Iphitos und Lykurg auf Befehl des delphischen Orakels die olympischen Spiele wieder eingeführt und beide sollen den Gottesfrieden durchgesetzt haben. Mit dem Jahre 776 beginnt die Zeitrechnung nach den Olympiaden, die aber erst später eingeführt wurde. In alter Zeit gehörte die Alpheios-Ebene den Pisaten, später den Eleern, nachdem diese Pisa mit Hilfe der Spartaner zerstört hatten. Seitdem war Olympia ein geheiligter Ort und niemand sollte ihn mit Waffen betreten. Friedensboten des Zeus zogen aus, um den Hellenen die ἐκεχειρία zu verkünden; während der Spiele sollte Friede herrschen und jeder Waffenlärm schweigen, überall wo Griechen lebten. Thukydides [3] berichtet, daß schwere Strafen denen auferlegt wurden, die sich nicht fügten.

Zuerst waren es eleische Spiele, d.h. hauptsächlich der Eleer, später peloponnesische, aber schon im 7. Jh. nahmen auch andere hellenische Poleis daran teil, die Spiele wurden gesamtgriechische, sie hießen jetzt olympische Spiele. Th. Klee [4] zeigt in einer Zusammenstellung die überaus starke Beteiligung der Spartaner, aber auch das Auftreten einzelner sizilischer und unteritalischer Poleis. Dasselbe stellt auch Gardiner [5] fest.

In den Zeiten, in denen die olympischen Wettspiele von einer Auslese der Besten aus allen hellenischen Stämmen bestritten wurden, erwarb sich die Gymnastik im Leben der Griechen ganz allgemein die Wertschätzung, die man sonst bei keinem anderen Volk findet und die zu einem bedeutenden Faktor im griechischen Leben wurde. Das Streben nach körperlicher Vollendung wurde zielbewußt verfolgt; es wurde planmäßig geübt und das Können schritt fort. In dem Zwiegespräch über Gymnastik, das Lukianos den Skythen Anacharsis mit dem Athener Solon bei dem Besuch des Lykeions in Athen führen läßt, bemerkt Solon, es sei hier nicht auf die öffentlichen sportlichen Wettkämpfe und Preise abgesehen, denn solche könnten immer nur sehr Wenigen zuteil werden, vielmehr handle es sich bei der Übung und Abhärtung der Jugend um das Beste, was ein Mensch für sich wie für die Polis von den Göttern erbitten könne, um die Erhaltung der Familie und des häuslichen Glücks ebensowohl wie um Freiheit, Wohlstand und Ruhm der Gemeinschaft.

---

[1] Cicero, *Tuscul.* I, Kap. 46.

[2] Pausanias V, 82f.

[3] Thukydides V, 49.

[4] Th. Klee, *Zur Geschichte der gymnischen Agone an griechischen Festen*, Leipzig u. Berlin, 1918, S. 110.

[5] E. N. Gardiner, *Greek athletic sports and festivals*, London, 1910, S. 55.

www.cimec.ro

L. Grasberger [1] hat in seinem Werk *Erziehung und Unterricht im klassischen Altertum* versucht, „die Trümmer der pädagogischen Gesetze Solons" zusammenzustellen. [2] Seine Quelle ist hauptsächlich Aischines, und zwar dessen Rede gegen Timarchos. [3] Jeder Bürger sollte dafür sorgen, daß seine Söhne in der Gymnastik und Musik unterrichtet würden. [4] Der junge Athener sollte nicht bloß zu einem tüchtigen Krieger erzogen werden, sondern er sollte gleich vollkommen in körperlicher wie in geistiger Bildung ein vollwertiges Mitglied der Polis sein. Nur diejenigen Eltern, die sich um eine anständige Erziehung ihrer Kinder, d.h. ihrer Söhne kümmern würden, sollten von ihren erwachsenen Söhnen auch später verpflegt werden. Auf Solon soll auch zurückgehen [5], daß keine Schule vor Sonnenaufgang vom Lehrer geöffnet werden durfte, und nach Sonnenuntergang sollten alle Schulen geschlossen sein. [6] Scharfe Strafen sollten sich gegen Alle richten, die unbefugt die Schulen zu betreten versuchten. Es war keinem Erwachsenen gestattet, Schulen zu betreten und wenn der Gymnasiarch nicht für die Einhaltung dieses Gesetzes sorgte, wurde er selbst bestraft. Todesstrafe sollte den treffen, der etwas aus der Schule entwendete, was über 10 Drachmen wert war. [7] Für alle Sklaven war jegliche Teilnahme an den sportlichen Übungen verboten. [8]

Das Gymnasion [9] bestand anfänglich nur aus einem großen Übungsplatz, später, besonders nach den Perserkriegen, wurde die Anlage des Gymnasion immer größer und reicher. Die Hauptübungsstätte, die Palaistra mit abgetrennten Übungsräumen für die verschiedenen Altersstufen, war umgeben von Säulenhallen, in denen bei ungünstiger Witterung auch Übungen abgehalten werden konnten, und von Hallen für Vorträge von Philosophen und Rhetoren. Außerdem waren Badeanlagen zur Reinigung und meist auch Schwimmbecken vorhanden. Zur Anlage gehörten außerdem eine Laufbahn sowie ein Stadion zur Abhaltung von Wettkämpfen. Leiter des Gymnasion war ein von der Polis eingesetzter Bürger, der Gymnasiarch, der ehrenamtlich die Oberaufsicht führte. Für den eigentlichen Unterricht selbst waren die Sportlehrer — Gymnasten und Paidotriben — verant-

---

[1] L. Grasberger, *Erziehung und Unterricht im klassischen Altertum*, Würzburg, 1864, 3 Bände.

[2] L. Grasberger, *a.a.O.*, 1. Bd., S. 215/216.

[3] Aisch. — c. Tim. 9—12.

[4] vgl. Clarence A. Forbes, *a. a. O.*, S. 75.

[5] vgl. L. Grasberger, *a. a. O.*, S. 215.

[6] vgl. C. A. Forbes, *a. a. O.*, S. 73ff.

[7] vgl. L. Grasberger, *a. a. O.*, S. 216.

[8] s. auch Plutarch, *Solon* I.

[9] „'Gymnasion' war der gebräuchlichste Name für derlei Sportanlagen, doch findet sich vielfach auch hierfür die Bezeichnung 'Palaistra', d. h. Ringplatz. In den ersten Jahrhunderten der Gymnastik mochte wohl der einfache Ringplatz mit einer Laufbahn (Dromos) für die Ansprüche der Sporttreibenden genügt haben, später wuchsen mit den Bedürfnissen auch die Forderungen an die baulichen Anlagen. Die mannigfachen Übungsstätten des Sports verlangten getrennte Übungsräume oft von bedeutender Ausdehnung und damit trat die Unterscheidung von Palaistra und Gymnasion deutlicher in Erscheinung: die Palaistra wurde ein Teil des Gymnasion, war eben, wie der Name sagt, mit weichem Sandboden der eigentliche Ringplatz. Wo ein größeres Gymnasion nicht vorhanden war, blieb meist der Name Palaistra für den Gesamtübungsplatz bestehen, auch die Privatsportler behielten für ihre Körperschule und ihren Trainingsplatz diesen Namen bei. Eine völlig klare Unterscheidung der beiden Bezeichnungen findet sich bei den alten Schriftstellern nicht, in der späteren Zeit ist sogar häufig wieder mit dem Namen 'Palaistra' die Gesamtanlage des Gymnasion bezeichnet." G. A. E. Bogeng (Herausgeber), *a. a. O.*, S. 129.

www.cimec.ro

wortlich. [1] Oft waren diese frühere Sieger der olympischen Spiele. Pindar z.B. berichtet von Melesias. Er soll nicht weniger als 30 spätere Olympiasieger erzogen haben. Das Wissen und Können, über welches ein solcher Gymnast verfügen mußte, wird uns deutlich aus der erhalten gebliebenen Schrift des Philostratos „über die Gymnastik". Die Paidotriben waren im Unterschied zu den Gymnasten, die sich besonders später ausschließlich mit dem Training der Athleten beschäftigten, die Lehrer der Gymnastik, besonders für die Jüngeren. An vielen Gymnasien gab es auch noch besondere Angestellte für die verschiedenen Spiele, außerdem den Aleiptes, welcher für die Körperpflege, d.h. für das Einsalben und Massieren verantwortlich war. Einige traten später auch als Kurpfuscher auf, indem sie ihre Kenntnisse über die Anwendung der Gymnastik, besonders aber die Massage zur Behandlung Kranker zu verwerten suchten, und sie wurden dann von den Ärzten bekämpft. Von Hippokrates ist bekannt, daß er die Einwirkungen der Gymnastik auf den menschlichen Körper genau studierte. Ihn interessierte, wie durch aktive Gymnastik oder auch Massage gewisse Erkrankungen erfolgreich behandelt werden konnten. [2]

Im allgemeinen wurden in den Gymnasien hauptsächlich die Übungen des klassischen Fünfkampfes betrieben. Später traten noch andere Übungsformen hinzu. Niemand dachte in Athen im Gegensatz zu Sparta daran, Mädchen in der Gymnastik zu unterrichten oder Frauen zu körperlichen Übungen zuzulassen. Die Frauen waren vom politischen Leben ausgeschlossen und es ist auch bekannt, daß sie keinen Zutritt, auch nicht als Zuschauer, zu den olympischen Spielen hatten. Es sollen schon seit Solon drei Gymnasien in Athen bestanden haben. Wenn wir Demosthenes [3] Glauben schenken, der von dem Gesetz Solons spricht, welches das Entwenden von Gegenständen mit einem größeren Wert als 10 Drachmen mit dem Tode bestrafte (vgl. S. 17), und dies in Verbindung bringt mit dem Lykeion, der Akademie und dem Kynosarges, so können wir dies als Beweis hierfür ansehen. Diese Gymnasien bestanden aber zum Training der Erwachsenen und nicht für die Erziehung der Jugend. [4] Es bestanden auch sonst eine Menge von Schulen, aber völlig ohne staatliche Unterstützung und staatliche Oberaufsicht. Sonst wäre die Stelle bei Platon [5] nicht verständlich, wo Sokrates zu Alkibiades meint, daß niemand sich um die Erziehung kümmere. Und es wäre auch nicht zu verstehen, weshalb sich Aristoteles z.B. so nachdrücklich für eine Erziehung durch die Polis ausspricht.

Wenn wir die körperliche Erziehung in Athen betrachten, finden wir, daß die Begeisterung dafür und auch das Ziel in den verschiedensten Perioden unterschiedlich war. [6] Die größte Begeisterung für körperliche Erziehung finden wir im 6. Jh. und in der ersten Hälfte des 5. Jhs. Nach den Perserkriegen, wo die Griechen deutlich erkannt hatten, welche Bedeutung ihre Gymnastik für ihren Sieg hatte, kannte ihre Begeisterung für die körperlichen Übungen keine Grenzen. [7] Diese Begeisterung drückte sich nicht nur in der Verbreitung der gymnastischen Ausbildung, sondern auch in der politischen Förderung der Agonistik aus. Gerade

[1] vgl. auch Forbes, *a. a. O.*, S. 65ff.
[2] vgl. Bogeng, *a. a. O.*, S. 81/82.
[3] Demosthenes, c. Timocr. 114.
[4] Cl. A. Forbes, *a. a. O.*, S. 82.
[5] Platon, *Alkibiades*, 122b.
[6] vgl. hierzu Cl. A. Forbes, *a. a. O.*, S. 85.
[7] vgl. hierzu Cl. A. Forbes, *a. a. O.*, S. 85.

www.cimec.ro

in den demokratischen Poleis fand diese eine rückhaltlose Befürwortung, da man sich eine weittragende Bedeutung für die Erziehung der Jugend davon versprach. Groß war die Ehrung, die man den Siegern in den Wettkämpfen zuteil werden ließ und der Ehrgeiz der Poleis, Bürger aus ihrer Mitte als Sieger in den festlichen Spielen ausgezeichnet zu sehen, kam noch hinzu. Ein Sieg brachte den Glücklichen unsterblichen Namen, und so waren die Poleis bestrebt, solche Sieger der Stadt für weiteren neuen Ruhm zu erhalten. Man suchte sie in ihrem Ehrgeiz weiter aufzustacheln und durch Ehrungen aller Art zu verpflichten. Athen hatte z.B. auf Vorschlag Solons 500 Drachmen für den Sieger in den olympischen Spielen ausgesetzt. Man stiftete ihnen Ehrenplätze im Theater, gewährte ihnen Steuernachlaß, Ehrensolde, lebenslängliche Speisungen und andere Vergünstigungen. In späterer Zeit kamen noch überschwängliche Geldpreise hinzu. So wurde aus der ursprünglichen Ehrung mit dem Siegerzweig bald eine Nebensache, da doch reiche Geldgeschenke, Luxus und materielle Vorteile winkten. Und schließlich wurde aus der Agonistik, dem Wettstreit der Besten unter den vielseitig Ausgebildeten, aus dem Kampf um Ruhm und Ehre — Berufssport, einseitiges Athletentum, die bloße Jagd nach Siegerpreisen. Die Harmonie der körperlichen und geistigen Erziehung, deren Prinzip die Griechen in der Sage schon dem Kentauren Cheiron zuschrieben und mit der eine einseitige, rohe Schulung der Körperkraft überwunden worden war, wird zu einer neuen Einseitigkeit der raffinierten körperlichen Spezialistenbildung. Die Gymnasten widmeten sich der Athletik. Mit raffinierter Technik wurden Höchstleistungen erzielt, aber eben diese Überfeinerung der Technik und das Spezialistentum wirkten zerstörend auf das Ziel der Gymnastik. Man räumte den durch Berufstrainer mit aller Raffiniertheit zur Höchstleistung getriebenen Berufsathleten immer mehr das Feld, da man mit ihnen nicht konkurrieren konnte. Man mag vielleicht zeitweise noch geglaubt haben, daß die Athletik den Höhepunkt der Gymnastik darstellte, denn die verschiedenen Poleis geizten nicht mit Belohnungen und sparten nicht bei der Popularisierung. Dem Spezialistentum der Athleten, deren Lebensinhalt es wurde, von Sieg zu Sieg zu eilen, widmeten sich auch vornehmlich reiche junge Bürger, Aristokraten und solche, die es sein wollten. Sie ließen es sich etwas kosten, von Dichtern, wie z.B. Pindaros, gepriesen zu werden. Pindaros, aus dem „in seiner Aristokratie festgeschlossenen Theben, wies alles auf die Verherrlichung der *Areta* im gymnischen Festspiel hin". [1] In seinem ältesten Gedicht, der ins Jahr 498 fallenden 10. pythischen Ode [2], feiert er den Sieg eines „hochadligen jungen Siegers". In seinen Epinikien, die die Sieger der olympischen (14), der pythischen (12), der nemeischen (11) und der isthmischen (8) Spiele verherrlichen, besingt Pindaros auf Bestellung und gegen Lohn seine Klassengenossen. Er hat die Tyrannen Thrasybul und Hieron verherrlicht und die drei ersten olympischen Gedichte sind nur Herrschern gewidmet. [3] Für Pindar war die Pflege des Sports für den Aristokraten genau so selbstverständlich wie Reichtum und Grundbesitz. Und ihm selbst war der Ruhm ebenso teuer wie den um den gymnischen Sieg Ringenden. [4]

Bald hat es aber nicht an Stimmen gefehlt, die gegen diese übertriebene Bevorzugung der Athletik auf Kosten der Gesamtbildung auftraten. Schon Tyrtaios hatte

[1] J. Geffcken, *Griechische Literaturgeschichte*, Heidelberg, 1926, 1. Bd., S. 130.
[2] J. Geffcken, *a. a. O.*, S. 131.
[3] J. Geffcken, *a. a. O.*, S. 133.
[4] J. Geffcken, *a. a. O.*, S. 137.

www.cimec.ro

vom Standpunkt der Spartaner aus, d.h. im Sinne einer ausschließlich auf den Krieg gerichteten Erziehung, eine Spezialisierung angegriffen. [1] Und Xenophanes [2] stellte fest, daß bloße Athleten, wie man es auch sehen möge, auf alle Fälle für die Poleis nicht von Nutzen wären. Auch Solon [3] mag trotz der von ihm ausgesetzten Preise ähnlich gedacht haben. Auch bei Euripides [4] finden wir eine Ablehnung des Athletentums. Auch Sokrates [5] und Platon [6] sprechen sich scharf gegen das Athletentum aus. Die übertriebene Züchtung der Athleten kommt deutlich, wenn auch überspitzt, zum Ausdruck, wenn man von Berichten hört [7], wo nach Athenaios der bekannte Ringer Milon regelmäßig 20 Pfund Fleisch und ebensoviel Brot täglich zu sich genommen haben soll. In Olympia soll er an einem Tage allein ein vierjähriges Rind vertilgt haben und ein andermal um die Wette einen Ochsen zum Frühstück verzehrt haben.

Seit der zweiten Hälfte des 5. Jhs. läßt sich der Einfluß der Sophisten auf das Zurückgehen des Interesses an Gymnastik und Athletik überhaupt feststellen [8]. Deutlich ist dies von Aristophanes in seinen *Wolken* [9] ausgedrückt. Auch in den *Fröschen* [10] finden wir dieselbe Meinung. Die reiche und aristokratische Jugend beschäftigte sich lieber mit dem Pferdesport, dies erforderte weniger Körperübung als die Gymnastik. In den Memorabilien [11] läßt Xenophon Sokrates aussprechen, daß die Athener nicht nur selbst die körperlichen Übungen ablehnen, sondern sich auch über die lustig machen, welche sich noch darum bemühen. Auch die archäologischen Funde zeigen uns, daß in der Vasenmalerei in der zweiten Hälfte des 5. Jhs. viel weniger Körperübungen dargestellt werden. [12] In seinem *Plutos*, [13] einem

---

[1] Tyrtaios, Fragment 9 in H. Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1951: „Ich würde einen Mann nicht des bleibenden Gedächtnisses für wert halten und nicht von ihm reden, weder um der Tugend seiner Füße noch um seiner Ringkunst willen, und wenn auch seine Größe und Kraft gewaltig wie die der Kyklopen wäre und er den thrakischen Boreas im Laufe besiegte", Übersetzung von Diehl, *Anthologia lyrica graeca* I, Leipzig, 1937, S. 18ff.

[2] Xenophanes, Fragment 2 in H. Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1951: „Wenn einer auch in den landesüblichen Wettkämpfen den Preis davontrüge und von seinen Mitbürgern hochgeehrt würde, wäre er doch nicht soviel wert wie i c h. Denn besser als die rohe Kraft von Männern und Rassen ist m e i n e Weisheit. Fehlt doch jenem Kult (der landesüblichen Vergötterung der Athleten) jede innere Berechtigung. Daher ist es völlig ungerecht, die rohe Kraft höher zu werten als die köstliche Weisheit. Und wenn einer auch als tüchtiger Faustkämpfer unter seinen Landsleuten auftreten oder im Fünfkampf oder als Ringer sich auszeichnete oder durch die Schnelligkeit seiner Füße — was ja unter den Wettkämpfen der Männer als Zeichen besonderer Kraft gilt —, so würde dadurch doch die Wohlfahrt der Stadt in keiner Weise gefährdet". Übers. v.: *Die Vorsokratiker*, Fragmente u. Quellenberichte, übersetzt und eingeleitet von W. Capelle, Stuttgart, 1953, S. 119–120.

[3] Plutarch, *Solon*, XXIII.

[4] Euripides, Fr. 282 N.

[5] nach Xenophon *Symp.* II 17 und *Mem.* I 2, 4.

[6] Platon, *Resp.* III 404a, 410b-d.

[7] siehe Bogeng, *a. a. O.*, S. 159.

[8] Interessant ist in diesem Zusammenhang, daß wir bei den Sophisten auch Stimmen gegen den Krieg finden, vgl. den Vortrag von Alois Gerlo, Brüssel, über *Der Friedensgedanke in der griechisch-römischen Antike* in „Jubiläumstagung der Abteilung für Geschichte des Altertums", Berlin (1962).

[9] Aristophanes, *Die Wolken* 1002ff.

[10] Aristophanes, *Die Frösche*, 1069–71, 1087–88, 1092.

[11] Xenophon, *Mem.* III 12, 1.

[12] Jüthner, R. E. VII 2053–54.

[13] Aristophanes, *Plutos* 589.

www.cimec.ro

Lustspiel des Aristophanes, welches 408 aufgeführt wurde, verspottet dieser bereits die vorher so heiligen Ideale wie den Siegerkranz von Olympia. Er hält es für ein überflüssiges, direkt albernes Beginnen, für soviel Mühe, Fleiß und Zeit sich so gering belohnen zu lassen. So weit war die Entwicklung des griechischen Sports, der griechischen Gymnastik, Agonik und Athletik im 4. Jh. v.u.Z. gediehen. Andererseits war aber auch eine echte Freude am Sport noch nicht erloschen. Xenophon berichtet in der *Anabasis* [1], wie die 10 000 Söldner, nach dem mühseligen Rückmarsch aus Asien kommend, an der Küste des Meeres angelangt, zuerst sportliche Wettkämpfe veranstalteten. Xenophon, dessen Bewunderung des aristokratischen spartanischen Erziehungssystems in allen seinen Werken zum Ausdruck kommt, und auch Platon haben aus den Eindrücken ihrer Zeit heraus ihre Meinung zur Erziehung und speziell auch zur körperlichen Erziehung niedergelegt. Beide sind der Auffassung, daß die individuelle Erziehung die Schuld am Niedergang der Poleis hatte. Xenophon lobt in seiner „Erziehung des Kyros" die persische Erziehung, d.h. die staatliche Erziehung der Jugend und die Kontrolle auch über die Erwachsenen. Und Platon bedauert in seiner Politeia und in seinen Gesetzen, daß niemand die Autorität hätte zu entscheiden, in welchem Alter die Jugend in die Schule einzutreten hätte und wie sie dort zu erziehen sei. Deshalb befürwortet auch er eine Erziehung der Jugend durch den Staat, d.h. durch die Polis wie in Sparta [2], und er übernahm von Sparta auch die staatliche Erziehung der Mädchen.

In Sparta hatte der Sport ebenso wie das ökonomische und politische Leben eine andere Richtung genommen und nirgends wird vielleicht der Zusammenhang der sportlichen Entwicklung mit der Gesamtstruktur einer Gesellschaft so deutlich wie bei dem Gegensatz von Sport und Kultur in Sparta gegenüber Sport und Kultur in den anderen Poleis. In Sparta war die Fehlentwicklung zum einseitigen Athletentum vermieden worden, und als Athen im Peloponnesischen Krieg unterlegen war, neigte sich die Bewunderung vor allem der Aristokraten dem siegreichen Sparta zu.

Bei Plutarch [3] und Aristoteles [4] finden wir, daß Lykurg, der sagenhafte Gesetzgeber Spartas, angeblich vor der Festlegung seiner Gesetze Kreta besucht haben soll. M. P. Nilsson [5] sieht den Ursprung für das spartanische Erziehungssystem schon in seiner frühen Zeit, „vielleicht vor der Eroberung Lakoniens". Das Besondere ist aber, daß unter den ökonomischen und politischen Bedingungen des spartanischen Staatswesens diese Formen bewußt festgehalten, ja verschärft wurden. Das spartanische Erziehungssystem, die Agoge, war sehr streng und für jeden Bürger obligatorisch. [6] Die Erziehung kannte nur ein Ziel: Vorbereitung auf den Krieg und ständiges Üben in Kriegsbereitschaft. Die ganze körperliche Erziehung war eine Vorschule für den Krieg. Vom 7. Lebensjahr an stand die männliche Jugend unter der Obhut des Staates, und die umfassende körperliche Ausbildung war bis ins kleinste geregelt. Die geistige Erziehung beschränkte sich auf das Notwendigste. Eingeteilt in Abteilungen, wurde die männliche Jugend auf die Übungsplätze am Eurothas geführt und dort in Laufen, Springen, Ringen, Speerwerfen, Schwimmen

[1] Xenophon, *Anabasis* IV, 8, 25.
[2] Platon, *Leges* VI 764c–766b.
[3] Plutarch, *Lykurg* XIV.
[4] Aristoteles, *Politik* II 1271b 22.
[5] M. P. Nilsson, *Die Grundlage des spartanischen Lebens*, Klio XII, S. 340.
[6] Plutarch, *Agesilaos* I.

www.cimec.ro

und im Faustkampf unter der Oberleitung des Paidonomos ausgebildet. Eine jede Altersstufe beaufsichtigt die nächst jüngere. Mahlzeiten wurden gemeinsam eingenommen (Syssitien). Jährliche Geißelungen bis aufs Blut am Altar der Göttin Artemis Orthia sollten unempfindlich machen gegen körperlichen Schmerz. Und es war ein „Festtag", wenn die so erzogenen Spartiaten sozusagen zur „Übung" unbewaffnete Heiloten ermorden konnten. Auch auf die körperlichen Übungen der Mädchen erstreckte sich das Gesetz. Gesundheit und Kraft der Mütter war die Vorbedingung für einen tüchtigen Nachwuchs. Die Mädchen übten Laufen, Springen, Ringkampf, Schwimmen und die verschiedensten Tanzspiele und es gab für sie auch besondere Wettkämpfe. Nur im gleichfalls dorischen Kyrene sowie in Smyrna, auf Chios und auf Zypern wurden auch körperliche Übungen für Mädchen durchgeführt. Die Gründe für die besondere Art der spartanischen Erziehung liegen in der Besonderheit der spartanischen Polis auf politischem und ökonomischem Gebiet. Die eingeborene Bevölkerung war beim Einmarsch auf den Peloponnes durch die Spartiaten unterjocht, zu Heiloten gemacht worden. Die dauernd wieder aufflackernden Aufstände und deren brutale Unterdrückung bedingten die besondere Härte der spartanischen Erziehung. Diese begann ja schon kurz nach der Geburt. Alle Neugeborenen mußten einer Kommission vorgeführt werden, die Schwachen wurden ausgesondert und den Taigethos-Felsen hinuntergestürzt. Wer als „lebensfähig" befunden worden war, lebte von nun an eigentlich für den Staat [1], d.h. also für seine Beteiligung an der Herrschaft der Vollbürger.

Sicher hat der Verlauf des Peloponnesischen Krieges, d.h. die Niederlage Athens, Platon beeindruckt und das aristokratische Prinzip des siegreichen Sparta diente als Vorbild für die körperliche Erziehung in seinem Idealstaat. Auch Xenophon, dem Bewunderer der spartanischen Erziehung, diente diese als Vorbild für seine Schilderung der Erziehung des Kyros. Seine Liebe für Sparta ging so weit, daß er seine Söhne in Sparta erziehen ließ.

J. Burckhardt [2] schildert die körperliche Verrohung als Folge der spartanischen Erziehung. Bei den faschistischen Literaten jedoch lösten das spartanische Erziehungsideal und die spartanische Methode besondere Begeisterung aus.

Das Amusische der spartanischen Erziehung hat sich aber m.E. erst im Laufe der Entwicklung deutlich ausgeprägt. Im 7. Jh. läßt sich für Sparta noch das Vor-

[1] vgl. Clarence A. Forbes, *Greek physical Education*, The Century Co., New York u. London, 1929, S. 13.

[2] J. Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte*, Kröner Verlag, Stuttgart, 1952, 1. Bd., S. 109: „Jede Altersstufe meisterte und beaufsichtigte die nächstjüngere, und gar nie waren die Leute ἔρημοι ἄρχοντος ohne jemanden, der sie regierte. (Anm.: Es fragt sich, aber, ob die enorme Züchtigkeit des Auftretens, die den μειράκια [Jünglingen] vorgeschrieben war (Xenoph. de re publ. Laced. III, 4f) beim wirklichen Zustand nicht lauter Duckmäuser bilden mußte.) Abhärtung, Felddiebstahl, Leibesübungen, Wettkämpfe füllten die Zeit der Jugend aus, wobei eine absichtliche Verrohung kaum zu verkennen ist. Die blutigen Geißelungen vor dem Altar der Artemis Orthia, einer zu Wahnsinn und Mord treibenden Gottheit, die man nicht den Mut gehabt hatte, ins Feuer zu werfen, waren eine Ausnahme in der ganzen griechischen Welt... und ebenso der mörderische Wettkampf der Epheben. Das Ziel der Erziehung war besonders, den künftigen Krieger und Aufseher der Geknechteten an die ihm nötigen Fertigkeiten und Entbehrungen zu gewöhnen, weshalb auch die Gymnastik, die sonst in ganz Griechenland sich so reich entwickelte, hier nur in einem bestimmt abgemessenen Umfang gepflegt wurde... So kam es, daß Sparta trotz tatsächlicher Oberaufsicht über Olympia nur wenige Olympioniken und bis auf Herodot nur einen einzigen Sieger im Viergespann, den König Demaratos, aufzuweisen hatte (Anm.: Aus Pausanias VI, 2,1 erfährt man, daß seit den Perserkriegen in Sparta die Pferdezucht, d. h. eine Sache der Reichen, überhand nahm, worauf Rennsiege in Olympia

www.cimec.ro

handensein von künstlerischer Betätigung in der Vasenherstellung nachweisen. Musik, Gesänge, Lyrik (Tyrtaios) erfreuten sich besonderer Pflege.

Im Laufe der Zeit aber machten sich die negativen Wirkungen der nur auf den Krieg gerichteten Erziehung immer mehr bemerkbar und wir finden in Sparta keine künstlerische Betätigung mehr. Die Wissenschaft konnte sich bei dieser zwar gemeinsamen, aber auch völlig einseitigen Ausbildung überhaupt nicht entwickeln.

Ebenso wie die gesellschaftlichen Verhältnisse und die Entwicklung der Person, wie Ökonomie, Politik und Kultur aller führenden Poleis in eine Krise geraten waren, so auch der Sport und der Charakter derjenigen, die die sportlichen Spitzenleistungen vollbrachten.

IV

Als Aristoteles sich mit Ethik und Politik, mit Erziehung und dabei auch mit den Fragen der Körpererziehung befaßte, waren seine wissenschaftlichen Auffassungen herangereift, er war bereits in der Auseinandersetzung mit den Anschauungen seines ehemaligen Lehrers Platon begriffen. Die politische Entwicklung war seit Platons Wirken sehr schnell vorangegangen; die Aspekte des Hellenismus zeichneten sich immer deutlicher ab. Aristoteles beschäftigte sich mit Kritik und Vorschlägen zur Körpererziehung nirgends in isolierender Weise, sondern immer im Zusammenhang seiner gesamten politischen und ethischen Anschauungen, und nur von dieser Verbindung ausgehend können wir sie auch analysieren.

In seinen Untersuchungen über Ethik geht Aristoteles [1] von der Betrachtung des *telos*, des Ziels und Zwecks menschlichen Handelns, des höchsten Gutes aus, d.h. er setzt für jede einzelne Handlung einen Zweck und für die menschliche Tätigkeit überhaupt ein letztes Ziel, welches er dann näher zu bestimmen versucht. Seinen eigenen Betrachtungen schickt er eine Kritik der Ansichten seiner Vorgänger und Zeitgenossen voraus. Die meisten von ihnen, meint er, nennen zwar als höchstes Ziel des Menschen übereinstimmend *eudaimonia*, aber ihre Vorstellungen von dem Wesen der *eudaimonia* gehen weit auseinander. Einige sehen sie in den äußeren Gütern (Lust, Reichtum) oder der Ehre, andere dagegen glauben, daß es außer diesen Gütern etwas Absolutes gibt. So kritisiert er an der platonischen Auffassung des höchsten Gutes, welches Platon als eine selbständig existierende höchste Idee ansieht, daß diese keinen unmittelbaren Einfluß auf die Handlungen der Menschen und überhaupt ausüben könne [2, 3], und daß das Gute nicht nach der Art Platons

erfolgten. Ebenda einiges über das sonstige Benehmen von Spartanern in Olympia. Durch welche Ironie später König Agesilaos einigen übermütigen Spartanern das Rossenähren zur Wettfahrt verleidete, siehe Pausan. III, 8.,1 und 15,1, sowie Plutarch apophtegm. s. v. Agesil. 49.)".

[1] Aristoteles, *Nikomachische Ethik* I 1094a ff.

[2] Aristoteles, *a. a. O.*, VI 1139a, 35–36: „Denken allein setzt nichts in Bewegung, sondern das Weswegen und Wofür und seine Einstellung auf ein Handeln".

[3] vgl. Aristoteles, *a. a. O.* übers. v. F. Dirlmeier, Berlin 1956, Einleitung, S. 284: „Und so formuliert auch Aristoteles auch gleich am Anfang der Ethik, ihr Ziel sei nicht Erkenntnis (gnosis) sondern Handeln (praxis). Dementsprechend auch leitet die Ethik am Schlusse über zur Politik, genauer: zu dem wissenden Gesetzgeber, der allein so, wie die Dinge liegen, der Polis und den Einzelnen die eudaimonia geben kann. Die eudaimonia aber ist nichts gefühlsmäßiges, ist nicht 'Glückseligkeit', sondern 'ein Tätigsein der Seele im Sinne der ihr wesenseigenen Trefflichkeit' oder anders: sie ist seelische 'energeia', die den Stempel der Vollkommenheit und der Schönheit trägt".

www.cimec.ro

als eins angesehen werden könnte. [1] Aristoteles vergleicht den Begriff der *eudaimonia* mit den Zielen anderer Wissenschaften und findet, daß die *eudaimonia* an sich wertvoll und gut sei, während alles übrige bloß Mittel zur Erreichung der *eudaimonia* sei. Zwar können Ehre, Vernunft, auch praktische Tugend ἀρετή [2] wertvoll sein, aber sie sind eigentlich nur deswegen erstrebenswert, weil man durch sie zur εὐδαιμονία gelangt. [3] Im X. Buch der *Nikomachischen Ethik* weist Aristoteles darauf hin, daß das Glück, die εὐδαιμονία in der Muße zu liegen scheint. [4] E. Ch. Welskopf hat sich in ihrer Arbeit über *Probleme der Muße im alten Hellas*, in dem Kapitel über Aristoteles eingehend mit der Muße als einem von Aristoteles als zentral betrachteten Problem auseinandergesetzt. Die schon erwähnte Einheit zwischen *Ethik* und *Politik* wird auch in diesem Zusammenhang wieder sichtbar, denn auch im VII. Buch der *Politik* drückt Aristoteles [5] sich ähnlich aus. [6] In der Muße, in der sich τὰ καλά verwirklichen lassen, ist auch das Glück existent, die εὐδαιμονία. Das „Glück" und das „Schöne" sind somit nach der Vorstellung des antiken Philosophen verbunden und sie sind gebunden an die Mu e, die es nur im Frieden gibt. Das Glück und das Schöne aber sind verallgemeinerte Vorstellungen und Begriffe [7].

Aristoteles untersucht im Gegensatz zu Platon und seinen utopischen Zielsetzungen die wirklich vorhandenen ethischen Anschauungen. Die Methode des Aristoteles [8] besteht darin, zu untersuchen, „was die Menschen für Glück halten, was sie in ihrer Muße tun und treiben oder tun und treiben möchten und inwiefern Glück und Muße Elemente persönlichen und gesellschaftlichen politischen Lebens sind, endlich welche Normen er selbst für menschliches Glück und für die Ausgestaltung menschlicher Muße vertreten will und welche Normen er daher auch für die Erziehung empfiehlt". [9] Da sich aus den in die allgemeine Krise geratenen Polisverhältnissen eine systematische Ethik nicht mehr abstrahieren ließ, begnügt sich Aristoteles, als Basis ein auf Erfahrung gegründetes Einverständnis mit seinen Hörern über ethische Fragen vorauszusetzen [10] und er empfiehlt schließlich als Beispiel den „großgesinnten", „großgearteten" Bürger. [11] Diesen hochwertigen Menschen σπουδαῖος betrachtet er wie einen Gesunden gegenüber Kranken. [12] Der σπουδ ῖος besitzt hohe menschliche Qualitäten, einen ausgezeichneten Charakter, leider aber, meint Aristoteles selbst dazu, ist er in Wirklichkeit vollkommen

---

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1096a–1097b.

[2] Aristoteles, *a. a. O.*, II 1103b, 27–29: "Wir führen unsere Untersuchung nicht, um zu erkennen, was Tugend ist, sondern um gute Menschen zu werden, sonst wären die Theorien nichts nütze."

[3] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1097a-b.

[4] Aristoteles, „*a. a. O.*, X 1177b 4–6: „Die *eudaimonia* scheint in der Muße zu liegen. Denn wir verzichten nur auf Muße, um Muße zu gewinnen und führen Krieg, um den Frieden herbeizuführen"

[5] Aristoteles, *Politik* VII 1333a-b.

[6] vgl. hierzu E. Ch. Welskopf, *Probleme der Muße im alten Hellas*, S. 282.

[7] E. Ch. Welskopf, *a. a. O.*, S. 284.

[8] Aristoteles, *Nikomachische Ethik* X 1179a, 18–22.

[9] E. Ch. Welskopf, *a. a. O.*, S. 286.

[10] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1094b 14–1095a 13.

[11] Aristoteles, *a. a. O.* IV 1122a ff.

[12] Aristoteles, *a. a. O.* III 1113a 25–31.

www.cimec.ro

kaum zu finden.[1] Er soll tapfer sein[2], aber auch besonnen[3], großzügig[4], gerecht gegenüber seinen Mitbürgern.[5] Aristoteles entwickelt also[6] das Charakterbild des aristokratischen Menschen, der seinen Schülern als Vorbild dienen soll.

Aristoteles hat das Leben und Streben des Grundbesitzers und Sklavenhalter, des armen Freien, ebenso wie des Waren- und Geldhändlers, des Wucherers, des Bauern, des Handwerkers beobachtet. Diese seine Analysen sollten ihm bei seinem Ziel erkennen helfen, welche Erziehungsmaßnahmen zu ergreifen wären, um die Bürger — diejenigen, die die Polis zu leiten hätten und die er der Teilnahme an der Regierung für würdig hielt — zu guten und tüchtigen Bürgern zu erziehen. Allerdings waren ihm dabei Grenzen gezogen, die durch das geschichtliche Entwicklungsstadium gegeben waren. Aristoteles hat den Niedergang der hellenischen Polis miterlebt. Er erlebte auch den Eintritt in eine neue Entwicklungsphase, die hellenistische Staatenwelt mit ihrer Verbindung von altorientalischen Herrschafts- und Knechtschaftsformen und der antiken Form der Sklaverei. Aristoteles verfocht die Berechtigung, die Notwendigkeit der Sklaverei (vgl. seine Polemik gegen schon vorhandene Kritik an der Sklaverei[7]), er glaubte, die Möglichkeit der Aufhebung der Sklaverei würde erst durch automatisch sich bewegende Werkzeuge, die die Sklavenarbeit übernehmen könnten, gegeben werden[8].

Aristoteles' Bestrebungen gingen auch nicht dahin, sich dem Bauern, Handwerker oder Tagelöhner zu widmen. Ihn beschäftigte hauptsächlich das Leben der Grundeigentümer und Sklavenhalter. Sie waren Kern seiner Gedanken, Theorien wie auch seiner praktischen Erziehungsarbeit. Εὐδαιμονία und σχολή waren auf Grund der ökonomischen Verhältnisse nur für die bestimmte Schicht erreichbar. Obgleich Aristoteles in der Zeit der Krise der Polis lebte, blieb diese für seine Vorstellungswelt die höchste aller Formen des Gemeinschaftslebens und sein Bemühen richtete sich darauf, darin verwirklichte Lebensformen und Lebensmöglichkeiten zu erhalten. In der Polis, meint Aristoteles, streben die Menschen nach dem höchsten aller Güter.[9] Das höchste aller Güter — die εὐδαιμονία — sowohl Ziel des einzelnen als auch der Polis, trete beim Gemeinwesen bedeutender und vollständiger hervor. Es sei schöner und erhabener, wenn die Polis das Ziel verwirkliche. Das bedeute mehr, als wenn der Einzelne es erreiche.[10] Für Aristoteles ist die εὐδαιμονία Selbstzweck geworden, sich allein genügend, „autark". Dies gilt aber nur für das Leben in der Gemeinschaft, zu dem der Auffassung des Philosophen von Natur bestimmt ist.[11] Die Polis ist die Gemeinschaft von Gleichberechtigten, mit dem Ziel eines möglichst vollkommenen Lebens.[12] Unter Gleichberechtigten versteht Aristoteles nicht formell Gleichberechtigte, sondern durch Grundbesitz und Sklavenbesitz Gleichgestellte.[13]

[1] Aristoteles, *a. a. O.* IV 1124a 1—4.
[2] Aristoteles, *a. a. O.* III 1115a ff.
[3] Aristoteles, *a. a. O.* III 1117b 23.
[4] Aristoteles, *a. a. O.* IV 1119b 22.
[5] Aristoteles, *a. a. O.* V 1129b 25—27.
[6] vgl. Aristoteles, *a. a. O.* IV 1124a, 1125a.
[7] Aristoteles, *Politik* I 1252a, 1253b.
[8] Aristoteles, *a. a. O* 1253b—1254a.
[9] Aristoteles, *a. a. O.* I 1252a.
[10] Aristoteles, *Nikomachische Ethik* I 1094b, 1095a.
[11] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1097b 5—11.
[12] Aristoteles, *Politik*, VII 1328a 35—37.
[13] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1328b, 1329a.

www.cimec.ro

W. Jaeger[1] ist der Meinung, daß ursprünglich auch bei Aristoteles die von Platon übernommene Staatsutopie, die Suche nach der absoluten Form, die vorherrschende Form des politischen Denkens war und das Charakteristische des Aufbaus der überlieferten acht Bücher der *Politik* sei, „daß das Ganze in dem Entwurf eines Idealstaats gipfelt, der in den beiden letzten Büchern enthalten ist" (Vgl. hierzu die Anmerkung 12 auf Seite 98). „Aber diese Spitze erhebt sich über die breiten Erfahrungsgrundlagen einer Lehre von den mannigfaltigen Formen des realen Staatslebens, ihren Spielarten und Übergängen."[2]

Ich bin der Auffassung, daß Aristoteles in seiner *Politik* nicht einen Idealstaat propagierte, sondern daß er nach gründlichem Studium der Verhältnisse versucht hat, die Frage nach Wesen und Charakter der Polis zu beantworten. Für ihn war dies der Weg zu dem Versuch, eine Lösung für die Krisenlage der Polis zu finden.

Am Schluß der *Nikomachischen Ethik* gibt Aristoteles[3] selbst so etwas wie ein Programm für seine weiteren Untersuchungen: Zuerst will er prüfen, was etwa frühere Forscher richtig beobachtet haben, sodann mit Hilfe der Sammlung der Polisverfassungen studieren, welche Momente die Polisgemeinden und welche deren Verfassungen — jede für sich genommen — erhalten und zerstören und welches die Ursachen sind, warum die einen gut und die anderen schlecht verwaltet werden. Nach solchen kritischen Betrachtungen hofft er, besser überschauen zu können, welche Verfassung am besten ist und welche Ordnung sowie welche Gesetze und Bräuche jeder einzelnen Verfassungsform den besten Zustand gewährleisten.

Aristoteles will also die objektiven Gegebenheiten zur Grundlage seiner Forschungen machen und nicht wie Platon, in Konstruktionen verfallen. In den beiden ersten Büchern der *Politik*, die als einleitend und grundlegend betrachtet werden können, behandelt Aristoteles nach einer Klärung des Begriffes, des Ursprungs und der Bedeutung der Polis ihre materielle Grundlage und im II. Buch beschäftigt er sich mit verschiedenen Staatstheorien und Staatsformen, um ihre Mangelhaftigkeit nachzuweisen und für sich selbst die Notwendigkeit abzuleiten, zu einer besseren Lösung zu kommen. Im III. Buch erörtert Aristoteles den bestmöglichen Staat und läßt darauf im IV. Buch eine Kritik der anderen Staatsformen folgen. Im V. Buch finden wir eine historische Untersuchung über die Gründe für ihren Untergang und die Möglichkeiten der Erhaltung von Staaten und im VI. Buch ist eine Darstellung der verschiedenen Ämter zu finden. Im VII. Buch schließlich wird die Errichtung des „besten Staates" behandelt, welcher sich durch die Verfolgung des besten Zieles charakterisiert. Das beste *telos* liegt in dem besten menschenwürdigsten Leben und das beste Leben wiederum ist das Leben nach der Tugend, wobei der äußeren Mittel genug vorhanden sein müssen, um sich entsprechend betätigen zu können. Dies wird sowohl für den Einzelnen als auch für die Gemeinschaft als das Bestimmende angesehen. Aristoteles geht im VII. Buch schließlich auf die Schilderung der Beschaffenheit seiner Bürger (ihre *physis*) ein und bemerkt, daß er der Meinung sei, daß man durch drei Dinge, Natur, Gewöhnung und Vernunft, gut und tugendhaft werden könnte,[4] daß es Sache der Erziehung sei, daß man teils durch Gewöhnung, teils durch Unterricht das Erforderliche lerne.[5] Der

[1] W. Jaeger, *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, S. 275.
[2] W. Jaeger, *a. a. O.*, S. 275.
[3] Aristoteles, *Nikomachische Ethik* X 1181b.
[4] Aristoteles, *Politik* VII 1332a.
[5] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1332b.

www.cimec.ro

Schluß des VII. Buches und das VIII. Buch schließlich sind gänzlich den Erörterungen von Erziehungsfragen gewidmet.

Ich möchte anhand von einigen Beispielen zeigen, daß Aristoteles schließlich nicht nur die Erziehung überhaupt als das letzte Mittel zur Lösung der Schwierigkeiten erschien, in der die Polis sich befand, sondern daß ihm schon im Verlauf seiner Untersuchungen oftmals die Erziehung das letzte Mittel zur praktischen Lösung einzelner Probleme bedeutet. Aristoteles ist z.B. der Meinung, daß dem Sklaven zur Erlangung standesgemäßer Tugend sein Herr verhelfen müsse.[1] Er kritisiert eine andere Meinung, die den Sklaven des Zuspruchs berauben will und meint, daß man ihnen immer befehlen müsse. Sklaven müßten vielmehr stärker ermahnt und vernünftig belehrt werden als die Kinder.[2] Der Hausvater soll also die Sklaven zu ihrer speziellen Tugend anleiten, denn der Sklave wird in die Lebensgemeinschaft des *oikos* einbezogen und so ist seine Erziehung eine der Pflichten des Hausvaters.[3] Die spezielle „Tugend" des Sklaven ist allerdings eine dem Hausvater sehr nützliche — die Sklaven sollen zur Mäßigkeit und zum Fleiß erzogen werden.[4] Von Körpererziehung ist für den Sklaven natürlich nicht die Rede. Interessant ist aber in diesem Zusammenhang, daß ein Handwerker z.B. von Aristoteles zwar als geschickt angesehen, ihm aber im Unterschied zum Sklaven überhaupt keine Tugend zugebilligt wird, weil er nicht in die *Oikonomie* gehört, sondern in die *Chrematistik*, das Geld- und Gewinnstreben, mit einbegriffen ist.[5, 6] Private Tugend — die auch ein Banause haben kann — ist für Aristoteles unwichtig, denn er versteht unter den „Tugenden" nur die, die das Leben der Gemeinschaft vervollkommnen.

Im II. Buch, bei den Untersuchungen über den Besitz[7], meint Aristoteles mit Polemik gegen Platon, daß es besser wäre, wenn der Besitz Privateigentum bliebe, die Benutzung aber gemeinsam durchgeführt würde. Dahingehend müßten die Bürger beeinflußt werden, das wäre die Aufgabe des Gesetzgebers. Weiter bemerkt Aristoteles, daß man den Staat, da er eine Vielheit ist, für die Erziehung zu einer Gemeinschaft und Einheit machen müßte.[8] Der Gesetzgeber dürfe sich nicht damit begnügen, das Vermögen gleich zu machen, meint Aristoteles.[9] Er muß vielmehr auf ein mittleres Maß Wert legen. Aber auch dies würde nichts nützen, es sei viel wichtiger, die Begierden zu regeln als die Vermögen und dies wiederum wäre nicht möglich, wenn die Bürger nicht angemessen erzogen würden.[10] Es ist interessant, daß Aristoteles als das Wichtigste für den dauernden Bestand der Staatsform, „wichtiger als alles bisher Angeführte, was gleichwohl gegenwärtig überall vernachlässigt wird, eine der Verfassung angemessene Erziehung" ansieht.[11] Die besten Gesetze, hervorgegangen aus einmütiger Entschließung

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1260b.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1260b.
[3] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1259b, 18–21.
[4] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1259b–1260a.
[5] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1260a-b.
[6] vgl. E. Ch. Welskopf, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient und in der griechisch-römischen Antike* — Ein Diskussionsbeitrag, S. 335–347.
[7] Aristoteles, *Politik*, II 1263a.
[8] Aristoteles, *a. a, O.*, II 1263b.
[9] Aristoteles, *a. a. O.*, II 1266b.
[10] Aristoteles, *a. a. O.*, II 1266b.
[11] Aristoteles, *a. a. O.*, V 1310a.

www.cimec.ro

aller Staatsbürger, nützten nichts, solange nicht Sorge getragen werde, daß die Einzelnen sich in sie hineinleben und im Geist der Verfassung erzogen würden. [1]

Immer, bei jeder Kunst und Wissenschaft, muß man nach Aristoteles zunächst das Ziel (τέλος τῶν πράξεων) und dann die zum Ziel führenden Mittel unterscheiden. Beide müssen einander entsprechen. [2] Die Hauptaufgabe ist also, daß die zur Erreichung des höchsten Zieles der Polis führenden Mittel gefunden werden. Abgesehen von äußeren Hilfsmitteln, die von Aristoteles als zufällig bezeichnet werden, deren Besitz aber immerhin für wünschenswert erachtet wird, sind es drei Faktoren, welche nach Aristoteles wichtig sind, wenn man zur „Tugend" gelangen soll: Natur, Gewohnheit und Erziehung im Sinne einer die Vernunft ansprechenden Belehrung (φύσις, ἔθος, λόγος). [3] Unter Natur (φύσις) versteht Aristoteles hier angeborene körperliche und seelische Eigenschaften, [4] und, wie er an einer anderen Stelle bemerkt, u.a. auch eine Anlage zu Mut und Intelligenz. [5] Eine große Möglichkeit der Beeinflussung räumt Aristoteles der Umwelt ein. [6] Die Gegebenheiten von Natur (φύσις) her werden jedoch von Aristoteles getrennt von der eigentlichen Erziehung, wodurch die Zielbewußtheit, das Charakteristische der Erziehung hervorgehoben wird. Die „natürlichen" Gegebenheiten sind unbeabsichtigte, liegen außerhalb unserer Berechnung und sind als Vorbedingung für die Erziehung anzusehen und im günstigsten Falle sind sie nach Ansicht des Philosophen eine besondere Gabe der Götter an die „Glücklichen". [7] Um aber sowohl den Einzelnen als auch die Polis „tugendhaft" zu machen, bedarf es der Gewöhnung und der Erziehung. Diese sind abhängig von Einsicht und Willen. [8] Wichtig ist wiederum die Bemerkung des Aristoteles, daß alle Erziehungstätigkeit an die durch die Natur *(physis)* gegebenen Bedingungen anzuschließen sei. Man soll nämlich bei der Einteilung der Erziehung in gewisse Perioden berücksichtigen, daß die Erziehung nichts anderes sein soll als die Ergänzung der von der Natur offen gelassenen Lücken. [9] Aristoteles ist der Meinung, daß die Gewöhnung eine große Rolle spielt. Der Mensch erwerbe seine ersten Kenntnisse durch Nachahmung, [10] und er könne also Gutes wie Böses gleicherweise leicht annehmen, weil er zuerst noch keine Ansicht besitze, denn so wie der Körper der Seele (Psyche) vorangehe, so entwickele sich auch der vernunftlose Teil früher als der vernünftige, da jede Entwicklung von einer niederen zur höheren Stufe schreite. Im jungen Menschen zeigen sich nach der Beobachtung des Philosophen schon sehr früh Eigenwillen und Begehren, während das Denken und die Vernunft sich erst später entwickeln. Deshalb ist zu Anfang vor allem Wert auf die Entwicklung des Körpers zu legen und dann erst auf Bildung des Willens und des Denkens. [11] Für Aristoteles ist die Gewöh-

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, V 1310a.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1331b.
[3] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1332a, 40.
Aristoteles, *Nikomachische Ethik* 1179b. (In der *Nikomachischen Ethik* steht statt λόγος — διδαχή (Zeile 20), gleich darauf (Zeile 23) steht beides nebeneinander.)
[4] Aristoteles *Politik*, VII 1332a, 40–42.
[5] Aristoteles, *a. a. O*, VII 1327b, 36–38.
[6] vgl. Aristoteles, *a. a. O*, VII 1326a u. b, 1327b, 1330a, 1331a, 1329b.
[7] Aristoteles, *Nikomachische Ethik*, 1179b, 21–23.
[8] Aristoteles, *Politik*, VII 1332a, 29–32.
[9] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1337a, 1–3.
[10] Aristoteles, *Poetik*, 1448b, 4–10.
[11] Aristoteles, *Politik*, VII 1334b.

www.cimec.ro

nung zur Erlangung der „Tugend" sehr wichtig; dies geht auch daraus hervor, daß er sie nicht bloß für das Knabenalter, sondern auch später noch für Jünglinge und Männer als notwendig ansieht. [1] Es mache nicht wenig aus, sagt er, ob man von Jugend an so oder so erzogen werde, sondern damit sei alles entschieden, denn das, woran man sich gewöhnt habe, werde so unerschütterlich, daß später weder Einsicht noch Ermahnung dasselbe zu ändern vermögen. [2]

Auch beim erwachsenen Menschen spielt, nach Ansicht des Aristoteles, die Gewöhnung eine Rolle. Aus einer Handlung, die sich wiederholt, an die man gewöhnt ist oder an die man gewöhnt wird, entsteht eine feste Grundhaltung, der Charakter, welcher dann die Basis für weitere Handlungen wird.

Die Gewöhnung soll der späteren Erziehung entsprechen, verlangt Aristoteles, da beide schließlich ein- und dasselbe erreichen wollen. Da das letzte Ziel die eigentliche Tugend ist, so soll schon die früheste Gewöhnung auf dieses Ziel ausgerichtet sein, d.h. nichts soll angewöhnt werden, was diesem Ziel entgegensteht oder die Erziehung hierzu hindert. Was durch Gewöhnung in der Jugend erreicht wird, soll später Stütze bei der Erziehung sein, denn wie die körperliche Erziehung eine Vorbedingung und Vorbereitung für die des Geistes ist, so hat auch die Gewöhnung der Erziehung voranzugehen und beide müssen in harmonischem Zusammenhang stehen. [3]

Es ist für Aristoteles eine Lebensfrage der Polis, wie die Kinder erzogen werden sollen, und da die Polis ein einziges Ziel hat, so soll auch alle Erziehung für die Bürger die gleiche sein und die Sorge darüber der Polis zustehen. Dem Einzelnen dürfe nicht überlassen bleiben, nach eigenem Ermessen zu lernen, was ihm gefalle, das Gemeinsame müsse auch gemeinschaftlich durchgeführt werden und kein Bürger dürfe glauben, daß er nur sich selbst gehöre, alle seien Glieder des Staatswesens und deshalb sei es notwedig, daß die Erziehung des Einzelnen im Dienste des Ganzen stehe. In diesem Punkt lobt Aristoteles die Spartaner, da sie nicht nur den größten Eifer zeigten, sondern die Erziehung auch im wahrsten Sinn als Polisangelegenheit betrachten. [4] Polis und Erziehung sind für Aristoteles untrennbar, und die Erziehung hat dafür zu sorgen, daß der Polis und ihrer Verfassung Festigkeit und Dauerhaftigkeit gegeben sei. [5] Und die Polis soll die Erziehung als ihre eigene Angelegenheit ansehen, diese beaufsichtigen und durch Gesetze regeln, die für jeden einzelnen Bürger gleich sind. [6] Aristoteles [7] spricht sich also für eine staatliche Erziehung aus. Hierzu bemerkt C. A. Forbes [8]: „Aristotle with his communistic ideals admired this public education". Aristoteles war kein Kommunist, in der Antike hat es überhaupt keinen Kommunismus gegeben, aber die Vorstellung von der gemeinschaftlichen Nutzung des Bodens durch die Bürger hat bei Aristoteles noch nachgewirkt. [9]

---

[1] Aristoteles, *Nikomachische Ethik*, 1180a, 1–4.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, 1103b, 23–25 1179b, 16–18.
[3] Aristoteles, *Politik*, VII 1334b, 9–17.
[4] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1337a, 21–33.
[5] Aristoteles, *a. a. O.*, V 1310a, 12–22.
[6] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1337a, 21–26.
[7] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1337a.
[8] vgl. Clarence A. Forbes, *Greek physical Education*, S. 13.
[9] vgl. K. Marx u. F. Engels, *Die Deutsche Ideologie*, Berlin, 1953, S. 18–19.

www.cimec.ro

Aristoteles stellt eine Einteilung in Erziehungsabschnitte auf, von denen der erste bis zum siebenten, der zweite bis zum vierzehnten und der dritte bis zum einundzwanzigsten Jahr führt. Die Erziehung soll in den ersten sieben Jahren von der Familie durchgeführt werden, aber auch hier soll der Staat, wenn auch in beschränktem Maße, eine Beaufsichtigung ausüben, denn es darf ihm nicht gleichgültig sein, wie das Kind zu Hause erzogen wird. Im XVII. Kapitel des VII. Buches der *Politik* unterteilt Aristoteles auch diesen ersten Erziehungsabschnitt noch dreimal, d.h. bis zum zweiten, bis zum fünften und dann bis zum siebenten Jahr. In den ersten zwei Jahren soll alle Erziehungstätigkeit auf die körperliche Ausbildung gelegt werden. Wichtig ist für Aristoteles die passende Ernährung — Milch —, viel Bewegung und die Gewöhnung an Kälte, bzw. Hitze. Auch im zweiten Erziehungsabschnitt soll das Augenmerk auf das Bedürfnis des Kindes nach Bewegung gerichtet sein. Untätigkeit, aber auch übergroße Anstrengungen sind als Extreme zu vermeiden, denn sie behindern das Wachstum des Körpers, die Bewegung soll man den Kindern durch Spiele verschaffen. [1]

Der Inhalt der Spiele soll auf das spätere Leben ausgerichtet sein, sie sollen nichts Unfreies enthalten, sie dürfen weder zu anstrengend noch zu leicht sein und auch eine gewisse Freude erzeugen, die das Interesse daran erhöht. Wichtig ist, daß diese Art der Erziehung auch vom Staat beaufsichtigt werden soll. [2] Im letzten Abschnitt, vom fünften bis siebenten Jahr, will Aristoteles, daß die Kinder bereits Zuschauer dessen sind, woran sie später selbst teilnehmen werden. [3] Die beiden Abschnitte vom siebenten bis zum vierzehnten und vom vierzehnten bis zum einundzwanzigsten Lebensjahr sind für Aristoteles diejenigen, die direkt Sache der Polis sind. Es ist bemerkenswert, daß er hier als *paideia* nur die Erziehung bezeichnet, welche von Staats wegen durchgeführt wird. [4] Leider ist uns von Aristoteles keine vollständige Erziehungslehre erhalten. Im VIII. Buch seiner *Politik* finden wir eine Reihe von Bemerkungen über Gymnastik, Grammatik (Lesen und Schreiben), Musik und Zeichnen. [5] Nicht alle der vier erwähnten Gebiete werden von Aristoteles gleich ausführlich behandelt. Sehr wichtig ist für Aristoteles die Gymnastik, die eingehend im nächsten Kapitel behandelt wird.

Ein großer Teil des letzten Buches der *Politik* ist der Musik gewidmet. Zunächst stellt Aristoteles fest, daß es nicht leicht sei, über den Wert der Musik sowie über die Gründe, warum man Musik treibe, zu einem richtigen Urteil zu gelangen. [6] Aristoteles ist nicht damit einverstanden, daß die Musik jetzt allein zum Vergnügen dient, während sie früher zur *paideia* gehörte. [7] Interessanterweise wirft Aristoteles die Frage auf, ob nicht vielleicht die Musik, ähnlich wie die Gymnastik auf den Körper, einen Einfluß auf die Ethik des Menschen haben könne. [8]

---

[1] Aristoteles, *Politik*, VII 1336a, 3–28.

[2] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1336a, 28–41.

[3] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1336b, 35–37.

[4] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1336b, 37–1337a 1.

[5] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1337b, 21–25: „Man pflegt jetzt die Jugend in der Grammatik, Gymnastik und Musik, zuweilen auch im Zeichnen zu unterrichten".

[6] Aristoteles, *Politik*, VIII 1339a, 11–16, 1337b, 27.

[7] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1337b, 28–30.

[8] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1339a, 21–25.

www.cimec.ro

V

Die Erziehung soll nach Aristoteles in Beziehung zum höchsten Ziel des Menschen stehen. Jedes erwerbsmäßige und einseitige Lehren gilt für Aristoteles als banausisch und eines Freien unwürdig. Durch die Gymnastik soll die freie, schöne Entwicklung des Körpers erreicht werden, als Basis für die Entwicklung der Seele.[1] Die Körpererziehung ist für Aristoteles also im Rahmen der gesamten Erziehung der dienende Teil, aber auch als solcher unabdingbar wichtig. Schon sehr früh sollen die Kinder, da die körperliche Ausbildung die Basis der geistigen ist, der γυμναστική und παιδοτριβική übergeben werden.[2] Es wird ein besonderer Nachdruck auf die Bedeutung der Gymnastik für die Entwicklung des Körpers gelegt. Sie macht den Jüngling zum gewandten Läufer und Ringer und gibt ihm eine gute Haltung. Sie läßt den Mann mutig die Gefahren des Krieges ertragen, dem Greis ermöglicht sie ein Leben frei von Verkümmerung und Gebrechen des Alters. Als Hauptmerkmal der gymnastischen Tüchtigkeit (ἀγωνιστικὴ ἀρετή) sieht Aristoteles Stärke und Gewandtheit[3] an. Bis ein Jüngling zum Mann wird, sollen die Übungen leichter sein, jede Art von Zwangsdiät, die das Wachstum des Körpers zu benachteiligen droht, soll ferngehalten werden. Anstrengungen sollen erst drei Jahre nach der Mannbarkeit erfolgen. In der Zwischenzeit empfiehlt Aristoteles die Erziehung in den übrigen Fächern, denn es ist nicht ratsam, Körper und Geist gleichzeitig anzustrengen, weil das eine dem anderen in seinen Wirkungen hinderlich ist.[4]

Aristoteles ist gegen jedes Übermaß und seine Kritik gilt in dieser Beziehung ebenso den Methoden der spartanischen Erziehung wie andererseits dem Athletentum. Die Spartaner verfuhren seiner Meinung nach einseitig, indem sie alles übrige vernachläßigten und bloß Krieger ausbilden wollten; diese Art der Erziehung lehnte Aristoteles ab. Die Athletik aber, welche die körperliche Ausbildung als selbständig „oder gar als banausisches Gewerbe" betrieb, wurde von ihm ebenso abgelehnt, wirkte sie doch noch schädlicher, indem sie die Schönheit und selbst die Gesundheit des Körpers benachteiligt.[5]

Gegenwärtig, so meint er, seien einige von den Gemeinwesen, die den Ruf hätten, am meisten für die Erziehung zu tun, darauf bedacht, den jungen Leuten die Beschaffenheit von Athleten zu geben, und schadeten dadurch der Gestalt und dem Wachstum der Körper gleich sehr. Die Lakonen dagegen hätten diesen Fehler zwar vermieden, machten dafür aber die jungen Leute durch harte Anstrengungen fast zu Tieren, als ob das der beste Weg zur Tapferkeit wäre. Und doch soll nach Ansicht des Philosophen die Sorge des Erziehers weder auf diese Tugend ausschließlich, noch auf sie an erster Stelle gerichtet sein. Und gestände man den Lakonen auch das Gegenteil zu, so erreichten sie doch tatsächlich ihren Zweck nicht. Denn weder bei den anderen animalischen Wesen, noch bei den Völkern sehe man, daß die Tapferkeit den wildesten am meisten eigen ist, sondern vielmehr denen mit einem gezähmteren und löwenartigen Charakter. Es gebe viele Völkerschaften, die zum Morden und Menschenfressen leicht bereit seien, wie die Achäer

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1334b, 25–28.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1338b, 4–8.
[3] Aristoteles, *Rhetorik*, I 1361b, 7–26.
[4] Aristoteles, *Politik*, VIII, 1338b 39–1339a 10.
[5] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII, 1338b 9–11.

www.cimec.ro

und Heniochen am Pontus und andere, die im Binnenlande wohnten und es den Genannten darin gleich täten oder noch ärger seien als sie. Aber wenn sie auch wilde Räuber seien, so hätten sie darum doch an Tapferkeit keinen Teil. Und von den Lakonen selbst sei bekannt, daß sie den anderen nur so lange überlegen waren, als sie sich allein schwere Anstrengungen auferlegten, jetzt aber ständen sie in den Leibesübungen wie in den kriegerischen Kämpfen hinter den anderen zurück. Ihr Übergewicht sei nicht daher gekommen, daß die jungen Leute auf diese Weise übten, sondern einzig daher, daß sie sie übten gegen solche, die diese Übung vernachlässigt hatten.

So will Aristoteles denn dem Schönen, nicht dem tierisch Wilden die erste Rolle zuteilen. Nicht der Wolf oder sonst ein wildes Tier mag einen schönen Kampf bestehen, sondern vielmehr der brave Mann. Die aber in der Erziehung ihrer Söhne auf Leibesübung und kriegerische Ausbildung ein übermäßiges Gewicht legten, um sie im Notwendigeren unerzogen zu lassen, machten sie nach Ansicht des Aristoteles in Wahrheit zu Banausen, zu handwerksmäßigen Menschen.

Daß man also die Gymnastik üben solle und wie, darüber glaubt Aristoteles nach solchen Darlegungen mit seinen Hörern einverstanden zu sein. Bis zur Mannbarkeit hält er nur leichtere Übungen für angebracht und er will Zwangsdiät und Zwangsanstrengungen fernhalten, damit dem Wachstum kein Hindernis bereitet werde. Dafür, daß vorzeitige Anstrengung diese Folge haben könne, sei ein sehr deutliches Zeichen der Umstand, daß man unter den olympischen Siegern kaum zwei oder drei finde, die gleichzeitig als Männer und als Knaben gesiegt haben, weil sie bei den Übungen ihrer Knabenjahre in unnatürlicher Anstrengung ihre Kraft aufrieben. Wenn die jungen Leute aber von der Mannbarkeit ab drei Jahre lang mit den anderen Fächern beschäftigt worden seien, dann könne man das folgende Alter füglich auch zu großen Anstrengungen und Zwangsdiät heranziehen.

Denn man dürfe nicht gleichzeitig körperlich und geistig angestrengt sein. Diese beiden Beschäftigungen bringen ihrer Natur nach eine entgegengesetzte Wirkung hervor: die körperliche Anstrengung behindere den Geist, die geistige den Körper. [1]

Gegen den Athletensport richtet sich auch eine Bemerkung des Aristoteles im Zusammenhang mit der Erörterung der Frage, welche Leibesbeschaffenheit der Erzeuger am vorteilhaftesten für die Nachkommenschaft ist. Die Konstitution der Athleten taugt weder für politische Tüchtigkeit noch für die Gesundheit und die Kinderzeugung, und ebensowenig passe eine zarte und sehr schwächliche Leibesbeschaffenheit hierzu. Das beste sei eine mittlere zwischen beiden. Die Natur müsse abgehärtet sein, aber nicht durch gewaltsame Abhärtungen, nicht einseitig wie bei den Athleten, sondern mit Rücksicht auf das, was freien Männern zustehe. [2]

Bei seinen Untersuchungen über die Tapferkeit im III. Buch der *Nikomachischen Ethik* findet sich eine Bemerkung des Aristoteles über die Tapferkeit der Söldner. Er stellt fest, daß diese für Angriff und Abwehr ganz besonders befähigt sind auf Grund ihrer Erfahrung, d.h. geübt im Gebrauch ihrer Waffen, mit solchen ausgerüstet, die sowohl für Angriff als auch für die Abwehr am wirkungsvollsten sind und er vergleicht dann den Kampf von Schwerbewaffneten gegen Unbewaff-

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, VIII 1338b–1339a.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1335b.

www.cimec.ro

nete mit dem Kampf von Berufsathleten gegen Amateure. Auch in solchen Wettkämpfen wäre am schlagkräftigsten nicht etwa der Tapferste, sondern wer am meisten Muskelkraft hätte und körperlich am besten in Form sei.[1] Auch an dieser Stelle kann man nicht etwa ableiten, daß Aristoteles sich hier für die Athletik ausspreche, denn Aristoteles drückt sehr deutlich aus[2], daß die Söldner nur tapfer erscheinen und führt dafür die schon zitierte Begründung an. Er führt dann aber weiter aus, daß Söldner schnell den Mut verlieren, wenn die Anspannung der Kampfesnot zu groß wird und sie in Zahl und Ausrüstung unterlegen sind. Sie sind dann auch die ersten, die fliehen. Ein Heer von Polisbürgern hält seine Stellung bis zum Tode.[3]

Aristoteles hat am Erziehungssystem der Spartaner gelobt, daß sie die Fehler der einseitigen sportlichen Erziehung zum Athleten vermieden haben, aber nachdrücklichst nimmt er Stellung gegen das Bestreben der Spartaner, ihre gesamte Erziehung auf den Krieg hin auszurichten. Man müsse zwar arbeiten und Krieg führen können, aber noch mehr müsse man verstehen, Frieden zu halten und edler Muße zu pflegen. Man müsse das Notwendige und das Nützliche tun können, noch mehr aber, was sittlich schön sei. Das hält Aristoteles für die leitenden Gesichtspunkte für die Erziehung der Kinder und der übrigen der Erziehung noch bedürftigen Lebensalter.[4]

Auch im weiteren Verlauf dieser Ausführungen nimmt Aristoteles deutlich Stellung gegen Sparta: In offenem Gegensatz hierzu, so sagt er, haben die Staaten in Griechenland, die zur Zeit den Ruf genießen, die beste Verfassung zu besitzen, und die Urheber dieser Verfassungen weder ihre konstitutiven Bestimmungen auf das beste Ziel bezogen, noch ihre Gesetze und ihre Erziehungsmethode auf die Erwerbung aller Tugenden insgesamt gerichtet. Sie sind auf das ungeschickteste nach Seiten derjenigen Tugenden entgleist, die opportun erscheinen und unmittelbar praktische Vorteile in Aussicht stellen. Und wie die Gesetzgeber haben es auch einige spätere Schriftsteller gemacht: Sie erheben die Verfassung der Spartaner mit Lob und feiern den Gesetzgeber, der immer das Ziel im Auge behalte und alles auf die Macht und den Krieg berechnet. Und doch lassen diese Einrichtungen sich auf begrifflichem Wege leicht als verfehlt erweisen und ebenso hat die jüngste Erfahrung sie desavouiert. In Übereinstimmung mit den meisten Menschen, die ja, weil es eine Fülle von Glücksgütern mit sich bringt, die Menge zu ihren Sklaven zu machen suchen, zeigt sich Thibron mit allen anderen, die über die Verfassung der Spartaner schreiben, als Bewunderer ihres Gesetzgebers, weil sie, gegen Gefahren geübt, eine ausgebreitete Herrschaft erworben hätten. Trotzdem sind die Spartaner, da es jetzt mit ihrer Herrschaft vorbei ist, offenbar nicht glücklich und war ihr Gesetzgeber nicht gut. Es wäre aber auch lächerlich, daß sie sich an seine Gesetze gehalten haben und dann doch, obwohl sie nichts an ihrer Befolgung hinderte, des glücklichen Lebens verlustig gegangen sein sollten ... Man muß die Übung im Kriegswesen nicht mit dem Ziel durchführen, um solche, die es nicht verdienen, zu knechten, sondern der Zweck soll sein, nicht selbst von anderen geknechtet zu werden... Daß der Gesetzgeber vielmehr bemüht sein soll, die auf das

[1] Aristoteles, *Nikomachische Ethik*, III 1116b.
[2] Aristoteles, *a. a. O.*, III 1116b.
[3] Aristoteles, *a. a. O.*, III 1116b.
[4] Aristoteles, *Politik*, VII 1333a-b.

www.cimec.ro

Kriegswesen bezügliche wie die gesamte übrige Gesetzgebung den Interessen der Muße und des Friedens dienstbar zu machen, vereinigt sich das Zeugnis der Erfahrung mit dem Urteil der Vernunft. Die meisten Staaten mit ausschließlich kriegerischer Richtung bleiben, solange sie Krieg führen, wohlbehalten, gehen aber nach Erlangung der Herrschaft zugrunde. Denn sie verlieren, wenn sie Frieden haben, dem Eisen gleich ihre Schneide, und daran ist der Gesetzgeber schuld, der sie nicht zu der Fähigkeit erzogen hat, edler Muße zu pflegen. [1]

Wir sehen, daß Aristoteles widerholt und scharf gegen die einseitige spartanische Erziehung Stellung nimmt und wir stellen fest, daß er mit dem weitverbreiteten Athletentum nicht einverstanden ist. Seine Kritik richtet sich also gegen zwei unterschiedliche Formen des Sports und der Körpererziehung, die beide — wenn auch auf verschiedenem Wege — zu Ausartungen geführt hatten. Die Kritik des Aristoteles richtete sich in dieser Sache gegen Sparta und gegen Athen, dadurch unterscheidet sich sein Urteil von dem Urteil seiner Vorgänger; und es kommt in seinen Anschauungen eine neue historische Situation zur Geltung.

Aristoteles trat, wie Xenophon und Platon, für die Einflußnahme des Gemeinwesens auf die Erziehung überhaupt und auf die Körpererziehung ein, aber er befürwortete nicht die spartanische Erziehung; auch bei der politischen Erziehung stellte er die Frage „Erziehung wozu?" und antwortete auf diese Frage: für Frieden und Muße und wenn nötig, für deren kriegerische Verteidigung. Auf den für notwendig erachteten Sklavenraubkrieg, den er an anderer Stelle [2] skrupellos befürwortet, geht er in Verbindung mit der Erziehung nicht ein.

13 Jahre vor dem Tode des Aristotels, in Jahre 335 v.u.Z., wurde in Athen eine neue Institution, die Ephebie gegründet. Aristoteles selbst hat uns in seiner „'Αθηναίων πολιτεία" [3] eine Schilderung dieser staatlichen Erziehungseinrichtung hinterlassen, die hier um ihres besonderen Interesses willen ausführlich dem Inhalte nach wiedergegeben sei: Nach Prüfung der Vollbürgerschaft und des Alters werden die 18-jährigen Gemeindegenossen eingeschrieben. Sodann treten ihre Väter nach Kreisen zusammen und wählen aus der Zahl derjenigen Kreisansässigen, welche über 40 Jahre alt sind, drei Männer aus, die ihnen nach ihrem eidlichen Ermessen die besten und geeignetsten dünken, um die Aufsicht über die Epheben zu führen: aus diesen erwählt dann die Volksversammlung durch Handmehr einen aus jedem Kreise als Zuchtmeister (σωφρονιστής), sowie einen aus der Zahl der übrigen Bürger als Obermeister (ἐπιμελητής) über alle Epheben insgesamt. Diese vereinigen die Epheben, und nachdem sie dieselben zunächst bei den einzelnen Landesheiligtümern herumgeführt, rücken sie nach dem Peiraieus ab, und üben den Wachdienst, die einen auf Munichia, die anderen auf Akte. Die Volksgemeinde wählt sodann für sie zwei Turnlehrer, sowie andere Lehrer, welche sie in der Handhabung der Hieb- und Stoßwaffen, dem Bogenschießen, Speerwerfen und Abschießen der Katapalten unterweisen. Zum Unterhalt weist sie jedem Sophronisten eine Drachme täglich, jedem Epheben vier Obolen an: diese Beträge nimmt jeder Sophronist für die Epheben seines Kreises in Empfang, kauft davon das Nötige für alle gemeinsam

---

[1] Aristoteles, *a. a. O.*, VII 1333b—1334a.

[2] Aristoteles, *a. a. O.*, I 1256b 23—26.

[3] Aristoteles, „*Politeia athenaion*", 42 (deutsch v. G. Kaibel u. A. Kiessling, Strasburg, 1891, S. 70ff).

www.cimec.ro

ein, da die Epheben jedes Kreises eine gemeinsame Menge führen, und bestreitet daraus auch alle übrigen Bedürfnisse.

So verbringen sie das erste Jahr: im folgenden findet zunächst eine Volksversammlung im Theater statt, in welcher sie ihre Fertigkeit in den taktischen Exerzitien vorführen, und dann, nachdem sie vom Staat Schild und Lanze erhalten haben, leisten sie den Patrouillendienst auf dem Lande und liegen in den Wachthäusern kaserniert. Während dieses zweijährigen Wachdienstes im Kriegsmantel (χλαμύς) sind sie von allen staatlichen Leistungen befreit: sie können weder verklagt werden noch klagen, um durch keinerlei Abhaltungen abgezogen zu werden, ausgenommen wenn es sich um Erbschaftsregulierungen oder Versorgung einer Erbtochter handelt, und wenn einem nach den Ordnungen seines Geschlechts ein Priestertum zufällt. Sind die zwei Jahre vorüber, so treten sie in die Reihe der übrigen Bürger ein. Dies sind die Bestimmungen über die Eintragung in die Bürgerrolle und die Ausbildung der Epheben.

Nach dieser Darstellung bedarf die Ephebie in Athen also die Jugendlichen vom 18—20. Lebensjahr. Die Polis hatte die vollständige Kontrolle über die Ephebie. Die Übungen der Epheben waren ursprünglich gymnastische und militärische, später kam auch eine „philosophische" Erziehung hinzu. Die Stellung der Epheben in der Polis war sehr geachtet und die Ephebie selbst ist eine bedeutende Erscheinung in der griechischen Geschichte und ihre Bedeutung wird dadurch unterstrichen, daß sie sich sechs Jahrhunderte lang, vielleicht sogar etwas länger, erhalten hat.[1] Es gibt eine große Reihe von Arbeiten, die sich mit der Ephebie befassen.[2] Lange Zeit war man sich nicht einig, von wann an man von der Ephebie in Athen sprechen kann, im allgemeinen nimmt man heute das Jahr 335 an.[3] Schon Wilamowitz[4] hat darauf hingewiesen, daß weder Demosthenes, noch Aischines noch Aristoteles (in seiner *Politik*) von Epheben oder Ephebenerziehern sprechen. Auch bei Platon und Isokrates findet sich keine Stelle, aus welcher hervorginge, daß ihnen die Institution der Ephebie bekannt gewesen wäre.[5] In diesem Zusammenhang ist interessant, daß wir in der „Ἀθηναίων πολιτεία" von Aristoteles aber eine Schilderung der Ephebie finden. Daraus kann man schließen, daß diese sicherlich nach 335 geschrieben wurde, während die *Politik* doch etwas früher entstanden sein dürfte.

Die Methode der athenischen Ephebenerziehung wurde bald von vielen anderen Städten übernommen. Überall, wo griechische Städte in der hellenistischen Zeit gegründet wurden, entstand auch eine körperliche Erziehung nach dem Modell der athenischen Ephebie. Und auch in allen Städten, die schon früher gegründet worden waren, erhielt die körperliche Erziehung, die Gymnastik, neuen Aufschwung. In der römischen Zeit trat jedoch schließlich immer mehr das Athletentum in den Vordergrund und die körperliche Erziehung wurde immer mehr zurückgedrängt.

---

[1] Cl. A. Forbes, a.a. O., S. 109/110.

[2] W. Dittenberger, *De ephebis atticis*, Göttingen, 1863; A. Dumont, *Essai sur l'éphébie antique*, Paris, 1875/76, 2 Bde; L. Grasberger, *Erziehung u. Unterricht im klassischen Altertum*, Würzburg, 1864—1881, 3 Bände.

[3] vgl. Cl. A. Forbes, *a. a. O.*, S. 113ff.

[4] U. v. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, 1. Bd., S. 191/192.

[5] U. v. Wilamowitz, *a. a. O.*, S. 191/193.

www.cimec.ro

ZUSAMMENFASSUNG

Kritik und Vorschläge des Aristoteles zur körperlichen Erziehung sind in seinen beiden reifen Werken über die ethischen und politischen Fragen seiner Zeit, der *Nikomachischen Ethik* und der *Politik* enthalten; einen weiteren Anhaltspunkt für die fragliche Datierung der letzten bietet die Tatsache, daß die Ephebie noch nicht erwähnt ist. Durch das politische Festhalten an ökonomisch überholten Unterschieden und Gegensätzen zwischen Bürgern, Metoiken und Sklaven war Athen, durch die brutale direkte Niederhaltung der Masse der Heiloten, durch die verkrampften militärischen Anstrengungen der herrschenden Minderheit war Sparta in Widersprüche geraten, die von diesen Gemeinwesen nicht mehr aus eigener Initiative und Anstrengung gelöst worden sind. In beiden Fällen entwickelten sich auch in Sport und Körpererziehung Krisenerscheinungen, die sich in den kritischen Bemerkungen des Aristoteles sowohl über das einseitige, Geist und Gesundheit schädigende Berufsathletentum als auch über den vertierten brutalen militärischen Drill der Spartiaten widerspiegeln.

Die Vorschläge des Aristoteles zur Neuordnung der körperlichen Erziehung gehen von dieser Kritik aus. Vor allem will er die körperliche Erziehung und den Sport wieder in eine vielseitige und harmonische Ausbildung der körperlichen und geistigen Fähigkeiten einordnen, dabei ist für ihn die gute körperliche Erziehung das dienende Glied, eine unabdingbare Voraussetzung für die Ausbildung der geistigen Fähigkeiten des Menschen. Er will insofern auch beim Kinde, dessen Vernunft noch nicht entwickelt ist, mit der körperlichen Erziehung durch Gewöhnung und Beispiel beginnen. Eine gleichzeitige körperliche und geistige Anstrengung hält er für schädlich und schlägt daher vor, im Laufe der Erziehung den Schwerpunkt jeweils zu wechseln. Die Verantwortung auch für die körperliche Erziehung trägt nach seiner Auffassung in erster Linie die Polis, die durch Oberaufsicht für eine gute Erziehung in der Familie sorgen und die heranwachsende Jugend auch direkt in staatlichen Institutionen heranbilden soll.

Der Erziehung überhaupt, damit auch der Körpererziehung als einem Teil, mißt Aristoteles eine sehr große, für die Lösung der ethischen und politischen Probleme sogar entscheidende Bedeutung bei. Die Erziehung erscheint ihm schließlich als der einzige Ausweg aus der Krise der Polis. Da die Entwicklung des Menschen jedoch nicht von den Wünschen des Erziehers und seinem Vorbild allein abhängt, sondern das Verhalten der Menschen von den Verhältnissen geformt wird, und da Aristoteles selbst die politischen und ökonomischen Fragen der Polis als im Grunde unlösbare Fragen zu analysieren gezwungen war, stand er in bezug auf die politischen und ethischen Probleme letzten Endes vor einer ausweglosen Situation. Aristoteles war in Athen nur Metoike; gegenüber seinem ehemaligen Schüler Alexander war er zurückhaltend geworden, und so blieb er trotz seiner Freundschaft mit Antipater ohne direkten politischen Einfluß. Die Möglichkeit, unabhängig hiervon, aus eigener Kraft, einen Fortschritt zu verwirklichen, fand er in der wissenschaftlichen Betrachtung. Seine Gedankengänge über Körpererziehung enthalten eine ganze Reihe von Momenten, die auch heute in die Debatte geworfen werden können. Eine unmittelbare praktische Wirkung seiner Vorschläge über eine gute staatlich kontrollierte Körpererziehung mag in die Institution der Ephebie eingegangen sein.

www.cimec.ro

Die Begrenztheit der Anschauungen des Aristoteles kommt in seinen Bemerkungen zur körperlichen Erziehung an demselben Punkte zum Vorschein, an dem er mit allen seinen politischen und ethischen sowie ökonomischen Analysen auf eine Grenze stößt: das ist das bestehende und von ihm verteidigte Verhältnis der Sklaverei und es ist die Verachtung der körperlichen Arbeit, deren Erziehungswert ihm völlig fremd geworden ist. Allein die Kriegs„arbeit" gilt ihm wie seiner ganzen Klasse noch als standesgemäß, wenn er den Krieg auch nicht als Selbstzweck behandelt wissen will, sondern das Ziel menschlichen Lebens in der freien und friedlichen Tätigkeit der Muße — der grundbesitzenden, sklavenhaltenden und daher gegebenenfalls auch sklavenraubenden Bürger — erblickt.

www.cimec.ro

POUR UNE HISTOIRE DES CULTES D'ISTROS

DOCUMENTS D'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

PAR

D. M. PIPPIDI

L'histoire des cultes d'Istros est encore à écrire. Elle le sera, sans doute, dans un proche avenir, quand les documents actuellement connus — épigraphiques aussi bien que sculpturaux — auront été tous publiés, ce qui ne saurait tarder[1]. En attendant, on trouvera bon que je fasse connaître ici un certain nombre d'inscriptions d'époque hellénistique intéressant l'histoire des religions et concernant soit ce qu'on pourrait appeler «le fonds ancien» de cultes de la ville des bords du lac Sinoé, soit des divinités plus spécifiquement nouvelles, dont le culte ne s'est répandu en Dobroudja qu'à la faveur des circonstances historiques qui, pour l'ensemble du monde grec, caractérisent les siècles allant de la conquête macédonienne à la conquête romaine.

Comme il m'est arrivé de le faire observer plus d'une fois [2], un trait de la vie religieuse des colonies du littoral roumain et, partant, de la plus ancienne parmi celles-ci, Istros, c'est l'attachement aux traditions de la mère-patrie (qu'il s'agisse de Milet ou de Mégare [3]), ce qui explique le caractère nettement grec de leurs institutions religieuses, des origines à l'avènement du christianisme, et aussi la persistance surprenante de certains cultes apportés sur les rives de l'Euxin par les premiers colons et qu'on y trouve — toujours vivaces — un millénaire après.

---

[1] Les sculptures et les reliefs — tout au moins les pièces le mieux conservées — seront étudiées par Gabrielle Bordenache, dans *Histria II* (en cours de préparation). De même, une soixantaine d'inscriptions grecques et latines découvertes depuis 1953, sans préjudice du Corpus des inscriptions d'Istros que prépare de longue main le signataire de ces lignes. Sur ce dernier projet, cf. *Klio*, XXXVII, 1959, p. 336–337.

[2] Notamment dans *Istoria Romîniei*, I (Bucureşti, 1960), p. 207–208.

[3] J'ai à peine besoin de rappeler que si Istros et Tomis sont présentées comme des Μιλησίων ἀποικίαι par l'unanimité des sources littéraires et épigraphiques, la tradition recueillie par Pomponius Mela II 22, selon laquelle Callatis également aurait été une colonie de Milet, est contredite à la fois par le reste des auteurs antiques (notamment Ps. - Scymnos 761 ss) et par le caractère nettement dorien de la langue et des institutions de la ville. Cf. Krister Hanell, *Megarische Studien*, Lund, 1934, p. 129–130.

www.cimec.ro

Des institutions, on peut mentionner le calendrier — milésien à Istros et à Tomis [1], mégarien à Callatis [2] — et aussi les fêtes, — identiques — pour autant qu'on en puisse juger — dans les métropoles et les colonies [3]. Quant aux cultes, il suffira de citer celui de Poséidon Hélikonios, divinité tutélaire du Panionion du mont Mycale [4], qui au III-e siècle de notre ère jouit à Istros d'une faveur ininterrompue et dont le sacerdoce a dû compter parmi les plus importants de la cité, attendu que, dans l'inscription qui nous en a conservé le souvenir, l'ἱερεὺς διὰ βίου du dieu est un des personnages les plus considérables non seulement d'Istros, mais aussi de la Pentapole, le pontarque Τίτος Αἴλιος Μιν[ουκιανός] [5].

Dans ces conditions, il n'y a pas lieu d'être surpris si (à l'exception du Θεὸς Μέγας, dont la nature et les attributs sont controversés mais dont le caractère syncrétistique ne saurait être nié, ce qui nous empêche de le ranger d'emblée parmi les divinités d'origine grecque [6], parmi les inscriptions qui suivent, on en trouve qui se rapportent à des divinités du panthéon « homérique », d'autres à des dieux ou héros dont la mention dans les textes est plus récente, mais qui — à des titres divers — participent à la vénération du monde hellénique tout entier. Par ailleurs il n'entre pas dans mes intentions de traiter dans les pages qui suivent, de manière systématique, les problèmes que pose la vie religieuse d'Istros à l'époque hellénistique. Il s'agit essentiellement d'un choix de matériaux intéressant le sujet, dont certains ont déjà fait l'objet, au cours des dernières années, d'une publication à part, tandis que d'autres sont inédits. Leur groupement ne sera toutefois pas inutile, qu'il s'agisse simplement de faciliter l'information de l'historien des religions ou d'ouvrir la voie à l'étude que, depuis plusieurs années déjà, je prépare sur les cultes des villes grecques de la Scythie Mineure [7].

Zeus Polieus

L'existence à Istros d'un culte de cette divinité était connue depuis la publication par Tocilescu du fameux décret en l'honneur d'Aristagoras, fils d'Apatourios [8],

---

[1] Fr. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, Leipzig, 1920, p. 79—80 et, pour le calendrier d'Istros, tout spécialement, D.M. Pippidi, JOAI, XLIII, 1956, Beibl. 73—74.

[2] Kr. Hanell, *op. cit.*, p. 190 suiv.

[3] Je rappelle à ce propos que les dispositions du traité d'isopolitie entre Milet et Olbia, conclu dès le début de l'époque hellénistique (*Milet*, I 3, p. 289, no. 136 = *Syll.*³, 286), supposent tout au moins une grande ressemblance entre les institutions religieuses des deux cités: τὸμ Μιλήσιον ἐν Ὀλβιοπόλει ὡς Ὀλβιοπολίτην θύειν ἐπὶ τῶμ αὐτῶν βωμῶν καὶ εἰς τὰ ἱερὰ αὐτὰ φοιτᾶν τὰ δημόσια κατὰ τὰ αὐτὰ καὶ Ὀλβιοπολίτας. Aussi n'est-il que naturel que des ouvrages comme ceux de Friedrich Bilabel et Krister Hanell, à peine cités, soient pour une bonne partie consacrés à mettre en lumière les caractères communs de la vie religieuse de métropoles comme Milet et Mégare et de leurs rejetons de la mer Noire.

[4] Hérodote I 149; Strabon VIII 7,2. Sur les rapports vrais ou supposés de ce culte avec Hélikè, voir M.B. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, Athènes, 1958, p. 35—36, et sur Hélikè elle-même, Sp. Marinatos, dans *Archaeology*, XIII, 1960, p. 186—193.

[5] J. Weiss, JOAI, XIV, 1911, Beibl. 149—154; D. M. Pippidi, BCH, LXXXIV 1960 (2), p. 456. Pour la persistance du même culte à Tomis, à l'époque romaine, voir G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, Paris, 1875, p. 447 et Bilabel, *ouvr. cité*, p. 114.

[6] Voir ci-dessous, p. 137—139.

[7] En attendant, cf. également *Dionysische Inschriften aus Histria aus dem 2.—3. Jh.u.Z.*, *Dacia*, N.S., III, 1959, p. 391—413.

[8] AEM, VI, 1882, p. 36, no. 78 (= *Syll*³., 708).

www.cimec.ro

datant de la seconde moitié du I-er siècle av. notre ère [1] et dans lequel, parmi d'autres précisions concernant l'activité de l'évergète, il est dit qu'à un certain moment de sa carrière publique celui-ci aurait revêtu la prêtrise du Maître des Dieux, avant d'accéder à celle d'Apollon Médecin: τῇ τε ἡλικίᾳ προκόπτων καὶ προαγόμενος εἰς τὸ θεοσεβεῖν ὡς ἔπρεπεν αὐτῷ πρῶτον μὲν ἐτείμησεν τοὺς θεούς, Διὸς τοῦ Πολιέως ἀναλαβῶν στέφανον καὶ ἱερησάμενος εὐαρέστως ὑπὸ πάντων ἐπηνήθη τῶν πολειτῶν [2]. On en a conclu qu'à Istros, à la veille de la conquête romaine, il y avait un temple de Zeus adoré dans l'hypostase de « Gardien » ou de « Protecteur », et cette opinion a régné — incontestable et incontestée — jusqu'à ce que de nouveaux documents soient venus modifier quelque peu nos vues à ce sujet. Il s'agit notamment de la découverte dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler « la zone sacrée » de la cité d'un grand autel de forme presque carrée, dépouillé de toute parure extérieure mais encore imposant par les dimensions ($7.^{26} \times 7.^{21}$m). Apparemment construit au V-e siècle et, par conséquent, contemporain du temple communément attribué à Aphrodite, plus correctement désigné comme « temple A » (jusqu'à présent l'édifice de beaucoup le plus important mis au jour dans un secteur de la ville où l'exploration ne fait que commencer [3], l'autel n'a certainement aucune relation avec ce monument, pour la simple raison qu'il en est plutôt éloigné et que l'orientation aussi en est différente [4]. Par ailleurs, aucun indice n'ayant tout d'abord révélé le nom de la divinité à laquelle l'autel était consacré, nous serions toujours dans l'ignorance de ce détail, si la découverte récente d'un document épigraphique n'était venue nous apporter le renseignement désiré [5].

Il s'agit d'un décret honorifique du III-e siècle, dont le dispositif précise qu'après avoir été gravé sur deux stèles de marbre, il devait être exposé, d'une part, ... [ἑ]ν τῆι ἀγορ[ᾶι πρ]ὸ τῆς στοᾶς, d'autre part, ... πρὸ τοῦ [β]ωμοῦ τοῦ Δι[ὸς] τοῦ Πολιέως [6]. Or, l'exemplaire qui nous est parvenu et d'où je transcris ces indications a été découvert à proximité de l'autel anonyme du V-e siècle, tout près d'une base àlaquelle la stèle s'adapte parfaitement. De telles bases — faites pour porter soit des inscriptions, soit d'autres ἀναθήματα — ont été trouvées tout autour de l'autel ruiné, ce qui constitue une présomption puissante en faveur de l'identification de ce dernier avec le βωμός devant lequel est censé avoir été exposé notre décret. J'en conclus qu'un culte de Zeus Polieus était institué à Istros dès le V-e siècle et qu'au temps d'Aristagoras la prêtrise de ce dieu comptait parmi les plus considérables de la ville. J'en conclus également qu'au moins jusqu'au III-e siècle il a dû être célébré non pas dans un temple, mai devant un autel, — celui-là même dont la ruine vient d'être dégagée au cours des dernières fouilles, —

---

[1] D. M. Pippidi, dans *Dacia*, N.S., I, 1957, p. 165—177, suivi par F. G. Maier, *Griechische Mauerbauinschriften*, Heidelberg, 1959, I, p. 260.

[2] Lignes 17—21.

[3] Sur les fouilles exécutées dans la zone sacrée d'Istros depuis 1950, D. M. Pippidi, *Histria I* (Buc. 1954), p. 231—278, et les rapports préliminaires publiés dans SCIV, VI, 1955, p. 529—531; *Materiale*, IV, 1957, p. 10—16; V, 1959, p. 283—288; VI, 1959, p. 265—274; VII, 1960, p. 229—234.

[4] Voir le plan d'ensemble du secteur fouillé dans *Materiale*, VI, 1959, p. 268, pl. II.

[5] D. M. Pippidi, *Ştiri noi despre legăturile Histriei cu geţii în epoca elenistică*, SCIV, XI, 1960, p. 39—54 (version française dans *Studii Clasice*, III, 1961, p. 53—66).

[6] Lignes 23—24.

www.cimec.ro

puisque, s'il en avait été autrement, dans la partie du dispositif concernant l'exposition du décret nous aurions lu non pas: ... πρὸ τοῦ [β]ωμοῦ τοῦ Δι[ὸς] τοῦ Πολιέως, mais, selon toute vraisemblance: ... ἐν τῶι ἱερῶι τοῦ Διὸς τοῦ Πολιέως.

Déméter

En contraste frappant avec la situation constatée de longue date dans les autres colonies grecques des côtes ouest et nord de la mer Noire, où le culte de Déméter est attesté presque sans interruption depuis le IV-e siècle jusqu'à l'époque romaine, à Istros aucune inscription et aucun relief publiés à ce jour ne nous font connaître la présence de la déesse d'Eleusis parmi les divinités du panthéon local. Quoi qu'on en ait pu penser, il faut croire qu'il n'y a là qu'un effet du hasard, puisqu'une vérification attentive des dépôts du chantier a permis d'y reconnaître au moins deux pièces se rapportant au culte en question — modestes, il est vrai, mais qui suffisent à étayer la conclusion qu'en cette matière comme en toute autre il n'y a presque pas de différence à enregistrer dans la vie matérielle et spirituelle des colonies grecques de la mer Noire.

Des deux documents, l'un est un relief datant du I-er ou du II-e siècle de notre ère, l'autre une inscription fragmentaire d'une époque plus difficile à déterminer, mais que je n'hésite pas, quant à moi, à attribuer à l'époque hellénistique. Aussi n'est-ce que de cette dernière que je m'occuperai à cette place, différant l'étude de l'autre jusqu'au prochain volume de l'ouvrage collectif dédié aux fouilles d'Istros *(Histria II)*, dont la publication ne saurait tarder.

1. — Mus. d'Histria, inv. no. 104. Fragment d'une plaque rectangulaire de marbre, moulurée en haut et en bas, brisée à gauche et à droite. Le lieu et la date précise de la découverte sont inconnus, mais il s'agit sans doute d'une des années allant de 1928 à 1941. Hauteur (moulures comprises): 12 cm; longueur maxima: 24 cm; épaisseur: 5 cm. Hauteur de lettres: 12 mm *(omicron* et *théta* plus petits: à peine 6 mm). Gravure soignée, profonde.

[Ἀπο]λλωνὶς Διογέ[νους, γυνὴ]
[δὲ *e.g.* Εὐαι- *siue* Πολυαι]νέτου τοῦ Ἀθηνά[δου],
[Δημ]ήτρι ἄρξασα.

Au début de la l. 2 on reconnaît sans peine la barre inclinée et la haste droite d'un N. — De même, au début de la l. 3, la barre horizontale et la partie supérieure de la haste droite d'un H. — Après ΑΡΞΑΣΑ, *uacat.*

Comme je n'ai pas manqué de le faire noter en commençant, la dédicace d'Apollônis représente le premier témoignage épigraphique de l'existence à Istros d'un culte dédié à Déméter, à une époque où de telles marques de piété sont fréquentes dans les autres colonies des côtes septentrionale et occidentale de la mer Noire [1]. Ce qui, néanmoins, dans ce texte, mérite d'éveiller tout particulièrement l'attention,

[1] Pantikapaion: IPE, II, 7, 13, 20; Callatis: *Dacia*, I, 1924, p. 139, no. 2; III—IV, 1927/32, p. 451 *b*; *Dacia*, N.S., II, 1958, p. 212; Dionysopolis: IGB, I, 21; Mesambria: IGB, I, 342. Sur la religion éleusinienne à Tomis, voir Gabrielle Bordenache, dans ce même volume, p. 281; sur Héraclée Pontique et Byzance, où la déesse porte l'ἐπίκλησις mégarienne de Μαλοφόρος, Kr. Hanell, *ouvr. cité*, p. 180—181.

www.cimec.ro

c'est le participe ἄρξασα, lequel — dans son acception la plus stricte — laisserait comprendre que l'hommage à la déesse a été occasionné par l'heureux achèvement d'une magistrature, et plus précisément de la magistrature suprême — l'archontat. Pareille interprétation ne laisse toutefois pas de surprendre, vu que dans l'état présent de la documentation la participation des femmes à la vie publique des villes grecques représente, sinon une nouveauté absolue [1], du moins une nouveauté



Fig. 1

pour l'époque à laquelle je suis tenté d'attribuer le texte: le III-e siècle av. notre ère. On sait en effet que pour les premiers siècles de l'époque romaine nous ne manquons pas d'indications sur la part prise par les femmes riches et bien nées à la vie politique et sociale — pour ne rien dire de la vie religieuse — de leurs patries, qu'il s'agisse de colonies ou de villes de la Grèce propre. Pour commencer par un exemple emprunté à l'histoire d'Istros, il suffira de rappeler le décret en l'honneur d'Aba, femme de Hérakon, édité et commenté par Em. Popescu, qui lui assigne comme date les années 140—160 de notre ère [2]. Toujours de cette époque il y aurait à citer — outre certains textes analysés par Christiane Dunant et Jean Pouilloux [3] — l'importante épigramme thasienne publiée dernièrement par Georges Daux [4], ainsi que plusieurs inscriptions honorifiques d'Héraklée de la Salbaké étudiées par Jeanne et Louis Robert [5].

En mentionnant l'accès à la gérousie d'une femme, Flauia Vibia Sabina, une inscription de Thasos connue depuis longtemps souligne avec insistance le fait qu'un tel honneur n'avait jamais été accordé auparavant à une femme: μόνην καὶ πρώτην τῶν ἀπ' αἰῶνος μετασχοῦσαν τῶν ἴσων τειμῶν τοῖς γερουσιάζουσιν [6].

[1] P. Paris, *Quatenus feminae rei publicae... attigerint*, Paris, 1891; O. Braunstein, *Die politische Wirksamkeit der griechischen Frau*, Leipzig, 1911 *(non uidi)*.

[2] SCIV, 1954, p. 449—464, repris et complété dans *Dacia*, N.S., IV, 1960, p. 273—296.

[3] *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, II (Paris, 1958), p. 123—124.

[4] BCH, LXXII, 1958, p. 314—318. Cf. J. Pouilloux, RÉA, LXI, 1959, p. 290—291.

[5] *La Carie*, vol. II (Paris, 1954), p. 173—176. Cf. L. Robert, RÉA, LXII, 1960, p. 295, n. 1.

[6] IG, XII, 8, 389; cf. Fr. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 297.

www.cimec.ro

En fait, dès la fin de l'époque hellénistique, on ne manque pas de conférer à des femmes toute sorte de distinctions — parfois importantes —, comme on l'a souvent noté et comme il résulte, entre autres exemples éloquents, de la série de décrets thasiens votés en l'honneur de la prêtresse Ἡπίη, fille de Dionysios [1]. En cette occasion et dans la plupart des cas invoqués, il s'agit de dignités religieuses, mais plus d'une fois aussi il est question de dignités civiles, de magistratures proprement dites, qui pendant des siècles avaient été réservées exclusivement aux hommes. Dans l'épigramme funéraire à peine citée, une femme, Epikydilla, se félicite d'avoir exercé l'archontat à deux reprises, en compagnie de son époux Pythion [2]; dans une inscription de Priène, toujours du I-er siècle av. notre ère, une autre femme, Phylé, est vantée pour les capacités dont elle avait fait preuve dans l'exercice de la plus haute magistrature de sa patrie [3].

Il ne manque donc pas d'analogies susceptibles d'étayer l'interprétation proposée ci-dessus à notre dédicace, et ceci pourrait constituer un exemple intéressant l'ensemble du monde grec, si précisément l'importance de cette conclusion n'était faite pour recommander la prudence. Ce qui, dès l'abord, rend hésitant, c'est la date élevée que ses caractères paléographiques nous obligent d'assigner au document. Car, au début de l'époque hellénistique, la participation des femmes à la vie publique est douteuse, et encore plus quand il s'agit de l'exercice de la magistrature suprême. Sur ce point, Istros aurait-elle devancé les πόλεις de la Grèce métropolitaine et les autres colonies de la mer Noire? L'hypothèse apparaît peu probable. Dès lors, il reste logiquement deux solutions possibles: ou bien l'inscription n'est pas du III-e siècle mais sensiblement plus récente (I-er siècle avant ou I-er siècle de notre ère), ou encore, dans ce contexte, ἄρξασα n'a pas la signification précise dont il a été question, mais une acception plus vague, se rapportant soit à une magistrature de moindre importance, soit même à une prêtrise.

Pour ce qui est de la chronologie, une familiarité déjà longue avec les inscriptions d'Istros m'oblige à m'en tenir à la date proposée [4]. Quant à l'interprétation moins stricte à donner à ἄρξασα, elle reste naturellement possible, en attendant les découvertes qui viendront peut-être élucider ce point obscur de l'organisation politique d'Istros préromaine.

Aphrodite

Tout comme Déméter, dont le culte probablement très ancien n'est attesté à Istros qu'à partir du III-e siècle, la déesse au « trône étincelant » ne fait son apparition dans l'épigraphie de notre colonie qu'à l'époque hellénistique. Apparition modeste, il faut bien le dire, puisqu'il s'agit en tout et pour tout de deux textes — une dédicace et une base de statue — qui, pour précieux qu'ils soient, ne sau-

[1] BCH, LXXXIII, 1959, p. 362—397.

[2] ... δὶς ἀρξαντές τε πολείταις: Daux, *loc. cit.*, p. 315; cf. Pouilloux, RÉA, LXI, 1959, p. 294—295.

[3] *Inschriften von Priene*, hersg. von Fr. Hiller von Gaertringen, Berlin, 1906, no. 208; cf. W.W. Tarn, *La civilisation hellénistique* (tr. fr. J. Lévy), Paris, 1936, p. 97.

[4] Cf. ci-dessous, p. 138, fig. 5, l'inscription gravée sur l'architrave de temple du Θεὸς Μέγας; de même les reproductions de plusieurs inscriptions monumentales datées, dans *Samothrace*, II, 1, New York, 1960, pl. IV—VII, — toutes du III-e siècle.

www.cimec.ro

raient compenser les renseignements qui nous font défaut sur les formes plus anciennes qu'aura revêtues l'adoration d'Aphrodite dans la ville des bouches du Danube.

2. — Musée d'Histria, inv. no. 304 [A 378]. Fragment d'une stèle en marbre à deux registres, brisé à gauche et, dans une plus petite mesure, à droite, découvert on ne sait exactement dans quelles conditions au cours d'une des campagnes de fouilles allant de 1928 à 1941. Du registre supérieur, orné naguère d'un relief, ainsi que de la moulure qui séparait la sculpture de la surface écrite, il ne reste absolument rien. Il en est de même de la partie inférieure de la stèle, où — à en juger par l'espace laissé libre au-dessous de la ligne 3 — le texte ne semble guère avoir continué. Dimensions en centimètres: 13 × 15 × 13,60. Hauteur moyenne des lettres: 1 cm (Y et Δ: 12 mm; O et Ω: 6—7 mm). III-e siècle av. notre ère.



Fig. 2

[. . . . . Ἡφαι]στοδώρου,
[. . . . . τοῦ Ἀ]πολλωνίου γυν[ή],
[. . . . .] ώρου Ἀφροδί[τηι].

Au début de la ligne 1, les bras divergents d'un Σ. — A la fin de la ligne 2, lacune d'une lettre. — La ligne 3 commence par un Ω toujours visible; du *iota* final on distingue la moitié supérieure de la haste.

3. — Musée d'Histria, inv. no. 112. Bloc de marbre de forme presque carrée, découvert on ne sait exactement dans quelles conditions entre 1928 et 1941. Au

www.cimec.ro

centre de la face supérieure, cavité circulaire ayant probablement servi à fixer la statue que la base a portée dans l'antiquité; deux autres trous symétriques, du côté opposé à la face écrite, semblent avoir été faits par des crampons du type dit « en queue d'aronde ». Sur la face inférieure du bloc, on observe également trois trous profonds: deux carrés, latéraux; un troisième, rectangulaire, au centre. Hau-



Fig. 3

teur de la pierre: 19 cm; longueur de la face supérieure (où le bloc était orné d'une moulure, aujourd'hui endommagée): 57 cm; longueur de la face inférieure (brisée aux extrémités): 51 cm; largeur: 61 cm. Hauteur des lettres: 20—25 mm. L'inscription est inscrite dans un cadre rectangulaire presque aussi grand que la face du bloc sur laquelle elle est gravée. A en juger par l'écriture, du II-e siècle av. notre ère.

'Απολλώνιος Μητροβίου
['Αφρ]οδίτηι Πσντίᾳ ἐπηκόωι.

La I-ère ligne se lit sans difficulté. — Au commencement de la ligne 2, les trois premières lettres à peu près effacées.

Comme il est aisé de s'en apercevoir, des deux dédicaces, ce n'est que la plus récente qui, du point de vue de l'histoire des religions, présente un intérêt certain. Les problèmes que soulève la plus ancienne sont uniquement d'ordre épigraphique, en ce sens qu'à cause du mauvais état de conservation de la pierre il est malaisé d'en restituer la teneur de manière satisfaisante. Tout au plus comprend-on que la dédicace provient d'une femme, — fille d'Héphaistodôros, épouse d'un personnage dont le patronymique, seul nous a été conservé: ['A]πολλωνίου. Il se pourrait néanmoins que ce dernier fût le patronymique d'Héphaistodôros, ce qui nous obligerait de donner de l'ensemble de la dédicace une lecture différente, quelque chose comme: [...'Ηφαι]στοδώρου / [τοῦ 'A]πολλωνίου, γυν[ὴ δὲ] / [...]ώρου, 'Αφροδί[τηι]. Pour trancher la difficulté il faudrait connaître la longueur des lignes, ce qui, dans l'état présent de la pierre, me paraît impossible.

Quoi qu'il en soit de cette question, ce qui ne saurait être mis en doute c'est le fait que le relief et la dédicace qui l'accompagne ont dû être également consacrés à Aphrodite, et cela dès le III-e siècle, à en juger par l'écriture, dont les caractères ne sauraient tromper. Il y a donc des chances pour qu'au commencement

www.cimec.ro

de l'époque hellénistique il ait déjà existé à Istros un sanctuaire de la déesse, quelle qu'ait pu être l'hypostase sous laquelle elle était adorée et sans préjudice de la question de savoir si le temple découvert en 1950 dans la zone sacrée de la cité est réellement un temple d'Aphrodite, comme Pârvan en avait eu le soupçon [1] et comme on continue parfois à l'affirmer, sans qu'on ait pour cela des arguments péremptoires.

Le temple en question est sis dans le voisinage immédiat de la mer [2], aussi n'est-ce pas sans intérêt qu'on apprend — grâce à la base en marbre que nous publions aujourd'hui et qui a probablement soutenu une statue de culte — qu'au II-e siècle Aphrodite était adorée à Istros en tant que divinité de la mer et des marins, que son ἐπίκλησις locale était celle de Πόντια. Or, on sait qu'en dépit de l'ancienneté et aussi de la grande popularité d'une religion répandue à travers l'ensemble du monde grec [3], les témoignages d'un culte d'Aphrodite marine — Πόντια, Λιμενία, Ναυαρχίς, Εὔπλοια — sont extrêmement rares et localisés exclusivement dans les ports, ce qui, comme l'a suggéré naguère Wilamowitz, s'explique probablement par l'origine étrangère de la déesse et aussi par le fait que les premières places où son culte s'est implanté ont été forcément des cités de la côte [4].

Quelle que soit sur ce point la vérité, retenons du moins le fait que, d'après une récente enquête de Kruse [5], des cultes d'Aphrodite Πόντια ne sont attestés à ce jour qu'en quelques endroits seulement: Troezène et Hermione dans la Grèce propre [6], Cyzique dans la Propontide [7], Teiristasis sur la côte thrace [8]. En attendant la publication trop longtemps retardée d'une loi sacrée de Cos concernant le culte de la même divinité [9], notre base d'Istros s'inscrit donc au nombre des rares témoignages ayant trait au culte d'Aphrodite Πόντια dans l'ensemble du monde grec et, si l'on tient compte de la possibilité que le temple de la zone sacrée mentionné ci-dessus soit un temple d'Aphrodite, on conviendra que son intérêt s'accroît d'autant.

Dans les autres colonies grecques de la mer Noire le culte d'Aphrodite est en général peu répandu: aucun document provenant des ports de la côte thrace, un temple d'époque romaine dans la Chersonèse Taurique [10], deux dédicaces d'époque hellénistique découvertes respectivement dans les villes de Pantikapaion et d'Olbia. En échange, dans ces derniers textes, la déesse est gratifiée d'épithètes qui rappellent sa qualité de protectrice de la navigation: Ναυαρχίς dans la capitale du Bosphore [11], Εὔπλοια à Olbia [12], où, par ailleurs, comme veut bien me le communiquer M. Tadeusz Zawadzki, de l'Université de Poznan, au cours de la

---

[1] Anuarul Com. Mon. Istorice, 1915, p. 199—200 (= *Raport asupra activităţii Muzeului Naţional de Antichităţi*, Bucureşti, 1916, p. 25—26).

[2] *Histria I*, p. 231—278; D. M. Pippidi, *Der sogenannte Aphroditetempel zu Istros*, dans Ethn.-Arch. Forschungen, VI, 1959, p. 72—83.

[3] M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*[2] (Lund, 1950), p. 336, 397; *Geschichte der griechischen Religion*, München, 1941, p. 491 et suiv.

[4] *Der Glaube der Hellenen*, Berlin, 1931, I, p. 98.

[5] RE, XXII 29.

[6] Euripide, *Hippolyte*, 415, 522; Pausanias, II 34, 11.

[7] AM, VI, 1881, p. 46, no. 6; VII, 1882, p. 255, no. 27; X, 1885, p. 206, no. 30.

[8] AM, IX, 1884, p. 75, no. 8.

[9] R. Herzog, dans AA, 1903, col. 197; cf. L. Robert, BCH, LVII, 1933, p. 468, n. 1.

[10] IPE, I[2], 440.

[11] IPE, II, 25.

[12] IPE, I[2], 168.

www.cimec.ro

campagne 1959 on aurait trouvé dans les fouilles de l'agora une nouvelle inscription concernant le culte qui nous intéresse — dédicace inédite conservée au Musée de Kiev.

Asclépios

Sur le culte d'Asclépios à Istros, à l'époque hellénistique, il y a peu de chose à dire, attendu que le premier document s'y rapportant vient seulement d'être découvert. Encore faut-il ajouter qu'il s'agit d'une inscription mutilée à tel point que le nom même du dieu n'y apparaît que comme une restitution conjecturale.

4. Musée d'Histria, inv. no. 358. Fragment d'une plaque de marbre brisée à gauche, à droite et en bas, trouvé au cours des travaux de déblayement de l'en-



Fig. 4

ceinte hellénistique, pendant l'été 1952. Dimensions en centimètres: 12 × 27 × 9. Hauteur des lettres: lignes 1—2: 25 mm *(omega*: 15 mm seulement); ligne 3: 15 mm. Sur les conditions de la découverte, cf. encore SCIV, IV, 1953, p. 112.

[Ἀπο]λλωνίδης . . . . . .
[Ἀσκλ]ηπίωι εὐ[χὴν *siue* -χαριστήριον]
[. . . . Ἡρακ]λείδης . . .

Au début de la ligne 1, extrémité inférieure d'une haste inclinée à gauche. — Ligne 2, au début, l'angle d'un Λ, suivi des extrémités supérieures des hastes d'un H; à la fin, en haut et en bas, traces évidentes d'un X. — Ligne 3, au début, Λ certain; après le Σ final, extrémité supérieure d'une haste verticale.

Les Muses

Dès 1923, une inscription mutilée publiée par Pârvan dans *Histria VII*, p. 9, no. 5, en faisant connaître l'existence à Istros d'un Μουσεῖον (sur lequel, au demeurant, les indications du texte étaient à tel point sommaires que le regretté

www.cimec.ro

savant pouvait difficilement échapper au risque d'en méconnaître la nature, en émettant l'hypothèse qu'il se serait agi d'une « université ou académie, dans le sens actuel de ces mots » [1]), laissait entendre qu'au III-e siècle le culte des Muses fleurissait déjà dans la plus ancienne colonie milésienne de la Dobroudja. Cette conclusion était heureusement confirmée par la mention dans le même document d'*agônes* périodiques, servant de cadre au couronnement des évergètes, ainsi que par la découverte — presque simultanée — de plusieurs reliefs de caractère agonistique [2]. Cependant des informations circonstanciées sur le Μουσεῖον allaient nous être fournies seulement trente ans plus tard, grâce à la découverte d'un second exemplaire du décret dont Pârvan n'avait eu à sa disposition qu'un tout petit fragment. Ce nouveau texte, publié dans *Histria I*, p. 476, no. 1, permet d'écarter résolument l'hypothèse selon laquelle, vers l'époque où venait d'être fondé le Musée d'Alexandrie [3], Istros aurait disposé d'une institution d'enseignement supérieur et d'un centre de recherche scientifique [4] dont — même à une époque plus tardive — bien peu de cités ont pu s'enorgueillir [5]. Ce qu'on y lit, par contre, et qui doit uniquement retenir notre attention dans le présent travail, c'est qu'un temple des Muses — bâti comme une fondation privée par un citoyen d'Istros, Diogène fils de Glaukias — ayant été rendu public, dans la seconde moitié du III-e siècle, par l'héritier du fondateur, Diogène fils de Diogène (lequel, par la même occasion, avait offert à la cité une somme de 300 statères d'or, destinée à couvrir les frais occasionnés par les sacrifices traditionnels et les réunions périodiques du peuple) ce dernier avait été gratifié du sacerdoce des Muses, ainsi que du privilège d'accomplir le premier le sacrifice lors de la fête des déesses: ἀ[ν]ατεθ[εικ]ότος δὲ τὸ μουσεῖον τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Διογέ[ν]ους τοῦ Γλαυκίου καὶ λελοιπότος εἰς θυσίαν [6] ταῖς Μούσαι[ς] καὶ σύν[οδο]ν [7] τῶι δήμωι χρυσοὺς τριακοσίους εἶν[αι α]ὐτὸν ἱερέα Μουσῶν καὶ προθύειν τοῖς Μουσείοις [8].

De plus, en sa qualité de ἱερεὺς τῶν Μουσῶν, Diogène allait être convié à prendre part à tous les sacrifices offerts aux frais de la cité, à l'instar des prê-

---

[1] *Ouvr. cité*, p. 12.

[2] AA, 1915, col. 268, fig. 18. Dans le même ordre d'idées, on peut relever le fait que parmi les sculptures d'époque hellénistique découvertes au cours des fouilles il existe au moins une statuette de Muse (vraisemblablement Terpsychore), qui sera publiée incessamment par Gabrielle Bordenache.

[3] « Entre 320 et 260 av. J. Chr. », pour citer les termes mêmes de Pârvan, *Histria VII*, p. 12.

[4] Rigoureusement parlant, l'auteur d'*Histria VII* postulait l'existence à Istros de *deux* μουσεῖα, s'autorisant d'une conjecture d'Ad. Wilhelm qui, à la ligne 8 du fragment, croyait pouvoir restituer: [τ]ὸ Μουσεῖον τὸ ὑπ'α[. . .], là où le texte plus complet découvert ultérieurement nous a montré qu'il fallait lire: ..τὸ Μουσεῖον τοῦ πατρός *(Histria I*, p. 477, no. 1, ligne 15).

[5] Sur les μουσεῖα du monde ancien aux époques hellénistique et romaine, voir, outre l'article de Müller-Graupa, dans RE XVI, col. 797 ss., H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*[2] (Paris, 1958), p. 261—263; sur la politique scolaire des empereurs, plus spécialement, C. Barbagallo, *Lo Stato e l'istruzione pubblica nell'Impero romano*, Catania, 1911, p. 34 et suiv.

[6] θυσίαν est une conjecture de Jeanne et Louis Robert, RÉG, LXVIII, 1955, p. 240, pour ουσίαν qu'on lit sur la pierre.

[7] Encore une leçon de Jeanne et Louis Robert, RÉG, LXVIII, 1955, p. 240. Sur les σύνοδοι à Istros, à l'époque hellénistique, voir *Istros*, I, 1934, p. 123, l. 15 et suiv.; SCIV, VII, 1956, p. 349, l. 11.

[8] *Histria I*, p. 477, no. 1, lignes 15—18. Sur le sens de προθύειν dans ce contexte, voire L. Ziehen, dans Rhein. Museum, 1904, p. 391—406, et L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 20.

www.cimec.ro

tres des autres divinités et, tout comme ceux-ci, orné de la couronne sacerdotale: παρακαλεῖσθαι δὲ αὐτὸν καὶ εἰς πάσας τὰς θυσίας τὰς δημοτελεῖ[ς κ]αὶ στεφανηφορεῖν μετέχοντα πάντων τῶν αὐτῶν τοῖς λοιποῖς ἱερεύσιν . . . [1].

Enfin, et toujours en récompense de ses libéralités, le sacerdoce des Muses devait rester héréditaire dans la famille du bâtisseur du Μουσεῖον, en revenant à chaque génération à l'aîné de ses descendants mâles: κατὰ τα[ὐ]τὰ δὲ ὑπάρχειν τὴν ἱερωσύνην τοῖς ἐκ[γό]νοις αὐτοῦ τῶν ὄντων ἀεὶ τῶι πρεσβυτάτωι [2]. Cette disposition se lit également dans un décret du II-e siècle dont il sera question plus loin, à la différence près que, dans ce dernier document, il est question de la prêtrise des Dieux de Samothrace [3]. Comme dans tant d'autres cités du monde grec, à Istros, à l'époque hellénistique, un sacerdoce perpétuel pouvait donc constituer la récompense de services rendus à la collectivité, et il est notable que des deux exemples de ce genre parvenus à notre connaissance le plus ancien concerne précisément le culte des Muses.

Pancratès et Niké

Jusqu'à ces tout derniers temps un culte du héros Pancratès en Scythie Mineure n'était guère connu, et cela en dépit du fait qu'un document publié par Pârvan dès 1916 s'y rapporte sans conteste possible. Il s'agit d'un autel de petites dimensions — vraisemblablement du II-e siècle av. notre ère — dont l'inscription, assez bien conservée, a été restituée par le premier éditeur comme suit:

['Αφροδίτηι]
παγκρατ[ίστηι] (*siue* παγκρατ[εῖ])
καὶ νικη[φόρωι] [4].

Pendant de longues années, ces leçons n'ont guère suscité de commentaire. Quant à l'inscription, disparue d'Istros au cours de la première guerre mondiale et signalée beaucoup plus tard à Varna [5], elle vient d'être publiée pour la troisième fois par Georgi Mihailov dans le I-er volume des *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* [6], d'une manière bien plus satisfaisante que celle de ses prédécesseurs:

Παγκρατ[εῖ]
καὶ Νίκῃ (*uel* — η[ι]).

Ainsi qu'il m'est arrivé de le faire observer récemment [7], cette restitution peut être considérée comme sûre, rien dans l'aspect de l'autel n'autorisant la supposition qu'au-dessus de la première ligne conservée il y ait eu une autre, aujourd'hui disparue. Il ne saurait donc être question d'attribuer l'autel à Aphrodite, comme le voulait Pârvan, ou à toute autre divinité dont ΠΑΓΚΡΑΤ . . . et ΝΙΚΗ...

[1] *Ouvr. cité*, p. 477, no. 1, lignes 18—21.
[2] *Ouvr. cité*, p. 477, no. 1, lignes 21—22. Τα[ὐ]τά est une correction de J. et L. Robert, RÉG, LXVIII, 1955, p. 240; dans mon édition, je lisais: τα[ῦ]τα.
[3] Ci-dessous, p. 139.
[4] *Histria IV*, p. 549, no. 9.
[5] BSA Varna, VIII, 1951, p. 28, no. 60.
[6] Serdicae, 1956, p. 145, no. 300.
[7] Dacia, N.S., V, 1961 (en cours d'impression).

www.cimec.ro

seraient simplement les épithètes [1]. Tout au contraire, ce sont les noms de deux divinités différentes qu'on lit sur la pierre, et c'est à toutes les deux que l'hommage s'adresse à titre égal, encore qu'à première vue leur rapprochement puisse surprendre. C'est que, si, comme on le conçoit aisément, un culte de Νίκη dans une cité grecque n'a en soi rien de surprenant, un dieu ou un héros Παγκράτης nous était tout à fait inconnu jusqu'à la récente découverte — en Attique, sur le bords de l'Ilissos — d'un sanctuaire en plein air voué à cette divinité, exploré par J. Meliadis [2]. Les reliefs qu'on y a découverts représentent Pancratès sous les traits d'Héraclès avec la massue et la peau de lion — soit imberbe, soit barbu, soit enfant. De plus, comme ces sculptures montrent tantôt une jambe, tantôt une main, on en peut conclure que cet héros était un héros guérisseur.

Il ne saurait être question, à cette place, de pousser plus loin l'examen des origines et du caractère de cette divinité, et encore moins de s'attarder sur le bien fondé d'une hypothèse comme celle formulée par A. N. Oikonomidis, selon laquelle en Attique Pancratès aurait été simplement le nom d'Alexandre divinisé [3]. Pour ne pas m'éloigner du but de la présente étude, je me contenterai de relever, avec Jeanne et Louis Robert, le fait qu'« un dieu ou un héros Pancratès a pu exister aussi en d'autres lieux qu'en Attique, et sans nécessairement être identifié avec Héraclès » [4]; ensuite, qu'à s'en tenir aux documents actuellement connus, le culte d'Héraclès à Istros est quasiment inexistant [5], en contraste frappant avec la situation constatée dans les autres colonies de la Dobroudja — Tomis l'ionienne [6] et surtout la dorienne Callatis [7].

ΘΕΟΣ ΜΕΓΑΣ

La découverte, au cours des campagnes de fouilles 1956 et 1957, de plusieurs fragments architectoniques ayant appartenu à un temple du Θεὸς Μέγας représente l'un des résultats les plus importants des recherches poursuivies depuis dix ans dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler la « Zone sacrée » d'Istros [8]. Ces fragments sont notables par la qualité du matériau (marbre thasien à l'éclat trés peu terni par le long séjour dans un sol maintes fois remanié au cours des siècles), aussi bien que par la finesse du travail, qui, dans l'état présent de nos connaissances, surpasse celle de tout autre monument mis au jour à Istros depuis le commencement des fouilles, en 1916. Aussi ai-je cru de mon devoir de le signaler

---

[1] Dans le bref commentaire qu'il consacre à l'inscription, G. Mihailov se contente de suggérer qu'il pourrait être question d'Athéna: « de Minerua et Victoria agitur » *(ouvr. cité*, p. 145).

[2] Πρακτικὰ τῆς Ἀρχαιολ. Ἑταιρίας, 1953, p. 47—60; 1954, p. 41—49 *(non uidi)*.

[3] Je cite d'après le Bulletin épigraphique de l'année 1959: RÉG, LXXII, p. 180.

[4] RÉG, LXXIII, 1960, p. 175.

[5] Unique mention d'une association d'*Herakleiastai* dans un décret du II-e siècle de notre ère *(Dacia*, N.S., IV, 1960, p. 276, 1.32); statuette de basse époque romaine au Musée National des Antiquités de Bucarest (cote L 1694).

[6] Plus d'une dizaine de reliefs et sculptures, pour la plupart inédits, au Musée Régional de la Dobroudja, Constantza.

[7] B. Pick, *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, I, 1 (Berlin, 1889), nos. 290—296. Cf. Hanell, *ouvr. cité*, p. 202.

[8] Ci-dessus, p. 127, et note 3.

www.cimec.ro

sans tarder à l'attention du monde savant, ce que j'ai fait dans un petit travail publié en 1959 en collaboration avec Gabrielle Bordenache [1]. C'est dire que je ne m'attarderai pas aujourd'hui sur l'aspect architectural du problème, me contentant



Fig. 5

de rappeler simplement que par un heureux hasard l'inscription qui ornait l'épistyle du temple nous a été conservée et que sa teneur est la suivante:

[Π]εισίστρατος Μνησιστράτου Θάσιος Θεῶι Μεγάλωι
[ἐ]πὶ ἱέρεω Ξενοχάρους τοῦ Ἀπολλωνίου.

Nous voici donc en présence du premier (et, pourrait-on ajouter, de l'unique) document attestant l'existence à Istros, au III-e siècle av. notre ère, d'un culte consacré au Grand Dieu, divinité connue jusqu'ici exclusivement par des témoignages — épigraphiques, numismatiques, archéologiques — recueillis à Odessos, sur le littoral bulgare de la mer Noire [2]. On s'accorde généralement à lui attribuer une origine thrace (son appellation locale semble avoir été Derzélas [3]), mais il est permis de croire que dans son élaboration il a dû entrer plus d'un élément grec. Seigneur du monde souterrain, le Grand Dieu rappelle par certains côtés Pluton et Sarapis [4],

[1] *Le temple du ΘΕΟΣ ΜΕΓΑΣ à Istros*, dans BCH, LXXXIII, 1959 (2), p. 455–465. Cf. *Histria II* (en préparation).

[2] G. Kazarov, dans RE XV, 226–230; B. Hemberg, *Die Kabiren*, Uppsala, 1950, p. 221–227.

[3] IGB, I, 47, 48, 49 (toutes d'époque romaine).

[4] Em. Condurachi, dans Cronica Numismatică şi Arheologică, 1939, p. 148–153; Th. Guerassimov, dans BSA Varna, VIII, 1951, p. 65–72.

www.cimec.ro

par d'autres le Dieu-Cavalier thrace, à qui — sur certains monuments récemment découverts [1] — il emprunte jusqu'à la monture. Par ailleurs, son culte semble avoir été lié également au culte des Cabires, encore qu'à vouloir préciser ces rapports on se heurte aux plus grandes difficultés [2]. J'ajouterai qu'il y a difficilement un simple hasard dans le fait qu'au moment où les vestiges du temple du Grand Dieu viennent d'être découverts, les preuves de la faveur dont paraissent avoir joui à Istros, vers la fin de l'époque hellénistique, les Grands Dieux de Samothrace continuent elles-aussi à se multiplier.

ΜΕΓΑΛΟΙ ΘΕΟΙ ΟΙ ΕΝ ΣΑΜΟΘΡΑΙΚΗΙ

L'existence à Istros d'un temple des Μεγάλοι Θεοί nous était connue depuis longtemps, grâce à deux décrets du II-e siècle dont le dispositif nous apprend que les stèles respectives avaient été exposées... ἐν τῶι Σαμοθρᾳκίωι [3]. La même indication apparaît dans un texte de même époque, toujours un décret honorifique [4], où il est dit qu'un exemplaire de l'inscription, gravé par les soins des *hégémons*, était destiné à être placé... παρὰ τὸ[ν βωμὸν τ]ῶν Θε[ῶ]ν τῶν ἐν Σα[μ]οθ[ρα]ίκηι (j'entends: près de *l'autel du temple* des Dieux de Samothrace, autrement dit, cette fois encore dans le Σαμοθρᾴκιον).

A cette première information s'ajoute une autre, à savoir qu'en récompense des services rendus à la cité, le titulaire du décret, déjà prêtre des Grands Dieux, allait recevoir ce sacerdoce à titre viager et même héréditaire, la dignité en question devant passer à chaque génération au plus âgé de ses descendants mâles: ... δεδόσθαι δὲ αὐτῶι καὶ ἐκγόν[οις ἀεὶ τῶ]ι πρεσβυτάτ[ω]ι τῶν ὄντων ἱερωσύ[νην...] Θεῶν τῶν ἐν Σαμοθραίκηι καὶ στε[φανη]φορίαν καθάπερ καὶ τοῖς ἄλλοις ἱερεύ[σιν, ὅπως] καὶ οἱ λοιποὶ φι[λ]οτιμό[τεροι] γ[ίν]ωνται εἰδό[τες] ὅτι ὁ δῆ[μος] τιμᾶι [τ]οὺ[ς ἀγ]αθοὺς τῶν ἀν[δρῶν], ἀποδιδ[οὺ]ς χάριτ[ας ἀξία]ς τῶν εὐεργ[ετημά]των [5].

Cette manière de récompenser les services de certains bienfaiteurs nous était déjà connue grâce au décret en l'honneur de Diogène signalé plus haut, aussi ne vais-je pas m'attarder à en relever l'intérêt. Tout au plus hasarderai-je l'hypothèse que, tout comme dans le cas de ce dernier, de qui le père avait fait construire à ses frais un temple des Muses [6], un lien a pu exister entre la famille de Dionysios et les divinités dont il allait devenir le prêtre à vie, soit que certains de ses ascendants comptassent parmi les premiers habitants d'Istros initiés aux mystères des Cabires, soit que Dionysios lui-même ait favorisé l'implantation de cette reli-

[1] G. Tontcheva, BIAB, XVIII, 1952, p. 83—91.

[2] Il suffira de faire observer que dans le décret fragmentaire publié par A. Salaĕ, BCH, LII, 1928, p. 395 (= P. M. Fraser, *Samothrace*, II 1, p. 33, no. 6) le rapport postulé par l'éditeur entre le culte de Derzélas et celui des Dieux de Samothrace ne saurait s'autoriser d'aucune indication explicite ou implicite du texte. Bien mieux, même l'hypothèse selon laquelle à Odessos l'honneur de l'éponymie aurait été devolu au prêtre du Grand Dieu apparaît peu probable, comme l'a fait remarquer récemment L. Robert, Rev. Phil., XXXIII, 1959, p. 193, n. 1 et 211.

[3] *Histria IV*, p. 543, no. 4, 1.5; *Istros*, I, 1934, p. 123.

[4] Mus. d'Histria, inv. no. 325, lignes 29—30 (en cours d'impression dans *Dacia*, N.S., V, 1961).

[5] Lignes 20—27.

[6] Ci-dessus, p. 135.

www.cimec.ro

gion de salut dans sa patrie, à une époque où la diffusion du culte des Grands Dieux dans les colonies de la Dobroudja était plus grande qu'à tout autre moment de l'histoire [1].

Dioscures

Pour clore ce passage en revue de documents inédits ou insuffisamment connus concernant les cultes d'Istros à l'époque hellénistique, je choisis un fragment de dédicace aux Dioscures datant du II-e siècle et qui, comme la plupart des textes qui précèdent, trouvera sa place dans le chapitre épigraphique d' *Histria II*, après avoir été sommairement publié dans le rapport préliminaire sur la campagne de fouilles de l'été 1953.

5. Mus. Histria, inv. no. 267. Fragment d'une petite stèle votive en marbre, à fronton et acrotères, brisé à gauche et en bas. Hauteur (fronton compris): 25 cm; largeur: 20 cm; épaisseur: 10 cm. Hauteur des lettres: 13 mm. A droite, au-dessus du fronton triangulaire, étoile à huit rayons symbolisant l'un des fils de Zeus, motif qui devait sans doute figurer également sur le côté gauche de la stèle, actuellement brisé. Première édition: D.M. Pippidi, dans SCIV, V, 1954, p. 92, no. 2.

[Ὁ δεῖνα] Μενεχάρ[μου]
[φύσει δὲ . . . . .]ου Διοσκόροις [2]
[εὐχαριστ]ήριον.

A la fin de la ligne 1, bien qu'à moitié détruit, M sûr. — A la fin de la ligne 2, là où autrefois j'avais cru reconnaître — AI, un nouvel examen de la pierre m'a

[1] On s'accorde à fixer entre 260 et 100, environ, l'époque de la plus forte diffusion des cultes de Samothrace dans les colonies de la côte occidentale de la mer Noire (ainsi, en dernier lieu, Hemberg, *ouvr. cité*, p. 213). Cependant, des documents découverts à Seuthopolis prouveraient que la pénétration de la religion des Cabires chez les Thraces de l'intérieur a eu lieu à une époque antérieure au plus ancien témoignage provenant des villes grecques du littoral, selon D. Dimitrov, *Neuentdeckte Dokumente über die Religion der Thraker der frühhellenistischer Epoche*, dans *Hommage à W. Déonna*, 1957, p. 181—193. Quoi qu'il en soit de ce problème de priorité, et pour nous en tenir exclusivement aux villes de la Dobroudja, il faut préciser que d'inscriptions se rapportant au culte des Dieux de Samothrace on n'en connait guère avant le II-e siècle. C'est plus ou moins de la même période que datent les documents d'Istros cités dans le texte et le fragment de loi sacrée découvert à Tomis (LGS 84), plusieurs fois réédité et étudié depuis la fin du siècle dernier (cf. notamment P. Roussel, dans BCH, L, 1926, p. 313—317 et L. Robert, dans *Istros*, II, p. 10—11). Il y a lieu d'observer toutefois que la religion de Samothrace s'est rarement propagée pour ainsi dire « à l'état pur » et que le plus souvent le culte des Μεγάλοι Θεοί se confond dans nos documents avec celui des Dioscures, dont l'époque de diffusion dans les villes du Pont Gauche est approximativement la même. Comme l'a fait remarquer justement F. Chapouthier *(Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris, 1935, p. 181), « les deux groupes de divinités protégeaient contre les périls de la mer », ce qui, selon toute vraisemblance, a conduit à une identification presque totale du trio des Tyndarides et de la triade samothracienne (sur ce point, cf. également Hemberg, *ouvr. cité*, p. 215—216). Les témoignages sur le culte des Dioscures à Tomis ont été recueillis et commentés par Jean Babelon dans les *Mélanges Charles Picard* (= RA 1948), I, p. 24—33. Pour Callatis, il suffira de renvoyer à AEM, XIX, 1891, p. 110, no. 67, ainsi qu'au relief publié par Th. Sauciuc-Săveanu, *Dacia*, IX—X, 1941—1944, p. 278, fig. 15 (8).

[2] Pour les variantes de graphie Διόσκοροι-Διόσκουροι, cf. Restelli, Riv. di Filologia, LXXIX, 1951, p. 246—257.

www.cimec.ro

permis de lire de manière certaine OY. ce qui m'oblige à remplacer la restitution [ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ Κ]ΑΙ par celle que je propose aujourd'hui et qui s'autorise de nombreuses analogies (e.g. IPE, I², 440: [Αὐρ.] Ἑρμοκράτης Μύρωνος, φύσει δὲ Θειμοθέου, ἐφιλοτειμησάμην . . . δηνάρια τρισχείλια εἰς τὸν ναὸν τῆς Ἀφροδίτης).



Fig. 6

Le culte des jumeaux de Zeus, Castor et Polydeukès, est attesté à Histria dès le III-e siècle av. notre ère, date de l'important relief (aujourd'hui au Musée National de Bucarest, cote L 617) consacré à la fin d'une campagne victorieuse par Callicratès fils de Callicratès, commandant du corps expéditionnaire envoyé par les habitants d'Istros au secours des habitants d'Apollonie du Pont:

[Καλλικρ]άτης Καλλικράτου καὶ οἱ στρατιῶ[ται π]επλευκότες ἐπὶ βοήθειαν
['Α]πολλωνιαταῖς, Διοσκόροις Σωτῆρσι [1].

En cette circonstance, l'hommage reconnaissant des survivants s'adressait aux Dioscures en tant que patrons de la navigation et protecteurs des marins [2],

[1] V. Pârvan, dans AA, 1915, col. 270 (= *Histria IV*, p. 546, no. 61, réédité par D. M. Pippidi et Em. Popescu dans *Dacia*, N. S., III, 1959, p. 235, no.1).

[2] Cf. l'Hymne homérique aux Dioscures I 6–17; Theocr. XXII 6–22; Diodore, IV 43, 1–2. Je n'ai pu consulter la dissertation de K. Jaisle, *Die Dioskuren als Retter zur See bei den Griechen und Römern*, Tübingen, 1907.

www.cimec.ro

et il est hors de doute que la faveur dont les Jumeaux divins jouissent à l'époque hellénistique dans la plupart des colonies grecques de la côte occidentale de la mer Noire leur était prodiguée en premier lieu en cette hypostase. Par ailleurs, il ne faut pas oublier non plus qu'au cours des mêmes siècles le culte des Dioscures s'associe étroitement à celui des Dieux de Samothrace, avec lesquels ils se confondent plus d'une fois [1] et dont ils partagent la popularité non seulement à Istros, où il y avait au II-e siècle un Σαμοθράκιον qui comptait parmi les sanctuaires les plus vénérés de la ville [2], mais aussi à Tomis et à Callatis, d'où nous disposons à cet égard de témoignages importants, cités à la fin du paragraphe précédent [3].

[1] Ainsi dans OGI 40 (de Délos), lignes 4—5 : . . ἱερεὺς . . . Θεῶν μεγάλων Σαμοθρᾳκῶν Διοσκούρων Καβε[ίρων], et dans toute une série de textes de même provenance, réédités par P. Roussel et M. Launey, *Inscriptions de Délos (Décrets postérieurs à 166 av. J. — C. — Dédicaces postérieures à* 166 *av. J.—C.)*, Paris, 1937, n-os 1898, 1900, 1900, 1901, 1902.

[2] Dans cet ordre d'idées, l'on notera qu'à l'état présent de nos connaissances les seuls sanctuaires d'Istros ayant servi à l'exposition de décrets de l'Assemblée paraissent avoir été le temple d'Apollon Médecin et celui des Dieux de Samothrace. Ceci ne nous autorise naturellement pas à afirmer qu'à l'instar du Metrôon d'Athènes ce dernier aurait abrité les archives de l'État, ainsi qu'il a été soutenu par Pârvan, *Dacia*, I, 1924, p. 277 et, plus récemment, par Hemberg, *Die Kabiren*, p. 222.

[3] Outre les documents cités ci-dessus, p. 140 n. 1, cf. les poids à l'image des Dioscures étudiés par C. Moisil, SCN, I, 1957, p. 269—270 (Callatis) et 283 (Tomis).

www.cimec.ro

DER MAKKABÄERAUFSTAND

ZUR FRAGE SEINER SOZIALÖKONOMISCHEN ZUSAMMENHÄNGE UND WIRKUNGEN

VON

HEINZ KREISSIG

I. Die Quellen

Hauptquelle für jede Analyse des Makkabäeraufstands sind die beiden ersten Makkabäerbücher aus der Septuaginta. Daneben wurden bisher fast nur das Buch Daniel und die beiden Hauptschriften des Flavius Josephus, *Die jüdischen Altertümer* und *Der jüdische Krieg*, benutzt [1]. Die beiden Apokryphen des Alten Testaments bilden kontaminiert eine recht gute Darstellung der politischen Geschichte Judäas von Onias III. bis zu Johannes Hyrkan I.

Das 1. Mkk. entwirft ein nüchternes, deshalb sehr glaubwürdiges Bild vom Jahre 167 v.u.Z. bis zum Beginn der Regierungszeit Johannes Hyrkans I. Vermutlich soll es eine Art Geschichte der Hasmonäischen Dynastie darstellen, für die vor allem die Jahrbücher der Hohepriester Jonathan und Simon, sicherlich aber auch die zur Zeit des Judas Makkabäus aufgezeichneten [2], sowie mündliche Überlieferungen als Quellen dienten. Die Benutzung seleukidischer Zeitrechnung bei allen Daten aus der offiziellen syrischen Geschichte deutet an, daß auch eine seleukidische Quelle benutzt wurde [3]. Der ursprünglich hebräische Bericht gibt die uns hier interessierenden Ereignisse bis zum Tode des Judas 160 v.u.Z. sehr detailliert

[1] E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, I, Leipzig, 1901, S. 31: die zwei Makkabäerbücher und Josephus Flavius „fast einzige Quelle für die politische Geschichte".

[2] O. Zöckler, in: H. Strack u. O. Zöckler, *Kurzgefaßter Kommentar zu den Heiligen Schriften Alten und Neuen Testaments sowie zu den Apokryphen*, A. *Altes Testament*, 9. Abt.: Die Apokryphen, nebst einem Anhang über die Pseudepigraphenliteratur, München, 1891, S. 30. Die Annahme einer Judasvita bei K. D. Struck, *Die Quellen des I. und II. Makkabäerbuches*, Halle (Saale), 1954, S. 64 und 126, die von dem jüdischen Historiker Eupolemos stammen könnte, ist ebenso unwiderlegbar wie unbeweisbar. Das gilt genauso für die These, daß dieser Eupolemos einer der Gesandten der Juden an den römischen Senat gewesen sein soll (73 f.). Dies nehmen übrigens auch schon Zöckler, *a. a. O.*, S. 60 und Schürer, *a. a. O.*, II, 732 ff. an.

[3] K. D. Struck, *a. a. O.*, S. 36 ff.

www.cimec.ro

wieder, aber fast ganz auf die politische und kriegerische Seite beschränkt, wenn man von einigen eingestreuten Liedern absieht [1].

Bedeutend mehr mit Wundergeschichten durchsetzt und literarisch zurechtgemacht, aber gerade darum dem Historiker um so verdächtiger, ist das 2. Mkk., das Bickermann „zur pathetischen Historiographie des Hellenismus" [2] zählt. Es beginnt mit dem Versuch der Tempelplünderung durch Heliodor, etwa 175 v.u.Z., und führt bis zum Siege über Nikanor, 161 v.u.Z. Nach den Worten des Verfassers ist dieses Buch eine Epitome aus einem fünfbändigen Werk Jasons von Kyrene. Es ist ebenso gut möglich, daß dieser Jason mit dem Partner des Eupolemos bei der Gesandtschaft nach Rom identisch ist [3], wie auch, daß Jason von Kyrene nur eine fingierte Figur ist [4], die der Verfasser erfand, um seinem Buche als auf eine alte Quelle zurückgehend mehr Gewicht zu verleihen — oder auch, um sich vor der Verantwortung zu drücken. Es dürfte nicht abwegig sein, den Verfasser in pharisäischen Kreisen zu suchen [5]. Sein Versuch, Judas Makkabäus zum Anführer der Asidäer zu machen [6], der Auferstehungsglaube [7], die ständigen Hinweise, daß der Sabbat von den Kämpfenden eingehalten wurde (obwohl gerade das Gegenteil naheliegt), lassen darauf schließen. Der wesentliche Unterschied zum 1. Mkk. besteht jedenfalls darin, daß es der dynastischen eine „intensiv theokratische Religionsansicht" [8] gegenüberstellt, wenn man auch nicht so weit gehen sollte wie Bickermann [9].

Die Entstehungszeit des 1. Mkk. liegt während oder am Ende der Regierung Johannes Hyrkans I., auf dessen Hohepriesterjahrbuch für weitere Informationen verwiesen wird [10]. Das 2. Mkk. dürfte noch vor der Einnahme Jerusalems durch Pompejus geschrieben sein, da die Römer bei ihren Vermittlungsbemühungen [11] als Freunde der Juden geschildert sind.

Das Buch Daniel schildert „prophetisch" die jüdische Geschichte vom babylonischen Asyl bis zu den Makkabäerkämpfen. Es müßte spätestens 164 v.u.Z. [12],

---

[1] *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, Bd. IV, Tübingen, 1960, Sp. 620, nennt dafür 2,44; 3, 5. 6. 8; 14, 4.

[2] E. Bickermann, *Der Gott der Makkabäer. Untersuchung über Sinn und Ursprung der makkabäischen Erhebung*, Berlin, 1937, S. 147.

[3] L. Herzfeld, *Geschichte des Volkes Jisrael von Vollendung des zweiten Tempels bis zur Einsetzung des Machbäers Schimon zum hohen Priester und Fürsten*, Nordhausen, 1855, S. 445.

[4] A. Kamphausen, *Das zweite Buch der Makkabäer*, in: E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen, 1900, S. 81.

[5] so auch J. Wellhausen, *Die Pharisäer und die Sadduzäer. Eine Untersuchung zur inneren jüdischen Geschichte*, Hannover, 1924, S. 23; und vor allem Momigliano, *Prime Linee di Storia della Tradizione Maccabaica*, Torino, 1931, S. 15: „Ora non c'è dubbio che il II Maccabei è di piena ispirazione farisaica", und 94.

[6] 2. Mkk. 14, 6.

[7] 2. Mkk. 7, 9.

[8] O. Zöckler, *a. a. O.*, S. 93.

[9] E. Bickermann, *a. a. O.*, S. 32: 2. Mkk. schreibt, „um Heiligkeit des jerusalemischen Tempels darzustellen".

[10] 1. Mkk. 16, 23.

[11] 2. Mkk. 11, 34 ff.

[12] Bickermann, *a. a. O.*, S. 12 gibt 165 v.u.Z.; A. Bauer, *Vom Judentum zum Christentum*, Leipzig, 1917, nimmt 164 an, läßt aber die Möglichkeit eines späteren Zusatzes von 12, 12 und damit einer früheren Abfassung offen; L. Herzfeld, *a. a. O.*, S. 256: „Um die Zeit des Sieges über Nikanor"; da Tempelweihe nicht genannt, schlägt O. Holtzmann, *Das Ende des jüdischen Staatswesens und die Entstehung des Christentums*, II. Bd., Teil 2 der *Geschichte des Volkes Israel*, von B. Stade, Berlin, 1888, S. 333, das Jahr 167 vor; Struck, *a. a. O.*, S. 89: zwischen Tempelweihe und Tod des Antiochos Epiphanes.

www.cimec.ro

also vor dem Tode des Antiochos Epiphanes entstanden sein, da sein Tod vorhergesagt wird und wohl kaum ein dritter Ägyptenfeldzug dieses Königs prophezeit worden wäre, der ja nie stattgefunden hat. Die Geschichte aus den Symbolen des Danielbuchs herauszulesen, ist nicht allzu schwer. Dagegen machen die Zeitangaben gerade für die hier behandelte Epoche, die dem Verfasser als Zeitgeschichte offenbar das wichtigste war, einige Schwierigkeiten, da er vermutlich mythische Zahlenzusammensetzungen an Stelle echter Zählungen der Tage, Jahre oder Jahrwochen benutzte. Über die sozialökonomischen Beziehungen seiner Zeit gibt das Buch Daniel noch weit weniger Aufschluß als die Makkabäerbücher. Sein Verfasser dürfte nach dem religiösen Überschwang und vor allem nach dem deutlichen Auferstehungsglauben zu urteilen, Asidäer gewesen sein. Sein Aufruf richtet sich nur gegen den als Antichrist dargestellte König Antiochos IV. Er ist nicht dazu angetan, das Volk zur bewaffneten Erhebung zu bewegen, sondern nur zum Ausharren, und tendiert dahin, die messianische Endzeit passiv abzuwarten. „Die unmittelbare Nähe des messianischen Reiches", eine „mago-jüdische Weltumwandlung" [1], erwartet der Verfasser zweifellos. Die Siege der Makkabäer bezeichnet er nur als βοήθειαν μικράν [2], denn das messianische Reich wird von Gott herbeigeführt, nicht von Menschen [3].

Über die beiden Werke des jüdischen Historikers Flavius Josephus genügt ein kürzerer Überblick. Josephus, der im jüdischen Krieg als Befehlshaber von Galiläa begann und als Kollaborateur der Römer endete, schrieb für seine Werke im wesentlichen das 1. Mkk. bzw. Nikolaos von Damaskus aus, der sich seinerseits auf das 1. Mkk. stützte [4]. Daneben benutzte Josephus aber besonders für die „Jüdischen Altertümer" antike Historiker, die uns sonst nicht erhalten sind. Zumindest kennt er laut c. Ap. 2,7 neben Polybios und Nikolaos von Damaskus auch Strabo, Megalopolitanus, Cappadox, Timagenes, Castor und Apollodoros, die alle über Antiochos Epiphanes geschrieben haben. Wo solche Fragmente in seinem Werk spürbar sind, hat Josephus zweifellos einen gewissen Quellenwert [5]. Geschmälert wird dieser Wert allerdings durch die oberflächliche Arbeitsweise des Josephus; seine Angaben können nicht ohne Bedenken übernommen werden.

Einblicke in das Seleukidenreich geben außerdem die Fragmente der Geschichte des Polybios und Stücke — insbesondere die Syriaca —, die bei Appian erhalten sind und auf ihn zurückgehen. Für die jüdische Geschichte selbst sind die Bemerkungen bei Polybios genauso dünn gesät wie bei Diodor [6], Cassius Dio [7], Livius [8] oder Tacitus [9]. Dabei haben die Werke dieser Schriftsteller nur insofern für uns Quellenwert, als sie für die Makkabäerzeit Vorläufer — größtenteils eben Polybios —

[1] L. Herzfeld, *a. a. O.*, S. 257.
[2] Daniel 11, 34.
[3] Nach Wellhausen, *Israelitische und jüdische Geschichte*, Hannover, 1924, S. 206, kommt Verfasser aus Kreisen der „Lehrer des Gesetzes".
[4] vgl. Struck, *a. a. O.*, S. 126.
[5] Die ganze negative Einstellung von A. B. Ranowitsch. *Der Hellenismus und seine geschichtliche Rolle*, Berlin, 1958, S. 114 ist insofern nicht richtig.
[6] Diodor XXXIV.
[7] Dio Cass. XXXVII, das sich bereits auf den Krieg des Pompejus gegen die Juden bezieht.
[8] Liv. VL.
[9] Tac., *Hist.*, V 2—13.

www.cimec.ro

ausschrieben, die nur bei ihnen erhalten sind. Polybios war dagegen Zeitgenosse unserer Ereignisse.

Mit dieser Aufzählung sind die Quellen über den Makkabäeraufstand, die von bürgerlichen Historikern und auch von Ranowitsch benutzt wurden, so gut wie erschöpft. Sie enthalten politische Geschichte — deutbar als das Ergebnis des Wirkens großer Männer, des Zufalls oder Gottes — und Religionsgeschichte. Fragen wir aber nach der wirtschaftlichen Tätigkeit der Judäer um die Zeit des Aufstands, nach den Formen ihres Zusammenlebens, nach ihrem sozialen Kampf, so ist es notwendig, alle Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments sowie die Bücher des Kanons aus dieser Zeit nach entsprechenden Aussagen zu durchforschen. Am ergiebigsten — oder besser: als einziges ergiebig — erwies sich dabei das Buch der Weisheit Jesu, des Sohnes Sirachs. Geschrieben vermutlich zu Beginn des 2. Jahrhunderts v.u.Z. [1], d.h. zu Beginn der seleukidischen Herrschaft über Palästina und Koilesyrien, sagen diese gesammelten oder verfaßten Sinnsprüche einiges über das Alltagsleben der Judäer aus. Allgemeine Beziehungen von Mensch zu Mensch stehen im Vordergrund, die aber auch spezifiziert werden als Beziehungen von Warenbesitzer zu Warenkäufer, von Herren zu Sklaven, von Arbeitgebern zu Arbeitnehmern, von Mann zu Frau. Der Verfasser scheint einer der Schriftgelehrten zu sein, wie sie sich im babylonischen Exil mit der Redaktion des Pentateuchs als Stand der Sopherim herausgebildet hatten [2]. Sein Standpunkt entspricht dem eines Sklavenhalters, der es aber nicht verschmäht, seine Umgebung kritisch zu betrachten und zu warnen, bevor der Bogen überspannt wird. Durch ihn gewinnen wir einige wenige, aber wertvolle Aufschlüsse über die sozialökonomische Situation, wie sie zweifelsohne bei Ausbruch des Makkabäeraufstands noch immer, wenn nicht verschärft, vorhanden war.

Versteckter, aber doch nicht zu übersehen, finden sich ähnliche Hinweise auch in den anderen Apokryphen, die im 2. Jahrhundert v.u.Z. entstanden und von denen hier nur die Weisheit Salomos [3] und die Bücher Judith, Tobit und Baruch [4] genannt seien. Vor allem die beiden Romane, von denen Judith sicher in der Makkabäerzeit, wenn nicht sogar in den Jahren des Kampfes entstanden

---

[1] Nach C. H. Cornill, *Geschichte des Volkes Israel von der ältesten Zeit bis zur Zerstörung Jerusalems durch die Römer*, Chicago und Leipzig, 1898, S. 187, um 200 v.u.Z. Für Cornill liegt der Wert des Jesus Sirach darin, daß hier „die Sittlichkeit geadelt ist durch die Religion und die Religion sich bestätigt in der Sittlichkeit"; G. Hollmann, *Welche Religion hatten die Juden, als Jesus auftrat*, Tübingen, 1910, S. 62, setzt Jesus Sirach um 180 v.u.Z.; V. Ryssel, *Die Sprüche Jesus des Sohnes Sirachs*, in: E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudoepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen, 1900, S. 235, in die Jahre 190—170; O. Holtzmann *a. a. O.*, S. 292, in die Zeit des Hohepriesters Simon II. Justus; so auch A. Schlatter, *Geschichte Israels von Alexander dem Großen bis Hadrian*, Calw. und Sttg., 1906, S. 65; Bickermann, *a. a. O.*, S. 150, sogar z. T. in die Zeit der Verfolgung; so auch M. Noth, *Geschichte Israels*, Berlin, 1961, S. 344; O. Zöckler, *a. a. O.*, S. 257, dagegen nach Eusebius in den Anfang des 3. Jahrhunderts.

[2] Ed. Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, II. Bd., Stuttgart und Berlin, 1921, S. 8; Wellhausen, *Israelitische und jüdische Geschichte*, Berlin, 1914, S. 153.

[3] Nach P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, Tübingen, 1907, S. 114, „eine ausgeführte Polemik gegen die heidnischen Religionsformen". *Einleitung in die Altertumswissenschaften*, I. Bd., Leipzig u. Berlin, 1927, S. 163, setzt Weisheit Salomos in den Anfang des 1. Jhs. v.u.Z.

[4] Nach Zöckler, *a. a. O.*, S. 240, etwa 2. Hälfte des 2. oder 1. Hälfte des 1. Jhs. v.u.Z. Auf jeden Fall nach Daniel, da es Gebet nach dessen c. 9 zitiert 187.

www.cimec.ro

ist [1], geben in ihren wenigen Milieuschilderungen ein Bild jüdischen Lebens. Weisheit Salomos ist dagegen von geringerem Nutzen, da es in Alexandria entstanden ist [2]. Von den Pseudepigraphen geben nur Jeremias Brief und besonders der Aristeasbrief einige Anhaltspunkte. Der Aristeasbrief ist der Briefroman über die Übersetzung des hebräischen Kanons ins Griechische. Die ägyptischen Gesandten, die im Auftrag des Ptolemaios II. Philadelphos den Hohepriester aufsuchen und ihn bitten, Übersetzer nach Alexandria ziehen zu lassen, berichten, was sie in Judäa und Jerusalem gesehen haben. Obwohl der Vorfall in der Ptolemäerzeit spielen soll, werden hier doch entsprechend der Entstehungszeit zwischen 96 und 63 v.u.Z. [3] Zustände aus der hasmonäischen Aera, diese allerdings grob schöngefärbt, wiedergegeben. Absicht des Schreibers aus der jüdischen Diaspora in Ägypten war offene Agitation für das Judentum, wobei der Beweggrund — religiös, ökonomisch oder politisch — uns unbekannt ist. Wendland hält die historische Glaubwürdigkeit aus diesem Grunde für „sehr zweifelhaft" [4]. Völlig bedeutungslos sind für unser Vorhaben das 3. und das 4. Buch der Makkabäer. Aus dem Kanon müssen an erster Stelle die Psalmen genannt werden. Um die Entstehungszeit der Psalmen hat es unter Theologen und Philologen schon lebhafte Gefechte gegeben. Aber immer mehr setzte sich die Ansicht Hitzigs [5] durch, daß ein bedeutender Teil der Lieder aus der Makkabäerzeit und besonders aus der Kampfzeit stammen müsse [6]. Ihren Charakter dürfte Struck 81 mit „asidäisch-pharisäisch" richtig angegeben haben. Mit Bertholet benutze ich die Hymnen 93, 95, 113, 117, die Wallfahrtslieder 120—131, von denen einige bei den großen Rückführungstrecks durch Judas und Simon aus den heidnischen Nachbarländern entstanden sein dürften, die Vigilie 134, das Bußgebet 106, die Gelübdeliturgien 107, 116, die Klagelieder 74, 79, die Danklieder 100, 118 (wahrscheinlich nach dem Sieg über Nikanor 161 v.u.Z. entstanden), 136 als Quelle [7]. — Auch Prediger Salomo [8] und Sprüche Salomos [9] stammen aus dem 2. Jahrhundert v.u.Z., während Sacharja cc. 9—14 direkt in der makkabäischen Kampfzeit geschrieben scheinen.

---

[1] Zöckler, *a. a. O.*, S. 6; Schürer, *a. a. O.*, III, S. 234.

[2] vgl. Zöckler, *a. a. O.*, S. 6; Schürer, *a. a. O.*, III, S. 506.

[3] Wendland, in: E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen, 1910, S. 3.

[4] Wendland, *ebenda*, S. 1.

[5] H. Hitzig, *Begriff der Kritik*, Heidelberg, 1851. Gegen makkabäische Psalmen vor allem W. Ewald, Jahrbücher der biblischen Wissenschaft VI, 1854. Zitiert bei Schürer, *a. a. O.*, III, S. 203.

[6] Nach Hollmann, *a. a. O.*, S. 62, wurden die Psalmen um 140 v.u.Z. abgeschlossen, d. h. in den Kanon aufgenommen; so auch E. Kautzsch, *Abriß der Geschichte des alttestamentlichen Schrifttums*, Freiburg und Leipzig, 1897, S. 187; E. Meyer, *a. a. O.*, II. Bd., S. 227, gesteht einzelne Psalmen der Makkabäerzeit zu.

[7] A. Bertholet, *Kulturgeschichte Israels*, Göttingen, 1919, S. 245; ebenso. J. Bergmann, *Das Judentum in der hellenistisch-römischen Zeit*, Gießen, 1927, S. 34 f.; Ps. 83 (82) mit Momigliano 18 f. in die makkabäische Kampfzeit zu legen, kann ich mich nicht entschließen, da Vers 2 Ὁ θεός, τίς ὁμοωθήσεταί σοι; μὴ σιγήσῃς μηδὲ καταπραύνῃς, ὁ θεός dem geradezu widerspricht. Als die Kämpfe gegen die Nachbarvölker beginnen, können die Judäer schon auf bedeutende Siege gegen die Seleukiden zurückblicken.

[8] Nach Cornill, *a. a. O.*, S. 186, um 200 v.u.Z. von „*einem* hellenistisch gebildeten Juden geschrieben"; Meyer, *a. a. O*, II. Bd. S. 39, setzt es Mitte des 3. Jhs.

[9] Die Holtzmann, *a. a. O.*, S. 293 allerdings vor 200 v.u.Z., d. h. in die Ptolemäerzeit, angesetzt wissen will; Strach in: H. Strach u. O. Zöckler, *a. a. O.*, 6 Abt. Zweite Hälfte: *Die Sprüche Salomos*, München, 1899, S. 7, sogar in die Zeit Hiskias.

www.cimec.ro

II. Die Situation in Judäa bis zum Beginn des Aufstands

Die wirtschaftliche Lage

Die persische Satrapie Judäa mit dem Mittelpunkt Jerusalem, die Kyros I. einrichtete, lehnte sich im Osten an den Nordteil des Toten Meeres und den Unterlauf des Jordans an. Über das Gebirge Juda hinweg verlief die Grenze in westlicher Richtung bis wenig über Modin hinaus und dann an der Schwelle zur Küstenebene südlich bis zur Höhe von Bethsur. Von hier erreichte sie ostwärts über das Desertum Juda wieder das Ufer des Toten Meeres.

Der Wohlstand des Landes war völlig abhängig von dem, was die Landwirtschaft und die Viehzucht erbrachten. Der infolge des nahen Mittelmeers hohe Feuchtigkeitsgrad der Luft gestattete an den Westabhängen des Gebirges den Anbau von Wein[1], Oliven und Feigen[2]. In dem schmalen Stück Ebene, das noch zu Judäa gehörte, wuchsen Gerste, Hirse und Weizen, dazu ein wenig Hafer und Ölbäume[3]. Weizen scheint aber nicht ausreichend vorhanden gewesen zu sein; denn um dem Tempel von Jerusalem seine Zuneigung zu beweisen, liefert Antiochos III. für Opfer neben Vieh, Wein, Öl, Weihrauch und Salz auch Weizen und Weizenmehl[4]. Weit verbreitet war die Imkerei[5]. Auf dem in nordsüdlicher Richtung verlaufenden Gebirgskamm und auf den Ostabhängen war die Vegetation spärlicher, und die Jordanebene war im Norden nur noch eine hie und da von Oasen unterbrochene Einöde[6]. Hier lebte die Bevölkerung vorwiegend von Viehzucht (Schafe, Esel, Ziegen)[7], im Süden versumpft der Flußlauf häufig und bildet eine Schilf- und Dschungelbarriere[8].

Winterregen sind regelmäßig, im Gebirge wohl auch als Schnee[9], während im Sommer das Land fast nur vom nächtlichen Tau befeuchtet wird[10]. Dabei sind die Flüsse ihrer tiefen Betten wegen für Bewässerungssysteme ungeeignet. Dennoch scheint das Land dicht bevölkert gewesen zu sein, wie die Zahl der Orte lehrt, und entsprechend muß auch die landwirtschaftliche Bebauung trotz der klimatischen Ungunst ausreichend gewesen sein[11]. Der Boden ist kalkig und reich an Ton. Daher gibt es so gut wie keine Wälder. Auch Erze finden sich nicht. Der Reichtum an Ton ließ ein verbreitetes Keramikhandwerk entstehen, und der Töpfer ist wohl der in der Bibel am häufigsten genannte Handwerksberuf[12]. Daneben gibt es natürlich alle Handwerke, die die Landwirtschaft braucht: Schmiede[13], Maurer[14], usw., aber auch Goldschmiede[15].

---

[1] J. S. 24, 17; Arist. 112.
[2] Jud. 10, 5.
[3] Jud. 2, 27; 8, 2; Arist. 107, 112; J. S. 24, 14.
[4] Antt. XII, 3,3.
[5] J. S. 24, 19; Arist. 112.
[6] Wellhausen, *a. a. O.*, S. 2. Daß der Jordan im Sommer durch Überflutung das Land bewässerte (Arist, 116), ist unwahrscheinlich.
[7] Arist. 112.
[8] W. I. Awdijew, *Geschichte des Alten Orients*, Berlin, 1953, S. 295.
[9] J. S. 43, 19.20 ist die Rede von Reif und Wasser, das zu Eis gefriert.
[10] Tac., *Hist.* V, 6: „Rari imbres".
[11] Tac., *Hist.* V, 8.
[12] J. S. 27, 5; 33, 13; 38, 29. 30; Sach. 11,13 u.a.
[13] J. S. 38, 28.
[14] J. S. 38, 27 (ἀρχιτέκτων). Zöckler übersetzt hier „Künstler".
[15] Neh. 3, 32, wo sie ebenso wie die Krämer offenbar in einer Art Zunft innerhalb Jerusalems ihre Werkstätten in einem besonderen Viertel hatten.

www.cimec.ro

Es gibt keine Zeugnisse, die beweisen würden, daß die reichen Asphaltvorkommen des Lacus Asphaltites (Totes Meer) vor der Römerzeit ausgebeutet worden wären. Die Salzgewinnung war königliches Monopol [1].

Der Handel im Lande dürfte sich während der Perserzeit auf Produktenaustausch zwischen Stadt und Land beschränkt haben. Aber nachdem Judäa unter die Herrschaft der Ptolemäer gefallen war, blühte der Warenhandel auf [2]. Bei den Ausgrabungen in Bethsur fanden sich zahlreiche ptolemäische Münzen. Ein Außenhandel war dagegen schon immer vorhanden, mußte das Land doch Holz (besonders vom Libanon) [3], Kupfer (aus Edom und Akaba) einführen. Zu den Einfuhrgütern zählen weiterhin Tierhäute, Glaswaren, Garn [4], Pferde und Hülsenfrüchte aus Ägypten, Kamele aus Arabien, Perlen, Edelsteine und Korallen vom indischen Meer [5]. Im Bereich der großen Handelsstraßen lag Judäa aber nicht. Der Handel von Ägypten nach Syrien und umgekehrt ging — wenn nicht überhaupt zu Schiff über Tyros [6] — entlang der Küste durch die philistäischen und phönikischen bzw. in hellenistischer Zeit durch die Griechenstädte Gaza, Askalon, Joppe, Stratonsturm, Akko, an denen Judäa keinen Anteil hatte. Eine andere viel benutzte Karawanenstraße lief von Damaskus durch Basan über Rabbath Ammon — das hellenistische Philadelphia —, Hesbon, die Moabitis und Petra, eine Straße, die vor allem von den nabatäischen Kaufleuten benutzt wurde. Beide Handelswege wichen bewußt den schwerzugänglichen Gebirgen Juda und Ephraim aus [7]. Die von Gerasa nach Gaza über Jerusalem führende Karawanenstraße dürfte fast nur für die Einfuhr nach und die Ausfuhr aus Judäa benutzt worden sein. Jedenfalls lag der Zwischenhandel weitgehend in den Händen der Nabatäer, die es verstanden, sich sowohl von Syrien als auch von Ägypten unabhängig zu halten. Als die Juden im 5. Jahrhundert v.u.Z. begannen, ihren Staat als persische Satrapie wieder zu errichten, gab es in Judäa keine Stadt. Jerusalem mußte, nachdem die Mauern aufgebaut waren, durch Losentscheid mehr oder weniger zwangsbesiedelt werden [8]. Bis zur Makkabäerzeit, als durch Eroberungen weitere Städte hinzukamen, blieb Jerusalem das einzige Gemeinwesen, das den Namen Stadt verdiente [9]; es war wirtschaftlicher, politischer und kultischer Mittelpunkt zugleich. Hier boten montags und donnerstags die jüdischen Bauern „Wein, Trauben, Feigen und Sonstiges“ [10] zum Verkauf an, hierher kamen an den monatlichen Markt-

---

[1] 1. Mkk, 11, 35; Esr. 4, 14.

[2] Herzfeld, *Handelsgeschichte der Juden des Altertums*, Braunschweig, 1879, S. 62; vgl. auch Ranowitsch, *a. a. O.*, S. 17 f.

[3] J. S. 22, 14. 15 und Esr. 5, 8; die mit „sandiger Tünche“ geglätteten Mauern der Lehmoder Ziegelhäuser wurden durch Holzgebälk gestützt, weil es „beim Erdbeben” nicht gelöst wird.

[4] In Spr. 7, 16 bedeckt die Prostituierte ihr Bett „mit bunten Decken von ägyptischem Garn“.

[5] Herzfeld, *Handelsgesch.*, S. 118 ff.

[6] Wie das Zedernholz aus dem Libanon oder Zypressen vom Hermongebirge (J. S. 24, 13) für Alexandria.

[7] Die Wichtigkeit dieser Handelswege betont S. Moscati, *Geschichte und Kultur der semitischen Völker*, Stuttgart, (1953) S. 15; vgl. Arist. 118.

[8] Neh. 11, 1. 2.

[9] so auch M. Rostovtzeff, *Die hellenistische Welt, Gesellschaft und Wirtschaft*, o. O. (1955), S. 275; vgl. auch Ps. 107, 36. 37, wo die „Städter“ Felder besäten und Weinberge pflanzten.

[10] Neh. 13, 15.

www.cimec.ro

tagen auch heidnische Händler mit ihren Waren, zweifellos Nabatäer mit ägyptischen, persischen und sogar indischen Waren, wie Spezereien, Edelsteinen, Gold [1] oder Bewohner der Küstenebene mit Getreide. Wie aus dem Zenon-Archiv hervorgeht, kamen während der Ptolemäerzeit auch regelmäßig griechische Kaufleute aus Ägypten nach Judäa [2], Boraita Pesachim 40 spricht von „heidnischen Mehlhändlern" [3], wobei es sich sicherlich um nichtjüdische palästinensische Einwohner handelt, die nach Jerusalem zogen, um ihre Ware feilzubieten.

Festzuhalten ist, daß noch bis in die römische Zeit hinein, ja bis zu Titus und Hadrian, die Masse des jüdischen Volkes in Palästina als Bauern lebten [4]. Äußerungen, wonach der Jude im Hellenismus „zum vaterlandslosen Geldmenschen" wurde, weil „die Erwerbslust in den großen hellenistischen Reichen umfassendere Aussichten als auf dem Boden der engen jüdischen Heimat" [5] gefunden habe, sind tendenziös. Daß die Diasporajuden zu einem großen Teil Kaufleute wurden, hat Gründe, die nicht in den Rahmen dieser Untersuchung fallen.

Die Tatsache, daß in Judäa an keiner Stelle — auch nicht von den gründungsfreudigen Seleukiden — neue Städte errichtet wurden, während sie an der Küste, in Phönikien, Koilesyrien und selbst im Transjordanland seit der makedonischen Eroberung allenthalben entstanden oder in orientalische Gründungen in Poleis verwandelt wurden [6], kann verkehrstechnische oder auch militärische Gründe haben. Sehr überzeugend weist Holtzmann darauf hin, daß Palästina und damit auch Judäa „seit den Tagen Rehabeams der Kampfplatz gewesen, um den sich die Herrschsucht der Ägypter einerseits, der ostasiatischen Völker andererseits bemühte" [7]. Das blieb auch in der Zeit der Diadochenstaaten so, und sowohl die Lagiden als auch die Seleukiden hatten immer ein Interesse daran, in dieser strategisch wichtigen Ecke einen Pufferstaat mit einer gewissen Selbständigkeit [8], aber ohne große Machtmittel zu lassen. Die von den Ptolemäern in Palästina befestigten Städte haben „rein militärische und politische Ziele im Auge" [9] und waren mehr oder weniger „Zwingfesten" gegen die aufsässige Bevölkerung des flachen Landes.

Die soziale Lage unter Persern und Ptolemäern

Die soziale Lage in Judäa zur Zeit des Makkabäeraufstands ist von den Ereignissen nach dem babylonischen Exil abhängig. Der Ursprung des Aufstands scheint

---

[1] Arist. 114.
[2] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 277.
[3] zitiert bei Herzfeld, *Handelsgesch.*, S. 91.
[4] Auch J. Salvador, *Geschichte der Römerherrschaft in Judäa und der Zerstörung Jerusalems*, Bremen, 1847, S. 275: „Der Landbau war stets die hauptsächlichste Einnahmequelle des Landes".
[5] Holtzmann, *a. a. O.*, S. 320.
[6] Die Bemerkung de Waeles, *Hellenistische Beeldvoormkunst*, Nijmegen, 1943, S. 44, „Phenecie en Palestina hadden geen Grieksche kolonies" ist völlig falsch, wie allein ein Blick auf die Karte lehrt; A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913, S. 236: „Les colonies grecques formaient autour de la Palestine comme un cercle qui allait se resserrant de plus en plus". — Beide verwechseln offenbar Palästina mit Judäa; denn selbstverständlich liegen die Küstenstädte von Gaza bis Stratonsturm und Samaria (die Bouché-Leclercq, *a. a. O.*, S. 237 selbst nennt) sowie Scythopolis u. a. in Palästina.
[7] Holtzmann, *a. a. O.*, S. 237.
[8] Daher keine griechischen Siedler, vgl. Antt. XII, 4, 1; Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 275.
[9] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 274.

www.cimec.ro

letztlich bis ins 5. Jahrhundert v.u.Z. zurückzugehen. Ich analysiere die Vorgänge, die diese Auffassung stützen.

Wir wissen nicht, was Kyros veranlaßte, eine jüdische Satrapie einzurichten. Diese Frage ist für unsere Untersuchung auch ohne Belang. Wichtig ist aber die Feststellung, daß zu keiner Zeit etwa alle Juden im Exil waren. Ein großer Teil der jüdischen Bauern war in Judäa zurückgeblieben und hatte sich mit den nie gänzlich vertriebenen kanaanitischen Ureinwohnern, mit den benachbarten Ammonitern, Moabitern, Idumäern vermischt. Ob mit der Einrichtung der Satrapie auch gleich die Genehmigung zur Rückkehr für alle babylonischen Juden gegeben wurde, ist ungewiß [1]. Interessant sind aber die Rückkehrerlisten in Esra 2,1—2,67 und 8,1—8,20 und die Volkszählung in Neh. 7,6—7,69 [2]. Aus ihnen ergibt sich nämlich, daß vorwiegend ärmere Teile der Bevölkerung zurückgekehrt sein müssen. Denn auf 42 000 freie Juden kamen nur 7 000 Sklaven und Sklavinnen [3], 730 Pferde, 245 Maultiere [4], 435 Kamele, 6 700 Esel [5]. Da diese Volkszählung wenigstens 80 Jahre nach dem Erlaß des Kyros durchgeführt wurde — Nehemia kehrte erst um 445 nach Judäa zurück [6], war der „Reichtum" der ersten Rückkehrer offenbar noch kläglicher [7]. So muß schon in diesen ersten Jahrzehnten ein wilder Existenz- und Konkurrenzkampf eingesetzt haben, bei dem es den wenigen Reichen gelang, einen großen Teil des Bauernlandes an sich zu reißen, Bauern in Schuldknechtschaft zu stürzen und sie ihres Viehes zu berauben. Die Armen verkauften ihre Kinder in die Sklaverei [8].

Dieser Zustand führte z. Zt. der Statthalterschaft des Nehemia und zumindest mit seiner Duldung, wenn nicht Unterstützung, zu einem siegreichen Bauernaufstand. Die geraubten Felder und Weinberge mußten zurückgegeben, die Schulden erlassen werden [9]. Vorher bereits war den Juden „das Gesetz" gegeben worden, daß in den Büchern Esra und Nehemia häufig genannt, aber nirgends näher definiert wird. Es dürfte sich dabei nicht nur um das Deuteronomium, sondern um den ganzen Pentateuch gehandelt haben, zumindest soweit er redigiert war [10]. Neh. 8,14 weist z.B. auf Lev. 23,42, allerdings stammt gerade dieses Stück offensichtlich nicht aus den Memoiren Nehemias, sondern ist später hinzugefügt. Wie dem auch

---

[1] 2. Chr. 36, 23 und Esr. 1,3 ff. sind durchaus unzuverlässig, da diese Kapitel erst in der Ptolemäerzeit abgefaßt wurden. Das Buch Esra kann sich erst ab 7. Kap. auf die persönlichen Aufzeichnungen Esras stützen, nach Noth *a. a. O.*, S. 285 überhaupt nur 7,12—26. In dem Esr. 6, 3—5 wiedergegebenen angeblichen Erlaß des Kyros steht von einer Rückkehr der Juden nichts.

[2] Esr. 2, 1—2,67 ist allerdings nur aus der Volkszählung des Neh. ausgeschrieben. Das Buch Nehemia ist zwar auch erst in der Ptolemäerzeit endgültig redigiert worden, übernahm aber in großen Teilen die Memoiren Nehemias.

[3] Neh. 7, 67.

[4] Neh. 7, 68.

[5] Neh. 7, 69.

[6] vgl. Neh. 5, 14.

[7] Möglicherweise wurden sogar entsprechend Nu. 1, 45 nur die Männer über 20 Jahre gezählt.

[8] Neh. 5, 4.5; aber K. v. Hase, *Kirchengeschichte*, Erster Theil, Leipzig, 1890, S. 101, macht zwischen diesen und jenen keinen Unterschied. Für ihn waren in das Vaterland heimgekehrt diejenigen, „in denen das nationalreligiöse Gefühl vorwaltete".

[9] Neh. c. 5.

[10] Vielleicht hat Noth, *a. a. O.*, S. 291 recht, der die Möglichkeit einräumt, daß es sich nur um die in den Pentateuchtext nachträglich eingeschalteten Gesetzespartien handelte.

www.cimec.ro

sei, kann man aus Neh. c. 13 jedenfalls entnehmen, daß die höhere Priesterschaft, die Kaufleute und auch die reichen Bauern sich wenig um das Gesetz geschert hatten, auf das das ganze Volk vereidigt worden war. So hatte der Hohepriester Eljasib dunkle Geschäfte mit dem Ammoniterscheich Tobia gehabt [1], die Leviten und Sänger waren um ihren Anteil an den Opfern betrogen worden [2], die Kaufleute hatten gehandelt, wie es ihnen der Profit gebot, auch wenn der Sabbat es verbot [3]. Der persische Satrap jüdischen Geschlechts Nehemia scheint sich offenbar mit Hilfe der jüdischen Bauernmassen durchgesetzt und die herrschenden jüdischen Schichten in ihre Schranken verwiesen zu haben. Die Bauern waren es ja, die einen Nutzen von der strengen Befolgung der Gebote gehabt hätten. „Dieses Gesetz war in allen seinen Teilen auf ein ackerbautreibendes Volk berechnet" [4]. Sie begehrten sowieso nicht das Haus des Nächsten, sondern ihres ward begehrt von den Mächtigeren; sie waren froh, wenn sie ein paar Ochsen, Schafe oder Esel besaßen, und sie nicht weggeben mußten, um die drückende Schuldenlast zu mildern, die ihnen der erste Aufbau eines eigenen Landbesitzes aufgebürdet hatte. Sie begehrten auch nicht des Nächsten Weib, denn sie konnten zwei Frauen nicht ernähren wie die Reichen [5]. Sie waren es auch, die Vorteil aus dem Erlaßjahr [6] und dem Halljahr [7] zogen — sofern diese eingehalten wurden. Aber die Mitglieder der Theokratie merkten bald nach ihrer Niederlage gegen die Bauern und Nehemia, daß auch das Gesetz zu ihren Gunsten wirken konnte, wenn sie sich zum Hüter des Gesetzes machten, wenn sie den Nachdruck auf die Rechte der Priester legten und die Pflicht des Volkes zum Opfern in den Vordergrund stellten. Sie taten es und fuhren gut damit. In der Sprache bürgerlicher Historiker heißt das dann: „Der Tageskult (war) der vornehmste Inhalt des öffentlichen Lebens" [8].

Diese Bewegung endete so nur mit der vorübergehenden Beseitigung einzelner Mißstände; sie änderte weder die Besitzverhältnisse noch die Klassenstruktur in Judäa. In der großen Synode, die der theokratischen Struktur gegenübergestellt wurde, führten die „Ältesten des Volkes" das Wort [9], d.h. die größten Grundbesitzer des Landes, die zu einem Teil noch auf den vorexilischen Adel zurückgingen. Sie waren auch die Richter im Großen Synhedrion, das über Einsetzung des Hohepriesters, über Krieg und Frieden entschied und die Kapitalverbrechen aburteilte [10].

---

[1] Neh. 13, 4—9.
[2] Neh. 13, 10.
[3] Neh. 13, 15 ff.
[4] Holtzmann *a. a. O.*, S. 279.
[5] Ex. 20, 17.
[6] Ex. 21, 2—11.
[7] Lev. 25, 10—34. Daß bei diesem Gesetz die religiöse Auffassung, „nach der das Land Gott gehört und die Menschen nur für kurze Zeit dessen Pächter sind" (Moscati, *a. a. O.*, S. 136), eine Rolle spielte, mag unbestritten bleiben. Hauptzweck war aber zweifellos der Schutz der Bauern vor der Landgier der Großgrundbesitzer.
[8] Bickermann, *a.a.O.*, S. 52. Vgl. auch Meyer, *a.a.O.*, 11, S. 9.
[9] Neh. c. 11; M. Kayserling, *Handbuch der Jüdischen Geschichte und Literatur von der Zeit des Bibelabschlusses bis zur Gegenwart*, Leipzig, 1900, S. 12, nennt die Ältesten „Volksvertreter", ein Ausdruck, der vollkommen daneben geht, weil man „Ältester" auf Grund seines Reichtums und nicht auf Grund einer Wahl durch das Volk wurde.
[10] Nach dem Gesetz besteht das Große Synhedrion aus 71 Schriftgelehrten mit Nasî und Ab beth Din (Vater des Gerichts) an der Spitze. Bei peinlichen Gerichtsverfahren amtierte das Kleine Synhedrion aus 23 Mitgliedern; für Zivilprozesse gab es 3-Richter-Kollegien (Kayserling, *a. a. O.*, S. 13).

www.cimec.ro

Nach Schürer I 182 war der Hohepriester sogar „Haupt — und Vollzugsorgan" des Ältestenrats. Das dürfte für die nachnehemianische Zeit auch stimmen.

Über die zwei Jahrhunderte der Perserherrschaft in Judäa besitzen wir sonst keine Nachrichten. Da aber die ersten Berichte aus hellenistischer Zeit dieselbe Lage wiederum zeigen, darf man annehmen, daß die Differenzierung ungehindert weiter fortschreiten konnte [1], bis eine neue Krise zum Makkabäeraufstand führte.

Zur Zeit der Ptolemäer scheint die soziale Struktur folgendes Aussehen gehabt zu haben: Der persische Statthalter war verschwunden. Der Hohepriester war zugleich religiöses und politisches Oberhaupt [2]. Seine Macht rührte daher, daß er im Auftrag des ägyptischen Königs den Tribut einzog. Da die Lagiden, nachdem sie zahlreiche Juden nach Ägypten verschleppt, außer dem Tribut und überhaupt dem Vorhandensein eines jüdischen Nomos als Bastion gegen seleukidischen Ausdehnungsdrang keine weiteren Interessen in Judäa hatten [3], sah dies so aus, daß der Hohepriester für eine Pauschalsumme das Recht der Besteuerung seiner Landsleute vom König pachtete [4]. Diese Stellung blieb jedoch nicht unbestritten. Mag auch die Geschichte von Joseph, dem Sohn des Tobias, bei Flavius Josephus legendarisch sein [5], so bleibt als historischer Kern doch der Übergang der Besteuerung der Juden in die Hände einer Grundbesitzerfamilie, der sich nur so vollzogen haben kann, daß die Tobiaden den Hohepriester überboten [6]. Dadurch, daß die Eintreibung der Einkünfte „jedes Jahr einmal neu verpachtet" [7] wurde, konnte die Pauschsumme immer wieder in die Höhe getrieben werden. Die maßlose Ausbeutung, der die Tobiaden sowohl Juden als auch Griechenstädte in Palästina, die sie zusätzlich pachteten, unterwarfen, ist natürlich auch keine Erfindung des Josephus Flavius. Dieser Vorgang zeigt, daß sich neben der Priester-Aristokratie eine weltliche Oligarchie herausgebildet haben muß, die vermutlich die Große Synode beherrschte. Die Tobiaden waren darunter nur die mächtigste Familie.

Unter den Bedingungen des Hellenismus und des ansteigenden Warenaustauschs mit Ägypten wurde auch eine kleine Gruppe von Kaufleuten reich. Dagegen blieb die Lage der Handwerker und der Bauern unverändert. Sie waren diejenigen, denen die Steuerpächter (τελῶναι) — ob Hohepriester, ob Grundbesitzer — nicht nur die Auslagen der Pauschsumme sondern obendrein einen Profit abpreßten.

---

[1] Nach V. Ehrenberg, *Der Staat der Griechen*, II. Teil: *Der hellenistische Staat*, Leipzig, 1958, S. 51, „herrschte eine Aristokratie von Priestern und Ältesten, die bis in die Makkabäerzeit im wesentlichen ungestört blieb". Über ihren Reichtum vgl. auch Hag. 1,4. Auch Noth, *a.a.O.*, S. 313: Übergang „ohne große äußere Erschütterungen".

[2] J. Prinz, *Illustrierte jüdische Geschichte*, Berlin, 1933, S. 55; Kayserling, *a.a.O.*, S. 2.

[3] Schürer, *a.a.O.* I, S. 183. Die in Ägypten selbst nach orientalischem Vorbild weiterbestehende „Identität von König und Land", die sowieso „durch die Macht der Priester, der Städte und der Aristokratie beschränkt" (Rostovtzeff, *a.a O.*, S. 211) war, scheint auf Judäa nicht ausgedehnt worden zu sein. Noth, *a.a.O.*, S. 314: kein Eingriff in Grundbesitzrechte. P. Wendland, *Der Aristeasbrief*, in: E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen, 1900, S. 78, mag auch recht haben, daß die Ptolemäer „die sicherste Stütze des Thrones in der Konservierung und eifrigsten Förderung der Landesreligion" sahen. So auch Holtzmann, *a.a.O.*, S. 276.

[4] Antt. XII, 4, 1.

[5] Schürer, *a.a.O.*, I, S. 183; Meyer, *a.a.O.*, II, S. 32.

[6] Antt. XII, 4, 2ff.

[7] Holtzmann, *a.a.O.*, S. 289.

www.cimec.ro

Sie hatten die Speisekammern der Priester mit ihren „Opfern" zu füllen, und diese waren erheblich. Jesus Sirach fordert:

. . . καὶ δόξασον ἱερέα,
καὶ δὸς τὴν μερίδα αὐτῷ καθὼς ἐντέταλταί σοι,
ἀπαρχὴν καὶ περὶ πλημμελείας, καὶ δόσιν βραχιόνων,
καὶ θυσίαν ἁγιασμοῦ καὶ ἀπαρχὴν ἁγίων [1],

Erstlinge sind zu entrichten von Korn, Öl, Most und allen Früchten sowie von allem Vieh [2]. Hebopfer sind nach Challa [3]: ein 24stel beim Backen für Hausbedarf, ein 48stel beim Backen für Verkauf. Heiliges Opfer sind alle unblutigen Speiseopfer wie Brot, die als Dank- oder Bittopfer gebracht werden [4]. Die Erstlinge der Heiligen sind die Zehnten von allem, die die Leviten bekommen sollen. Aber auch von diesem Levitenzehnten erhielten die Priester einen Zehnten wieder zurück [5].

Die Lage der Bauern und Handwerker wurde insofern verschlechtert, als die Tobiaden notgedrungen eine höhere Summe aus ihnen herauspressen mußten, als die Hohepriester getan hatten; denn die höhere Pauschsumme, mit denen sie die Pacht erkauft hatten, mußte ja wieder hereinkommen. Daneben bereicherten die Großgrundbesitzer sich durch Teuerungen, die sie durch Zurückhalten von Getreide künstlich hervorbrachten.

ὁ συνέχων σῖτον ὑπολείποιτο
αὐτὸν τοῖς ἔθνεσιν,
εὐλογία δὲ εἰς κεφαλὴν τοῦ μεταδιδόντος [6]

Preistreiberei durch das Zurückhalten von Getreide war um so leichter, als der gute Boden „im festen Besitz der Wohlhabenden" [7] war.

Über das Leben der Handwerker vor dem Makkabäeraufstand und ihr Verhältnis zu den Mächtigen besitzen wir die aufschlußreichen Verse von Jesus Sirach 38, 24—34, die hier ganz wiedergegeben sein sollen, da sie für eine Analyse der Stellung dieser Bevölkerungsschicht während des Aufstands von Nutzen sind:

σοφία γραμματέως ἐν εὐκαιρίᾳ σχολῆς,
καὶ ὁ ἐλλασσούμενος πράξει αὐτοῦ σοφισθήσεται.
τί σοφισθήσεται· ὁ κρατῶν ἀρότρου,
καὶ καυχώμενος ἐν δύρατι κέντρου,
βόας ἐλαύνων καὶ ἀναστρεφόμενος ἐν ἔργοις αὐτῶν,
καὶ ἡ διήγησις αὐτοῦ ἐν υἱοῖς ταύρων;
καρδίαν αὐτοῦ δώσει ἐκδοῦναι αὔλακας,
καὶ ἡ ἀγρυπνία αὐτοῦ εἰς χορτάσματα δαμάλεων.
οὕτως πᾶς τέκτων καὶ ἀρχιτέκτων,
ὅστις νύκτωρ ὡς ἡμέρᾳ διάγει.
οἱ γλύφοντες γλύμματα σφραγίδων,
καὶ ἡ ὑπομονὴ αὐτοῦ ἀλλοιῶσαι ποικιλίαν.

[1] J. S. 7,31.
[2] Nu. 18, 12—18; Neh. 10, 36—38, Spr. 3,9; Jud. 11, 13.
[3] Nach Schürer, *a.a. O.*, I, S. 116.
[4] Lev. c. 6.
[5] Nu. 18, 26 und Neh. 10,38.
[6] Spr. 11,26.
[7] Strack, *a.a.O.*, S. 49.

www.cimec.ro

καρδίαν αὐτοῦ δώσει εἰς τὸ ὁμοιῶσαι ζωγραφίαν,
καὶ ἡ ἀγρυπνία αὐτοῦ τελέσαι ἔργον.
οὕτως χαλκεὺς καθήμενος ἐγγὺς ἄκμονος,
καὶ καταμανθάνων ἀργῷ σιδήρῳ.
ἀτμὶς πυρὸς πήξει σάρκας αὐτοῦ,
καὶ ἐν θέρμῃ καμίνου διαμαχήσεται.
φωνὴ σφύρης καινιεῖ τὸ οὖς αὐτοῦ,
καὶ κατέναντι ὁμοιώματος σκεύους οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ.
καρδίαν αὐτοῦ δώσει εἰς συντέλειαν ἔργων,
καὶ ἡ ἀγρυπνία αὐτοῦ κυσμῆσαι ἐπὶ συντελείας.
οὕτω κεραμεὺς καθήμενος ἐν ἔργῳ αὐτοῦ,
καὶ συστρέφων ἐν ποσὶν αὐτοῦ τροχόν,
ὃς ἐν μερίμνῃ κεῖται διαπαντὸς ἐπὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ,
καὶ ἐναρίθμιος πᾶσα ἡ ἐργασία αὐτοῦ.
ἐν βραχίονι αὐτοῦ τυπώσει πηλόν,
καὶ πρὸ ποδῶν κάμψει ἰσχὺν αὐτοῦ.
καρδίαν ἐπιδώσει συντελέσαι τὸ χρίσμα,
καὶ ἡ ἀγρυπνία αὐτοῦ καθαρίσαι κάμινον.
πάντες οὗτοι εἰς χεῖρας αὐτῶν ἐνεπίστευσαν,
καὶ ἕκαστος ἐν τῷ ἔργῳ αὐτοῦ σοφίζεται.
ἄνευ αὐτῶν οὐκ οἰκισθήσεται πόλις,
καὶ οὐ παροικήσουσιν οὐδὲ περιπατήσουσιν,
καὶ ἐν ἐκκλησίᾳ οὐχ ὑπεραλοῦνται.
ἐπὶ δίφρον δικαστοῦ οὐ καθιοῦνται,
καὶ διαθήκην κρίματος οὐ διανοηθήσονται,
οὐδὲ μὴ ἐκφάνωσιν δικαιοσύνην καὶ κρίμα.
καὶ ἐν παραβολαῖς οὐχ εὑρεθήσονται,
ἀλλὰ κτίσμα αἰῶνος στηρίσουσι.
καὶ ἡ δεήσις αὐτῶν ἐν ἐργασίᾳ τέχνης.

In der sozialen Gruppierung muß die niedere Geistlichkeit mit zu der Gruppe der Handwerker, Bauern und kleinen Krämer gerechnet werden. Sowohl die Leviten und Sänger als auch die nicht in Jerusalem ansässigen Priester wurden schon seit der Perserzeit um den ihnen zustehenden Zehnten bzw. den Anteil an den Opfern betrogen.[1] Diese Lage mußte sie auf die Seite der Bauern und Handwerker bringen. Das Land, das sie ebenso wie die Priester zugeteilt erhalten hatten[2], war durch Verschuldung längst arg beschnitten.

Von den zwei niedersten Schichten der Einwohner Judäas wissen wir fast nichts. Jesus Sirach unterscheidet mehrfach οἰκέτης und ἐργαζόμενος"[3], empfiehlt aber in jedem Falle die gleiche Behandlung, so daß ihr Status nicht sehr unterschiedlich gewesen sein kann. Padoch 37 behauptet, daß dem freien Lohnarbeiter gegenüber ein persönlicher Zwang nicht ausgeübt werden konnte. Nach Lev. 19,9.10; 23,22 und Deut. 24, 19—22 hatten die Armen einen Anteil am Bodenertrag von Getreide, Oliven und Wein, der in Pea[4] als eine Ackerecke, die ungeerntet bleiben soll, wiedererscheint.

[1] Nach Ryssel „mit jungen Stieren".
[2] Hes. 45,5.
[3] J. S. 7,20; 37,11; Jud. 1,10.
[4] Nach Schürer, *a.a.O.*, I, S. 115.

www.cimec.ro

Ebenso wenig wie aus der Perserzeit gibt es unter den Ptolemäern eine einzige Nachricht, wonach in Schuldsklaverei geratene Juden im Erlaßjahr freigekommen, oder im Halljahr ein um seinen Besitz gebrachter Jude diesen zurückerstattet erhalten hätte [1]. Wohl aber kennen wir die mahnenden Worte des Jesus Sirach:

οἰκέτην συνετὸν ἀγαπάτω σου ἡ ψυχή,
μὴ στερήσις αὐτὸν ἐλευθερίας. [2]

Sklaven konnten in Häusern der Reichen durchaus zu beachtlicher Stellung gelangen, wie z.B. die Sklavin der Judith, „die über all ihre Habe gesetzt war" [3] und die nach der Tat freigelassen wurde [4]. Hierodulia, auch weibliche, gab es im jüdischen Tempel nicht. Außerhalb des Tempels scheint die Prostitution aber verbreitet gewesen zu sein [5], ohne daß recht klar wird, ob diese Frauen sich im Zustand der Sklaverei befanden oder nicht. Daß sie versklavt waren, erscheint aber wahrscheinlich, da sonst aus den Quellen der hellenistischen Zeit eine gewisse Hochachtung gegenüber der Frau spricht. So finden wir, wohl im Anschluß an Ex. 20, 12, die Mahnung: „Verwirf nicht die Weisung deiner Mutter" [6], „wie ein Schätze Sammelnder ist, wer seine Mutter wert hält" [7].

Aber das „Thema der orientalischen Hörigkeit und der Sklaverei, einschließlich der ‚Heiligen Sklaven' (ἱεροδοῦλοι) und ihrer Entwicklung in hellenistischer Zeit bedarf einer gründlichen Spezialuntersuchung nur zu dringend" [8]. Grundsätzlich scheint man jüdische Schuldsklaven von gekauften heidnischen Sklaven oder Kriegsgefangenen in der Behandlung streng unterschieden zu haben. Für letztere hatte das Erlaßjahr keine Gültigkeit [9].

Der Klassenkampf in der Seleukidenzeit bis zum Beginn des Aufstands

Wenn die Fragen der gegenseitigen Beziehungen der Schichten und Klassen, also des Klassenkampfes, speziell für die Seleukidenzeit untersucht werden, dann soll das nicht heißen, daß während der persischen und der ptolemäischen Zeit solche Kämpfe nicht stattgefunden hätten. Aber zum ersten ist unsere Untersuchung auf den Makkabäeraufstand gerichtet, und zum zweiten spitzten sich die sozialen Auseinandersetzungen seit Beginn des 2. Jhs. v.u.Z. offenkundig zu. Einige politische Ereignisse bringen zum Ausdruck, welche Wende sich in dieser Epoche in den hellenistischen Staaten vollzog.

---

[1] Schlatter, *a.a.O.*, S. 58: „Es ist nie der Versuch gemacht worden, den Boden in 50-jährigen Perioden an die alten Besitzer zurückzugeben". Besser müßte es wohl heißen: bis zum Makkabäeraufstand ist nie der Versuch gemacht worden, den Boden von den Expropriateuren zurückzufordern.

[2] J. S. 7,23.

[3] Jud. 8,10.

[4] Jud. 16, 23.

[5] Spr. 2,16–19; 7,16–26 (hier symbolisch für die Verführungen durch die Hellenisten); J. S. 19,3.

[6] Spr. 1,8, genauso auch 6,20.

[7] J. S. 3,4.

[8] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 270 f.

[9] Ex. 21, 20 ff.

www.cimec.ro

Die Auseinandersetzungen zwischen den Seleukiden und den Ptolemäern um die Vorherrschaft im östlichen Mittelmeerraum und um die Handelswege nach Arabien und Indien — und damit auch um die Oberhoheit über Koilesyrien und Palästina — endeten in der Schlacht von Panion 198 v.u.Z. schließlich mit dem Siege der Seleukiden. Ägypten war als Großmacht aus der Weltpolitik ausgeschieden. Aber lange konnte sich Antiochos III. seines Erfolges nicht freuen. Als er auf kleinasiatischem Boden sein Reich weiter auszubreiten gedachte, trat ihm die Macht entgegen, die in Zukunft die erste Rolle auf der politischen Bühne spielen sollte: Rom. Mit der Niederlage von Magnesia am Sipylus 190 v.u.Z. beginnt auch der Zerfall des Seleukidenreiches, der in seinem Innern bereits begonnen hatte, offen ans Tageslicht zu treten. Die schweren Kontributionen, die Rom den besiegten Syro-Makedonen im Frieden von Apamea 189 v.u.Z. auferlegte, haben keine geringe Bedeutung für die Politik der Nachfolger Antiochos III. auch und gerade gegenüber Jerusalem. Antiochos III. mußte Europa und Kleinasien jenseits des Taurus räumen, 12 000 Talente in 12 Jahresraten zahlen, 540 000 Scheffel Getreide abliefern, die Elefanten und die Flotte ausliefern. An Eumenes hatte er fünf Jahre lang je 70 Talente sowie fast 130 Talente für Getreide zu zahlen [1]. Infolge des Verlustes der kleinasiatischen Küste verlegten die Syrer den Osthandel in die phönikischen und palästinensischen Häfen. Dadurch gewann Judäa im Hinterland dieser Küste zusätzliche Bedeutung.

Das Seleukidenreich hatte nicht wie Ägypten den Vorteil eines seit Jahrtausenden geschlossenen Siedlungs- und Machtbereichs als Staatskern für sich. Über endlose schwerpassierbare Wüsten- und Gebirgsstraßen waren die einzelnen Teile Kilikien, Mesopotamien, Susiane, Persis von Syrien und der Hauptstadt Antiochia getrennt und fast schutzlos die Flanken den Gerrhäern, den Parthern, den Armeniern preisgegeben [2]. Mit einem Netz von Städten, im Osten mit großen von Sklaven bewirtschafteten Landgütern, suchten die Seleukiden das Reich zusammenzuhalten. Sie waren vielmehr Getriebene, als daß sie eine aktive Politik, „aus diesen Staaten ein einziges compactes Königreich" [3] zu machen, betrieben hätten [4]. Tatsächlich kann im Osten des Reiches, wo sich Städtegründungen, aber keine massiven griechischen Kolonien befanden, nirgendwo „die Entstehung eines freien Bürgertums" [5] griechischen Musters beobachtet werden. Von einem „Nivellierungsprozeß des Hellenismus" [6] kann nur in bezug auf die Oberschicht der unterworfenen Völker gesprochen werden. In diesem Bezug allerdings auch und gerade für die Juden. Um diese Oberschicht herum aber „eine politische und soziale Gruppe zu schaffen, die sich eng um den Kern eines . . . organisierten städtischen Lebens und um eine gemeinsame griechisch-orientalische Religion zusammenschloß, in der der Herrscherkult eine wichtige Rolle spielen sollte" [7], wurden nur zaghafte Versuche gemacht. Sie waren von vornherein zum Scheitern verurteilt, weil sie bei den Massen der einheimischen Bevölkerung — nicht nur

---

[1] Polyb. 21,17 und 21, 45.
[2] So auch E. Meyer, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien*, Berlin. 1925. S. 39.
[3] Salvador, *a.a.O.*, S. 43.
[4] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 49.
[5] H. H. Schaeder, *Der Orient und das griechische Erbe*, in *Die Antike*, 4. Bd. 1928. S. 230.
[6] Altertumswissenschaften, S. 3,161.
[7] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 49.

www.cimec.ro

bei den Juden — „auf kraftvollen Widerstand“ [1] stieß. Die „Masse des Volkes (war) an der neuen politischen Vereinigung, deren Vorteile alle nur den reichen Schichten der Stadtbevölkerung zugute kamen, nicht interessiert..., die ökonomischen Interessen, um derentwillen sie geschaffen wurde, waren nicht stark genug, die Entwicklung der Produktivkräfte nicht so erfolgreich, um sie zu festigen“ [2].

Das ist leicht begreiflich; denn alles Königsland, das nicht an Städte, Tempel oder Privatpersonen vergeben war, „behielt seine primitive gesellschaftliche und wirtschaftliche Struktur“ [3], und seine Bewohner standen damit in einem verschärften Klassenkampf [4] gegen die hellenisierte Oberschicht. Somit standen die Seleukiden nicht vor dem Hauptproblem, „einen vernünftigen *modus uiuendi*“ zwischen Eingeborenen und Griechen-Makedonen [5], sondern vor dem für sie unlösbaren Problem, einen solchen zwischen Ausbeutern und Ausgebeuteten [6] zu finden. Die äußeren Voraussetzungen schienen allerdings günstig, insofern durch Assyrer und Chaldäer bereits „ein ungeheures Verkehrsgebiet mit gemeinsamer Sprache“ [7] vorgeschaffen war [8]. Das bezieht sich nicht nur auf den ideologischen Überbau, sondern auch in der Basis gelangen die Versuche, „die Struktur der Agrardespotien durch den Tauschwert zu verändern“ und die weniger entwikkelte orientalische Produktionsstufe mit den Verhältnissen der höherentwickelten griechischen „zu durchdringen“ [9], nur in den hellenistischen Kerngebieten Syrien, Kleinasien und allerfalls im Gebiet um das alte Babylon (auch im Ptolemäerreich übrigens nur im Deltagebiet des Nils und im Fajum), nicht aber in den Randgebieten. Diese wurden selbst durch Kleruchien für entlassene Soldaten und Matrosen viel zu wenig durchsetzt [10]. Dabei brauchte Syrien die östlichen Randgebiete, wenn es sich „den größtmöglichen Anteil am indischen, zentralasiatischen und arabischen Transithandel“ [11] sichern und damit lebensfähig bleiben wollte.

---

[1] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 50 und S. 880: „Masse der Einheimischen nie von der griechischen Kultur aufgesogen und nie hellenisiert“; Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 133.

[2] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 124, vgl. auch S. 148.

[3] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 398; Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 133.

[4] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 18.

[5] Rostovtzeff, *a.a.O.*, 812.

[6] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 18: „Die alten ethnischen und religiösen Gliederungen verloren an Bedeutung gegenüber der jetzt mit aller Deutlichkeit zutage tretenden Einteilung nach Klassen“. Siehe auch S. 310; W.W. Struwe, *Griechenland und der Hellenismus*, Berlin, 1954, S. 326 f. ist insofern ungenau, als sich unter den Ausbeutern nicht nur die „griechisch-makedonischen Eroberer“, sondern auch die eingeborene hellenisierte Oberschicht befindet.

[7] Wellhausen, *a a O.*, S. 190.

[8] Das Aramäische hatte sich bereits zur Perserzeit bis hin nach Judäa durchgesetzt (Wellhausen, *a.a.O.*, S. 121).

[9] E. Ch. Welskopf, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient und in der griechisch-römischen Antike*, Berlin, 1957, S. 384; ergänze dazu: „deren Ziel die Produktion von Mehrwert ist“ (WDI 1942, 2, S. 20).

[10] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 27 widerspricht sich selbst, wenn er behauptet, daß die neuen Poleis „die althergebrachten Formen der Gesellschaftsordnung... bis in die fernsten Winkel der hellenistischen Welt vordringend, zersetzten“, und an gleicher Stelle zugeben muß, daß im Seleukidenreich „die Griechen nur eine ganz unbedeutende Zwischenschicht, und zwar ausschließlich in den Städten“ war. Ein Blick auf die Karte zeigt, daß im allegemeinen die Häufung von Städten abnahm, je größer die Entfernung von Antiochia wurde. Das stellt Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 18 ebenfalls fest: „Und dennoch bildeten... diese Städte nur unbedeutende Stützpunkte und weite Gebiete blieben von der neuen Ordnung der Dinge unberührt“.

[11] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 355.

www.cimec.ro

Wie wenig die Bewohner jener Randgebiete sich dem göttlichen König untertan fühlten, bewies das respektlose Verhalten der Perser, deren Tempel Antiochos III. berauben wollte, um das nötige Bargeld für die römischen Kontributionsforderungen zusammenzuraffen. Sie schlugen ihn kurzerhand tot. Seine Söhne Seleukos IV. und Antiochos Epiphanes traten dennoch in seine Fußtapfen, ohne daß der Tempelraub ihnen je aus der Verlegenheit geholfen hätte, in die sie die Niederlage ihres Vaters oder besser die unaufhaltsam beginnende Krise des Hellenismus gebracht hatte.

Infolge der unzulänglichen Quellen, die wir über das Seleukidenreich besitzen, sind wir über die Ursache und die unmittelbaren Auswirkungen dieser Krise noch wenig informiert [1]. Sie scheint aber hervorgerufen zu sein durch eine Stagnation der wirtschaftlichen Entwicklung [2], die ihrerseits ihren Grund in der Lage der Sklaven hat. Nicht nur infolge der Kriege war die Zahl der Sklaven übermäßig angewachsen (so daß ein männlicher Sklave billiger geworden war als eine Sklavin und die Preise für Sklaven unter die der Perserzeit sanken) [3], sondern auch dadurch, daß Großgrundbesitzer, wie Höflinge, Offiziere, Beamte sowie Städte und Tempel, denen Ländereien zugewiesen worden waren, viele λαοί, die bisher auf Königsland freie Bauern gewesen waren, ruinierten und damit über kurz oder lang für die Schuldsklaverei reif machten [4]. Diese Situation brachte einen ständigen Unsicherheitsfaktor in die seleukidische Politik. Denn auch in diesem Reich bildeten die Bauern, und nicht wie Rostovtzeff meint der Mittelstand, die Basis, wenn auch die aus griechischen Einwanderern und wohlhabenden Eingeborenen gemischte städtische „Bourgeoisie" „den größten Teil des im Seleukidenreich angesammelten Kapitals in Besitz" [5] hatten. Verschärft wurde die Lage durch die Unabhängigkeitsbestrebungen vieler Städte mit überwiegend griechischer Bevölkerung, denen ihre weitgehende Autonomie nicht genügte, da sie immer noch zur Heeresfolge und anderen Leistungen verpflichtet waren [6].

Als dann in Rom ein machtvoller Staat mit einer geschmeidigeren und produktiveren Sklavenwirtschaft auftrat, waren die Seleukiden ihm weder militärisch noch als Wirtschaftskonkurrent gewaschsen. Man darf nicht verkennen, daß die recht straffe Finanz- und Verwaltungsorganisation in Phönikien und Koilesyrien, wie sie uns für die Ptolemäerzeit aus den Zenonpapyri entgegentritt, zwar von den Seleukiden übernommen wurde, aber eben nur in diesen beiden Provinzen. Der brutale Eingriff Seleukos IV. und Antiochos' Epiphanes in das Leben der Judäer war letztlich nur ein Verlegenheitsmittel, um auch hier die letzten Reserven zur Rettung eines Reiches zusammenzukratzen, das nicht mehr zu retten war.

Herzfeld hat im Grunde genommen recht, wenn er meint, daß der Übergang von der ptolemäischen unter die seleukidische Oberhoheit für die Juden keinen

---

[1] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 49. Wenn Meyer, *Hellenismus*, S. 60 den Hellenismus um die Wende zum 2. Jahrhundert noch für stabilisiert hält, so übersieht er, daß die Wurzeln der Krise früher da sind als die durch sie hervorgerufenen spektakulären Ereignisse.

[2] vgl. Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 987.

[3] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 421. Vgl. auch Polyb. 31, 24.

[4] Mit dem Übergang des Landes vom König an einen anderen Besitzer entfielen auf die Laoi neben der Zwangsarbeit für den Staat und die königlichen Steuern nunmehr auch Pacht und Zwangsarbeit für den Grundherren.

[5] Rostovtzeff, *a. a. O.*,S. 924; vgl. auch Ranowitsch, *a. a. O.*, S. 19.

[6] Dies spiegelt sich in Jud. 1,6—11.

www.cimec.ro

großen Unterschied bedeutet habe, „weil die makedonische Weise die gemeinsame Grundlage der Herrschaft in beiden Reichen bildete“ [1]. D.h., er hätte recht, wenn er unter „makedonischer Weise“ verstünde, daß das Hauptmotiv der Politik gegenüber den unterworfenen Völkern in beiden Reichen die möglichst große Ausbeutung war. Wenn dies in bezug auf Judäa für beide Mächte nicht von vornherein in vollem Maße zutrifft, so liegt dies an seiner strategischen Lage, auf die ich oben schon einging.

Als Antiochos III. nach dem Sieg von Panion über die Truppen des Scopas in Jerusalem einzog, kamen ihm die Juden mit Freudenbezeigungen entgegen. Sie stellten den Unterhalt für seine Truppen, Futter für Pferde und Elefanten und halfen tatkräftig, die ägyptische Zitadelle zu erobern [2]. Die Juden hatten nichts zu verlieren und schlossen sich dem Sieger an. Wer möchte es ihnen verdenken. Die Rechnung schien auch aufzugehen, denn Antiochos III. zeigte sich dankbar. Josephus zitiert einen Brief des Königs an den Satrapen Ptolemaios, wonach er dem Tempel von Jerusalem „κτηνῶν τε θυσίμων καὶ οἴνου καὶ ἐλαίου καὶ λίβανον ἀργυρίου μυριάδας δύο καὶ σεμιδάλεως ἀρτάβας ἱερᾶς κατὰ τὸν ἐπιχώριον νόμον πυρῶν μεδίμνους χιλίους τετρακοσίους ἑξήκοντα καὶ ἁλῶν μεδίμνους τριακοσίους ἑβδομηκονταπέντε“ lieferte, dazu Material (Holz) für Bauarbeiten am Tempel, „μηδενὸς πρασσομένου τέλους“ [3]. Mit *telos* könnten sowohl Straßen- oder Einfuhrzölle gemeint sein, da Judäa vermutlich innerhalb des Seleukidenreiches einen Zollbezirk bildete. Darüber hinaus bestätigte er die Steuerfreiheit der Priester, die auf die Leviten und Sänger sowie auf die Gerusia ausgedehnt wurde [4], und gewährte noch weitere Privilegien, die an der gleichen Stelle aufgezählt sind. Was Josephus nicht nennt, aber sich aus der weiteren Entwicklung der Widersprüche unter den oberen Schichten der Juden ergibt, ist die wichtige Tatsache, daß die Steuerpacht von den Tobiaden wieder auf den Hohepriester übergegangen sein muß. Und während die Mitglieder der Tobiadendynastie im allgemeinen gute Miene zum bösen Spiel machten und den Seleukiden huldigten, um vielleicht doch noch ihr Schäfchen ins trockne zu bringen, entwich der Hauptprofiteur Hyrkan zu seinem verflossenen Brotgeber, dem ägyptischen König. Ein Versuch Hyrkans, sich — offenbar mit Wissen, aber ohne offene Unterstützung Ptolemaios' V. Epiphanes — gewaltsam in den Besitz Jerusalems zu setzen, wird vom Hohepriester gemeinsam mit den realistischer denkenden übrigen Tobiaden abgewehrt [5].

Der seleukidische Hof hatte sichtlich kein Interesse daran, in Judäa eine weltliche Dynastie entstehen zu lassen. Da aber mit dem Besitz der Steuerpacht die wirtschaftliche und damit auch die politische Macht verbunden war, wurde sie dem Hohepriester übertragen, der nun zusammen mit den ständigen Abgaben der Juden an den Tempel, einschließlich der jährlichen Steuer der Diasporajuden,

---

[1] Herzfeld, *a.a.O.*, S. 197.
[2] Antt. XII, 3,3.
[3] Antt. XII, 3,3.
[4] ebd. Noth 316 hält die Privilegien im wesentlichen für die Bestätigung vorhandener, d. h. also ptolemäischer und sogar persischer.
[5] Antt. XII, 4,9. Josephus setzt diese Vorkommnisse in die Zeit des Hohepriesters Simon II., der 198 v. u. Z. starb. Das wäre möglich, da Judäa von 203—199 schon einmal seleukidisch war. Wahrscheinlicher ist aber, daß die historischen Vorgänge um Hyrkan erst nach Panion liegen.

www.cimec.ro

die gesamte Finanzmacht wieder in seinen Händen vereinigte, aber lediglich als Beauftragter des seleukidischen Königs handelte.

Die Tobiaden gaben sich nicht geschlagen. Sie traten erstmals wieder in Erscheinung, als Simon (ein Bruder des Hyrkan und προστάτης τοῦ ἱεροῦ [1]) dem Statthalter von Koilesyrien und Phönikien [2], verriet, daß der Tempel ungeheure Schätze enthielte, die dem König nutzbar gemacht werden könnten [3]. Vorher hatte er versucht, die Leitung der Marktpolizei für sich zu gewinnen, die mit Aufsicht über den Verkehr in die und aus der Stadt verbunden war [4]; denn Hauptstätte des Marktes waren die Tore. Als Seleukos IV. daraufhin Heliodor entsandte, den Schatz zu heben [5], hinderte ihn ein von Gott gesandter Engel [6] oder ein Theatercoup des Onias III. [7] oder seine eigene Bestechlichkeit [8]. — Soweit die Darstellung der Ereignisse des Jahres 176/175 v.u.Z. nach dem 2. Mkk. und der bürgerlichen Historiographie [9]. Hierzu ist aber einiges mehr zu sagen, denn keinesfalls beruhte der Streit zwischen Simon und Onias III. nur auf dem „Gegensatz der ägyptischen und der seleukidischen Sympathien" [10]. Das Vorgehen der Tobiaden sollte unbedingt den Hohepriester und zugleich Hyrkan treffen. Vielleicht hatte der Machtkampf Onias III. dem Hyrkan wieder nahegebracht, der in der Tempelbank größere Summen deponiert hatte [11]. Solche Tempelbanken waren in hellenistischer Zeit an sich nichts Ungewöhnliches. Zur jüdischen Tradition gehörte die Bank im Tempel nicht. Der Einfluß der hellenistischen Warenwirtschaft liegt also bereits vor. Hier hatten Grundbesitzer und Kaufleute ihr Kapital hinterlegt, hier lagerten natürlich auch die Reichtümer des Tempels, d.h. der Priester. Ob der Jerusalemer Tempel, wie sonst in den hellenistischen Staaten üblich, auch Kapital an Gütern und Vieh hatte, ist nicht bekannt. An Gefäßen und Kultgeräten war er jedenfalls reich. In dieser Tempelbank gab es aber daneben Gelder der Witwen und Waisen [12]. Das können nur öffentliche Unterstützungsgelder für Minderbemittelte gewesen sein — und von diesem Gesichtspunkt aus wird uns der Volksauflauf und die äußerste Erregung klar, in die bei der Ankunft Heliodors die ganze Bevölkerung Jerusalems geriet [13]. Ob es sich nun bei der Aktion gegen den syrischen Schatzmeister wirklich nur um ein vorbereitetes Kabinettstückchen des Hohepriesters oder um handfesten Volkswiderstand gehandelt hat, der in religiöser Verklärung (oder Geschichtsklitterung) als Wunder erscheint, läßt sich nicht feststellen [14].

---

[1] 2. Mkk. 3,4.
[2] 2. Mkk. 3,5. — Nach 4. Mkk. 4 Statthalter von Syrien, Phönikien und Kilikien.
[3] 2. Mkk. 3,5.6.
[4] 2. Mkk. 3,4; Meyer, *Ursprung*... II S. 136 geht etwas weit, wenn er daran die Möglichkeit eines Tyrannis knüpft.
[5] 2. Mkk. 3,7 — In 4. Mkk. 4 Apollonius.
[6] 2. Mkk. 3,25—27; evtl. Dan. 11,20.
[7] Herzfeld, *a.a.O.*, S. 205, Salvador, *a.a.O.*, S. 42, Meyer *a.a.O.*, II S. 138.
[8] Salvador, *a.a.O.*, S. 42; C.F. Lehmann-Haupt, *Israel. Seine Entwicklung im Rahmen der Weltgeschichte*, Tübingen, 1911, S. 190; Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 239.
[9] Meyer, *a.a.O.*, II S. 132 setzt die Heliodor-Affäre unverständlicherweise schon in das Jahr 180 v.u.Z.
[10] Lehmann-Haupt, *a.a.O.*, S. 190.
[11] 2. Mkk. 3,11.
[12] 2. Mkk. 3,10.
[13] 2. Mkk. 3,14 — 18.
[14] Nur Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 112 behauptete bisher, „das Volk verteidigte sein Eigentum".

www.cimec.ro

Klar geht aber aus dem 2. Mkk. hervor, daß die Bevölkerung die Straßen beherrschte. Hier ist bereits „en germe une révolution politique et morale grandement dommageable à l'Empire des Séleucides“ [1] zu erkennen. Vielleicht war das Scheitern des Plünderungsversuchs die Ursache, daß das Volk sich wieder beruhigte, vielleicht war auch das Maß der Unterdrückung noch nicht voll. Dieses Maß zum Überlaufen zu bringen, dienten aber die nächsten Vorgänge innerhalb der herrschenden Klasse.

Die Tobiaden bedienten sich zunächst des Bruders des Hohepriesters, Jason, um Onias III. aus dem Sattel zu heben [2]. Jason entledigte sich dieser Aufgabe, indem er dem König Antiochos IV., der den bei einem Putschversuch Heliodors umgekommenen Seleukos IV. 175 v.u.Z. in der Regierung abgelöst hatte, eine höhere Summe für die Steuerpacht als Onias III. zahlte, und einige Sonderzuteilungen an syrischen Talenten anbot [3]. Dafür erhielt er die Hohepriesterwürde, und Onias III. wurde in das Asyl von Daphne bei Antiochia verschleppt. Jason führte „Ἑλληνικὸν χαρακτῆρα“ [4] ein, indem er ein Gymnasion baute [5], in dem die jüdische wohlhabende Jugend den Diskus schleuderte, Laufübungen machte und sich ihrer Beschneidung schämte.

Eine Vereinigung der „Antiochäer“, was wohl soviel heißen sollte wie Seleukidenfreunde ,wurde gebildet [6]. Diese Vereinigung der Antiochäer steht in direkter Verbindung mit dem Gymnasion, dessen Rolle nicht auf Jugenderziehung und Körperertüchtigung beschränkt war, sondern „Sammelpunkt aller derer, die selbst eine griechische Erziehung genossen hatten.“ Ein Gymnasion war also eine „korporative Einheit“, die vom König mit Land und anderen Privilegien unterstützt wurde [7]. Diese Eigenschaften dürften auch auf die jerusalemische Gründung zutreffen. Daß an dieser ganzen Griechentümelei das Volk der Juden keinen Anteil hatte, wohl aber weite Kreise der Wohlhabenden und besonders der Priester, geht aus dem 2. Mkk. sehr deutlich hervor. Nicht bezweifelt werden kann, daß sich die übrige Bevölkerung in ihren religiösen Gefühlen verletzt sah. Doch blieb dieses Treiben und damit die religiöse Erregung auf Jerusalem beschränkt.

Es dauerte nicht lange, bis die Tobiaden zum zweiten Streich ausholten, um nunmehr einen der Ihren, Menelaos, den Bruder des Simon, auf den Posten des Hohepriesters zu bringen. Jason wurde mit demselben Mittel gestürzt, das er benutzt hatte, um sich die Hohepriesterwürde zu erschleichen. Da Antiochos Epiphanes immer Geld brauchte — sowohl für die noch immer nicht abbezahlten

---

[1] Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 236, wobei allerdings die Attribute „politique et morale“, besser durch „sociale“ zu ersetzen wären.

[2] Auch E. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 3. Aufl. Neu bearb. v. H. Zimmern u. H. Winckler, Berlin 1903, S. 303; Lehmann-Haupt, *a.a.O.*, S. 191 und Wellhausen, *a.a.O.*, S. 201 sehen in Jason ein Werkzeug der Tobiaden. Noth, *a.a.O.*, S. 326 erkennt in ihm dagegen den Führer der hellenistischen Priester.

[3] 2. Mkk. 4,7—9. Antt. XII, 5,1 behauptet nach unbekannter Quelle, Jason sei nach dem Tode Onias III. als Hohepriester gefolgt. Das 2. Mkk. erscheint hier unbedingt zuverlässiger.

[4] 2. Mkk. 4,10.

[5] 2. Mkk. 4,12; 1. Mkk. 1,14.

[6] 2. Mkk. 4,9. Diese Deutung gibt Bickermann *a.a.O.*, S. 59 den Worten: „καὶ τοὺς ἐν Ἱεροσολύμοις Ἀντιοχεῖς ἀναγράψαι“, während allgemein angenommen wird, Jason habe den jerusalemischen Hellenisten das antiochäische Bürgerrecht verschafft (Herzfeld, *Handelsgesch.*, S. 76, Herzfeld *a.a.O.*, S. 222, Schürer *a.a.O.*, I, S. 194, Lehmann-Haupt, *a.a.O.*, S. 191, Wellhausen, *a.a.O.*, S. 201, Meyer, *a.a.O.*, II, S. 145, Kamphausen, *a.a.O.*, S. 92).

[7] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 840.

www.cimec.ro

Kontributionen an die Römer [1] als auch für seine verschwenderische Hofhaltung in Antiochia [2] —, nahm er das um 300 Talente höhere Angebot des Menelaos für die Steuerpacht [3] an und machte ihn zum Hohepriester [4].

Jason konnte ins Ostjordanland fliehen [5]. Menelaos wird vom 2. Mkk. als ein Mensch bezeichnet, „τῆς μὲν ἀρχιεροσύνης οὐδὲν ἄξιον φέρον, θυμοὺς δὲ ὠμοῦ τυράννου καὶ θηρὸς, βαρβάρου ὀργὰς ἔχων“ [6]

Welches seine Untaten sind, erfährt man nicht. Aber eines scheint klar. Sowohl Jason als auch Menelaos mußten die erhöhte Pachtsumme, die sie an den König zu zahlen hatten, durch erhöhte Steuern wieder hereinzubekommen suchen. Die erhöhten Steuern hatte die Bevölkerung zu zahlen. „Auf meinem Rücken haben sie geackert, haben ihr Pflugland weit ausgedehnt“ [7]. D. h. nichts anderes, als daß die Machtkämpfe zwischen Tobiaden und Oniaden auf dem Rücken vorwiegend der Bauern und Handwerker ausgetragen wurde.

Es ist hier an der Zeit, die Abgaben zu nennen, die Judäa als Gesamtkörperschaft an den Seleukidischen Hof zu entrichten hatte. Wir kennen sie aus den Briefen der Könige Demetrius I. und II., in denen sie den Juden Abgabenerlaß gewährten [8].

Es ist also nicht gesagt, daß hier alle Steuern überhaupt genannt sind. Aber Jonathan befand sich gegenüber dem „Durcheinander von Bürgerkriegen unter den Angehörigen des Seleukidenhauses“ [9] bereits in einer derart starken Position, daß Judäa vermutlich alle Abgaben erlassen wurden. Es handelt sich dabei um Erlaß „ἀπὸ τῶν φόρων καὶ τῆς τιμῆς τοῦ ἁλός, καὶ ἀπὸ τῶν στεφάνων“ [10], wobei unter φόρος die Kopfsteuer gemeint sein dürfte [11]; aus τιμὴ τοῦ ἁλός, die besonders unpopulär war, wird bei Demetrios II, sogar αἱ τοῦ ἁλὸς λίμναι [12], d.h., daß hier nicht nur auf die Salzsteuer, sondern auf das ganze königliche Monopol über die Salzpfannen am Toten Meer verzichtet wird. Weiter werden erlassen: die Abgaben für den dritten Teil der Saatfrüchte und die Hälfte der Baumfrüchte [13], die Steuern für die Zehnten (δεκάται) und Zölle (τέλη) [14], Abgaben und Frondienste für Tiere [15], die Steuern für die Tempeleinkünfte [16]. Wenn wir auch über die Höhe der einzelnen Steuern wenig erfahren, scheint doch allein die Quantität der Abga-

[1] Nach Liv. XLII, 6 hatten die Seleukiden bis 173 v. u. Z. die Kontributionsschulden aus dem Frieden von Apamea noch nicht abbezahlt. Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 238 bezieht diese Stelle irrtümlich auf Seleukos IV., der aber schon 175 v. u. Z. ermordet wurde.

[2] Z. B. das berühmte Schaugepränge in Daphne, das Polyb 31,3.4 erzählt.

[3] Schlatter, *a.a.O.*, S. 77 meint, daß die Angebote Jasons und Menelaos sich nicht auf die Steuerpacht, sondern, auf die Bestätigung der Hohepriesterwürde beziehen, die jeweils erkauft werden mußte. Ein Beweis für diese These ließ sich aber wohl nicht erbringen.

[4] 2. Mkk. 4, 24,

[5] 2. Mkk. 4,26.

[6] 2. Mkk. 4,25.

[7] Ps. 129,3.

[8] 1. Mkk. 10,29—42 und 11,34. 35.

[9] Rostovtzeff, *a. a. O.*, S. 259.

[10] 1. Mkk. 10,29.

[11] E. Kautzsch, *Das erste Buch der Makkabäer*, in: E. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tübingen, 1900, S. 62; Herzfeld *a.a.O.*, S. 198.

[12] 1. Mkk. 11,35.

[13] 1. Mkk. 10,30.

[14] 1. Mkk 10,31; vgl. auch Kautzsch, *a.a.O.*, S. 62.

[15] 1. Mkk. 10,33; vgl. auch Holtzmann, *a.a.O.*, S. 366.

[16] 1. Mkk. 10,42.

www.cimec.ro

benarten auf eine sehr drückende Belastung der judäischen Bevölkerung zu deuten. Es kann kein Zweifel bestehen, daß der überwiegende Teil dieser Steuern auf die Bauern und die Handwerker abgewälzt wurde. Interessant ist in diesem Zusammenhang eine Bemerkung in Sacharja 11, 13 (L), wo der Töpfer, also der Vertreter des verbreitesten Handwerksberufs, dem Bettler gleichgestellt wird, dem man Almosen hinwirft. Mit Ausnahme der organisierten Goldschmiede und ähnlicher Berufe dürfte der Lebensstandard der übrigen Handwerksberufe nicht höher liegen.

Herzfeld behauptet zwar, das auch die Kaufleute „sehr hoch besteuert wurden“ [1], doch ist dafür keine Quelle zu finden. Zumindest hatten die Kaufleute die Möglichkeit, ihre Abgaben wieder auf die Bevölkerung durch erhöhte Gewinnspannen abzuwälzen. Wie stark die Ware-Geld-Beziehungen bereits in das judäische Leben eingegriffen hatte, liest man allenthalben aus den Quellen, deren Verfasser sich dagegen wie gegen eine Naturkatastrophe zu wehren suchen [2].

In Spr. 8, 19 spricht die Weisheit:

βέλτιον ἐμὲ καρπίζεσθαι ὑπὲρ χρυσίον καὶ λίθον τίμιον,
τὰ δὲ ἐμὰ γεννήματα κρείσσω ἀργυρίου ἐκλεκτοῦ

Wichtiger noch sind die Sprüche Jesus Sirach:

ἀναμέσον πράσεως καὶ ἀγορασμοῦ συντριβήσεται ἁμαρτία [3]
μὴ ἰωθήτω ὑπὸ τὸν λίθον εἰς (ἀργύριον) ἀπώλειαν [4]
ὁ ἀγαπῶν χρυσίον οὐ δικαιωθήσεται [5]
μὴ βουλεύου . . .
μετὰ ἐμπόρου περὶ μεταβολίας
καὶ μετὰ ἀγοράζοντος περὶ πράσεως [6].

Die Priester, Steuerpächter und Kaufleute „begrüßten die Hellenisierung Judäas, weil sie bei den Handelsbeziehungen, in die Judäa hineingezogen wurde, Vermittler und Mitwirkende waren“ [7]. Diese weitangelegten hellenistischen Handelsbeziehungen, in die die oberen Schichten der Judäer verwickelt wurden und in die sie sich hineindrängten, sahen nach den oben zitierten Belegen ganz anders aus als etwa der Kaufvertrag, den wir noch bei Jeremias finden [8]. Für die dadurch ungeheuer verschärfte Differenzierung zwischen den Klassen und Schichten finden wir ebenfalls bei Jesus Sirach wichtige Hinweise:

μὴ ἔριζε μετὰ ἀνθρώπου πλουσίου,
μήποτε ἀντιστήσῃ σου τὴν ὁλκήν. [9]
πλούσιος ἠδίκησε, καὶ αὐτὸς προσενεβριμήσατο.

---

[1] Herzfeld, *a.a.O.*, S. 222 und. S. 251.

[2] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 114: „Das Eindringen des hellenistischen Handelskapitals in das wirtschaftlich rückständige Judäa wirkte sich auf die Bevölkerung des Landes unheilvoll aus“; Herzfeld, *Handelsgesch.*, S. 71: griechische Anschauungen halfen « Handelsbetrieb zu wecken“.

[3] J. S. 27,2.

[4] J. S. 29.10.

[5] J. S. 31,5.

[6] J. S. 37,11.

[7] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 114; vgl. auch Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 277 und S, 556.

[8] Jer. 32,9–12.

[9] J. S. 8,2.

www.cimec.ro

πτωχὸς ἠδίκηται, καὶ αὐτὸς πρὸς δεηθήσεται. [1]
ἐὰν ἔχεις, (πλούσιος) συμβιώσεταί σοι,
καὶ ἀποκενώσει σε, καὶ αὐτὸς οὐ πονέσει. [2]
τὶς εἰρήνη πλουσίῳ πρὸς πένητα [3].

Dieser direkte Hinweis auf einen aktiven Klassenkampf wurde schon wenigstens 20 Jahre vor dem Makkabäeraufstand geschrieben!

νομαὶ πλουσίων πτωχοί [4]
πλούσιον σφαλέντος πολλοὶ ἀντιλήπτορες[5]

Hierher gehört auch der Hinweis aus dem Aristeasbrief, daß die Städte reich sind, aber das Land vernachlässigt ist [6]. Direkt auf die hier behandelte Zeit bezieht sich die Klage Sacharjas: „ποιμαίνετε τὰ πρόβατα τῆς σφαγῆς, ἃ οἱ κτησάμενοι κατέσφαζον, καὶ οὐ μετεμέλοντο, καὶ οἱ πωλοῦντες αὐτὰ ἔλεγον, εὐλογητὸς κύριος, καὶ πεπλουτήκαμεν, καὶ οἱ ποιμένες αὐτῶν οὐκ ἔπασχον οὐδὲν ἐπ' αὐτοῖς [7].

Ich verstehe dabei unter Verkäufer und Hirten die Tobiaden und die Hohepriester, unter Schlachtschafe das jüdische Volk, unter Käufer die Syrer [8].

Wie sehr man unter Reich und Arm den Unterschied von Mächtigen und Unterdrückten verstand, zeigen Belege aus den gleichen Quellen (obwohl Jesus Sirach nicht der Mann war, über zahme Kritik hinaus zu gehen, und sich so in hoffnungslose Widersprüche verwickelt — wenn er nicht zum Teil bestehende Sinnsprüche nur nebeneinandergereiht hat):

μὴ λάβῃς πρόρωπον δυνάστου[9]
μὴ ζήτει γενέσθαι κριτής . . . [10]
μήποτε εὐλαβηθῇς ἀπὸ προσώπου δυνάστου,
καὶ θήσεις σκάνδαλον ἐν εὐθύτητί σου [11].

Das heißt aber nichts anderes, als den unrechtschaffenen Mächtigen das Richteramt zu belassen, das sie schon innehatten!

μὴ δικάζου μετὰ κριτοῦ,
κατὰ γὰρ τὴν δόξαν αὐτοῦ κρινοῦσιν αὐτῷ [12]
μὴ διαμάχου μετὰ ἀνθρώπου δυνάστου [13]
μὴ δανείσῃς ἀνθρώπῳ ἰσχυροτέρῳ σου [14]

Hier sei auch noch einmal an die oben zitierten Verse J.S. 38,33 erinnert, in denen über die Handwerker gesagt wird, daß sie „in des Volkes Rat" nicht

[1] J. S. 13,3.
[2] J. S. 13,5.
[3] J. S. 13,18.
[4] J. S. 13,19.
[5] J. S. 13,22.
[6] Arist. 108.
[7] Sach. 11,4.5.
[8] Vgl. auch Ps. 44,23.
[9] J. S. 4,7.
[10] J. S. 4,27.
[11] J. S. 7,6.
[12] J. S. 8,14.
[13] J. S. 8,1.
[14] J. S. 8,12.

www.cimec.ro

begehrt sind und in den Gemeindeversammlungen nicht zu sprechen wagen, daß sie nicht auf den Richterstühlen zu finden sind und das Gesetz nicht einmal verstehen.

Wie aber die Stimmung im Volke kurz vor Ausbruch des Aufstands war, gibt Sacharja wieder: wer zum Volke sprechen will, muß sagen:

„οὐκ εἰμι προφήτης ἐγώ,
διότι ἄνθρωπος ἐργαζόμενος τῆν γῆν ἐγώ εἰμι . . ." [1]

Diesen Vers kann man von der religiösen Seite deuteln und beuteln wie man will; aus ihm spricht das Bewußtsein der Massen, die auf die Führer aus ihren Reihen und für ihre Interessen zu hören beginnen.

III. Anlaß und Charakter des Aufstands

Und die Aktionen ließen nicht lange auf sich warten. Sie begannen nicht erst, als in dem Städtchen Modin der greise Priester Mattatias einen syrischen Anführer erschlug, der ihn zum Opfern zwingen wollte [2]. Sie begannen in Jerusalem, als das Volk den Tempel stürmte, den Stellvertreter des Hohepriesters, Lysimachos, und seine Leibwache aus 300 Söldnern tötete. Es kämpfte dabei mit Knütteln, mit Steinen, mit den bloßen Händen und scheute sich nicht, die Opferasche auf die Verteidiger zu schütten. Mit dieser ersten Erhebung hatte kein Syrer etwas zu tun, und es gab noch kein Religionsverbot [3]. Das Maß lief in dem Moment über, als Menelaos, dem es nicht gelungen war, die von ihm selbst erhöhte Pachtsumme für Antiochos Epiphanes aufzubringen [4], seinen Bruder und Stellvertreter in Jerusalem, Lysimachos [5], anwies, weitere Geräte und Gefäße aus dem Tempel zu übersenden, um die Schuld zu tilgen. Da griff das Volk zur Notwehr und schützte sein Eigentum [6]. Es hatte sogar den Mut, den Ältestenrat zu zwingen, beim König Klage gegen Menelaos zu erheben [7]. Natürlich wurde die Klage abgewiesen, die Anklagevertreter hingerichtet und Menelaos wieder in sein Amt eingesetzt [8]. Aber mit dieser ersten Aufstandsaktion der jerusalemer Bevölkerung hat die Bewegung, die man später nach dem hervorragendsten Anführer, Judas Makkabäus, den „Makkabäeraufstand" nannte, bereits begonnen und war nicht mehr einzudämmen. Die Quellen erzählen aus dieser ersten Zeit kaum Einzelheiten, damit der Ruhm der Makkabäer dann um so höher leuchten könne. Doch ist zu vermuten, daß Aufständische, die vor der Rache des von den Syrern geschützten Hohepriesters flüchten mußten, bereits jetzt in die Wüste und ins Gebirge gingen.

---

[1] Sach. 13,5, vgl. Ps. 74, 21: „Laß die Elenden und Armen deinen Namen preisen"; Spr. 14,31: „Wer den Geringen bedrückt, beschimpft dessen Schöpfer".

[2] Antt. XII, 6,2; BM. Jud. I, 1,3; 1. Mkk. 2,25.

[3] Selbst Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 116, der den Aufstand „auch gegen die eigenen 'Hellenisten', gegen die Priesteraristokratie des Tempels, die reichen Steuerpächter und die großen Sklavenhalter" gerichtet sieht, läßt ihn erst mit der Religionsverfolgung beginnen.

[4] 2. Mkk. 4,27.

[5] 2. Mkk. 4,29.

[6] 2. Mkk. 4,39–42.

[7] 2. Mkk. 4,43–47.

[8] 2. Mkk. 4,30–38.

www.cimec.ro

Den nächsten Anhaltspunkt für die fortdauernden Aktionen in Jerusalem erhalten wir aus dem Jahre 169 v.u.Z. Antiochos Epiphanes hatte einen erneuten Krieg gegen Ägypten, das Koilesyrien und Palästina auf Grund einer zweifelhaften Mitgift für Kleopatra, Tochter des Antiochos III. und Gattin des Ptolemaios IV. Philopator, forderte, auf den Schlachtfeldern von Pelusium gewonnen [1], aber gegen eine römische Gesandtschaft, die ihn vor Alexandria nach Hause zurückschickte, verloren. Auf dem Rückmarsch überfiel er Jerusalem und plünderte es [2]. Eine Anzahl von Autoren sieht in dieser Tat nur einen Entschluß des Königs, der mit dieser Plünderung einen willkommenen „Blitzableiter" für sich und sein Heer gesucht habe [3]. Es ist aber auch ein anderer Zusammenhang möglich. — In der Stadt hatte sich inzwischen folgendes abgespielt: Vielleicht wirklich auf Grund eines Gerüchts über den Tod des Antiochos Epiphanes, vielleicht in Überschätzung seiner eigenen Stärke, überfiel Jason, unterstützt von dem Araberkönig Aretas und 1000 Mann Jerusalem, vertrieb Menelaos auf die von syrischen Truppen besetzte Burg und richtete ein Blutbad — sicher nicht sehr wählerisch — unter dessen Anhängern an [4]. Als sich das syrische Heer näherte entfloh er [5]. Antiochos Epiphanes eroberte die Stadt δοριάλωτον [6]. Es erhebt sich die Frage, ob sich Jason nur rächen oder sich wieder an die Spitze Judäas stellen wollte. Dieses ist das Wahrscheinliche. Dann hätte er es aber von vornherein auf einen Kampf gegen das syrische Heer ankommen lassen müssen — unabhängig davon, ob Antiochos Epiphanes lebte oder nicht. Eine Flucht vor diesem Heer will wenig dazu passen. Offensichtlich ist er also aus Jerusalem gewaltsam vertrieben worden [7] — aber von wem? Wären Menelaos und die Syrer der Burg wieder Herr der Stadt gewesen [8], hätte Antiochos Epiphanes sie nicht stürmen zu lassen brauchen, sondern die Tore wären ihm geöffnet worden. Es scheint mir nur die eine Lösung zu geben, daß die Bauern, Handwerker und Tagelöhner Jerusalems Jason und seine Araber vertrieben [9], Menelaos auf der Burg in Schach hielten und die Stadt — vergeblich — gegen die anrückenden Syrer verteidigten.

Zum zweiten Mal war das Volk Herr der Stadt, zum zweiten Mal wurde der Aufstand von den syrisch-makedonischen Fremdherrschern unterdrückt und Menelaos gestützt [10].

Daraus ergibt sich, daß Antiochos Epiphanes vom Hohepriester und seinen Anhängern, den Tobiaden und den sonstigen reichen Grundbesitzern und Kaufleuten zu Hilfe gerufen wurde, die um ihre Besitztümer bangten. Einmal in der

---

[1] Liv. XLIV, 19; 1. Mkk. 1,16—19

[2] 1. Mkk. 1,20—24. Der Streit darüber, ob Antiochos Epiphanes selbst nach dem ersten und Apollonius nach dem zweiten ägyptischen Feldzug, oder Antiochos Epiphanes beide Male selbst oder gar nicht selbst in Jerusalem war, ist für unsere Untersuchung belanglos.

[3] So z. B. Cornill, *a.a.O.*, S. 197, Salvador *a.a.O.*, S. 45, Schrader, *a.a.O.*, S. 203, Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 262.

[4] 2. Mkk. 5,5. 6.

[5] 2. Mkk. 5,7.

[6] 2. Mkk. 5,11.

[7] Das entspricht auch mehr 2. Mkk. 5,7: „τῆς μὲν ἀργῆς οὐκ ἐκράτησεν". Und erst 2. Mkk. 5,11 erfährt Antiochos IV. von den Vorgängen!

[8] So vermutet Schrader, *a.a.O.*, S. 303.

[9] Trotz Antt. XII, 5,1, wonach „τὸ δὲ πλέον τοῦ λαοῦ τῷ 'Ιάσονι συνελάμβανεν".

[10] Bündnis Menelaos-König „beruhte auf der soliden Basis eines gemeinsamen Geldinteresses" (Bickermann, *a.a.O.*, S. 67).

www.cimec.ro

Stadt, benutzte Antiochos IV. die Gelegenheit, Tempel und Häuser zu plündern [1]. Eine Menge Volks wurde in die Sklaverei verschleppt [2]. Auch zu dieser Zeit gab es noch keine Religionsverfolgung. Antiochos Epiphanes fühlte sich aber an die jüdische Theokratie gebunden, da die Macht in den Händen der jüdischen Bauern sich auch gegen die syrische Fremdherrschaft richten mußte und nur eine den Seleukiden ergebene Herrschaft in Judäa „die regelmäßigen Handelsbeziehungen Syriens mit den Nabatäern und Südarabien" [3] sichern konnte. Der Staat der Nabatäer stand aber gerade zu dieser Zeit in höchster Blüte.

Daß der Kampf gegen Menelaos und seine Anhänger nur verstärkt fortgesetzt wurde, zeigt die Tatsache, daß sie innerhalb Jahresfrist erneut gezwungen waren, die Hilfe des syrischen Königs anzurufen. Diesmal schickte Antiochos IV. nicht nur den Satrapen von Transjordanland, Apollonios, mit über 20 000 syrischen Soldaten, die mordeten und plünderten und die Mauern niederrissen [4]; er machte auch die Burg zum Kern einer griechischen Polis, in die er seine Besatzung [5] und nichtjüdische Ansiedler [6] neben der jüdischen Oberschicht [7] legte und der er den jüdischen Bauern geraubtes Land gab [8]. Es scheint, daß von dem übrigen Jerusalem kaum ein Stein auf dem anderen blieb. Da zum Raum der Burg, der Akra, auch der Tempel gehörte, wurde dieser zu einem Tempel des Zeus Olympios [9], mit dem der jüdische Himmelsgott identifiziert wurde [10]. Die von Josephus wiedergegebene Version, wonach Apollonios entsandt wurde, weil unter Onias, dem Sohn des abgesetzten und später ermordeten Hohepriesters Onias III., eine ptolemäische Partei in Jerusalem die Macht an sich gerissen und die Tobiaden vertrieben hätte [11], wird zum Teil ebenfalls stimmen, wenn auch die Makkabäerbücher davon nichts wissen. Es könnte sich dabei um das zeitweise Zusammengehen der Bauern und Handwerker mit einem Teil der rivalisierenden Oberschicht handeln, wie es in der Geschichte der Klassenkämpfe häufig vorkommt. Die Geschichte verfälschen hieße es aber, wenn man nur noch diesen Teil des Kampfes sehen wollte. Josephus ist hier offensichtlich von Polybios V, 86 abhängig.

Religionsverbot und Religionsverfolgung liegen an sich nicht im Wesen des Polytheismus, der viel schmiegsamer und toleranter als die monotheistischen Religionen ist, da er neue Götter anderer Völker unbeschadet in sein Repertoire aufnehmen kann. Wenn Antiochos Epiphanes 168 v.u.Z. ein derart rigoröses Kultverbot erließ, wie es uns aus den Makkabäerbüchern entgegentritt [12], so kann dies nur auf Veranlassung der jüdischen Oberschicht geschehen sein, die sich vom

---

[1] Antt. XII 5,3; Dan. 11, 28; 2. Mkk. 5,12; Sach. 14,2.
[2] Nach Sach. 14,2 die Hälfte der Einwohner.
[3] Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 550.
[4] Ps. 74 und 79; 1. Mkk. 1,29–32; 2. Mkk. 5,24–27.
[5] 1. Mkk. 2,31 und 4,41.
[6] 1. Mkk. 1,38.
[7] Antt. XII, 5,4.
[8] Dan. 11,39; 1. Mkk. 1,33–35.
[9] 2. Mkk. 6,1 ff.; Ps. 74,3. 4.
[10] Bickermann, *a.a.O.*, S. 92 ff. Der große Streit, ob auf den jüdischen Brandopferaltar ein Stein oder in die Cella ein Zeusbild oder in die Cella ein Standbild des Königs oder auf den Brandopferaltar ein Zeusbild gesetzt wurde, hat für uns keinen Belang.
[11] Bell. Jud. I, 1,1. Nach Antt. XII,5,1 Jason statt Onias; Bickermann. *a.a.O.*, S. 69 nimmt diese Version auf, ebenso Meyer, *a.a.O.*, II S. 133.
[12] 1. Mkk. 1,43–68; Dan. 11,39; 2. Mkk. 6,1–7,42.

www.cimec.ro

„Gesetz" der Thora, befreien wollte [1]. Ich habe oben schon zu zeigen versucht daß dieses jüdische Gesetz in wesentlichen Teilen den bäuerlichen Besitz zu schützen hatte. Solche Gebote, wie das Verbot des Zinsnehmens, der Heirat mit (selbst reichen!) Nichtjuden, die Schwagerehe, um den Verbleib des Landes in der bäuerlichen Familie zu sichern, die Erlaß- und die Halljahre nunmehr gänzlich abzuschaffen, mußte ein Ziel der hellenisierten Judenschaft sein. Ihre Existenz hemmte zweifellos noch immer bis zu einem gewissen Grade den freien Fluß der Differenzierung und damit der Konzentrierung des Reichtums in wenigen Händen. Deshalb wurde besonders eifrige Jagd auf die Thorarollen gemacht und sie wurden vernichtet [2].

Es ist sicher zu schwach ausgedrückt, wenn Bouché-Leclercq sagt, die jüdische Aristokratie habe die Isolierung „incommode et déraisonnable" gefunden und von der syrischen Regierung Befreiung „de la tyrannie religieuse" [3] der Asidäer erhofft. Es stimmt aber, wenn man unter dem religiösen Deckmantel die kommerziellen Bestrebungen der Oberschicht, ins Geschäft zu kommen, erkennt. Schon in spätantiker Zeit gab es Versuche, dem Religionsverbot des Antiochos Epiphanes ideale Beweggründe zu unterschieben. Das beginnt bei Diodor und in den Historien des Tacitus [4]. Diese Versuche wurden von bürgerlichen Historiographen aufgenommen [5]. Aber daß es sich gar nicht um solche Fragen handelte, beweist die Tatsache daß es keine Verfolgungen von Diasporajuden gegeben hat. Die Pogrome in den Nachbarländern Judäas, die zu den Kriegszügen Judas und Simons führten, waren nicht vom seleukidischen Hofe befohlen worden [6]; ihr Ziel war das fast aller Judenpogrome in der Geschichte: die gewaltsame Bereicherung. Ein weiterer Beweis ist, daß die gleichen Riten (Beschneidung, Verbot des Schweinefleischessen u.a.) bei den Arabern im Seleukidenreich nicht verboten wurden [7]. Es bedarf keiner Frage, daß die Verfolgung tiefeingewurzelter religiöser Riten den aufständischen Bauern und armen Handwerkern eine große Zahl von Mitstreitern brachte, die dem bisherigen sozialen Aufstand abwartend oder gleichgültig gegenübergestanden hatten [8]. Es ist aber bezeichnend, daß wir von einem solchen Zustrom der Asidäer, der Frommen, erst dann hören, als die aufständischen Scharen erfolgreich durch das judäische Land ziehen und die alten Herren immer mehr auf den Bezirk der Akra beschränkt werden [9]. Es ist noch bezeichnender, daß sie nach

[1] So auch Holtzmann, *a.a.O.*, S. 318 u. S. 320, Bickermann, *a.a.O.*, S. 8, Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 266, die diese Befreiung aber nur ideal verstehen.

[2] 2. Mkk. 13,4; Dan. 11,30; 1. Mkk. 1,57.

[3] Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 238.

[4] Tac. *Hist.*, V,8: „Rex Antiochus demere superstitionem et mores Graecorum dare adnisus, quo minus taeterriman gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est." Meyer, *a.a.O.*, II S. 153 will diese Stelle allerdings auf Antiochos Sidetes bezogen wissen.

[5] Salvador, *a.a.O.*, S. 43: Antiochos IV. hoffte, „das Gefühl der antiken Mitbrüderschaft... wieder zu erwecken"; Bickermann, *a.a.O.*, S. 133: er wollte den Juden Toleranz aufzwingen; Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 555: er beabsichtigte, „Verschmelzungsprozeß zwischen Orientalen und Griechen zu legalisieren"; Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 262: Herstellung der Einheit der hellenistischen Zivilisation.

[6] Bickermann, *a.a.O.*, S. 121.

[7] ebd. S. 118.

[8] Zöckler, *a.a.O.*, S. 112: „Selbst dem großen Haufen der... lax und lau gewordenen Juden verursachte das... Treiben... Abscheu". Ähnlich Schrader, *a.a.O.*, S. 301; *Geschichte des alten Griechenland*, Berlin, 1960, hrsg. von W. N. Djakow und S. J. Kowaljow, S. 180: „Die Bewegung ergriff weite Kreise der jüdischen Händler und Handwerker."

[9] 1. Mkk. 2,42.

www.cimec.ro

dem Frieden mit Lysias sofort zu dem neuen Hohepriester Alkimos abfallen [1], obwohl dieser Frieden zwar die Religionsfreiheit brachte, aber in der sozialen Struktur des Landes und in seiner Abhängigkeit von Antiochia nichts änderte. Die Bauernheere des Judas Makkabäus setzten jedoch den Kampf fort [2]. Zu den Asidäern, die bei Ausbruch des Aufstands, anscheinend zur strengen Befolgung des Gesetzes, schon sektenartig zusammengeschlossen waren [3], scheinen die kleineren Kaufleute, die bessersituierten Handwerker, wie die Goldschmiede oder einzelne reichgewordene aus jedem Handwerk wohlhabendere Bauern und sicher auch ein Teil der Leviten gehört zu haben. Die in der bürgerlichen Literatur anzutreffende Behauptung, daß die Asidäer der Kern des Widerstands [4], das Volk in Waffen waren, widerspricht gröblich dem 1. Mkk. und selbst dem asidäerfreundlichen 2. Mkk. Der Versuch, Judas Makkabäus zum Anführer der Asidäer zu machen [5], ist zweifellos eine Interpolation des pharisäischen Epitomators, wenn nicht gar erst des Bearbeiters [6]. Ein großer Teil dieser Schicht wird jedenfalls nach dem Wort des Predigers Salomo

καθὼς βασιλεὺς ἐξουσιάζων,
καὶ τίς ἐρετ' αὐτῷ, τί ποιεῖς [7]

gehandelt d.h. nicht gehandelt haben. Möglicherweise spaltete sich zu dieser Zeit auch die Gruppe ab, die später zur Sekte von Qumran wurde. Vielleicht hat diese — offenbar eine rein religiöse Gruppe ohne besondere soziale Basis — in keiner Phase des Aufstandes auf seiten der Makkabäer gestanden [8].

Ob im übrigen die betrogene niedere Geistlichkeit von Anfang an zu den Aufständischen gehörte, wissen wir nicht. Priester werden einmal, 1. Mkk. 5,67, als Kämpfende besonders erwähnt. Daraus ist zu schließen, daß ihr Einsatz sonst nicht üblich war. Wellhausen schlußfolgert aber kühn [9], daß die höheren Offiziere Priester gewesen sein müßten, — Judas Makkabäus schloß sich den Aufständischen nach dem Überfall des Apollonius an [10]. Er wurde offenbar sehr schnell der Orga-

[1] 1. Mkk. 7,12.

[2] Schrader, *a.a.O.*, S. 305 formuliert: „Damit wäre Frieden gewesen, wenn nicht Juda noch über seine Banditen verfügt hätte." — 1. Mkk. 7,18 kann unmöglich so ausgelegt werden, daß die Masse des Volkes den Asidäern gefolgt wäre.

[3] Holtzmann, *a.a.O.*, S. 336, Lehmann-Haupt, *a.a.O.*, S. 194, Meyer, *a.a. O.*, II S. 42, Kautzsch, *a.a.O.*, S. 38, Wellhausen, *a.a.O.*, S. 206. 1. Mkk. 2,42.

[4] v. Hase, *a.a.O.*, S. 108, JL 1929 III Sp. 402, Bouché-Leclercq, *a.a.O.*, S. 290 wohl nach Antt. XII, 5,4. Wellhausen, Pharisäer, *a.a.O.*, S. 79 dagegen: Asidäer haben „eine sehr untergeordnete Rolle gespielt".

[5] 2. Mkk. 14,6.

[6] Auch von Zöckler, *a.a.O.*, S. 133 abgelehnt.

[7] Pred. 8,4.

[8] H. Bardtke, *Die Handschriftenfunde am Toten Meer. Die Sekte von Qumran*, Berlin, 1958, S. 184–198.

[9] Wellhausen, *a.a.O.*, S. 209.

[10] 2. Mkk. 5,27: verstehe ich im Gegensatz zu der sonst üblichen Übersetzung, wonach Judas mit 9 anderen entwich, ganz wörtlich: Judas wurde irgendwo der Zehnte, d.h., er schloß sich einer bestehenden kleinen Partisanengruppe als Zehnter an, wobei die Zahl sicher nicht wörtlich zu nehmen ist. Die andere Übersetzung soll doch nur der Legende dienen, daß der Aufstand von der Priesterfamilie der Hasmonäer ausgegangen ist und die Tatsache des seit langen bestehenden Klassenkampfes verhüllen. — Salvador, *a.a.O.*, S. 48 und Struck, *a.a.O.*, S. 117 geben zu, daß Judas schon vor dem Aufstand des Mattatias zu „einer kleinen Rotte von Insurgenten" gehörte.

www.cimec.ro

nisator und Verschmelzer der einzelnen Partisanengruppen, die er gegen die herrschende Schicht der Judäer führte.

Auch um die Herkunft der Hasmonäer hat die bürgerliche und vor allem die theologische Geschichtsschreibung legendarische Ranken gewunden, um aus ihnen die Nachkommen oberster Priester des Landes zu machen. Aus der wichtigsten Quelle, dem 1. Mkk., geht klar hervor, daß die Familie schon längere Zeit in Modin, einem kleinen, unbedeutenden Ort an der Grenze gegen Samarien, ansässig war [1]. Das zeugt nicht von Zugehörigkeit zur obersten Klasse der Priester, die immer in Jerusalem saßen. Die Bibelstelle, auf die sich die Apologeten des Religionskrieges unter Führung der Priester [2] berufen — 1. Chr. 24,7 ff., wonach das Geschlecht Jojarib, von dem die Hasmonäer sich ableiten, von David als erste der 24 Priesterordnungen ausgelost wurde —, ist aber eine viel spätere Interpolation und dürfte auf die Einteilung zurückzuführen sein, die Judas selbst nach der Eroberung Jerusalems und der Reinigung des Tempels durchführte [3]. Sie hat weiter keine Aufgabe, als die Hohepriesterschaft Jonathans und Simons, möglicherweise sogar die Judas, zu rechtfertigen. Sie hatte „eine tiefgreifende Umgestaltung der Hierarchie" [4] zur Folge. Über eine — mögliche — Beteiligung der Sklaven am Makkabäeraufstand schweigen die Quellen völlig. Es scheint wirklich, daß der Aufstand der Bauern und Handwerker in keiner Phase sich die Gärung unter den Sklaven zunutze machen konnte. Eine solche scheint aber bereits seit Anfang des 2. Jahrhunderts in Judäa vorhanden gewesen zu sein. Dafür spricht Jesus Sirach:

ἔργασαι ἐν παιδὶ καὶ εὑρήσεις ἀνάπαυσιν, ἄνες χεῖρας αὐτῷ, καὶ ζητήσει ἐλευθερίαν [5]
οἰκέτῃ κακούργῳ στρέβλαι καὶ βάσανοι [6]
ἔμβαλε αὐτὸν εἰς ἐργασίαν, ἵνα μὴ ἀργῇ [7]
τίς ἔργα κατάστησον καθὼς πρέπει αὐτῷ,
κἂν μὴ πειθαρχῇ, βάρυνον τὰς πέδας αὐτοῦ [8]

Schäme dich nicht „οἰκέτῃ πονηρῷ πλευρὰν αἱμάξαι" [9]

Der Gegensatz zwischen dem Bauern und seinen Sklaven und der Konkurrenzkampf zwischen armen Freien und Sklaven in der Stadt scheint auch in Judäa schon so weit um sich gegriffen zu haben, daß ein Zusammengehen nicht möglich war. Auch die zur Abgeschlossenheit tendierende Religion der Juden kann dahin

[1] 1. Mkk. 2,1; 2,70; 13,25.

[2] Cornill, *a.a.O.*, S. 99; Prinz, *a.a.O.*, S. 55; Herzfeld, *a.a.O.*, S. 239; Wendland, *a.a. O.*, S. 103; Holtzmann, *a.a.O.*, S. 334; Salvador, *a.a.O.*, S. 47; Schlatter, *a.a.O.*, S. 87; v. Hase, *a.a.O.*, S.100; Kayserling, *a.a.O.*, S. 7; Bickermann, *a.a.O.*, S. 23 und S. 137; Schürer, *a.a.O.*, I, S. 201; Wellhausen, Pharisäer, *a.a.O.*, S. 82; JL III 1929 Sp. 13,35; EKL 1957 Sp. 12,20; ER 1952 406; Meyer, *a.a.O.*, I S. IX; Bouché-Leclercq *a.a.O.*, S. 269; W. Kolbe, *Beiträge zur syrischen und jüdischen Geschichte.* Kritische Untersuchungen zur Seleukidenliste und zu den beiden ersten Makkabäerbüchern, Stuttgart, 1926, S. 154; Rostovtzeff, *a.a.O.*, S. 555, der aber gleichzeitig sieht, daß Judas die Ideale „der Masse der Einheimischen" vertritt, die „von der städtischen Bourgeoisie ausgebeutet wurde".

[3] 1. Mkk. 4,42.

[4] Meyer, *a.a.O.*, II, S. 230.

[5] J. S. 30,26.

[6] J. S. 30,27.

[7] J. S. 30,28.

[8] J. S. 30,30.

[9] J. S. 42,5.

www.cimec.ro

gewirkt haben, daß Hilfe der heidnischen Sklaven zurückgewiesen wurde. Andererseits halte ich eine Beteiligung jüdischer Schuldsklaven am Kampf gegen ihre Herren durchaus für möglich, auch wenn dies nicht ausdrücklich erwähnt wird.

Die Hauptziele des Angriffs des Partisanenheeres waren die Stützpunkte des Menelaos in Judäa. Als Erkennungszeichen dafür, wer für das judäische Volk und gegen die herrschende Kaste war, diente die Beachtung des jüdischen Kults und seiner Riten. So trat die Bewegung zunächst scheinbar „nur als religiöse Bewegung“ [1] in Erscheinung. Das ist nicht verwunderlich; denn „alle Religionen des Alterthums waren naturwüchsige Stammes- und Nationalreligionen, hervorgesprossen aus und verwaschsen mit den gesellschaftlichen und politischen Zuständen des jedesmaligen Volkes“[2]. Das galt ganz besonders für die Juden. Aber wie im Mittelalter verbargen sich „hinter den religiösen Exaltationen sehr handfeste weltliche Interessen“. [3] Da die aus Verfolgern zu Verfolgten gewordenen oberen Schichten von den Syrern geschützt wurden, mußte sich der Kampf der makkabäischen Truppen notgedrungen auch gegen die Syrer richten. Jeder einzelne dieser Kämpfe war ein reiner Verteidigungskampf, jeder einzelne wurde ausgelöst durch ein in Judäa eindringendes syrisches Heer [4]. Schließlich verwischte sich sogar der Unterschied: in den Reihen der seleukidischen Truppen standen die Anhänger der jüdischen Oberschicht [5], mit dem syrischen Feldherren zog der jüdische Hohepriester [6]. Die Akra wurde von Syrern und judäischen Hellenisten gemeinsam gegen die judäischen Bauern verteidigt. Aber Angriffsziel der Aufständischen blieb der Sturz der herrschenden Klasse in Jerusalem. Zum nationalen Befreiungskrieg, in dem dann auch zum Angriff gegen die Seleukiden übergegangen wurde, entwickelten sich die Makkabäerkämpfe erst seit Jonathan, d. h. seitdem die Hasmonäer zur herrschenden Dynastie geworden waren. Dann aber nicht nur „als Garantie und notwendige Vorbedingung für die religiöse Freiheit“, sondern für den Erhalt eben dieser Dynastie und für die Befreiung von der syrischen Ausbeutung [7]. Ganz anderer Art waren die Kämpfe Judas und Simons und ihrer Scharen gegen Idumäer, Edomiter, Moabiter, Bajaniter, Ammoniter, Galiläer, Galaaditer und die Griechenstädte an der Küste [8]. Hier ging es darum, die gefährdeten Landsleute in Sicherheit zu bringen. Die scheinbare Schwäche des in einen Kampf auf Leben und Tod verwickelten Judäa ausnutzend, hatten vor allem die Stadtbevölkerungen in diesen Ländern Pogrome gegen dort lebende Juden veranstaltet [9]. Hier mußte angegriffen, mußten

---

[1] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 115.

[2] F. Engels, *Bruno Bauer und das Urchristentum*, in: „Der Sozialdemokrat“, Nr. 19 u. 20, Zürich, 1882.

[3] F. Engels, *Zur Geschichte des Urchristentums*, in: „Die Neue Zeit“ 13. Jg., I. Bd., Nr. 1 u. 2, 1894.

[4] 1. Mkk. 3,10 (Apollonius); 3,15 (Seron); 3,38 (Nikanor und Gorgias); 4,28 (Lysias); 6,30 (Lysias und Antiochos V.); 7,26 (Nikanor); 9,1 (Bacchides).

[5] 1. Mkk. 3,13.

[6] 1. Mkk. 7,9.

[7] Holtzmann, *a.a.O.*, S. 361.

[8] 1. Mkk. c. 5; 2. Mkk. 10,15–22; 12, 3–29.

[9] Antt. XII, 8,1 behauptet allerdings, daß die Verfolgungen begannen, weil die Stärkung der jüdischen Macht nach der Tempelweihe den Nachbarvölkern ein Dorn im Auge war. Da diese Kämpfe aber in den Makkabäerbüchern sicher nur aus literarischen Gründen in einem Kapitel vereinigt sind, sich in Wirklichkeit jedoch über die ganze Kampfzeit hingezogen haben, ist wohl die Annahme natürlicher, daß die Juden angegriffen wurden, weil man keine Vergeltung erwartete.

www.cimec.ro

die Bedrohten herausgehauen werden. In großen Trecks wurden diese Juden nach Judäa geführt.

Die kriegerischen Ereignisse selbst sind nicht das hier zu behandelnde Thema. Wenige Worte seien aber über die Art der Kriegführung gesagt, weil aus ihr der Charakter eines Bauernheeres deutlich wird. Die makkabäischen Scharen beginnen als Guerillabanden [1] den Kampf gegen Großgrundbesitzer, reiche Händler und die Priesteraristokratie [2]. Sie kommen über Nacht, brandschatzen, töten, haben sich in den unwegsamen Gebirgen wieder verloren, ehe es Tag wird [3]. Diese Bauern, die den Gesetzestext nicht verstehen, machen sich nichts daraus, am heiligen Sabbat zu kämpfen [4]. Die hartnäckig wiederholten Versicherungen über die Heilighaltung des Sabbats im 2. Mkk. beweist geradezu, daß das Gegenteil der Fall war. Mit den Siegen über Apollonius und Seron durch solche eilig zu einem geschlossenen Kampfverband zusammengescharten Gruppen beginnt eine neue Etappe. Zu Spieß und Steinschleuder, die jeder judäische Bauer besitzt, treten aus der syrischen Beute Pfeil und Bogen, Schild und Schwert [5]. Auch Judas Makkabäus erkämpft sich ein Schwert, indem er Apollonius tötet. Aber diese Waffen, Harnische und Helme, sind noch bitter rar in der großen Schlacht gegen Nikanor und Gorgias [6]. Wie immer und überall riß das Bewußtsein der „guten Sach" auch die judäischen Bauern trotz Unterlegenheit an Zahl und Ausrüstung von Sieg zu Sieg gegen bezahlte Söldner.

Ein anderes Charakteristikum weist deutlich auf ein Heer von Bauern hin (auch die Handwerker hatten meist ein Stück Land). Nachdem die Herren verjagt oder in die Akra eingepfercht waren, scheinen sich die Bauernsoldaten nach jeder Schlacht in ihre Höfe zurückgezogen und dort gearbeitet zu haben [7]. Drohte Gefahr, eilten sie bewaffnet zum Hauptquartier der Makkabäerbrüder [8], das sich in Mizpa [9] befand. Hier wurden sie in Zehner-, Fünfziger-, Hundert- und Tausendschaften eingeteilt und unter Hauptleute gestellt, die Judas auswählte [10]. Nur so läßt sich die bei jeder Schlacht unterschiedliche Stärke der judäischen Heere erklären. Anders wäre es aber auch unmöglich gewesen, während des fast ein Jahrzehnt währenden Krieges sowohl die Gesamtbevölkerung, Frauen, Kinder, Greise, zu nähren und die Schlagkraft der Truppen zu erhalten. Und ein drittes Merkmal weist unverkennbar auf das Volksheer: die Beute wurde mit den Bedürftigen, den Witwen und Waisen geteilt [11]. Die Dorfbewohner, das dürften vor allem die nicht bei den Kämpfenden befindlichen Frauen und Greise gewesen sein, halfen den makkabäischen Scharen, indem sie fliehende Feinde niedermachten [12]. Dankbar lobpreist deshalb das Volk Jahwe,

---

[1] 1. Mkk. 3,13: ἄθροισμα = Haufen ohne militärische Schulung.
[2] 1. Mkk. 2,44–47; 3,1.8.
[3] 2. Mkk. 8,6. 7.
[4] 1. Mkk. 2,41.
[5] 1. Mkk. 3,12 und 4,6; 2. Mkk. 8,31.
[6] 1. Mkk. 4,6.
[7] 2. Mkk. 12,1. Wie nach der Rückeroberung Jerusalems das den Expropriateuren expropriierte Land verteilt wurde, wissen wir nicht.
[8] So auch Herzfeld, *a.a.O.*, S. 241; vgl. 1. Mkk. 3,44 und 2. Mkk. 13,12.
[9] 1. Mkk. 3,46–49.
[10] Antt. XII, 7,3; 1. Mkk. 3,55.
[11] 2. Mkk.
[12] 1. Mkk. 7,46; Antt. XII, 10,5.

www.cimec.ro

ὁ ἐγείρων ἀπὸ γῆς πτωχόν, καὶ ἀπὸ κοπρίας ἀνυψῶν πένητα.
τοῦ καθίσαι αὐτὸν μετὰ ἀρχόντων, μετὰ ἀρχόντων λαοῦ αὐτοῦ [1]
ἐβοήθησε πένητι ἐκ πτωχείας, καὶ ἔθετο ὡς πρόβατα πατριάς [2].

IV. Auswirkungen

Die judäischen Bauern haben in diesem Kampf keine Veränderung ihrer sozialen Lage erreicht. Der hasmonäische Staat blieb der gleiche Klassenstaat wie das Judäa der Oniaden, und die Steuern wurden nach wie vor aus den Bauern und Handwerkern gesogen. Wenn aber die Sänger zum Lobe Simons sangen, daß

« ἐκάθισεν ἕκαστος ὑπὸ τὴν ἄμπελον αὐτοῦ καὶ τὴν συκῆν αὐτοῦ » [3],

so war dies doch nicht nur gegenstandslose Schmeichelei. Bereits Jonathan erreichte, daß die sich um das Erbe des Antiochos IV. streitenden Könige und Gegenkönige ihn nicht nur zum Hohepriester machten, sondern auch dem judäischen Lande so gut wie alle Abgaben erließen. Nach der formalen Selbständigkeitserklärung entfielen restlos alle Steuern und Abgaben an den syrischen Hof. Das hieß für das judäische Volk, daß die doppelte zur einfachen Ausbeutung reduziert war. Zweifellos spürten Bauern und Handwerker die Erleichterung. Aber nicht allein darin liegt die Bedeutung des Aufstands. Sie liegt mehr darin, daß es überhaupt noch einmal einen selbständigen Staat der Juden gegeben hat. Sicher haben die Thronwirren in Antiochia [4] den Sieg der makkabäischen Brüder begünstigt, aber ohne die Stärke der Judäer und ihre Siege unter Judas hätte Jonathan nicht jene Rolle des Züngleins an der Waage der Thronprätendenten spielen können, die schließlich Simon befähigte, die Souveränität des Volkes auszurufen. — Dieser souveräne Staat Judäa, der gewiß nicht nur einen „Schein von Unabhängigkeit“ [5] hatte, hat nicht die Hellenisierung des jüdischen Volkes verhindert. Er hat sie im Gegenteil gefördert [6]. Simons stärkstes Streben ging nach Erwerb des Hafens Joppe [7], um sein Land dem Welthandel — und das heißt zunächst, dem Handel der hellenistischen Länder — anzuschließen [8]. Mit der Eroberung der Griechenstädte Gazara und Joppe wurde es eingeschaltet in den seleukidischen und ptolemäischen Transithandel, mit der Ausbreitung über Idumäa kam es in direkten Kontakt mit den Nabatäern. Hier wirkte die politische Gewalt auf die ökonomische Entwicklung zurück [9].

---

[1] Ps. 113,7.8.
[2] Ps. 106,41.
[3] 1. Mkk. 14,12.
[4] Ranowitsch, *a.a.O.*, S. 118: „Der Seleukidenstaat hörte... auf, seine Funktionen im Interesse der herrschenden Klasse auszuüben, er verwandelte sich in eine private, persönliche Angelegenheit von Vertretern der Dynastie und ihrer Konkurrenten und mußte deshalb unvermeidlich im Innern zerfallen“.
[5] H. S. Chamberlain, *Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts*, München, 1941, S. 422; ähnlich auch Ehrenberg, *a.a.O.*, S. 51, Moscati, *a.a.O.*, S. 125, Meyer, *a.a.O.*, II, S. 279.
[6] H. Schneider, *Kultur und Denken der Babylonier und Juden*, Leipzig, 1910, S. 84; de Waele, *a.a.O.*, S. 47. Wellhausen, *a.a.O.*, S. 206 meint dagegen, die Juden seien für den Hellenismus noch nicht reif gewesen.
[7] 1. Mkk. 13,11.
[8] 1. Mkk. 14,5; Herzfeld, *a.a.O.*, S. 322.
[9] Welskopf, *a.a.O.*, S. 376.

www.cimec.ro

Was sich jetzt in Judäa ereignete war aber eine Hellenisierung nicht unter seleukidischen, sondern unter jüdischem Vorzeichen, und sie wirkte sich besonders auf ideologischem Gebiet, auf dem Gebiet der Religion aus. Wenn auch die alexandrinische Diaspora der urchristlichen Bewegung sicher mehr Ideen beigesteuert hat als das jerusalemische Judentum, so ist doch die Tatsache, daß sie sich über etwa 80 Jahre auf eine selbständige Basis stützen konnte, für ihre Entwicklung nicht zu unterschätzen. Der Stolz auf das Heiligtum in Jerusalem ist ein wesentlicher Bestandteil der jüdischen Lehre in der alexandrinischen Schule. Aber auch die Herausarbeitung des Jesusbildes z. B. wäre in der jetzt bekannten Form undenkbar, wenn Judäa nur als Bestandteil des Seleukidenreichs römisch geworden wäre. Dies auszuführen, wäre Inhalt einer neuen Arbeit.

Wir können den Makkabäeraufstand aber schon auf Grund der vorliegenden Erkenntnisse unter die Volksbewegungen der Geschichte zählen, die sich ökonomisch, politisch und kulturell progressiv ausgewirkt haben.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

VALOAREA ŞI FUNCŢIILE ELEMENTULUI NARATIV ÎN COMEDIA PLAUTINĂ

DE

NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA

Dată fiind frecvenţa folosirii elementului narativ de către Plautus, o examinare a valorii şi funcţiilor acestui element în comediile sale este necesară pentru completarea viziunii noastre asupra dramaturgului şi a artei lui. E ceea ce vom încerca să facem în paginile următoare*.

Vorbind despre caracterul specific al reflectării realităţii în teatru, I. L. Caragiale spune: « Teatrul şi literatura sînt două arte cu totul deosebite şi prin intenţie şi prin modul de manifestare al acesteia. Teatrul e o artă independentă care, ca să existe în adevăr cu dignitate, trebuie să pună în serviciul său pe toate celelalte arte, fără să acorde vreuneia dreptul de egalitate pe propriul lui teren »[1].

În istoria acestei arte, la diferite popoare, diferiţi creatori au acordat, însă, prioritate în cadrul sintezei constructive teatrale uneia din artele elementare ce intră în alcătuirea ei: fie muzicii, fie dansului, fie mimicii, fie pantomimei ş.a.m.d. Teatrul grec şi de tradiţie greacă — cum e, în primul rînd, teatrul roman — au dat o mare atenţie elementului literar. Din această pricină, deşi au sesizat diferenţa dintre literatură şi teatru, numeroşi critici şi teoreticieni ai artei au privit piesele concepute în acest spirit ca « poezii dramatice », tragice sau comice.

Calitatea şi greutatea specifică a elementului literar în aceste piese este într-adevăr atît de mare, încît nu putem respinge cu totul un asemenea punct de vedere. Dimpotrivă, să nu uităm că tocmai datorită acestei însuşiri au ajuns pînă la noi minunatele opere de artă teatrală ale antichităţii. Dar a ne limita la considerarea lor numai sub raportul strict literar ar fi acelaşi lucru cu — să-l citäm din nou pe Caragiale — a judeca un monument arhitectonic ca operă de desen pe planşetă[2].

---

* În alcătuirea prezentei lucrări mi-au fost de un preţios ajutor îndrumările directe precum şi cursul de Istorie a literaturii latine ale tov. M. Nichita. De asemenea şi observaţiile şi sugestiile tov. M. Nasta. Drept care le aduc şi pe această cale respectuoase mulţumiri.

[1] I. L. Caragiale, *Oare teatrul este literatură ?*, în Epoca, 8 august 1897, semnat Ion, apud *I. L. Caragiale despre teatru*, ESPLA, Bucureşti, 1957, p. 148.

[2] *Ibid.*, p. 147.

www.cimec.ro

Trebuie să subordonăm cercetarea și aprecierea « literaturii dramatice » cercetării și aprecierii ansamblului teatral, pe care să încercăm a-l reconstitui, folosind, desigur, așa cum nu o dată s-a făcut, toate informațiile pe care ni le oferă, pe lîngă textul piesei, celelalte izvoare literare și de cultură materială.

Socotim că această perspectivă a *teatralității* este cea mai potrivită pentru aprecierea justă și a comediilor plautine. Aceasta cu atît mai mult cu cît, așa cum vom vedea mai jos, caracterul lor teatral e foarte accentuat. Totodată nu uităm nici un moment faptul că e vorba de o anumită teatralitate, istoricește determinată și pe care, conducîndu-ne după principiile materialist-dialectice în interpretarea fenomenului artistic, o putem explica prin factori de ordin economic, politic, social, cultural. Înainte de a trece deci la discutarea propriu-zisă a temei noastre, să căutăm a caracteriza în cîteva cuvinte teatrul plautin, încadrîndu-l epocii și mediului social în care a apărut, cărora li s-a adresat.

În perioada cînd Roma se transformă în statul cel mai puternic din bazinul mediteranean (sec. III—II î.e.n.), Plautus este unul din artiștii care răspund aspirațiilor ei de realizare și pe plan spiritual. În sfera teatrului, el este cel mai tipic reprezentant al proverbialei puteri de asimilare creatoare romană. Intuind necesitățile lumii lui, Plautus adaptează comedia greacă nouă realităților și spiritului Romei în avînt, reușind să creeze artă nouă, originală, aplaudată.

Comedia grecească nouă, meșteșugit construită, însufletită de o vervă mai mult cerebrală, cugetînd în spirit epicureizant asupra vieții, se îndepărtase cu mult de vechiul tip de comedie, apropiindu-se de cel al dramei moderne. Ea căuta să redea adevăruri general-umane, întruchipîndu-le în psihologii cît mai verosimile și în mare măsură determinate pentru acțiunea piesei. Amuza pe spectatori în spiritul unui comic subtil, uneori, poate, ușor amar. De o mare perfecțiune formală, ea conținea și cultiva dialoguri scînteietoare, apropiate de unii istorici literari de aticismul celor platonice [1]. În felul acesta comedia greacă se literaturiza și aristocratiza. « Elles sont, spune Paul Lejay despre aceste comedii, un régal de lettré, plus convenable à un petit cercle d'amateurs, que devant un public nombreux, bruyant, inégalement préparé [2] ».

Dar Roma lui Plautus trăiește, după victoria asupra lui Hannibal, un moment de avînt general în toate domeniile. Războaiele punice antrenaseră mase mari de cetățeni în efortul istoric creator, cărora le dăduseră, o dată cu conștiința acestei participări, mîndria de învingători. Dornice de destindere, lacome de viață, de plăceri, de cultură, aceste mase alcătuiesc publicul lui Plautus. Un public zgomotos, mai puțin cultivat, pentru care o artă de categoria celei grecești nu e potrivită, dar care nu mai este satisfăcut de cea locală, reprezentată — în ceea ce privește teatrul — prin rudimentarele sature dramatice, atelane și mimi. De aceea Plautus operează importante modificări în conținutul și forma comediilor « importate ».

Îmbinînd în chip original realitățile economice, sociale, politice, juridice, morale romane cu cele grecești, simplificînd psihologia personajelor — ca la eroii « tipici » ai atelanei și mimului — în jurul unei trăsături predominante, general-umane, el își creează un univers propriu, hibrid dar fermecător și totodată adevărat din punctul de vedere al omenescului și al artei. În același timp intensifică teatralitatea comediei, îi dă acesteia un caracter mai concret și mai viu, introducînd în mijlocul acțiunii,

[1] P. Lejay, *Plaute*, ouvrage publié par L. Pichard, Paris, s.a., p. 8.
[2] *Ibidem*.

www.cimec.ro

complicată prin contaminaţie, cîntecul şi mimica dansată, împrumutate din tradiţia populară a saturei dramatice [1]. Dă o mai mare vioiciune şi varietate versului prin polimetria împrumutată şi ea din aceeaşi tradiţie şi foloseşte o limbă populară colorată, proaspătă, a cărei suculenţă nu poate fi comparată decît cu cea a eroilor lui Aristofan sau a bufonilor lui Shakespeare. El realizează cu toate aceste mijloace un spectacol comic integral, a cărui măsură şi scop este rîsul; căruia nu-i putem imputa abaterile de la o logică strictă — şi modernă — în desfăşurarea acţiunii, deoarece se conduce după logica tot atît de valabilă a comicului, conceput şi el în spiritul locului şi vremii.

Între extremele rafinamentului grecesc şi ale rusticităţii romane, Plautus creează astfel un teatru menit a desfăta publicul, dar şi a-l pregăti pentru forme artistice mai evoluate [2]. Prestigiul de care autorul s-a bucurat în antichitate şi în vremurile mai apropiate de noi dovedeşte cu prisosinţă succesul întreprinderii sale[3].

În încercarea noastră ne vom opri mai întîi asupra modului în care foloseşte Plautus naraţiunea ca pe o modalitate artistică concretă, de redare prin cuvînt a realităţii. Cu alte cuvinte, vom urmări valoarea ei de *componentă literară* a sintezei teatrale. Această valoare nu e nouă, nu e o inovaţie plautină. Dar ea se realizează funcţionînd în diferite direcţii, cu diferite scopuri, solicitată de diverse necesităţi, încadrîndu-se activ spiritului şi unităţii stilistice a ansamblului. În toate aceste privinţe, comedia plautină este interesantă şi demnă de cercetat.

Ţinem să precizăm, anticipînd, că, dată fiind polivalenţa funcţională a naraţiunilor plautine — reflex de adaptare determinat de caracterul unitar al comediilor şi factor determinant de unitate — nu am încercat să alcătuim clasificări, după scheme rigide, ale acestora. Lucrul n-ar fi avut rost. Am căutat însă să explicăm şi să evidenţiem, prin analiză şi exemplificări, aspectele amintite ale folosirii naraţiunii, în dorinţa de a atinge pe această cale scopul propus la începutul lucrării: completarea viziunii asupra autorului prin cercetarea procedeelor artistice întrebuinţate de el.

Neobişnuit cu teatrul, spectatorul roman din vremea lui Plautus nu putea urmări cu uşurinţă piesa. Lui nu-i erau familiare convenţiile teatrale, nu le înţelegea şi, ca atare, nu putea gusta spectacolul, nu putea recepta conţinutul piesei,

---

[1] P. Lejay, *op. cit.*, p. 10.

[2] cf. K. Marx, Introd. la *Contribuţii la critica economiei politice*, 2, p. 246—247, apud K. Marx şi Fr. Engels, *Despre artă şi literatură*, E. P. L. P., 1953.

[3] Lejay este acela care, cu opera citată, a deschis drumul interpretărilor reconstitutive ale teatrului plautin. El denumeşte (analizînd partea elementului muzical în economia spectacolului) comedia plautină « opéra-comique ». În acelaşi spirit reconstitutiv caracterizează comedia plautină Ettore Bignone, *Storia della letteratura latina*, Firenze, 1945, F. Arnaldi, *Da Plauto a Terenzio*, Napoli, 1947, Benedetto Riposati, *Il teatro romano*, Milano, 1955/56. Acesta din urmă foloseşte termenul « teatralită » într-un sens apropiat, dar nu identic cu cel, mai general, pe care i-l dăm noi. Valoroasă, lucrarea lui F. della Corte, *Da Sarsina a Roma*, Genova, 1952, analizează comedia plautină după criteriul, realist, al comicului. Nu putem fi însă de acord cu rezervele autorului în ceea ce priveşte sensul creator şi progresist al intervenţiei plautine în comedia greacă. Della Corte reţine numai vulgarizarea comediei greceşti de către Plautus, « pierderea demnităţii scenice » a acesteia, fără să vadă necesitatea social-istorică a acestui lucru, necesitate în raport cu care se evidenţiază valoarea lui. Un preţios studiu romînesc asupra lui Plautus este acela al lui Eliodor Constantinescu, cu care autorul îşi deschide propria traducere integrală a operei dramaturgului roman. Remarcăm sublinierea — bazată pe sugestiile textului — a caracterului de spectacol pe care-l au comediile plautine, stabilirea raporturilor existente între acestea şi tradiţiile artistice romane. (*Comediile lui T. M. Plautus, precedate de un studiu asupra operei poetului şi a teatrului latin de pe vremea sa*, trad. de E. Constantinescu, Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1925).

www.cimec.ro

intenţiile autorului. Iată de ce acesta va folosi naraţiunea ca mijlocul cel mai simplu, mai direct, mai firesc şi mai eficace de *explicare* a acţiunii.

Piesa începe printr-o parte expozitivă, narativă, în care se schiţează subiectul piesei în linii mari. Este *argumentum* al prologului prin care se atîţă curiozitatea spectatorului, interesul lui pentru aceasta, prin care se realizează un climat favorabil transmiterii către public a conţinutului ei. Spectatorii vor încerca să completeze cu fantezia schiţa prezentată, rîzînd apoi satisfăcuţi, dacă au « nimerit-o », iar dacă nu, de asemenea rîzînd, căci piesa stîrneşte oricum hazul. Uneori prologul conţine anticipări asupra desfăşurării acţiunii căreia i-a stabilit premisele, explicaţii asupra urzelii complicate a intrigii. Alteori prologul lipseşte, fiind înlocuit printr-o expunere dialogată, în scena iniţială. După cum, după prolog, povestirea intrigii poate fi reluată, fie într-un monolog, fie într-un dialog. Energia potenţial-dramatică a materialului de viaţă expus creşte prin actualizarea lui, concentrat în naraţiune. Pe baza acestui material comedia se poate desfăşura în ritmul saturic specific, vioi, agitat [1].

Citäm pentru exemplificare: Prologul la *Amphitruo*, rostit de zeul Mercur, cu referiri la costumaţie şi explicarea substituirilor de mai tîrziu; prologul la *Aulularia*, rostit de zeul Lar şi conţinînd o schiţă a întregii piese; prologul post-plautin la *Captiui*, urmat de prologul adevărat, rostit de parazitul Ergasilus; prologul la *Cistellaria*, reprezentat de fapt prin două monoloage: unul, al Lenei, conţinînd o introducere sumară în subiect, altul, al zeului Auxilium, prezentînd subiectul în întregime, aruncînd lumină asupra părţilor obscure pentru muritoarea Lena din mersul întîmplărilor, cu exprimarea directă a cauzei diferenţelor între cele două expoziţiuni; prologul la *Mercator*, rostit de eroul principal, Charinus; prologul la *Miles Gloriosus*, rostit de Palestrio şi situat după actul I — o scenă de prezentare a eroilor principali; prologul la *Rudens*, rostit de steaua Arcturus; prologul lui Diniarchus la piesa *Truculentus*, conţinînd anticipări asupra acţiunii.

Citäm ca expuneri dialogate: dialogul între doi eroi ai piesei *Trinumus* în I, 1, comentat de Luxuria şi Inopia în prolog ca atare: dialogul expozitiv din *Curculio*, I, 1; dialogul expozitiv din *Epidicus*, I, 1.

Din loc în loc această desfăşurare este întreruptă prin momente de echilibru, prin « paliere », cum le numeşte Lejay, în ritmica spectacolului. Sînt monodii care adeseori conţin naraţiuni. Este vorba de naraţiuni recapitulative ce reamintesc spectatorului mersul de pînă atunci al întîmplărilor, echilibrînd prin retrospecţie mişcarea comediei, sau de naraţiuni anticipative ce avertizează pe spectator asupra evenimentelor scenice viitoare, potenţînd desfăşurarea ritmică vioaie a piesei.

În *Amph.*, găsim exemplele cele mai caracteristice în acest sens. Mercurius (v. 463—495), Iupiter (v. 861—881), Bromia (v. 1053—1071) rostesc asemenea naraţiuni. După ce s-a adresat

[1] Citäm, în legătură cu prologul plautin, teza de doctorat a lui Eliodor Constantinescu, *Prologus la comediile lui T. M. Plautus*, R. Vîlcea, 1931; cf. şi Ph. Fabia, *Les prologues de Térence*, Paris, 1888.

www.cimec.ro

spectatorilor, Bromia reia povestirea pentru stăpînul ei, Amphitruo; într-atît este de riguros respectată schema ritmică a piesei! Visul simbolic, prevestitor, care se împlineşte imediat ce a fost povestit, corespondenţele fiind totodată semnalate de povestitor, este un mijloc de anticipare. Aşa sînt: visul lui Demipho, *Merc.*, v. 225—251; visul lui Daemones, *Rud.*, III, 1. Alteori, recapitularea întîmplărilor este un prilej de meditaţie filozofică sau de lamentaţie lirică. Astfel: monologul lui Nicobulos *Bach.*, v. 1097—1102. Alteori, ca în cazul monologului lui Chrysalus din *Bach.*, v. 925—978, avem de-a face cu un divertisment comic reuşit: în exemplul citat Chrysalus îşi povesteşte întîmplările stabilind analogii cu războiul troian şi continuă în acelaşi stil epic-parodistic să-şi povestească, anticipat, acţiunile. Lycus, în *Poenulus*, v. 765—776, recapitulează intriga complicată — cum a fost păcălit — destul de « rece » pentru situaţia lui, ceea ce demonstrează rostul povestirii — informarea spectatorilor.

După cum au pregătit şi motivat desfăşurarea acţiunii. tot astfel naraţiunile pregătesc şi explică, uneori chiar povestesc, deznodămîntul piesei.

Astfel, actul al V-lea al piesei *Amph.* nu este decît o succesiune de naraţiuni. Ne interesează în mod deosebit naraţiunea finală, solemnă, a lui Iupiter (v. 1131—1144) prin care tatăl zeilor şi al oamenilor explică tot ce s-a petrecut în piesă, încheind logic evenimentele. După ce s-a încheiat de fapt printr-o scenă bufă, piesa *Casina* conţine cîteva versuri în care se istoriseşte deznodămîntul clasic al comediei: « Spectatores, quod futurumst intus, id memorabimus / haec Casina huius reperietur filia esse ex proxumo / eaque nubet Euthynico nostro erili filio » (v. 1012—1014). Naraţiunile sînt nelipsite din finalurile pieselor cu « recunoaşteri », pe care le pregătesc şi le explică. În *Capt.*, Ergasilus aduce lui Hegio vestea că l-a văzut în port pe fiul pierdut al acestuia — prilej să povestească toată istoria şi să pregătească pe spectatori pentru înţelegerea sfîrşitului (*Capt.*, p. 871—876). Curculio, în *Curc.*, v. 591—598, povesteşte o scenă interesantă şi ciudată petrecută cu cîteva momente mai devreme în casă: curtezana dovedise un mare interes pentru inelul care, în scena următoare, va prilejui recunoaşterile clasice, va dovedi condiţia liberă a fetei, permiţînd căsătoria ei. În piesa *Truc.*, IV, 3, bătrînul Callicles *mai interoghează o dată, în faţa spectatorilor* pe sclavele părtaşe la înstrăinarea unui copil. Sclavele « mărturisesc », istorisind cum s-au petrecut lucrurile şi lămurind astfel pe spectatori, pregătesc finalul.

Aceleaşi naraţiuni analizate pînă aci împlinesc simultan cu funcţia lor explicativă şi *prin* aceasta o altă funcţie. Pentru a o înţelege sînt necesare cîteva explicaţii. Comediile plautine nu sînt jocuri groteşti gratuite ale fanteziei, destinate să distreze un public obosit de intelectualism. Romanii nu se « copilăresc » din plictiseală, ci pentru că sînt copii. Comicul e naiv, rustic, pentru că spectatorii nu sînt pregătiţi

www.cimec.ro

pentru un altul. Dar el are o utilitate morală. El urmăreşte educarea prin rîs a societăţii, el este satiric şi asta tot în spiritul saturei dramatice şi, în general, a întregii tradiţii comice naţionale. Astfel stînd lucrurile, spectatorii s-ar fi simţit poate nu o dată vizaţi direct de ascuţişul satirei plautine şi ar fi protestat. Sau, cu mentalitatea lor naivă, s-ar fi indignat pînă într-atît de unele nedreptăţi ce se petrec pe scenă, încît ar fi intervenit să protejeze pe eroii năpăstuiţi şi să pedepsească pe cei vinovaţi. Să ne amintim cum un public asemănător aplica, la Londra, corecţii interpreţilor lui Iago, cum, la noi, Caragiale a fost cu greu salvat din faţa indignării de altă natură a « gărzii civice » satirizate în « Noaptea furtunoasă ». Dar iată că pe scenă apar zei omniscienţi, care povestesc publicului ce o să se întîmple mai departe. Iată că din cînd în cînd, « ieşind din rol », actorii subliniază caracterul fictiv al acţiunii. Participant la « misterele » teatrului, cunoscător al destinului personajelor, spectatorul se simte astfel ridicat deasupra acestora, poate rîde cu poftă fără să se simtă atins direct de batjocură şi reţinînd ideea morală. Funcţionînd în direcţia « *distanţării* » spectatorului, naraţiunea facilitează aşadar, prin măgulirea orgoliului, acţiunea educativă a spectacolului, asigurînd în acelaşi timp caracterul lui comic, funcţia lui distractivă, ca şi . . . ordinea publică în teatru.

Dintre naraţiunile explicative se desprind ca o categorie aparte, prin cauza apariţiei lor, naraţiunile *solicitate de cadrul material-tehnic* destul de rudimentar al teatrului vremii, precum şi de anumite *norme tradiţionale în sistemul său de convenţii*. Este vorba de naraţiuni ce redau fapte absolut necesare pentru desfăşurarea acţiunii, petrecute însă în afara decorului clasic, unic, al comediei. De asemenea despre anumite motivări, uneori mai dezvoltate narativ, ale unor intrări sau ieşiri din scenă.

> În acest sens vom cita povestea naşterii lui Hercules şi a uciderii şerpilor, pe care o rosteşte Bromia în *Amph.*, v. 1053—1071 şi 1085—1124. Reamintim că am mai citat aceste naraţiuni şi mai sus — o dovadă a polivalenţei funcţionale a naraţiunii plautine. De asemenea citǎm povestirea felului în care Strobilus şi-a însuşit comoara lui Euclio, îngropată într-o dumbravă, din *Aul.*, v. 705—711; povestirea întîlnirii dintre Leonidas şi Mercator şi a convorbirii lor, petrecută într-un han, din *Asinaria*, II, 2, v. 334—358; istorisirea de către Menaechmus II a comicelor întîmplări din casa curtezanei, unde a fost confundat, fără ca el s-o ştie, cu fratele geamăn, din *Menaechmi*, III, 2; povestirea captării în intriga piesei a lui Sycophanta, captare întîmplată în for, din *Trin.*, IV, 2 v. 843 şi urm.; motivarea narativ-comică a ieşirii din casă pe scenă a bătrînului Simo, cicălit de o nevastă ciudată şi povestirea întreprinderilor comice ale lui Tranio, concomitente, în casă, cu o convorbire pe scenă, din *Mostellaria*, v. 690—705 şi, respectiv, V, 1,1041 şi urm.; povestirea peripeţiilor din for ale lui Euclio care şi-a motivat plecarea prin nararea afacerii ce-l cheamă acolo şi apoi narează cum s-au petrecut lucrurile, din *Aul.*, 107—117 şi 178—181; o povestire asemănătoare din *Men.*, v. 508 şi urm.

Din aceleaşi motive « tehnice », Plautus dezvoltă uneori, în spiritul concepţiei sale despre teatru, *naraţiunea-divertisment*, destinată a umple pauzele create prin

www.cimec.ro

plecarea unuia din eroii piesei pentru a îndeplini o acţiune în afara scenei. Asemenea pauze dovedesc încă o dată mentalitatea naivă a publicului.

Citǎm ca exemple: naraţiunea-divertisment a lui Puer, care ne istoriseşte isprăvile culinare şi gastronomice ale lui Ergasilus, din *Capt.*, 909—921; povestirea peregrinărilor lui Ergasilus în căutarea unui ospăţ *(Ibid.*, III, 1, v. 478—490*)*; povestirea amintită mai sus a lui Chrysalus, din *Bach.*, 925—978, care recapitulează în acelaşi timp intriga şi anticipează asupra desfăşurării acţiunii, dovedind aceeaşi polivalenţă funcţională despre care am mai vorbit. În cadrul amintitei concepţii artistice a autorului se pot explica şi justifica naraţiunile — pur divertismente, indiferente faţă de mersul acţiunii, introduse de Plautus atunci cînd socoteşte că ele pot interesa şi distra pe spectatori. Aşa e celebra povestire a lui Sosia, un crîmpei de epopee comică, din *Amph.*, I, 1, 203—261; la fel povestirea unei scene de beţie şi a atragerii la ea a eroului, din finalul bachic al comediei *Pseudolus*. Citǎm tot aici narareа punctului culminant al piesei *Casina*, povestire violent obscenă, dar, se pare, foarte pe gustul publicului, din *Cas.*, V, 2. Şi această naraţiune s-ar putea încadra în categoria precedentă, dar i-am ales acest loc datorită scopului ei principal — divertismentul comic.

Chiar din exemplele citate putem observa cum, de cele mai multe ori, aceste naraţiuni scot în evidenţă caracterul comic al unui personaj. Cînd ele se referă la eroi principali, relevînd, prin evocarea unor întîmplări semnificative, amuzante, din viaţa acestora, trăsătura lor dominantă de caracter, putem vorbi despre funcţia naraţiunii de *caracterizare* a eroilor piesei.

Astfel, în *Aul.* povestirea citată a lui Euclio reflectă preocuparea lui permanentă: banii; în v. 311—313, Pythodicus povesteşte cum Euclio, mergînd la bărbier, şi-a adunat unghiile tăiate, luîndu-le apoi cu sine; în v. 315—319, sclavul povesteşte cum Euclio a vrut să dea în judecată un uliu care l-a prădat; Euclio însuşi povesteşte, cu mult umor, în v. 371—387, aventurile sale de zgîrcit, prin piaţă, iar în v. 462—472 conflictul cu un cocoş care i-ar fi ghicit ascunzişul comorii şi ar fi căutat s-o dezgroape. Toate aceste naraţiuni se adaugă semnificativ comportamentului scenic şi în acţiune al eroului, contribuind la conturarea mai precisă şi mai comică a profilului său moral.

Am examinat în cele de mai sus felul în care elementul narativ îşi realizează valoarea sa de componentă literară a sintezei teatrale, contribuind ca un mijloc principal şi frecvent, prin împlinirea unor lipsuri ţinînd de caracterul rudimentar al teatrului şi al pregătirii spectatorilor, la transmiterea şi la înţelegerea conţinutului operei autorului. Am remarcat totodată integrarea lui activă şi armonioasă în economia ritmică şi comică a spectacolului.

Discutînd, mai departe, tema propusă în cadrul raporturilor între genuri (liric, epic, dramatic), urmărind *valoarea epică* a naraţiunii în comedia plautină,

www.cimec.ro

vom completa în mod util această primă parte a lucrării noastre, ne vom apropia şi mai mult de scopul ei: cunoaşterea mai adîncă a lui Plautus şi a artei sale.

Pornind de la opiniile exprimate de Ovidiu Papadima în studiul *Cîteva observaţii în problema genurilor literare*[1], vom considera şi noi « genurile » drept « atitudini creatoare ale artistului, ţinînd de structura cea mai adîncă a sufletului uman ».

Vom deosebi deci şi în teatru, ca şi în celelalte arte, atitudini lirice (Maeterlinck, Aristofan), epice (Brecht) sau dramatice (Caragiale).

În ceea ce-l priveşte pe Plautus, ni se pare că atitudinea lui fundamentală este, într-un anumit sens, epică.

Simplificînd viaţa psihică a personajelor sale, înghe ţîndu-le în « măşti » comice, Plautus sărăceşte resursele conflictelor dramatice. Personajele lui sînt marionete pe care un păpuşar de geniu le mînuieşte după bunul său plac, punîndu-le în situaţii comice, scoţîndu-le din ele, ca un adevărat Destin. Cu ajutorul lor, Plautus « *spune* » spectatorilor «*o piesă de teatru* ». În spatele păpuşilor simţim mereu prezenţa povestitorului, care, slujindu-se de ele ca de nişte port-voce, comentează ce se întîmplă pe scenă, fie explicînd, fie bătîndu-şi joc de propriii eroi într-un stil suspect de nediferenţiat, fie că e vorba de Iupiter, de Mercurius sau de Sosia (comentariile « à part » făcute de un al treilea, în vreme ce alţi doi vorbesc, şi adresate în fond direct publicului). Uneori el enunţă cugetări filozofice şi sentinţe morale, prin gura nu importă a cărui personaj, în legătură cu ceea ce se petrece în piesă, adică în povestea lui sau face lungi digresiuni, cu aluzii şi aprecieri asupra moravurilor (Periplectomenus în *Miles*). Alteori explică ascultătorilor convenţiile modului său de exprimare — teatrul — sau povesteşte pur şi simplu, aşa cum am văzut mai înainte, folosindu-se în acest scop de eroii piesei sau inventînd unul special pentru povestire (Arcturus, Lar, Auxilium etc.).

În cadrul acestei concepţii artistice, ţinînd de tradiţiile teatrului popular şi întîlnită nu numai în antichitate[2], toate naraţiunile citate pînă acum se dovedesc a fi comunicări directe ale autorului către spectator, mijloace literare de redare a « dramei » izolate din succesiunea de drame a vieţii active, exterioare ei şi putînd fi înlocuite lesne cu alte mijloace de exprimare din tezaurul atît de bogat al dramaturgului nostru. Este adevărat că, prin dialogare, acesta dă adeseori iluzia dramaticului. Că este numai o iluzie se poate observa îndată, la o examinare mai atentă. Scenele expozitive, de pildă, pot fi foarte uşor înlocuite prin monoloage, fără ca « drama » să sufere cu ceva. De fapt numai unul din personaje povesteşte, iar celălalt întrerupe şi comentează comic povestirea.

Dar există la Plautus şi naraţiuni ce reprezintă ele însele « drama ». În aceste cazuri nu autorul, ci însuşi eroul vorbeşte, povesteşte, iar fapta lui determină acţiunea.

---

[1] Limbă şi literatură, 1957, p. 215—236.

[2] Procedeul a fost folosit de pildă de Commedia dell'arte. Actorii îşi scoteau uneori masca şi dădeau glas astfel părerilor, indicaţiilor etc. exprimate de autor, în numele lui. Goldoni, vorbind de pe poziţiile unui teatru prin excelenţă « dramatic », critică în *Teatrul comic* procedee ale acestuia părînd însă unui cititor neavizat că ar critica pe însuşi Plautus! Atît de mare este apropierea autorului nostru de o asemenea tradiţie populară.

În schimb, alţi autori au prelucrat cult aceste procedee, fie pentru intensificarea caracterului popular, fie pentru îmbogăţirea mijloacelor de expresie, fie în sens estetizant, gratuit. În această privinţă, cf. Camil Petrescu, *Modalitatea estetică a teatrului*, Bucureşti, 1937 şi o interesantă discuţie între regizorii sovietici Ohlopkov şi Tovstonogov în revista Teatr, 11—12/1959 şi 2/1960, reprodusă parţial în Teatrul, 5 mai, 1960.

www.cimec.ro

Aici, valoarea epică a narațiunii se subsumează atitudinii dramatice a vorbitorului. Nu mai este indiferent cine, cum și cînd povestește, narațiunea nemaifiind literatură, ci fapt redat teatral.

Astfel de narațiuni sînt, în primul rînd, numeroasele povestiri mincinoase pe care sclavii le inventează pentru a produce anumite încurcături și a descurca altele. În *Most.*, de pildă, povestirile mincinoase ale lui Tranio și, în contrast cu ele, povestirile adevărate ale altora fac pe bătrînul Theopropides să reacționeze corespunzător. Din jocul acestor povestiri se alimentează o vreme acțiunea piesei și comicul ei. La fel în *Bach.*, povestirea mincinoasă plină de fantezie a lui Chrysalus, iar în *Mil.*, poveștile lui Palestrio.

Putem cita de asemenea două interesante și amuzante narațiuni — forme « delicate » de solicitare a unor servicii pe care unul din eroi le adresează altuia. Solicitantul spune o poveste despre doi oameni, dintre care unul a obținut un mare cîștig, dînd apoi în dar celuilalt o parte etc., făcînd mereu aluzii la asemănarea acestora cu cei ce vorbesc. Interlocutorul se prinde în joc și continuă povestea adeverind-o sau corijînd-o, aprobînd sau dezaprobînd purtarea personajelor imaginate. Aceste narațiuni se găsesc în *Rud.* (v. 954 și urm.) și *Stichus* (v. 532 și urm.).

În piesele cu substituiri de persoane, narările unor fapte înșelătoare, din pricina substituirii eroilor, provoacă o serie de întîmplări comice. Astfel în *Amph.*, II, 2, scena « reproșurilor » între Alcumena și Amphitruo și Sosia: Alcumena povestește soțului cum, cu cîteva ore mai devreme, s-a despărțit de el, ce se întîmplase înaintea despărțirii etc. Cum, în realitate, ea se despărțise de Iupiter, travestit în Amphitruo, faptul stîrnește conflictul. Scena nu e singura din piesă. Întîlnim scene asemănătoare și în *Menaechmi.*

Dar asemenea narațiuni, deși numeroase în opera artistului, apar, în fiecare piesă luată în parte, numai ca momente dramatice, de mai mare obiectivare a autorului.

Nu intenționăm să tragem de aici nici un fel de concluzie depreciativă asupra artei lui Plautus. Dimpotrivă, legînd atitudinea epică amintită de preocuparea de a face inteligibil pentru un spectator mai puțin avizat un mod nou, superior de cunoaștere artistică a realității, o reținem ca pe un element valoros.

Dar există oare o asemenea preocupare urmărită în mod conștient?

Credem că nu greșim afirmînd că folosirea narațiunii de către Plautus, în felul arătat de analiza noastră, reprezintă un proces pe deplin conștient. Pe lîngă marea varietate a modurilor de narare (monolog sau dialog; citirea unei scrisori — ca în *Pseud.*, rugăciune către zei — *Most.*, v. 75 și urm., vis simbolic etc.) suprimarea narațiunii atunci cînd autorul o simte necesară (sfîrșitul *Cas.*, *Most.*, v. 1039 etc.) vin în sprijinul acestei afirmații.

Mai mult decît atît, există unele replici prin care, după procedeul amintit, autorul explică prin gura personajelor sale de ce a renunțat la narațiunea « clasică », după cum în altele arată că își dă seama de banalitatea folosirii ei.

www.cimec.ro

Citǎm în acest sens: din *Poen.*, III, 1, 550—552: « Aduocati: Omnia istaec scimus iam nos, si hi spectatores sciant; / horunc hic nunc causa haec agitur spectatorum fabula: / hos te satius est docere, ut, quando agas, quid agas, sciant »; din *Pseud.*, III, 4, 720—721: « Pseudolus: Horum causa haec agitur spectatorum fabula hi sciunt, qui hic adfuerunt; uobis post narrauero »; din *Amph.*, 986—989: « Mercurius: nam mihi quidem hercle qui minus liceat, deo minitarier populo, ni decedat mihi, quam seruulo in comoediis? / ille nauem saluam nuntiat aut irati aduentus senis: / ego sum Ioui dicto audiens, eius iussu nunc huc me adfero » — după care urmează un « prolog » narativ la actul al IV-lea, în care se anticipează asupra desfăşurării acţiunii în acest act.

Iată, dar, cum cercetarea pe lîngă analiza conţinutului operei a unei probleme aparent formale, de « tehnică artistică », ne ajută, în ultimă instanţă, la conturarea imaginii demne de stimă a unui autor realist, care caută conştient şi poate chinuit un limbaj artistic pe înţelesul maselor largi de spectatori cărora li se adresează. El poate constitui şi azi o pildă în acest sens.

ЗНАЧЕНИЕ И ФУНКЦИИ ПОВЕСТВОВАТЕЛЬНОГО ЭЛЕМЕНТА В КОМЕДИЯХ ПЛАВТА

РЕЗЮМЕ

Подчеркивая характер «целостного комического спектакля» пьес Плавта, автор исследует сначала каким образом повествовательный элемент выполняет свою функцию «литературной составной части этих театральных синтезов». Он указывает, что повествование, устраняя определенные недостатки, присущие примитивному характеру театра того времени и художественной подготовке зрителей, способствует в качестве часто применяемого способа передаче и пониманию содержания пьес. Основные функции повествовательного элемента следующие: объяснение действия и пространственное отдаление зрителя, характеристика героев, развлечение. Замечается в то же время активное включение повествовательного элемента в комический дух пьесы и живая сатрическая ритмика комедии.

Вторая часть работы посвящена эпическому значению повествования. Считая литературные жанры «творческим приемом» художника, а театр Плавта в определенном смысле эпическим театром, автор различает две категории повестования: 1) Повествование как литературный способ общения автора со зрителем, вне драматического действия. Хотя они иногда кажутся драматизированными, эти повествования сохраняют свой эпический характер. Все проанализированные в первой части работы повествования относятся к этой первой категории. 2) Повествование как составная часть драматического действия. В этом случае драматург не пользуется повествованием как литературным средством передачи, но драматически изображает сами факты пове-

www.cimec.ro

ствования. Эпическая функция повествования дополняет драматическое действие повествующего. Автор цитирует в первую очередь лживые рассказы, посредством которых рабы обманывают своих хозяев, создавая запутанные положения.

В последней части исследования выявляется сознательный характер применения Плавтом повествования и, в связи с этим, народность, прогрессивность, реалистичность его искусства.

LA VALEUR ET LES FONCTIONS DE L'ÉLÉMENT NARRATIF DANS LA COMÉDIE PLAUTINE

RÉSUMÉ

En insistant sur le caractère de « spectacle comique intégral » des pièces de Plaute, l'auteur examine premièrement la façon dont l'élément narratif réalise sa valeur de « partie intégrante de ces synthèses théâtrales ». Il montre comment la narration contribue, comme moyen souvent employé, en remédiant quelques défauts dus au caractère rudimentaire du théâtre de l'époque et à l'insuffisante éducation artistique des spectateurs, à la transmission et à la compréhension du contenu des pièces. Les principales fonctions de la narration sont: d'expliciter l'action, donner de la perspective au spectateur, caractériser les héros, divertir. L'auteur remarque aussi l'intégration active de l'élément narratif dans l'esprit comique et la vive rythmique saturique de la comédie.

La seconde partie de l'étude est consacrée à la valeur épique de la narration. En considérant les « genres » comme des « attitudes créatrices » de l'artiste, et le théâtre de Plaute comme un théâtre « épique dans un certain sens », l'auteur observe deux catégories de narrations: 1) Narrations — moyens littéraires de communion entre auteur et spectateur, extérieurs à l'action. Quoique parfois apparemment dramatisées par le dialogue, ces narrations conservent le caractère épique. Toutes les narrations analysées dans la première partie de l'étude appartiennent à cette catégorie. 2) Narrations qui font partie intégrante de l'action. Dans ce cas le dramaturge n'employe plus la narration comme moyen littéraire de communion, mais reproduit dramatiquement les faits narratifs. La valeur épique de la narration se substitue à l'attitude dramatique du narrateur. L'auteur cite en premier rang les narrations menteuses à l'aide desquelles l'esclave dupe son maître en provoquant des complications.

Dans la dernière partie de l'étude on relève le caractère conscient de l'employement de la narration par Plaute et, joint à celui-ci, le caractère populaire, progressiste et réaliste de son art.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ZUR TEILNAHME VON SKLAVEN UND FREIGELASSENEN AN DEN BÜRGERKRIEGEN DER FREIEN IM 1. JAHRHUNDERT V.U.Z. IN ROM

VON

HEINZ KÜHNE

Es war in Rom ganz ungewöhnlich, Sklaven zusammen mit Freien in den Heeren kämpfen zu lassen. Nur beim Vorliegen eines Staatsnotstandes griff man auf sie zurück.[1] Selbst Freigelassene wurden, bis auf Ausnahmen, nicht für den Kriegsdienst verwendet.[2] Es brachte große Gefahren, den Sklaven Waffen in die Hand zu geben, die sie womöglich gegen ihre eigenen Herren benutzen konnten.[3] Verzweifelte Situationen für einzelne Politiker haben in den Machtkämpfen innerhalb der herrschenden Klasse in der späten Republik diese Neuerung zur Gewohnheit werden lassen. Wir haben hierin eine sehr wesentliche Seite der Verschärfung des Kampfes der verschiedenen sozialen Schichten der freien Römer gegeneinander zu sehen, die die Sklaven, den eigentlichen Gegenpol innerhalb ihrer Gesellschaft, auch in dieser neuen Funktion nur als fügsames Instrument betrachteten, allerdings nicht immer zu recht. Der Einsatz von Sklaven der sich befehdenden Gruppen gegeneinander war ein Höhepunkt der Entwicklung, die zur Zeit der Gracchen begonnen hatte, als die Widersprüche innerhalb der herrschenden Klassen Roms erstmalig in bewaffneten Kämpfen ausgetragen wurden.[4]

Um das Jahr 100 v.u.Z. war innenpolitisch eine außerordentliche Situation entstanden. Drei der profiliertesten Persönlichkeiten der Popularenbewegung gelangten in die höchsten Staatsämter (C. Marius zum sechstenmal consul, L. Appuleius Saturninus tribunus plebis, C. Servilius Glaucia praetor). Damit wäre ein entschei-

[1] Im Jahre 216 v.u.Z. kaufte der römische Staat aus privatem Besitz 8000 junge, kräftige Sklaven und bewaffnete sie (Liv. 22, 57, 11). Diese wurden nach dem Siege bei Zama freigelassen (Val. Max., 7, 6, 1). 107/6 v.u.Z. gliederte Marius πολὺν τὸ ἄπορον καὶ δοῦλον in die reorganisierte Armee ein (Plut., *Mar.* 9).

[2] Ruggiero, DEAR Bd. IV, 1958, Sp. 928; Liv., *Per.* 74; Appian, *B.c.* 1, 49: Einsatz von libertini an der W-Küste von Cumae bis Rom gegen aufständische Etrurer und Umbrer.

[3] Auf die katastrophalen ökonomischen Folgen der Sklavenaufstände weist T. Frank hin (ESAR I, S. 329).

[4] Appian, *B.c.* 1,2.

www.cimec.ro

dendes Übergewicht gegenüber dem Senat erreicht gewesen, hätte es nicht an der Einigkeit dieser Führer und an Einheitlichkeit der von ihnen repräsentierten Schichten gemangelt. Vor allem machten sich die verschiedenen Interessen der ländlichen und der städtischen Plebs, sowie die Sonderinteressen der ausgedienten Soldaten des Marius hemmend bemerkbar. Die Uneinheitlichkeit der Bewegung kann man auch aus der Zusammenhanglosigkeit der drei Gesetzespromulgationen des Saturninus ablesen. Zwischen *plebs urbana* und verarmten Bauern kam es bei den Abstimmungen zu Straßenschlachten,[1] wobei sich besonders die städtische Plebs als bereits politisch reaktionär erwies, gänzlich uninteressiert an der Lösung des Agrarproblems und durch Patronatsbindung vielfach den Mitgliedern der Senatspartei ergeben.

Richtiger als Velleius Paterculus[2] urteilt Livius, der diesen Ereignissen ja näher stand, wenn er von einem regelrechten „bellum" spricht[3] oder Orosius, der den Begriff „tumultus" gebraucht.[4] Wir stehen tatsächlich an einem Punkt, der neue Elemente in der römischen Innenpolitik zeigt. Es gibt keine ehrlich gemeinte Unterstützung der freien Armen mehr, auch die Volkstribunen betrachten nach Appuleius ihr Amt von nun an nur noch als Mittel politischer Karriere.[5]

Auch S. L. Uttschenko setzt den Wendepunkt, die Abkehr von der demokratischen Tendenz innerhalb der Popularenbewegung, hier an:

„Die klassische Periode des Kampfes zwischen Popularen und Optimaten hat nicht lange gedauert; sie beginnt mit dem Auftreten des Tib. Gracchus und endet mit der Unterwerfung der Bewegung des Saturninus".[6] Wer diese Bewegung aber abwürgte, war niemand anders als C. Marius, der bisherige Volksliebling (κτίστης τε Ῥώμης τρῖτος — Plut., *Mar.* 27). Der eigentliche Revolutionär war Appuleius Saturninus, den die Quellen *tribunus seditiosus* nennen.[7] Er allein ergreift dieselben revolutionären Maßnahmen, mit denen sich C. Gracchus den Haß der Nobilität zuzog, wenn er den Senatoren einen Eid abforderte, die angenommenen *leges* durchzuführen.[8] Auch vor dem Terror gegen Mitbewerber schreckt er nicht zurück.[9]

---

[1] Appian, *B. c.* 1, 32. Man muß jedoch betonen, daß dieser Gegensatz stark vereinfacht ist. Die *capite censi* unter der *plebs urbana*, die im Heere des Marius gedient hatten, stimmten natürlich für die Gesetze. Vgl. Robinson in Jenaer Hist. Arb. 3, 1912, S. 38 f.

[2] Vell. Pat. 2, 13.

[3] Liv., *Per.* 69.

[4] Oros. 5, 17.

[5] Flor., *Epit.* 3, 13, 1: *Seditionum autem causas tribunicia potestas excitauit, qua specie quidem plebis tuendae, cuius in auxilium comparata est, re autem dominationem sibi adquirens studium populi ac fauorem agrariis, frumentariis iudiciariis legibus aucupabatur.* Ich halte es sogar für möglich, daß schon die *lex frumentaria* des Saturninus eine bloße Konzession war, die seinem eigentlichen politischen Programm fernstand und nur promulgiert wurde, um seinen politischen Anhang unter der *plebs urbana* zu stärken. Vgl. Bleicken, *Der Volkstribunat der klassischen Republik*, München, 1955.

[6] S.L. Uttschenko, *Der weltanschaulich-politische Kampf in Rom am Vorabend des Sturzes der Republik*, Berlin, 1956, S. 32.

[7] Vgl. Flor., *Epit.* 3, 16, 3: „Seditio Appuleiana". Oros. 5, 17: „L. App. Sat. excitati tumultus auctor".

[8] Flor., *Epit.* 3, 16: „Ut senatum quoque cogeret in uerba iurare cum abnuentibus aqua et igni interdicturum se minaretur."

[9] Mord an A. Nunnius — Oros. 5, 17; Flor., *Epit.* 3, 16, 3—4 — Verbannung und Ermordung des Memmius, der den Eid nicht leisten will (Auch Cic., *de domo* 31, 82; *pro Sest.* 16, 37; Aurel. Victor, *Vir. ill.* 62, 73).

www.cimec.ro

Aber seine Anhängerschaft war für einen wirksamen Alleingang nicht groß genug. Er verfügte in der Stadt nur über das käufliche und unruhelustige Lumpenproletariat.[1] Glaucia, dessen politische Aktivität gegen den Senat nicht gering bewertet werden darf,[2] der durch sein demagogisches und volkstümliches Rednertalent zu Masseneinfluß gekommen war, zog vor allem die Ritter mit, die ihn zum Dank für die *lex Seruilia Glaucia de repetundis* des Jahres 104 v.u.Z. gegen den Senat unterstützten. Hauptsächlich waren es aber die landgierigen Veteranen des Marius, die der Bewegung die reale Macht verschafften.[3] Trotz dieser Vereinigung stand in den entscheidenden Stunden ein großer Teil der Ritter und der städtischen Plebs auf Seiten des Senats.[4]

Es ist gar nicht erstaunlich, daß Marius die Bewegung verriet[5] und die Militärexekution gegen seine Amtsgenossen durchführte. Er gehört bereits nicht mehr zu den „klassischen" Popularen. Es waren allein die Schwierigkeiten in seiner Laufbahn, die ihm als *homo nouus* bereitet wurden, welche ihn bestimmten. Sie haben ihn... „auf die Seite der popularen Opposition getrieben."[6] Und er hatte auch die Möglichkeit, sich — gestützt auf die Macht seiner in den siegreichen Kriegen in Afrika und gegen die Germanen gebildeten Heeresclientela[7] — jederzeit von seinen Verbündeten zu distanzieren, hatte er mit ihrer Hilfe erst einmal seinen Veteranen das zugesprochene Land verschafft. Marius ist vielleicht der erste in einer Reihe nicht nur nüchtern rechnender, sondern durch gar keine Skrupel politischer Konvention mehr beschwerter Politiker in der ausgehenden Republik. Durch die gesellschaftlichen Bedingungen formten sich Menschen, die diese Verhältnisse wieder weiter entwickelten. Und Marius lebt in der antiken Tradition nicht nur als vergötterter Volksheld, sondern auch als korrupter Intrigant.[8] Unter ihm erlebte Rom zum erstenmal die Militärdiktatur.

Wenn Sklaven an den erwähnten Ereignissen Anteil hatten, so doch noch nicht in großer Zahl. Es ist aber wichtig festzustellen, daß endgültig Bedingungen eingetreten waren, unter denen Sklaven zwischen den nunmehr bis aufs Messer verfeindeten politischen Gruppierungen im Schutze der Ohnmacht des römischen Staates, bei Tumulten günstige Voraussetzungen für ein Eingreifen erhielten. Das Axiom der politischen Ethik der Sklavenhaltergesellschaft, Sklaven nicht gegen Freie kämpfen zu lassen, ist in keiner Epoche der antiken Geschichte bei Bürgerzwisten strikt eingehalten worden; man ließ es jetzt wieder einmal fallen. Die Quellen dafür sind zunächst noch spärlich; aber schon Appuleius Saturninus soll die Flagge mit dem *pilleus*, der Freiheitsmütze gehißt haben,[9] den Sklaven ein Zeichen, daß sie von ihm, wenn sie auf seine Seite träten, die Freilassung erlangen könnten. Auch gibt es eine eigentümliche Gestalt, deren sich Saturninus als politischen Aushängeschildes bediente, den falschen Gracchus. Ein gewisser Equitius

[1] Plut., *Mar.* 28, 7; 29, 9.
[2] F. W. Robinson, *Marius, Saturninus und Glaucia*, Bonn, 1912, S. 47.
[3] Plut., *Mar.* 28, 7; Liv., *Per.* 69; Aurel. Victor, *Vir. ill.* 73, 1.
[4] Appian, *B. c.* 1, 133 ff.; Plut., *Mar.* 29,10; 30,4; Oros. 5, 17, 3, 9.
[5] Plut., *Mar.* 30.
[6] M. Gelzer, *Pompeius*, München, 1959, S. 24. Vgl. Sallust, *Jug.* 73, 5; Plut., *Mar.* 8, 9.
[7] Ebenda, S. 24. Vgl. auch Robinson in Jenaer Hist. Arb. 3, 1912, S. 33.
[8] Cass. Dio, fr. 89, 2: στασιώδης καὶ ταραχώδης... καὶ γὰρ εἰπεῖν τι καὶ ὑποσχέσθαι, καὶ ψεύσασθαι καὶ ἐπιορκῆσαι, ἐν τῷ πλεονεκτήσειν ἤλπιζεν, ἑτοιμότατα ἐτόλμα τό τε συκοφαντῆσαί τινα τῶν ἀρίστων καὶ τὸ ἐπαινέσαι αὖ τῶν κακίστων ἐν παιδίᾳ ἐτίθετο.
[9] Val. Max. 8, 6, 2.

www.cimec.ro

wurde als Sohn des C. Gracchus ausgegeben, um der ganzen Bewegung eine charismatische Sanktion zu verleihen; nach den Angaben der Quellen muß man vermuten, daß er ein Sklave gewesen ist. [1] Wir wissen zudem, daß Saturninus eine gut ausgerüstete Mordbande in seinen Diensten hatte, [2] mit der er überraschende *seditiones* 'organisieren' konnte. Wenn ein Rückschluß von den 60iger Jahren auf diese Zeit erlaubt ist, so müssen sich auch in dieser Bande Sklaven befunden haben. Es ist immer davon die Rede, daß Saturninus seine Gesetze mit Gewalt durchgebracht hat. [3] Wie so etwas geschah und welchen Anteil *serui* und *libertini* hieran hatten, ist uns aus den Clodius-Krawallen der 60iger Jahre wohlbekannt.

Die Popularenregierung des Jahres 100 v.u.Z. zerfiel wieder, weil ihre klassenmäßige Zusammensetzung nicht homogen war, weil die städtische Plebs reaktionär wurde und weil Marius sie verriet. Die Sklaven aber hatten gesehen, wie uneinig ihre Herren waren, sie hatten vielleicht schon etwas davon gelernt, wie man sich in den entscheidenden Augenblicken benehmen muß, um möglichst viele Vorteile aus dem Streit der Mächtigen zu ziehen.

Im Bundesgenossenkrieg machten sie teilweise gemeinsame Sache mit der italischen nationalen Aufstandsbewegung gegen Rom. [4]

Eine ähnliche Situation, wie sie 100 v.u.Z. bestanden hatte, sollte sich 12 Jahre später wieder ergeben.

Als im Jahre 88 v.u.Z. der Bundesgenossenkrieg zuendegegangen war, erreichte in Rom die soziale Gärung einen neuen Höhepunkt. Die Streitigkeiten brachen offen aus, als sich Marius mit dem Volkstribunen P. Sulpicius Rufus verbündete, um anstelle Sullas das ehrenvolle und einträgliche Kommando über die *prouincia Asia* zu erlangen. [5] Sulla aber war nicht Willens, die Aussicht zu verlieren, sich endlich militärischen Ruhm zu erwerben und tat, was er von seinem einstigen Feldherren erst gelernt hatte: Er stützte sich auf seine Heeresclientela, [6] der er mit Versprechungen den Mund wässerig machte, marschierte nach Rom und errichtete die Militärdiktatur. Es ist interessant für das Durcheinanderlaufen der politischen Fronten, welche Schichten die von Sullas Anmarsch bedrängten Popularen nun wirklich unterstützten. Die *plebs urbana*, die natürliche Anhängerin popularer Unternehmungen, stellte sich zu einem großen Teil auf die Seite Sullas; [7] nur die ärmsten Bevölkerunggruppen in den Mietskasernen um den Esquilin leisteten seinem

---

[1] Florus, *Epit.* 3, 16, 1: „hominem sine tribu, sine notore, sine nomine". Bei Aurel. Victor, 73, wird er als „libertinus" bezeichnet, was aber nichts besagt, da Saturninus ihm wahrscheinlich erst die Freiheit verschafft hat.

[2] Oros. 5, 17.

[3] Liv. *Per.* 69: „... per uim creatus"; „cum legem agrariam per uim tulisset,..."

[4] Diodor 37, 2, 10 teilt mit, daß es den Führern der Italiker gelang, 20000 Sklaven gegen Rom zu bewaffnen. Vgl. auch A. Heuss, *Der Untergang der römischen Republik und das Problem der Revolution*, Hist. Ztschr., 182, 1956, S. 15.

[5] Flor., *Epit.* 3, 21.

[6] T. Frank weist darauf hin, wie groß die Bedeutung dieser viele Jahre auf Gedeih und Verderb mit ihren Feldherrn verbundenen Armeen in den Bürgerkriegen war. ESAR Bd. I, S. 310. Er ist dennoch weder genötigt noch berechtigt, deshalb die Gültigkeit seines eigenen Satzes in Frage zu ziehen: „Economic motivs are usually traced with ease in the case of civil wars", ebenda. Auch Straßburgers Auffassung, RE Bd. XXXV, Sp. 786, Artikel: *Optimates:* „Die Aktivisten des Bürgerkrieges sind vor allem die Armeen, die sich zu persönlicher Gefolgschaft bewegen lassen", spiegelt zwar einen entscheidenden Zusammenhang, ist aber, da der anderen Beteiligten nicht Erwähnung getan wird, einseitig.

[7] Appian, *B.c.* 1, 243 ff., 287 ff., 348, 388, 445; Plut., *Mar.* 34, 2.

www.cimec.ro

Eindringen Widerstand.[1] Ebenso spalteten sich die *ordines* der Ritter und der Senatoren.[2] Energisch und geschlossen wehrten sich gegen Sulla nur die italischen Neubürger, die von Sulpicius das Bürgerrecht erhalten hatten[3], und von Sulla nichts Gutes erwarteten, zumal dieser als Senatsmann der Ausweitung des Bürgerrechts von vornherein feindlich gegenüberstehen mußte. Marius unterstützten seine Veteranen. Die Auseinandersetzungen müssen schon bei diesem ersten Marsch auf Rom furchtbar gewesen sein. Jedenfalls berichtet Appian, daß von diesem Zeitpunkt an die förmlichen Kriege mit großen Heeren der römischen Bürger gegeneinander begonnen haben.[4] In höchster Not, als sullanische Truppen bereits den größten Teil der Stadt besetzt hatten, griffen die Marianer zu dem uns nun bereits bekannten letzten Mittel: sie versprachen den Sklaven die Freiheit, wenn sie gemeinsame Sache mit ihnen machen wollten.[5] Aber es kam keiner;[6] denn jeder Sklave merkte, daß die Sache bereits entschieden war. Die Bestrafung der ergriffenen Marianer, die an die Sklaven appelliert hatten,[7] beweist, daß die Vorsicht der Sklaven berechtigt war: sie wären einfach als *fugitiui* hingerichtet worden. Mit welchen Versprechungen die Marianischen Werber gearbeitet haben, läßt folgende Stelle vermuten: „Marius, cum permouere nobilitatem, inflammare plebem, equestrem denique ordinem perarmare aduersus Sullam frustra adtemptasset, postremo seruis spe libertatis et praedae ad arma sollicitatis. . ."[8] Andererseits haben sich die Sklaven auch gehütet, sich Sulla anzuschließen, der ja nicht gekommen war, die Senatsherrschaft aufzulösen, sondern sie zu erfüllen. Einen Sklaven des Sulpicius, der seinen Herrn an Sullas Schergen verriet, belohnte man mit der versprochenen *manumissio*, weil er den Staatsfeind denunziert hatte; weil er den *dominus* verraten hatte, — wurde er vom Tarpeischen Felsen gestürzt.[9] So pflegte man auf der Optimatenseite mit etwas selbständigeren Sklaven umzugehen. Das Ergebnis der Untersuchung ist, daß im Jahre 88 v.u.Z. Sklaven schon in stärkerem Maße in die Bürgerkriege der Freien hineingezogen werden sollten, aber unter für sie äußerst ungünstigen politischen Umständen, und daß sie bereits genügend politischen Verstand besaßen, weder auf die Verzweiflungsschreie der Marianer anzusprechen, noch sich den unerbittlichen Optimaten als Henker zu verkaufen.

Die politischen Umstände waren 87 v.u.Z. für eine Anteilnahme der Sklaven am politischen Kampf wesentlich günstiger: Sulla hatte vor seinem Abgang zum Krieg gegen Mithridates nicht mehr tun können, als den von ihm restaurierten Adelsstaat durch die Verpflichtung der Konsuln des Jahres 87 auf ihn äußerst notdürftig zu sichern. In Rom selbst gab es keine Garantie für die Haltbarkeit seiner Maßnahmen. Der Konsul Cinna setzte die Rückkehr aller von Sulla verbannten Marianer nach Rom durch, zerschlug den Widerstand eines Teiles der *plebs*

---

[1] Plut., *Sulla* 9.
[2] Appian, *B.c.* 1, 330, 442 ff., 449.
[3] Plut., *Sulla* 8. Vgl. auch Liv., *Per.* 77.
[4] Appian, *B. c.* 1, 55: μετὰ δὲ τοῦτο στρατοῖς μεγάλοις οἱ στασίαρχοι πολέμου νόμῳ συνεπλέκοντο ἀλλήλοις, καὶ ἡ πατρὶς ἆθλον ἔκειτο ἐν μέσῳ Vgl. auch: *B.c.* 1, 58.
[5] Appian, *B.c.* I 58: τοῖς δούλοις ἐκήρυττον ἐλευθερίαν εἰ μετάσχοιεν τοῦ πόνου.
[6] Ebenda: οὐδενὸς δὲ προσιόντος, Vgl. auch: Plut., *Mar.* 35: λέγονται δὲ τρεῖς μόνοι προσγενέσθαι.
[7] Appian, *B.c.* 7, 60.
[8] Oros. 5, 19.
[9] Oros. 5, 19; Liv., *Per.* 77.

www.cimec.ro

urbana, der ihm wegen der Einschreibung der Neubürger in alle *tribus* nicht wohlgesonnen war, mit Waffengewalt, holte den flüchtigen Marius zurück [1] und machte sich nach kurzer Belagerung zum Herrn der Stadt, wo ein Terror nie gekannten Ausmaßes einsetzte. [2] Sulla war weit, und daher konnte über den Ausgang der Kämpfe kein Zweifel bestehen.

Die Marianer nahmen, solange sich ihr Heer noch im Stadium des Aufbaus befand, jeden Waffenfähigen in die Armee auf. Auch Sklaven haben in großer Anzahl mitgekämpft, während der sullanische Konsul Cn. Octavius das Ansinnen einiger Senatoren zurückwies, auch seinerseits Sklaven gegen die Marianer zu verwenden. [3] So wurde die politische Stellung der Marianer, zumal diese von den Neubürgern Unterstützung erhielten, [4] immer günstiger.

Dennoch zögerten die Sklaven in Rom noch solange, sich den Marianern zur Verfügung zu stellen, bis man die weitere Entwicklung deutlich sehen konnte. [5]

Dann aber kehrte der alte Marius an der Spitze von 500 Sklaven und Mitverbannten [6] zurück, landete in Etrurien und forderte Recht und Ehre zurück, die Sulla ihm genommen hatte. [7] Das Pendel war damit endgültig zugunsten der Marianer ausgeschlagen, der größte Teil der Senatoren flüchtete zu Sulla. [8]

Als nun unter diesen veränderten Bedingungen Cinna erneut einen Aufruf an die Sklaven in der Stadt ergehen ließ, sich ihm anzuschließen, zögerten sie nicht mehr und strömten massenhaft zu den Fahnen der Marianer. [9] Für sie schien nun der Tag der großen und ungestraften Abrechnung mit ihren Herren gekommen. Der Senat geriet, wie Appian [10] bei dieser Gelegenheit bemerkt, in die größte Furcht, die durch den Nahrungsmittelmangel gereizten freien Armen könnten sich mit der Sklavenbewegung solidarisieren. Aber da war noch keine Gefahr; „denn trotz der schonungslosen, oft genug berechtigten, aber ebenso oft zu gemeiner Hetze ausartenden Kritik, welche die populare Opposition am Regierungssystem übte, blieb das Ansehen der Optimaten in weiten Kreisen der Bürgerschaft unerschüttert, zumal sich ihr Kampfruf jeweils gegen die Begehrlichkeit der besitzlosen Masse richtete." [11] Die Senatspropaganda verstand es ausgezeichnet, die Interessengegensätze des populus Romanus gegeneinander auszuspielen.

Der Vorwurf, die Sklaven am Bürgerkriege beteiligt zu haben, wird vor allem gegen den „Volkshelden" Marius erhoben: „Itaque ad nomen tanti uiri late concurritur, seruitia — pro nefas — et ergastula armantur, et facile inuenit exercitum miser imperator." [12] Dieser Satz gibt einen Begriff von der Vehemenz, mit der sich die Sklaven an der Auseinandersetzung beteiligten.

---

[1] Liv., *Per.* 79.
[2] Liv., *Per.* 80, Cass. Dio 30—35, fr. 102, 11: ὅλαις ἡμέραις καὶ νυξὶν αἱ σφαγαὶ ἐγένοντο.
[3] Plut., *Mar.* 42.
[4] Appian, *B.c.* 1, 64.
[5] Appian, *B. c.* 1, 65. Der Senat war stark genug, um Cinna noch einmal für kurze Zeit aus Rom zu vertreiben. Kein Sklave hat sich ihm in dieser unsicheren Situation angeschlossen!
[6] Appian, *B.c.* 1, 67.
[7] Flor., *Epit.* 3, 21.
[8] Vell. Pat. 2, 23.
[9] Appian, *B.c.* 1, 69: ὡς δὲ περιπέμψας ὁ Κίννας περὶ τὸ ἄστυ κήρυκας ἐδίδου τοῖς ἐς αὐτὸν αὐτομολοῦσιν θεράπουσιν ἐλευθερίαν, κατὰ πλῆθος ηὐτομόλουν αὐτίκα.
[10] Ebenda.
[11] M. Gelzer, *Pompeius*, München, 1959, S. 21.
[12] Flor., *Epit.* 3, 21.

www.cimec.ro

Nun aber entglitten den Popularenführern in den blutigen Auseinandersetzungen die Zügel. Es entstand eine günstige Situation für ein relativ selbständiges Handeln der Sklaven. In den Gemetzeln und Straßenkämpfen gab es keinerlei staatliche Autorität mehr. Appian und Plutarch, auch der Livius-Epitomator Orosius, berichten übereinstimmend, daß die Sklaven im Heer des Cinna und Marius am schlimmsten gegen ihre eigenen Herren gewütet haben, und daß ihre Unternehmungen von Cinna nicht mehr gebilligt wurden, also selbständig erfolgten.

Wegen ihrer Wichtigkeit sollen die Stellen hier angeführt werden:

Appian, *B.c.* 1, 74: θεράποντες δ'ὅσοι κατὰ τὸ κήρυγμα πρὸς Κίνναν ἐκδραμόντες ἐλεύθεροι ἐγεγένηντο καὶ αὐτῷ Κίννᾳ τότε ἐστρατεύοντο, ταῖς οἰκίαις ἐπέτρεχον καὶ διήρπαζον, ἀναιροῦντες ἅμα οἷς περιτύχοιεν· οἱ δὲ αὐτῶν καὶ τοῖς σφετέροις δεσπόταις μάλιστα ἐπεχείρουν.

Plut., *Mar.* 43: Ἥνία δὲ μάλιστα τὸν δῆμον ἡ τῶν καλουμένων Βαρδυείων ἀσέλγεια. τοὺς γὰρ δεσπότας ἐν ταῖς οἰκίαις σφάττοντες, ἥσχυνον μὲν αὐτῶν παῖδας, ἐμίγνυντο δὲ βίᾳ ταῖς δεσποίναις, ἀκατάσχετοι δὲ ἦσαν ἁρπάζοντες καὶ μιαιφονοῦντες.

Plut., *Sert.* 5: τὰ μὲν ἐκείνου διδόντος καὶ κελεύοντος τὰ δὲ καὶ βίᾳ παρανομούντων εἰς τοὺς δεσπότας σφαττόντων μὲν αὐτούς, ταῖς δὲ δεσποίναις πλησιαζόντων καὶ βιαζομένων τοὺς παῖδας.

Man muß in diesen Berichten zweierlei auseinanderhalten: Die, wenn auch planlose, so doch eigenwillige Aktion der Sklaven, die aufhörten, bloße Werkzeuge zu sein und spontan mit ihren Unterdrückern abrechneten, und die furchtbare Grausamkeit, mit der dies geschah. Letztere erklärt sich aus der Bürgerkriegssituation. Cinna und Marius durften sich am wenigsten darüber beklagen, denn sie hatten ja diese Sklaven systematisch im Marodieren ausgebildet. [1]

Man könnte Vermutungen darüber anstellen, ob die Sklaven außer der momentanen Befriedigung ihrer Rache irgendwelche weitergehenden, konstruktiven Absichten verfolgten. Ich halte das für möglich und nehme an, daß sie wie die Spartakussklaven 14 Jahre später [2] einen umfassenden ἀναδασμός [3] vornehmen wollten. Beweise dafür wird es nie geben. Denn sehr bald entledigten sich die Marianer der lästig und gefährlich gewordenen Sklaven. Sie hatten bei der Eroberung der Macht geholfen, die Macht war nun gefestigt; so wurden sie zurückgestoßen, und als sie nicht freiwillig in den früheren *status personae* zurückkehren wollten, beauftragte Cinna den Sertorius mit ihrer Exekution. 8000 Sklaven wurden unter Vortäuschung einer Soldzahlung zusammengelockt, von regulären Truppen umstellt und mit Wurfspeeren getötet: „Cinna bonorum neces malorum caede suppleuit. Nam cum introducta per Marium fugitiuorum manus insatiabilis praedandi esset nullamque partem auctoribus praedae consulibus ministraret, in forum quasi stipendi causa sollicitata, militibusque circumdata, inermis extincta est. Caesae sunt illo die in foro Vrbis octo milia fugitiuorum." [4] Nach Appian erfolgte der Mord nachts

[1] Plut., *Mar.* 43. Bei seinem furchterregenden Einzug in Rom hatte Marius sie als δορυφόροι benutzt, die jeden niederzustoßen hatten, dem er nicht die Hand zum Gruß reichte.
[2] Vgl. Cicero, *Verr.* 2,5, 18–20.
[3] Darunter wäre zu verstehen: Enteignung der *familia*, des *pecus*, der *uillae*, des Barvermögens und des Landes bei gleichzeitiger Tötung, bzw. Versklavung der einstigen Herren.
[4] Oros. 5, 19.

www.cimec.ro

durch gallische Truppen,[1] Plutarch läßt die Aktion im Lager der Bardyäer erfolgen[2]; die Zahl gibt er mit 4000 an.[3]

Man darf zusammenfassend feststellen, daß im Jahre 87 v.u.Z. eine bedeutende Sklavenmenge an den Bürgerkriegen teilnahm, und zwar auf Seiten der Marianer, die dadurch eine fühlbare Unterstützung erhielten. Die Sklaven wählten die richtige, d.h. für sie: die siegreiche Seite und machten sich in einem chaotischen Augenblick selbständig. Weder Marius noch Cinna haben es je ehrlich mit den Sklaven gemeint. Cinna erscheint in den Quellen als prinzipienloser Opportunist sogar gegenüber der eigenen Partei.[4] „Man darf ruhig sagen, daß von allen Führern der Opposition gegen den Senat, von den Gracchen bis auf Caesar, Cinna der am wenigsten demokratische war".[5] Er verfolgte das Ziel, eine neue Oligarchie mit sich selbst als Hauptperson zu konstituieren und sich die Neubürger zu verpflichten, um aus ihnen eine möglichst zahlreiche persönliche clientela zu gewinnen.[6] Ob Popular oder Optimat spielt bei dem Verhalten zu den Sklaven keine Rolle. Da aber die Populären immer im Angriff kämpfen mußten, waren sie genötigt, auch auf die Unterstützung der Sklaven zu bauen und diesen Konzessionen zu machen. Die Niedermetzelung der Bardyäer zeigt, daß es sich nur um eine taktische Maßnahme handelte.

Die Sklaven haben in diesem Jahr außerordentlich viel gelernt. Seitdem läßt das Wort *seruitia sollicitare* den Senat erzittern.

Bereits beim ersten Einmarsch Sullas in Rom hatten die Sklaven keine Neigung gezeigt, ihn zu unterstützen. So war es auch 82 v.u.Z. Die Ritter und ein großer Teil der Plebs waren ebenfalls gegen ihn.[7] So bestätigt sich gerade jetzt ganz deutlich, welch großes Gewicht in den innerpolitischen Auseinandersetzungen das Heer bekommen hat; ohne dieses hätte Sulla, abgesehen von der Senatsoligarchie mit ihrer umfangreichen clientela, keinen kräftigen Rückhalt gehabt.

Der Senat erwartete von Sulla die völlige Restauration seiner Herrschaft.[8] Diese Hoffnungen hat er erfüllt: die *comitia* wurden politisch entmachtet, der Volkstribunat aller Rechte beraubt, die Gerichtsbarkeit wieder den Senatoren übertragen, die Zensur aufgelöst und ein *cursus honorum* festgelegt, der außerordentlich rasche und kontinuierliche Wahlerfolge beim Volke beliebter Persönlichkeiten unmöglich machte. Doch gerade diese äußerste Reaktion barg in dialektischer Weise Elemente des Neuen in sich. Alle Entwicklungstendenzen der römischen Gesellschaft trieben gebieterisch zur Militärdiktatur, und Sullas Restaurations-

---

[1] Appian., *B.c.* 1, 74:... Γαλατῶν στρατίαν ... ἔτι νυκτός ... Man benutzte vermutlich dazu Kelten, weil es sich bei den Bardyäern um Afrikaner und Griechen handelte, so daß keine Verbrüderung von diesem Aspekt aus zu befürchten war.

[2] Plut., *Mar.* 44. Dies ist wahrscheinlicher als das von Orosius als Ort angegebene Forum Romanum.

[3] Plut., *Sert.* 5.

[4] Plut., *Sulla* 10; Cass. Dio, fr. 102.

[5] H. Bennett, *Cinna and his times*, Chicago, 1923, S. 86. Vgl. M. Gelzer in Philol. Woch., 1924, S. 446.

[6] Schon Liv. Drusus soll den Italikern für sein Eintreten für ihr Bürgerrecht den clientela-Eid abgefordert haben, der bei Diodor 37, II D(17 B) überliefert ist. Vgl. L. R. Taylor, *Party politics in the age of Caesar*, Berkeley, 1949, S. 46.

[7] L. R. Taylor, *Party politics...*, S. 19.

[8] R. Syme, *The Roman Revolution*, Oxford, 1939, S. 22.

www.cimec.ro

herrschaft war eine wichtige Stufe auf diesem Wege, ein Ergebnis, das die Senatspartei sicherlich nicht beabsichtigte. [1]

Wie die Marianer im Jahre 87, so hielt jetzt auch Sulla in Rom mit seinen Gegnern furchtbare Abrechnung. Dabei erfand er eine Neuerung, die Geschichte machen sollte: die Proskriptionen. [2] Was nun die Sklaven der Proskribierten angeht so machte sie Sulla zu seinen Freigelassenen und bildete aus ihnen eine ca. 10 000 Mann starke Leibgarde, [3] auf die er sich in Rom ebenso verlassen konnte wie in Etrurien und Latium auf seine 100 000 dort angesetzten Veteranen. Denn mit diesem Akt wurde er ihr *patronus*, jederzeit in der Lage, sie wieder in die Sklaverei zurückzustoßen. [4] Außerdem setzte Sulla für den Mörder eines Proskribierten eine Prämie von zwei Talenten aus, selbst wenn der Mörder ein Sklave sein sollte. [5] Wir sehen also, daß Sulla konsequenter war als der Konsul des Jahres 87 v.u.Z., Cn. Octavius, und sich nicht scheute, sich der Sklaven als bewaffneter Formationen gegen seine politischen Feinde zu bedienen. Ob es auch damals wieder zu selbständigen Handlungen der Sklaven gekommen ist, wissen wir nicht. Wahrscheinlich sind sie hier wirklich nur Schachfiguren gewesen.

Da die *libertini* das Wahlrecht hatten, wurden sie in der Hand ihrer Patrone bald zu einer mächtigen Waffe im politischen Leben. Zwischen der *plebs urbana*, die ihre Schmarotzeransprüche mit niemand zu teilen wünschte, und der Nobilität, die Stimmvieh brauchte, kam es in der Frage des Wahlrechts der *libertini* zu Auseinandersetzungen. [6]

Man darf überhaupt bei einer Erörterung der Frage des Sklavenanteils an den Bürgerkriegen nie außer acht lassen, daß diese in der literarischen Tradition oft bereits als *libertini* erscheinen. Mit Recht bemerkt M. E. Park: „Even slaves were always potential voters." [7] Natürlich wurden sie nicht hauptsächlich deshalb freigelassen, um in den *comitia* als sichere Wählerschaft aufzutreten. Vielmehr war Freilassung schon seit dem 2. Jahrhundert v.u.Z. ein Mittel der herrschenden Klasse, die Unterhaltskosten auf die Sklaven abzuwälzen. [8] Von Cicero wissen wir, daß ein durchschnittlicher Sklave in sieben Jahren bei der Gestattung eines *peculium* seine Freiheit erkaufen konnte, noch ein rundes, hübsches Zusatzgeschäft für den *dominus*!

Die 10 000 Cornelii sind teilweise unter der Sullanischen Militärdiktatur reich geworden, wie etwa Chrysogonus, gegen dessen Machenschaften Cicero Sex. Roscius

---

[1] Das politische Programm Sullas analysiert F. Altheim, *Das Ende des römischen Kolonialreiches*, Wiss. Zeitschr. d. Humboldt-Universität zu Berlin; gesch.- u. sprachw. Reihe 1/2, 1959/60, S. 164. Der Verfasser führt den Nachweis, daß Augustus — mutatis mutandis — der direkte politische Erbe dieses Programmes ist, nicht nur in innenpolitischer Hinsicht, sondern sogar in der Außenpolitik.

[2] Cass. Dio 30—35, fr. 109, 11—110, 21 gibt eine gelungene Darstellung der Proskriptionen, der es an technischen Einzelheiten und psychologischen Erwägungen nicht mangelt. Der raffinierte Terror ging so weit, daß sogar Weinen und Lachen als verdächtig galten: τό τε δακρῦσαι ἢ καὶ γελάσαι θανάσιμον τὸ παράχρημα ἐγίγνετο. Vgl. auch Appian, *B.c.* 1,95.

[3] Appian, *B.c.*, 1, 100: τῷ δὲ δήμῳ τοὺς δούλους τῶν ἀνηρημένων τοὺς νεωτάτους τε καὶ εὐρώστους, μυρίων πλείους, ἐλευθερώσας ἐγκατέλεξε καὶ πολίτας ἀπέφηνε Ῥωμαίων, καὶ Κορνηλίους ἀφ' ἑαυτοῦ προσεῖπεν.

[4] Ruggiero, DEAR Bd. IV, 1958, S. 903 ff. Vgl. Steinwenters Artikel *libertini* RE XXV, 1926, S. 105—110.

[5] Plut., *Sulla* 31: τῷ δὲ ἀποκτείναντι γέρας δύο τάλαντα τῆς ἀνδροφονίας, κἂν δοῦλος δεσπότην ἀνέλῃ.

[6] Vgl. M. E. Park, *The Plebs in Ciceros day*. Diss. Phil., Bryn-Mawr 1918, S. 42.

[7] Ebenda, S. 51.

[8] Ebenda, S. 41, Anm.: „. . .the owners be thus spared the expense of their living."

www.cimec.ro

aus Ameria verteidigt hat. Um sich gegen Sulla nicht den Mund zu verbrennen, spricht er immer nur von den *serui* und *liberti improbi*, von deren Treiben Sulla angeblich nichts weiß.[1] Doch die zahlreichen Ausfälle gegen die *sicarii* und *percussores*[2] beweisen, wie sehr Cicero das ganze System mißbilligte, obgleich er sonst Sulla nicht unbedingt abgeneigt war. Sie geben aber auch Auskunft darüber, in welchem Maß diese einstigen Sklaven zu Schergen der Diktatur geworden sind.[3] Aus Gründen der inhaltlichen Beschränkung wird der Spartakuskrieg hier nicht behandelt. Ich möchte nur anführen, daß uns keine Zeugnisse bekannt sind, die darauf hindeuten, daß die Sklaven der Urbs Spartakus unterstützt hätten![4] Interessant ist die Anpassung der Münzpropaganda an die gefährliche innenpolitische Situation. Es findet sich unter den stadtrömischen Prägungen des Jahres 72 v.u.Z. ein Münztyp, auf dessen Rückseite der Monetal M. Aquillius die Niederwerfung des zweiten sizilischen Sklavenaufstandes glorifiziert, an der sein Großvater, der gleichnamige Konsul des Jahres 101 v.u.Z. maßgeblich beteiligt war. Das Münzbild zeigt eine liegende SI L.(ia), die von Aquillius — mit Schild und Panzer bewehrt — zu Boden gerissen worden ist.[5] Weitere Münztypen des Jahres 71 v.u.Z. weisen die Legenden: C N ICORDIA und B N S LVENT S auf.[6]

Während der erste Typ m.E. als exemplum für die Bestrafung von *bella seruilia* gedacht ist, um den Römern die Zuversicht des Sieges über Spartakus zu geben, rufen die Typen des Jahres 71 den herrschenden Klassen die Staatstugenden ins Gedächtnis, die nicht beachtet wurden, und wollen ebenfalls Zuversicht erwecken. Dieser Sklavenkrieg hat zweifellos die herrschenden Klassen Roms mit dem Gedanken an die Militärdiktatur vertrauter gemacht.

Ungeachtet der Tatsache, daß man den Spartakuskrieg noch im frischen Andenken hatte, kam es in der Mitte der 70iger Jahre wieder zu schweren Zusammenstößen der Freien, in die Sklaven hineingezogen wurden. Man kann zögern, die Catilinarische Verschwörung in eine Reihe mit den großen *bella ciuilia* zu stellen. Welche Bedeutung ihr zukommt, darüber war man schon im Altertum selbst geteilter Meinung. Cassius Dio vertritt die Ansicht, daß Catilina nur durch Ciceros Brandreden so berühmt geworden sei.[7] Aus den Termini unserer wertvollsten Quellen, Sallust und Cicero, ergibt sich jedoch, daß es sich wirklich um nichts Geringeres als einen gefährlichen, mit organisierten Mitteln geführten Bürgerkrieg gehandelt hat,[8] an dem weiteste Kreise der römischen Bevölkerung auf

---

[1] Cic., *Sex. Rosc.* 22

[2] Cic., *Sex. Rosc.* 74, 81, 93, 130, 142.

[3] R. Syme, *The Roman Revolution*, S. 13: „To win a following at elections, to manage bribery, intimidation or rioting, the friendly offices of lowly agents such as influential freedmen were not despised."

[4] Die Armee des Spartakus bestand hauptsächlich aus Sklaven, die auf den großen italischen Latifundien gearbeitet hatten. Mit ihrer Lage verglichen müssen wir die stadtrömischen Sklaven als Sklavenaristokratie bezeichnen. Vgl. dazu: T. Frank, ESAR Bd. I, S. 378/9.

[5] BMC Bd. I. S. 416, Nr. 3364—3369; Abb. Tafel XLIII, Nr. 6. Av.: Virtusbüste nach rechts mit beschweiftem Helm. Links: VIRTUS, Rechts: III VIR; Legende des Rv: Aquil. M.F. M. N. Im Abschnitt: SICIL. Römer mit Panzer und Schild in Siegerhaltung über zu Boden geworfener Sicilia. — AR. Denar. Rand gezahnt.

[6] BMC Bd. I, S. 418 ff., Nr. 3373 ff.

[7] Cass. Dio. 37, 42, 1: ἐπὶ πλεῖόν γε τῆς τῶν πραχθέντων ἀξίας ὄνομα πρὸς τὴν τοῦ Κικέρωνος δόξαν καὶ πρὸς τοὺς λόγους τοὺς κατ' αὐτοῦ λεχθέντας ἔσχε.

[8] Der Begriff lautet nicht *seditio* oder *perturbatio*, sondern *bellum*; *bellum impium et nefarium* (Cic., Cat. 1, 33), *domesticum bellum* (Cic., Cat. 2, 11); auch die Begriffe *intestina pernicies*

www.cimec.ro

der Seite Catilinas beteiligt waren.[1] Seit dem Abgang des Pompeius zum Seeräuberkrieg waren die Populären in Rom schutzlos den sich verschärfenden Repressalien der Senatsaristokratie ausgesetzt.[2] Das mußte zu Gegenaktionen führen, und man konnte voraussehen, daß sie in ihren Mitteln auch nicht wählerisch sein würden.[3] Die Geheimrede Catilinas an die engeren Kreise der Verschwörung deutet an, daß sich die Kluft zwischen Arm und Reich bedeutend vertieft hatte, daß die Senatsoligarchie alle Macht, alle Ämter und Geldquellen *(omnis gratia potentia honores diuitiae)* für sich beanspruchte, und die Lage der ärmeren Bevölkerungsklassen infolge der Schuldenlast verzweifelt war.[4] Deshalb war auch das Auftreten Catilinas weder Zufall noch eine Einzelerscheinung, sondern nur ein Ventil für die soziale Bewegung der verarmten Freien. *Iam diu... in his periculis coniurationis insidiisque uersamur*, schreibt Cicero.[5]

Die soziale Zusammensetzung der Catilinarischen Bewegung war sehr inhomogen. Sie reichte von den schwerreichen Hintermännern aus der Nobilität selbst, die im Trüben fischen wollten,[6] bis zu den Sklaven hinab. Diese komplizierte Struktur findet ihren Ausdruck auch in der Zusammensetzung ihres Heeres.[7]

Cicero gibt uns eine ausführliche, wenn auch voreingenommene Übersicht der verschiedenen Kreise, die sich an der Verschwörung beteiligt haben[8], und ihrer jeweiligen Motive. In der Hauptsache sind es Verschuldete *(magno in aere alieno)*, Leute, die hoffen, mit politischer Macht zugleich Schuldentilgung zu erlangen *(qui quamquam premuntur aere alieno, dominationem tamen exspectant)*, insolvente Sullanische Veteranen *(homines ex iis coloniis, quas Sulla constituit)*, die von der Konkurrenz der Latifundien zerrieben wurden, schließlich Mörder und Verbrecher jeder Art *(parricidarum, sicariorum, denique omnium facinorosorum)*. Ganz hervorstechend in dieser Aufzählung ist das Schuldenproblem, einer der wichtigsten politischen Gefahrenherde jener Tage. Die Not der Plebs war in unerträglicher Weise gestiegen und bot einen günstigen Nährboden für umstürzlerische Ideen.[9]

(Cic., *Cat.* 1,5) und *intus hostis* (Cic., *Cat.* 2, 11) fallen. Cicero, *Cat.* 1, 5, macht den Staatsnotstand mit den Worten deutlich: „castra sunt in Italia contra populum Romanum in Etruria faucibus conlocata, crescit in dies singulos hostium numerus." Vgl. auch Cic., *Mur.* 78: „Intus, intus, inquam, est equus Troianus".

[1] Als Cicero der Menge sein „Sie haben gelebt" zuruft, ist Erleichterung zu bemerken, daß nun keiner mehr verraten werden kann. So groß war die Zahl der heimlichen Verbündeten Catilinas. Appian, *B.c.* 2,6: οἱ δὲ διελύοντο πεφρικότες τε καὶ περὶ σφῶν ἀγαπῶντες ὡς διαλαθόντες. Cic., *Cat.* 1, 12: „tuorum comitum magna et perniciosa sentina rei publicae."

[2] Sall., *Coniur.* 39, 1–3: „plebis opes inminutae, paucorum potentia creuit".

[3] Von Lentulus wird berichtet, daß er bedenkenlos alle, *quoscumque moribus aut fortuna nouis rebus idoneos credebat*, an sich zog, *neque solum ciuis, sed quoiusque modi genus hominum*, d. h. im Bedarfsfalle auch Sklaven (Sall., *Coniur.* 39, 6).

[4] Nach den Sullanischen Proskriptionen erlebte die Geldwirtschaft in Rom eine Blütezeit, mit allen zersetzenden Auswirkungen, Wucher und Verschuldung.

[5] Cic., *Cat.* 1, 31.

[6] Ascon., *In senatu in toga candida* 85. (ed. Stangl): „Catilina autem et Antonius, quamquam omnium maxime infamis uita esset, tamen multum poterant. Coierant enim ambo ut Ciceronem consulato deicerint, adiutoribus usi firmissimis M. Crasso et C. Caesare."

[7] Cic., *Cat.* 2, 24. Vgl. auch Cic., *Mur.* 49: "turbam dissimillimo ex genere". Die Catilinarier verfügten im Jahre 62 v.u.Z. über ca. 2000 Mann. Vgl. T. Frank, ESAR Bd. I, S. 309.

[8] Cic., *Cat.* 2, 17–23.

[9] Sall., *Coniur.* 37, 12. Zu den dürftigen Lebensbedingungen der *plebs urbana* vgl. T. Frank, ESAR Bd. I, S. 385. Die Arbeitsbedingungen waren schlechter als die der Sklaven, und der Tageslohn überstieg einen Denar nicht, wofür man nicht einmal Gemüse oder Fleisch kaufen konnte.

www.cimec.ro

Aber nicht nur ein großer Teil der stadtrömischen Bevölkerung stand hinter Catilina. Zu ihm hielten auch die verarmten Italischen Bauern [1] und die Bundesgenossen, die noch nach Pistoria den Widerstand fortsetzten. [2] Catilina war selbst ein Nobilis mit optimatischer Vergangenheit. Aber diese bedienten sich zu dieser Zeit schon derselben Mittel wie die Populären, „...weil jede politische Laufbahn auf Wahlerfolg beruhte, bedienen sich auch Optimaten demagogischer Mittel". [3]

Die Belegstellen für die Teilnahme von Sklaven an der Catilinarischen Verschwörung sind recht zahlreich. Schon bevor Catilina durch die Flucht zum Heer nach Etrurien den offenen Bruch mit Rom vollzog, zog er Lumpenproletarier (δημότας), *peregrini* (ξένους) und *serui* (θεράποντας) auf seine Seite (App., *B.c.* 2,2). [4]

Als Lebemann standen ihm hierzu auch ungewöhnliche Mittel zur Verfügung. So hoffte er, mittels ihm befreundeter ehemaliger Hetären, die zu Reichtum gelangt waren, die Stadtsklaven aufwiegeln zu können (Sall., *Coniur.* 24, 3—4 — „seruitia urbana sollicitare"). Gleichzeitig ließ er durch seinen Anhänger Manlius allerhand *latrones* in Etrurien anwerben (Sall., *Coniur.* 28, 4). [5] Auch in anderen Gebieten wirkten offensichtlich seine Emissäre; jedenfalls liefen in Rom Gerüchte über einen Sklavenaufstand *(seruile bellum)* in Capua und Apulien um (Sall., *Coniur.* 30, 2—3). Daraufhin wurden römische Truppen unter Q. Marcius Rex und Q. Metellus Creticus in die bedrohten Gebiete in Marsch gesetzt. [6] Nach Cicero gehörten die Gladiatoren geradezu zu den *intimi* Catilinas (Cic., *Cat.*, 2, 9). Unter dem Eindruck der gleichen Nachrichten erging ein S.C., daß die *gladiatoriae familiae* in die *municipia* zu verteilen und bei zuverlässigen Familien in sicheren Gewahrsam zu nehmen seien, um ihnen das zu erwartende Überlaufen zu Catilina unmöglich zu machen (Sall., *Coniur.* 30, 7). Bei Cicero (*Cat.* 30, 7) wird Catilina ganz eindeutig als *euocator seruorum et ciuium perditorum* bezeichnet. Man darf also nicht daran zweifeln, daß Sklaven und vor allem die kampfgeübten Gladiatoren sich von den im Gefolge einer Catilinarischen Machtübernahme entstehenden Wirren einiges versprachen. Es hat den Anschein, daß es unter den Anhängern der Bewegung einige gab, die weitaus bedenkenloser als Catilina selbst auf Sklavenhilfe zurückgriffen. In diesem Zusammenhang kann man sich auf einen Brief des P. Lentulus an Catilina berufen (Cic., *Cat.* 3, 8), in dem der letztere aufgefordert wird, „ut seruorum praesidio uteretur", d.h. also, sich eine Leibgarde aus Sklaven zuzulegen. Von Interesse für uns ist auch der auf einer konspirativen Versammlung der Catilinarier gefaßte

---

[1] Cic., *Cat.* 2,8: „non solum ex urbe, uerum etiam ex agris ingentem numerum perditorum hominum collegerat!"

[2] Cass. Dio. 37, 41.

[3] Vgl. M. Gelzer, *Pompeius*, S. 70.

[4] Interessant ist der Bericht Appians darüber, wo Catilina das Geld dafür hernahm. Er erhielt es von reichen Frauen, die hofften, bei einem Aufstand ihre Männer umbringen lassen zu können! ebenda.

[5] Daß auch diese *serui fugitiui* waren, ist kaum anzuzweifeln. Nicht nur Freilassung war ein beliebtes Mittel der römischen Sklavenhalter, sich die Sorge für den Lebensunterhalt ihrer Sklaven vom Halse zu schaffen. Ihren Acker- und Hirtensklaven gaben die habgierigen Besitzer der großen Latifundien nicht einmal das Notwendigste an Kleidung und Nahrung, so daß diese sich den Lebensunterhalt zusammenstehlen mußten. Sie bildeten Banden von *latrones*, und diese waren ein ständiges Reservoir für Sklavenaufstände (Vgl. Diodor, 34, 2, 27 ff.) Dieses Element macht J. Vogt zur Erklärung der Unterstützung geltend, die das Spartakusheer in Süditalien erhielt (Vogt, *Struktur der antiken Sklavenkriege*, S. 12).

[6] Die durch die Gerüchte bezeichneten Örtlichkeiten deuten darauf hin, wie tief den Römern noch der Schrecken des Spartakuskrieges im Leibe steckte!

www.cimec.ro

Plan, den Putsch in Rom an den Saturnalien stattfinden zu lassen, wegen der zu diesem Fest den Sklaven gewährten Freiheiten [1] ein sehr günstiger Zeitpunkt! Soweit die Zeugnisse, die sich auf die Vorbereitung der Insurrektion beziehen.

Cicero hat durch äußerst geschicktes Lavieren und mit Vorbedacht ausgestreute Gerüchte Catilina, von dessen Vernichtung er sich einen weit größeren Prestigezuwachs versprach als von seiner Freundschaft [2], schließlich zum fluchtartigen Verlassen der Stadt bewogen und damit die Bewegung gespalten.

Ein relativ sicheres Bild ergeben auch die Zeugnisse, die von einer Beteiligung der Sklaven an den Kämpfen der außerhalb Roms operierenden Catilinarier, sowie der in Rom verbliebenen Verschwörer berichten. Wieder erweist sich, daß die Sklaven im Jahre 52 v.u.Z., als Catilina als offener Feind Roms eine Armee gegen die Stadt organisiert, ihm in Massen zuströmen; er verschmähte jedoch ihre Hilfe *(seruitia repudiabat)* aus der Erwägung heraus, „alienum suis rationibus... causam ciuium cum seruis fugitiuis communicauisse" (Sall., *Coniur.* 50) [3]. Andererseits reisten profilierte Catilinarier in die verschiedensten Landschaften Italiens, um die Sklaven im Namen Catilinas zum Aufstand aufzurufen. So wird M. Ceparius Terracinensis verhaftet, als er im Begriff steht, „in Apuliam ad sollicitanda seruitia proficisci" (Sall., *Coniur.* 46, 3; Cic., *Cat.* 3, 14). Die Summe der Verbrechen des Lentulus wird von Cicero damit beschlossen, daß dieser die Sklaven zum Aufstand aufreizte (Cic., *Cat.* 4, 13). Als seine Machtposition bröckelt, fühlt sich schließlich auch Catilina veranlaßt, vom Lager bei Faesulae aus Hilferufe an die Sklaven zu senden (Cass. Dio 37, 33, 2, — καὶ ἐκ τῶν δούλων).

Nach der Verhaftung der in Rom verbliebenen Catilinarier provoziert ihr Anhang schwere Unruhen zum Zwecke ihrer Befreiung. Die *libertini* und *clientes* des Lentulus alarmieren die Handwerker und Handwerksklaven der Gassen *(opifices atque seruitia in uicis)* und versuchen ein Arrangement mit den Bandenführern *(duces multitudinum, qui pretio rem publicam uexare soliti erant)* zu treffen. Ferner brechen die Sklaven und Freigelassenen *(familia atque liberti)* des Cethegus auf, um ihren Herrn mit Waffengewalt aus der Gefangenschaft zu befreien (vgl. zu diesen Ereignissen: Sall., *Coniur.* 50, 1—2; App., *B.c.* 2, 5).[4] Cicero teilt im Gegensatz dazu mit, daß diese Bewegung der *opifices* und *peculium*-Sklaven *circum tabernas* unbedeutend gewesen sei. Die

[1] G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, München, 1902, S. 196, 198.

[2] Cicero war wie alle Politiker seiner Zeit ein Opportunist. Wir kennen ihn gewöhnlich nur als den Ankläger Catilinas. Es ist interessant zu wissen, daß er im Jahre 65 v.u.Z. Catilina gegen eine Repetundenklage verteidigt hat, um ihn sich für die eigene *petitio consularis* zu verpflichten, Cic., *Att.* 1, 2, 1: „spero, si absolutus erit, coniunctiorem illum nobis fore in ratione petitionis"; Ascon., *In senatu in toga candida* 85 (ed. Stangl): „Defensus est Catilina, ut Fenestella tradit, a M. Cicerone". Ciceros Ethos bei den Reden gegen Catilina entsprang nur der eloquentia des Berufsredners. Vgl. Cic., *Att.* 1, 14, 4: „Nosti iam in hac materia sonitus nostros".

[3] Er fürchtete wohl die gesellschaftliche Ächtung, die in Rom den traf, der Sklaven gegen Freie verwandte.

[4] Hier ist eine der wenigen Stellen, an denen wir ausdrücklich erfahren, daß arme Freie und Sklaven gemeinsame Sache gemacht haben. Voraussetzung dafür war eine starke Bewegungsfreiheit der Handwerkersklaven in der Stadt. Sie waren wohl mit einem *peculium* ausgestattet. Vgl. A. Schertl, *Die Stellung der Sklaven in den collegia*, S. 11 ff. Westermann, *Slave Systems*, S. 83. Über die verschiedenen Arten von *peculium* vgl. T. Frank, ESAR Bd. I, S. 379. Nur durch diese Lockerung der Beaufsichtigung und der Bindung an einen bestimmten Ort konnten Sklaven überhaupt an den bewaffneten Kämpfen teilnehmen. Wurden sie allerdings einzeln ergriffen, so war ihr Leben verwirkt, und auch der freie Anstifter wurde hart bestraft, wie der von Cicero berichtete Fall des Vettius lehrt (Cic., *Att.* 2, 24, 3).

www.cimec.ro

Pächter der *tabernae* hätten aus Sorge um ihre Geschäfte Frieden gehalten (Cic., *Cat.* 4, 17).[1]

Die angeführten Stellen zeigen, daß Sklaven gern und in großer Anzahl auf Seiten der Catilinarier in die Kämpfe eingegriffen haben. Auf der Seite Catilinas ist eine zögernde Haltung hinsichtlich der Verwendung von Sklaven zu beobachten. Prinzipiell war er derselben abgeneigt. Seine bedeutendsten Mitverschwörer in Rom jedoch kannten in dieser Hinsicht keinerlei Skrupel. Aus den Berichten über die Vorgänge unmittelbar nach ihrer Verhaftung geht m.E. hervor, daß sie sich bereits auf in *collegia* organisierte Freie und Sklaven verließen, wie das später Clodius tat. Auf Grund der Quellen erscheint es im Gegensatz zu der von A. Schertl, *Die Stellung der Sklaven in den collegia*, Diss. iur. München, 1949, S. 16 geäußerten Ablehnung als durchaus möglich, daß die *collegia opificum* in dieser Zeit einen politischen Charakter trugen. Man muß auch bedenken, daß gerade während der Bewerbung Catilinas für den Konsulat (64 v.u.Z.) das S.C. über die Auflösung der *collegia illicita* erfolgte[2]. Überall in Italien brachen Sklavenunruhen aus, an denen sich auch wieder Gladiatoren beteiligten.

In allen diesen Kämpfen haben die Sklaven, soweit aus den Quellen ersichtlich ist, die natürlich nicht verpflichtet sind, uns das mitzuteilen, keine selbständige Rolle gespielt. Auch ist es zu keiner Aktionseinheit zwischen Sklaven und armen Freien gekommen. „Das Material lag dazu bereit, aber seine Verfestigung in einem Kristallisationsprozeß blieb aus. Selbst die Erhebungen der Sklaven waren untereinander, sobald sie durch eine größere Strecke getrennt waren, ohne Kontakt. Aber wichtiger noch: der Funke sprang nicht von dem einen Partner des sozialen Elends auf den anderen über".[3] Die Catilinarische Verschwörung bereicherte die Sklaven um wichtige Kampferfahrungen, die weitergereicht werden konnten; denn der überwiegende Teil der mit Catilina Sympathisierenden wurde nicht verfolgt. Auf Seiten der herrschenden Klassen führte die Verschwörung zu einer dreijährigen Beilegung der Streitigkeiten zwischen den beiden obersten *ordines* zur Sicherung ihrer gemeinsamen Interessen als Privateigentümer.[4] „Im Zeitalter des Caesar und des Augustus haben Sklaven als Banden in der Hand von Parteihäuptlingen eine beträchtliche Rolle gespielt."[5] Wir werden die Allgemeingültigkeit dieser Feststellung an den Hauptquellen für diese Periode messen. Das Ergebnis vorwegnehmend muß gesagt werden, daß die Sklaven auch im Bürgerkrieg zwischen Caesar und Pompeius nicht den Weg zu selbständigen Aktionen gefunden haben.[6] Man darf aber bei dieser negativen Feststellung nicht übersehen, daß es in zuneh-

---

[1] Tatsächlich ist es gleich anfänglich den finsteren Andeutungen Ciceros über die Brandstiftungspläne der Catilinarier gelungen, die ärmeren Bürger, die in den leicht brennbaren *insulae* wohnten oder *tabernae* besaßen, von der Catilina-Bewegung abzuspalten.

[2] Darauf weist Taylor, *Party politics*..., S. 44, hin.

[3] A. Heuss in Hist. Ztschr. 182, 1956, S. 10.

[4] Vgl. T. Frank, ESAR Bd. I, S. 309. CONCORDIA ORDINUM ist in der römischen Geschichte die Parole der herrschenden Kreise in angespannten innenpolitischen Situationen.

[5] J. Vogt, *Die Struktur der antiken Sklavenkriege*, Abh. Ak. Wiss. u. Lit., Mainz, 1957, S. 57.

[6] Marx warnt in dieser Hinsicht vor unüberlegten historischen Analogieschlüssen: „.....die Hauptsache, daß nämlich im alten Rom der Klassenkampf nur innerhalb einer privilegierten Minorität spielte, zwischen den freien Reichen und den freien Armen, während die große produktive Masse der Bevölkerung, die Sklaven, das bloß passive Piedestal für jene Kämpfer bildete." Marx, *Der 18. Brumaire*... Ausgew. Schriften Bd. I, S. 223.

www.cimec.ro

mendem Maße ehemalige Sklaven waren, die als *libertini* das Bild der *comitia* bestimmten und in den Legionen dienten. Ohne ihre Hilfe hat im spätrepublikanischen Rom kein Politiker sein Ziel erreicht.[1] Das gilt auch für solche politischen Führer wie Pompeius und Caesar.[2] Es wäre nun zu erwarten, daß Caesar, der sich zu Beginn des Bürgerkrieges in einer ungünstigen strategischen Situation befand, besonders schnell darauf gekommen wäre, die Sklaven für sich zu mobilisieren. Aber das geschah nicht. Seit dem Beginn der entscheidenden Handlungen ist Caesar der Politik, Sklaven nicht zu bewaffnen, treu geblieben. Dagegen hatte er viele anrüchige und deklassierte Elemente unter seinem Anhang[3], die er teils durch die Hoffnung auf Schuldentilgung[4], teils durch Bestechung[5] an sich band. Auch bemühte er sich um das Wohlwollen der Sklaven[6]. Die Grenze lag für ihn da, wo sie in die Lage kamen, ihren Herren gefährlich zu werden, etwa als Denunzianten.[7] Der Blick für das zukünftig Wesentliche auf dem Weg, der zur Militärdiktatur und zur Monarchie hinführte, hebt Caesar über das durchschnittliche Maß hinaus. „Kämpfer für den Frieden" ließ er sich gerne nennen.[8] Er war Denker und Staatsmann der von ihm vertretenen Gesellschaftsordnung. Pompeius strebte genauso zur Monarchie wie Caesar[9], nur fehlte ihm dabei das Genie seines großen Gegners. Verfolgen wir das Verhalten der Popularen zu den Sklaven als innenpolitischen Faktor, so läßt sich folgende interessante Feststellung treffen: Die „klassischen" Popularen haben in ihrer politischen Agitation eine ausgeprägt sklavenfeindliche Tendenz,[10] sie ist in dieser Zeit diktiert durch den Widerstand der Bauern gegen die Konkurrenz der Sklavenarbeit. Die „demagogischen" Popularen (Marius, Cinna, die Catilinarier) versuchen, die Sklaven vor ihren politischen Karren zu spannen. Caesar kehrte zur Sklaven-Politik der „klassischen" Popularen zurück, jedoch auf einer neuen Stufe. Er war vielleicht einer der wenigen römischen Politiker, die die Ereignisse der bisherigen Bürgerkriege geistig verarbeitet hatten und bemerkte schon die ungeheure Gefahr, die aus dem Einsatz von Sklaven gegen die Freien für die römische Klassengesellschaft erwachsen mußte. Deutlich wird seine konsequente Haltung, keine Sklaven in sein Heer zu nehmen, an folgender Stelle:

In Brundisium, kurz vor der Überfahrt nach der Balkanhalbinsel, befiehlt er seinen Soldaten, ihre Sklaven nicht mitzunehmen: „aequo animo mancipia... in Italia relinquerint".[11]

Auch ist Caesar, wenn ihm Sklaven auf der Gegenseite hartnäckig Widerstand leisteten, mit überlegter Rücksichtslosigkeit gegen sie vorgegangen.[12]

---

[1] Vgl. R. Syme, *The Roman Revolution*, S. 7.

[2] Vgl. Cic., *Att.* 2, 18 (schwierige Lage Caesars, der nicht einmal im Theater vom Volk begrüßt wird – 59 v.u.Z.).

[3] Sall., *Caes.* 1, 2, 5–6

[4] Vgl. T. Frank, ESAR Bd. I, S. 310.

[5] Plut., *Pomp.* 58: χρήμασι δὲ πολλοὺς ὑποικουρῶν καὶ διαφθείρων ἄρχοντας.

[6] Suet., *Caes.* 27: „uberrimo congiario prosequebatur libertos insuper seruulosque cuiusque, prout domine patronoue gratus quis esset." Cass. Dio. 40, 60: δούλους τούς τι καὶ ὑπωσοῦν παρὰ τοῖς δεσπόταις σφῶν δυναμένους ἐθεράπευσε.

[7] Cass. Dio, 40, 38.

[8] Sall., *Ep. ad Caes.* 1, 1, 8–10; 1, 6, 2–4.

[9] Cic., *Att.* 2, 14; 2, 17. Vgl. auch M. Gelzer, *Pompeius*, S. 19.

[10] Appian, *B.c.* 1, 9.

[11] Caesar, *B.c.* 3, 6, 1.

[12] Z. B. Cass. Dio, 43, 391.

www.cimec.ro

Damit bewegte er sich ganz in der Anschauungsweise der römischen Juristen des 2. Jahrhunderts v.u.Z., für die ein Krieg gegen Sklaven notwendig ein Vernichtungskrieg zu sein hatte. [1] Ganz anders lagen die Dinge im Heere des Pompeius. Wenn man die unentbehrlichen Übertreibungen abzieht, so bleibt die Tatsache, daß ein großer Teil seiner Soldaten aus Sklaven bestand. [2] In Caesars Kriegstagebuch über den Bürgerkrieg, dessen Zeugnis in dieser Hinsicht allerdings ohne Berücksichtigung der anderen Quellen täuschen könnte, wird an 10 Stellen deutlich vermerkt, das Sklaven im Pompeiusheer kämpfen, eine Stelle, die für solche Teilnahme auch auf Caesars Seite herangezogen werden könnte, ist nicht schwerwiegend. [3] Die Belegstellen für Sklavenmannschaften im Pompeiusheer sollen hier der Reihe nach vorgelegt werden:

Bereits vor der Aufnahme der eigentlichen Kampfhandlungen, als Caesar noch im Anmarsch war, begannen Pompeius und seine Legaten damit, Gladiatoren, Sklaven und Hirten gegen ihn zu bewaffnen. Gleich zu Beginn des Bürgerkrieges versucht Lentulus im Auftrage des Pompeius, die Caesar gehörigen Gladiatoren in Capua [4] unter dem Versprechen der Freiheit in die Pompeianische Reiterei einzugliedern (Caes., *B.c.* 1, 14, 5). Sie waren aber unzuverlässig und mußten — verteilt über Campanien — in Haft genommen werden. Nach der Einnahme Corfiniums durch Caesar flüchtet Pompeius nach Brundisium. Auf der Flucht wirbt er etwa 300 Sklaven und Hirten für seine Reiterei an (Caes., *B.c.* 1, 24, 2). Im spanischen Feldzug sind ebenfalls Sklaven unter den Pompeianern nachweisbar. Der Legat des Pompeius, Petreius, unterbrach die bereits von den einfachen Truppen begonnenen Gespräche mit den Soldaten Caesars über die Kapitulation durch ein Dazwischentreten mit seiner persönlichen Sklaventruppe (Caes., *B.c.* 1, 75, 1). Unter den Kampfformationen, die Pompeius in Griechenland kommandiert, befindet sich auch eine 800 Mann starke Truppe *ex seruis suis pastorumque suorum numero*. Auch der Seekrieg wurde von Pompeianischer Seite zum Teil mit Sklaven geführt. Zur Sicherung Massilias werden Vibullius Rufus und Domitius von Pompeius mit einem kleinen Flottengeschwader abgeschickt. Die 7 Schnellsegler sind mit *serui*, *liberti* und *coloni* des Domitius bemannt (Caes., *B.c.* 1, 34, 3). Sie schlagen sich außerordentlich tapfer in einem Seegefecht vor Massilia, in dem es den Pompeianern nicht gelingt, die strategische Überlegenheit zu erringen (Caes., *B.c.* 1, 57, 4). [5] Später kommt es auch bei der Belagerung von Salona an der Dalmatinischen Küste zur Freilassung und Bewaffnung der erwachsenen Sklaven durch die Pompeianer, als Caesar die Stadt belagert (Caes., *B.c.* 3, 9, 3—6). Diese Maßnahme wird ausdrücklich als *extremum auxilium* bezeichnet. Je schlechter die Lage des Pompeius wird, desto uneingeschränkter bedient er sich dieser so verpönten Helfer. Auf seiner Flucht nach Ägypten macht er an der syrischen Küste

---

[1] Pompeius, *Dig.* 50, 16, 118: *hostes hi sunt, qui nobis aut quibus nos publice bellum decreuimus; ceteri latrones aut praedones sunt.*

[2] Plut., *Caes.* 46: τῶν δὲ ἀποθανόντων τοὺς πλείστους οἰκέτας γενέσθαι περὶ τὴν κατάληψιν τοῦ χάρακος ἀναιρεθέντας, στρατιώτας δὲ μὴ πλείους ἑξακισχιλίων πεσεῖν.

[3] Caesar., *B.c.* 51, 2: Die Stelle handelt von *serui* in Caesars Verpflegungstransport, der von Afranius bei Ilerda beinahe abgefangen wird. Es braucht sich nicht um reguläre Soldaten gehandelt zu haben *(nullus ordo, nullum imperium certum!)*.

[4] Sie hatten sich zu Caesar durchzuschlagen versucht (Cic., *Att.* 7, 14).

[5] Daß es sich bei diesen *pastores* um Ackersklaven handelte, ergibt sich aus den Worten *sub oculis domini*.

www.cimec.ro

Station, kauft Kriegsmaterial und läßt sich von den *socii* 2000 ihrer Sklaven als Soldaten zur Verfügung stellen, ehe er nach Pelusium weitersegelt.

Unter den sogenannten *Gabiniani milites*, die bei der Ankunft des flüchtigen Pompeius in Ägypten stehen, etwa 20 000 Mann stark, befinden sich geflohene Sklaven, die in Alexandria eine sichere Zuflucht fanden *(fugitiuis omnibus nostris certus erat Alexandriae receptus)*, syrische und cilicische See- und Straßenräuber *(praedones, latrones)*, Schwerverbrecher und Verbannte. Nach Caesars Angaben waren sie ein disziplinloser Räuberhaufen, der seine militärische Bedeutung ausnutzte, um die ohnmächtige, aber noch sehr reiche ptolemäische Regierung nach allen Regeln der Kunst zu erpressen. Das Palastviertel wurde von ihnen unter förmliche Belagerung genommen, bis sie die geforderten Solderhöhungen durchgesetzt hatten. Pompeius hatte keinen Grund, sich auf diesen Truppenverband zu verlassen. Eine historische Komik liegt darin, daß der einstige Sieger im *bellum piraticum* nun auf die Hilfe von Seeräubern angewiesen war. Inwieweit in den Flotten der Seeräuber geflohene Sklaven kämpften und welchen Einfluß dies auf das Bewußtsein der Sklaven als Klasse hatte, kann in diesem Rahmen nicht untersucht werden.

Caesars Sieg bedeutete nicht das Ende der Bürgerkriege. Weite Teile seiner Anhängerschaft waren von der Halbheit der getroffenen Maßnahmen enttäuscht. Das harte Regiment seines *magister equitum*, des M. Antonius, hat Caesar viele Feinde gemacht. Er aber verfolgte hartnäckig und bedenkenlos seine weitreichenden politischen Pläne, „il miraggio ultimo che, per preservarne la sorte, egli stava per realizzare oltre le frontiere". [1]

Da Caesar sich im wesentlichen nicht mehr auf die Plebs, sondern auf sein Heer und den reichsten Teil der *equites* stützte, konnte eine soziale Opposition der unteren Schichten gegen seine Diktatur aufkommen. [2] Zuerst erhob sich der Prätor des Jahres 48 v.u.Z., M. Caelius Rufus mit dem Verlangen nach Schuldenerlaß und Erlaß der Mieten für das laufende Jahr. [3] Er wurde durch S.C. amtsenthoben [4] und gewaltsam von den Mitgliedern des Caesarischen Senats daran gehindert, in einer contio zu sprechen. Daraufhin verließ er heimlich Rom und begab sich nach Süditalien, wo er sich mit dem eben aus dem Exil zurückgekehrten Bandenchef Milo vereinigte. [5] Dieser war ohne Genehmigung Caesars nach Italien zurückgekehrt und hatte aus Gladiatoren, [6] verarmten und straffälligen Elementen [7] eine Armee aufgestellt, mit der er vergeblich sich Capuas zu bemächtigen suchte. Der Aufstand beider wurde von Caesars Anhängern im Keim erstickt. [8]

Wir haben sichere Zeugnisse, daß Sklaven an diesem Umsturzversuch gegen Caesar beteiligt waren:

---

[1] L. Pareti, *L'essenza della concezione politica di C. Giulio Caesare*, Studi Romani 2, 1956, S. 129.

[2] Vgl. S. L. Uttschenko, *Der weltanschaulich-politische Kampf in Rom*, S. 33.

[3] Caesar, *B. c.* 3, 21, 2.

[4] Ebenda 3, 21, 3.

[5] Oros. 6, 15: „Caelius desciuit a Caesare ac se Miloni exuli iunxit." Vgl. auch Liv., *Per.* 111; Cass. Dio 42, 24.

[6] Caes., *B.c.* 3, 21, 4.

[7] Cass. Dio, 42, 24: τοὺς μὲν βίου δεομένους τοὺς δὲ καὶ τιμωρίαν τίνα δεδιότας συλλέξας.

[8] Cass. Dio, 42, 25.

www.cimec.ro

Orosius teilt uns mit, daß Caelius und Milo getötet wurden, als sie mit einem Sklavenhaufen *(manu seruorum)* Capua belagerten (Oros. 6, 15). Dabei scheint der Bandenchef Milo der Organisator des Sklavenheeres gewesen zu sein (Liv., *Per.* 111). Große Werkstätten, in denen Sklaven arbeiteten, wurden geschlossen und die Sklaven bewaffnet (Caes., *B.c.* 3, 22, 2).

Die Sklavenanteilnahme findet m.E. ihre Erklärung darin, daß die Sklaven auf Grund der Bürgerkriegserfahrungen von Caesar nichts Gutes erwarten konnten und jede Chance nutzten, wenigstens unter ein Pompeianisches Regime zu kommen. Wir wissen, daß es im Anhang des Caelius und Milo viele ehemalige Parteigänger des Pompeius gab. Es darf allerdings kaum angenommen werden, daß die Pompeianer im Falle eines Sieges mehr Rücksicht auf die Sklaven genommen hätten. Sie benutzten sie nur als politische Handlanger, und es ist uns auch nicht bekannt, daß sich die Sklaven bei diesen Vorgängen anders verhalten hätten.

Im Jahre 47 v.u.Z. begann der *tribunus plebis* P. Cornelius Dolabella mit der Promulgation derselben *leges*, an denen bereits Rufus gescheitert war. Er zettelte einen Aufstand unter der Plebs an, der aber von Antonius in einem Blutbad beendet wurde. [1] Da wir die Zusammensetzung der Plebs dieser Zeit bereits öfter erörtert haben, fällt die Vermutung nicht aus dem Rahmen, daß eine große Zahl von *libertini* auf der Seite Dolabellas mitgekämpft hat.

Diese Aufstände waren schwer niederzuschlagen, und „je mehr umkamen, desto mehr lärmten die Überlebenden“ [2]. Caesar aber bewahrte Ruhe und Mäßigung. [3]

Livius berichtet uns noch von *seditiones*, die ein Demagoge, Sklave oder *libertinus* unter der Plebs erregte, der sich als Sohn des C. Marius ausgab. [4] Leider ist über diese Vorgänge gar nichts weiter bekannt.

Nach Caesars Tod wurde die Verwendung von Sklaven zu politischen Zwecken eine Massenerscheinung, die niemand mehr als etwas besonderes empfand. [5]

Die Sklaven haben in fast allen Phasen der behandelten Bürgerkriege nur zu den Mitteln der Politik gehört, wie sie auch, als Produktionsmittel, nicht Subjekt bei der Produktion der materiellen Güter waren [6], obgleich der Reichtum jener Welt durch ihre Hände entstand.

Die Aktivität der römischen Sklaven und Freigelassenen in den Bürgerkriegen der Spätrepublik zeitigte zwei Ergebnisse. Einerseits sind sich die Sklaven dadurch ihrer sozialen Stellung bewußter geworden und haben sich mit den Kampfmethoden des Bürgerkrieges vertraut gemacht. Nebenher läuft aber auch ein Hinzulernen der herrschenden Klassen; und diese hatten darin — ausgerüstet mit dem Privileg aller Hilfsmittel der materiellen und ideellen Kultur ihrer Zeit — immer einen Vorsprung.

Über die schwankende, opportunistische Haltung der Freigelassenen braucht hier nicht mehr gesprochen zu werden. Aber auch die Sklaven waren entgegen allen

---

[1] Liv., *Per.* 113.

[2] Cass. Dio, 42, 33: ὅσῳ πλείους αὐτῶν ἀπώλλυντο, τόσῳ μᾶλλον οἱ περιλιπεῖς ἐθορύβουν.

[3] Cass. Dio, 42, 33, 2.

[4] Liv., *Per*, 116: „Chamates, humillimae sortis homo, qui se C. Mari filium ferebat, cum apud credulam plebem seditiones moueret, necatus est.“.

[5] Cass. Dio 48, 34, 4. Vgl. W. L. Westermann, *The Slave-Systems of Greek and Roman Antiquity*, Philadelphia, 1955, S. 67.

[6] K. Marx, *Das Kapital*, Berlin, 1953, Bd. I., S. 752.

www.cimec.ro

modernisierenden Auffassungen keine homogene Klasse. Einen Klassenkampf im modernen Sinne zwischen Sklaven und Freien anzunehmen, wobei man das Bild klar abgegrenzter Fronten im Auge hat, ist völlig verfehlt. [1] Die Klasse der Sklaven war noch viel uneinheitlicher zusammengesetzt als die moderne Arbeiterklasse. Aus diesem Grund hat sie fast nie zu gemeinsamen Taten gefunden. Ereignisse wie die behandelte Verselbständigung der Bardyäer im Jahre 87 v.u.Z. sind selten, Folge einer einmaligen Verknüpfung politischer Umstände. Die Stadtsklaven bildeten eine ausgesprochene Sklavenaristokratie, [2] die in ihrem gesellschaftlichen Handeln korrumpiert war und um das Wohlwollen ihrer Herren buhlte. Bürgerliche Forscher, zuletzt Westermann, haben auf die Tatsache aufmerksam gemacht, daß schon in den letzten Jahrzehnten der Republik eine starke Zunahme der Freilassungen bemerkbar ist. Diese Erscheinung, erklärlich bei dem Streben der Sklavenhalter, die Unterhaltskosten für die Sklaven von sich abzuwälzen, dürfte vorrangig auf die Sklaven in der Stadt zutreffen. Die Freilassung bedeutete ein sofortiges Übergehen in die *clientela* des Freilassenden, verbunden mit bestimmten sozialen und politischen Verpflichtungen für den Freigelassenen. [3] Nicht selten stattete der Patronus seinen ehemaligen Sklaven mit einem Vermögen aus, das in kleinen Handwerkbetrieben Anlage fand [4]. Das alles wirkte sich auf etwaige gemeinsame Aktionen, vor allem auf die Beziehungen zu den Landsklaven, natürlich retardierend aus. So ist es zu begreifen, daß die stadtrömischen Sklaven wohl an den politischen Kämpfen der Sklavenhalter teilnehmen, jedoch Sklavenaufstände wie etwa den Spartakuskrieg nicht unterstützen (weshalb Spartakus wahrscheinlich den Vormarsch gegen Rom aufgeben mußte). Entscheidende revolutionäre Entwicklungen blieben in Rom fast immer isoliert.

Hinzu kam, daß auch innerhalb der städtischen Sklaven mannigfache Differenzen bestanden, z.B. zwischen Haussklaven und Handwerkersklaven. Auch durch ständige Neuversklavungen und Freilassungen veränderte die Zusammensetzung sich ständig, und ein einheitliches Klassenbewußtsein konnte sich nicht bilden.

---

[1] Eine solche Primitivierung des Klassenkampfes wird von Lenin (Lenin, Werke. Bd. 22. 4. Aufl., russ., S. 340) auch für die Darstellung der Kämpfe zwischen Sozialisten und Anhängern des Kapitalismus mit beißender Ironie abgelehnt: „Wer auf eine reine soziale Revolution wartet, wird sie niemals erleben. Er bleibt ein Revolutionär in Worten, der die wahre Revolution nicht begreift". Diese Worte gelten noch viel mehr in bezug auf die Klassenkämpfe in der Antike!

[2] Zu Fragen der Sklavenhalteraristokratie im Alten Griechenland und Rom vgl. E. Ch. Welskopf, *Die Produktionsverhältnisse im Alten Orient und in der griechisch-römischen Antike*. Berlin, 1956, S. 151, 183 f. Für ein Jahrzehnt hat die gleiche Verfasserin die in Frage stehende Erscheinung einer speziellen historischen Analyse unterzogen. *Einige Bemerkungen zur Lage der Sklaven und des Demos in Athen zur Zeit des Dekeleisch-Ionischen Krieges*, Acta antiqua 3/4, 1960, S. 295–307, besonders S. 297, 301.

[3] Vgl. DEAR Bd. IV, S. 903 ff. – *libertinus*.

[4] Die große Zeit des *peculium* begann jedoch erst unter dem Prinzipat. Die Verringerung des Sklavenangebots auf den großen Sklavenmärkten, verursacht durch das Unmöglichwerden weiterer Eroberungskriege, führte zu einer sogar gesetzlich fundierten besseren Behandlung der einzelnen Sklaven. Besonders hervorstechend ist der Reichtum, zu dem es besonders die Sklaven und Freigelassenen aus der dem Kaiser gehörenden *familia publica* brachten. Eine auf epigraphisches Material gestützte Untersuchung D. Tudors bringt für Dakien den Nachweis, daß es auch hier, wie überhaupt in der griechisch-römischen Welt Sklaven gab, die wieder Besitzer von Sklaven waren, und zwar auf der Grundlage des *peculium*. D. Tudor, *Sklavenbesitzende Sklaven im römischen Dazien*. Изследвания в чест на Акад. Д. Дечев. София, 1958, S. 273–278.

www.cimec.ro

Auch die exakt nachweisbare Unterwanderung der *collegia* durch Sklaven — auf eine differenzierte Untersuchung dieser Erscheinung muß ich hier verzichten — hatte für die Sklaven als Klasse gewisse negative Auswirkungen. Vereinsgeist statt Klassenbewußtsein, Versorgungsstreben statt politischer Forderungen, Eschatologie statt bestimmter revolutionärer Pläne waren unausbleibliche Folgen. Die herrschenden Kreise Roms duldeten Sklaven-collegia als Ventile politischer Unzufriedenheit. Über diesen negativen Aspekten darf man freilich nicht vergessen, daß die Möglichkeit einer legalen religiösen oder beruflichen Organisation auch für den Klassenkampf genutzt werden kann, und daß eschatologische Erwartung bei einer entsprechenden Situation in revolutionäre Haltung umzuschlagen vermag und auch — wir können das am zeitweiligen Verbot der *collegia illicita* in Rom ablesen — tatsächlich umgeschlagen ist.

Die *collegia* hatten im 1. Jh. v.u.Z. einen ausgeprägt politischen Charakter angenommen, und als Clodius sie im Jahre 58 v.u.Z. wieder zuließ und sogar neue einrichtete, hatte er es mit einer Mitgliedschaft zu tun, die eine ernste Gefahr für den Bestand des römischen Staates darstellte. Es war nie voraussehbar, ob nicht aus diesen politischen Klubs, die nicht nur unzufriedene und verarmte Freie, sondern vor allem auch die Sklaven als Mitglieder hatten, die Flamme des offenen Aufruhrs brechen konnte. In den Bürgerkriegen begannen die Demagogen sich der *collegia* als politischen Kampfmittels zu bedienen. Aus den Invektiven Ciceros gegen seinen politischen Widersacher Clodius läßt sich — unter Berücksichtigung des verständlichen Hanges zur Übertreibung — ein Eindruck von den Zielen dieser politisch intendierten *collegia* gewinnen. Das Interesse hat hierbei der Tatsache zu gelten, daß gerade Sklaven in dieser neuen Art der Vereine aktiv wurden (Cic., *pro Sest.* 34: *seruorum dilectus habebatur pro tribunali Aurelio nomine collegiorum, cum uicatim homines conscriberentur, decuriarentur, ad uim, ad manus, ad caedem, ad direptionem incitarentur.*). Die Aktion dieser politischen Sturmabteilungen verlief nach einem bildhaften Ausdruck Appians so, daß die Ämter mit Steinen und Dolchen besetzt wurden (Appian, *B.c.* 2, 19: λίθοις καὶ ξίφεσι).

Nach den ersten Erfahrungen erkannten die herrschenden Kreise Roms die Gefährdung ihrer Herrschaft durch diese neuartige Form der Organisation der Sklaven und verarmten Freien und versuchten seit dem Februar 56 v.u.Z. des öfteren, sie aufzulösen (Cic., *ad Quint. fratr.* 2, 3, 5); ein generelles Verbot konnte jedoch bis zum Pontifikat Caesars nicht durchgesetzt werden, der sich auch in dieser Hinsicht als der starke Mann legitimierte, den die Sklavenhalter zur Aufrechterhaltung ihrer Herrschaftsverhältnisse brauchten [1].

Die Teilnahme an Auseinandersetzungen, die nur in sehr mittelbarer Beziehung zu ihrem objektiven Klasseninteresse standen, hat den Sklaven und Freigelassenen nicht nur neue Einsichten und Kampferfahrungen vermittelt, sondern ihnen auch große moralische Schäden zugefügt. In den Bürgerkriegen und während

[1] Vgl. hierzu die Ausführungen von Franz Bömer *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom*, Erster Teil, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abt. d. geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse, Jhg. 1957, Nr. 7, Wiesbaden 1958. Bömer kennzeichnet den Doppelcharakter der *collegia* vom Aspekt der Sklavenhalter aus, nennt den Compitalkult ein „halbamtliches Ventil" (S. 411) und bemerkt: „Diese Tendenz zur Unterwanderung und zum politischen Mißbrauch der *collegia* argwöhnten die Behörden seit dem Bacchanalienskandal, und dieser Argwohn bestand unvermindert noch zur Zeit Trajans ... es ist daher wohl verständlich, daß die Obrigkeit zu solchen Radikalmaßnahmen greift." (S. 410).

www.cimec.ro

des großen Sklavenkrieges 73—71 v.u.Z. waren zudem bewußte und besonders aktive Vertreter der Klasse ums Leben gekommen. Das Mißlingen der Befreiungsversuche mußte in den Augen derer, die sie erlebt und überlebt hatten, eine enttäuschende, abschreckende Wirkung haben. Das Verbot der Collegien nahm der städtischen Sklavenschaft eine wichtige Waffe der Unterdrückten, die Organisation, aus der Hand. Der Zustrom von Neuversklavten mit der frischen Erinnerung an die Zeit der Freiheit ließ nach; in einiger Beziehung wurde die Behandlung der nichtrevolutionären Sklavenschaft besser (vgl. Anm. 4, S. 207). Nicht aus einer irgendwie gearteten Veranlagung zur Devotion und Korruptheit, sondern aus diesen ganz besonderen sozialen und politischen Umständen, aus der Gesamtheit der materiellen und ideellen Bedingungen ihrer Zeit muß man die Deklassierung der römischen Sklaven zu erklären suchen.

Während des Prinzipats hören wir nicht mehr von Sklavenerhebungen. Dennoch sollte man die negativen Seiten der geschilderten Vorgänge nicht zu stark bewerten. Denn die Kämpfe, an denen Sklaven und Freigelassene keinen geringen Anteil hatten, haben die Krise der römischen Gesellschaft vertieft, und damit gingen sie ein in den widersprüchlichen vielfältigen Strom, der sich in der Richtung des gesellschaftlichen Fortschritts bewegt.

SIGLEN

BMC — Coins of the Roman Empire in the British Museum
CAH — The Cambridge Ancient History
CIL — Corpus Inscriptionum Latinarum
DEAR — E. Ruggiero, Dizionario Epigrafico di Antichità Romane
ESAR — T. Frank, An Economic Survey of Ancient Rome, 6 Bde
RE — F. Pauly-G. Wissowa, Real-Enzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft

www.cimec.ro

www.cimec.ro

PRIVIRE ASUPRA CĂRȚII A II-A A ENEIDEI

DE

G. GUȚU

Observațiile de analiză literară, pe care le încerc mai jos, au drept scop să ajute pe admiratorul lui Vergilius, specialist sau nespecialist, a pricepe mai bine și a adînci farmecul cu care poetul mantovan mîngîie și înalță pe cultivatorii lui. Nu este vorba aci de acel gen de studii, prea numeroase, ai căror autori dau sfaturi lui Vergilius — un exemplu în această privință e cartea lui Cartault: *L'art de Virgile dans l'Enéide* — sau fac reproșuri unei opere neterminate, pe care poetul, dintr-o prea înaltă conștiință artistică, o condamnase pieirii, și nici de acele nenumărate lucrări care privesc pe Vergilius ca și cum ar fi fost orice altceva decît poet.

Un vechi cititor al lui Vergilius notează unele observații mai generale, care ar putea folosi și altora. Deocamdată, despre cartea a II-a a Eneidei.

Povestirea de către Aeneas a căderii Troiei (v. 1—558) are, așa cum poetul o prezintă, toate însușirile unei tragedii narate, nu jucate. Mi se pare că acesta este punctul de vedere central, care ne permite să îmbrățișăm întregul cînt. Nu vom studia aci chipul în care Vergilius cunoștea sau folosea pe tragicii greci (comentariile trimit descori la *Troianele* lui Euripide), ci de modul în care poetul și-a organizat materia. Din nevoia clarității expunerii, fie-mi permis să împrumut vechii retorici[1] cîteva definiții: *Epopoeia est imitatio actionis unius, totius, uerisimilis, felicis, a nobili persona profectae, narratione dramatica et uersu hexametro expressa, quae uiros ad primarias uirtutes excitat.* Și în alt loc: *Est tragoedia imitatio actionis illustris, cum conuersione a fortuna felici in infelicem ad terrorem et commiserationem excitandam.* Iar mai departe: *Neque tragoedia sine hoc lapsu ad infelicitatem cogitari poterit.* Precum vedem, ceea ce deosebește esențial epopeea de tragedie, în afara modului de expunere a întîmplărilor și a altor însușiri specifice, este sfîrșitul: fericit într-una, nefericit în cealaltă.

Ce este oare cartea a II-a decît povestirea unei înfrîngeri, a căderii Troiei, cădere întrupată, în momentul culminant al catastrofei, în moartea regelui ei, a lui Priamus?

---

[1] *Institutiones ad eloquentiam*, pars posterior, Budae, 1787.

www.cimec.ro

Aeneas nu se înfățișează reginei ca eroul fericitelor izbînzi, ci ca suferitorul tragic, a cărui soartă, a lui și a cetății, umple de milă și groază pe auditor:

Infandum, regina, iubes renouare *dolorem*
Troianas ut opes et *lamentabile* regnum
Eruerint Danai; quaeque ipse *miserrima* uidi,
Et quorum pars magna fui.

Pateticul întîmplărilor e sporit și de faptul că povestirea lor nu o face poetul, ci eroul în jurul căruia se concentrează acțiunea, Aeneas. Dacă ele nu sînt retrăite prin acțiune, ca în tragedie, ele sînt povestite la persoana I, ceea ce le sporește interesul și puterea de impresionare.

Richard Heinze observă, în *Vergils epische Technik*[1], ce mare avantaj artistic în privința concentrării cîștiga Vergilius atunci cînd, reluînd, povestită de către un troian de astădată, această *Illiupersis*, făcea « dintr-o suită de scene care nu s-ar fi putut ține împreună o unitate care corespundea idealului vergilian de compoziție ». Justă observație, la care se adaugă că, strîngînd tot ce se petrecea în atîtea părți ale Troiei în jurul unui singur om și punîndu-l pe acesta însuși să povestească cele întîmplate, puterea dramatică, concentrată într-un personaj, care este povestitor și actor totodată și de care depinde soarta întregii cetăți, sporește considerabil.

Ca în tragedie, asistăm tot timpul la lupta binelui, a virtuților, a inocenței cu forța copleșitoare a destinului; de aci mai ales, din conștiința nevinovăției personajelor și la privelișteа suferințelor lor fără seamăn, sentimentul de groază și milă, propriu tragediei. Cînd Laocoon apare, îl vedem coborînd în goană (*summa decurrit ab arce*), aprins de mînie (*ardens*), neputîndu-și stăpîni indignarea față de nebunia *(insania)* pe care nenorociții lui concetățeni *(O, miseri ciues!)*, care n-au învățat nimic despre viclenia grecilor, sînt gata s-o comită. El nu știe în ce anume stă viclenia, dar îi cunoaște pe greci; spirit lucid, a dobîndit din experiență convingerea că dușmanii sînt în stare să înșele chiar pe zei, necum pe niște oameni fără de minte. Arzătoare iubire de patrie, curaj cetățenesc, pietate față de zei, iubire gata de sacrificiu pentru copii, nobilă violență contra înșelătoriei, a vicleniei — *sic fatus ualidis ingentem uiribus hastam... contorsit* — iată virtuțile lui Laocoon. Urmarea? Este izbit de zei, chiar în momentul cînd ședea în fața altarelor, își vede mai întîi copiii înfășurați în nodurile balaurilor, apoi el însuși, sărind în ajutor, este înșfăcat și înlănțuit. Sforțări deznădăjduite, bentițele mînjite de balele șerpilor, mugetele celui învins, în tot moartea năprasnică, precedată de cele mai mari suferințe fizice și morale, fiindcă-și arătase iubirea de patrie și de adevăr. Sentimentul tragic, groaza și mila, zguduie pe cititor ca în cele mai tulburătoare tragedii ale lui Sofocle, un *Oedip Rege* sau *Antigona*, și el rezultă dintr-o povestire de o admirabilă concentrare. Balaurii se tîrăsc liniștiți spre cetățuie (trei spondei gravi ne-o arată: *At gemini lapsu delubra ad summa draconeș...*) și se opresc la picioarele statuii zeiței, culcîndu-se ghiftuiți sub scutul rotat: erau instrumente ale divinității împotriva vinovatului. Oamenii, pe care voise să-i smulgă rătăcirii și să-i salveze, condamnă și ei acum pe nelegiuit. Iar crima de care-l învinuiesc e impietatea față de zei:

et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt, sacrum qui cuspide robur
Laeserit et tergo scelerata m intorserit hastam.

[1] Leipzig—Berlin, 1928, p. 4.

www.cimec.ro

Se știe că fragmentul Laocoon, de-abia început, este întrerupt de celălalt fragment, tot atît de magistral lucrat, fragmentul Sinon, care înseamnă victoria minciunii, a vicleniei împotriva bunei-credințe a troienilor și generozității lui Priamus, victima supremă a nopții de pomină [1]. Nu este vorba de binecunoscutul procedeu de suspendare a unei acțiuni spre a atîța curiozitatea lectorului. Întrepătrunderea celor două episoade ne face să asistăm în același timp [2] la victoria sperjurului și la moartea nevinovatului. Sentimentul tragic pe care-l creează sfîrșitul lui Laocoon este în mintea cititorului concomitent cu cel în care ni se arată victoria înșelătoriei, aducerea calului în cetate.

Diuidimus muros et moenia pandimus urbis.
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subiciunt lapsus et stuppea uincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis; pueri circum innuptaeque puellae
Sacra canunt funemque manu contingere gaudent.

Alaiul sărbătoresc al unor copii și copile nevinovate, care în naivitatea lor sînt fericiți că au putut atinge funia sfințită, încununează ambele episoade. Viclenia și sperjurul lui Sinon învinsese cinstea și generozitatea troienilor, dar aceasta pe un plan omenesc; moartea lui Laocoon consfințește și încoronează ticăloșia cu pompa procesiunii religioase. Ironia tragică a situațiilor, aici ca și-n alte locuri ale acestei cărți, îneacă în amarul ei orice gînd de răzvrătire morală a cititorului. Poetul ne chinuie, ne îndurerează și nu ne lasă măcar putința indignării ușurătoare: se împlinește voia zeilor [3].

O altă observație asupra caracterului dramatic al cărții a II-a privește rapiditatea succedării evenimentelor. Sînt comentatori care-și pun la fiecare pas întrebarea: « cînd ne-a spus Vergilius cutare lucru, de unde știm ceea ce aflăm de-abia acum », și pun pe seama fie a neglijenței autorului, fie a neterminării operei ceea ce poetul lăsase pe seama înțelegerii literare a cititorilor săi [4]. Rapiditatea succesiunii evenimentelor este cerută de nevoia concentrării. Aceasta cere, la rîndu-i, ca în orice dramă antică, respectarea regulii celor trei unități. Am văzut cum, punînd pe Aeneas să povestească ceea ce el făcuse sau văzuse și lăsînd la o parte tot ce se mai petrecuse în Troia, Vergilius înlătură primejdia dispersiunii și asigură într-o privință unitatea de acțiune. Sensul dat evenimentelor, înlănțuirea, gradația și precipitarea lor către catastrofă vor duce la același scop. În mod natural, se respectă și unitatea de timp și loc: evenimentele povestite în cartea a II-a se petrec în 24 de ore și în același loc. Pentru a explica rapiditatea povestirii, chiar de la începutul

[1] Am urmărit în acest studiu mai ales structura dramatic-epică a cărții a II-a. O remarcabilă analiză a stărilor de suflet ale personajelor face Gino Funaioli în « *Il secondo canto dell'Eneide* » *(Studi di letteratura antica*, 1958).

[2] R. Heinze face observația, *op. cit.*, p. 20, că Quintus din Smyrna înfățișa ambele episoade succesiv; e tocmai deosebirea dintre o tratare epică simplă și o tratare dramatică, dintre un talent mediocru și intuiția unui poet de geniu. Cartault, *op. cit.*, vol. I, p. 184 reproșează lui Vergilius că a fracționat povestirea cu Laocoon și ajunge la concluzii fanteziste în privința redactării: nu înțelege rostul scindării și se dedă la ipoteze gratuite.

[3] Dacă Laocoon este fratele lui Anchises, cum adnotează Benoist *(Aen.*, II, 41), nu putem admira destul tactul literar al lui Vergilius, care-l face pe Aeneas să treacă sub tăcere un amănunt personal care ar fi redus din patetismul povestirii.

[4] « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire » (Voltaire).

www.cimec.ro

cărții, Aeneas, scuzîndu-se, anunță că va povesti pe scurt *(breuiter)* ultima luptă a Troiei *(supremum laborem)*. Pe scurt, într-adevăr, și aceasta cere cititorului un zbor mai înalt și comentatorului un pas mai sprinten.

Avem pînă acum ceea ce, în arhitectura unei drame, retorica mai veche numea *nexus (pars prior fabulae)*. Urmează acum *ea pars ubi fortunae commutatio incipit* sau, după aceeași terminologie, *solutio*.

Trecerea e marcată prin antiteza dintre bucuria sărbătorească a zilei și noaptea grea ce învăluie totul, noaptea grozăviilor:

> Vertitur interea caelum et ruit Oceano nox,
> Inuoluens umbra magna terramque polumque
> Myrmidonumque dolos.

Aci comentatorul se va grăbi să ne informeze că versul e luat din Homer sau din Ennius, că se găsește și la Lucretius, neînțelegînd că poezia nu se face din cîrpeli și că, precum spunea Delille [1], « niciodată Vergilius nu e mai original ca atunci cînd imită ». El nu ne va spune nimic despre ironia amară, prevestitoare a nenorocirilor, pe care o sugerează *Myrmidonumque dolos*: cerul se rotește, din occan se coboară o noapte care învăluie în umbra-i uriașă și pămîntul și văzduhul și, vai, și vicleniile grecilor. Cînd Macrobius în *Saturnaliile* lui (lib. IV, V) arăta împrumuturile lui Vergilius din Homer, Ennius etc., el nu făcea niciodată aceasta spre scăderea numelui poetului; cu tot spiritul lui mediocru, el vedea bine cîte și cît de diferite materiale sînt topite în această construcție care poartă într-însa tezaurul poeziei și științei timpului dinaintea ei.

După o zi atît de bogată în întîmplări, terminată cu serbări și veselie, căci lungul război se încheiase, troienii se răspîndesc obosiți pe la casele lor. Orașul amuțește; cetatea doarme « îngropată în somn și vin ». Doar grecii sînt treji. Flota lor lunecă în desăvîrșită ordine *(instructis nauibus)* și tăcere *(per amica silentia lunae)* de la Tenedos. Noaptea-i învăluie, luna complice îi călăuzește: totul le este prielnic. Vasul de comandă dă semnalul, Sinon deschide calul, cei coborîți ucid pe paznicii porților, cetele grecești se unesc. Totul e povestit cu acea rapiditate caracteristică lui Vergilius în această carte, proprie lunecării evenimentelor spre nenorocire. Aci însă cursul lor e întrerupt de visul lui Aeneas, apariția lui Hector, viteazul Troiei, *lux Dardaniae*, dar nu biruitorul de altădată, ci rănit, cu părul năclăit în sînge, barba murdară, cu picioarele umflate, străpunse de curele. Venind din altă lume, Hector poruncește prietenului de arme, singurul sprijin al Troiei, condamnată pieirii, să fugă (cu aceasta începe: *Heu, fuge, nate dea...*) și să ia cu sine pe zeii cetății și focul sacru, căutîndu-le un nou sălaș:

> Sacra suosque tibi commendat Troia penates;
> Hos cape fatorum comites, his moenia quaere.

Aeneas primește o sacră misiune. Fuga lui nu e o lașă părăsire a luptei. Heinze se întreabă [2] care e rostul acestei apariții aici și-i găsește o îndoită motivare: Este o pregătire a ceea ce va urma de cea mai mare importanță: « nu numai fiindcă așa, zice el, zugrăvirea nopții măcelului începe cu o patetică scenă, care cuprinde într-un tablou plastic esențialul evenimentelor următoare și pune dintr-o dată pe

[1] Prefața la trad. *Eneidei*, p. 36.
[2] R. Heinze, *op. cit.*, p. 26.

www.cimec.ro

cititor în starea sufletească ce trebuie să urmeze acestor întîmplări », dar și fiindcă fuga lui Aeneas nu poate să apară ca pornită din instinctul de conservare, ci ca o sacră datorie, iar această părăsire a cîmpului de luptă nimeni nu i-o putea comanda mai bine ca Hector. Heinze înclină să creadă că acest ultim motiv, care punea pe Aeneas, strămoșul vitejiei romane, la adăpostul oricărei interpretări neconvenabile, este cel care a atîrnat mai greu pentru Vergilius. Toate acestea pot fi; e greu să distingem ceea ce fericita intuiție a comandat unui poet de geniu. Dar, ca să revenim la comparația cu tragedia, nimic nu slăbește, și după acest vis, lupta eroului cu destinul fixat de zei. Eroismul lui Aeneas nu e în relație cu șansele succesului. Onoarea îi comandă să lupte în condiții desperate. Moartea ar fi o ușurare, personală însă; Aeneas are o misiune care-l depășește:

Arma amens capio; nec sat rationis in armis,
Sed glomerare manum bello et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi; furor iraque mentem
Praecipitant pulchrumque mori succurit in mentem.

Visul este confirmat de două fapte: trezit din somn de zgomotul armelor, Aeneas *vede* de pe acoperișul casei sale orașul cuprins de flăcări, imagine globală pe care Vergilius o redă, ca să renunțe la o descriere ce ar dilua și întîrzia, prin comparația cu holda mistuită de focul întețit de vînt sau cu torentul de munte ce distruge totul. Cele două, trei notații particulare: prăbușirea casei lui Deiphobus, a lui Ucalegon din vecinătate, valurile sigeice lucind, cît vede ochiul, de para focului sporesc efectul. Apoi Aeneas *aude* din gura lui Panthus, preot al lui Apollo, explicația. Cuvintele acestuia confirmă cele spuse de Hector în vis:

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniae. Fuimus Troes; fuit Ilium et ingens
Gloria Teucrorum.

Urmează lămuriri mai amănunțite, care, cu cît înfățișează mai desperată situația, cu atît îndîrjesc pe Aeneas în hotărîrea luptei:

In flammas et arma uocor, quo tristis Erinys,
Quo fremitus uocat.

După un tablou general al orașului — peste tot jale, groază, moarte — ni se înfățișează peripețiile mai însemnate ale luptei finale. Ele se reduc la trei, reprezentate prin moartea lui Androgeus, a lui Coroebus, și, în fine, a lui Priamus, într-o gradație dramatică ce încordează interesul pînă la maximum. Spre a evita monotonia și spre a face cît mai patetic sfîrșitul lui Priamus în cea de-a treia luptă, care este și deplina *conuersio fortunae*, Vergilius avea nevoie ca prima luptă să se termine în avantajul troienilor, aprinzînd chiar și în aceste suflete desperate o nouă nădejde. Cunoaștem amănuntele. Pe întuneric Androgeos cade peste grupul luptătorilor conduși de Aeneas și, crezîndu-i greci, îi mustră pentru zăbava lor; neprimind nici un răspuns, simte că a căzut în mijlocul dușmanilor, dar prea tîrziu: e ucis, el și tovarășii lui. Încurajați de acest succes — *adspirat primo Fortuna labori* — troienii îmbracă armele grecilor, crezînd că pot folosi mijloacele acestora. *Dolus an uirtus quis in hoste requirat?* zice Coroebus. Acțiunea e încununată de succes: mulți danai pier în luptă, alții fug la corăbii, alții se urcă în cal. Dar istețimea și vitejia nu pot nimic împotriva voii zeilor. Și cu aceasta se trece la cea de-a doua luptă, care sfîrșește cu moartea lui Coroebus.

www.cimec.ro

E logodnicul Cassandrei, tînărul care venise la Troia, ca să dea ajutor lui Priamus. Văzîndu-și logodnica prinsă de greci, cu mîinile în lanțuri, înălțînd zadarnic ochii spre cer *(Ad caelum tendens ardentia lumina frustra)*, tînărul se aruncă, urmat de Aeneas și de toți tovarășii lui, asupra răpitorilor, dezrobindu-și iubita. Dar vitejii sînt copleșiți atît de săgețile troienilor, care-i iau drept greci, cît și de armele grecilor, care-i recunoscuseră. Cad în această încăierare mai întîi Coroebus, apoi alți viteji, printre care și Panthus, preotul lui Apollo. Indignarea la vederea iubitei în lanțuri covîrșise simțul conservării: un tînăr generos care piere din cauza avîntului său nobil.

Urmează moartea lui Priamus. Este ultima și este aceea în care arta lui Vergilius atinge punctul culminant al pateticului: regele reprezintă Troia; căderea lui va fi căderea Troiei. Apare acum pentru prima oară Pyrrhus Neoptolemus, fiul lui Achilles, comparat cu șarpele care, după ce a stat toată iarna amorțit, hrănit cu ierburi otrăvite, se înalță acum strălucitor la soare. Și aici, comparația scutește pe poet de o descriere care ar fi risipit atenția și diminuat impresia. Priamus, împovărat de ani și lipsit de orice ajutor — regele cu 50 de fii și 50 de fiice nu are în jur decît femei care aleargă îngrozite prin palat și nu-și caută scăparea decît la altarele zeilor — părăsind, mustrat de Hecuba, armele tinereții, își găsește resemnat același refugiu, așteptînd împlinirea voii zeilor. El nu se arată în calea lui Pyrrhus decît atunci cînd Polites, fiul lui, fugărit prin sălile palatului de feciorul lui Achile, se prăbușește într-un lac de sînge la picioarele părintelui: durerea și indignarea covîrșesc resemnarea. Moartea lui Priamus, descrisă cu preciziune de Vergilius, care altminteri evită amănuntele de acest fel [1], ne îngrozește. Pyrrhus tîrăște de păr prin sîngele copilului pe bătrîn pînă în fața altarului și acolo îl ucide. Mîndrul stăpîn al atîtor popoare nu mai e decît un leș fără cap, azvîrlit pe țărm, neîngropat: *sine nomine corpus.*

Toate evenimentele care s-au desfășurat pînă aci stau sub semnul nefericirii. Ele sînt o continuă alunecare în nenorocire, *lapsus ad infelicitatem*, începînd cu nenorocirea unui singur om, moartea lui Laocoon, și sfîrșind cu nefericirea generală, prăbușirea cetății, întrupată în moartea lui Priamus, punctul final al catastrofei. Cititorul urmărește îngrozit și mișcat de compasiune suferințele la care sînt supuși oameni ce întrupează cele mai înalte virtuți, victime ale unei soarte de neînțeles, ce sfarmă tot ce-i ales și nobil. Sufletul lui este din ce în ce mai îndurerat. Gîndul care-l stăpînește este gîndul tragic: suferința și rușinea sînt partea celor buni. Și ca nici o mîngîiere să nu fie posibilă, aceste suferințe sînt voite de zei.

De aci pînă la finele cărții, oricît de grele ar mai fi încercările ce stau în calea lui Aeneas, ele sînt învinse; evenimentele se desfășoară sub semnul speranței într-un sfîrșit unde se poate întrezări izbînda. Revenim la climatul moral al epopeii. În lupta sa, eroul poate avea înfrîngeri și căderi, dar el se ridică deasupra lor; sforțările lui nu sînt zadarnice. Victoria, dobîndită cu greu, încununează virtutea, la virtú; viața învinge. Este sentimentul îmbărbătător pe care-l creează epopeea, sentiment care *uiros ad primarias uirtutes excitat.*

În viața de toate zilele, spectatorul unei tragedii trăiește împreună cu suferitorul tragic durerea nefericirii nedrepte, dar el nu poate suferi prea mult această stare deprimantă. Spiritul lui se liberează încet, încet, de sub povara nefericirii, revine ușor trist, dar parcă ușurat la ocupațiile obișnuite, se întoarce, după furtuna

[1] Chiar în acest cînt cititorul nu vede pe Laocoon murind.

www.cimec.ro

care-l zbuciumase, la rosturile vieții proprii, ce-l mînă înainte. Această eliberare treptată de sub semnul nefericirii tragice e reprezentată de restul cărții a II-a, de la v. 559 pînă la sfîrșit. Troia căzuse, dar Aeneas are o misiune sacră, ce-i fusese încredințată de zei, el are un tată, un fiu, o soție, ființe uitate în desperarea luptei, față de care are datorii, care pot da un sens vieții lui, o țintă sforțărilor lui.

At me tum primum saeuus circumstetit horror.
Obstipui, subiit cari genitoris imago,
Ut regem aequaeuum crudeli uulnere uidi
Vitam exhalantem; subiit deserta Creusa,
Et direpta domus et parui casus Iuli.

Împrejurarea care decide, în sfîrșit, întoarcerea lui Aeneas către misiunea și îndatoririle lui și-i arată zădărnicia luptei la Troia este apariția Venerei, mama sa, în momentul în care, dînd curs setei de răzbunare, ar fi voit să ucidă pe Helena — *Troiae et patriae communis Erinys* — ce se ascunsese de frica și a troienilor și a grecilor lîngă un altar. Venus apare în întreaga-i strălucire *(refulsit)*, așa cum numai zeilor li se arăta, și-și oprește fiul de la un act nedrept și dezonorant, îndemnîndu-l să vadă mai degrabă de ai lui, pe care în furia luptei îi dase uitării. Nu-i vorba aci de merit sau vină; nici Helena, nici Paris nu au adus prăbușirea Troiei; zeii înșiși: Iupiter, Iuno, Neptun, Pallas lucrează la năruirea ei. E ceea ce Aeneas vede singur, după ce mamă-sa îi smulge de pe ochi ceața ce acopere vederea muritorilor. Ordinul Venerei este unul singur:

Eripe nate fugam finemque impone labori.

El amintește pe-al lui Hector *(Heu, fuge, nate dea...)*, dar într-o atmosferă cu totul alta. Acolo, un erou înfrînt, ce apărea într-o stare de plîns și, venind din altă lume, voia parcă să-și facă ultima datorie, pe care, cu sacrificiul vieții, n-o putuse împlini. La acel moment a asculta de acel vis urît ar fi fost pentru Aeneas o rușine. Acum, după atîtea lupte viteze, după ce aproape toți tovarășii muriseră sau îl părăsiseră (v. 565 *Deseruere omnes defessi...* și v. 567 *Iamque adeo super unus eram...*) apariția Venerei aprinde din nou în sufletul lui speranța. Există un port al salvării, către care zeița îl va conduce *(Nusquam abero et tutum patrio te limine sistam)*. Se deschid drumuri noi. La Troia totul e sfîrșit. O arată ultima privire pe care Aeneas o aruncă asupra cetății în flăcări și comparația cu ulmul, care se prăbușește de pe vîrful muntelui sub lovituri de secure [1]:

Ac ueluti summis antiquam in montibus ornum,
Cum ferro accisam crebris bipennibus instant
Eruere agricolae certatim; illa usque minatur

[1] Cartault, *op. cit.*, vol. I, p. 200, care la p. 185 afirma irespectuos că « Virgil trișează puțin », căci Dido ar fi vrut să asculte isprăvile lui Aeneas, pe cînd el povestește căderea Ilionului, nu înțelege nici rostul acestei comparații « qui est belle en elle-même, mais qui rapetisse les choses dont nous venons d'être témoins ». Tissot în *Études sur Virgile*, tentat cînd și cînd de spiritul șicanier, dar în general cu un admirabil simț literar, observa la p. 108: « Ordinairement la comparaison relève un objet, parce qu'elle paraît plus grande que lui... Ici cet ordre semble renversé. Qu'est en effet qu'un arbre déraciné qui tombe, auprès d'une vaste cité qui s'abîme? Mais regardons les choses de plus près et nous reconnaîtrons l'art de Virgile dans les effets merveilleux qu'il produit ». Deși recunoaște că efectul comparației este minunat, Tissot nu sesizează cauza acestui efect. Ea stă în puterea de concentrare: un ulm din creștetul muntelui, care se clatină sub lovituri de secure și, în sfîrșit, răzbit, se prăbușește în prăpastie, intensifică prin limitare ideea prăbușirii orașului întreg și o potențează la maximum, tocmai fiindcă o condensase într-o singură imagine.

www.cimec.ro

Et tremefacta comam concusso uertice nutat,
Vulneribus donec paulatim euicta supremum
Congemuit traxitque iugis auulsa ruinam.

(Fie-mi permis a transcrie aci frumoasa traducere, făcută de T.A. Naum [1].

Se surpă Troia lui Neptun, întocmai
Ca ulmul cel bătrîn, cînd, sus, la munte
Încep să-l taie cu securi lemnarii
Și pe-ntrecute s-opintesc să-l darme.
El amenință tot mereu și frunza
Și-o tremură și, zguduit, din creștet
Se cumpănește, pînă ce cu-ncetul
E biruit de răni și-atuncea scoate
Cel de pe urmă gemet și din vîrful
De munte smuls, în vale se răstoarnă).

Întîmplările care urmează intră în albia povestirii epice. Oricîte piedici sau dureri mai încearcă Aeneas — refuzul lui Anchises de a părăsi Troia, pierderea Creusei — ele sînt învinse. Zeii intervin acum în sprijinul lui Aeneas. De aci apelul, în această parte, al poetului la miraculos, care în partea dramatică a cîntului aproape lipsise: para de foc din jurul capului lui Iulus și tunetul venit din stînga, semne de bun augur, care hotărăsc pe Aeneas să primească a fugi din Troia, sau dispariția Creusei și, apoi, prevestirea amănunțită a viitorului ce așteaptă pe fugari (v. 780—784). Evenimentele luînd un caracter epic, poetul folosește mijloacele obișnuite ale epopeii; pe de altă parte, nădejdile firave ce renășteau aveau nevoie de un mai puternic temei.

În afară de aceasta, se adaugă, ici și colo, în această parte ultimă a cîntului, acea poezie a sentimentelor familiale, care ne prezintă pe erou în rolul omului obișnuit, și, după încordarea dramatică anterioară, arată că viața își reia cursul.

Micul Iulus ține strîns de mînă pe tată-său, ca să nu se piardă, și-l urmează cu pași mărunței și neegali:

dextrae se paruus Iulus
Implicuit sequiturque patrem non passibus aequis.

Tatăl, pe care în luptă nimic nu-l înfricoșa, pășește acum *per opaca locorum*, înfiorat la orice adiere de grija pentru Iulus și Anchises:

Nunc omnes terrent aurae, sonus excitat omnis
Suspensum et pariter comitique onerique timentem.

Furtuna se potolise. Mîndrul Ilion zace la pămînt, fumegînd. La porțile Troiei fac acum de strajă grecii. Troenii care mai scăpaseră din acest prăpăd: bărbați, femei, copii se adună — *miserabile uulgus* — la țărm, gata să înfrunte marea în căutarea altui pămînt. Noaptea de pomină se sfîrșise. Pe Ida răsărea luceafărul: se lumina de ziuă.

[1] Vergiliu, *Eneida*, 1941.

www.cimec.ro

АНАЛИЗ II КНИГИ *ЭНЕИДЫ*

РЕЗЮМЕ

При анализе драматическо-эпической структуры второй книги *Энеиды* выделяются две большие части: первая, повествованная трагедия (ст. I—558), падение Трои; вторая, возвращение к эпической атмосфере (ст 559—до конца), уход из Трои.

Драматический характер придает первой части:

а) трагическое чувство, сострадание и страх при виде поражения добродетели и невинности в борьбе с подавляющей силой судьбы;

б) направление событий к катастрофе *(conuersio fortunae ad infelicitatem);*

в) соблюдение трех единств: единства места и времени, требуемого самим сюжетом, единства действия, достигнутого сосредоточением событий вокруг одного человека (Энея), который одновременно является и действующим лицом и повествователем, что концентрирует факты и придает им драматичный характер. Оживление надежд, благоприятное вмешательство богов, поэзия семейных чувст, которая, ослабляя напряжение, показывает, что жизнь вновь входит в свое обычное русло — все это порождает эпическую атмосферу.

COUP D'ŒIL SUR LE SECOND LIVRE DE L'ÉNÉIDE

RÉSUMÉ

En analysant la structure dramatico-épique du II-ème chant de l'Énéide, on peut distinguer deux grandes parties: 1. une tragédie narrée (vv.1—558), la chute de Troie et 2. le retour au climat épique (vv. 559 jusqu'à la fin), l'abandon de Troie. Ce qui imprime à la première partie le caractère dramatique ce sont: *a)* le sentiment tragique, pitié et terreur, créé par la vue de la défaite du bien, de l'innocence, en lutte avec la force inexorable du destin; *b)* le déroulement des événements vers la catastrophe *(conuersio fortunae ad infelicitatem)*; *c)* l'égard pour les trois unités traditionnelles: celles de lieu et de temps imposées par le sujet même, celle d'action par la concentration des événements autour d'un seul homme, Énée, héros de l'action et narrateur en même temps, ce qui concentre et dramatise les faits.

Le climat épique se réalise par la renaissance des espérances, l'intervention favorable des dieux, la poésie des sentiments familiaux qui, en affaiblissant la tension antérieure, montrent que la vie reprend son cours.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ASPECTE IDEOLOGICE ÎN LITERATURA LATINĂ A EPOCII LUI NERO

DE

E. CIZEK

În dezvoltarea literelor latine, domnia lui Nero reprezintă o epocă de înflorire a filozofiei. Aceasta numără mulți adepți și influențează toate scrierile vremii [1]. Filozofia pătrunde în aproape toate sferele de activitate și pretinde să călăuzească pretutindeni pașii oamenilor. Dezvoltarea sa este în bună măsură efectul creșterii însemnătății ideologiei ca armă de luptă politică.

Constatînd difuzarea ideilor politice elenistice, a teoriilor politice cinice și stoice, a doctrinelor neopitagoreice și presupunînd chiar vehicularea unor concepții indiene și persane [2], cercetătorii burghezi au acordat o importanță exagerată influențelor grecești și orientale asupra ideologiei epocii. Fără a nega înrîurirea elenismului asupra acestei perioade din evoluția culturii romane, vom susține că este mult mai important a lua în considerare originile politice și social-economice ale ideilor timpului, condițiile istorice concrete în care se dezvoltă ele, decît îndepărtatele lor surse grecești și eventual orientale. Cu toate că nu ne propunem o asemenea cercetare, semnalăm, că, fie și într-o asemenea perioadă de înflorire a elenismului, rolul fondului roman a fost probabil de primă însemnătate. S-au reliefat deja prețuirea deosebită de care se bucura pe atunci un Vergiliu și unele ecouri ale creațiilor vergiliene în producția literară a deceniilor al șaselea și al șaptelea din cel dintîi veac al erei noastre [3].

Dacă ideile politice, proiectele de doctrine, noile tendințe ideologice nu puteau fi expuse unor dezbateri publice, e probabil că ele erau discutate în întruniri particulare la care participau oameni politici și scriitori. În legătură cu dezbaterea problemelor vremii și aspectelor etice ale acestora în asemenea reuniuni private, întîlnim la Tacit o mărturie prețioasă într-un discurs atribuit împăratului Tiberiu. Demas-

[1] Constant Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, Paris, 1886, p. 3, 8, 103; Augusto Rostagni, *Storia della letteratura latina*, Torino, 1955, p. 343; Henry Bardon, *La littérature latine inconnue*, Paris, 1956, vol. II, p. 173.

[2] E. R. Goodenough, *The political philosophy of the Hellenistic Kingship*, Yale Classic. Studies I (1928), p. 55 și urm.; Rostovzev, *Storia economica e sociale dell'Impero Romano*, Firenze, p. 131.

[3] Italo Lana, *Lucio Anneo Seneca*, Torino, 1955, p. 257.

www.cimec.ro

cînd creşterea excesivă a luxului, bătrînul *princeps* observă că diferitele abuzuri de acest fel sînt dezbătute şi incriminate *in conuiuiis et circulis* [1]. În asemenea întruniri căpătau consistenţă poziţiile ideologice ale epocii. Participarea literaţilor impunea şi discutarea unor principii filozofice sau a unor opinii literare, dar dezbaterile treceau de multe ori la concepţii politice. Ele se desfăşurau la locuinţele unor personalităţi marcante ale vremii, în jurul cărora ajung să se formeze un fel de cercuri, de grupuri politico-culturale [2]. *Analele* lui Tacit ne oferă şi pentru aceasta un testimoniu valoros. Ele se încheie tocmai cu înfăţişarea unei reuniuni ţinute în grădina lui Thrasea. Sentinţa procesului ce-i fusese intentat este aşteptată — pe lîngă Thrasea — de bărbaţi şi femei vestite printre care şi filozoful Demetrius. Se discută mai ales despre natura sufletului, dar, poate, şi despre politică [3].

Asemenea întruniri aveau loc mai ales la locuinţele aristocraţiei şi cercurile care luau astfel naştere promovau mai ales interesele acestei pături. Oamenii de cultură care luau parte la astfel de întîlniri, aparţineau şi ei în special aristocraţiei. Dar pe de o parte la aceste reuniuni asistau şi literaţi proveniţi din straturile modeste ale societăţii, iar pe de altă parte unele întruniri aveau loc şi la alte nivele sociale. Dion din Prusa oferă o preţioasă mărturie, care trebuie utilizată desigur *mutatis mutandis* [4]. El împarte pe filozofi în patru categorii: cei care nu dau lecţii, profesori care predau într-un loc fix unui efectiv stabil de învăţăcei, dascăli ambulanţi de înţelepciune şi filozofi ai răspîntiilor, în special cinici [5].

Din prima categorie făceau parte şi acei aristocraţi care se ocupau de filozofie, dar nu dădeau lecţii contra cost, şi deci nu trăiau din filozofie.

Profesorii de filozofie şi de alte îndeletniciri intelectuale erau foarte numeroşi. Cei mai mulţi erau greci sau se formaseră la şcoala elenismului. Deşi ei nu încredinţau scrisului învăţătura lor, esenţialmente practică de altfel [6], influenţa lor trebuie să fi fost importantă. Cu toate că n-au participat direct la viaţa publică, unii dintre ei au adoptat o atitudine politică, care putea avea repercusiuni concrete. Astfel se explică exilarea în 65 a unui Musonius Rufus sau Verginius Flavus (Nero era îndeobşte binevoitor cu dascălii de cultură !). Nu poate exista îndoială că aceşti profesori se ataşau diferitelor pături aristocratice, dintre care se recruta majoritatea elevilor şi că ajungeau să exprime interesele lor. Din rîndurile lor au pornit mare parte din pamfletele opoziţioniste, difuzate în deceniul al şaptelea din secolul I. Unii dintre aceşti profesori n-aveau domiciliu fix, ci străbăteau oraşele şi îşi instruiau elevii ocazional, cîştigîndu-şi pîinea azi într-un loc, mîine în alt loc.

Umilii filozofi ai răspîntiilor, ai străzilor locuite şi străbătute de sărăcime, se disting destul de greu de aceşti profesori ambulanţi de înţelepciune. Deosebirea constă mai cu seamă în auditoriul lor şi deci, cel puţin uneori, în conţinutul ideilor profesate. Dion ne spune că aceşti filozofi ai răspîntiilor se recrutau în special dintre cinici, că îşi propovăduiau ideile într-o formă accesibilă, presărînd expunerile cu

---

[1] Tacit, *Ann.* 3,54; *Nec ignoro in conuiuiis et circulis incusari ista et modum posci*, spune Tiberiu.

[2] Desigur aceasta nu înseamnă că afirmăm existenţa unor cenacluri cu efective permanente bine delimitate.

[3] Tacit, *Ann.* 16, 34.

[4] Dion vorbeşte de un singur oraş şi se referă la o perioadă mai nouă. Credem însă că putem folosi datele lui Dion pentru întreg imperiul şi pentru o epocă mai timpurie. Pasajul lui Dion a fost reliefat şi comentat de Rostovzev, *op. cit.*, p. 132, care însă, se referă la vremea lui Dion.

[5] Dionis Chrysostomi *Orationes*, 32, 7—8—9—10.

[6] Bardon, *op. cit.*, p. 174.

www.cimec.ro

glume, că vorbeau pe la răspîntii şi la intrările templelor unui public compus din sclavi, marinari şi alţi oameni nevoiaşi [1]. Deşi nu e de crezut că aceşti filozofi ai răspîntiilor, tot atît de numeroşi la Roma ca în Orient [2], ar fi propus schimbarea ordinii sociale, învăţăturile lor includeau uneori anumite forme de protest. De aci aprecierea lui Dion că ideile lor sînt primejdioase, produc un mare rău: τοιγαροῦν ἀγαθὸν μὲν οὐδὲν ἐργάζονται, κακὸν δ' ὡς οἷον τε τὸ μέγιστον. Învăţăturile lor puteau avea răsunet [3], căci păturile umile ale populaţiei nu erau lipsite de o anumită cultură [4].

Dacă anumiţi predicatori populari protestau uneori împotriva nedreptăţilor sociale, mulţi se situau la remorca aristocraţiei. Cum am mai afirmat în treacăt, cei mai mulţi predicatori populari profesau filozofia cinică. Dar unii cinici îşi desfăşurau activitatea şi în cercurile aristocratice, constituind adevăraţi intermediari între aristocraţi şi filozofii răspîntiilor, cu care întreţineau legături şi le transmiteau anumite concepţii politice. Un astfel de cinic va fi fost şi Demetrius.

Mărturiile literare, mai ales pentru scurta perioadă care ne interesează, provin din rîndurile aristocraţiei sau apără interesele ei. Acest *excursus* asupra cercurilor, asupra dascălilor de înţelepciune şi predicatorilor populari, care de obicei nu încredinţau scrisului opiniile lor, ne-a fost necesar pentru a reliefa efervescenţa de idei, climatul ideologic în care au apărut producţiile literare. A rezultat, din cele expuse mai sus, că mărturiile literare nu trebuie considerate manifestări singulare, ci că trebuie apreciate ca efectele dezbaterilor semnalate înainte. Sperăm că a reieşit de asemenea şi faptul că oamenii care participau la acele dezbateri, care formau mai sus amintitele cercuri nu reprezentau o forţă socială autonomă, ci exprimau interesele unei anumite categorii sociale.

★

Principiile noului regim au fost dezvăluite de Nero într-o cuvîntare rostită în senat, puţin timp după funeraliile lui Claudiu. În acest veritabil discurs-program, după ce a făgăduit diminuarea influenţei liberţilor şi suprimarea procedurii judiciare *intra cubiculum principis*, tînărul cezar a anunţat că senatul îşi va recăpăta atribuţiile acordate de August, că provinciile senatoriale şi Italia vor fi puse sub controlul curiei şi magistraţilor ei [5]. Tacit adaugă apoi că aceste promisiuni au fost în mare măsură respectate [6]. Dar acest discurs-program a fost compus, după cît se pare, de unul din cei doi sfetnici principali ai lui Nero, şi anume de Seneca [7].

Sursele antice cad de acord să recunoască că în primii ani ai domniei lui Nero statul roman a fost condus de aceşti doi consilieri în perfectă înţelegere şi *ex aequo*. Nu credem că trebuie pusă la îndoială această informaţie [8].

---

[1] Dion, 32, 9: τῶν δὲ κυνικῶν λεγομένων ἐστι μὲν ἐν τῇ πόλει πλῆθος ὀλίγον . . . οὗτοι δὲ ἐν τε τριόδοις καὶ στενωποῖς καὶ πυλῶσιν ἱερῶν ἀγείρουσιν παιδάρια καὶ ναύτας καὶ τοιοῦτον ὄχλον, σχώμματα καὶ πολλὴν σπερμολογίαν συνείροντες.

[2] Rostovzev, *op. cit.*, p. 132—133.

[3] Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie*, Paris, 1927—1928, vol. I, p. 418.

[4] Stau mărturie fragmentele din opera poetică a lui Vergiliu, scrijelate pe ziduri, ca şi numeroasele epitafe în versuri de pe mormintele unor meşteşugari simpli (vezi şi *Istoria universală*, trad. romînă, Bucureşti, 1959, vol II, p. 615).

[5] Tacit, *Ann.*, 13,4; Suetoniu, *Nero*, 10.

[6] Tacit, *Ann.*, 13, 5: *Nec defuit fides, multaque arbitrio senatus constituta sunt.*

[7] Dio Cassius, 61, 3.

[8] Lucrurile sînt foarte limpede puse la punct de Tacit (*Ann.*, 13, 2): *Hi rectores imperatoriae iuuentae et, rarum in societate potentiae, concordes, diuersa arte ex aequo pollebant, Burrus*

www.cimec.ro

Ambii aveau o înrîurire directă asupra lui Nero. Pe lîngă aceasta, ei influenţau mersul treburilor publice prin poziţia ce o deţineau: Burrus ca *praefectus praetorio*, Seneca în calitate de senator şi membru marcant al aşa-numitului *consilium principis* [1].

Desigur pe noi ne interesează în primul rînd Seneca, şi anume ca autor al unor scrieri analizate în paginile următoare. Fără îndoială, fiind membru al senatului, el apăra interesele senatului [2]. Astfel se explică şi programul expus de Nero de a restabili *antiqua munia senatus*. Indiferent de situaţia şi originea lor, senatorii erau solidari între ei faţă de sclavi, sărăcime sau provinciali, faţă de liberţi ca şi împotriva politicii abuzive, despotice şi antisenatoriale preconizată de unii împăraţi.

Marea majoritate a senatorilor aparţineau unor familii recent pătrunse în curie, provenite din rîndurile ordinului ecvestru, aristocraţiei municipale din Italia şi din provincii şi chiar dintre familiile de liberţi [3]. Aceşti senatori proaspeţi îşi apropriaseră însă fără dificultăţi trăsăturile tipice ale mentalităţii ordinului şi apărau cu străşnicie interesele lui. Dar cel puţin unii dintre ei vor fi fost gata să colaboreze cu monarhia, căreia îi datorau situaţia, dacă ea n-ar fi vătămat substanţial privilegiile şi poziţia economică şi socială a senatorilor. E probabil că punctul lor de vedere era împărtăşit şi de mulţi dintre cavalerii înstăriţi. Aceştia se aliau cu senatorii de care erau legaţi, adesea şi prin relaţii de familie [4]. Existau şi senatori care arborau o atitudine aproape permanent opozantă faţă de principat, care vădeau indiferenţă totală faţă de viaţa politică sau afişau o nemulţumire statornică şi evocau fără încetare trecutul îndepărtat, moravurile şi principiile strămoşilor. Această atitudine era în special caracteristică aşa-numiţilor *nobiles*. Prin *nobiles* înţelegem descendenţii familiilor intrate în senat încă în vremea republicii [5].

Cercetătoarea poloneză Iza Bieżunska-Małowist consideră că Seneca exprima interesele şi opiniile vechii *nobilitas*, deşi provenea din rîndurile aristocraţiei pro-

---

militaribus curis et seueritate morum, Seneca praeceptis eloquentiae et comitate honesta iuuantes inuicem. Dio Cassius confirmă aceste informaţii (61,4). De aceea nu vedem de ce am accepta sugestiile acelor cercetători care au văzut în Burrus un simplu instrument al lui Seneca, un soldat mărginit, manevrat cu abilitate de filozof (René Waltz, *La vie de Sénèque*, Paris, 1909, p. 233–348; Concetto Marchesi, *Seneca*, Messina, 1934, ediţia a II-a, p. 52–98; mai categorice sînt afirmaţiile lui De la Ville de Mirmont, *Afranius Burrus*, Revue de philologie, 34 (1910), p. 100: *Sénèque est la tête, Burrus n'est que le bras*).

[1] Filippo Stella Maranca, *L. Anneo Seneca nel Consilium Principis*, Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei 32 (1923), p. 286. Cercetătorul italian credea că la această influenţă s-a referit Tacit, cînd a afirmat (*Ann.*, 14, 54) că Seneca ocupase o poziţie preponderentă între *proceres ciuitatis*. Aceştia ar fi tocmai membrii aşa-numitului *consilium principis*.

[2] De aceea a fost numit «campion al aristocraţiei» (Pierre Grimal, *Sénèque, sa vie, son œuvre*, ediţia a II-a, Paris, 1957, p. 17, 21).

[3] Tacit, *Ann.*, 13, 27 ne oferă o preţioasă mărturie. A se vedea şi *Istoria universală*, p. 607, Rostovzev, *op. cit.*, p. 147.

[4] Sîntem doar în epoca întăririi necontenite a ordinului ecvestru. Dar şi în sînul acestui ordin timpul opera diferenţieri. E vorba în cazul nostru de acei cavaleri cu o anumită vechime, latifundiari sau ofiţeri şi funcţionari de vază.

[5] *Nobiles* vădeau adesea indiferenţa dispreţuitoare sau decepţionismul. Pricinile acestei stări de spirit au fost relevate: e vorba nu numai de regresul numeric, fizic (Rostovzev, *op. cit.*, p. 119), ci mai ales de îngustarea bazei economice a aşa-numitei *nobilitas*. Agricultura italică sufera de criza exportului şi a mîinii de lucru — sclavii erau tot mai scumpi, iar spolierea provinciilor de către *nobiles* era tot mai restrînsă, împăraţii preferînd cavaleri sau senatori recenţi pentru administraţie (Rostovzev, *op. cit.*, p. 117, dar mai ales Iza Bieżunska-Małowist, *Poglady nobilitas okresu Nerona*, Warszawa, 1952, p. 112).

www.cimec.ro

vinciale. Sprijinindu-se pe două pasaje din *De beneficiis*, crede a deslusi o teorie care ar motiva privilegiile şi pretenţiile nobilimii [1]. În unul din cele două pasaje citate, Seneca blamează o acţiune a lui Tiberiu. Împăratul ajutase cu bani pe un fost pretor (Marius Nepos), numai după ce el justificase datoriile făcute [2]. Noi credem că filozoful condamnă aci modul în care fusese săvîrşită binefacerea şi nu faptul că se tratase necuviincios un nobil de viţă. Celălalt pasaj pare mai tulburător: Seneca recomandă să se acorde ajutor unor *nobiles*, chiar dacă nu merită, în amintirea faptelor şi virtuţilor strămoşilor. În acelaşi timp consideră firesc ca aceşti *nobiles* să obţină cîteodată magistraturile înaintea unor oameni merituoşi, dar fără străbuni [3]. Atragem atenţia că în continuare textul indică şi pricina: e vorba de un omagiu adus virtuţii înaintaşilor şi de nimic altceva [4]. Propunem şi confruntarea — după noi relevantă — cu idei înfăţişate într-una din scrisorile către Lucilius, scrisoare redactată cam în aceeaşi perioadă a vieţii filozofului. Seneca opinează acolo că numai virtutea conferă adevărata noblete, că faptele şi virtuţile străbunilor nu trebuie să ocazioneze o vană îngîmfare, că la urma urmei toţi avem origine identică şi că deci nu aristocraţia de sînge, ci cea a caracterului trebuie preferată. Seneca critică — el însuşi afirmă aceasta — pretenţiile unor *nobiles* [5]. Propunem deci o altă interpretare a pasajului din *De beneficiis*. Gloria înaintaşilor ne poate da dreptul la ajutor sau la magistraturile tradiţionale, acum lipsite de autoritatea reală, dar nu ne îndreptăţeşte să ne fălim, să ne considerăm superiori semenilor. Este vorba prin urmare numai de un anumit respect nutrit de un aristocrat pentru partea cea mai veche din aristocraţia romană, de o anumită simpatie pentru vlăstarele ei sărăcite şi nicidecum de apărarea necondiţionată a pretenţiilor nobilimii de viţă. Seneca nu exprimă exclusiv punctul de vedere al acestei *nobilitas*, ci poziţia întregii aristocraţii, în care categoria socială declinantă la care ne referim avea o situaţie specifică în bună măsură, pierzînd neîncetat teren în favoarea unor noi grupuri de aristocraţi. De altfel el nu era un *laudator temporis acti*, cum erau cei mai mulţi *nobiles*. Într-un pasaj din scrisoarea 97 Seneca atrage atenţia contemporanilor să nu-şi facă iluzii asupra trecutului. Nu numai veacul nostru este plin de păcate, spune el. Strămoşii aveau şi ei viciile lor.

Aparţinînd stratului recent al aristocraţiei senatoriale, Seneca exprima deci interesele întregii aristocraţii. Punctul său de vedere coincide cu cel al nobililor de viţă numai în măsura în care opiniile acestora se întîlneau cu cele ale aristocraţiei în ansamblu. El nu putea aproba acele năzuinţe ale lor, care erau respinse de majoritatea senatorilor, în special de acei senatori dispuşi să colaboreze în anumite condiţii cu principele. Mai mult decît atît: Seneca avea în vedere şi interesele cavalerilor bogaţi, care, cum am mai spus, înţelegeau să colaboreze cu senatul.

[1] Bieżunska, *op. cit.*, p. 49—51; 115.

[2] *De beneficiis*, 2, 7, 2.

[3] *De beneficiis*, 4, 30, 1: *Aliquando daturum ne etiam indignis quaedam non negauerim in honorem aliorum, sicut in petendis honoribus quosdam turpissimos nobilitas industriis sed nouis praetulit non sine ratione.*

[4] *loc. cit.*, imediat în continuare: *sacra est magnarum uirtutum memoria et esse plures bonos iuuat, si gratia bonorum non cum ipsis cadit.* Mai jos apar aserţiuni încă mai semnificative: *Hoc debemus uirtutibus, ut non praesentes solum illas, sed etiam ablatas e conspectu colamus, quomodo illae id egerunt, ut non in unam aetatem prodessent sed beneficia sua etiam post ipsas relinquerent, ita nos non una aetate grati sumus* (4, 30, 3) sau: *Hic* (nobilul) *egregiis maioribus ortus est: qualiscumque est, sub umbra suorum latea!* (4, 30, 4).

[5] Ep. 44: *Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus. Nemo in nostram gloriam uixit* sau mai jos: *Animus facit nobilem; cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere.*

www.cimec.ro

Armonia dintre el şi Burrus n-ar fi fost atît de solidă, dacă n-ar fi reflectat poziţii şi interese identice. De altfel, prietenii filozofului, toţi cei concentraţi în grupul, în cercul de literaţi, pe care-l dirija, aparţineau diferitelor nuanţe ale aristocraţiei.

Într-adevăr, credem că chiar înaintea urcării pe tron a lui Nero, începuse alcătuirea unui grup, unui cerc în preajma lui Seneca. Quintilian va pomeni ulterior de popularitatea lui Seneca din această perioadă [1]. De aceea, exagerînd întrucîtva, A. Guillemin îl califică intim al tuturor oamenilor de cultură ai vremii [2]. Întronarea noului cezar a precipitat lucrurile.

Aşadar, constatăm existenţa unui întreg grup, pe care-l călăuzeşte Seneca, înglobînd nu atît discipoli, cît admiratori şi prieteni [3], curioşi de filozofie, curioşi mai ales de filozofia lui Seneca, împărtăşind cei mai mulţi opinii stoice, dar şi alte concepţii filozofice. Astfel Lucilius a fost iniţial epicureu şi abia mai tîrziu a fost cîştigat pentru stoicism. În afară de Lucilius sînt de obicei citaţi ca membri ai cercului condus de Seneca: Annaeus Serenus, Cessonius Maximus, Aebutius Liberalis, Novius Priscus, Pompeius Paulinus [4]. Unii dintre aceştia erau oameni politici renumiţi, ca Cessonius Maximus [5]. Desigur că trebuie să adăugăm îndată doi dintre tinerii curteni ai lui Nero: Salvius Otho şi fiul de libert Claudius Senecio [6]. Trebuie adăugat şi Lucan, nepotul filozofului, crescut pe lîngă Seneca. Credem că putem menţiona şi pe Fabius Rusticus, viitorul istoriograf, foarte tînăr în aceşti ani [7], şi poate pe Columela [8]. Burrus, el însuşi, probabil, cunoscător al stoicismului [9] poate fi de asemenea trecut pe listă. Erau desigur şi alţii.

Toţi aceşti tineri amatori de filozofie, poeţi, istoriografi, au fost serios influenţaţi de Seneca [10], dar şi ei au înrîurit conduita politică a acestuia. Influenţa lui Seneca a fost deja semnalată. A. Guillemin [11] a atras atenţia asupra sarcinii de călăuză asumată de Seneca, dar nimeni n-a relevat suficient de clar că este vorba de un adevărat cerc, de grup politico-filozofic şi mai ales nimeni n-a sugerat ideea înrîurii pe care şi membrii de rînd ai grupului au putut s-o aibă asupra lui Seneca. Cîrmuirea lui Seneca şi Burrus a însemnat în mare măsură cîrmuirea apropiaţilor lui, cu atît mai mult cu cît ei au căpătat sub noul regim aproape toate posturile

---

[1] Quintilian, *Inst. or.*, 10, 1, 125: *tum autem solus hic* (Seneca) *in manibus adulescentium fuit.*

[2] A. Guillemin, *Sénèque directeur d'âmes: I l'idéal*, REL, 30 (1952), p. 205.

[3] Constant Martha, *op. cit.*, p. 16, 91.

[4] Gheorghe Guţu, *Lucius Annaeus Seneca*, Bucureşti, 1944, p. 75, 161–162; şi Waltz, *op. cit.*, p. 347.

[5] Marţial 7, 44, vers 6 ne spune că Cessonius era un om politic reputat.

[6] Afinităţile lui Otho cu ideile şi partizanii lui Seneca este demonstrată nu numai de prietenia sa cu Senecio. Conduita lui Otho în timpul scurtei sale domnii este grăitoare. Ne gîndim şi la moartea de stoic, dar mai cu seamă la unele măsuri politice, care reeditau principii ale guvernării lui Seneca şi Burrus.

[7] Tacit, *Ann.*, 13, 20: *Sane Fabius inclinat ad laudes Senecae, cuius amicitia floruit.*

[8] Rostagni, *op. cit.*, p. 351.

[9] De la Ville de Mirmont, *op. cit.*, p. 99 consideră semnificativ răspunsul dat de Burrus lui Nero, care-l vizita pe patul morţii: *Ego me bene habeo* (Tacit, *Ann.*, 14, 51). De altfel toată conduita lui Burrus demonstrează că el avea afinităţi cu stoicismul.

[10] A fost deja remarcată influenţa stilului caracteristic lui Seneca asupra lui Serenus (Gaston Boissier, *La religion romaine*, p. 43).

[11] A. Guillemin, *Sénèque directeur d'âmes: II son activité pratique*, REL, 31 (1953), p. 216–217; *Il* (Seneca) *se met à la tête des faibles non point à titre de chef, mais à titre de compagnon d'infortune dans des aveux qui émaillent ses écrits.*

www.cimec.ro

administrative importante. Pe de altă parte, cum majoritatea persoanelor din cercurile aparţineau aristocraţiei, era firesc ca filozoful din Corduba să fi elaborat şi pus în practică o ideologie corespunzătoare intereselor aristocraţiei senatoriale în ansamblul ei.

*

Noul regim instaurat de Nero a însemnat deci un regim al senatului. Fără îndoială că noii guvernanţi ţineau la interesele întregului senat şi înţelegeau să se sprijine şi să atragă de partea lor toată aristocraţia din curie, inclusiv pe *nobiles*. E posibil ca unii dintre aceştia să fi păstrat rezerva lor obişnuită, travestire a unei opoziţii permanente, dar cei mai mulţi au acceptat noul regim [1]. Cum am arătat deja, întocmai ca şi August [2], proclamat ca model, Seneca şi prietenii lui doreau să aibă o bază socială mai largă, să atragă în orbita lor cît mai multe forţe ale proprietarilor de sclavi. De aici şi o atmosferă de entuziasm generalizat, atestată de descoperirile arheologice. Se semnalează numeroase inscripţii, monede, monumente comemorative, unde apar elemente care traduc speranţele puse în noul regim de felurite straturi ale populaţiei [3]. Poezia şi filozofia stoică sînt utilizate din plin de propaganda oficioasă. Începe să circule speranţa în reîntoarcerea vîrstei aurite, *aurea aetas*, era fericită a lui Saturn. Ea va fi propagată de literatura vremii în tot cursul deceniului al şaselea.

Prima mărturie literară a vremii, păstrată pînă azi, nu aparţine unui apropiat al lui Seneca, ci este opera unui alt exponent al aristocraţiei. E vorba de egloga I a poetului Calpurnius Siculus. De fapt despre guvernarea neroniană găsim date în trei egloge: dacă bucolica a IV-a şi a VII-a apar mai tîrziu, prima datează din cele dintîi săptămîni ale domniei lui Nero. S-a propus chiar şi o dată foarte precisă: 6 noiembrie 54 [4]. În zeci de versuri e cîntat veacul de aur pe cale să se reîntoarcă şi tînărul principe [5]:

> Aurea secura cum pace renascitur aetas
> Et redit ad terras tandem squalore situque
> Alma Themis posito iuuenemque beata sequuntur
> Saecula, maternis causam qui uicit Iulis [6].

---

[1] Dio Cassius 61, 3, ne spune că după ce Nero şi-a rostit discursul program mulţi senatori se aşteptau să fie guvernaţi ca după un contract.

[2] N. A. Maşchin, *Principatul lui Augustus*, Trad. romînă, Buc., 1954, p. 93 arată că August aspira să satisfacă interese variate ale diferitelor pături de proprietari de sclavi.

[3] Luigi Pareti, *Storia di Roma e del mondo romano*, Torino, 1955, vol. IV, p. 840. Una dintre inscripţii (Dessau, 275) conţine formula: *O.C.S. (ob ciues seruatos)*. Acest fapt este considerat de cercetătorul italian ca o probă a penetraţiei în straturile mai largi ale populaţiei a ideilor stoice, profesate de conducătorii noii administraţii.

[4] R. Verdière, *T. Calpurnii Siculi De laudis Pisonis et Bucolica*, Bruxelles, 1955, p. 31—39, dezbate cu sagacitate problema datării eglogelor, 1, 4, 7. Propune data mai sus menţionată, pentru că se întemeiază pe versurile 77—78, unde se arată că de 20 de zile străluceşte pe cer o cometă. Calculează 20 de zile de la 17.X, data cînd Nero a devenit principe *de iure*. Dar aceasta ar coincide cu 6.XI, ziua de naştere a Agripinei. Poetul aminteşte (v. 54) că Nero datorează tronul sprijinului matern. Orice am crede referitor la această ingenioasă ipoteză, e clar că egloga datează din primele săptămîni. Aluziile la pacea şi fericirea ocazionate de domnia care abia începe şi mai ales la reazemul matern sînt concludente.

[5] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1., 40—88.

[6] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 42—45.

BC
PROF. IOAN NICOR
www.cimec.ro

Nero, adus pe tron cu ajutorul Agripinei, va deschide calea întoarcerii vîrstei aurite. Tînărul zeu (*deus ipse*) va pune capăt războaielor cu alte popoare (*candida pax aderit* spune poetul în versul 54)[1]. În interior va împărăți clemența și senatorii nu vor mai fi hărțuiți[2]. Puterile magistraților vor fi restabilite și legile respectate[3]. Pe deasupra, cetățenii nu vor suferi calamitățile războaielor civile ca în vremea începuturilor lui August[4]. Poetul își încheie bucolica exprimînd speranța că ocrotitorul său (numit convențional Meliboeus) va aduce aceste stihuri la urechile împăratului[5]. Deci trebuie să recunoaștem aci varianta poetică a programului noului regim: deificarea neîncetată a împăratului și relevarea autorității lui limitate doar de firea îndurătoare și de opiniile lui politice și morale salutare — și conciliere cu principalele categorii sociale avute, mai ales cu senatorii. Reținem evidențierea clemenței ca virtute fundamentală a noii administrații[6]. E clar că acest Calpurnius Siculus avea o origine și o situație modestă. De aci și apelul său la protecția lui Meliboeus și dorința de a ajunge la curte. Acest Meliboeus a fost identificat cu faimosul Calpurnius Piso, cel care a condus ulterior conspirația îndreptată împotriva lui Nero. Rostagni a presupus că poetul era un libert al lui Piso[7]. Desigur nu se pot aduce aci argumente decisive, dar această identificare are mari șanse de a corespunde realității[8]. Calpurnius Piso era el însuși un om de cultură, amator de reprezentații dramatice, în care interpreta anumite roluri[9]. Piso era plin de solicitudine față de prieteni și îndrăgea conversațiile amicale chiar cu necunoscuții[10]. E de crezut că în jurul său se formase un cerc, nucleul mișcării politice antineroniene de mai tîrziu. Cum însă Piso era aristocrat de viță, sîntem, probabil, în prezența unuia din cele mai tipice cercuri politico-culturale ale aristocrației. Deși de origine modestă, Calpurnius Siculus ar fi deci unul din exponenții aristocrației senatoriale. Astfel, s-ar explica, de altfel, accentul pus pe noul tratament al senatorilor; elogiul purtării lui Nero față de senatori este situat tocmai în centrul laudei ditirambice a administrației proaspăt instalate. De asemenea exprimarea speranței în pacea cu alte popoare corespundea aspirațiilor unor aristocrați care preferau o politică prudentă în Orient[11].

Manifestînd atașamentul său față de regim, Calpurnius Siculus traduce simpatia și atașamentul unei bune părți din aristocrație grupate în jurul lui Calpurnius Piso.

---

[1] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 46—57.
[2] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 58—69.
[3] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 69—73.
[4] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 82—83.
[5] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 92—94:

Carmina, quae nobis deus obtulit ipse canenda,
Dicamus teretique sonum modulemur auena:
Forsitan augustas ferat haec Meliboeus ad aures.

[6] Calpurnius Siculus, *Egl.*, 1, 58—59.
[7] Rostagni, *op. cit.*, p. 424, 426.
[8] Într-adevăr Piso avea influență la curtea lui Nero, care-i vizita chiar și vilele extraurbane (Tacit, *Ann.*, 15, 22) și putea să înlesnească pătrunderea libertului său la curte. Numele poetului e și el semnificativ. S-a presupus că poetul Calpurnius Siculus este și autorul așa-numitei *Laus Pisonis*.
[9] Tacit, *Ann.*, 15, 65. Unii conjurați îl numeau *tragoedus*.
[10] Tacit, *Ann.*, 15, 48: *Namque facundiam tuendis ciuibus exercebat, largitionem aduersus amicos et ignotis quoque comi sermone et congressu.*
[11] În *Istoria universală*, vol. II, p. 622.

www.cimec.ro

Puțină vreme după aceea începe să circule un opuscul produs chiar de cercul lui Seneca, centrul propagandistic al noului regim. Ne referim la o satiră menipee semnată de Seneca însuși, un adevărat pamflet politic cunoscut sub numele de *Apokolokyntosis* sau *Ludus de morte diui Claudii*. Credem că opusculul, unicul de acest fel în vasta operă a lui Seneca, datează din primele luni ale domniei lui Nero [1]. Fără îndoială că acest opuscul nu constituia numai batjocorirea defectelor personale ale lui Claudiu sau critica politicii cezarului defunct, ci și un manifest politic oficios al forțelor politice diriguitoare [2].

Ideea înfloririi unei ere de aur, inaugurată de proaspăta domnie a lui Nero, este proclamată cu deosebită tărie reluîndu-se astfel cuvîntul de ordine pe care tot grupul lui Seneca îl lansase și-l trecuse altor scriitori (reamintim stihurile lui Calpurnius Siculus). Chiar în primele rînduri e caracterizată vremea cea nouă ca o epocă prea fericită: *saeculum felicissimum* [3]. Mai jos *aurea aetas* și tînărul cezar, care a adus-o, sînt cîntate în versuri [4], omagiu suplimentar adus împăratului poet. Un viitor de aur e profetizat de fuioarele Parcelor atît pentru Nero, cît și pentru supușii săi: *Aurea formoso descendunt saecula filo* [5].

Însuși Phoebus asistă la pregătirea viitorului fericit [6]. Dar Parcele au depănat prea mult fir, atente doar la cîntecele lui Apollo [7]. Phoebus le cere să nu revină asupra muncii lor, ca Nero să poată depăși marginile unei vieți de muritor. El este întru totul asemănător lui Apollo, nu mai prejos în ce privește talentele artistice [8]. Nero va străluci la Roma întocmai ca un *Lucifer* sau un *Sol* pe bolta cerească [9]. Reținem zeificarea lui Nero, identificarea lui cu Apollo. Aceasta arată că pentru Seneca, monarhul era un *alter Phoebus*, o întruchipare a unui zeu, întocmai ca în regatele elenistice.

Dar dacă puterea lui Nero va fi nelimitată, ea va restabili autoritatea legilor, pe care nu le disprețuiește, deși ar avea putința s-o facă. În altă parte Seneca afirmă că cetățenii sînt acum slobozi să-și exprime gîndurile [10]. Găsim astfel numeroase elemente ale unei teorii a noului regim, teorie limpezită, precizată ulterior și expusă în *De clementia*, unde o vom cerceta mai atent.

Satirizînd purtările lui Claudiu, Seneca evidențiază unele opinii referitoare la aspecte foarte concrete ale problemelor politice ale timpului. Este astfel riguros criticată bunăvoința vădită de Claudiu pentru provinciali, tendința acestuia de a

---

[1] Este desigur posterior morții lui Narcissus, citat ca decedat (*Apok.*, 13), dar nu și-ar mai fi avut sens multă vreme după încetarea din viață a lui Claudiu. De altfel Seneca ne vorbește de marea bucurie a populației, de toate reacțiile ei, bine fixate în amintirea oamenilor. Dacă aceasta presupune un anumit interval de timp, este probabil că el n-a fost prea lung, căci altfel Seneca n-ar fi putut invoca amintirea încă foarte clară a cercetătorilor: *Quae in terris postea sint acta, superuacuum est referre. Scitis enim optime, nec periculum est ne excidant quae memoriae gaudium publicum impressit.* (*Apok.*, 5). Absența elogiului Agripinei probează că opusculul este scris ceva mai tîrziu decît egloga întîi a lui Calpurnius Siculus. Diferența a fost, probabil, de cîteva luni, căci dizgrația Agripinei a început foarte devreme, cum vom arăta mai jos.

[2] *Apokolokyntosis* a circulat mai ales în mediul aristocrației, *in circulis et in conuiuiis*, dar nu era destinat cu exclusivitate acestui mediu, cum sugerează Rostagni, *op. cit.*, p. 375.

[3] În text: *initio saeculi felicissimi.*

[4] *Apok.*, 4.

[5] *Apok.*, 4. vs. 9.

[6] *Phoebus adest cauturque iuuat gaudetque futuris* (vs. 15).

[7] *Apok.*, 4, vs. 18—20.

[8] *Apok.*, 4, vs. 20—24.

[9] *Apok.*, vs. 24—32.

[10] *Apok.*, 1.

www.cimec.ro

acorda cu o anumită generozitate cetățenia romană: *Constituerat enim*, ne spune referitor la Claudiu, *omnes Graecos, Gallos, Hispanos togatos uidere* [1]. În altă parte critică aspru accesul fruntașilor gali, la magistraturile romane, mult blamat cîndva de tradiționaliștii din senat [2]. Claudiu, ne spune Seneca rîzînd, era de fapt un gal din Lugudunum [3]. Acest blam, tipic aristocratic, implică însă preconizarea parcimoniei în acordarea cetățeniei romane, considerarea acestei cetățenii ca un privilegiu prețios. O asemenea atitudine poate să ne surprindă, dacă o confruntăm cu originea provincială a lui Seneca, ca și cu ideile lui despre univers ca patrie a filozofului și despre egalitatea originară a oamenilor. Putem găsi, însă, explicația: aristocrația romană nutrea dorința de a păstra pentru o minoritate închisă a imperiului privilegiile cetățeniei și disprețuia pe locuitorii încă neromanizați. Seneca va afirma ulterior: *patria mea totus hic mundus est* [4], dar prin *mundus* va înțelege imperiul universal al Romei, în care orice cetățean se putea deplasa în voie și putea fi la el acasă în orice regiune. Cît privește proclamarea egalității oamenilor față de mîngîierile filozofici, ea nu preconizează desființarea privilegiilor sociale, ci tocmai menținerea lor.

Vom găsi și aluzii ironice la omnipotența liberților la curtea cezarului decedat. Se reia astfel un punct al programului anunțat de Nero la începutul domniei, *recte* reducerea influenței politice a acestei categorii sociale, care alcătuise un reazem al politicii lui Claudiu [5]. Atacă direct pe *causidici, uenale genus*, care înfloriseră sub Claudiu. Include desigur aci și pe delatori, alt reazem al politicii bătrînului cezar. Chiar din primele zile ale noii domnii se limitaseră onorariile avocaților și recompensele delatorilor [6]. E condamnată de asemenea procedura juridică *intra cubiculum principis* și încălcarea legalității [7]. Știm de la Suetoniu cît de scrupulos conducea tînărul Nero anchetele judiciare [8]. E satirizată și politica externă a lui Claudiu [9].

Cum am mai afirmat, *Ludus de morte diui Claudii* exprima aspirațiile întregii aristocrații senatoriale și certitudinea celor mai mulți senatori că aceste aspirații reprezintă acum linia politică oficială. Opusculul a fost însoțit și urmat de numeroase cuvîntări citite de Nero în senat, unde se reafirma politica de bunăvoință și de colaborare cu aristocrația senatorială și *clementia* era proclamată prima virtute a regimului [10]. Condamnarea execuțiilor aristocraților, năzuința spre un climat politic tolerant, păstrarea privilegiilor senatorilor și romanilor de veche obîrșie, biciuirea

---

[1] *Apok.*, 3. E vorba în mod cert de cetățenie *(paucos, qui supersunt, ciuitate donaret)*.
[2] Tacit, *Ann.*, 11, 23—25.
[3] *Apok.*, 6: *Lugudoni natus est.*
[4] Seneca, *Epistulae*, 28.
[5] *Apok.*, 6, 13.
[6] Tot poporul roman se bucura, numai *causidici* deplîng sincer moartea lui Claudiu: *Agatho et pauci causidici plorabant, sed plane ex animo . . . ex his unus* (un jurisconsult) *cum uidisset capita conferentes et fortunas suas deplorantes accedit et ait „dicebam uobis: non semper Saturnalia erunt"* (*Apok.*, 11). A se vedea și versurile:

caedite maestis pectore palmis
o causidici, uenale genus (*Apok.*, 12, vs. 27—28).

[7] *Apok.*, 10.
[8] Suetoniu, *Nero*, 15.
[9] *Apok.*, 12.
[10] Tacit, *Ann.*, 13, 11 . . . *clementiam suam obstringens crebris orationibus, quas Seneca, testificando quam honesta praeciperet uel iactandi ingenii uoce principis uulgabat.*

www.cimec.ro

delatorilor, liberților, avocaților, limitarea birocrației, corespundeau și intereselor întregii aristocrații. Desigur putem înregistra și unele elemente care reflectă, în primul rînd, deziderateле unei părți din aristocrație. Ne gîndim la preconizarea unei politici externe energice. Știm că vechea aristocrație nu vedea cu ochi buni o asemenea politică: cum va putea un tînăr cezar fără experiență să conducă un război atît de greu ca cel împotriva parților? În schimb noii senatori și cavalerii bogați, dornici de a-și spori avuția aprobau războiul oriental, bizuindu-se pe experiența lui Seneca și Burrus, reprezentanții lor [1]. Lăsînd de o parte acestea, *Apokolokyntosis* traduce eforturile conducătorilor de a-și apropia întreaga aristocrație. Într-adevăr elita guvernantă nu dorea de loc relații încordate cu aristocrații, așa cum am arătat deja. Mai mult decît atît, în momentele difuzării satirei menipee a lui Seneca, ea avea nevoie deosebită de conciliere cu toți aristocrații și de sprijinul lor. Într-adevăr, considerăm că, satirizînd politica lui Claudiu, Seneca nu urmărea numai condamnarea trecutului și apologia prin contrast a prezentului, ci și combaterea încercărilor de resuscitare a acestui trecut, efectuate de Agripina [2] și libertul Pallas. Nu credem acceptabilă ipoteza susținută încă în zilele noastre de Jal că scopul lui *Apokolokyntosis* ar fi fost de a justifica pretinsa ucidere a lui Claudiu de către Agripina [3]. Reamintim că opusculul nu cuprindea nici o aluzie măgulitoare la adresa Agripinei, cum am întîlnit în egloga întîi a lui Calpurnius Siculus. De aceea am și considerat-o posterioară bucolicei. De aluzii batjocoritoare directe la adresa împărăteseimamă nu putea fi vorba, dat fiind situația ei înaltă. Dar chiar satirizarea lui Claudiu, la memoria căruia Agripina ținea atît de mult, semnifică începutul unei lupte ideologice împotriva împărătesei.

Secondată de puternicul libert Pallas, Agripina dorea să continue politica lui Claudiu. Ea cade însă repede în dizgrație, deși la început autoritatea sa fusese considerabilă [4]. Din această perioadă datează și *Apokolokyntosis*, ca, probabil, și niște *Commentarii*, redactate chiar de împărăteasă. Tacit pomenește de această operă ca de o istorie a Agripinei și a familiei ei [5]. Bardon opinează că aceste memorii voiau să justifice pretențiile Agripinei și ale fiului ei la puterea supremă și că ele provin din prima perioadă a domniei lui Nero, cînd împărăteasa era atotputernică [6]. Socotim că această mărturie literară, din păcate pierdută, a putut fi alcătuită în prima fază a dizgrației Agripinei. Nu vrem să ne pierdem în speculații sterile asupra conținutului unei opere pierdute, dar bănuim că memoriile militau pentru vederile politice ale autoarei, pentru politica lui Claudiu, reluată de Agripina și că deci atacau indirect pozițiile aristocrației senatoriale, pe care se situează Seneca. Opinăm pentru considerarea polemicii travestite dintre *Apokolokyntosis* și *Commentarii* ca reflexul literar al luptei politice crîncene încinsă între binomul Seneca-Burrus

[1] Tacit, *Ann.*, 13, 6, prezintă controversa mai sus citată. El arată că opinia publică — pentru el aristocrația — era divizată în privința șanselor războiului cu parții și înfățișează pozițiile opuse, aproape în termenii utilizați de noi mai sus.

[2] Guțu, *op. cit.*, p. 72.

[3] P. Jal, *Images d'Auguste chez Sénèque*, REL, 35 (1957), p. 253.

[4] Suetoniu relatează că inițial Nero îi încredințase puteri uriașe: *Matri summam omnium rerum priuatarum publicarumque permisit* (Suetoniu, *Nero*, 9, vezi și Tacit, *Ann.*, 13,1 sau Dio Cassius, 61, 3).

[5] Tacit, *Ann.*, 4, 53, referindu-se la un anumit episod din zbuciumata istorie a familiei lui Germanicus scrie: *Id ego, a scriptoribus annalium non traditum, reperi in commentariis Agrippinae filiae, quae, Neronis, principis mater, uitam suam et casus suorum posteris tradidit.*

[6] Bardon, *op. cit.*, p. 172.

www.cimec.ro

şi cel Agripina-Pallas [1]. Adevărata opoziţie faţă de politica binomului Seneca-Burrus provine în anii 55—56 din partea susţinătorilor cuplului Agripina-Pallas. Într-adevăr în jurul Agripinei se strîng unele forţe sociale care-i susţinuseră soţul [2]. Trebuie să menţionăm în primul rînd numeroasa şi influenta categorie socială a liberţilor [3], cum am văzut deja, stînjenită de noul regim, delatorii lui Claudiu şi, probabil, părţi din numeroasa funcţionărime a imperiului, care se temeau să nu se producă o slăbire a sistemului birocratic, promovat de Claudiu. Înrîurit de concepţiile politice ale dascălilor săi şi de oamenii lor din preajma sa (Acte, Senecio etc.) [4] şi poate înţelegînd că ambiţia mamei i-ar putea stingheri mai serios autoritatea, Nero sprijină pe Seneca şi Burrus. În mod oficial îndepărtarea Agripinei de la cîrma statului datează din 55, dar în realitate ea n-a împărţit conducerea supremă cu cei doi sfetnici decît cîteva săptămîni [5]. Victoria n-a fost facilă: se pare că la un moment dat balanţa a înclinat de partea împărătesei şi că Nero a ajuns în pragul abdicării [6]. Susţinut de forţe mai puternice—aristocraţia senatorială şi cavalerii bogaţi, pretorienii, aristocraţia municipală, parte din sărăcimea liberă — Nero trece la măsuri energice în contra Agripinei şi a lui Pallas [7]. Printre peripeţiile, adesea sîngeroase, ale acestei încleştări trebuie consemnată şi uciderea lui Britannicus, devenit instrument al ambiţiilor împărătesei [8]. Episodul probează că, dacă urma în general linia politică a sfetnicilor săi, Nero înţelegea să păstreze o anumită iniţiativă, să nu se transforme într-o unealtă pasivă în mîinile lor. E greu de crezut că Seneca şi Burrus au pregătit asasinatul şi e posibil nici să nu fi aflat de el. Prea contrazicea preceptele lor. Chiar cele mai potrivnice surse îi consideră străini de această faptă. Dacă unii vorbeau de mînia zeilor, cea mai mare parte din opinia publică nu dezaproba această faptă, scrie Tacit [9]. Cum spune cercetătorul italian Lana, în orice caz Nero a ştiut că poate conta pe aprobarea *post-factum* a crimei de către partizanii noului regim [10]. Poziţia lor se consolida, deoarece Agripina era slăbită [11]. Tabăra politică a Agripinei începe să se destrame, forţele care o susţinuseră o părăsesc, înţelegînd că a pierdut lupta [12].

Nu vom relata aci detaliile conflictului între mamă şi fiul care ajunge să pericliteze chiar viaţa Agripinei [13], însă vom remarca încercările ei, rămasă cu puţini

---

[1] Tacit, *Ann.*, 13, 2. Dio, 61, 3. Termenul de binom aparţine lui Pareti.

[2] Lucrul acesta este afirmat şi de Pareti: *Tra i due binomi, Seneca-Burro ed Agrippina-Pallanto, ognuo dei quali rappresentava interessi diversi ed aveva una propria base di sostenitori, incomincio allora un duello, con riflessi cruenti* (*op. cit.*, p. 841).

[3] A se vedea date asupra importanţei liberţilor, la Roma şi în provincii, la Rostovzev, *op. cit.*, p. 120—122.

[4] Tacit, *Ann.*, 13, 12, 14, 2; Dio, 61, 7.

[5] Philippe Fabia, *La mère de Néron*, în Revue de philologie, 35 (1911), p. 162. Această constatare apare la unii autori antici în subtext, dacă nu şi în aserţiuni clare (Tacit, *Ann.*, 13, 5; Dio, 61, 3).

[6] Suetoniu, *Nero*, 34. Nu credem că a fost o simplă ipocrizie a lui Nero.

[7] Tacit, *Ann.*, 13, 13 şi urm.; Dio, 61, 7—8, Suetoniu, *Nero*, 34.

[8] Tacit, *Ann.*, 13, 15—17; Dio 61, 7; Suetoniu, *Nero*, 33.

[9] Tacit, *Ann.*, 13, 17. *In campo tamen Martis sepultus est, adeo turbidis imbribus ut uulgus iram deum portendi crediderit aduersus facinus, cui plerique etiam hominum ignoscebant, antiquas fratrum discordias et insociabile regnum aestimantes.*

[10] Lana, *op. cit.*, p. 212; Grimal, *op. cit.*, p. 26.

[11] A se vedea şi informaţiile lui Tacit (*Ann.*, 13, 18), referitoare la recompensele acordate de împărat prietenilor.

[12] Tacit, *Ann.*, 13, 19.

[13] Tacit, *Ann.*, 13, 20—21.

www.cimec.ro

susţinători, de a se apropia de unii aristocraţi, în special *nobiles*, oricum prost impresionaţi de uciderea lui Britannicus. Opinăm că mai ales astfel se pot explica acuzaţiile aduse împărătesei de a fi conspirat împreună cu Rubellius Plautus [1] şi lui Pallas de a fi complotat împreună cu Burrus în favoarea lui Cornelius Sulla [2]. Asemenea învinuiri sînt de regulă simptomatice. Ele se produc cînd se iveşte o neînţelegere între împărat şi o parte din aristocraţie. Delatorii, dotaţi parcă cu un simţ special de a înregistra cele mai mici încordări de acest fel, ştiau că unii *nobiles* dezaprobau uciderea lui Britannicus în numele principiilor stoicismului şi că Agripina face anumite încercări de a se apropia de ei. Nu putea fi vorba de conspiraţii veritabile, dar asemenea acuzaţii trebuiau să aibă puncte de plecare. Seneca şi Burrus nu doreau însă ca această tensiune (regim — parte dintre *nobiles*) să se accentueze şi nici ca Agripina să moară. În cele din urmă ei au împiedicat ca încordarea din a doua parte a anului 55 să degenereze într-o criză politică în relaţiile putere imperială-senat, aşa cum va fi cea din 57—58 sau cele din deceniul al şaptelea [3]. Pentru moment chiar conflictul cu Agripina este înlăturat [4].

Din această vreme, cînd se instaurează un anumit echilibru între forţele politice principale, datează şi *De clementia* a lui Seneca. Opinăm pentru datarea tratatului în ultimele săptămîni ale lui 55 sau în primele luni ale anului 56. Discuţia asupra datei durează de multă vreme şi poate va mai constitui încă obiect de investigări pline de sagacitate. Nu intenţionăm s-o reluăm în detaliu, dar reamintim că textul conţine o indicaţie precisă: *Cum hoc aetatis esset* (Diuus Augustus), *quod tu nunc es, duodeuicesimum egressus annum...* [5]. Nu ni se par convingătoare argumentele aduse în sprijinul altor lecţiuni pentru textul citat. Cei care, întocmai ca Préchac, editorul textului în colecţia Budé, propun o dată mai timpurie, în realitate nu pot admite că Seneca proclamă inocenţa cezarului după moartea lui Britannicus [6]. La rîndul lor partizanii unei date mai tîrzii lasă de o parte afirmaţiile repetate ale textului că domnia lui Nero este încă la început, are în urmă o anumită experienţă, dar nu prea lungă. Apreciem acribia argumentării lui Herrmann, dar nu-i putem accepta poziţia înfăţişată şi recent în publicaţia noastră [7].

Seneca proclamă clar necesitatea monarhiei, formă optimă de conducere a societăţii şi o consideră generată de natură: *Natura enim commenta est regem* [8]. Raportul dintre monarh şi supuşi e de tipul celui *animus-corpus*. Monarhul însu-

[1] Tacit, *Ann.*, 13, 19.
[3] Tacit, *Ann.*, 13, 23.
[4] Tacit, *Ann.*, 13, 20—23.
[5] Tacit, *Ann.*, 13, 21—22.
[5] *De clementia*, III, 7, 1.
[6] Cum evidenţiază Lana, care propune şi el data acceptată de noi, moartea lui Britannicus era oficial moarte naturală (Lana, *op. cit.*, p. 225). Printre susţinătorii datării în 55—56, se poate vedea chiar şi Victor Duruy, *Histoire des Romains*, Paris, 1879, vol. IV, p. 13.
[7] Referitor la ipoteza datării în 58, amintim că Seneca afirmă că *felix et purum saeculum* este abea la început *(De clementia*, I, 1,4). Adăugăm şi pasajul: *Nemo iam diuum Augustum nec Tib. Caesaris primo tempora loquitur nec, quo te imitari uelit, exemplar extra te quaerit: principatus tuus ad gustum istum exigitur (De clementia*, Prooem., 1,6). De altfel în 58 înfăţişarea teoriei noului regim, la acea dată în criză, ar fi fost oarecum tardivă. A se vedea însă Léon Herrmann, *Le* De clementia *de Sénèque et quelques faits historiques* în Studii clasice, 2 (1960), p. 243—246 pentru ipoteza datării în 58, iar pentru cea favorabilă lui 54, în afară de Préchac (*op. cit.*, p. CII—CXXIV) şi alţii încă, recentul articol al lui Jal *(op. cit.*, p. 246, 251, 255).
[8] *De clementia*, III, 17, 2.

www.cimec.ro

fleteşte, organizează supuşii, e *uinculum* sau *spiritus uitalis* sau *mens imperii*. Interesele sale trebuie să aibă întîietate, căci pieirea sa ar declanşa dezagregarea statului [1]. Monarhia a fost impusă de istoria însăşi a poporului roman [2].

Se reia apoi lozinca din *Apokolokyntosis* că s-a reîntors *aurea aetas*, aci în text *felix saeculum* [3]. Cetăţenii vor fi demni de bunătatea împăratului, moravurile pure se vor întoarce [4]. Toată opera e presărată de elogii entuziaste ale tînărului cezar: sub ocrotirea acestuia statul va prospera pînă la culmi nebănuite [5]. Descrierea virtuţilor lui Nero se împleteşte cu recomandările de a le menţine şi perfecţiona. Astfel se conturează limpede o teorie a monarhiei neroniene şi *ipso facto* a regimului politic în care Seneca juca un rol de prim ordin [6]. De altfel filozoful afirmă limpede că stăpînirea cea binecuvîntată a lui Nero nu trebuie să se întemeieze pe impulsuri naturale fericite, ci pe o doctrină: *quid nunc natura et impetus est, fiat iudicium* [7].

Între multe alte pasaje unde este creionat portretul principelui ideal, oglindă dar şi model pentru Nero, în primul rînd selecţionăm următorul « loc »: *Hoc adfectare, hoc imitari decet, Maximum ita haberi, ut Optimus simul habeare* [8]. Este aci dezvăluită chintesenţa idealului de principe, promovat de filozof, un suveran concomitent Maximus şi Optimus. Primul termen ilustrează caracterul şi limitele puterii imperiale, celălalt modul în care trebuie exercitată. Primul reliefează atotputernicia sacră, solară a cezarului, al doilea reflectă conţinutul filozofic, spiritul umanitar al acestei omnipotenţe. Cu alte cuvinte, împăratul va avea autoritatea unui δεσπότης, dar se va comporta ca un σοφός încununat.

Împăratul va avea autoritatea unui δεσπότης, întrucît el decide asupra vieţii şi morţii supuşilor, după cum crede de cuviinţă, controlează destinul tuturor, colectivităţi şi indivizi, hotărăşte asupra libertăţii sau nimicirii oraşelor [9]. În entuziasmul său Seneca acordă lui Nero epitete, pe care Préchac le-a apropiat de cele atribuite odinioară Lagizilor: *innocentia, bonitas, magnum longumque bonum* [10]. Toate în imperiu vor fi alcătuite după chipul cezarului, *cuncta in similitudinem tuam formabuntur* [11]. Un cezar înzestrat cu o autoritate atît de copleşitoare poate să se întrebe pe bună dreptate: *Egone ex omnibus mortalibus placui electusque sum, qui in terris deorum uice fungerer* [12]. E o întrebare retorică: într-adevăr şi în alte

[1] A se vedea *De clementia*, III, 1, 4—5 sau III, 2, 1.

[2] *De clementia*, III, 2, 3— *Olim enim ita se induit rei publicae Caesar, ut seduci alterum non posset sine utriumque pernicie; nam et illi uiribus opus est et huic capite.*

[3] *De clementia*, I, 1, 4.

[4] *De clementia*, II, 2, 1.

[5] *De clementia*, Prooem., 1, 59, III, 9, 1—2 şi alte locuri încă.

[6] Opiniile cercetătorilor occidentali sînt destul de confuze. Astfel Italo Lana, după ce îl declară pe Seneca *il teorico del regime* (p. 217), adaugă: *invano si cercherebbe per mezzo delle affermazioni sparse nell'opera di Seneca di ricostruire un sistema coerente* (p. 218). Credem că cel puţin în această perioadă Seneca era adeptul unei teorii mai mult sau mai puţin coerente, chiar dacă ulterior o va abandona pentru opinii mai puţin clare.

[7] *De clementia*, II, 2, 2.

[8] *De clementia*, III, 17, 9.

[9] *De clementia*, Prooem., 1,2.

[10] Préchac (p. 4, nota 1— text editat în Ed. Budé) compară cu formule uzitate la curtea din Alexandria. Regretatul Charles Favez sublinia că Seneca nu se temea de loc de termenul de *rex*, odios vechilor romani (Ch. Favez, *Le roi et le tyran chez Sénèque* în Latomus, XLIV (1960), p. 346).

[11] *De clementia*, I, 2,4.

[12] *De clementia*, Prooem., 1,2.

www.cimec.ro

pasaje Seneca afirmă că monarhul e locțiitor al zeilor, dacă nu zeu [1]. Venind în întîmpinarea aspirațiilor lui Nero, îl compară cu Helios, cu Apollo: cezarul este în plină lumină, sub ochii tuturor, răsare ca un astru sub privirile supușilor săi [2]. Practic vorbind, diferențele între un asemenea principe și supuși, spune Seneca, sînt mai mari decît deosebirile între clasele sociale, chiar între oameni liberi și sclavi [3].

Însă un asemenea stăpînitor atotputernic trebuie să exercite puterile sale uriașe numai spre binele supușilor. Coroana e un sclavaj, adevăratul *princeps* este prizonierul îndatoririlor sale [4]. El trebuie să știe că: *non rem publicam suam esse, sed se rei publicae* [5], cu alte cuvinte că puterile sale sînt nemărginite nu pentru a împila, ci pentru a sluji statul. Deși elaborează legile, cezarul se supune lor de bună voie [6]. El trebuie să se poarte cu supușii ca un părinte [7]. Împăratul este și trebuie să fie *Optimus*, pentru că îl animă dragostea și respectul pentru om [8]. Umanitarismul este cea de-a doua pîrghie a statului preconizat de Seneca. S-a văzut deja că despotismul este prima pîrghie. Instrumentul principal al acestui umanitarism este o virtute atribuită regimului din primele lui săptămîni (a se revedea Calpurnius Siculus): *clementia*. Iată o definiție: *clementia est temperantia animi in potestate ulciscendi uel lenitas superioris aduersus inferiorem in constituendis poenis* [9]. Despre această virtute, pe care o practică și va trebui s-o practice Nero, Seneca vorbește în tot tratatul. Ajunge dacă vom releva că ea reprezintă pentru el o virtute regală, *ornamentum imperiorum*, că asigură monarhului popularitatea [10], și că o opune așa-numitei *crudelitas*, viciul fundamental al tiranilor [11]. Seneca reia deci opoziția între τύραννος și βασιλεύς, temă mult dezbătută în mediile stoice și cinice contemporane [12]. Tiranului, deosebit de colorat portretizat de filozof [13], îi place să pedepsească, să ucidă, pe cînd regele reprimă numai obligat de interesul statului; în ceea ce privește autoritatea nu există distincții, căci au aceleași puteri nelimitate [14]. Sînt cu alte cuvinte despoți și unul și celălalt [15]. Acel suveran *Optimus* se va lăsa consiliat de filozofi stoici [16] și va fi, se înțelege, el însuși un *sapiens*, căci va ști să opună loviturilor soartei ἀπάθεια Porticului [17]. Fără îndoială că Nero este un σοφός. Moartea lui Britannicus e considerată moarte naturală, căci Nero n-a vărsat vreodată sînge cetățenesc [18]. La rigoare ar putea sluji pentru explicarea asasinatului și

[1] *De clementia*, III, 3,7; III, 6,3.
[2] *De clementia*, III, 6,4: *Tibi non magis quam soli latere contingit. Multa circa te lux est, omnium in istam conuersi oculi sunt; prodire te putes, oreris!*
[3] Vezi și Lana, *op. cit.*, p. 219.
[4] *De clementia*, III, 6, 1–5.
[5] *De clementia*, III, 17,8.
[6] *De clementia*, Prooem., 1,4.
[7] *De clementia*, III, 12,2.
[8] *De clementia*, Prooem., 1,3.
[9] *De clementia*, II, 1,1.
[10] *De clementia*, III, 17,6; 22,2.
[11] *De clementia*, II, 2, 1–3.
[12] Rostovzev, *op. cit.*, p. 133, 139.
[13] *De clementia*, III, 23, 1–5; 24, 1–4; și Favez, *op. cit.*, p. 349.
[14] *De clementia*, III, 9,4; de aceea se recomandă regelui blîndețea (III, 5,2).
[15] *De clementia*, III, 10,1; *Tyrannus autem a rege factis distat, non nomine.* Favez *(op. cit.*, p. 349), subliniază că în acest caz terminologia nu prezintă importanță pentru filozof.
[16] *De clementia*, II, 3, 2–3.
[17] *De clementia*, II, 3,5.
[18] *De clementia*, III, 9,2.

www.cimec.ro

raţiunea de stat sau distincţia stoică între *clementia* şi *misericordia*, ultima fiind condamnată [1].

Seneca afirmă categoric că principatul lui Nero constituie o noutate, un tip de monarhie neîntîlnit încă. El nu imită nici principatul lui August sau al lui Tiberiu şi nici un alt principat, spune răspicat filozoful [2].

Cum am arătat mai sus, în discursul-program Nero făgăduise că va relua politica lui August [3], deşi emisese rezerve în privinţa conduitei acestuia în prima tinereţe [4]. Seneca însuşi în *Ludus de morte diui Claudii*, pusese pe August să-l condamne pe Claudiu ca pe un împărat rău [5]. În privinţa aceasta se poate distinge clar o evoluţie: depărtarea de August măsoară clarificarea idealului de monarhie al lui Seneca [6].

Filozoful afirmă că, de fapt, clemenţa lui Nero este superioară calitativ celei a lui August [7] însă adevărata distincţie rezidă în concepţia politică diferită: pentru Seneca împăratul e un despot înţelept, iar pentru întemeietorul dinastiei era dictator militar bine travestit în magistrat înzestrat cu puteri extraordinare, dar limitate [8].

De aceea nu putem fi de acord cu interpretarea doctrinei expuse în *De clementia* ca o împletire de idei republicane şi monarhice, cum sugera Waltz [9] sau ca un compromis între libertate şi autoritate [10]. Nu considerăm satisfăcătoare nici formula de *rex iustus*, propusă de regretatul Concetto Marchesi [11]. Dacă e vorba neapărat de împletire, de combinare, ni se pare mai potrivit să susţinem că putem desluşi o împletire între ideile monarhiei autoritare, greco-orientale şi aspiraţiile aristocraţiei, de a-şi conserva privilegiile, de a-şi apăra poziţiile. Umanitarismul filozofic este tocmai veşmîntul acestor aspiraţii, dar şi mijlocul ales de Seneca spre a concilia elemente ireconciliabile, aşa cum erau ideile monarhici despotice şi năzuinţele aristocraţiei. De aceea teoria lui Seneca apare oficial ca o împletire între despotism şi umanitarism filozofic. Din această pricină încă înainte de a cunoaşte formula de *regime paternalistico* elaborată de Italo Lana [12] am propus denumirea de *despotism filozofic*. Dar nu e suficient a constata şi a eticheta aceste principii politice şi e chiar nejust, după părerea noastră, de a le opune ideilor care au călăuzit guvernarea lui Nero în primul an, aşa cum procedează cunoscutul cercetător italian [13]. Nu este suficient nici a examina componentele principale ale acestei teorii, recurgînd la conceptele de *Maximus* şi de *Optimus*. Trebuie analizate premisele acestei teorii, care-şi propunea să reunească elemente contradictorii [14].

[1] *De clementia*, II, 2,4.
[2] *De clementia*, Prooem., 1,6 citat de noi mai sus.
[3] Suetoniu, *Nero*, 10; Tacit, *Ann.*, 13,4.
[4] Tacit, *Ann.*, 13,4.
[5] Seneca, *Apokolokyntosis*, 10—11.
[6] W.H. Alexander, *Foot-notes for a literary portrait of Augustus* din Transactions of the Royal Society of Canada, secţia II, 1949, opinează (p. 13—34) că în *Apokolokyntosis* Seneca creionează o satiră în filigrană a lui August. Dar nu ni se pare convingătoare demonstraţia acestui cercetător.
[7] *De clementia*, III, 9, 1—3.
[8] Augustus, *Res gestae*, passim.
[9] Waltz, *op. cit.*, p. 247.
[10] Guţu, *op. cit.*, p. 97, 161.
[11] Marchesi, *op. cit.*, p. 70.
[12] Lana, *op. cit.*, p. 218—223.
[13] Lana, *op. cit.*, p. 222.
[14] Referindu-se la termenii de *rex* şi *tyrannus* Favez (*op. cit.*, p. 349) spunea: *Ces deux mots désignent non pas deux sortes de régimes politiques mais deux types d'hommes: le bon monarque,*

www.cimec.ro

Acceptarea despotismului, considerării împăratului ca un monarh oriental şi întrupare a divinităţii, corespundea veleităţilor lui Nero. Uciderea lui Britannicus dovedise tuturor, inclusiv consilierilor, că tînărul împărat ştia să-şi impună punctul de vedere. Pe de altă parte, e probabil că Nero manifesta încă din acea vreme dorinţa de a guverna ca un monarh elenistic, adoptînd linia unui Marcus Antonius sau a unui Caligula. Seneca înţelegea să accepte măcar în parte aceste tendinţe. De aci negarea, abandonarea modelului augusteic, îmbrăţişat în discursul-program, deşi, o repetăm, nu fără rezerve şi acolo. De aci şi promovarea despotismului, într-o formă mai clară, mai accentuată decît în *Apokolokyntosis* [1]. Desigur, repetăm, nu e vorba de o cotitură în această privinţă, de ceva nou, ci doar de potenţarea acestui element sub presiunea exigenţelor lui Nero. În acelaşi timp o monarhie puternică nu vătăma ci, dimpotrivă, putea favoriza interesele aristocraţiei senatoriale, căreia aparţinea filozoful, dacă n-ar fi atacat interesele ei fundamentale, n-ar fi recurs la spolieri, la represiuni, la o birocraţie tiranică şi dacă ar fi folosit ca principal personal de guvernămînt nu liberţii lui Claudiu, ci senatori şi cavaleri opulenţi [2]. De aci recomandarea respectării legilor de către împărat, politicii tolerante, limitării voluntare a ceea ce *de iure* este ilimitat. Reprobarea cruzimii de substituit prin clemenţă corespunde concepţiilor stoice, dar în acest caz concepţiile stoice servesc interesele aristocraţiei. Este, o spunem iarăşi, o încercare de a concilia lucruri în realitate ireconciliabile. Dar pe de o parte Seneca nu s-a temut niciodată de contradicţii (ele abundă în opera lui), pe de alta el nădăjduia că filozofia devenită fundament al puterii politice va izbuti să realizeze compromisul (compromis nu între libertate şi autoritate, ci între tratament conciliant, respectarea unor interese ale senatului şi monarhia despotică).

Anul care se scursese de la înscăunarea lui Nero contribuise la limpezirea conţinutului acestei teorii, la precizarea unor principii iniţial mai puţin clare, la potenţarea unor componente, la cristalizarea elementelor de bază. Este aci nu numai rodul unei experienţe singulare, experienţa unui filozof, ajuns printr-un concurs de împrejurări, sfetnic al cezarului, ci mai ales efectul discuţiilor îndelungate purtate de Seneca cu prietenii săi, cu cei din cercul său, ajunşi, cum am mai remarcat, aproape toţi în posturi de comandă. Promovarea echilibrului, armoniei cu orice preţ între forţele principale ale statului sclavagist, împărat şi diferitele straturi ale aristocraţiei, reflecta tocmai interesele majorităţii aristocraţiei, ai cărei exponenţi erau ei. Editată într-o perioadă în care acest echilibru delicat părea realizabil, *De clementia* conţinea avertismente implicite. Militînd pe plan teoretic pentru un despotism apropiat de cel promovat de un Caligula — desigur fără a accepta în aceeaşi măsură forme şi idei ale Orientului elenistic — semnifica şi avertisment pentru acei *nobiles* care regretau republica şi care se apucaseră s-o compătimească pe Agripina, să se ralieze fără reticenţe noului regim. Dat fiind însă că *nobilitas* nu repre-

---

le mauvais monarque. Şi noi am fost de acord că între cele două tipuri de monarh diferenţa priveşte aproape numai conduita. Dar în spatele distincţiei etice trebuie identificate mobilele social-politice. *Rex* e bun pentru că menajează aristocraţia, *tyrannus* e rău pentru că nu o cruţă. De asemenea distincţia *rex-tyrannus* constituie doar o parte integrantă a unei teorii asupra celui mai bun regim politic. În această privinţă ne situăm pe o poziţie diametral opusă celei preconizate de învăţatul belgian.

[1] Reamintim că şi acolo Nero era identificat cu *Sol*.

[2] Am văzut că Seneca recomandă împăratului să se înconjoare de consilieri stoici, înţelegem de stoicii din preajma sa, adică de senatori şi cavaleri înstăriţi.

www.cimec.ro

zenta primejdia primordială, şi că alcătuia şi ea o parte din aristocraţia senatorială, în practică atacurile ţinteau cruzimea tiranilor. Condamnînd *crudelitas* şi evidenţiind lipsa de popularitate a tiranilor, el avertizează pe partizanii politicii lui Claudiu să renunţe la speranţa în renaşterea sistemului birocratic şi represiv promovat de acesta. Mai clară în acest sens ne apare recomandarea că monarhul ideal trebuie să se lase sfătuit de înţelepţi stoici. Ea semnifică avertisment pentru vechiul personal al lui Claudiu de a renunţa la posturile cheie, însuşite de aristocraţi, în special de cei ataşaţi lui Burrus şi Seneca.

Am arătat deja, că această teorie nu reprezenta o speculaţie gratuită. Ea oglindea o anumită situaţie politică şi preconiza o linie de conduită congruentă şi pentru viitor. Cum am spus deja, Nero se ţinuse de cuvînt în prima perioadă a domniei; sistemul birocratic este slăbit şi autoritatea senatului, a magistraţilor şi promagistraţilor redobîndeşte oarecare pondere în Italia şi în provinciile senatoriale [1]. Concomitent, împăratul afişează în repetate rînduri modestie [2], dar acordă şi avantaje concrete. Sînt ajutoraţi unii aristocraţi ruinaţi, în special *nobiles* [3]. Ei primesc sume fixe, adevărate pensii [4]. Dar în alte privinţe autoritatea imperială se întăreşte: sînt perfecţionate anchetele judiciare, întreprinse de împărat [5], şi se intensifică activitatea aşa-numitului *consilium principis* [6], după cum ştim, produs specific al statului monarhic. Fermă şi precisă este linia de combatere a forţelor care-l susţinuseră pe Claudiu: sînt reduse şi limitate onorariile avocaţilor [7] şi recompensele acordate delatorilor [8]. Nu mai sînt admise în senat vlăstare de liberţi [9].

Anul 56, anul difuzării tratatului *Despre clemenţă*, este într-adevăr un an de guvernare echilibrată, aşa cum dorea Seneca. În cadrul politicii de conciliere cu toată aristocraţia, însuşi Paetus Thrasea primeşte demnitatea de consul sufect [10]. Deşi stoic, Thrasea nu gravitase în jurul lui Seneca, faţă de care vădise totdeauna reticenţe [11] şi nu apăruse de loc în viaţa politică de primă importanţă a anilor 54 şi 55. De altfel aparţinea aristocraţiei conservatoare şi tutela el însuşi un cerc stoic, care milita pentru interesele şi opiniile aşa-numitei *nobilitas* [12]. De asemenea sînt reduse puterile tribunatului plebei, de secole odios optimaţilor. Chiar faimosul *ius intercessionis* este lezat [13]. De altfel ce vană satisfacţie pentru *nobiles*! Însă cum am reliefat deja, acest echilibru includea tendinţe contradictorii: paralel cu

---

[1] Reapar emisiuni monetare ale senatului, cum atestă prezenţa siglei *Ex. S.C.* (Pareti, *op. cit.*, p. 842).

[2] *Exempli gratia* citäm refuzul titlului de *pater patriae* (Suetoniu, *Nero*, 8). Se pot menţiona însă şi altele (vezi mai ales Tacit, *Ann.*, 13, 10–11).

[3] Toţi împăraţii acordau astfel de ajutoare. Se poate totuşi stabili o legătură cu pasajul din *De beneficiis*, mai sus citat. Am văzut că Seneca aprobă şi recomandă asemenea ajutoare, fără a accepta toate pretenţiile nobililor de viţă.

[4] Suetoniu, *Nero*, 10.

[5] Suetoniu, *Nero*, 15.

[6] Maranca, *op. cit.*, p. 286.

[7] Tacit, *Ann.*, 13,5. A se apropia de cele spuse de Seneca în *Apok.* despre *causidici*.

[8] Suetoniu, *Nero*, 10.

[9] Suetoniu, *Nero*, 15.

[10] Lana, *op. cit.*, p. 241. Adaugă în continuare: *L'austero P. Clodio Thrasea Pelo si schiero dalla parte di Seneca: spero anch'egli che stesse per realizzarsi, finalmente, il regno dei filosofi sulla terra?*

[11] A se vedea şi Lana, *op. cit.*, p. 242.

[12] Despre această problemă va veni vorba într-o contribuţie viitoare.

[13] Tacit, *Ann.*, 13, 28.

www.cimec.ro

linia concesiilor față de tradițiile senatului se manifestă și direcția consolidării puterii imperiale. Concomitent se impietează asupra sferei prerogativelor tradiționale ale senatului. Sînt reduse și atribuțiile edililor și questorilor, iar *aerarium Saturni* e sustras controlului unor demnitari tradiționali (questorii) și pus sub autoritatea unor *praefecti*, proveniți tot dintre senatori, dar numiți exclusiv de cezar [1]. Pe linia înveșmîntării regimului neronian cu straiele filozofiei stoice, consemnăm adoptarea unor măsuri destinate promovării unei anumite sobrietăți în felul de trai al contemporanilor: se limitează cheltuielile la ospețe și aprovizionarea localurilor publice cu trufandale și sînt alungați histrionii din Italia [2].

Acest echilibru era foarte precar. Dezbaterea situației liberților va fi pe punctul să-l compromită și va anunța criza din anii 57—58. Undeva se formau în taină nori negri. Dar toate aceste probleme depășesc cadrul fixat articolului de față.

ИДЕОЛОГИЧЕСКИЕ АСПЕКТЫ ЛАТИНСКОЙ ЛИТЕРАТУРЫ ЭПОХИ НЕРОНА

РЕЗЮМЕ

Работа рассматривает лишь литературные материалы первых двух лет царствования Нерона (54—56 гг. н.э.). Автор указывает на то, что литературные произведения того времени отражают позиции, интересы и стремления римской аристократии (сената и богатых всадников). Процесс формирования политических идей был весьма сложным. Важную роль в уточнении идеологии разных писателей сыграли их собрания, литературные кружки той эпохи.

Важнейшие политические, эпические и культурные вопросы обсуждались « in conuiuiis et in circulis » (Тацит, Анн. 3, 54). Некоторые культурные деятели того времени не принадлежали к аристократии, но они занимали те же позиции.

Автор анализирует идеологические вопросы первой буколики Кальпурния Сикула и доказывает, что поэт, хотя и не принадлежит к аристократии, выражал стремления посещаемого им кружка Пизона. Кальпурний Сикул приветствует правление Нерона и надеется, что оно обеспечит аристократии защиту и укрепление ее привилегий. *Апоколокинтозис* Сенеки выражает также точку зрения аристократии в целом. Этот опускул отражает в литературной плоскости упорную борьбу, начатую Сенекой и Бурром против Агриппины и Палласа, которые стремились восстановить политику Клавдия. Другим литературным отражением этой борьбы являлись мемуары Агриппины.

Точка зрения аристократии кристаллизовалась в *De clementia* Сенеки, датируемой автором статьи 55 или 56 годами. Сенека пытался здесь выдвинуть теорию философского деспотизма, который примирил бы две противоположные тенденции: тенденцию Нерона к деспотической монархии греко-

[1] Tacit, *Ann.*, 13, 28—29.
[2] Suetoniu, *Nero*, 16; Tacit, *Ann.*, 13,25.

www.cimec.ro

восточного типа и тенденцию аристократии к соблюдению и укреплению привилегий сената. Стоическая философия являлась по мнению Сенеки главным способом для примирения этих противоположных тенденций.

ASPECTS IDÉOLOGIQUES DANS LA LITTÉRATURE LATINE À L'ÉPOQUE DE NÉRON

RÉSUMÉ

L'article s'occupe seulement des témoignages datant des deux premières années du règne de Néron (54—56 de notre ère). L'auteur montre que les œuvres littéraires de cette période reflètent les positions, les intérêts et les aspirations de l'aristocratie romaine (le sénat et les chevaliers opulents). Le processus de l'élaboration des idées politiques a été bien complexe.

Les réunions des cercles littéraires du temps ont largement contribué à préciser l'idéologie des différents écrivains. On débattait des problèmes politiques, éthiques et culturels de premier ordre *in conuiuiis et in circulis* (Tacite, *Ann.*, 3,54). Certains hommes de culture du temps n'appartenaient pas à l'aristocratie, mais ne s'en situaient pas moins sur ses positions.

L'auteur analyse les aspects idéologiques de la première bucolique de Calpurnius Siculus; on montre la manière dont ce poète, qui n'appartenait pas à l'aristocratie, exprimait quand même les aspirations du cercle de Pison, qu'il fréquentait. C'est qu'il salue le règne de Néron tout en espérant que celui-ci pourra défendre et renforcer les privilèges de l'aristocratie. De même l'Apocoloquintose de Sénèque exprime le point de vue de toute l'aristocratie. Sur le plan littéraire cet opuscule est l'expression de la lutte acerbe engagée par Sénèque et Burrus contre Agrippine et Pallas, qui désiraient imposer la politique de Claude. Les mémoires d'Agrippine ont été un produit littéraire de la même lutte.

Le point de vue de l'aristocratie a reçu ses véritables contours dans *De la clémence* de Sénèque, que nous datons en 55 ou bien en 56. Sénèque y essaye de promouvoir la théorie d'un despotisme philosophique capable de concilier des tendances contradictoires au fond: celle de Néron, qui aspirait à une monarchie despotique de type gréco-oriental et celle de l'aristocratie désirant que les privilèges du senat fussent observés et renforcés. Sénèque considérait la philosophie stoïcienne comme le meilleur moyen pour concilier ces tendances opposées.

www.cimec.ro

MULTA CONTINGERE VIRGA
(Iuvenal, VIII, 7)

DE

AL. GRAUR

Susţinînd că nobleţea nu presupune în mod obligator merite personale, Iuvenal întreabă:

> Quis fructus generis tabula iactare capaci
> Coruinum, posthac multa contingere uirga
> fumosos equitum cum dictatore magistros,
> si coram Lepidis male uiuitur?
>
> (VIII, 6–9.)

Sînt editori care consideră că versul 7 este interpolat, astfel Maior, după Heinrich [1], cu argumentul că Coruinus a mai fost numit la versul 5 şi că nu era nevoie de o tabletă încăpătoare pentru a marca pe ea un singur nume. Hermann, izbindu-se de aceleaşi obiecţii, rezolvă problema păstrînd versul 7, dar ştergînd versurile 5 şi 6. Cu drept cuvînt ediţiile mai noi nu s-au lăsat antrenate pe această cale. Repetiţia aceluiaşi nume nu e ceva nemaiauzit la Iuvenal, şi nu numai cînd e vorba de un personaj precis ale cărui acţiuni sînt povestite sau puse în discuţie (Rufus, VII, 213 şi 214, aici cu insistenţă retorică; Pacuuius, XII, 112, 125 şi 129), ci şi fără această scuză (Gaetulus, adjectiv derivat de la un nume geografic, V, 53 şi 59; Cecropides, VIII, 46 şi 53; vezi şi Capreae, X, 72 şi 93; pentru cuvinte comune repetate, ediţia Friedländer, p. 56, n. 8). Cît priveşte pe *tabula capaci* Iuvenal nu afirmă că tabloul cuprinde un singur nume, ceea ce ar fi de altfel absurd, ci el se mulţumeşte să citeze ca exemplu unul singur dintre cele existente.

Dar, interpolat sau nu, versul 7 a dat multă osteneală comentatorilor, pentru că nu se ştie ce înseamnă *multa uirga*. Scholiastul înţelege această expresie ca « multis fascibus, dignitate », adică, zice Owen, « multis consulibus », ceea ce după Friedländer ar fi o exprimare prea căutată pentru Iuvenal. N-aş fi de această părere, dar nu mă pot lăsa convins că în expresia *multa contingere uirga magistros*

[1] Datele privitoare la ediţiile mai vechi sînt scoase din ediţiile Maior şi Friedländer.

www.cimec.ro

equitum am avea dreptul să interpretăm *multa uirga* ca un ablativ de calitate pe lîngă *magistros equitum*, iar dacă trebuie să înțelegem « multis consulibus », nu se vede în ce raport ar fi această expresie cu dictatorul și cu comandanții cavaleriei. Cît privește înțelesul lui *contingere*, voi reveni asupra lui ceva mai jos.

Ruperti, în cuvîntul *uirga*, vede *lineae* sau *rami* care leagă între ele imaginile, și trimite la Persius, III, 23 *(stemmate quod Tusco ramum millesime ducis)*. Această explicație este admisă de Friedländer, care, pentru singularul *multa uirga* în locul pluralului *multis uirgis*, trimite la Iuvenal, III, 142 *(quam multa magnaque paropside cenat?)*, unde totuși ideea de plural este sugerată de *quam*, iar pentru *contingere*, trimite (după Maior) la Iuvenal, XI, 62 (*et ipse tamen contingens sanguine caelum*) și la pasaje din alți autori unde *contingere aliquem* înseamnă « a avea legături de rudenie cu cineva ». Deci înțelesul ar fi: « atingi, prin multe trepte intermediare, pe mai mulți magistri equitum și un dictator ». Aceeași ar fi valoarea lui *contingere* și în ipoteza lui Ruperti. Desigur, cu toată obiecția exprimată mai sus, nu mi s-ar părea greu de admis că *multa uirga* înseamnă « multis uirgis ». Asemenea folosire a lui *multus* nu e străină literaturii latine. Mai multe dificultăți face înțelesul lui *contingere*, căci nu văd cum acest verb, în ipoteza dată, s-ar putea coordona cu *iactare*. Apoi, dacă este o laudă să ai mulți strămoși cunoscuți (cum se vede din versul citat al lui Persius și cum apare în gura nobililor francezi care se mîndresc că strămoșii lor au participat la cruciade), dacă e o laudă să ajungi cu originea pînă la cer (așa cum rezultă din versul citat al lui Iuvenal), nu văd ce laudă ar fi să afirmi că între tine și un personaj ilustru sînt numeroase trepte intermediare. În sfîrșit, ținînd seamă de faptul că tot pasajul este concret *(tabula, Coruinum, fumosos* etc.), ne așteptăm ca și *contingere* să aibă sensul său concret obișnuit și nu un sens figurat, abstract, cum ar fi acela de « a se înrudi ». Cum s-ar potrivi, într-adevăr, ideea că « e inutil să te înrudești cu personaje ilustre, dacă te porți urît *de față cu* imaginile Lepidilor »?

Sensul concret al lui *contingere* este presupus în ipoteza lui Heinrich, care traduce *multa uirga* prin « mătură », trimițînd la Ovidiu, *Faste*, IV, 736 *(uirgaque uerrat humum)*. La Ovidiu, sensul e clar: e vorba de o mătură de crengi, un tîrn, potrivit pentru a mătura pămîntul. *Multa uirga* ar putea fi « cu multe mături », eventual « cu o mătură mare ». Dar se folosea oare tîrnul pentru a curăța imaginile strămoșilor? Și dacă ar fi fost curățați, ar mai fi fost *fumosi*? Dar mai presus de toate se pune întrebarea: cum se încadrează noțiunea de « a mătura » în textul nostru și cum se coordonează, în ipoteza discutată, *contingere* cu *iactare*? Înțeleg că nu merită să te lauzi cu strămoșii, dar e inutil să le scuturi de praf imaginile?

K. F. Hermann înțelege că *uirga* este nuiaua cu care se arată *(contingere)* imaginile: acestea ar fi plasate atît de sus, încît, pentru a se ajunge la ele, trebuie înnădite mai multe nuiele, idee pe care Friedländer o găsește îndoielnică, după ce o admisese în *Sittengeschichte*, I, 241, n. 5, iar Labriole-Villeneuve și-o însușesc în întregime, traducînd prin « atteindre avec une baguette rallongée plusieurs fois ».

Pentru *contingere uirga*, după părerea mea, singura interpretare este aceasta din urmă, « a atinge (pentru a arăta) cu bățul ».

Coram Lepidis își găsește astfel valoarea deplină: « de ce ne arăți imaginile strămoșilor, dacă sub ochii lor duci o viață imorală? »

Dar care este valoarea lui *multa*? O nuia de cîțiva metri lungime nu era atît de greu de găsit și, după cum am avut cu toții adesea ocazia să vedem, nu este nevoie ca nuiaua să atingă partea cea mai de sus a imaginii. Era oare aceasta

www.cimec.ro

așezată atît de sus încît era nevoie de o nuia înnădită de mai multe ori? Se pune atunci întrebarea dacă vizitatorul o mai putea vedea bine.

După părerea mea, avem aici un simplu hipalage, așa cum întîlnim adesea: adjectivul *multa* trebuie înțeles ca un adverb, *multum*, pe lîngă *contingere*, astfel încît *multa contingere uirga* înseamnă « a atinge mult, adesea, mereu, cu varga ». Această folosire a lui *multus* este curentă; Georges, în dicționarul său, citează cîteva exemple. Iată unul dintre ele: *plurima nantis in ore est Alcyone coniunx* (Ov., *Met.*, 562—563) « înotătorul rostește cel mai adesea numele soției sale, Alcyone ».

Dacă admitem această soluție, pasajul discutat apare unitar și lesne de înțeles.

MULTA CONTINGERE VIRGA
(Ювенал, VIII, 7)

РЕЗЮМЕ

Выражение *multa uirga* в одном из спорных пассажей Ювенала (VIII, 7) было поочередно переведено „multis fascis, consulibus", multae lineae, multi rami" „метла" или „baguette rallongée plusieurs fois". Автор предлагает понимать uirga как «палка», а *multa*, как замещение гипаллагой наречия multum — «часто», определяющего глагол contingere.

MULTA CONTINGERE VIRGA
(Juvénal VIII, 7)

RÉSUMÉ

Dans un passage controversé de Juvénal (VIII, 7), l'expression *multa uirga* a été tour à tour traduite par « multis fascis, consulibus », par « multae lineae, multi rami », par « balai », par « baguette rallongée plusieurs fois ». L'auteur propose de comprendre *uirga* comme « baguette », et il voit dans *multa* une substitution par hypallage de l'adverbe *multum* « souvent », déterminant *contingere*.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

POZIȚIA LUI TACITUS FAȚĂ DE ARMATĂ, POPOR ȘI PROVINCII

DE

F. EDELSTEIN și I. WINKLER

Dintre istoricii romani, Tacitus este acela a cărui operă a parvenit cu mai puține lacune posterității, ceea ce nu trebuie pus numai pe seama unor împrejurări norocoase, ci se datorează în anumită măsură prețuirii de care s-a bucurat încă din timpul vieții, după cum rezultă din mărturiile lui Pliniu cel Tînăr [1]. Faima dobîndită de Tacitus încă de la începutul carierei se datora, în primul rînd, talentului său oratoric, prin care repurtase atîtea succese și ajunsese la o popularitate pe care o punea mai presus de orice [2].

Cu toate acestea el părăsește profesia de avocat și își consacră talentul lucrărilor istorice. Faptul că Tacitus renunță la satisfacțiile multiple ale situației lui ca orator de frunte, că renunță la plăcerea de a încerca nenumăratele emoții ale tumultului din for [3] și își îndreaptă privirile spre trecut, nu e o simplă întîmplare.

Reprezentant aprig și conștient al opoziției republicane [4], admirator fervent al gloriei romane și adept al vechilor moravuri, Tacitus, ca de altfel mulți din contemporanii săi, și-a dat seama că mulțumirea și succesele la care mai putea năzui un orator oricît de strălucit erau iluzorii, că epoca lui nu mai era prielnică pentru înflorirea acestui gen, că senatul roman nu era decît o umbră palidă, un instrument docil în mîna împăratului. Istoria în schimb — cum o concepeau cei vechi — îi oferea nu numai posibilități multiple de manifestare a talentului său artistic, ci constituia și o armă de luptă menită să influențeze puternic pe cititori [5] și, mai presus de toate, să constituie un îndrumător în conduita cetățeanului roman, o tribună de pe poziții le căreia scriitorul putea exalta tot ce i se părea strălucit și demn de admirație și putea supune unui aspru rechizitoriu tot ce i se părea condamnabil și

---

[1] C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistolae*, Paris, 1927—1928, 7,20, 1—4; 7,33; 4,13,10; 2,1,6; 9,23, 2—3; 2,11,17; 6,16; 8,7; 4,15,1.

[2] Tacitus, *Dialogus de oratoribus*, VI—VII, în Cornelii Taciti *Libri qui supersunt*, post C. Halm-G. Andersen, denuo curauit E. Koestermann, Lipsiae, 1938, II.

[3] *Ibidem*.

[4] I. M. Tronski, История античной литературы, Leningrad, 1951, p. 477—480; *Istoria universală*, sub redacția S.L. Utcenko și colab., II, București, 1959, p. 608.

[5] N. A. Mașchin, *Istoria Romei antice*, București, 1951, p. 25; cf. și Cicero, *Orator*, 66.

www.cimec.ro

înjositor. Tacitus a ştiut să folosească aceste avantaje ale genului pe care l-a abordat, transformînd istoria sa într-o uriaşă tragedie cu mii şi zeci de mii de personaje, în centrul căreia rămîne necontenit Roma îngenuncheată sub voinţa omnipotentă a cezarului [1].

Scopul principal al lui Tacitus este de a educa. Pentru a-i spori eficacitatea, el caută să-şi releve nepărtinirea, punînd în fruntea fiecăreia dintre lucrările lui aceeaşi profesiune de credinţă a totalei imparţialităţi [2].

Străduinţa spre imparţialitate e subliniată prin rezerva faţă de unele informaţii care îi par neverosimile. Din acelaşi motiv al sublinierii obiectivităţii sale, Tacitus scrie după tradiţia vechilor analişti, consemnînd evenimentele an de an [3].

Problema dacă şi în ce măsură a realizat Tacitus acest deziderat a fost foarte mult discutată de criticii moderni: aproape nu există vreun studiu despre el mai amplu, în care să nu se dezbată problema imparţialităţii lui. Această discuţie îndelungată a dus la relevarea şi lămurirea multor aspecte ale operei tacitiene înainte obscure. Fiind socotit de istoriografia modernă drept cel mai mare istoric al Romei antice, unii încearcă să-l prezinte pe Tacitus imparţial faţă de evenimente şi oameni, cu toate că, analizîndu-i lucrările, ei s-au izbit adesea de afirmaţii în flagrantă contradicţie chiar şi cu o aparentă obiectivitate; alţii, dimpotrivă, pun sub semnul întrebării sau chiar neagă imparţialitatea, dar copleşiţi de măreţia istoricului şi neputîndu-se sustrage nici admiraţiei faţă de geniul lui şi nici propriei lor poziţii de clasă, caută să-l scuze [4].

În centrul atenţiei istoricilor sta atitudinea lui Tacitus faţă de împăraţi, care constituiau, de fapt, şi pentru autor figuri de maximă importanţă.

Întreaga istoriografie a sec. I a devenit de altfel, în funcţie de atitudinea faţă de împăraţi, fie pamflet politic, fie panegiric. Cum se exprimă însuşi Tacitus (*Historiae*, I, 1), toţi au devenit sau duşmanii sau sclavii puterii [5].

Subliniind poziţia de clasă a lui Tacitus şi relevînd limitările care decurg de aici, studiile cercetătorilor marxişti aduc preţioase contribuţii la justa apreciere a operei sale [6]. În ce ne priveşte, în cele ce urmează vom căuta să analizăm o singură latură a acesteia, şi anume, atitudinea istoricului faţă de păturile populaţiei care nu aparţineau aristocraţiei senatoriale, faţă de aceia care contraveneau intereselor acestei clase şi politicii expansioniste a statului roman.

Tacitus n-a examinat cu aceeaşi scrupulozitate şi n-a acordat importanţa cuvenită acţiunilor eroilor secundari şi poporului în mijlocul căruia se desfăşoară

---

[1] Tacitus, *Historiae*, I, 1; id., *Annales*, III, 65; IV, 32–33; cf. şi История римской литературы, sub redacţia N. F. Deratani, Moscova, 1954, p. 483.

[2] Tacitus, *Agricola*, I; *Hist.*, I, 1; *Ann.*, I, 1.

[3] Tacitus, *Agricola*, XLIII; *Hist.*, II, 3.

[4] Ph. Fabia, *Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, Paris, 1893, p. 261, 442 şi urm.; G. Boissier, *Tacite*, Paris, 1908, p. 68 şi 149; H. Goelzer, *Tacite, Histoires*, Paris, 1921, p. XIV, XV; RE, IV, 1587–1588 [Schwabe]; Schanz-Hosius, *Gesch. d. röm. Literatur*, II, München, 1935, p. 607 şi urm.; P. Beguin, în L'Ant. Class., XXII, 2, 1953, p. 322 şi urm.; XXIII, 1954, p. 123.

[5] Deratani, *op. cit.*, p. 472.

[6] M. M. Pokrovski, История римской литературы, Moscova-Leningrad, 1942, p. 357 şi urm.; I. M. Tronski, *op. cit.*, p. 477 şi urm.; Deratani, *op. cit.*, p. 472 şi urm.; O. V. Kudriavţev, în VDI, 3, 1949, p. 46 şi urm.; VDI, 2, 1954, p. 128–142; VDI, 2, 1955, p. 48 şi urm.; E. M. Staerman, în VDI, 3, 1951, p. 164, 167–169; N. N. Belova, în VDI, 4, 1952, p. 45 şi urm.; N. A. Maşkin, *Principatul lui Augustus, Originea şi conţinutul său social*, Bucureşti, 1954; A. G. Bokşcianin, Социальный кризис римской империи в I веке н. э., Moscova, 1954.

www.cimec.ro

activitatea protagoniștilor operei sale: împărații. Dacă pentru stabilirea veracității portretelor acestora avem posibilitatea unui anumit control pe baza confruntării diferitelor izvoare antice [1], aprecierea imparțialității lui Tacitus față de păturile de jos, față de sclavi și cei răzvrătiți împotriva regimului imperial este mult mai dificilă, căci în această privință termenii de comparație sînt mai puțini, fie datorită scopului deosebit al lucrărilor diferiților istorici care au scris despre aceeași epocă, fie din cauza neglijării totale a acestor pături, din pricina aceleiași concepții înguste despre istorie [2].

Ca puncte de sprijin vor servi în analiza ce urmează pasajele corespunzătoare din autorii antici la dispoziția noastră și, în primul rînd, însăși opera lui Tacitus, comentariile și aprecierile sale, numeroasele contradicții și inconsecvențe, procedeele stilistice și retorice, din care rezultă limpede că istoricul a căutat să comunice cititorului propriul său fel de a privi lucrurile. Dacă imaginea evenimentelor zugrăvite de el se depărtează — uneori mai mult, alteori mai puțin — de realitate, aceasta se datorează alegerii faptelor, proporționării lor conform punctului său de vedere și al intereselor clasei sale, care determină dispoziția și aprecierea evenimentelor relatate [3]. Tacitus nu trebuie totuși învinuit de o intenționată deformare a faptelor, cercetate de el cu multă seriozitate și conștiinciozitate după diferitele izvoare care i-au stat la dispoziție [4]. Ba, tocmai sub influența asiduității dovedite în studierea izvoarelor, adesea Tacitus, furat de realitate, a devenit el însuși acuzatorul stărilor de lucruri pe care dorea să le sprijine. Mutatis mutandis, i se aplică și lui, într-o anumită măsură, cele constatate de Engels în legătură cu Balzac [5].

Textul tacitian constituie elementul de bază pentru analiza atitudinii istoricului față de armată și răscoalele militare, deoarece revoltele legiunilor din Panonia și Germania sînt descrise cu totul sumar la Dio Cassius [6] și amintite doar în treacăt de Suetonius [7] și de Velleius Paterculus [8]. Admițînd chiar că Tacitus a urmat în mod servil un izvor oarecare, din maniera de prezentare a evenimentelor se observă clar că nu l-au interesat cauzele reale care au provocat, după moartea lui Augustus, aceste manifestări violente ale nemulțumirilor din cadrul armatei.

Tacitus, care în anumite părți ale istoriei sale dă dovadă de atîta perspicacitate și profunzime, vorbind despre răscoala din Panonia se mulțumește să indice prilejul în locul cauzelor: «în schimbarea împăratului, ele văzuseră putința unei răscoale și nădejdea unei îmbogățiri» [9]. Aceasta datorită, în primul rînd, disprețului cu care trata orice mișcare îndreptată împotriva puterii de stat, vizînd schimbarea vechilor stări de lucruri. Prezentarea situației imediat premergătoare urmărește trezirea neîncrederii și dezaprobării cititorului față de inițiatorii răscoalei: în locul

[1] Dio Cassius, Suetonius, Plutarch, Appian și alții.
[2] N. A. Mașchin, *Istoria Romei*, p. 5 și urm.
[3] Deratani, *op. cit.*, p. 478—479.
[4] Th. Mommsen, *Cornelius Tacitus und Cluuius Rufus*, în *Ges. Schriften*, VII, Berlin, 1909, p. 224—252; id., *Das Verhältnis des Tacitus zu den Acta des Senats*, *ibid.*, p. 253—263; I. Mueller, *Krit. und exeg. Studien zu Tacitus*, în Wien. Sitzb., 170, 1913, 3 Abh.; Boissier, *Tacite*, p. 69—73; F. A. Marx, *Untersuch. zur Komposition und zu den Quellen von Tac. Ann.*, în Hermes, 60, 1925, 74, 266, 17; D. M. Pippidi, *Autour de Tibère*, București, 1944, p. 72—74; vezi p. 246, nota 6.
[5] K. Marx-Fr. Engels, *Despre artă și literatură*, București, 1953, p. 135—136, 137—138 (scrisoarea lui Engels către d-na Harkness).
[6] Dio Cassius, LVII, 4.
[7] Suetonius, *Tiberius*, 25; *Caligula*, 9.
[8] C. V. Paterculus, CXXV, 2.
[9] Tacitus, *Ann.*, I, 16.

www.cimec.ro

motivelor materiale concrete, e invocată semeţia trupelor, tendinţa spre dezordine şi trîndăvie, urmare a unei relaxări temporare a disciplinei: «[Blaesus] intermiserat solita munia. Eo principio lasciuire miles, discordare, pessimi cuiusque sermonibus praebere auris... disciplinam et laborem aspernari» [1].

Mişcarea porneşte, prin urmare, de la «pessimi», dispuşi să asculte vorba «oricui».

Caracterizarea lui Percennius, căpetenia răsculaţilor, aduce discreditare totală: «erat in castris Percennius quidam, dux olim theatralium operarum, dein gregarius miles, procax lingua et miscere coetus histrionali studio doctus, is imperitos animos et quaenam post Augustum militiae condicio ambigentis impellere paulatim nocturnis conloquiis aut flexo in uesperam die et dilapsis melioribus deterrimum quemque congregare» [2]. Efectul acestei caracterizări, concepută în termeni peiorativi, e intensificat prin opunerea «sufletelor neştiutoare» ale soldaţilor, pe care reuşeşte «să-i seducă încetul cu încetul», asociindu-se cu cei mai «stricaţi» (deterrimum quemque).

Dar faptele relevate în cuvîntarea atribuită lui Percennius pledează, cu toată luminaţia defavorabilă a autorului, pentru justeţea revendicărilor ridicate de soldaţi, chiar dacă presupunem anumite exagerări, spre a grada contrastele şi a atîţa flacăra răzvrătirii. «Destul fuseseră laşi atîţia ani. Bătrîni şi mutilaţi de răni, ei îndurase treizeci sau patruzeci de ani de serviciu militar. Liberaţi, nu sfîrşeau încă serviciul militar. Opriţi lîngă steag, răbdau acelcaşi munci sub alt nume. Supravieţuind atîtor primejdii, erau duşi apoi în ţări îndepărtate spre a primi, sub numele de ogoare, nişte mlaştini sau stînci necultivabile. Serviciul militar prin el însuşi e greu şi nerăsplătit: sufletul şi corpul sînt preţuite zece aşi pe zi. Cu ei trebuiau să-şi cumpere haine, arme, corturi, să îndulcească cruzimea centurionilor şi să mijlocească scutirea de corvezi. Loviturile şi rănile, asprimea iernii, exerciţiile din timpul verii, războaiele crîncene, pacea nerodnică nu se mai sfîrşeau însă» [3].

Dovada bazei reale a afirmaţiilor lui Percennius ne-o dă Tacitus însuşi: «Adstrepebat uulgus, diuersis incitamentis, hi uerberum notas, illi canitiem, plurimi detrita tegmina et nudum corpus exprobrantes» [4].

Totala dezaprobare a pretenţiilor ridicate de soldaţi e cu atît mai semnificativă, cu cît, pe vremea cînd descria Tacitus aceste evenimente, solda soldaţilor fusese sporită de către Domiţian de la 225 de denari, cît era sub Augustus, la 300 de denari. Tacitus însuşi arată regimul excesiv de aspru din cadrul armatei [5].

Faptul că soldaţii acceptă să trimită o delegaţie la Roma, pentru a obţine satisfacerea cerinţelor [6], dovedeşte că mişcarea nu avea drept obiectiv jaful şi excesele, iar revendicările lor, «un denar pe zi şi 16 ani de serviciu militar» [7], contrazic învinuirea lui Tacitus că ar fi urmărit «o viaţă de lene în dauna disciplinei şi a muncii» [8]. Fiind rupte cătuşele disciplinei şi dezlănţuite pasiunile, în asemenea vremuri tulburi ura soldaţilor faţă de foştii lor asupritori se concretiza în acţiuni sînge-

[1] Tacitus, *Ann.*, I, 16.
[2] *Ibidem.*
[3] *Ibidem*, I, 17.
[4] *Ibidem*, I, 18.
[5] *Ibidem*, I, 20.
[6] *Ibidem*, I, 19.
[7] *Ibidem*, I, 17, 19.
[8] *Ibidem*, I, 17.

www.cimec.ro

roase [1], a căror motivare psihologică o dă în multe cazuri Tacitus însuși: « centurio Lucilius interficitur, cui militaribus facetiis uocabulum «Cedo alteram» indiderant, quia, fracta uite in tergo militis, alteram clara uoce ac rursus aliam poscebat» [2].

Deschiderea porților închisorilor [3] e un act de protest împotriva legislației romane și a abuzurilor.

Nu trebuie să atribuim, firește, soldaților din acea vreme clarviziune și consecvență în acțiunile lor, la care ei renunță, în cele din urmă, tocmai din cauza șovăielii și a diversiunilor ivite între ei [4]. Cu toate acestea, ei își dau seama de situația lor, de nedreptățile și abuzurile comise față de ei, de tergiversarea intenționată a satisfacerii revendicărilor lor [5] și de faptul că vor putea dobîndi prin răzvrătire ceea ce nu puteau obține prin supunere [6]. Dar spiritul vremii, atmosfera îmbibată de superstiții și teama de mînia zeilor [7] le frînează avîntul, determinîndu-i să se dezică de propria lor cauză, să renunțe la orice îmbunătățire și să predea supliciului pe conducătorii răscoalei [8]. Natura cererilor imprimă răscoalei un caracter profesional, dar soldații simt forța pe care o reprezintă armata în sistemul imperial, ceea ce rezultă evident din desfășurarea răscoalei legiunilor de pe Rin, care îi oferă lui Germanicus imperiul [9].

Aceeași motivare, ca și pentru răscoala legiunilor din Panonia, o dă Tacitus — și ceilalți istorici ai timpului [10] — și răscoalei mult mai violente a legiunilor din Germania, care a izbucnit aproape concomitent. Aici ca inițiatori ai răscoalei se semnalează soldații recrutați de curînd din plebea de la Roma. Aprecierile lui Tacitus sînt tot atît de negative ca și față de răsculații din Panonia: « uernacula multitudo, nuper acto in Vrbe delectu, lasciuiae sueta, laborum intolerans, implere ceterorum rudes animos ». Antiteza dintre recruții aduși din Roma, pervertiți prin « trîndăvie și dezmăț », și « sufletele ignorante » (rudes animi) ale soldaților din legiunile de pe Rin sugerează ideea inducerii în eroare [11].

Situația din cadrul legiunilor, chiar după prezentarea lui Tacitus, contrazice motivările sale, justificînd mișcarea din punct de vedere economic și moral: « cu toții se dezveliră, arătîndu-și urmele rănilor și semnele vergilor. Vorbind învălmășit, ei se plînseră apoi de scumpetea scutelilor, de micimea soldei, de asprimea muncilor, înșirîndu-le: valul, șanțurile, transportul nutrețului, al materialelor, al lemnelor și tot ce li se cerea, în interesul serviciului, sau pentru a nu se lenevi. Veteranii, ce numărau treizeci de ani de serviciu sau chiar mai mult, strigau cu și mai multă înverșunare să li se vină în ajutor ca să nu-i apuce moartea sub arme. Să li se îngăduie la bătrînețe o odihnă la adăpostul nevoii » [12]. Lupta lor a fost mai dîrză ca a legiunilor din Panonia, fiind și mai uniți în acțiune: « Soldații împărțiră între ei străjile și luară măsuri de apărare. Strînși la un loc și fără îndemnul cîtorva

[1] Tacitus, *Ann.*, I, 20, 23.
[2] *Ibidem*, I, 23; cf. și 20.
[3] *Ibidem*, I, 21.
[4] *Ibidem*, I, 23.
[5] *Ibidem*, I, 26–27.
[6] *Ibidem*, I, 19.
[7] *Ibidem*, I, 28.
[8] *Ibidem*, I, 29, 30.
[9] *Ibidem*, I, 35.
[10] *Ibidem*, I, 31; vezi și notele 6–8, p. 247.
[11] *Ibidem*, I, 31.
[12] *Ibidem*, I, 35; cf. și *Istoria universală*, vol. II, p. 621 și urm.

www.cimec.ro

mulţimea izbucnea sau tăcea deodată, ca şi cum li s-ar fi dat o poruncă. Pentru cei ce cunosc sufletul mulţimii, această înţelegere era semnul cel mai sigur al unei mari şi năprasnice furtuni»[1]. Atitudinea fermă şi justeţea cerinţelor lor îl obligă pe Germanicus să ticluiască o scrisoare în numele lui Tiberius, prin care se acordă «libertatea după 20 de ani de serviciu, mărginirea lui, după 16 ani, la îndatorirea de a se lupta cu duşmanii fără alte sarcini; plata îndoită a moştenirii lui Augustus»[2]. Faptul că, îndată după satisfacerea revendicărilor, ordinea se restabili fără întîrziere[3] dovedeşte că soldaţii nu porniseră răscoala pentru că erau «obişnuiţi cu neascultarea şi nedestoinici la muncă»[4], ci pentru că situaţia lor devenise intolerabilă.

Al doilea val de revoltă fu provocat de teama contramandării concesiilor dobîndite: «Pauidos et conscientia uaecordes intrat metus: uenisse patrum iussu qui irrita facerent quae per seditionem expresserant; utque mos uulgo quamuis falsis reum subdere, Munatium Plancum, consulatu functum, principem legationis, auctorem senatus consulti incusant»[5]. Motivarea psihologică dată de Tacitus conţine un dublu atac împotriva răsculaţilor, relevînd, pe de o parte, caracterul vinovat al mişcării, de care soldaţii înşişi ar fi conştienţi, pe de altă parte, tendinţa spre excese, incapacitatea lor de discernămînt şi apreciere lucidă, subliniată prin procedeul generalizării (utque mos uulgo) şi opoziţia dintre natura acuzatorilor, oameni de rînd (uulgus), şi a acuzatului, «un fost senator» (consulatu functus). Mişcarea era însă mult mai puţin intensă, se pare că elanul soldaţilor scăzuse, căci, după relatarea lui Dio Cassius, «peste cîtva timp, cum nu cîştigau nimic, ei se îndreptau spre pace, schimbînd dispoziţia lor din punctul de vedere al propriilor lor mişcări»[6].

Cu totul altfel e prezentat episodul acesta la Tacitus. Potolirea răscoalei e atribuită exclusiv abilităţii lui Germanicus, care a ştiut să se folosească de stima soldaţilor faţă de familia Agripinei, de afecţiunea lor pentru Caligula[7]; cuvîntarea rostită de el este prezentată ca factorul hotărîtor în încetarea răscoalei[8].

În descrierea răscoalelor militare[9] se observă, în general, tendinţa lui Tacitus de a pune în lumină favorabilă pe conducătorii militari. Toată vina provocării groaznicului măcel din tabăra legiunii a V-a şi a XXI-a, focarul celei mai dîrze rezistenţe, e aruncată asupra răzvrătiţilor, cu toate că fusese pusă la cale de comandanţi sub ameninţarea lui Germanicus: «El [Germanicus] trimise deci o scrisoare lui Caecina, vestindu-l că soseşte cu o armată puternică. Dacă soldaţii nu vor pedepsi ei singuri pe cei vinovaţi, nu va cruţa pe nimeni. Adunînd pe stegari, pe aquiliferi şi pe soldaţii cei mai disciplinaţi, Caecina le citi scrisoarea... ei sorociră cu legatul o zi în care să atace pe răzvrătiţi. În ziua hotărîtă, năvălind în corturi, începură să-i ucidă la un semn dat»[10]. Pentru a-i salva de răspundere pe comandanţii militari care provocaseră dezbinarea, Tacitus menţionează: «neque legatus aut tribunus moderator adfuit; permissa uulgo licentia atque ultio et satietas»[11]. (De remarcat,

[1] Tacitus, *Ann.*, I, 32.
[2] *Ibidem*, I, 37; Dio Cassius, LVII, 5.
[3] Tacitus, *Ann.*, I, 37.
[4] *Ibidem*, I, 31.
[5] *Ibidem*, I, 39—40; Dio Cassius, LVII, 5.
[6] Dio Cassius, LVII, 5.
[7] Tacitus, *Ann.*, I, 41.
[8] *Ibidem*, I, 42—44.
[9] *Ibidem*, I, 17 şi urm.
[10] *Ibidem*, I, 48.
[11] *Ibidem*, I, 49.

www.cimec.ro

antiteza dintre rolul moderator, rațional al comandanților și patima oarbă a « vulgului ».) Germanicus varsă lacrimi și-i dojenește pe soldați, fără ca Tacitus să-i reproșeze de a fi fost inițiatorul acestui dezastru cumplit[1]: « Curînd sosi și Germanicus. Intrînd în lagăre, el începu să plîngă numind o adevărată nenorocire felul acesta de a înăbuși o răscoală. Porunci apoi să se ardă cadavrele. Sălbăticia soldaților se prefăcu atunci în dorința de a merge împotriva dușmanului în semn de ispășire »[2]. Cu totul alta — și aceasta e cea reală — e motivarea acțiunii inițiate de Germanicus, la Dio: « Cu toate acestea, Germanicus, temîndu-se de o nouă răscoală, și-a condus armata pe pămînt străin, unde el petrecu mult timp cu scopul de a da ocupație soldaților și de a le procura hrană din abundență în paguba străinilor »[3].

Din faptul că Germanicus dorea să « procure hrană din abundență în paguba străinilor », reiese că armata ducea lipsă de alimente, mai precis, că solda fiind mică, nu putea asigura decît o hrană cu totul mizeră, de aici nemulțumirile legitime ale soldaților și formele violente pe care acestea le luau, din timp în timp, sub impulsul unei conjuncturi externe, aparent sau realmente, favorabile.

La atitudinea negativă a lui Tacitus față de orice revendicări ale armatei va fi contribuit amintirea acțiunilor violente la care asistase autorul după moartea lui Nero, cînd armata ridica pe tron pe acela care plătea mai mult și ucidea pe împăratul care nu-i era pe plac. În instabilitatea acestei armate care, după cum scrie Engels, « începea să semene mai mult cu o armată de « landsknechti », decît cu vechea armată de cultivatori de pămînt a Romei »[4], în nepriceperea comandanților sau în viciile împăratului vede Tacitus mare parte din greutățile în care se zbătea imperiul. Preocupat prea puțin — ca în general istoricii antici — de schimbările petrecute în structura economică a Romei, schimbări care au impus transformarea armatei de cetățeni liberi (care prestau serviciul militar fără o retribuire bănească) într-o armată plătită, el nu-și dă seama de contradicțiile care subminau imensul edificiu al statului roman, de criza prin care trecea orînduirea sclavagistă, de aceea are cuvinte aspre pentru Gracchi[5].

Chiar dacă Tacitus era conștient de faptul că cererile soldaților nu erau lipsite de temei, după cum rezultă și din atitudinea lui Germanicus și a lui Tiberius, care au satisfăcut — chiar dacă numai temporar — aceste cereri, din interese politice, el dezaprobă pretențiile și acțiunile lor.

Poziția istoricilor față de textul tacitian cu privire la răscoalele militare de la începutul domniei lui Tiberius este diferită: unii se feresc să emită vreo părere[6], alții, urmînd judecățile de valoare emise de Tacitus, consideră aceste mișcări ca simple excese ale armatei, ca « acțiunea obraznică a plebei », care profită de situația creată în urma morții lui Augustus și caută să-și asigure o viață de trîndăvie și lux[7], dar istoricii sovietici și mulți alți istorici moderni recunosc că greutățile servi-

---

[1] Tacitus, *Ann.*, I, 48—49.
[2] *Ibidem*, I, 49.
[3] Dio Cassius, LVII, 6.
[4] K. Marx și Fr. Engels, *Opere*, XV, ed. rusă, p. 606.
[5] Tacitus, *Ann.*, III, 27.
[6] F. A. Marx, în Hermes, 60/1, 1925, p. 89—90; *Legio*, în RE, XII[1—2], 1567 urm., [E. Ritterling]; I. C. Tarver, *Tibère*, Paris, 1934, p. 214—230.
[7] V. V. Duruy, *Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares*, tome IV, Paris, 1882, p. 283—285; *The Cambridge Ancient History*, vol. X, Cambridge, 1934, p. 618; RE, X, 1, 440—443 [Kroll].

www.cimec.ro

ciului militar şi mizeria în care trăiau soldaţii de rînd acumulaseră treptat nemulţumirea în sufletele lor şi că venirea noilor recruţi din rîndul sclavilor şi al plebei romane [1] a fost numai un prilej pentru ca soldaţii să vadă şi mai cras contrastul dintre viaţa lor grea şi mizeră din provincii, unde trebuiau să înfrunte moartea la tot pasul, şi traiul luxos, la adăpost de primejdii, al pretorienilor. Nemulţumirile lor ating, prin toate acestea, un punct de maximă tensiune, gata să ia forme violente la cel mai mic indiciu de slăbire a frînelor care-i asupreau: moartea lui Augustus a fost prilejul şi nu cauza care a dus la declanşarea nemulţumirilor ce mocneau de atîta vreme [2].

Nu este întîmplător că răscoala izbucneşte mai întîi în Panonia, tocmai unde, după cum arată Dio, erau greutăţi în aprovizionare, care atrăgeau o scumpire a alimentelor [3]. A existat, fără îndoială, o legătură între izbucnirea răscoalei din Panonia şi cea din Germania, după cum indică şi similitudinea revendicărilor. Faptul că, pe lîngă satisfacerea doleanţelor, legiunile de pe Rin urmăresc să-l proclame pe Germanicus împărat nu imprimă răscoalei un caracter diferit: soldaţii sperau să-şi asigure recunoaşterea revendicărilor prin ridicarea unui împărat care se arătase circumspect şi înţelegător faţă de nevoile lor.

În caracterul limitat, profesional, al revendicărilor se întrevede constituirea armatei într-o categorie deosebită de restul populaţiei, deşi provenită din rîndurile acesteia şi în continuu contact cu ea. Spiritul de castă, disciplina severă, jurisdicţia aspră, greutăţile muncii şi ale instrucţiei în timp de pace, primejdiile înfruntate în timp de război îi prefăceau cu timpul într-o masă de oameni violenţi, care la diverse ocazii săvîrşeau excese îndreptate nu numai împotriva comandanţilor lor, ci şi împotriva populaţiei şi chiar împotriva camarazilor din alte unităţi, după cum arată Tacitus [4]. Tot din relatările lui rezultă însă că această armată sălbăticită asculta totuşi de acei comandanţi care se bucurau de prestigiu în rîndurile ei [5].

Departe de a-i satisface, această viaţă li se părea nesuferită, ei urau viaţa de tabără şi războaiele, năzuinţele lor se îndreaptă spre viaţa civilă, după cum rezultă şi din cererea de a fi eliberaţi după 16 ani, de a primi pămînt şi bani, ca să-şi întemeieze o gospodărie, spre a putea duce o existenţă liniştită. Afirmaţia lui Suetonius [6] că « toate legiunile au înaintat cereri către împărat, prin care solicitau ca legaţilor consulari, o dată cu acordarea conducerii, să li se acorde şi insignele triumfului, pentru ca aceştia să nu caute sub toate pretextele motive pentru război », concordă cu aceasta: rezultă clar că soldaţii nu doreau războiul. De altfel, Tacitus însuşi ne furnizează un argument, introducînd, pentru a sublinia caracterul « nelegiuit » al răscoalei, pasajul în care soldaţii cer să fie conduşi împotriva duşmanilor, pentru a « ispăşi » păcatele revoltei.

---

[1] În Panonia în urma pierderilor avute în răscoala din 6—9 e.n.

[2] N. A. Maşchin, *Istoria Romei*, p. 297 şi urm.; id., *Principatul lui Augustus*, p. 455 şi urm.; *Istoria universală*, II, p. 621 şi urm.; A. G. Bokşcianin, *op. cit.*, p. 84 şi urm.; V. N. Diiakov, în VDI, 2, 1955, p. 96; Carl Peter, *Geschichte Roms*, III, Halle, 1867, p. 152 şi urm.; H. Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, I, 1, Gotha, 1883, p. 256 şi urm.; A. v. Domaszewski, *Geschichte der römischen Kaiser*, I, Leipzig, 1909, p. 253—261; II/1, p. 8 şi urm.; J. Kromayer-G. Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*, München, 1928, p. 531; Hoffmeister, *Die Weltanschauung des Tacitus*, Essen, 1831, p. 42—44.

[3] Dio Cassius, LV, 26, 34; N. A. Maşchin, *Principatul*, p. 455.

[4] Tacitus, *Hist.*, I, 6; II, 44; I, 63; II, 13; III, 14; II, 56.

[5] *Ibidem*, III, 10; II, 44.

[6] Suetonius, *Claudius*, 24.

www.cimec.ro

După cum se poate urmări din cele expuse pînă aici, Tacitus n-a fost obiectiv în prezentarea acelor acțiuni ale armatei care nu corespundeau vederilor sale. Pentru aristocratul Tacitus armata trebuia să fie un instrument în mîna comandanților și ca atare obligată, în orice condiții, la supunere oarbă; disprețul îl oprește să vadă în soldați altceva decît o masă de lăudăroși, de temerari și de nestatornici [1]. Lipsa lui de înțelegere merge atît de departe, încît el pune exclusiv pe seama trîndăviei dificultățile întîmpinate de legiunile din Siria în adaptarea la clima aspră a regiuninilor partice, unde, din pricina frigului cumplit, « mulți soldați înghețară la picioare sau la mîini, cîteva străji muriră de frig. Se povestește că unui soldat, ce purta o sarcină de lemne, îi înghețară astfel mîinile, încît, lipindu-i-se de povară, i se desfăcură de brațele mutilate » [2].

Tacitus vorbește cu o vie apreciere despre Corbulo, comandantul acestei legiuni, vlăstarul « demn » al unei vechi familii aristocratice romane [3], care a ținut în corturi întreaga armată — legiunile aduse din Siria și recruții din Galatia și Cappadocia — deși iarna era atît de aspră, încît « obducta glacie, nisi effossa humus tentoriis locum non praeberet », iar soldații, care sufereau atît de cumplit, ajunși la exasperare își căutau salvarea în dezertare. Pe marginea măsurilor drastice luate de Corbulo, care caută remediul în severitate (« întîia și a doua greșeală nu erau iertate ca în celelalte armate: cine dezerta de la drapel era pedepsit pe dată cu moartea »), concluzia istoricului e categorică: « Experiența a arătat că severitatea era mai bună decît mila » (Idque usu salubre et misericordia melius apparuit) [4].

Tacitus recunoaște că în armată stă « taina imperiului » *(arcanum imperii)* [5], dar o disprețuiește, pentru că nu mai e formată din țărani italici liberi ca altădată, ci e o armată pestriță, în care el nu vede decît o plebe (uulgus) concentrată în mase mari, înarmată, înclinată spre vicii [6], gata mereu la răzvrătiri și excese [7]; spre consternarea lui Tacitus, nu arareori ea pactiza cu populația provinciilor [8]. Motivele decăderii el nu le caută în deficiențele sistemului militar roman, în asprimea excesivă a tratamentului lor, în coruperea lor de către comandanți coruptibili și corupți, care îi foloseau ca o masă de manevră în intrigi pentru realizarea ambiției lor nesăbuite, cu toate că Tacitus se izbește de multe ori de aceste fenomene și le menționează în repetate rînduri [9].

Concepția specifică istoricilor puși în serviciul clasei dominante despre superioritatea morală a comandanților se manifestă și în opera lui Tacitus. « Aceasta e soarta foarte nedreaptă a războaielor: toți își cer partea succeselor, iar înfrîngerile se trec numai pe seama unuia singur » [10], constată Tacitus plin de nemulțumire, cu toate că el e cel puțin tot atît de nedrept atunci cînd, pentru cruzimile și excesele armatei, îi face răspunzători numai pe soldați, chiar și în cazurile cînd faptele, pe care el însuși le relatează, constituie un act de acuzare împotriva comandanților: soldații

---

[1] Tacitus, *Agricola*, XXV; id., *Hist.*, I, 6, 41, 80, 82, 83, 85.
[2] Idem, *Ann.*, XIII, 35.
[3] *Ibidem*, III, 31; XIII, 8.
[4] *Ibidem*, XIII, 35.
[5] Tacitus, *Hist.*, I, 4.
[6] *Ibidem*, II, 44; I, 80.
[7] *Ibidem*, I, 6, 25, 26, 53.
[8] *Ibidem*, I, 53; I, 54.
[9] *Ibidem*, I, 5, 11, 13, 25, 80.
[10] Tacitus, *Agricola*, XXVII.

www.cimec.ro

care se răzbună asupra unor comandanți ca Lucilius [1] sînt prezentați ca « pessimi » și « deterrimi ». Povestind scena de un profund dramatism a paricidului cauzat de apartenența la tabere diferite a tatălui și a fiului, indignarea lui Tacitus nu se îndreaptă împotriva comandanților, care creează prilejul unor asemenea grozăvii, silindu-i, prin diferite mijloace, pe soldați să participe la luptă, ci împotriva ostașilor de rînd: « Îndată ridică cadavrul, sapă o groapă și îndeplinește ultima datorie față de părintele său. Află cei mai apropiați, apoi mai mulți, acum în toată armata e consternare, se plîng și blestemă groaznicul război. Dar de aceea nu încetează de a ucide, de a jefui pe cei mai apropiați, rudele, frații. Vorbesc despre crima îngrozitoare și ei înșiși o săvîrșesc » [2].

Tacitus e consternat de efect — și este pe deplin justificată consternarea lui — dar începutul acestei acțiuni inițiate de Antonius îl descrie cu destul calm și impasibilitate: « După ce Antonius observă că s-au clătinat, îi tulbura cu unități compacte. Rîndurile slăbite sînt destrămate și nu pot fi refăcute din cauza carelor și a mașinilor de război. Pe liziera drumului, în avîntul urmăririi, învingătorii se resfiră. Măcelul a fost cu atît mai remarcabil cu cît un fiu și-a ucis tatăl. Cazul și numele le redau după Vipstanus Messalla » [3].

Tacitus nu avea totuși o opinie de fiecare dată favorabilă despre comandanții militari, pe unii dintre ei îi socotește atît de corupți, încît e de părere că ei nu puteau tolera decît un împărat « pollutum obstrictumque meritis suis » [4]. El îi face răspunzători pentru o parte din nenorocirile abătute asupra Romei [5].

În atitudinea lui Tacitus apar și alte inconsecvențe: el nu e nemulțumit de faptul că armata proclamă împărați atunci cînd alegerea corespunde preferințelor sale (de ex. proclamarea lui Vespasian) [6]. dar se declară împotriva acordării libertății legiunilor de a-și alege centurionii, prezentînd-o ca sursa indisciplinei [7]. Istoricul manifestă o reprobare categorică față de cruzimea și excesele armatei, dar, pentru cruzimile nu mai puțin înfiorătoare ale comandanților. nu manifestă aceeași vehemență în condamnare, n-are aceleași epitete depreciative, rămîne impasibil chiar în cazuri cînd atrocitatea nu e răspunsul la vreo încălcare a disciplinei [8].

Limitările lui Tacitus se conturează și mai pregnant în atitudinea sa față de popor, căci în această privință nu se poate invoca nici circumstanța atenuantă a unor trăiri violente, ca în cazul armatei.

În epoca lui Tacitus plebea romană își pierduse de mult vechea însemnătate politică. Comițiile alegătoare, care deveniseră pe timpul lui Augustus un instrument docil în mîinile princeps-ului, încetară de a se mai întruni după anul 14 al e.n. Comițiile legiuitoare, convocate uneori și mai tîrziu, aveau un caracter pur formal. Prin distribuții și jocuri se sustrăgea atenția plebei de la problemele politice, iar eventualele tulburări erau prevenite sau înăbușite prin violență. « O parte considerabilă și din ce în ce mai mare a plebei de la oraș o alcătuia lumpenproletariatul, complet ruinat și fără nici o activitate permanentă, care trăia din cîștiguri întîm-

[1] Tacitus, *Ann.*, I, 23.
[2] Idem, *Hist.*, III, 25.
[3] *Ibidem.*
[4] *Ibidem*, II, 37.
[5] *Ibidem*, II, 38.
[6] *Ibidem*, II, 79.
[7] *Ibidem*, III, 49.
[8] *Ibidem*, III, 54; I, 41.

www.cimec.ro

plătoare și din distribuții făcute de stat. Pe timpul lui Augustus 200000 de oameni primeau pîine gratuită și din cînd în cînd li se mai distribuiau și bani »[1]. « Plebeii — spune Engels — care se aflau între cei liberi și sclavi, n-au știut niciodată să iasă din stadiul lumpenproletariatului »[2]. Dar aceasta era numai o parte a plebei orășenești, cea mai nesemnificativă din punct de vedere economic, restul trebuia să fie angajat în ocupații productive, la fel și marea masă a poporului, care trăia în afara orașelor, continuă să-și asigure existența printr-o muncă asiduă.

Tacitus trebuie să fi fost de acord cu privarea plebei de drepturile politice, căci el îi neagă, în principiu, poporului orice participare la conducere. Pentru el democrația ateniană — limitată și ea — e prea mult: « acolo puterea o avea poporul (populus), toate erau în mîinile celor nepricepuți și toți, să zic așa, erau stăpîni peste toate »[3].

Poporul e, așadar, o masă de nepricepuți, incapabili de o opinie proprie și se lasă influențat de cuvîntările oratorilor, reprezentanți ai diferitelor partide: « Nu. această măreață și glorioasă elocvență este odrasla neînfrînării, pe care proștii o tot numesc libertate, tovarășa răzvrătirilor, atîțătoarea unui popor (populus) lăsat în voia soartei, nesupusă, ușuratică, îndărătnică, îndrăzneață și trufașă; în statele bine constituite ea nu ia ființă. Într-adevăr, despre care orator lacedemonian sau cretan am auzit noi vorbindu-se? Statele acestea aveau, după cum se știe, o disciplină cît se poate de severă și legi cît se poate de aspre. Nici chiar la macedoneni, la perși sau la alt popor (gens) care s-a mulțumit cu o guvernare statornică, nu aflăm nimic despre elocvență »[4].

Ca și Platon și Aristotel, Tacitus este adeptul unei forme de guvernare în care « nu cei nepricepuți și mulțimea, ci cel mai înțelept și numai el singur hotărăște »... « Ce nevoie este de numeroase discursuri în fața poporului »[5], se întreabă deci Tacitus. Întreaga atitudine, toate judecățile de valoare emise în cursul operei sale istorice despre plebe și acțiunile ei sînt dictate de aceste convingeri politice. El va căuta necontenit să scoată în relief părțile negative ale poporului, prezentîndu-ne aproape exclusiv « lumpenproletariatul » Romei, în rîndurile căruia nu era greu să vadă la tot pasul viciile unei mulțimi total ruinate, decăzute și neproductive, care trăia din mila împăratului și a patronilor.

Nu-i putem reproșa lui Tacitus disprețul pentru această masă devenită parazitară în timpul său, ceea ce i se poate imputa însă este că a ales arbitrar faptele, că, luminînd în culori stridente toate păcatele acestei pături declasate, el nu ne dă viziunea elementelor sănătoase din rîndurile poporului din Italia — pe care-l schițează atît de frumos Iuvenal[6] — lăsînd prin aceasta impresia generală falsă a identificării poporului cu acea minoritate căzută pradă desfrîului. El nu face decît incidental distincție între « pars populi integra » și « plebs sordida »[7], între « uulgus » și « populus »[8], negîndu-i însă și acestuia din urmă orice drept de participare la

[1] *Istoria universală*, II, p. 589.
[2] *Arhiva lui K. Marx și Fr. Engels*, Cartea I, Moscova, 1930, p. 248, apud N. A. Mașchin, *Istoria Romei*, p. 248.
[3] Tacitus, *Dialog.*, XL, 3.
[4] *Ibidem*, XL, 2—3.
[5] *Ibidem*, XLI, 4.
[6] Iuvenal, *Satire*, IV, 600 și urm.; VIII, 45 și urm.; VIII, 210 și urm.; 245 și urm.; 273—275.
[7] Tacitus, *Hist.*, I, 4.
[8] *Ibidem*, I, 89.

www.cimec.ro

treburile publice sub pretextul numărului său mare (? !). Aceste delimitări sporadice nu pot contrabalansa atmosfera generală defavorabilă, creată prin numeroase menţionări şi aprecieri negative, prin imprecizia termenilor « plebs » şi « multitudo » [1], prin întrebuinţarea inconsecventă — cînd cu sferă mai largă, cînd cu sferă restrînsă — a cuvintelor « populus » şi « uulgus » [2].

I se poate reproşa, de asemenea, istoricului că s-a mulţumit cu simpla înregistrare a unei stări, fără să avanseze spre motivele declasării, expuse cu atîta căldură şi înţelegere în elocvenţa Gracchilor, pe care o respinge cu patimă vădită: « Dar elocvenţa Gracchilor n-a avut atît de multă însemnătate pentru republică în aşa fel ca ea să poată suporta şi legile lor... » [3] El nu vede în Gracchi decît nişte « aţîţători ai plebei » [4], iar în grandioasele reforme propuse de ei, un ultragiu adus legii celor 12 table « finis aequi iuris » [5].

Prezentată în acţiune, plebea apare mai adesea ca o masă preocupată numai de interesele ei mărunte şi dornică de distracţii [6], care nu ştie ce vrea, « doreşte schimbări şi se teme de ele » (« nouarum rerum cupiens pauidusque ») [7], « incapabilă de a distinge minciuna de adevăr » [8], instabilă, gata oricînd să-şi părăsească împăratul, pentru a îngenunchea în faţa celui mai tare, nesinceră şi crudă: « Deja întreaga populaţie umplea Palatinul şi cu ei sclavii; strigătele lor discordante cereau moartea lui Otho şi executarea conjuraţilor, ca şi la circ sau la teatru... şi aceasta nu era la ei nici părere nici sinceritate, căci în aceeaşi zi ei vor cere chiar contrariul cu aceeaşi tărie » [9].

Concepţia lui Tacitus despre popor rămîne aceeaşi în toată opera sa, expresia disprețului său e mult mai frecventă în *Historiae*, care abundă în aprecieri negative [10].

În descrierea diferitelor mişcări populare provocate de foamete, Tacitus rămîne nepăsător şi lipsit de înţelegere faţă de suferinţele mulţimii, el n-are nici un cuvînt reprobativ pentru măsurile inspirate de « vechea severitate », luate de senat şi consuli pentru pedepsirea poporului cînd, în timpul domniei lui Tiberius, «scumpetea vieţii era să trezească o răscoală » [11].

Numai cu ocazia exilării Octaviei — soţia lui Nero — pentru care Tacitus are o simpatie deosebită [12], apare pe scena istoriei sale poporul într-o lumină mai favorabilă, protestînd în masă împotriva nelegiuirii împăratului, dar şi aici, pentru a acoperi pasivitatea cu care aristocraţia privea fărădelegile lui Nero, el atribuie atitudinea pozitivă a poporului mai degrabă situaţiei lui obscure şi temerităţii, decît generozităţii şi curajului. « Poporul (uulgus), ... mai puţin cuminte şi mai puţin expus primejdiei, din pricina situaţiei lui obscure, îşi arăta adesea şi nu pe

---

[1] Tacitus, *Hist.*, I, 32; *Ann.*, XV, 36; I, 31; XIV, 45.
[2] *Ibidem*, III, 83; I, 35; *Dialog.*, XL, 2–3; *Ann.*, VI, 13; XIV, 60.
[3] Tacitus, *Dialog.*, XL, 4.
[4] Idem, *Ann.*, III, 27; *Ausgewählte Biographien des Plutarch*, erklärt von C. Sintenis, II, *Agis und Kleomenes, Tiberius und Gaius Gracchus*, Berlin, 1882, p. 100 şi urm.; *Istoria universală*, II, p. 337.
[5] Tacitus, *Ann.*, III, 27.
[6] Idem, *Hist.*, I, 4; *Ann.*, XV, 36.
[7] Idem, *Ann.*, XV, 46.
[8] Idem, *Hist.*, I, 35; II, 90; III, 83, 85.
[9] *Ibidem*, I, 32; III, 85; IV, 2; Suetonius, *Otho*, 7.
[10] Tacitus, *Hist.*, I, 32, 35; II, 44, 90; III, 83, 85 ; IV, 49.
[11] Idem, *Ann.*, VI, 13; XII, 43; Suetonius, *Claudius*, 18–19.
[12] Tacitus, *Ann.*, XIV, 64.

www.cimec.ro

ascuns plîngerile »[1]. Din rîndurile următoare reiese, de altfel, că mulți din popor au plătit pentru acțiunea lor curajoasă cu răni sau chiar cu viața. « Ei umplură curtea palatului cu mulțimea strigătelor lor, cînd mai multe companii de soldați, trimise împotriva lor, îi împrăștiară cu bice și vîrful săbiilor lor »[2].

Acțiunile poporului pentru rechemarea Octaviei trebuie să fi fost de mare amploare și perseverență, căci altfel n-ar fi putut determina rechemarea ei. « Din acest motiv și nu din pocăință », spune Tacitus, « Nero rechemă pe Octavia »[3]. Un reflex puternic al acestei acțiuni găsim și în piesa *Octavia*, atribuită lui Seneca[4]. De data aceasta Tacitus nu se grăbește să tragă concluzii pe baza unui exemplu singular sau să pornească de la o premisă generalizatoare ca în cazul trăsăturilor negative[5].

Disprețul lui pentru păturile de jos e atît de profund, încît proveniența din rîndul lor e considerată o pată dezonorantă, care nu poate fi cu nimic răscumpărată: « Voi păstra tăcere asupra originii lui Curtius Rufus, pe care unii îl fac fiul unui gladiator, mi-e frică să nu repet lucruri neadevărate, iar de adevăr mi-e rușine »[6]. În dezacord cu promisiunea de a spune adevărul, el se rușinează de el cînd ar dezveli originea umilă a unui guvernator roman, mai ales că ar fi contrazisă teoria totalei incapacități a claselor asuprite.

În discordanță cu propriile sale deprecieri, « uulgus » ajunge purtătorul de cuvînt al părerilor lui Tacitus, pentru a da o bază mai largă recunoașterii și aprecierii calităților lui Agricola: « Glasul poporului cerea pe Agricola ca general, toți comparînd energia și curajul lui, dovedit în războaie, cu indolența și lașitatea altora »[7].

Disprețul acut al lui Tacitus pentru popor se intensifică față de liberți și sclavi, pe care, în general, nici nu-i socoate vrednici de a fi introduși pe scena istoriei sale; pe el nu-l interesează psihologia păturilor supuse clasei dominante, problemele sociale sînt pentru el de importanță minoră și, ca atare, pot fi neglijate. Tacitus generalizează și în cazul libertilor: el nu vorbește despre liberții intrați în rîndurile plebei, în istoria lui sînt amintiți aproape exclusiv liberții de la curtea imperială, instrumente odioase ale tiraniei. Viciile lor le atribuie întregii categorii. El nu caută să pătrundă originea și motivele acestor vicii, nu caută să identifice pe autorii morali. Se scandalizează și se scutură de scîrbă, vorbind despre venalitatea și intrigile liberților[8], dar e de acord cu situația lor dezonorantă, cu umilințele la care erau supuși[9], sau cel puțin nu manifestă vreo nemulțumire în acest sens.

Sînt rare cazurile în care Tacitus nu trage concluzii pe baze deductive, nu-i prezintă ca pe o masă omogenă în dezmățul ei, ci caută să facă o oarecare distincție: « E sigur că aceste vorbe biciuiau și urechile lui Domitianus prin faptul că liberții căutau să îmboldească pe domnitorul înclinat și așa numai la rele, cei mai buni prin devotament și credință, iar cei mai răi prin răutate și invidie »[10].

Atît de puternică e aversiunea față de liberți, atît de înrădăcinate prejudecățile, încît întunecă și admirația în fața integrității și a curajului admirabil al libertei

[1] Tacitus, *Ann.*, XIV, 60.
[2] *Ibidem*, XIV, 61.
[3] *Ibidem*, XIV, 60.
[4] Ps. Seneca, *Octavia*, 670 și urm., 880 și urm.; Suetonius, *Nero*, 35.
[5] Tacitus, *Hist.*, II, 44; *Ann.*, I, 39 etc.
[6] Idem, *Ann.*, XI, 21.
[7] Idem, *Agricola*, XLI; Boissier, *op. cit.*, p. 172—173.
[8] Tacitus, *Ann.*, XV, 54; XIV, 63; *Hist.*, I, 7; II, 95.
[9] *Ibidem*, II, 57; cf. *Istoria universală*, II, 590—591; RE, XIII, 104—110.
[10] Tacitus, *Agricola*, XLI.

www.cimec.ro

Epicharis: « Aducîndu-şi aminte că Epicharis era închisă în urma dispoziţiei lui Proculus şi socotind că o femeie nu va putea răbda durerea, Nero a poruncit ca să fie pusă la tortură. Nici biciul, nici focul, nici mînia călăilor, zădărită de răbdarea unei femei, nu putură însă micşora încăpăţînarea ei în tăgada învinuirilor. Astfel Epicharis a fost mai tare decît torturile în prima zi. A doua zi pe cînd o duceau la aceleaşi torturi pe un scaun (căci mădularele zdrobite nu-i îngăduiau să meargă singură), desfăcînd o fîşie de stofă din jurul sînului şi făcîndu-şi din ea un laţ, îl prinse de arcul scaunului. Vîrîndu-şi capul în el s-a smuls apoi cu toată greutatea trupului pînă ce-şi dădu şi puţina suflare a vieţii ce-i mai rămăsese: pildă frumoasă pentru o libertă, care, în mijlocul chinurilor, a ştiut să apere pe nişte străini şi aproape pe nişte necunoscuţi, pe cînd nişte cetăţeni, bărbaţi, cavaleri romani şi senatori trădau, fără a fi puşi la torturi, pe fiinţele cele mai scumpe... »[1]. Pe oricare personaj ieşit din rîndurile clasei dominante Tacitus n-ar fi ezitat să-l coplesească cu laude, dar, fiind vorba de o libertă, el adaugă cu rezervă « clariore exemplo libertina mulier », fără să-i atribuie mai mult decît semnificaţia unui exemplu izolat. Antiteza, în care se opune un caz singular unei pluralităţi, exprimă mai mult amărăciunea autorului din pricina decăderii « elitei » societăţii romane, decît admiraţia pentru un personaj din rîndurile liberţilor, pe deasupra şi femeie[2].

Atitudinea depreciativă a lui Tacitus faţă de liberţi nu este în discordanţă cu atitudinea altor istorici, care tratează aceeaşi epocă.

Ca şi liberţii, sclavii apar rar în opera lui Tacitus, dispreţul lui pentru ei se profilează totuşi evident[3]. Cuvîntul « sclav » şi derivatele lui au, în opera sa, o valoare peiorativă[4]: « Antonius Felix per omnem saeuitiam ac libidinem ius regium *seruili ingenio* exercuit »[5], iar Milichus, libertul denunţător, e « seruilis animus », dar nici un reproş direct, nici un epitet depreciativ nu se leagă de persoana senatorului Firmius Cato, delatorul « prietenului » său, Libo Drusus, pe care l-a încurcat cu premeditare într-o reţea de intrigi, spre a-l putea denunţa în momentul oportun.

Poziţia lui ostilă şi prejudecăţile sale sînt contrazise de episoade în care sclavi şi sclave dau dovadă de fermitate de caracter, spirit de sacrificiu şi umanitarism rar întîlnit în rîndurile patricienilor şi ale cavalerilor; sclavul consulului L. Piso se dă drept stăpînul său, pentru a fi ucis în locul lui: « Nu departe de cameră [a lui Piso] le ieşi în cale, din întîmplare, un sclav, l-au întrebat care e Piso şi unde e. Sclavul, printr-o minciună demnă de laudă, răspunse că el e Piso şi el fu ucis pe loc »[6]. Piso Licinianus fugărit de oamenii lui Otho e ascuns « din milă » de un sclav public[7]. Majoritatea sclavelor Octaviei, deşi supuse la tortură, persistă în susţinerea nevinovăţiei stăpînei lor, una dintre ele îndrăzneşte chiar să-l înfrunte pe Tigellinus[8].

În introducerea *Istoriilor* Tacitus însuşi e nevoit să enumere, printre puţinele exemple de virtuţi ale secolului, « sclavi de o fidelitate perseverentă chiar în faţa

[1] Tacitus, *Ann.*, XV, 57.
[2] *Ibidem*, XV, 54; *Agricola*, XXIX.
[3] Tacitus, *Hist.*, I, 7; *Dialog.*, XXIX.
[4] Idem, *Ann.*, XV, 54; *Hist.*, II, 57 etc.
[5] Idem, *Hist.*, V, 9.
[6] *Ibidem*, IV, 50.
[7] *Ibidem*, I, 43.
[8] Tacitus, *Ann.*, XIV, 60.

www.cimec.ro

torturilor». În relatarea faptelor istoricul e rezervat, aprecierile pozitive lipsesc sau vizează numai cazul particular, fără generalizări cu privire la profilul moral al personajului sau al categoriei sociale din care face parte: sclavul care caută să-l salveze cu prețul vieții pe L. Piso recurge la o «minciună demnă de laudă» (egregium mendacium), nimic mai mult. Spre deosebire de Dio [1], Tacitus nu amintește nici măcar numele acelei sclave curajoase a Octaviei.

Istoricului i se pare firesc tratamentul neomenos al sclavilor, actele de cruzime față de ei, atît de abundente în viața Romei sclavagiste, sînt, în general, lipsite de interes pentru el. Sîngele gladiatorilor, pe care Drusus îl vede curgînd cu atîta plăcere, nu e pentru Tacitus decît «uilis sanguis» [2].

Fiind pierdută o parte din viața lui Claudius, nu cunoaștem atitudinea autorului față de legea adusă în favoarea sclavilor [3]. Din aprecierea măsurilor de constrîngere luate de Augustus împotriva sclavilor rezultă însă că Tacitus era pentru menținerea celor mai aspre legi [4].

Dezaprobarea revoltelor de sclavi reiese evident din metaforele întrebuințate pentru desemnarea lor: «audacia», «malum» [5], precum și din maniera de prezentare a răscoalei puse la cale de Titus Curtisius: revendicarea libertății de către sclavi e un act de «temeritate» (audacia), înăbușit, «ca printr-o minune a zeilor», de trei corăbii de război sosite «la timp», iar căpetenia și fruntașii mișcării sînt «tîrîți» la Roma [6].

Simpatia poporului pentru mișcările sclavilor, «vechile rele» (uetera mala) de pe vremea lui Spartacus, îl nemulțumește pe Tacitus [7]. Din relatările lui reținem două fapte semnificative: solidarizarea poporului cu acțiunile sclavilor și teama păturilor dominante de mulțimea tot mai amenințătoare a sclavilor [8]. Încercarea de revoltă a gladiatorilor din Praeneste face să renască în rîndurile poporului, după un secol și jumătate, speranța ridicării unui «nou Spartacus».

După uciderea lui Pedanius Secundus, «cum, după vechiul obicei, toți sclavii aflători sub același acoperămînt trebuiau uciși, s-a pornit o mișcare populară (concursus plebis) în favoarea acestor nevinovați ce a mers pînă la răscoală». Drumul pe unde sclavii fură duși la moarte a trebuit să fie străjuit de soldați din pricina «unei mari mulțimi care amenința cu pietre și torțe» [9].

Neliniștea pricinuită de numărul mare al sclavilor, în care mocnea jăratecul revoltei, se reflectă în constatarea lui Tacitus cu ocazia mișcării inițiate de T. Curtisius: «Roma era îngrijorată de mulțimea sclavilor, a căror creștere devenea înspăimîntătoare». O expresie mult mai pregnantă a aceleiași temeri găsim în discursul rostit de vestitul jurisconsult C. Cassius cu ocazia uciderii lui Pedanius Secundus: «Strămoșii noștri s-au temut întotdeauna de sclavi, chiar și atunci cînd se năștea în aceleași ogoare și în aceeași casă... De cînd avem însă adevărate popoare de sclavi, cu obiceiuri deosebite, cu zei deosebiți... nu putem înfrîna această strînsură de oameni nici chiar prin frică» [10]. Tacitus, care împărtășea aceste opinii, are totuși

[1] Dio Cassius, LXII, 13.
[2] Tacitus, *Ann.*, I, 76.
[3] Suetonius, *Claudius*, 25; Dio Cassius, LX, 29.
[4] Tacitus, *Ann.*, III, 11.
[5] *Ibidem*, IV, 27; XV, 46.
[6] *Ibidem*, IV, 27.
[7] *Ibidem*, XV, 46.
[8] N. A. Maşchin, în VDI, 4, 1949, p. 55; V. N. Diiakov, în VDI, 2, 1955, p. 93.
[9] Tacitus, *Ann.*, XIV, 42–45; RE, XIX, 24–25; *Istoria universală*, II, p. 608.
[10] *Ibidem*, XIV, 44.

www.cimec.ro

o atitudine mai înţelegătoare: fără să dezaprobe direct măsura aspră a senatului, lasă să se întrezărească compătimirea sa pentru aceşti « nevinovaţi », precizînd că împăratul s-a împotrivit propunerii de a exila din Italia şi pe liberţii care trăiau sub acelaşi acoperiş, « nevoind să mărească, printr-o nouă asprime, un obicei vechi, pe care compătimirea nu-l putuse îndulci » [1].

Mişcarea provocată de Clemens, sclavul lui Agrippa Postumus, pare descrisă cu fidelitate. Prezentarea concordă întru totul cu relatările lui Dio [2]. Autorul *Analelor* dă însă mult mai multe detalii, menţionînd şi fermitatea de caracter a acestui sclav, care, pus în lanţuri, n-a putut fi silit să-şi dea în vileag tovarăşii de arme şi susţinătorii. Ura faţă de Tiberius l-a îndemnat, probabil, la o expunere atît de amănunţită a evenimentelor, care se încheie printr-o referire sarcastică la adresa împăratului [3].

Prin natura revendicărilor, mişcările sclavilor au un caracter limitat. « În vechea Romă », după cum a arătat Marx, « lupta de clasă se desfăşura numai în sînul unei minorităţi privilegiate, între cetăţeni liberi bogaţi şi cetăţeni liberi săraci, în timp ce marea masă productivă a populaţiei, sclavii, nu formau decît piedestalul pasiv al celor două tabere în luptă » [4]. Sclavii n-au ajuns la conştiinţa clară a rolului lor în societate; nici chiar în momentele cele mai revoluţionare, ei nu puteau distinge desluşit scopul către care trebuiau să meargă [5].

Dragostea lui Tacitus pentru Roma, mîndria şi admiraţia pentru măreţia imperiului îl fac neînţelegător şi îngust în vederi faţă de necesităţile şi interesele altor popoare.

Tacitus pretinde ca popoarele aliate şi supuse să păstreze credinţă nestrămutată Romei. El constată cu profundă nemulţumire că în Germania pe timpul lui Vitellius dominaţia romană era cît pe aci să fie zdruncinată prin « violarea externă şi necredinţa aliaţilor » (externa ui, perfidia sociali) [6]. Tacitus nu-şi dă seama că pentru ei Roma e un asupritor, că nu pot să-i fie decît duşmani şi să se revolte ori de cîte ori se întrevedea speranţa redobîndirii independenţei. Reacţia firească de a scutura un jug care se dovedea atît de apăsător şi abuziv [7], apărarea desperată a libertăţii, el o atribuie, în primul rînd, unei anumite facturi psihice, unei « inferiorităţi inerente » popoarelor neromane: armenii sînt prezentaţi ca « un neam schimbăcios, pe cît de indolent în faţa primejdiilor, pe atît de necredincios cînd are ocazie », « perfidia armenilor era îndeajuns de cunoscută » [8], « poporul dacilor niciodată n-a fost credincios » [9], mardii sînt deprinşi cu hoţiile [10], iar iudeii sînt « un

---

[1] Tacitus, *Ann.*, XIV, 45.
[2] Dio Cassius, LVII, 16; Suetonius, *Tiberius*, 25.
[3] Tacitus, *Ann.*, II, 39—40.
[4] K. Marx-Fr. Engels, *Opere alese în două volume*, I, Bucureşti, 1949, p. 233.
[5] V. I. Lenin, *Despre stat*, Op., XXIV, p. 375, apud N. A. Maşchin, în VDI, 4, 1949, p. 54.
[6] Tacitus, *Hist.*, III, 46.
[7] *Istoria universală*, II, p. 618, 620, 625 şi urm.; K. Marx-Fr. Engels, *Opere alese*, II, Bucureşti, 1952, p. 272—273; RE, VII, 1, 654 şi urm. [Weiss]; Th. Mommsen, *Die Schweiz in römischer Zeit*, în *Ges. Schrif.*, V, 1908, p. 378 şi urm.; N. A. Maşchin, *Istoria Romei*, p. 298 şi urm.; id., *Principatul*, p. 439 şi urm.; N. N. Belova, în VDI, 4, 1952, p. 45 şi urm.
[8] Tacitus, *Ann.*, XIV, 23; XII, 46. Pentru opoziţia Armeniei împotriva dominaţiei romane, cf. O. V. Kudriavţev, în VDI, 3, 1949, p. 48.
[9] Tacitus, *Hist.*, III, 46.
[10] Tacitus, *Hist.*, III, 46; *Ann.*, XIV, 23.

www.cimec.ro

neam foarte nesuferit », « urît zeilor », « cu totul dedat plăcerilor » etc. [1]. Germanii sînt « tot atît de stîngaci în înfrîngere, pe cît de lacomi în succese », nedisciplinați și anarhici, la ei « cei ce răstoarnă totul sînt și cei mai iubiți » [2]. Britanii victorioși « nu uită nici una din cruzimile caracteristice barbarilor » [3]. În aceste succinte caracterizări, termenii injurioși sînt gradați prin antiteze: « ut segnem ad pericula, ita infidem ad occasiones » sau « ut rebus secundis auidi, ita aduersis incauti ».

În pasajele referitoare la provincii — ale căror probleme sînt trecute pe plan secundar — se manifestă mai puternic mentalitatea aristocrației romane educate în credința că sînt stăpînitorii lumii [4].

Tacitus recunoaște și se indignează chiar, în repetate rînduri [5], de cruzimea și abuzurile guvernatorilor și ale altor exponenți ai dominației romane, cu toate acestea el e, în general, foarte pornit împotriva provincialilor răzvrătiți și reclamă o guvernare aspră a provinciilor [6].

Deși cunoștea foloasele imense pe care le trăgea Roma de pe urma exploatării lor necruțătoare, el încearcă totuși să prezinte cucerirea Galiei și a Germaniei ca o acțiune întreprinsă de Roma exclusiv în interesul Galiei. « Conducătorii și comandanții romani au invadat teritoriul vostru și al celorlalți gali nu din lăcomie, ci la cererea strămoșilor voștri, pe care discordia i-a dus la un pas de pieire și pentru că germanii chemați în ajutor impuseseră servitutea deopotrivă dușmanilor și aliaților lor. Și nu de aceea ne-am stabilit pe Rin, pentru a proteja Italia, ci pentru ca vreun alt Ariovist să nu devină stăpîn în Galia » [7]. Argumentarea e cu atît mai puțin convingătoare, cu cît Tacitus însuși ne descrie în *Annales* măsurile neomenoase și abuzive față de frizi, cărora romanii « le luară la început boii, apoi ogoarele și la urmă le duseră în sclavie nevestele și copiii » [8].

Securitatea datorită prezenței legiunilor romane, subliniată cu atîta patos [9], nu servea, în realitate, pe atîta interesele galilor pe cît ale romanilor, dar Tacitus se mulțumește cu prima parte a constatării, spre a-i convinge pe gali că datorează Romei recunoștință și supunere.

Dezbinarea dintre gali nu putea să ducă la pieirea poporului, cum caută să arate Tacitus. Lupta pentru supremația unui trib asupra celor înrudite ar fi dus, în cele din urmă, la închegarea triburilor. Tacitus pornește de la convingerea fermă că tot pămîntul trebuie să fie supus Romei, că supremația ei e acceptată cu plăcere de cei buni, pentru că numai Roma poate asigura pacea între popoarele « barbare ». La adăpostul acestei păci, pe care Calgacus o numește semnificativ « tăcerea pustiului » [10], sînt spoliate în voie regiunile constrînse la supunere. Tacitus dorește cu ardoare lărgirea neîncetată a granițelor imperiului, de aceea îl disprețuiește pe Tibe-

---

[1] Tacitus, *Hist.*, V, 8, 3, 5.
[2] Idem, *Ann.*, I, 63, 57.
[3] Idem, *Agricola*, XVI.
[4] Idem, *Ann.*, XIII, 56, 34; *Agricola*, XXXIV; *Hist.*, IV, 58 etc.
[5] Idem, *Ann.*, XII, 54; XIII, 30; XIV, 31; XV, 45; *Hist.*, V, 9; cf. și Plutarch, *Galba*; Iuvenal, *Satire*, VIII, 100 și urm.; I, 49—51.
[6] Tacitus, *Ann.*, I, 55, 57; XIV, 36; *Hist.*, III, 46; IV, 68; V, 12 etc.; *Agricola*, VIII; cf. și Marchesi, *Storia della letteratura latina*, II, Milano-Messina, 1940, p. 290.
[7] Tacitus, *Hist.*, IV, 73.
[8] Idem, *Ann.*, IV, 72; cf. și *Ann.*, XIV, 31; *Agricola*, XV.
[9] Idem, *Hist.*, IV, 74.
[10] Idem, *Agricola*, XXX.

www.cimec.ro

rius, pentru că n-a depus străduinţă în vederea acestui scop [1] şi îi elogiază pe cei care au contribuit la realizarea lui [2]. Toţi care încearcă să lupte pentru independenţa lor sînt răi, cruzi, perfizi, neam nesuferit etc. Tacitus caută să demonstreze, în repetate rînduri, că cei care se alăturau cuceritorului slujeau cu adevărat poporul, Roma fiind invincibilă [3].

Mitul despre invincibilitatea Romei era propagat — după cum se pare — în sec. I e.n. nu numai de romani, ci şi de aristocraţia autohtonă care îndemna poporul la supunere [4], după cum rezultă foarte limpede din cuvîntarea lui Agripa, ţinută cu ocazia revoltei împotriva lui Florus. Extinderea necontenită a puterii romane era prezentată ca o « favoare a zeilor » împotriva căreia orice răzvrătire era sortită unui eşec inevitabil, iar toate popoarele fiind supuse sau clientelare romanilor, era aproape cu neputinţă de a găsi aliaţi în lupta împotriva imperiului. « Oare sînteţi mai bogaţi decît galii, mai viteji decît germanii şi mai deştepţi decît grecii... ce lucruri v-au insuflat încredere împotriva romanilor?» îi întreabă Agripa pe răzvrătiţi. « Ce folos vă aduce dacă veţi incendia această frumoasă patrie... e consult... să ne ferim de furtuna care se pregăteşte..., romanii odată învingători..., pentru a da exemplu celorlalte popoare, vor masacra întregul neam şi vor distruge oraşul » [5].

Aceleaşi opinii sînt exprimate şi de Segestes, de Iulius Auspex şi de Dinis [6].

Motivele care au determinat marea parte a aristocraţiei autohtone de a accepta dominaţia romană erau, în primul rînd, speranţa sprijinului acordat de Roma la înăbuşirea mişcărilor păturilor exploatate, precum şi teama în faţa invaziilor « barbare » [7]; cu ajutorul lor au fost obţinute în foarte multe cazuri victoriile romanilor [8]. În fruntea partidelor filoromane se găseau mai adesea regii. Tacitus recunoaşte că, « potrivit vechii şi statornicei tradiţii a poporului roman », chiar regii erau folosiţi « ca unelte de sclavie » [9].

Cu totul alta era atitudinea poporului, pentru care Tacitus are atîta dispreţ, încît declară că e « ruşinc » să vorbească despre mişcarea lui Mariccus, « un bou de rînd », care « *îndrăzni* să se amestece în jocul sorţii şi să provoace puterea romană » [10]. Indiferent de motivele care l-au determinat să se pretindă « eliberator şi zeu al Galiei », faptul că poporul a alergat în număr atît de mare să lupte sub stindardul său pentru stabilirea puterii galice arată cît de apăsătoare era pentru populaţie dominaţia romană. Avantajele de care, după relatările lui Tacitus, se bucurau galii sub auspiciile romane [11] priveau numai clasa dominantă, iar poporul din sărăcia lui trebuia să satisfacă toate pretenţiile cuceritorilor, să suporte toată greutatea copleşitoare a stăpînirii romane: recrutările forţate, impozitele, excesele armatei, corvoadele etc.[12]. Cea mai slabă rază de speranţă îi îndemna, aşadar, la

---

[1] Tacitus, *Agricola*, XXXIII şi urm.; *Ann.*, IV, 32; cf. şi Marchesi, *op. cit.*, p. 288—289.
[2] Agricola, Corbulo şi alţii; cf. şi nota 6, p. 261.
[3] Tacitus, *Ann.*, I, 55; I, 58; IV, 50; *Hist.*, IV, 69, 74; cf. şi n. 2, p. 261.
[4] *Ibidem*, I, 57—60; IV, 50; XII, 55 etc.
[5] Iosephus, *Bel. Iud.*, II, 16.
[6] Tacitus, *Ann.*, I, 58; IV, 50; *Hist.*, IV, 69.
[7] V. N. Diiakov, în VDI, 2, 1955, p. 92—96.
[8] Vezi răscoala din Panonia (a. 6—9), din Galia, Germania, Tracia, răscoala lui Tacfarinas etc.
[9] Tacitus, *Agricola*, XIV.
[10] Idem, *Hist.*, II, 61; cf. şi *Istoria universală*, II, p. 619.
[11] Idem, *Hist.*, IV, 73—74.
[12] Idem, *Ann.*, XIV, 31; *Agricola*, XV.

www.cimec.ro

luptă pentru redobîndirea libertății, preferînd moartea unei vieți în robie. Așa se explică șirul neîntrerupt de revolte, care izbucneau la cel mai neînsemnat prilej în provinciile romane.

Tacitus recunoaște în numeroase cazuri — după cum am arătat — vina guvernatorilor în asuprirea excesivă a provinciilor, dar numai cînd și în măsura în care se leagă de indivizi [1], dacă se aduc însă acuzații statului, el le trece sub tăcere sau caută să le anihileze prin defăimarea adversarului [2].

Informațiile lui Tacitus despre evenimentele petrecute în Britania în 51 e.n. pot fi confruntate cu ale lui Dio Cassius. Confruntarea nu e însă concludentă, pentru că Dio se rezumă la o descriere pur faptică, fără să analizeze nici el factorii sociali și economici, care au dus la ridicarea britanilor sub Caratacus [3].

Atitudinea lui Tacitus este ostilă britanilor, tactica adoptată de Caratacus, singura posibilă, pentru a putea ține piept romanilor, el o califică drept « viclenie » [4]. Cuvintele rostite de Caratacus la vederea strălucirii Romei, reproduse de Zonaras («Caratacus quidam Barbarorum princeps captus et Romam ductus, ueniam a Claudio impetrauit. Cum dimissus esset, et Romae splendorem atque amplitudinem perlustrasset: *Itane* inquit, *cum haec et hujusmodi habeatis nostra tuguriola concupistis?*) [5], care dezvăluie caracterul politicii expansioniste a Romei, sînt omise de Tacitus [6].

Dacă în primul discurs pentru îmbărbătarea ostașilor săi [7] apare mai evident spectrul înspăimîntător al unei « sclavii veșnice » și amenințarea pîngăririi cinstei « femeilor și a copiilor », în pledoaria ținută de Caratacus în fața împăratului predomină nu durerea și desperarea învinsului, ci admirația pentru învingători [8].

În interesul aceleiași politici expansioniste Tacitus nu dezaprobă sprijinul acordat reginei Cartimandua în lupta împotriva lui Venutius, deși disprețuiește pe această femeie vicleană, care, ajungînd la mare putere și influență, « după ce-l înlătură pe Venutius (acesta a fost soțul ei), l-a luat ca soț pe Vellocatus, scutierul acestuia, și l-a asociat la domnie. Casa ei a fost zguduită îndată de acest scandal: de partea soțului era simpatia cetățenilor, de partea adulterului patima și cruzimea reginei » [9]. Din cauza unei confuzii cronologice aceste evenimente sînt relatate nu numai în *Annales*, ci și în *Historiae*, iar sfîrșitul conflictului e prezentat diferit [10]. În motivarea dată de Tacitus izbucnirii răscoalei populației autohtone din Britania (61 e.n.), sub conducerea Boudiccei, văduva regelui Prasutagus, accentul principal cade pe insulta personală cauzată reginei prin samavolnicia funcționarilor [11]. În opera lui Dio Cassius e indicată o cauză de ordin economic (reclamarea neașteptată a unei sume mari, al cărei împrumut, cu o camătă ridicată, fusese aproape impus britanilor [12]), despre care nu găsim nici o mențiune la Tacitus, ceea ce e cu atît mai concludent, cu cît Tacitus și Dio au folosit izvoare comune. Tacitus caută să fie mai

---

[1] Vezi nota 5, p. 261.
[2] Tacitus, *Hist.*, IV, 68.
[3] Dio Cassius, LX, 20.
[4] Tacitus, *Ann.*, XII, 33.
[5] Ioannes Zonaras, *Annales*, Tomus primus, Venetiis, MDCCXXIX, liber XI, 10.
[6] Tacitus, *Ann.*, XII, 37; cf. și 36.
[7] *Ibidem*, 34.
[8] *Ibidem*, XII, 37.
[9] Idem, *Hist.*, III, 45; cf. *Ann.*, XII, 40; RE, III, 1627 [Stein].
[10] *Ibidem*.
[11] Tacitus, *Agricola*, XV, XVI, XII; *Ann.*, XIV, 31.
[12] Dio Cassius, LXII, 1—2.

www.cimec.ro

concis: el redă numai o parte din cele trei cuvîntări, pe care — după Dio — le-a ţinut Suetonius Paulinus în faţa diferitelor unităţi ale armatei romane [1]. Dar dacă din aceste discursuri Tacitus a reuşit să extragă esenţialul [2], în analiza cauzelor el insistă — după cum am arătat — asupra celor minore, asupra faptelor accidentale, care au prilejuit şi favorizat izbucnirea rebeliunii [3]. Tacitus menţine acelaşi procedeu şi în versiunea cuvîntării rostite de Boudicca în timp ce trecea prin faţa răsculaţilor, într-un car, însoţită de fiicele ei: «... ea nu venise să-şi ceară regatul şi averile, ci ca o simplă femeie, venise să-şi răzbune libertatea răpită, trupul sfîşiat de bătăi, fetele ei necinstite» [4]. Relatarea lui Dio Cassius e cu totul diferită: Boudicca adună o armată de circa 120.000 de oameni şi se urcă pe un tribunal, făcut după felul romanilor..., talia ei era mare, figura sălbatică, privirea pătrunzătoare: avea o voce dură;... ea vorbi în aceşti termeni: «Experienţa v-a arătat cît de diferită este libertatea de robie, încît dacă înainte vreunul din voi s-a lăsat înşelat, prin necunoaşterea a ceea ce e mai bun, de promisiunile momitoare ale romanilor, cel puţin acum, cînd aţi încercat şi una şi alta, aţi învăţat ce eroare mare aţi făcut... să ne facem datoria pînă cînd ne mai aducem aminte de libertate, pentru ca să lăsăm copiilor noştri şi numele şi realitatea ei. Căci dacă noi vom uita cu totul condiţia fericită în care am fost crescuţi, ce vor face ei, nutriţi în robie?» [5].

Cele două discursuri au puţine elemente comune. Deosebiri izbitoare întîlnim şi în zugrăvirea bătăliei decisive: după Tacitus armata romană a repurtat o victorie rapidă [6], în timp ce la Dio găsim: «se luptară mult timp cu aceeaşi înflăcărare şi vitejie de o parte şi de cealaltă. În sfîrşit totuşi, deşi tîrziu, romanii învinseră» [7]. Sfîrşitul răscoalei e prezentat, de asemenea, diferit: după Tacitus, Boudicca pare să fi murit în timpul luptelor, fără ca moartea ei să fi avut vreo repercusiune asupra desfăşurării ulterioare a evenimentelor; după Dio, moartea reginei i-a oprit pe răsculaţi să continue lupta [8].

Cu toate că Tacitus era conştient de realitatea şi greutatea motivelor răscoalei — el însuşi numeşte colonia Camulodunum «cuibul tiraniei» — are totuşi cuvinte de aspră reprobare pentru răzvrătiţi («Mînia şi beţia victoriei nu uita nici una din cruzimile caracteristice barbarilor») [9]. Tacitus pare să uite aici pentru moment că exemple de cruzime faţă de cei învinşi nu lipsesc din istoria Romei şi, îndeosebi, din istoria guvernării Britaniei de către romani [10]. Dio Cassius, folosindu-se de aceleaşi izvoare, în condiţii cu totul diferite de ale lui Tacitus, nefiind legat de cei care au luptat pentru supunerea insulei, a reuşit să prezinte mai judicios cauzele şi desfăşurarea acestei mari răscoale [11].

Cuvîntarea lui Calgacus, fie că a fost inventată în întregime, cum consideră unii [12], fie că e reproducerea unui discurs rostit aievea, cum cred

---

[1] Dio Cassius, LXII, 9—11.
[2] Tacitus, *Ann.*, XIV, 36.
[3] *Ibidem*, XIV, 31; cf. RE, XXII, 2, 1721.
[4] Tacitus, *Ann.*, XIV, 35.
[5] Dio Cassius, LXII, 3—4.
[6] Tacitus, *Ann.*, XIV, 37.
[7] Dio Cassius, LXII, 12.
[8] *Ibidem*, LXII, 12.
[9] Tacitus, *Agricola*, XVI.
[10] De ex., *Ann.*, XIV, 31; I, 51, 56, 60; cf. şi *Istoria universală*, II, p. 619.
[11] Dio Cassius, LXII, 1 şi urm.
[12] Deratani, *op. cit.*, p. 476; Boissier, *op. cit.*, p. 89—93; RE, IV, 1, 1586.

www.cimec.ro

alții [1], prezintă un interes deosebit, schițîndu-ne tabloul expansiunii romane, privit prin unghiul de vedere al provincialilor. Afirmații ca « această armată adunată din cele mai diferite popoare... o va destrăma înfrîngerea... Cei mai mulți n-au patrie... Vom găsi în rîndurile dușmanilor brațe pentru noi... Nu mai există nici un motiv de groază: fortărețe goale, colonii de moșnegi, municipii nemulțumite...» [2] Furtul, măcelul și jaful ei le numesc cu termenul mincinos de stăpînire, iar pacea lor e tăcerea pustiului» [3], sprijină supoziția că Tacitus n-a inventat pe de-a-ntregul discursul lui Calgacus, că sîmburele lui e real, după cum afirmă istoricul însuși [4], căci discursul nu exprimă numai dorul de libertate al britanilor, ci este o acuzare vehementă a politicii expansioniste romane. Dacă cuvîntarea ar fi fost inventată de autor, n-ar cuprinde relatări și date în contradicție cu cele expuse anterior de Tacitus însuși: « Într-adevăr, noi n-avem ogoare, nici mine, nici porturi, pentru a căror exploatare să fim păstrați» [5], constată Calgacus plin de amărăciune, contrar celor arătate, în capitolul XII, de Tacitus: « Pămîntul, în afară de măslini... produce cereale din belșug... Britania produce aur, argint și alte metale, ca răsplată a biruinței. Oceanul produce și mărgăritare ».

Ușurința cu care au obținut romanii victoria strălucită asupra britanilor, [6] desperarea și dezorientarea totală a răsculaților înfrînți, bucuria învingătorilor și ocolul țărmului celui mai apropiat al Britaniei [7], arată că romanii considerau victoria și supunerea insulei definitivă. Aceasta rezultă, de altfel, și din cuvintele rostite de Agricola înainte de începerea bătăliei decisive: « Aceștia sînt cei mai iuți la fugă din toți britanii și de aceea mai trăiesc încă atîta timp... cei mai dîrji dintre britani au căzut de mult și au rămas o mulțime de lași și fricoși... Încheiați cu expedițiile, încoronați o muncă de 50 de ani cu o zi însemnată» [8].

Părerea exprimată de Agricola reprezintă, fără îndoială, opinia oficială și nu putem presupune că Tacitus ar fi avut rezerve față de acțiunile eroului său, prezentat ca tipul ideal al generalului roman. De altfel, pînă la data redactării monografiei *Viața lui Agricola*, britanii n-au mai dat semne de neliniște, așa încît încercarea de a considera cuvîntarea lui Calgacus ca « un strigăt de alarmă dat romanilor contra britanilor» [9] nu pare întemeiată.

Din felul cum descrie situația britanilor în noaptea care a urmat dezastrului, se vede că Tacitus a cunoscut evenimentele din relatările unui martor ocular [10], fie din rîndul învinșilor, fie din al învingătorilor.

Lipsa totală a altor informații cu privire la aceste evenimente [11] ne împiedică de a face aprecieri definitive asupra fidelității în relatarea lor.

O atenție deosebită a acordat Tacitus evenimentelor petrecute în Galia și Germania în anul 69—70 e.n., fie că i-au fost relatate faptele, fie că îl preo-

[1] Ph. Fabia, *A propos de la Table Claudienne*, I, în Rev. des Ét. Anc., XXXIII, 1931, nr. 2, p. 117 și urm.; nr. 3, p. 225 și urm.; Mașchin, *Ist. Romei*, p. 16; I. Borzsák, *Tacitus*, în Das Altertum, 1958, 4/1, p. 37; Marchesi, *op. cit.*, II, 304; *Istoria universală*, II, p. 641.
[2] Tacitus, *Agricola*, XXXII.
[3] *Ibidem*, XXX.
[4] *Ibidem*, XXIX.
[5] *Ibidem*, XXXI.
[6] *Ibidem*, XXXVII.
[7] *Ibidem*, XXXVIII.
[8] *Ibidem*, XXXIV.
[9] I. Niculiță, în *Tacitus, Opere*, I, p. 58 (introducere).
[10] Tacitus, *Agricola*, XXXVIII.
[11] Vezi RE, III, 1, 1353 [Stein].

www.cimec.ro

cupau îndeaproape motivele încercării de desprindere a unor părţi considerate ca romanizate de mult. E o încercare de analiză a raportului dintre Italia şi provincii, în cadrul căreia autorul subliniază avantajele provincialilor sub dominaţia romană şi necesitatea vitală a recunoaşterii ei în scopul menţinerii ordinii « în lumea întreagă ».

În relatarea acestor evenimente, marele istoric a reuşit să se apropie mai mult de promisiunea de a scrie « sine odio ». În capitolele XIII—XIV ale cărţii a IV-a din *Historiae*, el dezvăluie fără cruţare nedreptăţile suferite de Iulius Paulus şi Iulius Civilis, conducătorii batavilor, şi abuzurile comise de autorităţile romane faţă de populaţia autohtonă. Tacitus recunoaşte că Civilis era « ingenio sollers »[1]; sub influenţa prejudecăţilor atît de răspîndite în cercurile din care făcea parte, el introduce menţiunea: « ultra quam barbaris solitum »[2]. Prin discursul lui Civilis, Tacitus introduce şi aici punctul de vedere al adversarului[3]. Tacitus nu caută să micşoreze amploarea luată de acţiunea lui Civilis, căruia i se alăturară şi canninefaţii sub conducerea lui Brinno şi cohortele batave care staţionau la Mogontiacum[4]. Răsculaţii nutreau speranţa că se vor ridica şi germanii şi galii, îndemnaţi de aceeaşi dorinţă de a scăpa din « sclavia nenorocită », pe care romanii « cu un termen fals o numesc pace ».

Cuvîntarea rostită de Civilis îl arată conştient de condiţiile istorice şi de politica imperiului roman de a « învinge provinciile cu sîngele provincialilor ». El îşi dă seama de forţa nouă, rezultanta unirii celor cuceriţi, cunoscători ai disciplinei militare însuşite în castrele romane[5]. Tacitus omite însă factorii hotărîtori: « ura pe care o simţeau faţă de dominaţia străină batavii, deoarece nu fuseseră învinşi şi subjugaţi niciodată înainte », şi că Civilis şi Classicus « făureau de mult planuri de răzvrătire »[6], aşteptînd doar momentul potrivit, pentru a le pune în aplicare.

Chiar dacă Tacitus nu arată că revolta mocnea de mult, el caută să fie drept faţă de capii răscoalei: relatînd că germanii au atacat unităţile romane asediate, cărora le promiseseră retragere liberă, el adaugă: « este adevărat că Civilis se plîngea şi-i certa pe germani, ca pe unii ce-şi călcau în chip perfid cuvîntul dat. Dacă a făcut aceasta numai formal sau n-a putut să-i reţină pe cei înfuriaţi nu se poate constata cu certitudine »[7]. În discursurile comandanţilor romani, pe lîngă trufia stăpînitorului[8], îşi face loc tendinţa de a-i convinge pe provinciali de necesitatea imperioasă a acceptării dominaţiei romane, sub care « nimic nu le e sustras, nici o cale închisă ». Argumentaţia aceasta sofistică merge atît de departe, încît ajunge la concluzia că provincialii au, în anumite privinţe, o situaţie mai bună decît romanii: « în celelalte privinţe situaţia e comună: voi aveţi de cele mai multe ori comanda legiunilor noastre, voi guvernaţi aceste provincii şi altele; nimic nu vă e sustras, nimic închis. Avantajele de pe urma împăraţilor buni sînt deopotrivă pentru cei oricît de îndepărtaţi, cei cruzi se năpustesc asupra celor mai apropiaţi »[9].

---

[1] Tacitus, *Hist.*, IV, 13.
[2] *Ibidem*, IV, 13; Deratani, *op. cit.*, p. 478; *Istoria universală*, II, p. 618.
[3] Tacitus, *Hist.*, IV, 14.
[4] *Ibidem*, IV, 15—16.
[5] *Ibidem*, IV, 17; cf. C. Daicoviciu, *Ein neues Militärdiplom aus Dazien*, în Dacia, N.S. I, 1957, p. 195—196.
[6] Iosephus, *Bel. Iud.*, VII, 23.
[7] Tacitus, *Hist.*, IV, 60.
[8] *Ibidem*, IV, 58, 74.
[9] *Ibidem*, IV, 74.

www.cimec.ro

El nu amintește de loc interesele economice și strategice, care i-au determinat pe romani să cucerească Galia și să facă eforturi pentru menținerea dominației lor în această țară bogată și prosperă, ci se rezumă la o motivare patetică necorespunzătoare realităților istorice [1].

Cu același lux de amănunte continuă istoricul relatarea mișcării conduse de Civilis și în capitolele XIV—XV ale cărții a V-a a *Istoriilor*. E regretabil că nu ne-a parvenit ultima parte a descrierii acestor frămîntări, pentru a vedea concluzia finală a autorului.

Tacitus are o atitudine loială și față de răscoala condusă de Iulius Florus și Iulius Sacrovir, arătînd aici cauzele reale care au determinat ridicarea populației împotriva dominației romane: « Atrăgînd pe toți îndrăznegții și pe toți cei siliți la fapte rele fie de sărăcie, fie de frica pedepsei, ei s-au înțeles, prin convorbiri tainice, ca Florus să răzvrătească pe belgi, iar Sacrovir pe galii învecinați. Amestecîndu-se în toate întrunirile publice și particulare, ei începură să se ridice cu înverșunare împotriva tributelor ce nu se mai isprăveau, împotriva cametei neomenoase și a cruzimii și trufiei guvernatorilor » [2].

Emițînd — pe baza unei mențiuni tangențiale a lui Velleius Paterculus despre rapiditatea înăbușirii răscoalei [3] — părerea că Tacitus a exagerat pericolul care amenința Roma prin rebeliunea condusă de Sacrovir, Stein [4] pierde din vedere că autorul *Analelor* a subliniat, de asemenea, ușurința cu care au fost înfrînte orașele (inconditi ac militiae nescii oppidani), precum și faptul că o parte din autohtoni a luptat de partea romanilor [5].

Se pare că o anumită stimă pentru Iulius Florus și Iulius Sacrovir l-a determinat pe Tacitus să se mențină pe o poziție neutră, nefolosind injurii la adresa lor: « Instigatorii lor cei mai înverșunați erau Iulius Florus printre treviri și Iulius Sacrovir printre edui... amîndoi se distingeau prin naștere și prin serviciile strămoșilor lor. Odinioară li se dăduse chiar cetățenia romană, cinste rară și cuvenită numai meritului » [6], iar mai departe: « el însuși [Sacrovir], însoțit de fruntași, trecea pe un cal frumos, amintind vechea glorie a galilor și înfrîngerile pricinuite romanilor, arătîndu-le cît era de frumoasă libertatea pentru învingători și cu cît ar fi mai aprigă sclavia, dacă ar fi învinși încă o dată » [7].

Arminius, conducătorul rezistenței triburilor germanice, apare, în repetate rînduri, în opera lui Tacitus, deoarece luptele pentru înfrîngerea germanilor au fost de lungă durată. Avînd în vedere pierderile considerabile pricinuite romanilor, Tacitus, pentru a acoperi și justifica întrucîtva înfrîngerea legiunilor, subliniază forța dușmanului: « Bărbăția germanilor nu era mai prejos de bărbăția noastră. Îi întreceam totuși prin felul luptei și al armelor » [8].

Înfrîngerea suferită de Varus e atribuită vicleniei lui Arminius: « Soarta și vicleniа lui Arminius l-au împins însă pe Varus la pieire » [9], nu trufia și lăcomia

[1] C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, IV, Paris, 1921, p. 200 și urm.; *Istoria universală*, II, p. 618, 625—627; vezi Tacitus, *Hist.*, IV, 73—74.
[2] Tacitus, *Ann.*, III, 40.
[3] C. V. Paterculus, II, 129, 3—4.
[4] RE, X, 1, 589, 796—798 [Stein]; cf. *Istoria universală*, II, p. 618.
[5] Tacitus, *Ann.*, III, 42, 46.
[6] *Ibidem*, III, 40.
[7] *Ibidem*, III, 45.
[8] *Ibidem*, II, 21.
[9] *Ibidem*, I, 55.

www.cimec.ro

nesăbuită a lui Varus, tratamentul neomenos, măsurile de jaf și opresiune impuse populației germanice și incapacitatea guvernatorului de a sesiza situația reală [1], după cum rezultă din scrierile altor autori, care prezintă mult mai judicios motivele [2]. În suferința lui Arminius, din cauza răpirii soției sale și a captivității fiului care avea să i se nască, Tacitus nu vede decît o înverșunare a « violenței înnăscute » [3].

În portretul schițat după moartea lui Arminius, Tacitus apreciază calitățile adversarului, arătînd că amintirea lui persistă încă la triburile germanice [4].

În monografia *Despre originea și țara germanilor* Tacitus adoptă, în general, un ton ponderat, uneori chiar elogios, dar și aici sîntem « îndreptățiți să atribuim istoricului latin și o intenție politică » [5].

Tacitus reușește să se mențină pe o poziție obiectivă în prezentarea răscoalei frizilor, care a izbucnit « mai mult din lăcomia noastră — spune autorul — decît din nesupunere. Din pricina sărăcici Drusus îi impuse la un tribut neînsemnat, să dea piei de bou pentru nevoile noastre militare. Nimeni nu se gîndise pînă atunci la grosimea și lungimea pieilor. Numit guvernator al frizilor, primipilarul Olennius a luat ca unitate de măsură pielea de zimbru. Nedreaptă pentru orice popor, hotărîrea era și mai nedreaptă pentru germani, căci... vitele lor erau mici » [6].

Această expunere de motive dezvăluie, fără cruțare, exploatarea crîncenă a provinciilor, indolența forurilor competente pentru rezolvarea plîngerii celor nedreptățiți [7]. Pledoaria cauzei răzvrătiților e susținută nu de vreo căpetenie a mișcării, ci de Tacitus însuși, profund nemulțumit de tratamentul acestei populații, adusă la exasperare de aviditatea autorităților.

Cauzele « răbufnirii desperării » la neamurile tracice sînt expuse, de asemenea, pe larg. «[Aceste neamuri] erau cu atît mai înverșunate cu cît erau mai sălbatice. În afară de firea lor, îi mai împingea la răzvrătire și faptul că nu puteau suferi recrutarea ce le răpea, pentru armata noastră, pe tinerii cei mai viguroși. Ei nu erau obișnuiți să asculte nici de regi, decît cînd voiau, și, cînd trimiteau soldați, își alegeau singuri conducătorii, nevoind să lupte decît cu popoarele învecinate » [8].

O atitudine similară se constată și în descrierea asediului răsculaților [9] (deși într-un capitol anterior îi prezentase ca « vagabonzi », avînd conducători de « obîrșie obscură » [10]. Și cu această ocazie Tacitus găsește prilejul să introducă punctele de vedere ale cercurilor proromane. « Unul din conducători, Dinis, un bătrîn, cunoscător, printr-o lungă experiență, al puterii și clemenței romane, îi îndemna la singura cale ce le mai rămăsese în nenorocirea lor: să depună armele și el, cel dintîi, s-a predat învingătorilor... cei ce se gîndeau mai mult la viață decît la glorie i-au urmat pilda » [11].

---

[1] Dio Cassius, LVI, 18; I. Florus, *Epitomae*, II, XXX; Velleius Paterculus, II, 118.
[2] Suetonius, *Augustus*, 23—24; Ioanes Zonaras, *Annales*, I, liber X, 37.
[3] Tacitus, *Ann.*, I, 59.
[4] *Ibidem*, II, 88; C. V. Paterculus, II, CXVIII, 2.
[5] N. Lascu, *Prefața*, în Tacitus, *Opere*, I, p. 96; cf. și Deratani, *op. cit.*, p. 476—477.
[6] Tacitus, *Ann.*, IV, 72.
[7] *Ibidem*.
[8] *Ibidem*, IV, 46.
[9] *Ibidem*, IV, 49.
[10] *Ibidem*, III, 38—39.
[11] *Ibidem*, IV, 50.

www.cimec.ro

Descriind frămîntările cliților, Tacitus se rezumă mai mult la o înșirare de fapte, din care lipsesc aprecierile: cuvîntul « îndrăzneau » sugerează însă o anumită nemulțumire a autorului [1].

Acțiunile lui Anicetus, un « sclav barbar », apoi « libert al lui Polemo », conducătorul rezistenței armatei din Pont, sînt prezentate fără acuze prea vehemente; trădarea lui Anicetus de către regele Sedocar îl determină pe Tacitus să remarce cu dispreț: « postquam merces proditionis aut bellum ostendebatur, fluxa, ut est barbaris, fide pactus Aniceti exitium perfugas tradidit » [2].

Despre luptele duse de Tacfarinas se păstrează numai informația din opera lui Tacitus; ceilalți istorici pomenesc doar în treacăt evenimentele petrecute în Africa între anii 18—23 [3]. Cu toate că lipsește orice termen de comparație, din observațiile presărate în cursul prezentării, reiese clar că Tacitus nu este preocupat să lămurească cauzele revoltei, pentru el Tacfarinas e un dezertor, un răufăcător, care neliniștește unele ținuturi ale imperiului roman. Înfrîngerea romanilor e pusă exclusiv pe seama indisciplinei din rîndurile soldaților [4], pentru a nu fi silit să recunoască superioritatea adversarului, care a prefăcut o gloată de « nevoiași și răzvrătiți... în soldați, îi împărți în companii și escadroane », atrăgînd și numeroase popoare puternice din Africa [5]. Succesul ulterior al armatei romane Tacitus îl atribuie, de asemenea, numai măsurilor de represiune ale comandantului, deși deprinderea cu metoda de luptă a dușmanului, pe care-l copleșește cu injurii, trebuie să fi jucat un rol important.

Din desfășurarea evenimentelor rezultă că Tacfarinas era un excelent conducător de oști, care știa să organizeze lupta împotriva armatei romane. Faptul că au fost acuzați în senat Carsidius Sacerdos și Caius Gracchus, pentru că l-ar fi ajutat cu grîne pe Tacfarinas [6], indică importanța acordată acestei mișcări. Din cuvintele lui Tiberius — « înfuriat de obrăznicia lui Tacfarinas de a-i trimite o solie » — rezultă că Tacfarinas a cerut, de fapt, pămînt, pe care să se așeze cu armata lui, promițînd în schimb pace [7]. Războiul urmărea, așadar, un scop bine precizat: asigurarea condițiilor de trai ale « nevoiașilor și răzvrătiților », fie prin forța armelor, fie prin tratative. Reacția împăratului, care « porunci lui Blaesus să atragă pe toți răsculații, făgăduindu-le amnistie de vor depune armele, dar să pună mîna, în orice chip, pe Tacfarinas » [8], arată — prin acordarea amnistiei generale — că romanii aveau în față un dușman temut, ceea ce reiese și din punerea pe același plan cu Spartacus [9] și din faptul că, numai datorită unei trădări, profitînd de avantajele atacului prin surprindere, a putut fi zdrobită armata lui Tacfarinas [10]. Poziția lui Tacitus se manifestă deslușit prin termenul « arrogantia », care califică trimiterea soliei de către Tacfarinas. Cu această ocazie el nu dezaprobă nici atitudinea și nici măsurile lui Tiberius.

---

[1] Tacitus, *Ann.*, XII, 55; VI, 41.
[2] Idem, *Hist.*, III, 47—48.
[3] Idem, *Ann.*, II, 88.
[4] *Ibidem*, III, 20.
[5] *Ibidem*, II, 52; I. Burian, *Тактика африканских племен в борьбе против римлян во времена Тиберия*, în VDI, 2, 1957, p. 131—137.
[6] Tacitus, *Ann.*, IV, 13.
[7] *Ibidem*, III, 73.
[8] *Ibidem*.
[9] *Ibidem*.
[10] *Ibidem*, IV, 25.

www.cimec.ro

O încălcare totală a imparţialităţii se observă şi în partea operei unde e tratată situaţia din Iudeea: sub influenţa cercurilor eline şi romane potrivnice iudeilor [1], el se lasă călăuzit aproape exclusiv de ideile preconcepute şi de dispreţul pentru această « taeterrima gens » [2], introducînd astfel — după cum rezultă din confruntarea cu alte izvoare — numeroase erori, confuzii şi contradicţii [3].

Cele cîteva capitole despre istoria iudeilor au fost intercalate, de altfel, doar pentru a menţine o unitate de procedeu, un paralelism cu modul de prezentare a evenimentelor din alte provincii [4].

Deşi Tacitus recunoaşte că revolta a fost provocată de cruzimea guvernatorilor, că « Antonius Felix, cu firea lui de sclav a exercitat puterea regală cu toată cruzimea şi desfrîul » şi că « răbdarea iudeilor a durat totuşi pînă în vremea lui Gessius Florus », sub care a izbucnit răscoala [5], el culege din arsenalul injuriilor pe cele mai vehemente împotriva lor.

Pierderile suferite de romani în aceste lupte, el le atribuie exclusiv « fanatismului lor îndărătnic » [6]. Tacitus dă amploare prorocirilor despre căderea Ierusalimului [7], pentru a sublinia pieirea lui inevitabilă.

Prezentarea aceloraşi evenimente diferă mult la Dio Cassius, care, deşi mare admirator al romanilor, s-a menţinut pe o poziţie obiectivă faţă de taberele în luptă [8].

Din atitudinea lui Tacitus rezultă că el împărtăşea vechea concepţie republicană despre provincii, considerate ca « praedia populi Romani », tratîndu-le cu dispreţ. El rămîne nepăsător faţă de pustiirile şi măcelurile cauzate de armatele romane cuceritoare, nu comentează atitudinea sfidătoare şi neomenoasă a lui Avitus faţă de ampsivari, cărora le refuză stabilirea pe nişte pămînturi pustii, lăsîndu-i pradă foamei şi rătăcirilor, deşi conducătorul lor, Boiocalus, îşi dovedise timp de 50 de ani credinţa faţă de Roma [9]. El nu se declară nici împotriva sprijinirii unor trădători şi ucigaşi cînd aceasta serveşte interesele politice ale Romei, potrivit vechiului principiu « diuide et impera » [10], şi îşi exprimă via satisfacţie în faţa dezbinării din rîndurile popoarelor neromane: « zeii ne-au învrednicit să privim şi încaierul lor: mai mult de şaizeci de mii au căzut, nu de armele şi săgeţile noastre, ci (lucru şi mai măreţ!) întru desfătarea ochilor noştri. Rămîie-le — aşa este ruga mea — acestor neamuri şi să ţie încă multă vreme, dacă nu dragostea de noi, măcar ura dintre ele » [11].

Concluziile care se desprind din cele expuse arată că Tacitus n-a fost imparţial faţă de oameni şi evenimente. Interesele aristocraţiei romane îl determină să accepte toate mijloacele menite să sprijine edificiul « zidit de 800 de ani » [12]. Gata de compro-

---

[1] RE, XX, 1, 1 şi urm. [H. Leisegang],; RE, IX, 2, 1934 şi urm. [Hölscher]; Boissier, *op. cit.*, p. 146 şi urm.
[2] Tacitus, *Hist.*, V, 8, 3, 4.
[3] Cf. Ph. Fabia, *op. cit.*
[4] Vezi *Viaţa lui Agricola* şi *Germania*.
[5] Tacitus, *Hist.*, V, 9—10.
[6] *Ibidem*, II, 4; V, 13.
[7] *Ibidem*, V, 13.
[8] Dio Cassius, LXVI, 4—7.
[9] Tacitus, *Ann.*, XIII, 55 şi urm.; cf. Marchesi, *op. cit.*, II, 290—291.
[10] *Ibidem*, XII, 48.
[11] Idem, *Germania*, XXXIII; cf. şi *Agricola*, XII, XIV.
[12] Idem, *Hist.*, IV, 74.

www.cimec.ro

misuri « Tacitus, ca și întreaga opoziție aristocratică, se ridică, după cum arată N. I. Deratani, nu împotriva monarhiei ca principiu, ci numai împotriva abuzurilor unor cezari »[1]; poziția de clasă a patricianului ajunge în flagrantă contradicție cu imparțialitatea istoricului.

Scopul didactic impunea lui Tacitus o anumită conduită în tratarea evenimentelor: pe de o parte, tendința permanentă de a scoate în evidență factura superioară a romanilor, « meniți să fie stăpînitorii lumii », pe de altă parte, biciuirea necruțătoare a viciilor, care bîntuiau în societatea romană: desfrîul și lăcomia[2]. Cele două tendințe contrare contrabalansîndu-se, contribuie la redarea unei imagini mai apropiate de veridic a societății romane.

Concepțiile politice conservatoare, prejudecățile mediului, de care n-a știut să se debaraseze[3], scopul moralizator, trăiri și considerente de ordin personal stau la baza subiectivismului său și a urii față de dușmanii Romei și față de cei pe care îi socotește că ar fi contribuit, într-un fel sau altul, la stîrbirea strălucirii ei.

E greu de stabilit dacă și în ce măsură și-a dat Tacitus seama de numeroasele încălcări ale imparțialității, căci se observă străduința de a introduce și punctul de vedere al adversarului (cf. discursurile lui Percennius, Calgacus, Caratacus etc.), care e însă, de cele mai multe ori, fie combătut, fie degradat prin poziția istoricului[4], prin limbajul său disprețuitor, frecvent la autorii antici. Chiar admițînd părerea lui Fabia că Tacitus nu trebuie învinuit că « nu și-a depășit cu mai multe secole contemporanii »[5], el nu poate fi disculpat de faptul că, în anumite cazuri, a rămas în urma altor scriitori antici și chiar a izvoarelor sale, căci, după cum rezultă din confruntarea părților comune cu opera lui Dio Cassius, izvorul comun de care s-au folosit cei doi istorici trebuie să fi prezentat evenimentele petrecute în afara Italiei mult mai judicios[6] și astfel s-ar explica de ce unele părți din opera lui Tacitus, privind mai ales politica externă a Romei de la începutul secolului (ca, de ex., răscoala frizilor), sînt redate cu mai mult calm și mai puțină părtinire, iar evenimentele petrecute în timpul vieții autorului, la care a asistat sau a participat uneori fie istoricul însuși fie persoane legate direct de el, sînt expuse, mai adesea, pe un ton vehement, cu multă înverșunare împotriva dușmanilor Romei.

Abaterile semnificative dintre relatările lui Tacitus și ale lui Dio Cassius (de ex. cu privire la revolta legiunilor din Germania, la evenimentele din Britania și Iudeea), dar mai cu seamă contradicțiile din textul tacitian sînt indicii ale subiectivității față de răzvrătiți și neromani. Nu putem generaliza, firește, pe baza unor raționamente deductive și nici nu-l putem acuza pe Tacitus — după cum am arătat — de o denaturare intenționată a adevărului istoric. Ceea ce se desprinde însă neîndoielnic dintr-o analiză mai amănunțită a operei lui Tacitus e prezența subiectivismului în selecționarea evenimentelor, preferința vădită pentru date și fapte favorabile eroilor săi pozitivi și puterii romane. Poziția lui se manifestă nu numai în ceea ce alege sau omite, în comentarii sau reticențe, ci și în structura raționamentelor, în alegerea și îmbinarea termenilor, în gradarea lor prin diverse procedee stilistice.

---

[1] Deratani, *op. cit.*, p. 473; Marchesi, *op. cit.*, II, p. 288—291; Schanz, *op. cit.*, 635.
[2] Tacitus, *Ann.*, II, 27—31, 50; IV, 3, 8 și urm., 42; XV, 57 etc.
[3] Boissier, *Tacite*, p. 140 și urm.
[4] Cf. de ex.: Discursul lui Cerialis, Tacitus, *Hist.*, IV, 72.
[5] Fabia, *op. cit.*, 261.
[6] Vezi mai sus, p. 250—252, 259, 264, 268 etc.

www.cimec.ro

Boissier [1] însuşi, care e de părere că Tacitus « nu se crede obligat să trateze rău pe duşmanii ţării sale » şi că « e mult mai just faţă de Arminius decît Titus Livius faţă de Hannibal », recunoaşte atitudinea lui nedreaptă, întunecată de prejudecăţi faţă de sclavi şi gladiatori; spre deosebire de concepţiile largi ale lui Seneca şi de atitudinea mult mai înţelegătoare a prietenului său Plinius Secundus [2]. Nici atitudinea lui faţă de popor nu e mai puţin îngustă.

E drept că lui Tacitus îi era nesuferită lăcomia şi corupţia aristocraţiei romane şi dispreţuia servilismul senatorilor [3] romani în faţa uzurpatorilor vechii puteri de stat republicane, dar el nu urăşte şi nici nu dispreţuieşte aristocraţia senatorială ca o colectivitate, ca pătură socială. Ura şi dispreţul său se îndreaptă doar împotriva unor vicii, relevarea cărora nu porneşte din aversiune sau idei preconcepute. El dezvăluie starea reală a aristocraţiei cu scopul de a o îndrepta, nu condamnînd şi generalizînd în mod arbitrar, ca în cazul păturilor de jos.

Insuficienta preocupare a lui Tacitus de problemele administrativ-social-economice ale imperiului duce — pe lîngă interesele sale de clasă — adesea la explicaţii superficiale, la confundarea prilejului cu cauza.

Relevarea limitărilor cercului de vederi şi a poziţiei istoricului nu vizează negarea multiplelor calităţi şi merite unanim recunoscute ale operei lui Tacitus şi nici negarea însemnătăţii datelor şi a informaţiilor cuprinse în ea [4].

ОТНОШЕНИЕ ТАЦИТА К АРМИИ, НАРОДУ И К ПРОВИНЦИЯМ

РЕЗЮМЕ

Работы, посвященные творчеству Тацита, изучают, в первую очередь, его отношение к римским императорам, лишь поверхностно занимаясь или совершенно опуская те места, где говорится о низших слоях, об армии или о провинциях. Данная статья ставит себе целью проанализировать в этом отношении вопрос о «беспристрастии» Тацита, сверяя его данные с данными других источников.

В описании военных восстаний заметно стремление представить в выгодном свете военачальников и очернить восставших. Он осуждает претензии воинов даже тогда, когда сознает, что их требования не лишены основания. Он признает, что в армии состоит « arcanum imperii », но он презирает ее. Причиной падения армии он считает не недостатки воинской системы, но то, что это не свободные италлийские крестьяне, а пестрый сброд, « uulgus ». Концепция, присущая всем историкам античности, о моральном превосходстве военачальников проявляется и у Тацита. Он категорически осуждает жестокость и эксцессы армии, но для не менее ужасающей жестокости начальников не находит таких же сильных слов осуждения.

[1] Boissier, *Tacite*, p. 138 şi urm. Făcînd această comparaţie, Boissier pare să piardă din vedere că Arminius nu poate fi pus pe acelaşi plan cu Hannibal; id., *L'opposition sous les Césars*, Paris, 1909, p. 294.

[2] Plinius Sec., *Epist.*, 8, 16.

[3] Cf. Deratani, *op. cit.*, p. 472 şi urm.

[4] După cum se poate constata din studiul izvoarelor, pentru multe probleme Tacitus e singura sursă de informaţie.

www.cimec.ro

Ограниченность Тацита еще более проявляется в его отношении к « plebs». Лишая ее в принципе какого-либо участия в руководстве, он каждый раз подчеркивает отрицательные ее стороны. Он занимается почти исключительно римским люмпенпролетариатом, игнорируя здоровые народные слои Италии. Его отношение к рабам видно хотя бы по тому, что « seruus» и производные от него слова имеют у него пренебрежительный оттенок. Предрассудки Тацита по отношению к рабам обнаруживаются даже тогда, когда рабы проявляют твердость характера, редко встречающуюся у представителей господствующих классов. Осуждение им восстаний рабов очевидно в метафорах их обозначающих: « audacia», «malum». Тацит явно негодует на симпатии масс к восстаниям рабов, « uetera mala ».

Любовь Тацита к Риму мешает ему понять интересы других народов. Естественное стремление к низвержению римского гнета, отчаянная защита свободы приписывается им скорее определенной психической структуре, каким-то отрицательным чертам, присущим, по его мнению, неримским народам. Тацит твердо уверен в том, что весь мир должен подчиняться Риму, поэтому он осуждает вообще восставшие провинции и требует строгой власти. Он разделяет старую концепцию о том, что провинции « praedia populi Romani », и провозглашает политику, основанную на принципе « diuide et impera ».

Трудно установить в какой мере Тацит осознал нарушение восхваляемого им «беспристрастия». У него заметно также попытка передать и точку зрения противника, но она чаще всего опровергается им, высмеивается памфлетистом Тацитом. События, особенно относящиеся к внешней политике начала века, описываются им более спокойно и объективно, но происходящие при жизни автора события излагаются пристрастно, с большим озлоблением против врагов Рима.

Нельзя обвинять Тацита в умышленном искажении исторической правды. Неоспоримо же, при анализе его творчества, наличие субъективизма в выборе событий, его явное предпочтение к данным и фактам, выгодным его положительным героям. Его отношение проявляется не только в том, что именно он выбирает или опускает, но и в структуре рассуждений, в выборе и сочетании слов, в их градации посредством разных стилистических приемов, в многочисленных противоречиях, встречающихся у Тацита.

LA POSITION DE TACITE PAR RAPPORT À L'ARMÉE, AU PEUPLE ET AU PROVINCES

RÉSUMÉ

Les études consacrées à l'œuvre de Tacite s'occupent en premier lieu de sa position envers les empereurs, en traitant sommairement, parfois en négligeant presque totalement les passages qui se réfèrent aux catégories sociales inférieures, à l'armée et aux provinces. Le présent article se propose d'analyser sous ce rapport le problème de l'impartialité de Tacite, en confrontant ses données avec les données des autres sources.

www.cimec.ro

On observe, en général, dans la description des révoltes militaires la tendance de présenter dans une lumière favorable les capitaines, en dénigrant les actions des révoltés. Tacite désapprouve les prétentions et les actions des soldats, même quand il est conscient que leurs demandes sont fondées. Il reconnaît que dans l'armée réside *arcanum imperii* mais il la méprise. La décadence de l'armée n'a pas pour cause, d'après lui, les défauts du système militaire, mais le fait qu'elle n'est plus constituée de paysans libres de l'Italie, mais une foule méprisable, *uulgus*. La conception spécifique à tous les historiens antiques sur la supériorité morale des chefs se manifeste aussi dans l'œuvre de Tacite. Il réprouve la cruauté et les excès de l'armée, mais pour la cruauté pas moins réprobable des chefs il ne trouve pas la même véhémence.

Les points faibles de Tacite se précisent dans son attitude envers la plèbe. En lui refusant par principe tout droit de participer au gouvernement, il souligne les traits négatifs de celle-ci. Il s'occupe presque exclusivement du « Lumpenproletariat » de Rome, en ignorant les éléments sains du peuple d'Italie. Sa position envers les esclaves se manifeste, par exemple, dans le sens péjoratif que prennent chez lui le terme *seruus* et les mots qui en dérivent. Les préjugés de Tacite entrent en contradiction avec les épisodes où les esclaves montrent une fermeté de caractère qui manque souvent aux patriciens et aux chevaliers. La réprobation des révoltes des esclaves résulte clairement des métaphores même qu'il emploie pour les désigner: *audacia*, *malum*. La sympathie du peuple pour les révoltes des esclaves, *uetera mala*, l'irrite.

Son amour pour Rome l'empêche de comprendre les intérêts des autres peuples. La tendance naturelle de secouer le joug qui les opprime, la défense désespérée de la liberté, il les attribue surtout à certains facteurs psychiques, à une « infériorité inhérente » des peuples non-romains. Il est convaincu que le monde tout entier doit se soumettre aux Romains, et c'est pour cela qu'il condamne en général, les révoltes des provinces et réclame un gouvernement sévère. Tacite partage l'ancienne opinion, qui considère les provinces comme des *praedia populi Romani*, en préconisant une politique fondée sur le principe *diuide et impera*.

Il est difficile d'établir en quelle mesure Tacite est conscient de son manque d'impartialité. La tendance de reproduire le point de vue de l'adversaire est évidente chez lui, mais plus souvent il le combat ou le persifle avec son talent de pamphlétaire. Les événements, surtout la politique extérieure du commencement du siècle, sont relatés sur un ton plus calme, pendant que les faits qui eurent lieu au temps de sa vie sont exposés sur un ton plus véhément, avec beaucoup d'acharnement contre les ennemis de Rome.

On ne peut accuser Tacite de déformer sciemment la réalité historique. Pourtant la présence du subjectivisme dans le choix des événements, la préférence pour les données qui favorisent ses héros positifs sont hors de doute. Sa position ne se manifeste pas seulement dans ce qu'il choisit ou omet, mais aussi dans la structure des raisonnements, dans le choix et la combinaison des mots, dans leur gradation par divers procédés stilistiques, dans les nombreuses contradictions du texte tacitéen.

www.cimec.ro

INSCRIPTION INÉDITE DE CALLATIS

PAR

A. RĂDULESCU

Au cours des trois dernières années, le patrimoine de la section d'archéologie du Musée Régional de Constanța s'est enrichi de nombreux documents épigraphiques, qui sont venus augmenter les collections déjà considérables du Lapidaire. Qu'ils soient rédigés en grec ou en latin, ils contiennent de précieuses informations sur l'évolution historique de la Scythie Mineure et des villes grecques du littoral de la mer Noire.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons de faire connaître une épigraphe mise au jour au cours de l'automne 1958, près des chantiers de construction de la ville de Mangalia, l'ancienne Callatis.

Dalle de marbre assez bien conservée, découverte à 35 m nord-ouest du côté nord du mur d'enceinte de l'ancienne Callatis, lors de la pose des fondements d'un bâtiment. Dimensions actuelles: hauteur, 0,950 m; largeur, 0,860 m; épaisseur, 0,145 m. A l'exception du côté supérieur, les trois autres n'ont pas de bordure. Le long du côté supérieur, moulure à double profil. Entre les deux lignes profilées il y a une différence de hauteur de 5 cm. Le texte de l'inscription occupe six lignes et comporte des lettres dont la hauteur varie de 32 à 45 mm. Sur la superficie destinée à l'écriture, le lapicide a tracé des lignes horizontales et parallèles, alternant régulièrement à des intervalles tantôt de 45, tantôt de 20 mm. Considérée dans l'ensemble, l'inscription a un bel aspect, tout en accusant des traits propres à l'écriture latine monumentale de la fin du I-er et du commencement du II-e siècle de notre ère. Signalons à ce propos l'absence de la barre horizontale de l'A, remplacée parfois par un point.

Imp(eratori) Neruae Traiano Caes(ari) Aug(usto) Ger(manico)
Dac(ico) T(itus) Turpilius Hermes
d(edit) d(edicauit)
ciuibus R(omanis) consistentibus Callatis circa C(aium) Iulium
Proculum quinquennal(em) perpetuom.

www.cimec.ro

L.1: CAES est écrit sur la profilature inférieure du côté à bordure, comme un supplément, entre les mots TRAIANO et AVG(VSTO), et non devant NERVAE, comme il aurait été normal. Cette erreur ne s'explique naturellement pas par le manque d'espace, comme on pourrait le croire à première vue, mais par une inadvertance du lapicide ou par son ignorance des éléments de la titulature impériale.

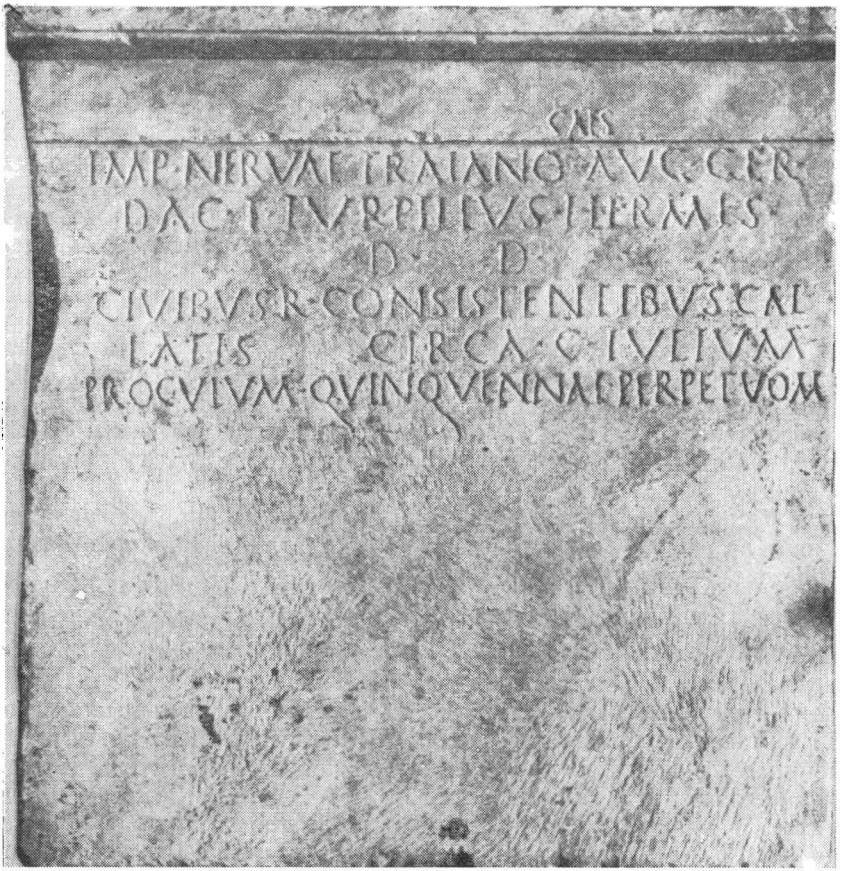


Fig. 1

Comme le prouve sa forme, notre plaque a dû être fixée sur quelque monument ou bâtisse, entre les années 103 et 116, c'est-à-dire au plus tôt le lendemain de la première guerre avec Décébale, quand Trajan reçoit l'épithète honorifique de *Dacicus*, et au plus tard dans la pénultième année de son règne, quand il commence à porter l'épithète *Parthicus*, qui ne lui est pas attribuée par le texte. Une date plus précise ne saurait être fixée, vu que l'inscription ne fournit ni le chiffre des pouvoirs tribuniciens, ni celui des consulats ou des salutations impériales.

Quelques-uns des problèmes posés par notre document ne sont pas nouveaux pour les historiens de la Mésie Inférieure à l'époque des Antonins. On y

www.cimec.ro

trouve cependant plusieurs informations nouvelles, et c'est exclusivement sur celles-ci que nous concentrerons notre attention.

Tout d'abord, il y a lieu de relever les éléments onomastiques de l'épigraphe. L'auteur de la dédicace, T. Turpilius Hermes, est sans doute un Grec romanisé. Le prénom Titus et le gentilice Turpilius sont d'origine italique. Turpilius n'est pas rare dans l'onomastique latine. Sa fréquence dans les documents épigraphiques — avec ses variantes Turpilinus, Turpleio — a permis à W. Schulze de déterminer son ascendance étrusque et sa diffusion ultérieure dans le monde romain [1].

Le second nom mentionné dans l'inscription — C. Iulius Proculus — ne comporte aucune discussion: son origine latine est incontestable. Tout comme Turpilius, Iulius Proculus est un personnage en vue de la ville où il a élu domicile, et vivant dans l'aisance. Le premier fait graver la dédicace à ses frais; le second, haut dignitaire — *quinquennalis perpetuus* — fait fonction de chef de la communauté des citoyens romains résidant à Callatis.

Aussi l'information de beaucoup la plus précieuse que vient nous offrir la nouvelle inscription concerne-t-elle l'existence à Callatis d'un groupe de *ciues Romani consistentes* [2], dont la présence dans ce port de la mer Noire, un siècle après que l'autorité romaine s'était imposée aux bouches du Danube [3], n'est que naturelle, mais dont celle-ci est la première mention explicite dans un texte épigraphique.

Compte tenu des énergiques mouvements d'élibération esquissés par les autochtones, et aussi des attaques souvent répétées de certaines peuplades migratoires, le I-er siècle de notre ère n'avait pas été particulièrement favorable à la pénétration de l'élément romain dans les territoires formant la Dobroudja actuelle. Seules les villes grecques du littoral avaient accepté de bon cœur leur intégration dans l'Empire, et cela pour la raison évidente que la protection de Rome était faite pour leur apporter d'importants avantages économiques, outre la stabilité politique. C'est pourquoi les *ciues Romani* sont venus s'établir dans les colonies du littoral plutôt que dans le reste de la Scythie Mineure, les Grecs s'accommodant fort bien de la participation des nouveaux venus à leurs activités. Quant à la pénétration massive de l'élément romain dans les contrées situées entre le Danube et la mer Noire, il n'en est presque pas question avant le début du II-e siècle, autant dire avant le règne de Trajan [4].

Les guerres de cet empereur avec les Daces, on le sait, ont été accompagnées par d'importantes opérations militaires déroulées dans le sud de la Dobroudja actuelle, notamment par les deux grandes batailles de Nicopolis ad Istrum et de Tropaeum Traiani [5]. A la suite de ces victoires, Trajan multiplie dans cette province les mesures destinées à garantir la sécurité de l'élément romain. Aussi, dans les années qui suivent la conquête de la Dacie et qui sont caractérisées par une intense activité d'organisation militaire et administrative, la masse des inscriptions latines s'accroît considérablement, attestant la présence dans la région non seulement de Romains isolés ou d'éléments romanisés, mais aussi de collectivités romaines, établies dans les villes et les villages de la Mésie.

---

[1] *Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen*, 1933, p. 246.
[2] Cf. E. Kornemann, dans *RE*, IV, col. 922–926.
[3] Sur la date probable de l'annexion des villes grecques de la Dobroudja par les Romains, voir maintenant D. M. Pippidi, dans *Istoria Romîniei*, I, Bucureşti, 1960, p. 481 et suiv.
[4] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 156 et suiv.
[5] Id., *ibid.*, p. 138–139.

www.cimec.ro

Callatis, entrée depuis longtemps dans l'alliance de Rome[1], constituait, on s'en doute, un terrain propice à l'établissement d'un grand nombre de *ciues Romani* exerçant les professions les plus variées. Outre les éléments appartenant au commerce, il y avait dans ces communautés un grand nombre d'artisans pratiquant divers métiers, et il ne faut naturellement pas oublier dans cette énumération la catégorie des propriétaires fonciers. Indépendamment de la nature de leurs occupations, le milieu même où ils étaient venus s'établir devait déterminer ces *ciues* à se donner l'organisation spécifique aux Romains résidant dans les provinces, le groupement en *conuentus* ayant pour but de leur assurer les privilèges — économiques, sociaux, politiques — attachés à leur condition juridique[2].

L'inscription que nous commentons ne nous offre aucune donnée supplémentaire quant aux Romains *consistentes* à Callatis, autour de la personne du *quinquennalis* C. Iulius Proculus. On ne peut manquer de se demander toutefois quelles étaient à l'époque leurs relations avec la cité grecque, organisée d'après les principes de l'autonomie traditionnelle? Il est hors de doute qu'entre ces deux groupements ethniques il a dû y avoir une différence radicale au point de vue juridique-administratif. La dédicace de Turpilius Hermes est adressée aux seuls citoyens romains, ce qui fait supposer que ceux-ci formaient une entité entièrement distincte de celle des Grecs. Il est néanmoins hors de doute qu'entre les deux communautés les points de contact n'ont pas dû manquer: il suffit de considérer de ce point de vue le cas de T. Turpilius Hermes, Grec romanisé, dont le nom situe les débuts de la romanisation de sa famille à une époque assez reculée.

Une autre information offerte par notre inscription et qui s'impose à l'attention du chercheur concerne la charge de *quinquennalis perpetuus*. Ce n'est pas pour la première fois que les documents de la Mésie Inférieure mentionnent cette dignité[3], mais c'est pour la première fois que nous la rencontrons affublée de l'attribut *perpetuus*. Attendu que les membres du *conuentus* callatien étaient recrutés parmi les commerçants, les artisans et les propriétaires terriens résidant en ville, cette dignité répondait à une nécessité réelle et n'était pas simplement honorifique.

En principe, la mission d'un *quinquennalis* durait une année[4]. Pratiquement, néanmoins, comme le prouve le document que nous étudions, cette magistrature temporaire pouvait se transformer en une magistrature permanente. Si, comme le suppose Vasile Pârvan, cette permanence était peut-être devenue la règle pour les unités administratives de rang inférieur[5], nous ne pouvons pas dire la même chose pour Callatis. La preuve que la quinquennalité de C. Iulius Proculus représente une exception en même temps qu'une necessité, c'est, croyons-nous, le fait qu'elle est en quelque sorte soulignée dans l'inscription.

La question est maintenant de savoir si cette magistrature extraordinaire, conférée à Iulius Proculus soit en récompense de ses mérites exceptionnels, soit

---

[1] Le traité, partiellement conservé, a été publié dans CRAI, 1933, p. 278; cf. A. Passerini, dans Athenaeum, XIII, 1935, p. 57—72.

[2] Sur ce point, Kornemann, cité ci-dessus, p. 277, note 2.

[3] CIL III 7504 (duumuir quinquennalis municipii Troesmensium); 12481 (Ulmetum): « C. Iulius C.f. Quadratus..., loci princeps, quinquennalis territorii Capidauensis » (cf. V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 91; id., *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, București, 1923, p. 52—54 et 117—121); Gr. Florescu, *Capidava*, București, 1958, I, p. 254—256; R. Vulpe, *Canabenses et Troesmenses*, SCIV, IV, 1953, p. 557—579.

[4] G. H. Stevenson, *Roman Provincial Administration*, Oxford, 1949, p. 172.

[5] Pârvan, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, p. 119.

www.cimec.ro

suivant des règles en usage dans le *conuentus* callatien, embrassait une période de cinq ans, ou une période plus longue: toute la vie, par exemple. En d'autres termes, quel est ici le sens du mot *perpetuus?* En attendant que des découvertes futures viennent préciser le sens de cet attribut, nous penchons à croire que, dans le cas qui retient notre attention, C. Iulius Proculus détenait la fonction de *quinquennalis* pour toute la durée de sa vie.

L'épigraphe callatienne dont nous venons d'analyser les éléments, sans avoir épuisé tous les problèmes qui s'y rattachent, fournit plus d'une information historique intéressante. Tout d'abord, il convient de souligner qu'il s'agit de la première inscription latine découverte à Callatis et datant du règne de Trajan. A l'abri du *limes* danubien maintenant consolidé, dans l'ambiance propice aux activités productives de toute sorte instaurée par les mesures administratives et fiscales du vainqueur de Décébale, l'exode des éléments romains vers cette région périphérique de l'Empire, ainsi que vers les villes du littoral, s'accentue. A l'intérieur des cités grecques, qui, au sein de l'Empire romain, gardaient leur organisation traditionnelle, naissent des enclaves romaines, qui allaient se développer au cours des siècles suivants. Or, l'inscription que nous venons de publier est la première en date qui atteste la présence de ces intrus au sein d'une communauté grecque de la Scythie Mineure.

Comme nous l'avons déjà écrit, par *ciues Romani consistentes Callatis* nous entendons des éléments ethniques ayant des occupations variées mais le même statut juridique, groupés dans un *conuentus* organisé selon des principes spécifiquement romains. Ceci permet d'éclaircir de nouveaux aspects juridiques, sociaux et ethniques de l'histoire de Callatis, comme des autres cités de la côte occidentale de l'Euxin, vers le commencement du II-e siècle. Aussi l'inscription qui vient de nous fournir ces importantes informations mérite-t-elle une étude plus ample et plus approfondie que celle que nous avons pu lui consacrer, faisant état de toutes les données contenues dans les inscriptions dernièrement découvertes à Callatis, pour la plupart encore inédites.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LA TRIADE ELEUSINA A TOMIS

DI

G. BORDENACHE

Recentemente, nei pressi di Costanza, in località detta Palas, è venuto in luce un rilievo marmoreo frammentario di un singolare interesse [1] (fig. 1). Esso faceva parte, con ogni verosimiglianza, di un monumento funerario o votivo di cui non possiamo valutare le dimensioni, ma che certo aveva forma di stele a piú registri figurati —o, piuttosto, iscritti e figurati — che si succedevano in senso verticale: l'irregolare frattura nella parte superiore del nostro rilievo dimostra con sufficiente precisione che esso costituiva il fregio inferiore della stele stessa. Una grande scheggiatura obliqua ha asportato buona parte dell'angolo inferiore destro, i visi delle figure sono gravemente logori; ma né la frattura, né la corrosione della superficie scolpita possono impedire una giusta classificazione dal punto di vista esegetico e cronologico: è la triade eleusina, rappresentata con un linguaggio fedele a un modello classico ma con chiari accenti provinciali di età imperiale romana; il volume barocco dei capelli di Plutone, profondamente travagliati dal trapano, con i caratteristici « ponticelli » tra una ciocca e l'altra, ci permette di circoscrivere questa datazione in tarda epoca antoniniana, tra la fine del II e l'inizio del III secolo dell'e.n.

Il centro del rilievo è occupato dalla coppia Proserpina-Plutone, padroni venerati e temuti di un triste e immutabile regno. Proserpina, con un'alta corona stellata dalla quale ricade un velo sulla nuca e le spalle, è avvolta in un chitone a maniche, espresso da poche pieghe profonde e convenzionali; vagamente derivata, tipologicamente, da lontani modelli della seconda metà del V secolo prima dell'e.n. — si osservi la chioma semplicemente raccolta in due masse un po' rigonfie e pesanti ai lati del volto, l'ovale del viso massiccio nella sua parte inferiore — essa ha la solennità e gravità che si conviene alla regina dell'oltretomba. Alla sua sinistra è

---

[1] Ringrazio anche per questa via il direttore del Museo Regionale di Costanza, V. Canarache, di avermene cortesemente concesso lo studio e la pubblicazione.

Le misure del rilievo sono le seguenti: alt. cm. 33; largh. cm. 65.

Il listello che inquadra la scena figurata è tutto sbrecciato. Il lato sinistro e la parte inferiore sono lisciati con una certa accuratezza.

www.cimec.ro

rappresentato Hades-Ploutos con le forme che gli ha dato per secoli l'arte greco-romana: il pesante chitone a maniche per resistere al freddo dei paesi iperborei, la selvaggia massa di barba e capelli, con i quattro boccoli bassi sulla fronte, nella quale quasi scompare il triste viso del dio, i numerosi attributi — il calathos che lo accomuna a Serapis, il tricipite Cerbero e la grande chiave, messa ben in vista nello spazio vuoto dell'angolo superiore destro — che specificano, senza possibilità di



Fig. 1. — Costanza, Museo regionale.

dubbio, la sua natura ctonia. Esisteva anche un terzo simbolo, oggi scomparso, a causa della frattura dell'angolo inferiore destro: ma la linea di contorno frastagliata e piramidale ancor oggi visibile sull'orlo della frattura, fa pensare a un altro degli attributi del dio, la cornucopia [1], sulla quale nei rilievi di epoca romana i frutti della terra erano geometricamente ammassati a cono. Un rilievo inedito conservato nel Museo Nazionale di Antichità di Bucarest [2], con ogni verosimiglianza proveniente pur sempre da Tomi [3] — per non citare che un esempio dello stesso ambiente artistico — ci permette di ricostituire, addossata alla spalla del dio, la grande cornuco-

[1] Io credo debba escludersi un semplice scettro, sia pur terminato in modo ornamentale qual'esso appare in altre rappresentazioni del dio, perché è impossibile presupporre vuoto il considerevole spazio a sinistra del dio, in un rilievo che ha vivo il senso della composizione e una specie di *horror uacui*.

[2] Inv. L 977. Marmo. Alt. cm. 27; largh. cm. 43. In una nicchia affondata nello spessore del marmo è ricavato il busto di una divinità maschile barbata, con il solo simbolo di una pesante cornucopia.

[3] Per questo pezzo ci manca qualsiasi indicazione di provenienza. Io credo però di poterlo attribuire a Tomi per la qualità del marmo, a grossi cristalli, che distingue nettamente il materiale della plastica tomitana da quello delle vicine città di Histria e Callatis.

www.cimec.ro

pia che esprimeva l'altro aspetto della sua duplice natura, quello di πλουτοδότης. È chiaro che in un'epoca nella quale alla personalità di Hades si sovrapponeva, sino a confondersi con essa, quella di Serapide, l'ignoto artefice ha voluto insistere e precisare, accumolando presso il dio il maggior numero possibile di simboli. Di questi, il calathos, Cerbero e la cornucopia sono assai comuni nelle immagini di Hades-Ploutos di epoca ellenistica e romana; rarissima invece è la chiave sebbene, a detta di



Fig. 2. — Bucarest, Museo Nazionale di Antichità.

Pausania (V, 20, 3), con la sola chiave lo avesse rappresentato già nel V secolo, uno scolaro di Fidia, Kolotes, in una sua scultura ad Olimpia. Nel corso del IV e del III secolo prima dell'e.n. questo chiaro simbolo del mondo sotterraneo — che, come ogni centro abitato, non si poteva concepire senza una porta, quindi senza una chiave — è messo in mano a Proserpina o a Ecate in una serie di rilievi votivi [1] ove la dea appare presso il *mystes* per aprirgli il regno delle anime; a Lagina [2], questa chiave era nelle mani della sacerdotessa d'Ecate. Ma piú tardi essa sembra scomparire dalle rappresentazioni di queste divinità eminentement ctonie; per questo la grande chiave messa ben in vista nell'angolo superiore del rilievo tomitano ha sapore di assoluta novità; e soltanto in un rilievo di Aquincum [3] che, in forme barbarizzate e un po'

[1] Cfr. O. Walter, ΚΟΥΡΗΤΙΚΗ ΤΡΙΑΣ, in *Wiener Jahresh.*, XXX, 1939, p. 62, fig. 24.
[2] RE, VII, 2773.
[3] János Szilágyi, *Aquincum*, Budapest 1958, p. 108, 111, Tav. XL (dell'edizione in lingua tedesca).

www.cimec.ro

diverse, ci presenta le stesse divinità, essa riappare con insistenza, ostentativamente sollevata nella destra di Plutone e di Proserpina.

Prima però di inoltrarci nei confronti con altre rappresentazioni affini dal punto di vista tipologico e formale, osserviamo il terzo busto a destra della coppia divina, alla quale è dato, intenzionalmente, un posto preponderante: è un busto femminile a piú piccola scala, su una sua basetta propria. Questa ingenua rappresentazione,



Fig. 3. — Budapest, Museo Nazionale.

sproporzionata in tutti i suoi particolari, specialmente nel braccio destro cortissimo e nella rispettiva mano enorme, sollevata a sostenere sul capo un piatto carico di frutta, sembra a tutta prima un figura secondaria, un'ancella; si osservi infatti la semplicità dell'abbigliamento, la povera collanina che le cinge il collo, i capelli modestamente stretti in un crocchio alto sulla nuca. È certo invece che si tratta di Demetra con i frutti della terra, in una trasposizione popolare propria alle province danubiane. In due modesti rilievi di Kajalâka, oggi al Museo di Varna [1], presso una delle solite immagini di cavaliere trace, appare un altare, un'erma e un busto femminile simile al nostro, interpretato dal primo editore del rilievo [2] quale imma-

[1] Mihailov, IGB, 285–286 (ivi precedente bibliografia). In questi due rilievi, certamente opera di uno stesso artigiano, il dio cavaliere è chiamato Καραβασμός.

[2] M. Mircev, BSA Varna, IX, 1952, p. 12 s., Nr. 10–11.

www.cimec.ro

gine di una devota dietro l'altare con un piatto carico di doni agresti. Ora, anche tenendo contro dell'abituale rozzezza d'esecuzione di questa classe di rilievi, è impossibile ammettere una simile mancanza di proporzioni. È piú verosimile invece pensare che, presso il dio cavaliere, per quel sincretismo di cui abbiamo esempi numerosi, sia rappresentata un'immagine compendiaria di Demetra, grande divinità della terra fertile e, forse, Hermes.

Allo stadio attuale degli studi di archeologia e storia dell'arte greco-romana, quando è sempre piú sentita l'esigenza di allargare e approfondire la visione critica e storica di quell'arte verso i concetti di grecità e romanità periferica e specialmente verso i rapporti fra civilità classica e cultura regionale indigena, questo rilievo tomitano con le tre divinità di Eleusi è di un interesse tutto particolare. Non è il caso di riprendere qui il vasto problema delle divinità e dei misteri eleusini e della loro diffusione nel mondo antico: è noto ormai che legati, alla loro origine, alla fecondità dei campi e alla prosperità della vegetazione, i misteri di Eleusi si sono per tempo attaccati alle idee sull'al di là. Ploutos-Pluton, dispensatore della ricchezza, è anche il padrone del mondo sotterraneo e Kore, figlia di Demetra, regna accanto a lui. È egualmente noto che, grazie alle immagini e ai miti che parlavano al sentimento e all'immaginazione di tutte le epoche e di tutti i popoli, liberi da qualsiasi forma di dottrina codificata e necessariamente legata alle idee di una data epoca, i misteri di Eleusi hanno avuto un'eccezionale forza vitale e hanno sopravvissuto sino in epoca tardo-romana, specialmente nell'arte funeraria, ove le idee di sofferenza e d'immortalità ebbero, negli ultimi secoli del mondo antico, un ruolo preponderante. Nella plastica greca e romana, sia nella grande che nella piccola arte, sono numerose le rappresentazioni delle divinità eleusine isolate o aggruppate nelle varie fasi delle drammatiche vicende che le uniscono. È appena necessario ricordare che il ratto di Kore, per il suo trasparente simbolismo, è uno dei motivi prediletti che ornano i sarcofagi romani del II e del III sec. dell'e.n.

Il rilievo che c'interessa però non è legato a una delle vicende delle divinità eleusine ma — per quel piú ristretto campo figurativo della plastica provinciale — alle immagini stesse del culto. Un'iscrizione tomitana, da tempo nota[1] e frequentemente citata, dedicata alle stesse divinità — Πλούτωνι καὶ Δήμητρι καὶ θεᾷ Κόρῃ — da piú fedeli tra i quali il figlio di un alto magistrato tomitano nello stesso tempo arconte e sacerdote della triade, costituisce la prova indubbia di un culto e di un tempio dedicato alle divinità eleusine: di questa iscrizione il nostro rilievo sembra l'« illustrazione » plastica, l'uno e l'altro mettendo uno speciale accento su Proserpina che è, essa sola, la dea per eccellenza, compagna del misterioso Θεός.

In un centro di antica e tenace tradizione classica quale la città di Tomi non deve stupire che l'ignoto artefice si sia attenuto fedelmente alle forme classiche, riproducendole con un po' di pesantezza ma con spazi, proporzioni e panneggio puramente e tradizionalmente aulici. Ma è naturale nello stesso tempo che in un'opera del III secolo non manchi quel netto accento provinciale cui abbiamo già accennato,

[1] AEM, VIII, 1884, 8, 21 = 16 RR, I, 603. L'iscrizione non è stata trovata proprio a Tomi, ma a Sofular, abbastanza lontano dalla città: è stato già osservato (I. Stoian, SCIV, XI, 2, p. 316, n. 9) che è difficilmente immaginabile la dedica di un arconte in un centro rurale e che si deve piuttosto ammettere che anche quest'iscrizione, come tanto altro materiale tomitano, sia stata trasportata nel lontano villaggio in epoca piú o meno recente. In base alla forma delle lettere, l'iscrizione è databile nel II sec. e.n.

www.cimec.ro

evidente in numerosi dettagli: l'ingenua rappresentazione di Demetra, l'espressione bonaria del dio, la dovizia e disposizione degli attributi, quali lo scheletrico Cerbero inserito in primo piano fra Plutone e Proserpina (quel Cerbero che, nel simulacro a tutto tondo, doveva essere ai piedi del dio) e la chiave non in mano al padrone dell'Ade ma disposta orizzontalmente, in modo decorativo, a occupare uno spazio vuoto.



Fig. 4. Roma, Museo Laterano.

L'unico monumento del mondo romano, ch'io sappia, decorato dai busti delle stesse divinità (piú Hermes) è la tomba degli Haterii a Roma, la cui ricca decorazione plastica è conservata nel Museo Laterano [1]; considerevolmente piú antico, esso presenta forme assai diverse. Variano, in parte, gli attributi — Proserpina ha la fiaccola e le spighe, Hades è senza calathos ed ha il solo scettro — varia anche la loro disposizione — il dio è fra le due dee, egualmente coronate e velate — varia soprattutto lo stile, pur sempre popolare, ma urbano, anzi metropolitano. Presso il rilievo romano, pretenzioso e freddamente classicheggiante, il rilievo tomitano appare piú povero, piú rozzo, ma con quella calda umanità tipica delle opere provinciali che, allontanandosi dai modelli classici, acquistano un accento familiare e bonario.

Una chiara eco di statue di culto delle stesse divinità, ma rappresentate integralmente, appare nel già citato rilievo di Aquincum [2]; qui siamo in pieno mondo provinciale e le divinità eleusine — pur chiaramente individuabili, secondo me — sono ben lontane dai loro prototipi classici: esse sono rappresentate sedute, su una specie di banca ad alta spalliera, con un panneggio a pieghe dure, sommarie, lignee, e ciascuna poggia i piedi su una sua basetta parallelepipedica, a indicare che non si tratta di un gruppo, ma di divinità paredre. La disposizione è la stessa del rilievo tomitano: a destra Hades-Ploutos, con chitone a maniche, la sinistra appoggiata

[1] Helbig, *Führer* II, p. 33. Il rilievo che c'interessa è databile al piú presto in età adrianea. Devo menzionare che il Pettazzoni — in *Ausonia* III, 1908, pp. 79–90 — ha proposto l'identificazione di queste divinità con quelle dei Cabiri. Ipotesi inaccettabile, secondo me, nonostante una sua recente ripresa (M. Squarciapino, in EA, II, p. 238 s, fig. 359, ad v. Cabiri).

[2] Cfr. p. 283 n. 3.

www.cimec.ro

a un alto scettro, la destra sollevata con la chiave del mondo sotterraneo; sui suoi capelli, espressi in ordinati boccoli chiocciolifórmi, l'alto polos; alla sua sinistra il tricipite Cerbero. Segue Proserpina, con lo stesso polos sulle chiome, anch'essa con una chiave nella destra sollevata, la sinistra appoggiata a un cestino di frutta a forma di tronco di cono. La terza figura femminile verso sinistra, rappresentata a una scala considerevolmente piú piccola delle altre, è verosimilmente Demetra sebbene, oggi, senza attributi distintivi; non appare chiaro dall'immagine fotografica se sul capo abbia un semplice crocchio di capelli o un polos frammentario; né possiamo sapere quale attributo fosse fissato alla sua mano destra nel foro ancor oggi visibile. A sinistra di Ploutos, a una scala ancor minore e nell'atto della corsa, è rappresentato Hermes come già nel rilievo degli Haterii; qui però il dio psicopompo, con un caduceo enorme e il petasos alato, ha addirittura aspetto di fanciullo. Notevole la rappresentazione ingenua e arcaica dei glutei e dei muscoli delle gambe.

Elementi tipologici comuni, la successione delle figure e, soprattutto, l'insistenza su quel singolare attributo della chiave, ci permette di postulare l'esistenza di un tempio e di statue di culto dedicato alle divinità di Eleusi anche in Pannonia, sebbene lo Szillágyi oscilli nella determinazione esegetica [1] e tenda piuttosto a classificare il rilievo tra i documenti che attestano i culti orientali, o comunque, tra i prodotti di complesse contaminazioni e fusioni. Il ritrovamento ad Aquincum di un piccolo Cerbero di bronzo a incrostazioni d'argento [2], verosimilmente appartenente a una statua di Hades-Ploutos oggi perduta, ci permette d'intravedere che, anche in Pannonia, il culto delle divinità eleusine era abbastanza diffuso, anche se non ci soccorre la documentazione epigrafica.

Tra il rilievo della tomba degli Haterii, di tradizione classicheggiante e quello di Aquincum, nettamente provinciale, il rilievo di Tomi ha una posizione intermedia quale si conviene al prodotto di un centro periferico ma, come abbiamo già osservato, di vecchia tradizione greca. È a questo medio che si deve il considerevole numero di documenti archeologici che si può raggruppare intorno al nostro rilievo: innanzitutto le belle monete dei decenni tra Caracalla e Filippo che hanno già attirato l'attenzione degli studiosi [3]: le monete ci danno con insistenza l'immagine di Hades in trono sul rovescio e, spesso, sotto forma di busto, affrontato a quello dell'imperatore, sul diritto [4]. Tale busto è a volte specificato quale Hades da una piccola cornu-

[1] Infatti nell' opera citata a p. 283, n. 3, nella leggenda della Tav. XL si legge « Plutone e Proserpina seduti presso Cerbero, Hermes »; a p. 108 l'A. invece afferma che questo rilievo sarebbe un esempio di sincretismo religioso fra divinità diverse, egiziane e celtiche: Plutos ha il kalathos di Serapide e di altre divinità ctonie, nella destra la chiave del dio gallico Succellus-Nantovelta; la sua compagna ha i tratti di Iside; a p. 111 « rilievo votivo che forse rappresenta la contaminazione della coppia Pluto-Proserpina con il suo parallelo Serapis-Isis ». Per la dedica votiva cfr. CIL, III, Suppl. 2, 14343.

[2] *Ibidem*, Tav. LI, p. 111.

[3] E. Condurachi, *Gordien et Serapis sur les monnaies pontiques*, *Cr. num. şi arheol.* XIII, 1938, p. 33 s.

[4] Hades-Ploutos seduto, in chitone e himation, con kalathos, la destra su Cerbero, la sinistra appoggiata su un alto scettro appare su monete di Caracalla (Pick-Regling, I 2829, 2830–31), di Massimo *(ibidem*, 2342*)*, di Gordiano III *(ibidem*, 3379, 3380–81, 3513); Kore (secondo Pick, Demetra) con la fiaccola, sempre su monete di Gordiano III *(ibidem*, 3403–D6, 3519) oppure di Filippo senior *(ibidem*, 3560–61, 3578). Sul rovescio d'una moneta di Gordiano III appare anche Trittolemo (3114). Per i tipi consimili di altre città delle regioni ponto-danubiane (Callatis, Dionysopolis, Anchialos, Bizye, Mesambria, Nicopolis ad Istrum, ecc.), cfr. E. Condurachi, *l.s.c.*

www.cimec.ro

copia sotto il busto stesso [1], ma in generale è rappresentato con il solo kalathos, quale Serapide, divinità ctonia essenzialmente affine ad Hades (fig. 6); ma l'immagine del rovescio — una giovane dea con un'alta fiaccola accesa, meno frequentemente Triptolemos, una spiga — richiama la nostra attenzione sempre sulle divinità eleusine.



Fig. 5. — Moneta di Gordiano e Tranquillina, battuta a Tomi (dalle Coll. del Museo Nazionale di Antichità).

Oltre alle monete, Tomi ci ha restituito due rilievi in marmo, l'uno con l'immagine del solo dio, l'altro con quello della coppia eleusina: il primo è il già citato rilievo con la rappresentazione di Pluton (fig. 2), sotto forma di un vecchio barbuto, bonario e modesto, carico della cornucopia, l'altro è un anathema già pubblicato dal Tocilescu [2] con due figure affrontate — purtroppo assai corrose e logore — in



Fig. 6. — Moneta di Filippo senior, battuta a Tomi (dalle Coll. del Museo Nazionale di Antichità).

un'edicola senza frontone (fig. 7): sono Plutone e Proserpina affrontati con alcuni dei loro simboli, non tutti chiari, a causa della pessima conservazione del rilievo stesso, ma sufficienti per una sicura identificazione: l'alta fiaccola accesa e un mazzo

[1] Pick, *Thrakische Münzbilder*, in *Jahrb.* XIII, 1908, p. 162.
[2] *Fouilles*, p. 231, No. 4, fig. 115.

www.cimec.ro

di spighe per Proserpina, lo scettro e un attributo indistinto (la chiave?) per Plutone, il quale però riflette un altro tipo statuario, derivato da quello di Zeus.

Dato che la nostra informazione è necessariamente saltuaria e lacunosa, i minimi indizi, anche di epoca tarda, sono preziosi ausili per ricostituire elementi



Fig. 7. — Bucarest, Museo Nazionale di Antichità.

perduti della cultura e della storia antica. Per restare nel campo della storia delle religioni, ricordiamo due iscrizioni di età romana di Histria recentemente pubblicate [1] che hanno permesso di conoscere sia un'ipostasi sconosciuta di Dionysos

[1] D. M. Pippidi, *Histria* I, p. 524, No. 15; p. 553, No. 30.

www.cimec.ro

sotto l'epiteto di Karpophoros, sia la persistenza di uno dei piú antichi culti della Grecia microasiatica, quello di Poseidon Helikonios; sempre un'iscrizione d'età romana ci ha conservato il ricordo di questo dio anche a Tomi [1].

La popolarità del culto delle divinità di Eleusi che possiamo cogliere a Tomi fra la fine del II e i primi decenni del III secole dell'e. n. con tanta ricchezza di documentazione non può costituire un fenomeno isolato d'età romana, ma la continuazione di un culto piú antico e tenace, ben lungi dal sorprenderci in un paese ove la spiga di Demetra può essere il simbolo della sua ricchezza e ove le divinità ctonie hanno antichissima radice; e forse conferma quei legami già postulati e discussi [2] tra il Θεός di Eleusi e quel Μέγας Θεός sinora detto di Odessos, del quale il tempio recentemente scoperto a Histria [3] indica una diffusione ben piú larga nelle città greche del Ponto Sinistro.

[1] D. M. Pippidi, *ibidem*, p. 555, n. 1.

[2] Pick, in *Jahrb.* XIII, 1908, p. 159; cfr. anche Kazarow, RE XV, c. 229 (ad v. Megas Theos); Em. Condurachi, «*Zeul mare*» *de pe monedele de la Odessos*, in *Cr. num. şi arheol.* 1939, p. 148 ss.

[3] G. Bordenache et D. M. Pippidi, *Le temple du* ΘΕΟΣ ΜΕΓΑΣ *à Istros*, in BCH, LXXXIII, 1959, p. 455 ss. Ivi la bibliografia essenziale sul problema discusso — e ancor lungi dall'esser risolto — di questa divinità.

www.cimec.ro

ŞTIRI NOI DESPRE COMUNITATEA PONTICĂ ÎN SEC. II E.N.

Pe marginea unei inscripţii agonale din Histria *

DE

D. M. PIPPIDI

Inscripţia publicată în paginile ce urmează a fost descoperită în campania anului 1951 în zona centrală a Histriei, şi mai precis în sectorul convenţional numit *Domus*, printre ruinele unor edificii din ultima fază de vieţuire a cetăţii. La fel cu cele mai multe texte epigrafice provenind din coloniile de pe litoralul dobrogean al Mării Negre, noul document n-a fost deci găsit în punctul unde va fi fost expus în antichitate, ci într-un loc diferit, refolosit ca material de construcţie.

Muz. Histria, inv. nr. 259. Placă de calcar ruptă sus şi jos, mai puţin la dreapta şi la stînga, înaltă de 43, largă de 53 şi groasă de 13 cm. Înălţimea literelor: 12 mm. Marginea dreaptă e vătămată în chip inegal: mai mult sus, unde lacuna e de aproximativ 10 cm; mai puţin jos, la nivelul ultimelor rînduri, unde lespedea e aproape întreagă. Suprafaţa pietrei fiind în mai multe locuri roasă şi literele tocite, citirea e anevoioasă, pe alocuri nesigură. Scris îngrijit, deşi lipsit de eleganţa altor documente histriene contemporane. După caracterele paleografice şi unele indicii de ordin prosopografic relevate mai departe, din anii 140—160 e.n.

.....ΣΑΜΟ.....
[. . . νικήσαν]τες ἐπὶ ἀγωνοθέτο[υ . . .]
[ca. 10 l.], προστατούντων δὲ Μ. Ο[ὐλ. Ἀρτεμι-]
δώρου, πρώτου ποντάρχου καὶ υἱο[ῦ τῆς]
[πό]λεως, Μ. Οὐλ. Καλλιστράτου, Μ. Οὐλπ. Σα[βεινι-]
ανοῦ, Μ. Οὐλ. Πραίσεντος, Μ. Οὐλ. Γερμανικο[ῦ],
Κομινίου Εὐξενίδου νεωτέρου, ποντάρχου, [Μ.]
Οὐλ. Δημητρίου, Διογένου Κάρπου, Ἀρτεμιδώ-
ρου Κάρπου, Καλπουρνίου Κάρπου, Ἡροδ[ώρο-]
υ Κάρπου, Καλλιστράτου Κάρπου, Αἰλ. Ἀρτε[μιδώ-]

* Într-o formă concisă, paginile ce urmează redau conţinutul unui studiu mai amplu publicat în BCH, LXXXIV, 1960 (2), p. 434—455.

www.cimec.ro

ρου Διοσκουρίδου, Π. Αἰλ. Φαιδρίου, Κάρπου [Ἀπο-]
λλοδώρου, Διονυ[σ]ίο[υ] Μοιροδώρου, Χαιρή[μονο-]
ς Παπίου, Πωλλίωνος Μέμνονος, Θεοκλέου [*l*—3 *l.*]
[. .]Α, ἀρχιερατεύοντος Π. Αἰλ. Ἑκαταίου, μεσο-
χορήσαντος δὲ Μ. Αἰλ. Οὐαλεριανοῦ, τὸν ἱε[ρὸ-]
ν ἀγῶνα· ὀν[ό]ματα τῶν ἱερησαμέν[ω]ν [κα-]
ὶ συ<ν>αγωνισαμένων καὶ [φ]ιλοτειμισαμέ[νω-]
ν· *vvv* [M.] Οὔλ[π.] Οὐαλερια[νός], *vvv*
[4—5 *l*]ος Γλύκ[ω]ν[ο]ς, Γ. Οὐαλέριος Πρόκλ[ος],
[3—4 *l*]νος Γερμαν[οῦ], Ῥωμανὸς Κοίντος,
[3—4 *l*]ος Μενεκράτ[ου], ΛΙ[. .]ΛΙΣ Καλλικλέου.

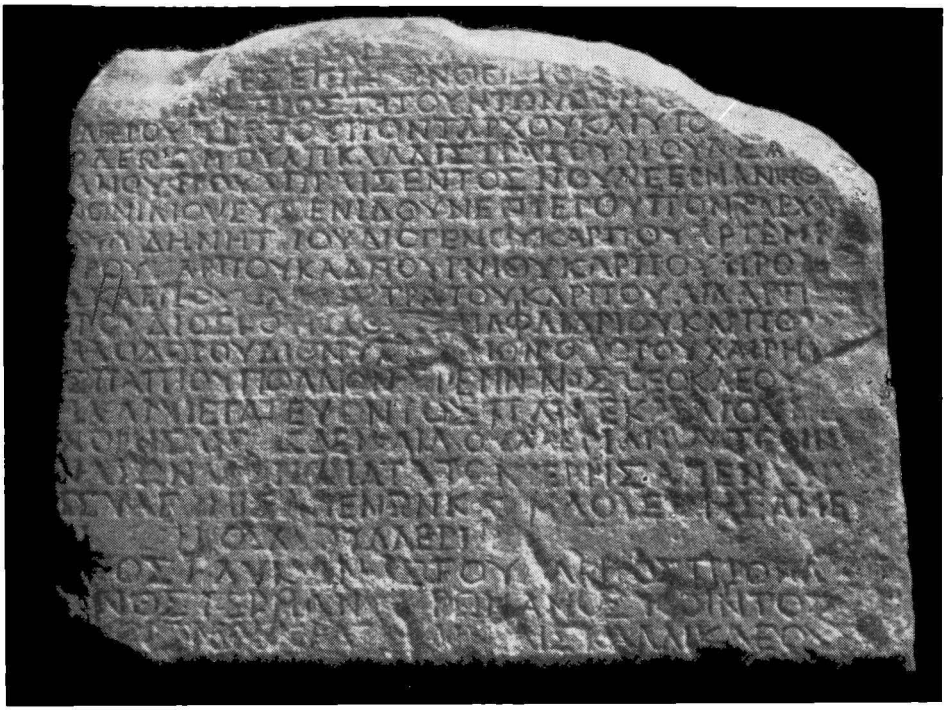


Fig. 1

R. 1 aproape în întregime distrus: din cele patru litere notate, abia ultimele două sigure. -R. 2: din primul T, extremitatea inferioară a hastei verticale; la sfîrşit, după O, hasta verticală a lui Y. -R. 3: la început, după o lacună de circa patru litere, extremitatea inferioară a unei haste verticale, apoi YOY; la sfîrşit, O aproape cu totul distrus. -R. 5: la început, O încă vizibil; la sfîrşit, după A, urme din bucla inferioară a unui B. -R. 7: din primul K, abia hastele înclinate. A treia literă e sigur M, cu toate că în fotografie seamănă mai mult cu un N; ceva mai departe, Ξ în parte distrus, dar totuşi sigur. La sfîrşit, după APXOY, hastă înclinată spre

www.cimec.ro

dreapta. -R. 10: la început, Y sigur; din ultima literă, abia o hastă verticală şi începutul barelor orizontale. -R. 12: la sfîrşitul rîndului, după H, hasta verticală şi începutul unei bare înclinate spre stînga. -R. 13: primul Σ sigur. La sfîrşitul rîndului lacună de trei semne, care ne-a lipsit de o parte din patronimicul lui Theocles. Dacă, aşa cum cred, acesta număra şase litere, din care ultima sigur un A, o întregire de tipul 'Απελλᾶ sau 'Αχιλλᾶ are multe şanse de probabilitate. -R. 15: la sfîrşit, după IE, lacună de două semne. -R. 16: după ΑΓΩΝΑ, s-ar părea că e loc pentru o literă, dar e vorba mai probabil de un defect al pietrei. Oricum, ONOMATA şi ceea ce urmează nu lasă loc îndoielii. -R. 17: primul N din ΣΥ<Ν>ΑΓΩΝΙΣΑΜΕΝΩΝ omis de lapicid, care pare a fi schiţat o ligatură între Y şi A. Ceva mai departe, din Φ, abia hasta verticală; tot aşa, din T. Între E şi M, spaţiu suficient pentru un *iota*. La sfîrşitul rîndului, lacună de două semne. -R. 18: la început, extremităţile superioare a două haste verticale, apoi nimic. După ΟΥΑΛΕΡΙ[ΑΝΟΣ], nici o altă urmă de literă. -R. 21: la început, lacună de trei semne, după care mi se pare a recunoaşte ΝΟΣ. Între ΜΕΝΕΚΡΑΤ[ΟΥ] şi ΚΑΛΛΙΚΛΕΟΥ văd întîi un Λ (?) urmat de un I, apoi o lacună de două semne, apoi o hastă înclinată spre stînga, în sfîrşit ΙΣ.

Traducere:

« . . . biruitori la concursul sacru în timpul *agonothetului*. . ., fruntaşi <ai asociaţiei> fiind M. Ulpius Artemidoros, prim pontarh şi fiu al cetăţii, M. Ulpius Callistratos, M. Ulpius Sabinianus, M. Ulpius Praesens, M. Ulpius Germanicus, Cominius Euxenides cel tînăr, pontarh, M. Ulpius Demetrius, Diogenes al lui Carpos, Artemidoros al lui Carpos, Aelius Artemidoros al lui Dioscourides, P. Aelius Phaidrias, Carpos al lui Apollodoros, Dionysios al lui Moirodoros, Chairemon al lui Papias, Pollion al lui Memnon, Theocles al lui. . .; prim preot: P. Aelius Hecataios, iar conducător al corului: M. Aelius Valerianus.

Numele foştilor preoţi ai asociaţiei, ale concurenţilor şi membrilor de onoare: M. Ulpius Valerianus, . . . al lui Glycon, C. Valerius Proclus, . . . al lui Germanos, Romanos al lui Quintus, . . . al lui Menecrates, . . . al lui Callicles. »

Cît se poate judeca, lespedea fragmentară ne-a păstrat lista învingătorilor la un concurs sacru (ἱερὸς ἀγών), după toate probabilităţile organizat chiar în Histria, unde asemenea manifestări de caracter poetic-muzical sînt în mai multe rînduri atestate nu numai în cursul secolului II, dar şi la începutul secolului III e.n. [1]. Ca inscripţia din zilele lui Severus Alexander, documentul nostru trebuie să fi început cu un omagiu adus autorităţilor imperiale, înainte de a se referi la împrejurările întrecerii şi la persoanele prin al căror merit biruinţa va fi fost cîştigată: concurenţii (συναγωνισάμενοι) şi conducătorul corului (μεσόχορος), a cărui menţiune singură arată că e vorba de un concurs muzical, din acelea organizate mai des în cinstea lui Dionysos, la sărbătorile anuale ale acestei divinităţi [2].

[1] D. M. Pippidi, în SCIV, VI, 1955, p. 61—74 = *Contribuţii la istoria veche a Romîniei*, Bucureşti, 1958, p. 197—212; de asemeni unele inscripţii inedite, ce urmează a fi publicate în *Histria II* (în pregătire).

[2] Cf. M. P. Nilsson, *The Dionysiac Mysteries of the Hellenistic and Roman Age*, Lund, 1957, p. 59 şi urm. şi, pentru rolul muzicii în ceremoniile obişnuite ale cultului dionysiac, inscripţia din Teos la Sokolowski, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris, 1955, nr. 28, r. 7—10: ὕμνους [ᾄδεσθαι καθ' ἑκά]στην ἡμέραν τοῦ προκαθηγεμ[όνος τῆς πόλεω]ς θεοῦ Διονύσου ἐν τῇ ἀνοίξει τ[οῦ νεὼ ὑπὸ τῶν ἐ]φήβων καὶ τοῦ ἱερέως.

www.cimec.ro

Asemenea echipe de cîntăreți se alcătuiau fie din tineri (ὑμνῳδοὶ νεώτεροι [1]), fie din adulți (ὑμνῳδοὶ πρεσβύτεροι [2]), ultimii recrutați în mod obișnuit dintre membrii *gerousiei*, sau funcționînd sub auspiciile *gerousiei* [3]. Măcar că lucrul nu-i spus limpede în textul mutilat, acesta trebuie să fi fost cazul corului de care ne ocupăm, printre ai cărui προστάται (alcătuind un soi de consiliu de conducere al asociației) întîlnim numele mai multor membri de seamă (φιλότιμοι) ai *gerousiei* histriene reorganizate în ultimul an al domniei lui Hadrian [4]. Din cei 19 προστάται ai grupului de cîntăreți 11 figurează nominal printre fruntașii *gerousiei*, și anume: M. Ulpius Artemidoros, în col. B, r. 2—24; M. Ulpius Callistratos, în col. B, r. 63; M. Ulpius Praesens, în col. B, r. 46; M. Ulpius Demetrius, în col. A, r. 38; Diogenes Carpou, în col. A. r. 77; Artemidoros Carpou, în col. B, r. 60; Herodoros Carpou, în col. B, r. 44; Callistratos Carpou, în col. B, r. 45; Aelius Artemidoros, fiul lui Dioscourides, în col. A, r. 41; P. Aelius (Artemidoros), fiul lui Phaidrias, în col. A, r. 74; Carpos Apollodorou, în col. B, r. 34. Dar restul de opt nu erau nici ei străini de acest grup « suspus » al societății histriene, de vreme ce M. Ulpius Sabinianus și M. Ulpius Germanus par a fi fost cetățeni romani (cum o proclamă ale lor *tria nomina*), Calpournios — fiu al gerousiastului Carpos (la fel cu Diogenes, Artemidoros, Herodoros și Callistratos), iar din ultimii cinci (Cominios, Dionysios, Chairemon, Pollion, Theocles) — măcar unii membri ai *gerousiei*, al cărei *album* oferă mai multe nume de persoane purtînd fie același nume, fie același patronimic [5]. Pentru a încheia cu aceste confruntări, și fără a mă ocupa pentru moment de persoana lui M. Ulpius Artemidoros, aș vrea să semnalez că trei din fruntașii ce ne reține atenția figurează în diferite documente contemporane, de fiecare dată la loc de cinste și de fiecare dată în condiții ce nu lasă îndoială în privința faptului că e vorba de aceiași oameni: Callistratos al lui Carpos, într-un *album* publicat de Pârvan în 1923 [6], de curînd reeditat și comentat de I. I. Russu [7]; M. Ulpius Demetrios, în decretul în cinstea Abei, în calitate de propunător al hotărîrii adoptate de Adunare [8]; în sfîrșit, Carpos al lui Apollodoros, în lista subscriitorilor în vederea construirii la Histria a unei grote mitriace [9].

Această simplă enumerare e deajuns pentru a dovedi existența în Histria epocii romane a acelei pături privilegiate prin rang și avere, care, de-a lungul primelor veacuri ale erei noastre, în întregul Răsărit grec, a constituit clasa conducătoare a orașelor, concentrînd în mîinile ei magistraturile și răspunderile, dar nepierzînd nici un prilej de a-și primi — sub formă de onoruri și de satisfacții de amor propriu — răsplata ostenelilor și a sacrificiilor materiale [10]. Textele citate mai îndreptățesc însă și o concluzie cronologică, în sensul că lista membrilor *gerousiei* fiind gravată în 138, iar celelalte inscripții la care m-am referit puțin mai tîrziu,

[1] IGB, I, 17, 160.
[2] IGB, II, 666.
[3] Amănunte la D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a Romîniei*, p. 206—207.
[4] V. Pârvan, *Histria IV* (= ARMSI, XXXVIII, 1916), p. 596, nr. 20 = SEG., I, 330.
[5] Euxenides: col. A, r. 25, 27, 72, 87, 104; Dionysios: col. A, r. 17, 23, 26, 35, 52, 80, 105; Chairemon: col. B, r. 76.
[6] *Histria VII* (= ARMSI, s. III, t. II, m. 1), nr. 38, r. 4.
[7] SCIV, IX, 1958, p. 39 și urm.
[8] Em. Popescu, SCIV, V, 1954, p. 450, r. 2—3 (= Dacia, N. S., IV, 1960, p. 274).
[9] Dacia, II, 1925, p. 218, nr. 21, r. 12.
[10] Cf. L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, p. 257—258 și, în cazul special al Histriei, D. M. Pippidi, SCIV, IX, 1958, p. 357—371.

www.cimec.ro

documentul pe care-l comentez poate fi atribuit cu multă probabilitate ultimilor ani ai lui Antoninus Pius sau primilor ani ai domniei lui Marcus Aurelius. Din acest punct de vedere, examenul numelor pe care le conține poate fi socotit revelator, întrucît — alături de șase *Ulpii* și de trei *Aelii* — găsim în el un *Pollion* fiu al lui Memnon, a cărui prezență în Histria nu-i desigur fără legătură cu misiunea dunăreană a lui T. Pomponius Proculus Vitrasius Pollio, guvernator al Moesiei Inferioare în anii 157—158 [1]. Cam în aceeași vreme, un alt Πωλλίων, de data aceasta cetățean roman, își face apariția în calitate de eponym al cetății într-o listă de preoți ai lui Dionysos Carpophoros [2] și, dacă ipoteza formulată cu alt prilej e exactă [3], într-o inscripție onorifică publicată de Pârvan [4].

Despre ceilalți demnitari ai asociației de cîntăreți amintiți în text, fiecare la locul corespunzător rangului sau meritelor în cîștigarea izbînzii, e puțin de spus, fie pentru că e vorba de lucruri cunoscute, fie pentru că — în studii anterioare — am mai avut prilej să mă opresc asupră-le, comentînd inscripții similare. E știut, de pildă, că orice asociație greacă de oarecare importanță avea în slujba ei unul sau mai mulți ἱερεῖς [5], după cum e știut că orice asociație, oricît de modestă, avea un număr mai mare sau mai mic de φιλότιμοι (membri « donatori », sau « de onoare »), distinși cu acest titlu pentru serviciile aduse și, mai ales, pentru donațiile făcute asociației [6]. Tot atît de cunoscute, de altă parte, sînt titlurile de ἀγωνοθέτης și de μεσόχορος, atribuite acelor membri ai asociației a căror situație socială sau calificare profesională îi recomanda pentru situațiile de organizator al concursurilor și de conducător al corului [7].

În schimb, o precizare mi se pare utilă în cazul lui P. Aelius Hecataios, al cărui nume și al cărui titlu ne-ar putea face să ne gîndim la un ἀρχιερεύς al Comunității pontice sau la un ἀρχιερεύς municipal, dacă locul pe care-l ocupă în listă — între grupul de προστάται și conducătorul corului, M. Aelius Valerianus — nu ne-ar da a înțelege că, în raport cu ceilalți « fruntași », poziția sa în societate era mai modestă și că, cu multă probabilitate, ne găsim înaintea unui demnitar colegial, a unui « prim-preot » a cărui autoritate se exercita asupra obișnuiților preoți din serviciul asociației [8].

Cu totul alta trebuie să fi fost poziția în societatea histriană de la mijlocul sec. II a celor doi προστάται M. Ulpius Artemidoros și Cominios Euxenides « cel tînăr », ultimul calificat drept simplu « pontarh », în timp ce primului i se atribuie titlurile de *prim pontarh* și de *fiu al cetății*: πρῶτος ποντάρχης καὶ υἱὸς τῆς πόλεως. Într-un caz și în celălalt e vorba de persoane ajunse la demnitatea cea mai înaltă pe care o putea ocupa în epoca imperială un grec originar dintr-un oraș de pe coasta vestică a Mării Negre, și anume acea de președinte al confederației de cetăți cunoscute sub numele de κοινὸν τῶν Ἑλλήνων sau κοινὸν τῆς Πενταπόλεως (resp. Ἑξαπόλεως), întemeiată după toate probabilitățile o dată cu anexarea de romani a ținutului trac și sortită să dureze cel puțin pînă în prima jumătate a sec.

[1] A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 72—75.
[2] *Histria I* (București, 1954), p. 524, nr. 15 = Dacia, N. S., III, 1959, p. 395, nr. 3.
[3] *Histria II* (în pregătire).
[4] *Histria IV*, p. 631, nr. 29.
[5] F. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 339 și urm.
[6] Poland, *op. cit.*, p. 411; cf. L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 276 și urm.
[7] Literatura la D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a Romîniei*, p. 208—210.
[8] Poland, *Gesch. griech. Vereinswesens*, p. 343 și urm.

www.cimec.ro

al III-lea, de cînd datează cele mai recente documente epigrafice referitoare la această problemă [1]. Cum nu poate fi vorba să risipim în acest loc toate nedumeririle legate de organizarea şi funcţionarea Comunităţii pontice [2], mă mulţumesc să arăt că, în interpretarea mea, titlul de πρῶτος ποντάρχης, purtat de Artemidoros, are a fi înţeles nu în sens ierarhic, ci cronologic, — cu alte cuvinte indică nu pe cel mai înalt în grad dintre mai mulţi pontarhi care şi-ar fi exercitat mandatul simultan, ci pe cel dintîi pontarh de origine histriană, pe primul histrian ajuns să ocupe înalta demnitate, ai cărei titulari se recrutau succesiv dintr-un oraş sau altul al Comunităţii pontice [3]. Cît priveşte cel de-al doilea titlu purtat de Artemidoros — acel de *fiu al cetăţii*: υἱὸς τῆς πόλεως — e vorba în chip evident de un epitet onorific menit să sublinieze poziţia eminentă ocupată în mijlocul concetăţenilor săi şi care, în aceeaşi formă sau în forme uşor diferite, se întîlneşte în primele secole ale erei noastre în inscripţiile a numeroase oraşe din întreg Răsăritul elenic [4].

În aceste condiţii, e uşor de înţeles locul cu totul neobişnuit deţinut de M. Ulpius Artemidoros nu numai în cadrul asociaţiei de hymnozi (în al cărei *album* figurează pe primul loc al grupului de προστάται), dar, după toate aparenţele, în întreaga societate histriană a sec. II, pe care decenii de-a rîndul pare s-o fi dominat prin prestigiul unei mari averi şi importanţa funcţiilor deţinute. Particular de instructivă, sub acest raport, e o inscripţie editată în mai multe rînduri în secolul trecut şi de care am avut prilejul să mă ocup într-un studiu recent [5], ale cărei date ne ajută să înţelegem că în afara demnităţii de pontarh (asociată cu acea de ἀρχιερεύς al Comunităţii grecilor din Pont), Artemidoros şi-a cîştigat în ochii concetăţenilor săi merite însemnate în calitate de membru al colegiului de arhonţi, de şef al serviciului de aprovizionare a oraşului şi de sol al Histriei, însărcinat cu mai multe misiuni diplomatice:... Ἀρτεμιδώρου... εὐθηνιάρχου καὶ πολλάκις ἐν [ταῖς ἀφορίαις τοὺς πολίτας καὶ τοὺς ἐνοι]κοῦντας ξένους θρέψαντο[ς καὶ πᾶσας λειτουργίας ἐκτελέσαντος πρεσθύ]μως, ἄρξαντος καὶ πρεσ[βεύσαντος δωρεὰν ὑπὲρ τῶν τῆς πόλεως δικαίων κ.τ.λ.] [6].

Dacă, după interpretarea propusă înainte, M. Ulpius Artemidoros pare să fi fost cel dintîi pontarh originar din Histria, către mijlocul sec. II e.n., din a doua jumătate a aceluiaşi veac şi din prima jumătate a veacului următor inscripţiile ne-au păstrat numele mai multor fii ai cetăţii de pe ţărmul lacului Sinoe ridicaţi la demnitatea de preşedinţi ai Comunităţii pontice: Cominios, fiul lui Euxenides

---

[1] D. M. Pippidi, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 511—514.

[2] Pentru literatura mai veche a chestiunii şi o încercare de strîngere laolaltă a materialelor privitoare la pontarhii din sec. II—III, vezi studiul meu din BCH, LXXXIV, 1960 (2), p. 434 şi urm., şi, mai jos, paginile 297—299.

[3] În acest sens, cf. şi explicaţia titlului πρῶτος Ἀρμενιάρχης propusă de Behrendt Pick, REA, XVI, 1914, p. 283, n. 2, împărtăşită şi de Franz Cumont, în *Anatolian Studies presented to W. M. Ramsay*, Manchester, 1923, p. 117.

[4] πατὴρ τῆς πόλεως, la Olbia: IPE, I², 42, 46 *a*, 54, 174; κτίστης τῆς πατρίδος, la Pergam: OGI, 491; υἱὸς τῆς γερουσίας, la Thasos: Chr. Dunant & J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, II (Paris, 1958), p. 126, nr. 238; υἱὸς τῆς πόλεως, la Tomis: G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, Paris, 1875, p. 447; υἱὸς τοῦ Πόντου: Perrot, *ibid.*, p. 447.

[5] SCIV, IX, 1958, p. 357—371.

[6] Despre posibilitatea ca numele personajului să fi fost şters din inscripţiile *Histria IV*, nr. 27—28, vezi studiul în mai multe rînduri citat din BCH, LXXXIV, 1960 (2), p. 454.

www.cimec.ro

(amintit în r. 7 al inscripţiei pe care o comentăm, cu multă probabilitate al doilea pontarh histrian, în ordine cronologică) ; necunoscutul al cărui nume a fost martelat pe inscripţiile publicate de Pârvan în *Histria IV*, nr. 27—28, şi despre care am făcut presupunerea că a putut fi acelaşi M. Ulpius Artemidoros; în sfîrşit, în epoca Severilor, Birrius Leo şi T. Aelius Min(uc̣ianus?), ambii pomeniţi într-o dedicaţie fragmentară, astăzi pierdută [1].

APENDICE

Pontarhi ai Comunităţii pontice din sec. II—III

Lista preşedinţilor aşa-zisului κοινὸν τῶν Ἑλλήνων, nume oficial al confederaţiei oraşelor greceşti din Moesia Inferioară, a fost întocmită în două rînduri de la sfîrşitul secolului trecut: mai întîi de Demetrius Kalopothakes, în teza sa despre provincia romană a Traciei [2], apoi de Jules Toutain, într-un studiu anume închinat organizării acestei Comunităţi în primele veacuri ale erei noastre [3]. Cum e lesne de înţeles, nici unul nici celălalt nu dispuneau, la data cînd scriau, decît de un număr restrîns de documente, astfel încît — cu uşoare deosebiri — pontarhii menţionaţi în cele două cataloage sînt în esenţă aceiaşi [4].

De atunci, descoperirile epigrafice sporind simţitor, istoria Moesiei sub Principat începe a ne fi mai bine cunoscută. Şi, dacă asupra originilor şi funcţionării Comunităţii pontice nu sîntem mai bine informaţi decît acum şaizeci de ani, cel puţin dispunem de un număr considerabil mai mare de informaţii asupra persoanelor învestite cu demnitatea de pontarh în secolele al II-lea şi al III-lea. Aşa fiind, nu va fi desigur fără folos să încercăm a întocmi o dată mai mult lista acestor demnitari, grupîndu-i după cetăţile de origine şi renunţînd la orice pretenţie de a introduce în înşiruirea lor o ordine cronologică pe care impreciziunea documentelor ar face-o iluzorie.

ISTROS

1. M. Ο[ὔλ. Ἀρτεμί]δωρος, πρῶτος ποντάρχης καὶ υἱὸς τῆς πόλεως.
Muz. Histria, inv. nr. 259. Mai sus, p. 291 şi 295—296. Cf. D. M. Pippidi, SCIV, IX, 1958, p. 357—369.

[1] C. Moisil, BCMI, IV, 1911, p. 106; J. Weiss, JOAI, XIV, 1911, Beibl. 149—154.
[2] *De Thracia provincia Romana*, Lipsiae, 1893, p. 69.
[3] *Les pontarques de la Mésie Inférieure*, în Mémoires de la Société des Antiquaires de France, LXII, 1901, p. 123—144.
[4] Nouă la Kalopothakes; acelaşi număr la Toutain. De observat totuşi că în lista primului figurează un pontarh care n-a existat niciodată, de vreme ce în cele două inscripţii citate după Müllenhoff, Hermes III, 1869, p. 140, nr. 1—2 (şi care, înainte de a fi reeditate de învăţatul german, fuseseră publicate de Mursakewicz: astăzi IPE, I [2], 138 şi 142), departe de a se pomeni un oarecare « Achilleus... aetatis incertae » *(op. cit.*, p. 69), e vorba de Ἀχιλλεὺς Ποντάρχης, al cărui cult s-a bucurat la Olbia de o deosebită favoare, judecînd după marele număr de dedicaţii strînse în culegerea lui Latîşev (IPE, I [2], 53 şi 130—144), înainte de a forma obiectul unui studiu special din partea lui E. Diehl, RE, XXII, col. 1—11.

www.cimec.ro

2. Κομίνιος Εὐξενίδου, νεώτερος, ποντάρχης.

Muz. Histria, inv. nr. 259. Mai sus, p. 291 şi 295—296.

3. ? ?

Doi cippi martelaţi, încastraţi în zidul de înconjur al Histriei, găsiţi şi publicaţi de V. Pârvan, *Histria IV*, p. 623, nr. 27 şi p. 625, nr. 28. Dacă ipoteza formulată la p. 297 are şanse să fie cîndva confirmată de descoperirea unui nou document, omul al cărui nume a fost şters în aceste inscripţii onorifice ar putea fi M. Ulpius Artemidoros, înregistrat mai sus sub nr. 1.

4. [Β]ίρριος Λέων, ποντάρχης.

Stelă de marmoră, altădată în colecţia D. G. Ionescu-Tulcea, astăzi dispărută. C. Moisil, BCMI, IV, 1911, p. 106; J. Weiss, JOAI, XIV, 1911, Beibl. 149—154.

5. Τίτος Αἴλιος Μιν[ουκιανός], ποντάρχης τῆς Πενταπόλεως.

Stelă de marmoră, altădată în colecţia D. G. Ionescu-Tulcea, astăzi dispărută. C. Moisil, BCMI, IV, 1911, p. 106; J. Weiss, JOAI, XIV, 1911, Beibl. 149—154.

TOMIS

6. Φαίδρος, ποντάρχης καὶ υἱὸς τῆς πόλεως.

Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, IV, p. 105; G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, Paris, 1875, p. 447; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 127, nr. 3 (=IGR, I, 634).

7. Τ. Φλάουιος Ποσειδώνιος, υἱὸς Φαίδρου, ποντάρχης, ἄρξας τῆς Ἑξαπόλεως, υἱὸς τοῦ Πόντου καὶ πρῶτος ἀγωνοθέτης θεοῦ Ἀντινόου.

Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, IV, p. 105; G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, Paris, 1875, p. 447; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 127, nr. 3 (=IGR, I, 634).

8. Τ. Κομίνιος Κλαυδιανὸς Ἑρμάφιλος, ποντάρχης τῆς Ἑξαπόλεως καὶ ἀρχιερεὺς καὶ ἱερεὺς τῶν β' αὐτοκρατόρων.

Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 22, nr. 44; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 127, nr. 4 (=IGR, I, 632). Cf. şi AEM, XI, 1887, p. 43, nr. 56; Toutain, *op. cit.*, p. 128, nr. 5.

9. Διονυσόδωρος, ποντάρχης.

Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 29, nr. 59; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 128, nr. 6 (=IGR, I, 635).

10. Πρείσκιος Ἀννιαν[ό]ς, ποντάρχης, ἄρξας τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων καὶ ἀρχιερασάμενος.

Kirchhoff, Monatsber. Akad. Berlin, 1861, p. 1042, nr. 2; Koumanoudis, *Pandora*, 1 iunie 1868; Newton, *Gr. Inscr. Br. Museum*, II, 1883, nr. 175; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 126, nr. 1 (=IGR, I, 630); L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, p. 103, nr. 42.

11. Αὐρ. Πρείσκιος Ἰσίδωρος, ποντάρχης . . . καὶ ἀρχιερασάμενος [1].

[1] Cum a observat cel dintîi Louis Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, p. 102—103, e neîndoios că unul sau altul din cei doi *Priscii* menţionaţi sub numerele 10—11 figurează deopotrivă în epigrama publicată aproape simultan de Kontoleon-Reinach, în RÉG, XII, 1899, p. 390—391, şi de Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, p. 224, mai tîrziu reeditată de Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 129, nr. 7 (= IGR, I, 636) şi de L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 101, nr. 41.

www.cimec.ro

Kirchhoff, Monatsber. Akad. Berlin, 1861, p. 1042, nr. 1; Koumanoudis, *Pandora*, 1 iunie 1868; Newton. *Gr. Inscr. Br. Museum*, II, 1883, nr. 174; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 126, nr. 2; IGR, I, 631; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec.*, Paris, 1940, p. 103, nr. 43.

12. [τοῦ δεῖνα] β′ ποντάρχο[υ]

Gr. Tocilescu, AEM, XIV, 1891, p. 29, nr. 60.

CALLATIS

13. [T.] Φλ. Λ . . . [ποντά]ρχης τῆς Ἐξ[απόλεως].

Th. Sauciuc-Săveanu, *Dacia*, VII-VIII, 1937/40, p. 251, nr. 18.

14. [Οὐ]σλέριο[ς . . .], [π]οντάρχη[ς].

Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 7, nr. 13; Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 129, nr. 8 (=IGR, I, 631)

15. Φλ[άουιος] Φάρος, ποντάρχης κὲ βασιλεὺς κὲ ἀρχιερεύς.

D. M. Pippidi, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 511—514.

DIONYSOPOLIS

16. M. Αὐρ. Ἀντίπατρος Παπα, ἀρχιερεὺς καὶ ποντάρχης τῆς ἰδίας πατρίδος.

M. Mircev, BIAB, XIX, 1955, p. 225—231; G. Mihailov, IGB, I, 14.

ODESSOS

17. Ἡρόσοδος Φαρνάγου, ἄρξας τοῦ κοινοῦ τῆς Πενταπόλεως.

CIG, 2056 c (=IGR, I, 658); Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 130, nr. 9; Mihailov, IGB, I, 64.

18. [Διο]νύσιος Ἀγα[θήνορος], π[ο]ντάρχης.

H. Škorpil, AEM, XVII, 1894, p. 203, nr. 82 (=IGR, I, 660); Toutain, Mém. Soc. Ant. de France, LXII, 1901, p. 130, nr. 10; Kalinka, *Ant. Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906, nr. 99 (=IGR, I, 1443); S. Velkov, BIAB, VIII, 1934, p. 461, nr. 6; K. Škorpil, *ibid.*, XIV, 1904—1942, p. 19, nr. 35; G. Mihailov, IGB, I, 66.

19. Νουμήνιος . . . (ποντάρχης?).

Chr. Danov, Klio, XXXI, 1938, p. 346 (=BIAB, XII, 1938, p. 243=AE, 1939, nr. 128); G. Mihailov, AUSOf. fac. filol., XLVIII, 1952—1953, p. 240, nr. 6 = IGB, I, 65.

20. ? ?, [πον]τάρχης καὶ ἀ[γωνοθέτης].

M. Mircev, BSA Varna, VIII, 1951, p. 37, nr. 80; G. Mihailov, IGB, I, 67.

21. . . . ης Θεοτίδου, ποντάρχης καὶ ἀγω[νο]θέτης.

G. Mihailov, IGB, I, 295.

MESAMBRIA

22. ? ?, (ποντάρχης?).

CIG, 2053 d; Latîşev, AM, IX, 1884, p. 222, nr. 7; G. Mihailov, IGB, I, 320.

www.cimec.ro

НОВЫЙ ДОКУМЕНТ О ПОНТИЙСКОМ KOINON
ЗАМЕТКИ ОБ АГОНИСТИЧЕСКОЙ НАДПИСИ В ИСТРОСЕ

РЕЗЮМЕ

Комментированное издание *альбома* авторов победных гимнов сакрального конкурса от 140—160 гг. н.э. Отрывочный список содержит имена многих известных историков, встречающиеся также и в других эпиграфических документах данной эпохи. Исследуя эти просопографические элементы, автор особенно останавливается на карьере М. Ульпия Артемидора и Коминия, сына Евксенида, «младшего» (соответственно «первый понтарх» и «понтарх»), которые лучше известны, чем их коллеги, и, следовательно, могут обогатить наши сведения об обществе Истроса II в.

В приложении автор пытался составить список всех известных до настоящего времени председателей понтийского κοινόν II—III вв.

В более расширенной форме эта статья опубликована на французском языке в BCH, LXXXIV, 1960 (2), стр. 434—458.

UN NOUVEAU DOCUMENT SUR LE *KOINON* PONTIQUE
EN MARGE D'UNE INSCRIPTION AGONISTIQUE D'ISTROS

RÉSUMÉ

Édition commentée d'un *album* d'hymnodes victorieux à un concours sacré, datant des années 140—160 de notre ère. La liste, fragmentaire, contient les noms d'un assez grand nombre de notables histriens, connus également par d'autres documents épigraphiques de l'époque. En étudiant ces éléments prosopographiques, l'auteur s'attarde plus particulièrement sur les carrières de M. Ulpius Artémidôros et de Cominios, fils d'Euxénidès, « le jeune » (respectivement « premier pontarque » et « pontarque »), mieux connues que celles de leurs collègues et, partant, susceptibles d'enrichir notre connaissance de la société d'Istros au II-e siècle.

En appendice, on a essayé de dresser la liste des présidents du *koinon* pontique connus à ce jour, du II[e] aussi bien que du III[e] siècle.

Sous une forme plus développée, la même étude a été publiée en français dans le BCH, LXXXIV, 1960 (2), p. 434—458.

www.cimec.ro

MINISTRI AD TRITONES

Ad CIL III 1967.1968=8568.8690.14725

VON

KAREL KURZ

Auf einer Reise entlang der Küste des Adriatischen Meeres verweilte ich auch einige Tage in Split und seiner Umgebung. Die Erinnerung an den Aufenthalt an diesen schönen Orten, wo die Natur in bewundernswerter Weise antike Denkmäler belebt, bestärkte mich in der Absicht, die Erforschung wenigstens eines kleinen Abschnittes aus der Religionsgeschichte des antiken Salona zu versuchen.

Die Quellen, insbesondere archäologische, erfassen die historische Entwicklung der Stadt vom IV. Jahrhundert v. u. Z. bis zur ersten Hälfte des VII. Jahrhunderts u.Z. [1] Im Zeitabschnitt, der in Salona ungefähr durch die Jahre 300 bis 600 begrenzt werden kann, ergänzen die Zeugnisse zahlreicher archäologischer Belege sowohl zeitgenössische epigraphische Angaben als auch spätere literarische Berichte [2].

Die heute bereits recht umfangreiche Literatur trägt zur Erkenntnis mannigfaltiger Erscheinungen aus dem Leben des christlichen Salona bei. Die Ergebnisse der bisherigen Studien faßte der dänische Archäolog Ejnar Dyggve in einer anregenden Synthese zusammen [3]. Er widmete seine Aufmerksamkeit hauptsächlich der Zeit, in der das Christentum in Salona das Übergewicht gewann. In seinem Werk ging er vor allem von archäologischen Angaben aus, wenn er auch Inschriften und literarische Belege berücksichtigte.

In den Quellen läßt sich der Religionskampf während der Übergangszeit, in der Heidentum und Christentum aufeinanderstießen, recht deutlich verfolgen. Aus schriftlichen epigraphischen und literarischen Berichten ist insbesondere die Entfaltung des christlichen Glaubens in Salona ersichtlich [4]. Dyggve führte in

---

[1] Dyggve, S. 1. Vgl. Anm. 3.

[2] Über die Bedeutung der archäologischen Ausgrabungen für diese Periode in der Geschichte von Salona vgl. Dyggve, S. IX und XI.

[3] E. Dyggve, *History of Salonitan Christianity*, in: Instituttet for sammenlignende kulturforskning, Serie A: Forelesninger, XXI, Oslo, 1951 (weiter Dyggve).

[4] In der letzten Zeit hat B. Saria die Quellen sowie Literatur über die Entwicklung des Christentums in Dalmatien und besonders in Salona in der instruktiven Übersicht zusam-

www.cimec.ro

diesem Zusammenhang auch interessante archäologische Funde an, die ein mitunter gewalttätiges Vorgehen der Christen gegen die heidnischen Kulte ahnen lassen [1]. Nichtsdestoweniger beweisen zeitgenössische Zeugnisse, hauptsächlich Inschriften, das Bemühen der Heiden, die fortschreitende Entwicklung der christlichen Religion in Salona aufzuhalten. Gewöhnlich werden Inschriften angeführt, in deren Texten die Namen der Märtyrer von Salona erhalten geblieben sind, die nach Erlassung der diokletianischen Edikte gegen die Christen hingerichtet wurden [2]. Die Literatur über die Anfänge der christlichen Religion in Salona betonte insbesondere die Christenverfolgungen unter Diokletian [3].

Das Studium des Christentums in Salona kann nur einen, wenn auch wesentlichen Charakterzug im religiösen Leben der Stadt um die Wende des 3. Jahrhunderts klarstellen. Der religiöse Charakter der damaligen Zeit läßt sich jedoch ausdrucksvoller durch eine gründliche Analyse der heidnischen Kulte erfassen. In diesem Zusammenhang ist es nach meinem Dafürhalten interessant, auf einige längst bekannte Inschriften hinzuweisen, die bisher vom historischen Gesichtspunkt nicht entsprechend gewürdigt wurden.

Der letzte epigraphische Bericht über den Kult der Tritonen in Salona kann genau mit dem 1. Februar des Jahres 320 datiert werden [4]. Die Inschrift gehört in eine Gruppe von Belegen über die Tätigkeit der Kollegien, die unter dem Namen *ministri ad Tritones* an die Öffentlichkeit traten [5]. Dyggve schrieb diese epigraphische Angabe irrtümlicherweise einer Vereinigung zu Ehren der Göttin Minerva zu [6]. Die Inschriften des Kollegiums *ministri ad Tritones* wurden mehrmals veröffentlicht, wobei die Herausgeber ihren Text von neuem überprüften. Die Lesart der

---

mengebracht: B. Saria, *Dalmatia*, PWRE Suppl. VIII, Stuttgart, 1956, Sp. 21–59 (weiter Saria), hauptsächlich Sp. 48–59. Aus den weiteren Arbeiten ist es notwendig die Aufmerksamkeit — neben dem synthetischen Werke von Dyggve — besonders auf folgende Abhandlungen zu lenken: *Forschungen in Salona* — I. Die Bauten im nordwestlichen Teile der Neustadt von Salona. Mit Beiträgen von M. Abramić und R. Egger. Bearbeitet von William Gerber, Wien, 1917, passim, besonders M. Abramić, *Zur Geschichte des Christentums in Salona*, S. 7–10; — II. *Der altchristliche Friedhof Manastirine*, nach dem Material Fr. Bulić, bearbeitet von Rudolf Egger, Wien, 1926, passim, hauptsächlich S. 64–109 (Inschriften); — III. *Der altchristliche Friedhof Marusinac*. Bearbeitet von Ejnar Dyggve und Rudolf Egger, Wien, 1939, passim, vor allem S. 149–157 (Inschriften: R. Egger). Die Resultate der dänischen Ausgrabungen wurden bisher in zwei Bänden von *Recherches à Salone* — I. J. Brøndstedt, E. Dyggve, Copenhague, 1928; — II. E. Dyggve, Fr. Weilbach, Copenhague, 1933 — veröffentlicht. Endlich ist es auch nützlich, die älteren Studien anzuführen: Fr. Bulić-J. Bervaldi, *Kronotaksa solinskih biskupa uz dodatak Kronotaksa solinskih nadbiskupa* (od razorenja Solina do polovice XI. v.), Bogoslovska Smotra, Zagreb, 1912–1913. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie*, Paris, 1906.

[1] Dyggve, S. 6–11, besonders S. 9–10.

[2] Die Übersichtstabelle der Märtyrer von Salona mit den betreffenden archäologischen sowie epigraphischen Hinweisen hat Dyggve, S. 74, Anm. 18–26, s. S. 90 zusammengestellt.

[3] Vgl. S. 301, — 302, Anm. 4.

[4] CIL, III, 1968 c. Dyggve, S. 15, Anm. 26 hat diese Inschrift ohne genaueren Hinweis angeführt zu haben, für den letzten datierten Beleg des heidnischen Kultus in Salona gehalten. Noch in den Jahren 333–337 wird in der Inschrift CIL, III, 1981 *collegium fabrum Veneris* erwähnt. Obwohl es sich da um keinen reinen Kultverein handelt, ist es deutlich, daß die Mitglieder dieser Gemeinschaft die heidnische Schutzgöttin verehrten.

[5] Die Inschriften des Kollegiums *ministri ad Tritones:* CIL, III, 1967. 1968 a, b, c, d. 8568. 8690, 14725. Weitere Ausgaben dieser Inschriften vgl. Anm. 1–3, S. 303 und 1, S. 304.

[6] Dyggve, S. 15, Anm. 26. Der Irrtum entstand wahrscheinlich bei der mechanischen Abschrift aus einem graphisch nicht sehr übersichtlichen Register zu CIL, III, vgl. Suppl. 2, Indices, S. 2555.

www.cimec.ro

epigraphischen Denkmäler, insbesondere in den inhaltlich wichtigsten Teilen, ist deshalb heute fast sicher:

1. CIL III 1967[1]:

a) *Constantio III[I] [et Maximiano I[III] nob(ilissimo)] Caes(are) co(n) s(ulibus), prefec/to Aur(elio) Valentini/ano, qui menest[ra]//bi(mus) at Tritones kal(endis)/ Febraris, Volusi(us)/ Aiutor, Aur(elius) Asiati/cus, Aur(elius) Armenti /us, Aur(elius) Vates, Aur(elius) Ant[o]// nianus, A[ur(elius)] Ursili/anus, Aur(elius) Luc[i]anu[s],/ Aur(elius) Lapns, Aur(elius) Dal/matius, Aur(elius). . u epcu//pius.*

b) *Sabin[o et Rufino co(n)s(ulibus)]/ Iran. . ./ Naec. . ./ Ridu . . ./ Mae. . ./ Ieaf. . ./ Adrian. . ..*

2. CIL III 1968=8568[2].

a) *[D(ominis) n(ostris) Dio]cletiano VIII / et Maximiano / VII Aug(ustis) co(n)s(ulibus). / Aur(elio) Valen/tiniano u(iro) p(erfectissimo)// bis prefect/o kalendis/ Febr(aris) menes/trauimus at/ Tritonis,// Aur(elius) Mercurius,/ Aur(elius) Secundinus, / Aur(elius) Fortunius,/ Aur(elius) Seuerianus,/ Aur(elius) Sarmatio, // Aur(elius) Antonius, / Aur(elius) Ursus, / Iul(ius) Secundus, / Aur(elius) Uranius, / Aur(elius) Foresis.*

b) *D(ominis) n(ostris) Consta/ntino Aug(usto) V et/ [Li]cinio Iuniore/ Caesare co(n)s(ulibus),/ Aur(elio) Xen[o]ne bis// prefecto kal(endis)/ Febraris/ menestrabimus/ at Tritones,/ Aur(elius) Lucentius// Aur(elius)..... ius/ A[ur] [G]regorius,/ Aur(elius) [F]irminus,/ Aur(elius) Ma. . .ilinus/ [Au]r(elius) Dalmatius,// [Aur(elius)] Valentinus/ Aur(elius) Vincentius/ Aur(elius) Messor/..... pecus/.....*

c) *Dominis nostris Co/nstantino Augusto/ set Constantino nor [sic !]i/[l]issimo Caesare/ prefeoito Quinilis// Ofaintilio at Tritoiis/ cauendis Febrariis / Aur(elius) Martinus,/ [A]ur(elius) Donatus,/ V[ari]us Terentanus, [sic !]// Au[r](elius) Stercopius,/ Aur(elius) Alexander,/ Aur(elia) Eracla,/ Aur(elius) Reditus,/ Aur(elius) Maurenus,// Aur(elius) Ballinus [siue Bal[b]inus?],/ Aur(elius) Euticiu./ Aur(elius) Leuntiu./ Aur(elius) Senat. ./*

d) *Ministri ad Trit(ones)/ Ael(ius) Valerianus,/ Varius Sabinus,/ Iulius Siluius,/ Aur(elius) Fortunius,// Papirius Crescent(inus),/ Claud(ius) Barbian(us),/ Dirrut. Crescent(inus),/ Aelius Dalmat(ius)/, ex permissu Noc//turni Nouelli,/ patroni collegi./ Fel(iciter).*

3. CIL III 8690[3]:

---

[1] S. Gliubich, *Studi archeologici sulla Dalmazia*, Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen, Bd. 22, Wien, 1860, S. 233–276, vgl. S. 275–276. — CIL, III, 1967. — J. P. Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident* (weiter Waltzing) (I–IV, Louvain, 1895–1900), III, Louvain, 1899, S. 96, Nr. 283.

[2] CIL, III, 1968 = 8568. — Th. Mommsen, *Ephemeris Epigraphica*, II, 1875, S. 337, Nr. 513. — Glavinić, *Inschriftsteine des Museums zu Spalato*, Mittheilungen der k.k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmale, N. F. Bd. I, Wien, 1875, S. II, Nr. 7. — Vgl. auch Bulletino di Archeologia e Storia Dalmata (weiter BASD), III, S. 116, Nr. 48 (unzugänglich). — S. Frankfurter, *Epigraphischer Bericht aus Österreich*, Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Österreich-Ungarn (weiter AEM), VIII, Wien, 1884, S. 113, Nr. 36. — Fr. Bulić, *Inscriptiones quae in c.r. Museo Archaeologico Salonitano Spalati asseruantur, Program c. k. velike gimnazije u Spljetu za šk. godinu* 1885–1886, XXI, S. 23 ff., Nr. 187. — Waltzing, III, S. 96, Nr. 284.

[3] Glavinić, BASD, III, S. 161. — Fr. Bulić, BASD, VIII, S. 68, Nr. 208. — S. Frankfurter, AEM, VIII, Wien 1884, S. 113, Nr. 36. — Fr. Bulić, Inscriptiones..., 1892, XXVII, S. 209, Nr. 102. — CIL, III, 8690. — Waltzing, III, S. 98–99, Nr. 299.

www.cimec.ro

...../ [Constant?]ino/ [?consu]libus/... M[y]ron/..lenno/ [kal. Feb.]raris m// [inistr]abimus/ [ad Tri]tones/ [Pet]ronius/ [Lo]nginianus/... arianus.

4. CIL III 14725[1]:

Imp(eratori) d(omino) n(ostro) C[onstant]ino cos., [praef(ecto).....] auio, menes [tr(auimus) ad Trit(ones) k(al). Febr(uaris);] Petilius Ma.....; Coelius P.....; Marius L.....; Flauius M.....

Die *ministri ad Tritones* wirkten in Salona, gemäß epigraphischen Belegen, zu Beginn des IV. Jahrhunderts. Die datierten Inschriften über römische Gottheiten auf dem Gebiete Jugoslawiens, also auch auf dem Gebiete der damaligen Provinz Dalmatien, gehören zum größten Teil dem III. Jahrhundert an. In späterer Zeit verschwinden hier die Beweise heidnischer Kulte[2]. Im epigraphischen Material spiegelte sich so, nach der Ansicht von R. Marić, der Einfluß des Christentums wider[3]. Marić zog jedoch die Angaben über den Kult der Tritonen in Salona überhaupt nicht in Betracht. Aus diesem Grunde wurde er der interessanten historischen Zusammenhänge nicht gewahr.

Die Inschriften, die die *ministri ad Tritones* einmeißeln ließen, können zum größten Teil ganz genau datiert werden, und zwar in die Jahre 302, 303, 316, 319 und 320[4]. Die historische Kritik der epigraphischen Denkmäler muß notwendigerweise von der Annahme ausgehen, daß die Inschriften im großen und ganzen zufällig erhalten geblieben sind. Jedoch einige Belege über die Tätigkeit der *ministri ad Tritones* können genau in einer verhältnismäßig engen Zeitspanne datiert werden. Im Hinblick darauf können wir, meiner Ansicht nach, eine tiefere Ursache dafür suchen, warum in Salona zu Beginn des IV. Jahrhunderts heidnische Vereinigungen wirkten.

---

[1] Fr. Bulić, BASD, XXI, S. 5 = L'Année épigraphique (weiter Aép) 1898, S. 32, Nr. 105. — CIL, III, 14725.

[2] Vgl. R. Marić, *Antićki kultovi u naćoj zemlji*, Beograd, 1933 (weiter Marić), S. 72.

[3] Ebenda.

[4] *Jahr 302* — CIL, III, 1967: *Constantio III[I]/et Maximiano I[III] coss.*, d. i. das Konsulat der Caesaren C. Flavius Valerius Constantius und Galerius Valerius Maximianus — vgl. *Dizionario Epigrafico di antichità romane*, ed. E. Ruggiero et G. Cardinali (weiter DER), II, 2, Spoleto 1910, s.v. *Consules* (D. Vaglieri), S. 1169; *Belege über dem Konsulat* vgl. ebenda, S. 982, s. auch DER, II 1, Roma 1900, s.v. *Constantius Chlorus* (E. Ferrero), S. 664; *Übersicht der Ereignisse d. J. 302* vgl. DER, II 3, Roma, 1922, s.v. *Diocletianus* (G. Costa), S. 1906. — *Jahr 303* — CIL, III, 1968 a: *[dd nn Dio]cletiano VIII / et Maximiano / VII augg. coss.*, d.i. das Konsulat der Kaiser C. Aurelius Valerius Diocletianus und M. Aurelius Valerius Maximianus — vgl. DER, II, 2, Spoleto, 1910, s.v. *Consules* (D. Vaglieri), S. 1169; *Belege über dem Konsulat* vgl. ebenda, S. 994; *Übersicht der Ereignisse d. J. 303* vgl. DER, II, 3, Roma 1922, s.v. *Diocletianus* (G. Costa), S. 1906; vgl. ebenda, S. 1852—1862. — *Jahr 316* — CIL, III, 1967: *Sabin[o et Rufino cos.*], d.i. die Konsulen Sabinus und (Q. Arcadius?) Rufinus- vgl. DER, II, 2, Spoleto, 1910, s.v. *Consules* (D. Vaglieri), S. 1170; *Belege über dem Konsulat* vgl. ebenda, S. 1069; *Übersicht der Ereignisse d.J. 316* vgl. O. Seeck, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr.* Vorarbeit zu einer Prosopographie der christlichen Kaiserzeit, Stuttgart, 1919 (weiter Seeck), S. 165. — *Jahr 319* — CIL, III, 1968 b: *Dd. nn. Consta/ntino aug. V et / [Li]cinio iuniore*, d.i. das Konsulat des Kaisers C. Flavius Valerius Constantinus und des Caesars Valerius Licinianus Licinius — vgl. DER, II, 2, Spoleto 1910, s.v. *Consules* (D. Vaglieri), S. 1170; *Belege über dem Konsulat* vgl. ebenda, S. 979; *Übersicht der Ereignisse d.J. 319* vgl. Seeck, S. 168. — *Jahr 320* — CIL, III, 1968 c: *Dominis nostris Co/nstantino Augusto / set Cons/tantino nobi / [l]issimo Caesare*, d.i. das Konsulat des Kaisers C. Flavius Valerius Constantinus und des Caesars Flavius Claudius Constantinus Iunior — vgl. DER. II, 2, Spoleto 1910, s.v. *Consules* (D. Vaglieri), S. 1170; *Belege über dem Konsulat* vgl. ebenda, S. 979; *Übersicht der Ereignisse d.J. 320* vgl. Seeck, S. 170.

www.cimec.ro

Bisher hat sich niemand eingehender mit der Rolle des Kollegiums *ministri ad Tritones* im religiösen Leben von Salona befaßt. Nur G. Costa wies bei seiner Erläuterung der Religionspolitik des Kaisers Diokletian flüchtig auf die epigraphischen Belege hin, die den Kult der Tritonen in Salona betreffen. Er nahm an, daß die *ministri ad Tritones* Mitglieder einer privaten Vereinigung waren [1]. Ich will nun versuchen zu zeigen, daß diese Gemeinschaft keinen ausgeprägt privaten Charakter hatte. Im Gegenteil, der Staat unterstützte m. E. diese Korporation.

Die Inschriften in Salona ließen die *ministri ad Tritones* anfertigen [2]. Es könnte den Anschein erwecken, daß auf Grund dieser Angabe nur die Existenz der Vereinigung festgestellt werden kann. Eine eingehendere Auslegung führt jedoch zu interessanten Erkenntnissen. Die Formel zeigt, daß es sich tatsächlich um eine Gruppe von Menschen handelte, die sich zu einem bestimmten Zweck vereinigten, also um ein Kollegium [3]. Der Plural in der Benennung der Gemeinschaft entspricht durchaus den Rechtsvorstellungen der Römer. Das römische Recht kannte nämlich nicht den Begriff der sogenannten juristischen Person im heutigen Sinne des Wortes [4].

Der Terminus *ministri* erscheint in Inschriften römischer Kollegien häufiger [5]. Aus den epigraphischen Zeugnissen folgt klar, daß die *ministri* größtenteils aus niedrigeren sozialen Schichten stammten. Sie waren gewöhnlich Sklaven oder Freigelassene [6]. Die *ministri* waren vor allem Mitglieder von Kultvereinigungen [7].

Der Kult der Tritonen in Salona ist nur aus Belegen über die Tätigkeit eines religiösen Kollegiums bekannt, die von den Mitgliedern in einigen Inschriften in der Formel betont wurde: *menestrabimus at Tritones* [8]. In Salona wurden offensichtlich zu Ehren der Tritonen Kultfeierlichkeiten veranstaltet, bei denen die *ministri* den Meeresdämonen vielleicht bei ihren einzeln stehenden Statuen opferten [9]. Der Verlauf der Opferzeremonien, die am 1. Februar stattfanden, kann in seinen Einzelheiten nicht erforscht werden. Die Bedeutung der Kultfeierlichkeiten zu Ehren der Tritonen im religiösen Leben Salonas wird nur dann festgestellt werden können, wenn es gelingt, den Charakter der Gemeinschaft zu bestimmen, die diesen Kult betreute.

---

[1] G. Costa, *Diocletianus*, DER, II, 3, Roma, 1922, S. 1858.

[2] Die Formel kommt in dieser Form nur in der Inschrift CIL, III, 1968 d. vor. Anders: CIL, III, 1967: ..., *qui menest[ra]/bi at Tritones;* CIL, III, 1968 a: ... *menes/trauimus at / Tritonis;* CIL, III, 1968 b: ... *menestrabimus / at Tritones;* CIL, III, 1968 c: ... *at Tritoiis* (beschädigt); CIL, III, 8690: ... *m/[inistr] abimus / [ad Tri]tones;* CIL, III, 14725: ... *menes-[tr(auimus) ad Trit(ones)]*. ....

[3] Die Definition des Kollegiums vgl. E. Kornemann, *Collegium*, PWRE, IV, 1, Stuttgart, 1900 (weiter Kornemann, *Collegium)*, Sp. 380.

[4] Über den Begriff der juristischen Person im römischen Recht vgl. vor allem: L. Schnorr von Carolsfeld, *Geschichte der juristischen Person*, I. Universitas, corpus, collegium im klassischen römischen Recht, München, 1933, insbesondere S. 351 und 403. S. auch Fr. Bruck, Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Rom. Abt., LXVII Bd., 1934, S. 421–429, besonders S. 427. In der letzten Zeit K. Kurz, *Methodische Bemerkungen zum Studium der Kollegien im Donaugebiet*, Acta Antiqua, VIII, fasc. 1–2, Budapest, 1960, S. 133–144, vor allem S. 135–139.

[5] Die Belege hat Waltzing, IV, Louvain 1900, S. 370–371 zusammengebracht.

[6] Marbach, *Ministri*, PWRE, XV, 2, Stuttgart, 1932, Sp. 1846.

[7] Ebenda.

[8] Vgl. oben Anm. 2.

[9] Herter, *Triton*, PWRE, XIII, Stuttgart, 1939 (weiter Herter), Sp. 296, hat gemeint, daß *ministri ad Tritones* nach den frei stehenden Tritonfiguren bezeichnet wurden. Die Inschriften des Kollegiums haben sich nämlich an den Säulensockeln erhalten.

www.cimec.ro

Vor allem ist es erforderlich festzustellen, ob die *ministri ad Tritones* aus eigener, privater Initiative zusammenkamen [1]. — Religiöse Vorstellungen über Meeresdämonen können in Salona angenommen werden, denn viele Bewohner der Stadt waren durch ihre Arbeit ans Meer gebunden. In der regen Hafenstadt Salona lebten zur Zeit der Regierung Diokletians ungefähr 60.000 Menschen [2]. Die reicheren Bewohner Salonas legten mitunter ihr Vermögen wahrscheinlich in Reedereien an, wie z. B. *nauclerus, qui erat in collegio Serapis Salonitano* [3]. Vielleicht waren auch manche *nauicularii maris Hadriatici* [4] Bürger von Salona. Aus den niedrigeren Schichten der Bevölkerung von Salona stammten viele Hafenarbeiter und wohl auch Seeleute. Die Hafenarbeiter gründeten eigene Kollegien, von denen in Salona das *collegium saccariorum* [5] und wahrscheinlich auch das *collegium codicariorum* [6] wirkten. Im Hafen von Salona hielten sich auch die Angehörigen der Besatzungen des Kriegsgeschwaders von Ravenna und Misenum [7] auf, die zum größten Teil aus anderen Gebieten des römischen Imperiums stammten [8].

Die private Kultvereinigung konnte jedoch nur aus einer tieferen religiösen Verehrung der Tritonen hervorgehen. Ursprünglich trat Triton in den religiösen Vorstellungen als selbständige Gottheit auf. Es war dies wahrscheinlich ein Meeresgott vorgriechischen Ursprungs, dessen Wirkungsbereich wohl örtlich beschränkt war. Berichte über den ursprünglichen Tritonkult haben sich in Griechenland nicht erhalten [9]. In der historischen Ära wurde Triton in der mythologischen Tradition als Diener seines Vaters Poseidon betrachtet [10]. Die Bedeutung der Gottheit sank jedoch. Triton wurde deshalb nur vereinzelt durch besondere Zeremonien verehrt, und zwar vor allem an Orten, mit denen er durch Mythen ausdrücklich verknüpft war [11]. Sein Kult erhielt sich insbesondere im Gebiet Euhesperides in Libyen [12] und im böotischen Tanagra [13]. Natürlicherweise wurden Triton auch dort Opfer gebracht, wo Kultzeremonien zu Ehren aller Meeresgötter oder einer größeren Anzahl von ihnen üblich waren [14]. Später belebte die antike Kunst das Meer

---

[1] Vgl. oben, insbesondere die Auslegung zu Anm. 1, S. 305.

[2] Die Einwohnerzahl von Salona in der Zeit Diokletians hat beiläufig Dyggve, S. 4 festgesetzt.

[3] CIL, IX, 3337.

[4] CIL, XIV, 409. Die Bedeutung dieser Korporation für die Getreideverpflegung hat Waltzing, II, S. 40 behandelt.

[5] Aép 1925, S. 10, Nr. 54 — Fr. Bulić, BASD, XLV, 1922, S. 7. *Saccarii* sind auch im benachbarten Epetium belegt, vgl. CIL, III, 14642. 14643,

[6] CIL, III, 14240.

[7] Die Belege hat A. Betz, *Die Leuchtturm- und die Flottenstation Salonae*, Wiener Jahresheften, Bd. XXXV, Beibl. Sp. 133—134 zusammengebracht. Ch. G. Starr, *The Roman Imperial Navy*, 31 B.C. — A.D. 324, in: Cornell Studies in Classical Philology, XXVI, Ithaca N. Y., 1941, S. 23.

[8] A. Betz, *a.a.O.*, Sp. 137—138.

[9] Herter, Sp. 248.

[10] Hes. Th. 930 ff.

[11] In manchen Gebieten, z.B. in Attika, war Triton sowie der Mythus von ihm bekannt, wie hauptsächlich archäologische Denkmäler zeigen; hier ist aber der Kultus dieser Gottheit nicht nachweisbar. Vgl. Herter, Sp. 252.

[12] Herter, Sp. 254—257, insbesondere Sp. 256—257.

[13] R. Dressler, *Triton*, in: W. H. Roschers *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* (RL) (weiter Dressler, RL), Bd. V, Leipzig 1916—1924, Sp. 1161—1162. Einigermaßen andere Ansicht hat Herter, Sp. 250—251 vertreten, wo auch die neuere Literatur angeführt ist.

[14] Herter, Sp. 271.

www.cimec.ro

mit zahlreichen Tritonen, die zu einem beliebten Motiv der bildenden Kunst und Literatur wurden [1]. Die religiöse Verehrung der Gottheit verschwand vollkommen.

Während des Prinzipates wurde der Tritonenkult, soviel ich weiß, nirgend selbständig gepflegt [2]. Die Tätigkeit des Kollegiums *ministri ad Tritones* zu Beginn des IV. Jahrhunderts konnte daher wahrscheinlich nicht einmal aus der örtlichen Tradition hervorgehen, die eine Verehrung der Tritonen unter der Bevölkerung von Salona bereits in der vorhergehenden Zeit voraussetzen würde. Die religiöse Verehrung der Tritonen, die auch in den Kulten anderer Wasser- oder Meeresgottheiten nicht zum Ausdruck kam [3], war sichtlich niemals so tief, um wesentlich bei Bildung der Kultvereinigungen mitwirken zu können. Das Kollegium *ministri ad Tritones* kann deshalb nicht als Gemeinschaft ausgesprochen privaten Charakters betrachtet werden, denn die Absicht, die Vereinigung zu gründen, ging gewiß nicht aus einer tieferen religiösen Verehrung der Meeresdämonen durch die Bewohner Salonas hervor.

Es bleibt zu erwägen, ob die *ministri ad Tritones* sich nicht unter dem Schutz der Staatsmacht oder auf ihre unmittelbare Veranlassung zu versammeln begannen.

---

[1] Ebenda, Sp. 261–262.

[2] Vgl. IG und CIL. Wegen des Mangels der Quellen wurde der Tritonkultus in der Literatur systematischer für den älteren Zeitabschnitt bisher nicht bearbeitet. In der Literatur wird der Ursprung und die Genealogie der Gottheit, die Etymologie ihres Namens und der Mythus über den Ringkampf zwischen Herakles und Triton untersucht. Die Aufmerksamkeit wird vor allem auf das Verzeichnis, die Klassifikation und Auslegung der archäologischen Denkmäler gelenkt, die die Gottheit in bildender Kunst darstellen. Von Studien über Triton vgl. insbesondere: Ilerter; Dressler, RL; R. Dressler, *Triton und die Tritonen in der Literatur und Kunst der Griechen und Römer* I. II, Progr. Wurzen, 1892–1893 (unzugänglich); J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Diss. Zürich, 1890. — Von linguistischen Arbeiten vgl. z.B. G. Lippold, Τριτοπατρεις, Mitteilungen des kais. deutschen Arch. Instituts, Ath. Abt., Bd. XXXVI, 1911, S. 105–109; P. Kretschmer, *Mythologische Namen* [1], Glotta, X, 1920, S. 38–45. — Von der vor allem archäologischen Literatur vgl. z.B. W. Gang, *Nereiden auf Seetieren*, Diss. Jena, 1907; Th. de Wahl, *Quomodo monstra marina artifices graeci finxerint*. Capita selecta. Diss. Bonnae, 1896; K. Kuruniotis, *Herakles mit Halios geron und Triton auf Werken der älteren griechischen Kunst*, Diss. München, 1893. — Die Erwähnung über den Kultus dieser Gottheit kommt gar nicht auch in den Werken allgemeinen Charakters vor — vgl. besonders: M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, Bd. I. Bis zur griechischen Weltherrschaft. Handbuch d. Altertumswiss. V. 2. 1. München, 1941, passim; L. Preller-C. Robert, *Griechische Mythologie*, I. Theogonie und Götter, Berlin, 1894 [4] (weiter Preller-Robert, I).

[3] Schon die alten Illyrer opferten die Pferde wahrscheinlich der einheimischen Gottheit, die die Quellen unter folgendem Namen anführen: ἵππιος Ποσειδῶν, *equester Neptunus*, *Hippius Neptunus:* Serv. georg. 1, 12; Paul. Fest. S. 72, Fest. S. 194, ed. Lindsay S. 90, 190. Vgl. auch Marić, S. 8–9; M. P. Nilsson, Griechische Feste von religiöser Bedeutung mit Ausschluß der attischen, Leipzig, 1906, S. 72; Preller-Robert, I., S. 592. — Die Gottheit der Iapoden — *Bindus Neptunus* — wurde bei der Quelle Privilica in der Nähe von Bihać verehrt: CIL, III, 14323–14328. 15062.15066. 15068. Vgl. auch St. Weinstock, *Neptunus*, PWRE, XVI, 2, Stuttgart, 1935, Sp. 2535; Marić, S. 9–10, Anm. 5 auf S. 89; N. Vulić, *Iapodes*, PWRE, IX, 1, Stuttgart, 1914, Sp. 727; G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, Müller's Handbuch, V. 4, München, 1912 [2], (weiter Wissowa, *Religion)*, S. 228, Anm. 6. — hier auch die ältere Literatur. — Der römische Neptunkultus ist in Dalmatien vor allem aus folgenden Inschriften bekannt: CIL, III, 1794. 2827. 2970, vgl. St. Weinstock, *a.a.O.*, Sp. 2534; sonst hat Marić, S. 100, Anm. 34 die Belege aus dem Gebiet des heutigen Jugoslawien zusammengebracht. — Die Inschriften über *Nymphae* vgl. auch bei Marić, S. 103–104, Anm. 57. — In Salona wurden ebenfalls die alten italischen Gottheiten des Wassers *Lymphae*, vgl. CIL, III, 6373, verehrt; Marić, S. 60. — Der Tritonkultus ist weder in Dalmatien noch anderswo belegt. Nur auf einem der der Gottheit *Bindus Neptunus* eingeweihten Altären, kommt Triton als Kunstmotiv in der Inschriftverzierung vor: CIL, III, 14324.

www.cimec.ro

Das positive Verhältnis der Mitglieder des Kollegiums zum römischen Staat ist tatsächlich aus dem größten Teil der Inschriften ersichtlich. — Die *ministri ad Tritones* brachten ein feierliches Opfer einmal jährlich dar, denn die Inschriften aus unmittelbar aufeinanderfolgenden Jahren (302—303; 319—320) bezeichnen übereinstimmend den 1. Februar als Tag der Kultzeremonien [1]. Der Monat Februar stand zum Teil im Zeichen des Wassermanns (16. Januar bis 14. Februar), zum Teil im Zeichen der Fische (14. Februar bis 16. März). Aus diesem Grunde wurden diese beiden Sternbilder abwechselnd mit dem Februar in Beziehung gebracht. Die Schutzgottheit des Monats war der Meeresbeherrscher Neptunus [2]. Es ist daher leicht zu verstehen, daß den Meeresdämonen gerade im Februar Opfer dargebracht wurden. Warum fielen aber die Zeremonien auf den ersten Tag dieses Monats?

Die römischen Kalender geben an, daß am selben Tag im IV. Jahrhundert auch die Geburt des Herkules gefeiert wurde, zu dessen Ehren Spiele im Zirkus stattfanden [3]. Herkules, der als Ideal der «alles überwindenden Männlichkeit» betrachtet wurde, stand zur Kaiserzeit — ähnlich wie Juppiter — bei breiten Schichten der Bevölkerung hoch in Ehren [4]. Von den Heldentaten des Herkules — des griechischen Herakles — muß vom Gesichtspunkt meiner Auslegung sein Kampf mit dem Meeresdämon hervorgehoben werden. Herakles mußte, laut der Fabel, den mit Sehermacht begabten Meeresgreis mit Gewalt dazu zwingen, ihm den Weg zu den goldenen Äpfeln aus den Gärten der Hesperiden zu zeigen [5]. Nach einer späteren Variante dieser Fabel rang Herakles mit Triton [6]. In diesem Kampf, der vielfach künstlerisch dargestellt wurde, trug Herakles den Sieg über Triton davon [7]. Zu Beginn des IV. Jahrhunderts u.Z. war allerdings die mythologische Tradition nicht mehr so lebendig, um den Tag der Kultzeremonien zu Ehren der Tritonen nur nach der Fabel vom Ringkampf zwischen Herakles und Triton bestimmen zu können.

Die religiösen Vorstellungen von Herkules als Wassergottheit scheinen in diesem Zusammenhang schwerwiegender zu sein. Herkules wurde während der Kaiserzeit — ebenso wie Silvanus — unter anderem auch zum Gott der Quellen, insbesondere der warmen [8]. Es wurde ihm deshalb an manchen Orten auch die Macht des Heilens zugesprochen, wie z. B. in den bekannten dazischen Bädern Ad Mediam [9]. Auch aus Salona ist ein Beleg über den Herkuleskult erhalten geblieben [10]. Die *ministri ad Tritones* veranstalteten daher die Opferfeiern zu Ehren der Meeresdämonen am 1. Februar, im Einklang mit einem gewissen Bereich religiöser Vorstellungen von Herkules, dessen Geburt auf diesen Tag fiel.

---

[1] Vgl. oben die Inschriftentexte. Die Datierung vgl. Anm. 4, S. 304.

[2] G. Wissowa, *Februarius*, PWRE, VI, 2, Stuttgart, 1909, Sp. 2097. Ausführlicher s. G. Wissowa, *Römische Bauernkalender*, Apophoreton der Graeca Halensis, Berlin, 1903, S. 35 ff.

[3] Philocal. fast. Feb. 1 (CIL, I², S. 258). Vgl. Pol. Silv. fast. Feb. 1 (CIL, I², S. 259). Dazu Mommsen, CIL, I², S. 309, 319. S. auch Wissowa, *Religion*, S. 276, Anm. 3.

[4] Vgl. K. Stade, *Der Politiker Diokletian und die letzte große Christenverfolgung*, Wiesbaden, (1926) (weiter Stade), S. 111.

[5] Herter, Sp. 260.

[6] Ebenda, Sp. 261. Anders vgl. Dressler, RL, Sp. 1182.

[7] Die Übersicht der Belege vgl. Herter, Sp. 257 ff.

[8] R. Peter, *Hercules in Kultus*, RL, Bd. I, 2, Leipzig, 1886—1890, Sp. 2956 (weiter Peter).

[9] CIL, III, 1563—1573. In der letzten Zeit werden an diesem Ort die archäologischen Ausgrabungen durchgeführt: Fasti Archaeologici, IV, 1949 (1951), S. 493, Nr. 4745.

[10] CIL, III, 1940. Vgl. Peter, Sp. 3010.

www.cimec.ro

Herkules wurde während der Kaiserzeit wegen seiner Beliebtheit bei der Bevölkerung des Reichs auch unter die Gottheiten des kaiserlichen Hauses aufgenommen [1]. Sein Kult erfreute sich besonderer Verehrung gerade zu der Zeit, in der die *ministri ad Tritones* in Salona wirkten, d. i. um die Wende des III. Jahrhunderts. Damals war die Feier des Geburtstags des Herkules gleichzeitig ein Staatsfeiertag, denn der Kaiser Maximianus trat als sein Nachkomme — *Herculius* — auf [2]. Das Religionskollegium, dessen Mitglieder den Meeresdämonen am Tage der Staatsfeierlichkeiten Opfer darbrachten, hielt offensichtlich loyal zur herrschenden Dynastie, wie auch aus den Datierungsformeln zu schließen ist, in denen die Jahre nach den Konsulaten der Kaiser und Caesaren bestimmt wurden [3].

Die Beziehung der Korporation *ministri ad Tritones* zum Staat machte sich ausdrucksvoller in ihrer Organisation geltend. Die Inschriften führen nämlich die Namen der Präfekten an, zu deren Amtszeit das Kollegium die Opfer darbrachte. Aus dem Sinn der Satzverbindungen, z. B. *praefecto Aurelio Valentiniano, qui menestrabimus at Tritones...* [4], folgt, daß die *praefecti* Würdenträger der Gemeinschaft waren.

Die *praefecti collegiorum* wirkten in der Kaiserzeit auch in anderen Vereinigungen [5]. Die Funktion des Präfekten erläutern eingehender vor allem Inschriften über die Tätigkeit der Feuerwehrkollegien *(fabri, centonarii, dendrophori)*, an deren Spitze diese Funktionäre standen [6]. Die *praefecti collegiorum fabrum* oder auch *centonariorum*, oder *dendrophorum* waren gewöhnlich auch städtische Beamte [7] und häufig waren sie auch die Patrone der Kollegien — *praefectus et patronus* [8]. Kornemann folgerte richtig aus ihrer Stellung in den Kollegien, daß sie nicht unmittelbar Mitglieder der Vereinigung waren, sondern städtische Beamte, denen die Leitung des Feuerwehrdienstes unterstand [9]. Die Organisation der Feuerwehrleute hatte auch ihre eigenen Funktionäre, *magistri* [10], die hauptsächlich die Angelegenheiten der Vereinigungen erledigten. Die Tätigkeit der Kollegien unterlag während des Prinzipats der Kontrolle der Stadtverwaltung, während in der Ära des Dominates die Korporationen unter der Aufsicht des Staatsapparates standen [11].

Verwaltungsbeamte übten die Funktion des Präfekten auch in der Vereinigung *ministri ad Tritones* aus. Im Jahre 302 war Aurelius Valentinianus Präfekt des Kollegiums [12]. Die Würde wurde für die Dauer eines Jahres erteilt, denn derselbe Präfekt übte das Amt — wie die Inschrift ausdrücklich angibt [13] — im Jahre 303 zum zweitenmal aus. Dem Aurelius Valentinianus gebührte der Titel *uir perfectis-*

---

[1] Peter, Sp. 2980.

[2] Vgl. E. M. Štajerman, *Отражение классовых противоречий II—III вв. в культе Геракла*, Вестник древней истории, 1949, 2, S. 70—71. E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I, Wien, 1928, S. 96. Stade, S. 110.

[3] Vgl. Anm. 4, S. 304.

[4] CIL, III, 1967.

[5] Die Belege hat Waltzing, IV, S. 416—419, Nr. 85, zusammengetragen.

[6] Übersichtlich vgl. K. Kurz, *Řemeslnická kolegia v římském Podunají* (Die Handwerkerkollegien im römischen Donaugebiet), Sborník historický, 7, Praha, 1960, S. 31—32.

[7] In den Donaustädten z.B.: CIL, III, 2026. 2087. 3438. 10475.

[8] In demselben Gebiet z.B.: Aép 1934, S. 32, Nr. 118; CIL, III, 2026. 2087.

[9] E. Kornemann, *Fabri*, PWRE, VI, 2, Stuttgart, 1909, Sp. 1916.

[10] Z. B. CIL, III, 3580. 10335. 8819 (Salona).

[11] Waltzing, II, passim. Kornemann, *Collegium*, Sp. 470.

[12] CIL, III, 1967.

[13] CIL, III, 1968 a.

www.cimec.ro

simus [1], woraus ersichtlich ist (siehe weiter!), daß der *praefectus* ein Verwaltungsbeamte, wahrscheinlich in der Staatsadministration, war.

Die römische Provinz Dalmatien stand bis zur Mitte des III. Jahrhunderts unter der Verwaltung von Statthaltern, die den Rang eines Konsuls hatten — *legati Augusti pro praetore* [2]. Unter der Regierung des Kaisers Gallienus (253—268) begannen *praesides* aus dem Ritterstand, die den Titel *uir perfectissimus* hatten [3], die Provinz zu verwalten. — Ein gewisser Aurelius Valentinianus war nach E. Groag, der wahrscheinlich nur von seinem auf einem Inschriftenfragment aus Salona angegebenen Titel *uir perfectissimus* ausging, im Jahre 303 Statthalter von Dalmatien [4]. Die Annahme, daß Aurelius Valentinianus in diesem Jahre als *praeses prouinciae Dalmatiae* tätig gewesen wäre, erweckt jedoch Zweifel. Vor allem, da Aurelius Valentinianus, v.p., dessen Namen und Titel im Fragment der Inschrift von Salona festgehalten sind [5], ohne Zweifel identisch mit Aurelius Valentinianus, v.p. ist, der im Jahre 303 zum zweitenmal Präfekt des Kollegiums *ministri ad Tritones* war [6]. Das Fragment der Inschrift von Salona ist nämlich der Teil einer Basis, deren Rand — wie Fr. Bulić [7] bemerkte — ebenso bearbeitet ist wie die Einfassung der Basis, auf der Inschriften der Vereinigung *ministri ad Tritones* erhalten geblieben sind [8]. Die Form der beiden mit derselben Jahreszahl (303) datierten Inschriften ist gleichfalls übereinstimmend: nach der Datierungsformel, die die Namen der Kaiser enthält, ist der Name Aurelius Valentinianus, v.p., angeführt. Es handelt sich also um denselben Präfekten der Korporation *ministri ad Tritones* [9]. Aurelius Valentinianus konnte nicht Statthalter von Dalmatien sein, denn sonst wäre seine Amtswürde, die höchste in der Provinz — wenn er sie vielleicht früher bekleidet hätte —, kaum in der intakten Inschrift der Kultvereinigung ausgelassen worden. Ferner — um das Jahr 304 stand an der Spitze der Provinzialverwaltung in Dalmatien ein anderer, mit Sicherheit nachgewiesener *praeses* M. Aurelius Iulus [10]. Der Titel *uir perfectissimus* bezeichnete außerdem im IV. Jahrhundert nicht die Zugehörigkeit zum Ritterstand, der eigentlich bereits vor der Selbstherrschaft des Kaisers Konstantin nicht mehr existierte. Der Verwendungsbereich dieses Titels erweiterte sich in dieser Zeit, denn einerseits wurde er als Ehrenbezeichnung

---

[1] Ebenda.

[2] A. Jagenteufel, *Die Statthalter der römischen Provinz Dalmatia von Augustus bis Diokletian*, Schriften der Balkankommission, Antiquarische Abteilung, XII, Wien, 1958, Sp. 4, S. 10.

[3] Ebenda. Die Übersicht der Statthalter während der Regierung des Kaisers Diokletian bringt Saria, Sp. 42—43.

[4] E. Groag, PIR, I [2], S. 331, Nr. 1623.

[5] Aép, 1922, S. 12—13, Nr. 47.

[6] CIL, III, 1968 a.

[7] Fr. Bulić, *Iscrizioni inedite*, Salona (Solin), BASD, XXXIX (1916), Spalato 1919, S. 121, Nr. 4594 A.

[8] Vgl. Anm. 5, S. 302; 1—3, S. 303 u. 1, S. 304.

[9] Die übereinstimmende Form beider Inschriften (CIL, III, 1968 a; Aép 1922, S. 12—13, Nr. 47) könnte zur verhältnismäßig wahrscheinlichen Annahme führen, daß auch das Fragment Aép 1922, 47 zu den Inschriften des Kollegiums *ministri ad Tritones* gehört. Das Kollegium setzte vielleicht die Öffentlichkeit über seine Tätigkeit in demselben Jahre auf einigen Plätzen in Kenntnis.

[10] E. Groag, PIR, I [2], S. 316, Nr. 1540. G. Barbieri, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Roma, 1952, S. 257, Nr. 1474 und S. 625; 537 und 565. M. Pavan, *Ricerche sulla provincia romana di Dalmazia*, Venezia, 1958 (weiter *Pavan)*, S. 223, Anm. 2. Vgl. ebenfalls *Saria*, Sp. 42.

www.cimec.ro

verliehen, die nicht die Ausübung irgendeines Amtes voraussetzte, andererseits wurde er untergeordneteren Beamten der kaiserlichen Verwaltung bei ihrem Abgang in den Ruhestand als Auszeichnung erteilt [1]. Aurelius Valentinianus war also sehr wahrscheinlich ein Beamte der Staatsverwaltung — sein Titel war keine Ehrenbezeichnung, denn die Korporation, an deren Tätigkeit dem Staat gelegen war (siehe weiter!), konnte nur ein in administrativen Angelegenheiten erfahrener Mann leiten. Die Funktion des Vorstandes des Kollegiums [2] setzte außerdem zu dieser Zeit, in der die Aufsicht über die Korporationen in die Kompetenz der Staatsverwaltung gehörte, eine enge Beziehung des Präfekten zum Staatsapparat voraus.

Das Kollegium, das die *praefecti* — Beamten der kaiserlichen Administrative — leiteten, war als Ganzes loyal zur damaligen aurelianischen Dynastie [3]. Ebenso stammten die einzelnen Mitglieder der Gemeinschaft wahrscheinlich aus dem kaiserlichen Hause ergebenen Schichten, wie nach dem Namen *Aurelius* geschlossen werden kann, der in den Verzeichnissen *(alba collegii)* der Angehörigen der Korporation überwiegt. Der Gentilname *Aurelius* erschien allerdings bereits seit der Zeit des Kaisers M. Aurelius häufiger und nach Erlaß des Caracallaschen Ediktes im Jahre 212 wurde der Name so allgemein, daß er seinen ursprünglich unterschiedlichen Charakter verlor [4]. Insbesondere im IV. und V. Jahrhundert gehörte *Aurelius* zu den geläufigsten Namen, ähnlich wie *Flauius* [5]. Alle *Aurelii* aus der Vereinigung *ministri ad Tritones* mußten daher nicht an die herrschende Dynastie durch Beziehungen gefesselt sein, die bei Freigelassenen vorauszusetzen wären [6]. Der größte Teil der Mitglieder des Kollegiums konnte jedoch, was viel wahrscheinlicher ist, aus den Schichten der neuromanisierten Bevölkerung stammen [7], die das römische Bürgerrecht vielleicht erst unter der Regierung Diokletians erhielt.

Dalmatien, dessen Entwicklung im I. — II. Jahrhundert im großen und ganzen ruhig verlief, gewann erst im III. Jahrhundert an Bedeutung — ähnlich wie die anderen Donauprovinzen. Damals verlegte sich der militärische Schwerpunkt des römischen Imperiums vom Rhein an die Donau und gleichzeitig begannen die Kaiser aus der illyrischen Dynastie im Reiche zu herrschen [8]. Der Kaiser Diokletian (284 — 305), der in der Umgebung von Salona geboren wurde, verbrachte die letzten Jahre seines Lebens (305 — 316) in der Nähe seiner Geburtsstadt in einem prächtigen Palast. Zu Beginn des IV. Jahrhunderts, in der Zeit seiner Anwesenheit, erreichte die Blüte Dalmatiens — und vor allem seiner Haupt-

---

[1] O. Hirschfeld, *Die Rangtitel der römischen Kaiserzeit*, Kleine Schriften, Berlin, 1913, S. 657—659. Auch A. Stein, *Der römische Ritterstand.* Ein Beitrag zur Sozial- und Personengeschichte des römischen Reiches, Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte X, München, 1927, S. 457—458.

[2] Vgl. Kornemann, *Collegium*, Sp. 470—477, insbesondere Sp. 476.

[3] C. Aurelius Valerius Diocletianus und M. Aurelius Valerius Maximianus. Vgl. Anm. 4, S. 304.

[4] Klebs, *Aurelius*, PWRE, II, 2, Stuttgart, 1896, Sp. 2431.

[5] Seeck, ebenda.

[6] Auf Schwierigkeiten bei der Datierung der Inschriften nach den kaiserlichen Gentilnamen hat im allgemeinen z.B. K. Kraft, *Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau*, in: Dissertationes Bernenses, I, 3, Bernae 1951, S. 19, aufmerksam gemacht.

[7] Vgl. die Erwägung von Pavan, S. 222—223 über die Ausbreitung des Namens Aurelius in Salona.

[8] Saria, Sp. 24—25.

www.cimec.ro

stadt Salona — ihren Höhepunkt [1]. In Salona ließen sich damals wahrscheinlich die neuromanisierten Provinzialen aus dem Binnenland in größerer Anzahl nieder [2].

Viele von ihnen wurden gewiß Mitglieder verschiedener Korporationen. Insbesondere die Religionskollegien, die in Salona in der späten Kaiserzeit wirkten, vereinigten viele Träger des Namens Aurelius [3]. Ebenso hieß im Kollegium *ministri ad Tritones* mehr als die Hälfte der Mitglieder *Aurelius* [4]. Die Mitglieder der Korporation, die ihre Loyalität zur staatlichen Religionspolitik gerade in der Zeit des heftigsten Ringens zwischen dem siegenden Christentum und dem auf dem Rückzug befindlichen Heidentum bezeugten, stammten wahrscheinlich aus Schichten, die einem der letzten großen Widersacher des christlichen Glaubens — Diokletian — ergeben waren.

Der Kaiser Diokletian war verhältnismäßig lang tolerant zu den verschiedenen religiösen Richtungen im Reich [5]. Die Edikte gegen die Christen, auf deren Grundlage die Anhänger des christlichen Glaubens in den einzelnen Provinzen verfolgt wurden, erließ er erst in den letzten Jahren seiner Regierung, in den Jahren 303 und 304 [6]. Der Kaiser war stets bestrebt, in der Religionspolitik den Grundsatz zur Geltung zu bringen, daß die staatliche Einheit auch durch eine einheitliche Religion gestärkt werden müsse [7]. Diokletian war im Wesen ein Mystiker, ein heidnischen Weissagungen vertrauender Mensch [8], der den Glauben an die alten, heidnischen Gottheiten erneuern wollte [9]. Er förderte vor allem heidnische Kulte. Auch in der Nähe Salonas, unmittelbar in seinem Palast, ließ er einen dem Juppiter geweihten Tempel errichten [10]. Die Hypothese, daß auch das Kollegium *ministri ad Tritones* auf seine Veranlassung geschaffen wurde, liegt wohl der Wahrheit nahe. In den Jahren, die der ehemalige Kaiser in der Nähe Salonas verbrachte (305—316), unterstützte er die Korporation vielleicht auch persönlich. In dieser Zeit entfaltete die Vereinigung eine sehr intensive Tätigkeit, denn gerade aus den Jahren 302—320 sind Inschriften über ihr Wirken erhalten geblieben. Unter der Voraussetzung, daß das Kollegium erst während der Regierungszeit Diokletians entstand, könnte auch die Ungewöhnlichkeit des Tritonenkults erklärt werden, der überhaupt und insbesondere während der Kaiserzeit ganz vereinzelt war (vgl. oben!). Der Glaube an heidnische Gottheiten sollte in Salona wahrscheinlich nicht nur durch eine grausame Verfolgung der Christen [11] gefestigt werden, sondern die Bevölkerung sollte auch am heidnischen Kult teilnehmen. Das Leben

---

[1] Ebenda, Sp. 25.

[2] In der Zeit der höchsten Wirtschaftsblüte (Dyggve, S. 3) hat die Zahl der Bevölkerung 60.000 erreicht (Dyggve, S. 4.) Vgl. Pavan, S. 223.

[3] Pavan, S. 224.

[4] Vgl. die Inschriftentexte.

[5] E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I. Wien, 1928, S. 120.

[6] Ebenda, S. 121—122.

[7] Vgl. W. Ensslin, *Valerius* (Diocletianus), PWRE, VII, A, Stuttgart, 1943 (weiter Ensslin), Sp. 2481.

[8] Über den Weissagungsglauben des Kaisers Diokletian vgl. z. B. M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, Bd. II. *Die hellenistische und römische Zeit.* Handbuch d. Altertumswiss. V. 2.2. München, 1950, S. 451. Vor allem dann A. Rehm, *Kaiser Diokletian und das Heiligtum von Didyma*, Philologus, Bd. XCIII (N. F. Bd. XLVII), Leipzig, 1938, S. 74—84.

[9] Z. B. A. Rehm, *a.a.O.*, S. 75—76; Ensslin, Sp. 2479—2481.

[10] Vgl. Ensslin, Sp. 2479.

[11] Vgl. Anm. 4, S. 301.

www.cimec.ro

der Bewohner der Hafenstadt war in bedeutendem Maße vom Meere abhängig [1] und deshalb — wahrscheinlich bereits vor dem Jahre 303 — wurde das Kollegium gegründet, das die Verehrer der Meeresdämonen vereinigte.

Der beste Kenner römischer Kollegien — J. P. Waltzing — widmete in seinem Monumentalwerk dem Kollegium *ministri ad Tritones* nur eine kurze Erwähnung. Er konnte sich selbstverständlich nicht eingehender mit den Umständen befassen, unter denen die Vereinigung in Salona wirkte, und deshalb betrachtete er diese Gemeinschaft als rätselhaft [2]. Ich habe versucht, die Inschriften über die Tätigkeit dieser interessanten Korporation in weitgehenderen Zusammenhängen zu deuten, und hoffe, daß es mir zumindest einigermaßen gelungen ist, ihre Rolle im religiösen Leben Salonas um die Wende des III. Jahrhunderts zu erläutern.

[1] Vgl. oben den Text zu Anm. 2—8, S. 306.

[2] Waltzing, II, S. 353, Nr. 3: « On rencontre encore un *praefectus* chez les énigmatiques *Ministri ad Tritones* de Salone (III, 1967—1968) ... ».

www.cimec.ro

www.cimec.ro

МАКЕДОНИЗМЫ У ЕВРИПИДА

Ч. ПОГИРК

Последние годы своей жизни Еврипид, как известно, провел в столице Македонии, при дворе великого реформатора[1] и покровителя искусств, царя Архелая, прозванного за это греками φιλόμουσος [2].

В литературном отношении этот период жизни великого трагика был плодотворным. Для театров, созданных Архелаем в Пелле и Дионе, Еврипид написал одну из лучших своих пьес, «Ифигения в Авлиде.» Здесь же, под влиянием оргиастического культа Диониса, очень популярного в этой местности, он написал «Вакханки».

В честь своего любезного хозяина Еврипид создал трагедию «Архелай», где, изменив официальную версию легенды о создании македонского государства[3], называет основателя македонской династии именем своего друга, царя Архелая. Эта трагедия к сожалению утеряна, но ее сюжет известен благодаря одной из басень Хигина (219-я).

Пребывание Еврипида в Македонии оставило следы не только в его литературном творчестве, но и в его языке. В поздних его сочинениях встречаются три слова, которые, по указаниям античных лексикографов, являются македонскими.

Одно из этих слов это прилагательное ἁμαλός«мягкий, нежный, молодой». Это слово встречается дважды у Гомера [4]. Несмотря на то, что это слово как нельзя лучше подходит к лирической лексике, оно встречается только у Еврипида [5]. Хотя семья этого слова не исчезла у греков (см. ἁμαλδύνω, μαλακός и т.д.), глоссографы считают его македонским: ἀμαλή· ἡ ἁπαλή· ἡ δὲ λέξις Μακεδόνων стоит в «Etymologicum Magnum». Здесь мы имеем дело, по всей вероятности, с архаизмом, исчезнувшим у греков, но который

---

[1] Фукидид, II, 100.
[2] Элиан, Пестр. ист. II,21.
[3] Геродот, VIII, 137—138.
[4] Илиада, XXII, 310: ἄρν' αμαλήν; Одисс. XX, 14: ἁμαλῇσι σκυλάκεσσι.
[5] Геракл, фрагм. 75.

www.cimec.ro

македоняне, находящиеся в латеральном ареале, сохранили еще с периода греко-македонской лингвистической общности. О литературном влиянии Гомера на македонский язык не может быть и речи [1].

Другое македонское слово у Еврипида, это слово δαίτας «распределяющий пищу на пирах», встречающееся в греческом лишь у Еврипида [2]. У Псевдо-Кирилла мы читаем: δαίτας· μεριστάς. ὡς οἱ Μακεδόνες φασίν. Семья этого слова хорошо засвидетельствована у греков еще со времени Гомера: глаголы δαίω, δαίνυμι, δαιτρεύω, существительные δαῖς, δαίτη, δαιτύς «пир», имя деятеля δαιτρός и отвлеченное образованное от него δαιτροσύνη. Слово δαίτας встречается, однако, в Греции лишь в собственных именах Δαίτας', [3] Δαίτης', [4] Ἰσοδαίτης (эпитет Плутона) [5] и в лаконическом сложном слове κρεωδαίτης, засвидетельствованном поздно, у Плутарха. [6] Речь идет об имени деятеля, образованном при помощи суффикса -της (-τας), которое, также как и -τηρ, обозначает обычного профессионального исполнителя какого-либо действия, в то время как случайный исполнитель выражен образованиями на -τωρ.. Суффикс -τας встречается в целой серии специфически македонских имен, как Ἀμύντας, Βούτας, Κορράτας, Πευκέστας, Φιλώτας. Значение -τας и -τηρ совершенно тождественно [7]. Интересно, однако, то, что в целом ряде случаев македонский предпочитает -τας там, где в греческом имеется -τηρ (-τωρ): мак. Ἀμύντας, но гомеровское собственное имя Ἀμύντωρ и гр. ἀμυντήρ и ἀμύντωρ; мак. ἀόρτης «ранец», но гр. ἀορτήρ «плечевая перевязь»; в нашем случае, мак. δαίτας, но соответственное гр. δαιτρός (как и производное от него δαιτροσύνη) - прилагательные образования, предполагающие слово типа *δαιτήρ или *δαίτωρ. Речь идет опять-таки о термине, восходящем, очевидно, до эпохи греко-македонской общности, но встречающемся в этой форме лишь в македонском, что указывает на древнюю диалектальную разницу между македонским и греческим языками.

Последнее македонское слово, встречаемое у Еврипида, это γυάλας «бокал». Как и в предыдущих случаях, прилагательное γύαλος «выдолбленный, сводчатый» — это древнее греческое слово, употребляемое еще Гомером как эпитет панцыря [8]. Позднее оно обозначает яму, вырытую в земле, пещеру [9] или долину [10]. Гесихий и «Etymologicum Magnum» дают γυάλας· εἶδος ποτηρίου παρὰ Μακεδόσι на основании одного места из трудов македонского историка Марсия, сохранившегося у Афинея, XI, 467 C, где говорится, что это слово обозначало бокал, из которого выпивал, совершив возлияние, македонский царь при посещении своих городов. Еврипид, кото-

[1] Hoffmann, Die Makedonen, Göttingen, 1906, стр. 119—120.
[2] A. Nauck, Tragicorum Graecorum fragmenta², фрагм. 475, 12 (отрывок из «Кретаны»).
[3] Сколии к Пиндару, Нем. VI, 62.
[4] Афиней, IV, 174 a.
[5] Гесихий, под словом.
[6] Плутарх, Лисимах, 23 и Moralia, 644 в.
[7] E. Benveniste, Noms d'agent et noms d'action en indo-européen, Париж, 1948 г., стр. 56.
[8] Гомер, Илиада, V, 99, 189, VII, 122, XIII, 507, 587 и др.
[9] Софокл, Филоктет, 1081: πέτρας γύαλον.
[10] Гимн Аполлону, 396; Гесиод, Теогон. 499; Пиндар, Пиф. VIII, 66, Нем. X, 56; Эсхил, Просит. 550.

www.cimec.ro

рый принимал участие в пирах Архелая, знал, несомненно, как говорится по македонски «бокал».

Очень показательно то, что до отъезда в Македонию Еврипид употреблял это слово также как и его современники в смысле «долины» [1] или «пещеры»[2]. Именно в произведении, написанном в Македонии, в трагедии «Ифигения в Авлиде», появляется это слово в его македонском значении: χρυσέοισιν ἄφυσσε λοιβὰν / ἐν κρατηρῶν γυάλοις (Ифиг. в Авлиде, стих. 1051—1052).

Характерно то, что Еврипид не употребляет македонских слов, совершенно чуждых греческому языку, а лишь вновь вводит в употребление слова, существовавшие когда-то в Греции, но сохранившиеся только в Македонии, либо употребляет македонские формы или значения хорошо знакомых в Греции слов. Так, например, δαίτας — вполне понятная форма для каждого грека, даже если она ему неизвестна. Что касается слова γυάλας, поскольку его значение в Греции было совершенно другим, поэт заботится добавить к слову γυάλοις определение κρατήρων, восстанавливая, таким образом, семантическую эволюцию этого слова в самой Македонии: первоначально оно было, без сомнения, и здесь прилагательным, определяющим существительное женского рода со значением «бокал»; со временем выражение стало привычным, существительное пропускалось, а γύαλα стало существительным.

Употребляя македонские слова, Еврипид опирается на авторитет Гомера или на существование в греческом языке других слов той же семьи. Осторожность Еврипида понятна. Известно, вообще, что поэт пользовался изящным и в то же время простым и правильным аттическим языком [3]. Сам Аристофан, который так часто осуждает Еврипида, считая его на много ниже остальных двух трагиков, хвалит его стиль [4], в то время как Эсхила упрекает в том, что он употребляет тяжеловесные, претенциозные выражения.

Как известно, греческое происхождение македонян оспаривается главным образом из-за скудности и недостоверности существующих данных. «Македонизмы» Еврипида являются доказательством в пользу родства македонян с греками. Македонские слова, встречающиеся у Еврипида, ни в коем случае нельзя считать заимствованными из греческого; это — древние слова, с периода греко-македонской лингвистической общности, имеющие специфическую семантическую, фонетическую и морфологическую эволюцию в каждом языке в отдельности.

К тому же, македонские слова это не единственное свидетельство Еврипида в пользу родства греков и македонян. Представления греческих трагедий в Дионе и в Пелле предполагают наличие публики, понимающей греческий язык, ибо ни при одном другом чужеземном дворе, даже когда цари были греками [5], не давалось греческих представлений. О эллинизации македонян во время Архелая не может быть и речи: непосредственные отношения между

---

[1] Феник. 237.

[2] Гелена, 189: πέτρινα γύαλα.

[3] Аристотель, Риторика, III, 2, 1404 в 25; Дионис Галик. Vet. scr. cens., II, 11; Трактат о возвышенном, 40; Диоген Лаерт. IV, 26.

[4] Χρῶμαι γὰρ αὐτοῦ τοῦ στόματος τῷ στρογγύλῳ Аристофан, фрагм. 397, „ore rotundo", как сказал бы Гораций.

[5] G. N. Hatzidakis, R. Et. Gr., 41 (1928), стр. 402.

www.cimec.ro

македонянами и греками носили до этого времени спорадический характер. Массивное смешение населения произошло лишь во времена Филиппа II и Александра Великого. Многочисленная македонская публика должна была говорить на очень близком к греческому языке, чтобы понимать греческие трагедии. То, что они действительно понимали язык действующих на сцене персонажей, засвидетельствовано у Тертуллиана, где говорится, что на первом представлении трагедии «Эдип» в Македонии, публика, разгоряченная вином, подала грубоватую реплику на жалобы Эдипа[1].

Свидетельство, хотя и скромное, данное Еврипидом в пользу греческого происхождения македонян, является запоздалым признанием заслуг приютившего его Архелая, дань гостеприимству, ξενίας καὶ φιλίας χάριν.

[1] Apologeticum, IX.

www.cimec.ro

SEIRENES

DE

I. I. RUSSU

După îndelungi controverse și confuzii în legătură cu numele și natura Seirenelor în mitologie și literatură, reexaminarea pe un plan comparativ mai larg a problemei redevine posibilă și necesară, acum cînd se cunosc mai bine raporturile culturii și limbii grecești cu neamurile învecinate și cînd au putut fi stabilite cu precizie unele din elementele eterogene, « barbare », intrate în limba și cultura Greciei antice [1].

Ființe demonice, cu calități miraculoase și puteri supranaturale, Seirenes sînt creaturi ale mitologiei antice care apar în două faze: *a)* în epopeea homerică, *b)* în perioada arhaică și clasică-elenistică, cu trăsături diferite, contrastante. În *Odiseia* sînt descrise ca sălășluind într-un ostrov din Marea vestică, între Aea și Scylla: pe mal, într-o livadă înflorită, ele cîntă atît de frumos încît oricine le ascultă e fermecat, se pierde sedus de vraja lor, acasă nu se mai întoarce [2]. La înapoierea-i din iad, trebuind să treacă pe lîngă ostrovul Seirenelor, Odiseu — prevenit și instruit de vrăjitoarea Kirke — evită pericolul și naufragiul prin măsuri pe cît de originale pe atît de ingenioase: astupă cu ceară urechile mateloților, pe care-i pune să-l lege de mîini și de picioare la catargul corăbiei spre a nu se lăsa ademenit de vraja zînelor, al căror glas voia totuși să-l audă.

Episodul lui Odiseu a fost interpretat ca o poveste veche în legătură cu numeroasele dificultăți, pericole și peripeții ale navigației în epoca primitivă, cu furtunile frecvente, naufragiul și moartea care pîndesc pe marinari. După descrierea poetului homeric, Seirenes « stau între grămezi de oseminte, de trupuri moarte, putrede, de oameni » *(Odis.*, XII 45—46); acest element nu poate fi însă interpretat în sensul că ele însile ucideau pe cei vrăjiți și ademeniți, ci că aceștia piereau în chip firesc în urma naufragiului, de foame ori din alte cauze, cum bine remarcau erudiții homeriști alexandrini (de ex. Aristoph. Byzant. în schol. Odis., XII 43;

[1] Cuvinte comune: ἄμβων, βασιλεύς (Langue et littérature, București, IV, 1948, p. 187—189), βάσκανος, βραβεύς etc.; zeități: *Asclepios (Istoria Medicinei.* Studii și cercetări, București, 1957, p. 9—24), *Dionysos, Sabazius, Semele, Silenul* ș.a.; cf. și O. Haas, *Die Lehre von den indogermanischen Substraten in Griechenland*, în Linguistique Balkanique, Sofia, I, 1959, p. 29—56.

[2] *Odiseia*, XII, 44—46; Vergilius, *Aen.*, V, 864—865; Pausan., X, 6, 3.

www.cimec.ro

Eustath.; Suidas ş.a.). Indiferent care ar fi explicarea acelor cadavre şi schelete, apariţia unui asemenea tablou macabru avea un rost moralizant şi didactic, ca avertisment pentru marinari din partea poetului homeric, care dă « sfaturi » practice eroului său Ulise prin intermediul vrăjitoarei Kirke. În ce priveşte numărul, din forma dualului Σειρήνοιιν *(Odis.*, XII 52,167) ar rezulta că ele erau la început d o u ă (fără nume individuale); la fel în Sofocle (frg. 777) şi pe un aryballos arhaic, — faţă de trei ori mai multe (într-o versiune tîrzie erau 16, sau chiar nenumărate). Iniţial, ele erau imaginate ca fiinţe supranaturale antropomorfe, în chip de f e m e i [1] cîntăreţe, nu ca făpturi mixte, corcituri de om şi animale (pasăre, peşte), cum apar în arta plastică de mai tîrziu.

În perioada p o s t h o m e r i c ă, timp de peste un mileniu, literatura, legendele şi arta plastică (vase, teracote, sculpturi) [2] înfăţişează începînd din sec. VII/VI pe Seirenes în ipostaze diverse [3], cu elemente noi, « atribuţii » sporite, în unele relaţii genealogice complicate: sînt femei fermecătoare, ori făpturi hibride cu partea de sus a corpului de femeie, cu coadă de peşte; ori fecioare înaripate cu corp de pasăre şi picioare de raţă, de găină [4] ori de leu; aripi lungi de liliac, cu coadă de peşte asemenea Tritonilor; uneori (în figuraţii arhaice) cu barbă etc. Predomină figura de « femeie-pasăre » din cauză că păsările cîntă, fiind în natură cîntăreţele prin excelenţă, de la care (după unii antici, ca Alcman) ar fi învăţat oamenii cîntecul. În general, Seirenes rămîn mereu fiinţe de frumuseţe şi graţie deosebită, cu glas plăcut şi puteri magice, care adormeau pe trecători, îi fascinau, uneori îi devorau. Fantezia populară şi « erudită », impostura şi superstiţiile combinau mereu adăugînd elemente din cele mai variate şi excentrice, iar figura Seirenelor s-a îmbogăţit considerabil, extinzîndu-se în diferite sfere ale existenţei terestre şi dincolo de mormînt, cîştigînd elemente şi « atribuţii » variate, mai ales negative, stricătoare, macabre. Din numeroasele adaose ale epocii clasice şi elenistice în « personalitatea » lor complexă, sînt de relevat cîteva elemente mai remarcabile: duhuri ale morţii (ca atare: nenumărate), care omoară pe oameni, deci sadice, setoase de sînge şi voluptate [5], sălăşluite (după unii) sau vagabondînd prin morminte, în iad, ori în apropiere, duhuri ale răzbunării (cauzatoare de groază şi coşmaruri), care pot fi « împăcate » şi îmbunate prin jertfe; deci în esenţă, înrudite cu greceştile Keres, Erinyile şi Harpyile; sînt v r ă j i t o a r e, care potrivit cu prevestirile oracolului trebuiau să

[1] Lucru simplu şi evident, relevat încă de antici, de ex. Suidas s.v. Σειρῆνες, γυναῖκάς τινας εὐφώνους γεγενήσθαι μῦθος πρὶν Ἑλληνικός. J. H. Voss la începutul sec. XIX, apoi Welcker, *Griechische Götterlehre*, Göttingen, 1862, III, p. 172 „der Dichter die Sirenen, wie Kirke, Kalypso und die Nymphen überhaupt, nur als menschliche Wesen aufführt".

[2] *Lex. Myth.*, IV, 605—638; RE, III A, 300—305.

[3] Just observa încă Passow, p. 1391 „die folgende Zeit veränderte Zahl, Namen, Wohnsitz und Gestalt derselben".

[4] Femeile *Seirenes* au fost transformate în păsări din diverse cauze şi condiţii « prin voia zeilor », fie « la cerere », « pentru a putea să caute pe Persephona », fie « ca pedeapsă » că... n-au apărat-o de răpire, sau ca o sancţiune din partea Afroditei pentru refuzul lor de a se mărita, rămînînd mereu fete fecioare etc. W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 387, le compara cu « fecioarele lebede » (Schwanenjungfrauen), cf. Welcker, *op. cit.*, p. 162.

[5] „Der wahre Charakter der S. im Volksglauben des 7.—5. Jhs. ergibt sich aus der Betrachtung der S.-Denkmäler dieser Zeit. Da erscheinen sie durchaus als Totengeister, wie die Keren, Erinyen u.ä." Zwicker, in RE, III A, 293; „sie gehören der großen Schar der Schadendämonen an, die vielfach im Märchen fortleben" Nilsson, GGR, I, p. 228 ş.a.; puternicul substrat erotic-afrodisiac (σφόδρα ἐρωτικαί) al Sirenelor rezultă din vraja şi seducţia lor irezistibilă, ca şi din unele reprezentări plastice, ca relieful cu scena erotică *Lex. Myth.*, IV, 615 = Michel, în DA, IV, p. 1355 = Nilsson, *op. cit.*, pl. 50, 5.

www.cimec.ro

se prăpădească sinucigîndu-se atunci cînd vreun trecător le va scăpa nefermecat, nerăpus [1]; în consecință, după eșecul suferit față de Odiseu, cele trei (două?) Seirenes s-ar fi aruncat în mare, prefăcute pe loc în trei stînci (Apollod., Hygin. etc.). Esențială rămîne peste tot trăsătura veche a Seirenelor: ființe grațioase, cîntărețe măiestre prevestitoare ale viitorului, cu un puternic substrat erotic-afrodisiac. Elementele negative, păgubitoare oamenilor apar în structura lor ca niște dezvoltări fanteziste, dar firești în imaginația colectivă a anticilor din « datele » tabloului alegoric trasat inițial de poetul homeric: *1*) puterea fascinantă a cîntecului lor, *2*) seducerea marinarilor și caracterul de zeități perfide [2], *3*) pieirea celor naufragiați, care s-au lăsat ademeniți (: oase înălbite, cadavre; *Odis.*, XII 39—46, 185—187). Caracterul de c î n t ă r e ț e excepționale (ca simboluri și atribute în arta plastică: fluerul, flautul și lira) rezultă și din alte elemente ale basmelor grecești: stimulate de Hera, Seirenes se iau la întrecere cu Muzele susținute de Palas Atena, care însă le-au învins în măiestrie muzicală și ca pedeapsă le-au jumulit de pene spre a-și face din ele coroane ori a-și îmbogăți coafura [3]. Ele s-ar fi luat la întrecere și cu Thamyris și au fost depășite de alt cîntăreț vestit al antichității, legendarul Orfeu, a cărui « biruință » asupra lor printr-un cîntec mai frumos (cîntat pe nava Argo) « a permis » expediției Argonauților lui Iason să treacă prin zona « insulei Seirenelor » fără să fie seduși de cîntecul lor fatal. Puterea fascinantă a acestor « zeități » s-a exprimat înainte de toate prin cîntec, elementul auditiv care este factorul ce impresionează mai adînc și puternic decît orice ființa umană; κηληδόνες le numea Pindar (Pausan., X 5,5), iar după Alcman frg. 10B ἁ Μῶσα κέκλαγ'ἁ λίγεια Σειρήν, Sirena este sinonim cu Musa. În imaginația filozofico-poetică a lui Platon (*Rep.*, X 14), cele 8 Seirenes devin personificări care stau cîte una pe fiecare sferă cerească și cîntă armonia eternă. Simbol al elocinței și muzicii sînt considerate ele de mulți antici: Σειρῆνας ἐπέθηκαν δηλοῦντες τὴν εὐμουσίαν τοῦ ἀνδρός (Vita Isocr., p. XIII 12 etc.) [4].

Spre a se integra în sistemul mito-genealogic grecesc, Seirenes au fost declarate fiice ale pămîntului Gaia, Chthon (devin figuri chtoniene), ori ale zeității marine Phorkys (tată al multor « monștri » ai mitologiei), sau ale lui Acheloos și ale unei muze (Terpsichora ori Melpomene, Calliope etc., de la care au învățat cîntec și înțelepciune), ca atare deveniră un fel de Nimfe, Naiade însoțitoare ale Persephonei în iad etc. (Apollod., Ovid.). În epoca elenistică au primit și nume individuale grecești, confecționate prin speculații filologice de erudiți și mitografi după calitățile ori teritoriile locuite de ele, ca *Thelxiepeia* (« cîntec de vrajă »), *Aglaope*, *Peisinoe*, ori *Parthenope*, *Ligeia*, *Leucothea* etc.; *Himeropa* (« cîntec de dor ») se numea în sec. V î.e.n. una din cele trei Seirenes în scena cu tentativa de « fascinare a lui

[1] Apollod. frg. 7, 18: ἦν δὲ αὐταῖς Σειρῆσι λόγιον τελευτῆσαι νεὼς παρελθούσης. Hygin. *fab.* 125: harum f a t u m fuit tamdiu uiuere, quamdiu earum cantum mortalis audiens nemo praeteructurus esset, 141 etc.

[2] După concepția euemeristică, Seirenes ar fi fost la început « hetere » care seduceau pe marinari; la fel, în imaginația pragmatică a romanilor (Seruius ad Verg. *Aen.*, V, 864; Horat., *Sat.*, II, 3, 14 etc.).

[3] Episodul sancționării prin jumulire a femeilor-păsări Seirenes de către Muze (Paus., IX, 34, 2) a fost pus în legătură de erudiții antici cu numele localității din Creta *Aptera*, explicată prin etimologie populară ca « fără aripi ».

[4] Din cauza glasului lor muzical, Seirenes au rămas ca un simbol al seducției, în literatura și tradițiile evului mediu și ale epocii moderne, ca « zeități ale mării » la popoarele de navigatori din Europa apuseană (RE, III A, 305—308).

www.cimec.ro

Ulise»; asemenea apelative individuale nu au fireşte nici o valoare şi semnificaţie lingvistică pentru explicarea numelui colectiv şi genuin *Seirenes*. Devenite «zeităţi» — de rang inferior [1] — echivalente cu Muzele, Seirenes au avut parte de un cult în sanctuare ori temple, fie ale tuturor (un templu colectiv lîngă Sorrento, Italia), fie individuale (Parthenope, Leucosia; *Lex. Myth.* IV 606—7).

Pentru a determina obîrşia lor, este important a stabili elementele primordiale în structura acestor produse mitologice. General şi esenţial (începînd din *Odiseia*, supra, p. 320), nelipsit în tradiţia antică este faptul că ele erau înzestrate cu frumuseţe şi glas plăcut, înţelepciune [2] şi puteri supranaturale; din vraja frumuseţii şi cîntecului s-a format în imaginaţia grecească trăsătura lor de vrăjitoare care ademeneau pe trecători [3], urmată de transformarea în vampiri şi strigoi, duhuri rele, genii ale morţii şi descompunerii; de altă parte, puterea lor magică şi miraculoasă era interpretată şi utilizată ca protectoare a oamenilor şi a mormintelor (un fel de «îngeri păzitori»): de aici reprezentarea lor frecventă pe morminte, simbol al morţii, ca figuri de bocitoare, care plîng pe mort (ori se îngrijesc de el) şi deplîng tristul destin al tuturor muritorilor; iniţial au avut deci şi un rol apotropaic [4], ca Gorgonele. În perioada clasică şi elenistică, Seirenes sînt, după unii, puteri ale iadului, duşmani ai oamenilor şi sufletelor [5]; după alţii însă: duhuri blînde şi binevoitoare care călăuzesc sufletele morţilor («psychopompos»), «spre cer, la Zeus»; mai tîrziu, ele apar în societatea veselă a petrecerilor, la banchete, iar în sec. III e. n. chiar într-un cor de 16 Seirenes înaripate dansînd şi cîntînd, pe un basorelief. În structura, atribuţiile şi figuraţia lor din epoca posthomerică s-au amestecat şi unele elemente orientale (mai ales în felul reprezentării figurate), ceea ce a făcut pe unii să le considere ca aduse din Egipt, Fenicia etc. (cf. infra, p. 325), deşi numele şi esenţa lor cu siguranţă nu sînt «orientale», semite, ci indo-europene. S-a relevat că în arta plastică arhaică, Sirena avea un rol pur decorativ, fiind înfăţişată după model artistic adus din Orient. Iniţial, Sirenele nu aparţin în sfera mitologiei, fiind însă adecvate spre a reprezenta figuri demonice, mai ales în simbolismul funerar, în legătură cu natura «sufletului» imaginat ca ceva zburător (pasăre, fluture). Pentru a reprezenta plastic pe Seirenes din *Odiseia*, a fost adoptat motivul pasăre-om-liliac, ca tip gata făcut care s-a perpetuat în diverse variante pînă la dispariţia lor din credinţele şi viaţa societăţii antice [6].

---

[1] „Die niederen göttlichen Wesen", Nilsson, GGR, I, p. 228.

[2] De ex. Crusius, în Philologus, L, 1891, p. 104 „... der zauberische Gesang der Sirenen und ihre Weisheit ...".

[3] Crusius, *loc. cit.*, p. 100 „... die Sirenen selbst sind vermutlich nichts als ein idealisierender Typus dieser Art von Zauberinnen, gleich der Kirke ... Hesiod scheint diesen jedenfalls wichtigen und ursprünglichen Zug schärfer hervorgehoben zu haben als der ionische Poet, wenn er ... sogar die Winde von den Sirenen bezaubern ließ...".

[4] Crusius, *loc. cit.*, p. 101 „die merkwürdige, weit verbreitete Sitte, die Sirenen auf Grabmälern und Seelgeräten anzubringen. Sie hatten hier ursprünglich wohl apotropäische Bedeutung, wie die *bubones* an der Hoftür; sie sollten das Grab von ihresgleichen, von den βάσκανοι, den Leichenräubern und Seelenbannern schützen und schirmen".

[5] În sincretismul iudaic-elenistic, Seirenes sînt stafii ale deşertului şi ruinelor, monştri sadici şi duşmănoşi, uneori în chip de struţ *(Septuaginta, Iesaias*, 13, 21 etc.); în mitologia creştină ele sînt bocitoare care plîng pentru păcate la «judecata de apoi», iar alteori sînt simbol al plăcerilor, desfătărilor şi păcatelor pămînteşti, ori al ereziilor etc.

[6] În bună parte valabilă este imaginea rezumativă schiţată despre Seirenes de Nilsson, GGR, I, p. 228.

www.cimec.ro

Dar la început, Seirenes nu erau pur şi simplu nişte păsări cîntătoare ori « păsări-suflet » (Seelenvogel), personificări ale sufletului « care zboară », cum le-au prezentat unilateral şi exagerat unii eruditi la începutul sec. al XX-lea [1]; ele au devenit « păsări » (corect: « femei-păsări ») în mitologia şi superstiţiile greceşti în cursul unui proces de metamorfoză (infra, p. 329), căci iniţial — cum s-a spus — ele erau făpturi antropomorfe, avînd o substanţă care se conturează limpede din analiza aspectelor variate şi acţiunilor multiple ce li se atribuiau. În structura lor se disting două laturi importante, din două mari etape ale « existenţei » lor: *a)* una pozitivă, bună: frumuseţea încîntătoare, graţia, cîntecul, deşteptăciunea, vraja; *b)* vrăjitoria, sadismul, răutatea bestială, moartea (strigoi, duhuri ale morţii şi iadului). E un bizar amalgam de calităţi, funcţii şi atribuţii contrastante — de o parte graţia seducătoare, frumuseţea şi inteligenţa, de alta năprasnica moarte; un fel de « dualism » în care ar părea să lipsească o punte de legătură organică [2]. Din simpla constatare şi alăturare a celor două categorii de concepte nu rezultă elementul primordial, esenţial, care să explice şi justifice obîrşia acestor fiinţe demonice; asemenea clarificare şi soluţia justă o poate da numai cercetarea comparativă în cadrul limbilor indo-europene a trăsăturilor şi a numelui propriu Seirenes, care evident în esenţa semantică primară nu putea conţine două concepte antitetice: « bine » şi « rău », ori « frumos » şi « urît », « viaţă » şi « moarte » etc., ci fie una, fie alta din asemenea realităţi materiale şi morale. Cert e că, la fel ca alte produse mitologice, Seirenes nu erau simple stafii, scornituri ale imaginaţiei halucinante a unor exaltaţi, ci simbolizau o realitate umană şi socială, avînd un conţinut de limbă şi viaţă; ele au avut odată un sens concret, pozitiv. Încă din antichitate şi în sec. al XIX-lea, Seirenes au fost considerate de mulţi ca demoni, personificări ale unor fenomene şi elemente naturale (valuri, furtuna, vuetul mării, fulgere etc.), ca o formă de poezie a naturii, « vraja mării »; ori ca elemente meteorologice (seninul cerului ş.a.) [3];

[1] De ex. Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst*, Leipzig, 1902 (non uidi) şi *Lex. Myth.*, IV, împreună cu aşa-numita « şcoală arheologică »; Michel, DA, IV, p. 1352 « on semble s'accorder pour rattacher les Sirènes au groupe nombreux des Harpyes, des Erinyes, des Lamies etc. et pour voir en elles des esprits des morts, simples variations du type fondamental de l'âme ailée etc. »; Zwicker (care afirmă că în Atica « erfolgt im 5. und 4. Jh. ihre weitere, wichtige Ausbildung: sie werden immer anthropomorpher, bekommen Arme, musizieren sehr oft und erhalten weibliche Brüste » (RE, III A, 303) — adică un proces de metamorfoză tocmai invers decît s-a produs în realitate); Wilamowitz, *Der Glaube der Hellenen*, Berlin, 1931, I, p. 269: „göttliche Vogelwesen, die das κηλεῖν in Gutem und Bösem verstehn"; Nilsson, GGR, I, p. 228 „der Menschenvogel". Combătut de Marót, Acta Ethnographica, VII, 1958, p. 20—23 şi passim; p. 22: „Weicker's attempted theory gives no satisfactory solution either to the question of the Siren's essential character or to the problem of the evolution of the concept of these beings ...".

[2] Just relevau unii dilema filologilor în faţa echivocului provocat de dublul semantism al Seirenelor; de ex. Baumeister, *Denkmäler des klass. Alterlums*, III (München, Leipzig, 1888), p. 1642: „die ursprüngliche Bedeutung dieser Fabelwesen ist wegen der Doppelbeziehung, in welcher sie einmal in der bekannten Dichtung von Odysseus, dann aber im athenischen Volksglauben erscheinen, schwer zu ergründen".

[3] După interpretările mecaniciste ale « meteorosofiştilor »; de ex. încă din antichitate se admitea că « adevărul în povestea Seirenelor e că în unele locuri înguste ale mării curentul producea sunete puternice — pe care ascultîndu-le navigatorii se lasă duşi şi seduşi, se prăpădesc », Suidas; Tzetzes, *Chil.* I, 341; „der wolkenlose Südhimmel des Mittelmeeres mit seinen erschlaffenden Wirkungen auf den Körper — die blaue Tiefe der Fluten (etc.), verbunden mit den Gefahren der klippenvollen Ufer wurden in der Phantasie eben so viele Reizungen einer schönen wunderbaren Meerfrau ...", Scheiffele, p. 1216; Gerhard, p. 545 şi 566; Preller, p. 614; Schwenck, p. 332 „... Töne des an irgend einer Stelle einer Insel pfeifenden Windes";

www.cimec.ro

de aceea au fost grupate cu « zeităţile mării ; fetele mării » [1]. Dar « caracterul marin » se explică prin faptul că ele au fost cunoscute mai întîi de navigatorii greci, în călătoriile lor prin Marea Egee ori Tireniană (infra, p. 329). Analiza elementelor documentare în ansamblu arată că Seirenes simbolizau şi personificau nu duhuri rele ori păsări-suflete, « daemon meridianus » (Crusius, Solmsen ş.a.) sau fenomene ale naturii, ci nişte concepte cu caracter pozitiv e s t e t i c e-umane, psihice şi fizice: g r a ţ i a, f r u m u s e ţ e a, m u z i c a l i t a t e a, vraja şi erotismul [2]; ceea ce rezultă cu prisosinţă din episodul lui Ulise şi din felul cum au « evoluat » şi se reflectă aceşti demoni în conştiinţa socială şi imaginaţia populară a Greciei antice, fiind în deplină concordanţă cu tîlcuirea etimologică a numelui lor colectiv.

Forma numelui în literatura greacă (cf. RE III A, 288) este în varianta principală şi cea mai veche, aproape neschimbată: Σειρήν, plur. Σειρῆνες *(Odis.*, XII 39 Σειρῆνας, 42 Σειρήνων, 44 Σειρῆνες, 158, 198, XXIII 326; dual Σειρήνοιιν, XII 52, 167), care se menţine în toată literatura clasică şi alexandrină, la poeţi, mitografi, prozatori, în inscripţii; rară e varianta Σιρήν, reprezentînd o reducere a diftongului la *i* (ca în Σειληνός — Σιληνός, Χείρων — Χίρων etc.) [3]; în limba latină e preluat sub forma *Siren*, *Sirena*, plur. *Sirenae* (Horat., Vergil., Seneca, Ovid., Suet. ş.a.). Varianta de bază, deci etimologică este *Seiren-*, reprezentînd în acelaşi timp tema cuvîntului de formă indo-europeană; ea trebuie avută în vedere la stabilirea etimologiei şi interpretarea semnificaţiei primare mitologice şi sociale, lingvistice şi cultural-istorice a figurilor numite Seirenes; n-ar fi imposibil însă ca radicalul să fi avut vocalismul *-i-* sau *-e- (Sir-en-* ori *Ser-en-)*; cf. varianta Σηρηνίδες (Alcman).

Încercările de etimologie antice şi moderne [4] nu au explicat (cum s-a spus) geneza numelui, deci n-au adus vreun serviciu necontribuind prin nimic la elucidarea esenţei semantice şi a obîrşiei lingvistice-etnice a acestor fiinţe demonice ale mitologiei greceşti; dimpotrivă, mai ales « etimologiile» ce figurează încă în enciclopedii (*Lex. Myth.*, RE) au contribuit în mare măsură la încurcarea lucrurilor, la starea de confuzie ce persistă de la început în cercetarea filologică şi comparatistică. Tentativele de etimologie ale anticilor, bazîndu-se de obicei pe apropieri de cuvinte cu asemănări fortuite şi aproximative, superficiale, prin adăugiri ori suprimări arbitrare de « litere » (ca şi cînd limbajul social s-ar fi dezvoltat şi transformat mecanic, asemeni unui joc de cuvinte şi litere, pe hîrtie), nu puteau să explice corect nici un nume propriu « obscur », ale cărui elemente alcătuitoare nu aveau corespondenţi de la început limpezi în lexicul comun al limbii vorbite. « Filologii » greci derivau prompt şi simplu pe σειρήν din ... verbul εἴρω prin adăugarea

---

Crusius, p. 103; O. Gilbert, *Griechische Götterlehre*, Leipzig, 1898, p. 129 „... die Sirenen durch ihren Gesang, durch ihr Wohnen im Westen, durch ihre Flügel und sonst in engste Beziehung zum Sturmwinde und zu den mit demselben verbundenen Wolken gebracht...» etc.

[1] „Der See Töchter sind die Sirenen", Welcker, *op. cit.*, p. 164 ş.a.

[2] Just observa, după alţii „Seirenes, Name mythischer Jungfrauen, die durch bezaubernden Gesang Menschen ins Verderben lockten. Dunklen Ursprungs", L. Meyer, *Handbuch der griech. Etymologie*, Leipzig, IV, 1902, p. 49.

[3] Invers, P. Kretschmer, *Wiener Studien*, 1900, p. 178—180 (citat de Michel, DA, IV, p. 1353) considera că Σιρῆνες ar fi forma veritabilă, cea cu *-ei-* fiind din epoca elenistică, sub influenţa grafiei Χείρων pentru Χίρων.

[4] Majoritatea acestor încercări sînt înşirate şi analizate în *Lex. Myth.* IV, 603; RE, III A, 289—290; Marót, *op. cit.*, p. 24.

www.cimec.ro

« pleonastică a unui *s-* »[1]. Soluțiile erudiților moderni se împart în două grupe principale: *a)* pentru origine elenică, *b)* pentru origine externă, fie orientală-semită, fie tracică. Dintre formulele g r e c e ș t i[2] sînt de menționat: derivarea din verbul σύρω, συρίζω « a fluiera; pfeifen », *Seirenes* fiind personificarea « furtunii care vuiește » (cf. p. 323, n. 3); din σειρᾶν « λάμπειν, a lumina, a scăpăra » etc.; din σειρά « coardă, cablu » (Passow, Doederlein), Sirena ar fi cea « care leagă, încătușează; Fesslerin, Umstrickerin » (admis de Zwicker, RE III A, 289), eventual ca « fascinantele; die Verstrickenden, unwiderstehlich Anziehenden » (Passow); ori « cele care sugrumă; Bestrickende, Würgerinnen » (admis de Weicker, *Lex. Myth.* IV 603); de la i.-e. **sver-* « a suna; tönen » (Benfey, *Wurzellexikon*, I 461), ori **sreu-* « a curge », gr. ῥέω, ὁρμή, v. ind. *sravas*, ca atare *Seirenes* ar fi cele « care grăbesc; die Eilenden (Todesgöttinen) » (Bertsch). Cea mai artificioasă și forțată e formula lui Solmsen: pornind de la interpretarea « ființe fantastice, ucigătoare, fantome » înrudite cu Harpyile, de caracter chtonian, el preferă legătura cu σειρός « arzător; glühen brennend (von der Hitze des Sommers), Sonne, Hundsstern, Stern überhaupt », *Seirenes* ar fi « die in der Sonnenglut, Mittagsglut ihr Wesen treibt, die Mittagsfrau; die Personifikation des Mittagszaubers », daemon meridianus; « cea care-și manifestă puterea în ardoarea soarelui la ora prînzului »[3], — exemplu tipic pentru lipsa de conținut real și legătură organică în tentativele de tîlcuire a cuvintelor și numelor proprii ale unei limbi cu mijloace lexicale și fonetice de alt tip lingvistic, prin procedee generate de dogmatismul filologic. S-a spus demult în chip categoric că numele Σειρην- nu e cuvînt grecesc, inexplicabil din limba greacă[4].

Unii au considerat mitul Sirenelor ca provenit din niște legende ale marinarilor fenicieni, iar tentativa de tîlcuire a numelui și făpturii lor din s e m i t ă a plecat de la existența unui radical *sir-* « cîntec », care ar fi tipic pentru aceste mari « cîntărețe și vrăjitoare; femmes qui lient par leurs enchantements »[5]; dar cîntecul e numai un atribut al lor, un « mijloc de seducție » destul de important și totuși insuficient spre a justifica esența lor și etimologia semitică, bazată pe asemănare întîmplătoare și înșelătoare; ceea ce i-a adus foarte puține adeziuni[6]. În afară de

---

[1] *Etymol. Magn.*, p. 710, 19 Σ. παρὰ τὸ λέγω εἰρήν καὶ πλεονασμῷ τοῦ σ σειρήν, *Etymol. Gud.*, 497, 58. Herodian, II, 579, 13. Este un naiv calambur filologic, rebus de cuvinte și litere care ar echivala de ex. cu derivarea verbului romînesc *sar* din *ar* prin adăugarea « unui *s-* pleonastic », ori a lui *car* prin « *c-* pleonastic ».

[2] Cf. de ex. Pape-Benseler, *Wörterbuch der griech. Eigennamen*, ed. III (1870), II, p. 1359.

[3] F. Solmsen, *Beiträge zur griech. Wortforschung*, I. Strassburg, 1909, p. 126—127; ciudățenie filologică citată cu un discret semn de întrebare, la Boisacq, *Dict. étymol. de la langue grecque* (1916), p. 857.

[4] De ex. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1902, II, p. 334: « depuis longtemps on a fait remarquer avec justesse que nulle étymologie grecque ne peut nous expliquer le nom des Sirènes, Σειρῆνες »; Marót, *op. cit.*, p. 24: "all attempts to derive the word from some common Greek etymon are a limine untenable", p. 26 „no etymologization from the Greek mother language yields satisfactory results".

[5] J. H. Voss, *Antisymb.*, I, p. 279 (citat de Passow, p. 1392); H. Lewy, *Jahrbücher für Philol.*, 1892, p. 181; *Die semit. Fremdwörter im Griechischen*, 1895, p. 205 *Sīr-chēn;* Bérard, p. 335 *sir-en* „chant de fascination"; P. D. Ch. Hennings, *Homers Odyssee*, Berlin, 1903, p. 381—382 etc.

[6] Marót, *op. cit.*, p. 26—30 acceptă explicarea semită-feniciană, căci „may be regarded as justified and acceptable" (la fenicieni, evrei, arabi, sumerieni etc.), cu toate că « regret-

www.cimec.ro

aserțiunile despre obîrșia orientală-semită ori « mediteraneană »[1], cîteva bănuieli ori sugestii timide s-au formulat pentru caracterul n e g r e c e s c al numelui și figurilor *Seirenes*, indicînd proveniența lor din altă sferă lingvistică. Două ipoteze exprimate pînă acum duc spre nord, la adevărata « patrie » a acestor demoni ai mitologiei elenice: origine « t r a c o- tyreniană » preconiza Gerhard[2], iar Lagerkranz a încercat în acest sens o etimologie interpretînd cuvîntul ca un element traco-frigian, înrudit cu gr. Κήρ, *Keres* (avînd în vedere asemănarea parțială a celor două serii de ființe demonice): gr. Κήρ din i.-e. **k'er-* « a ucide, a strica, a sparge »[3]. Asemenea radical ar putea să aibă un corespondent traco-frigian **ser-*, *seir-*, de unde să derive tema *S(e)iren-*, ceea ce ne-a părut odată verosimil[4]; dar nepotrivirea semantică — Sirenele nu erau dintru-nceput « zeități ori demoni ai distrugerii și morții » (atribute secundare), dimpotrivă: simbol al vieții, bucuriei, grației — și derivarea cu *-n-* arată că ipoteza nu e justificată; neverosimilă, legătura trebuie abandonată. Intuiția lui Gerhard rămîne în orice caz valabilă; ea se verifică prin asemănarea frapantă a numelui Σειρῆνες cu Afrodita în Macedonia[5]: Ζειρήνη· Ἀφροδίτα ἐν Μακεδονίᾳ Hesych., la care au mai fost alăturate niște nume geografice din Tracia: Ζειρηνία, oraș, Ζηρυνθος, Ζηρυνθιον speluncă (Steph. Byz.; Nicand. Schol.; Liv. XXXVIII 41, 4; Ovid.), cunoscute mai ales în legătură cu cultul Hecatei și al lui Apollo: dar atare prețioasă analogie nu a fost înțeleasă și exploatată integral în mod just de către eruditi, care ori s-au limitat la simpla semnalare a analogiilor, ori le interpretau mereu de pe poziții « greco-centrice », adică inversînd termenii problemei. Astfel, Usener, observînd că rădăcina este aceeași σείριος, σείρ etc., « brennen, glänzen » cu ξηρός, ξηραίνω ș.a. (deci revine la falsa explicare a lui Solmsen), ajunge la concluzia greșită că atributul *Zerynthios* nu poate fi separat de această rădăcină, dovedind că aceste culte se grupau în jurul zeităților luminii[6]; ceea ce este o ficțiune în primul rînd din punct de vedere al foneticii și etimologiei trace care a fost invocată. Blumenthal recunoaște identitatea *Seirenes-Zeirene*, întrezărind just că macedoneanul *Zeirene* stă în deplină concordanță cu esența semantică a figurilor demonice numite de greci *Seirenes*[7];

---

table as it is, I do not regard myself competent to decide this question » (p. 27). Asemenea « regret » melancolic este însă cu totul inutil, căci o scornitură filologică de acest fel (semit. *sir-en-* > gr. Σειρην-) nu poate fi salvată nici de « competența » vreunui semitolog consacrat.

[1] P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 167 « le nom des Sirènes σειρήν sert également chez Aristote à désigner une abeille sauvage et provient du vieux vocabulaire méditerranéen (M. Cohen, BSL, XXIX, 1929, p. 132) ».

[2] Gerhard, *Griechische Mythologie*, Berlin, 1854, I, p. 566: „Götterwesen thrakisch-tyrrenischen Ursprungs"; p. 412 „mit den Sirenen steht Aphrodite als verlockende Todesgöttin und durch den Namen *Zerynthia* in Verbindung".

[3] O. Lagerkranz, *Sirene*, în Eranos, XVII, 1917, p. 101 și urm. citat dar neadmis de Nilsson, p. 228 „das Wort als thrakisch-phrygisches Lehnwort ausspricht und mit Κήρ zusammenstellt, was sehr unsicher ist".

[4] I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, București, 1959, p. 77.

[5] Welcker, *op. cit.*, p. 164: „das Anziehende und Bezaubernde bedeuten die Sirenen, wenn Aphrodite einmal *Zeirene* genannt wird...".

[6] Hermann Usener, *Kleine Schriften*, IV, Arbeiten zur Religionsgeschichte, Leipzig, 1913, p. 74—75: „das Attribut *Zerynthios* kann von jener Wurzel nicht getrennt werden und beweist also, daß jene Kulte sich um Lichtgottheiten drehten".

[7] Albr. Blumenthal, *Indogermanische Forschungen*, XLIX 1931, p. 180 „jetzt braucht man auch nicht mehr zu scheuen, Ζειρήνη zu den griechischen Σειρῆνες in Beziehung zu setzen; ... liegt offenbar das gleiche Wort vor, wenn auch die genaue makedonische Form sich nicht mehr ermitteln läßt. Daß diesen Dämonen (bei Homer sind es zwei, Odyss., XII 52)

www.cimec.ro

aici s-a oprit observația și cercetarea lui, care însă nu explică de loc raportul real al celor două zeități și mai ales originea greceștilor Seirenes, perfect explicabile din toate punctele de vedere prin corespondentul traco-macedonean.

Etimologia reală a unui nume propriu (ca și a oricărui cuvînt) se suprapune cu esența lui semantică, cele două noțiuni se condiționează și determină reciproc; ceea ce este esențial pentru studiul materialului onomastic în general. Asemenea realitate e cu atît mai importantă în exegeza numelor obscure de zeități și a conceptelor religioase antice care au trecut prin numeroase și complexe metamorfoze în evoluția și migrațiile de la o populație la alta, în curs de secole și milenii. Cercetarea comparativă a numelui *Seirenes* trebuie începută din sectorul traco-macedonean. Mai întîi e necesar a face o separare netă între *Zeirene* « Afrodita » și toponimicele citate din Tracia *Zeirene*, *Zerynthos*, *Zerynthia* « Hecate », « Apollo », care au la bază altă rădăcină decît numele Afroditei și al Sirenelor, stînd adică foarte probabil (cum releva Tomaschek) în legătură cu terenul, cu vreo grotă sau accident geografic, nu cu un element moral-religios, avînd sufixul toponimic *-nt(h)-*; ca localități cu sanctuare celebre ale Hecatei și ale lui Apollo, *Zerynth-* au intrat în istoria religiei din Tracia. Numele « Afroditei în Macedonia » *Zeirene* e cuvînt de structură indo-europeană, dintr-un idiom de tip satem, fie că e propriu macedonenilor, fie că este tracic, traco-frigian, cum s-a admis demult [1], dîndu-se și etimologia justă, evidentă din rad. i.-e. **g'her-* « a cere, a rîvni, a dori, a iubi » [2], v. ind. *háryati* « a fi agreabil, a dori », gr. χαίρω « a se bucura » χάρις « grație externă; bucurie, plăcere; recunoștință » etc., osc *herest*, *heriest* « uolet », *Herentateis* « Veneris », pelign. *Herentas* etc., ahd. *ger:n* « begehren », *girig*, ags. *gerag* « gierig », v. isl. *gjarn*, ags. *georn*, ahd. *gern* « begierig, eifrig nach etwas » ș.a. [3]. Este o rădăcină tocmai potrivită spre a forma numele unei zeități cu calitățile și atribuțiile Afroditei (Venus), osc Volupia *Herentat* [4]. Apartenența aici a *Seirenelor*, identice cu *Zeirene*, fiind evidentă, este inutilă orice argumentare în plus; deosebirea de consoană inițială se explică ușor prin pierderea sonorității lui *Z-* în cursul procesului de împrumutare a cuvîntului în limba greacă (posibil și sub influența vreunei etimologii populare), exact ca în alt caz cu etimologie clară, identic din toate punctele de vedere: *Semele* (Σεμέλη) zeița traco-frigiană și grecească, mama lui Dionysos și personificarea pămîntului; derivarea ei din *Zemel-*, cu traco-geticul *Zamolxis*, frigian *zemelen*, slav *zemlja* etc., i.-e. **g'hemel-* « pămînt » a fost recunoscută de la sfîrșitul sec. al XIX-lea [5]. Numele traco-macedonean *Zeirene*, cel grec *Seirene*

---

eine aphrodisische Kraft der Anlockung gehörte zeigt noch die Beschreibung der Kirke deutlich genug... Die makedonische Ausgleichung Ζειρήνη = Ἀφροδίτη ist also mit dem Wesen dieser Dämonen durchaus im Einklange".

[1] W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II/1, p. 45 (Sitz. ber. Akad. Wien, 130, 1894) „*Zeirene*, Aphrodite bei den Makedonen; ursprünglich wohl ein brigischer Name; irgendwo in Thrake gab es einen Ort Ζειρηνία Theopomp (Steph. Byz.)"; D. Detschew, *Die thrak. Sprachreste*, Wien, 1957, p. 180.

[2] Tomaschek, *loc. cit.* „in der Grundform *Zeiren-* werden wir, wie in der oskischen Volupia Herentat-, die Wz. *g'her-* „begehren", χαίρω etc. erkennen dürfen; auch hier erscheint der thrakisch-phrygische Anlaut *z-*".

[3] A. Walde-J. Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, Berlin, I (1930), p. 600—601 = J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Bern-München, I (1946—1959), p. 440—441.

[4] *Herentatis* = lat. Venus (Aphrodita), Wissowa, *Lex. Myth.* I (1890), 2298.

[5] De Paul Kretschmer; cf. Anuarul Institutului de studii clasice, Cluj, V (1949), p. 88—89. Pierderea sonorității *z* > *s* se constată și în alte resturi ale limbii trace (nume

www.cimec.ro

şi italic *Heren-t-* (cf. eventual numele personal italic *Herennius*, înrudit), precum şi unele cuvinte germanice citate derivă dintr-o bază i.-e. **g'her-en-*, *g'her-ieno-*, ca expresie plastică a «graţiei şi frumuseţii, voluptăţii şi delectărilor», fie estetice-morale, fie erotice-sensuale, afrodisiace, hedoniste. În această conexiune, esenţa semantică primară a *Sirene*lor se conturează mai precis şi pregnant: personificări ale graţiei şi frumuseţii, ale farmecului şi vrajei erotice, potrivit cu semnificaţia primordială rezultînd din analiza elementelor variate ale «personalităţii» complexe a acestor figuri demonice în literatura şi arta plastică antică; ele nu se deosebesc prea mult de rudele greceşti neaoşe, cu etimologie identificată demult (Charites), de corespondentele etimologice depline traco-macedonean *Zeirene*, osc *Heren-t-*.

Seirenes este un element lexical indo-european, ce nu e de obîrşie greacă, nu poate fi justificat prin criteriile fonetice elenice, fiind tocmai contrar acestora. Fonetismul caracteristic prin asibilarea oclusivei palatale (*g'h* > *z*, devenit în gr. *S-*) în numele lor arată cu precizie că e vorba de un idiom i.-e. de tip satem, de la nord sau nord-est, ori -vest de sfera lingvistică şi culturală elenică, anume traco-frigiana[1] ori ilir o-mesapica[2]. Pentru prima alternativă ar pleda faptul că în Macedonia există echivalentul deplin: *Zeirene*, de caracter tracic (satem) recunoscut, ca şi rad. i.-e. **g'her-* în nume proprii de persoane trace[3]. Adevărat că prima apariţie a Sirenelor în literatura elenică e din vest, în Marea Tireniană, lîngă Scylla ori în alt punct, unde le plasa şi poetul-teolog Hesiod, ca şi anterior Homer *(Odis.)*, ţinînd seama de nevoia povestirii sale şi de ordinea topografică a peregrinărilor lui Ulise după «întoarcerea din iad»[4]; dacă acest indiciu are un temei ori semnificaţie topografică pentru direcţia din care au pătruns şi au fost cunoscute ele de greci, adică pentru populaţiile care le-au «creat» şi transmis, ar rezulta că Seirenes puteau să aparţină cercului cultural-lingvistic iliro-mesapic (cf. nume mesapice cu elementul *Zar-* posibil de la aceeaşi răd. i.-e.); dar nu trebuie pierdut din vedere faptul de ordin general că influenţa culturală ilirică asupra Greciei antice a fost mult mai modestă şi tîrzie decît cea traco-frigiană. De altă parte, Seirenes din *Odiseia* apar într-o zonă de colonizare a grecilor din Chalcis-Eubeia[5], ori a celor din Samos[6], — ceea ce ar însemna că în vest ele puteau uşor să fie aduse din bazinul Mării Egee, adică dintr-o regiune de puternică influenţă traco-frigiană asupra culturii şi limbii elenice. O cercetare comparativă mai atentă şi insistentă va preciza în viitor de la care din cele două grupuri etno-

---

proprii), din epoca mai tîrzie: *Auluzenus (Auluzanus)* scris *Aulusenus*, *Mucazenus* > *Mucasenus* ş.a., unde este evident caracterul etimologic al lui *z* din *g'* (oclusivă palatală asibilată în limba satem), i.-e. **g'enos* (cf. *Limba tr.-dac.*, p. 96).

[1] I. I. Russu, *Limba tr.-dac.*, p. 93—100.

[2] I. I. Russu, *Studii illirice*, III, Poziţia lingvistică a illirilor, în Cercetări de lingvistică, Cluj, III, 1958 [1959], p. 99—103 = Revue de linguistique, Bucureşti, VI, 1961, p. 87—91.

[3] *Zeres*, *Zerula*, *Zerazenis*, *Brincazeris*, *Dreizuzeris* etc.; cf. *Limba tr.-dac.*, p. 81.

[4] Cf. RE, III A, 291. „Arhipelagul Seirenelor", Σειρηνοῦσσαι s-ar fi aflat pe coasta de vest a Italiei, în golful Salerno (azi ostroavele stîncoase Licosa, S. Pietro şi La Galetta); cf. Bérard, *op. cit.*, p. 336—342; ori Capreae, ori la Etna, Messina, la Peloron (în Sicilia), Anthemusa etc.; Philipp, *Sirenianus mons* (petrae), RE, III A, 308.

[5] Cum a relevat Gruppe, *Griechische Mythologie*, München, 1906, p. 344; cf. *Lex. Myth.*, IV, 607.

[6] P. Friedländer, *Herakles. Sagengeschichtliche Untersuchungen*, Berlin, 1907, p. 85—86, 89—92.

www.cimec.ro

lingvistice de tip satem indo-european (traca sau ilira) a venit numele şi personificarea « Seirenes » (zînc-muze cîntăreţe, « Graţiile-Charites » barbare), element s t r ă i n în limba şi religia greacă, în care a fost asimilat şi integrat de timpuriu, dezvoltat apoi în forme din cele mai complexe şi variate. Se pare că grecii le-au cunoscut mai întîi în perioada « eroică », a explorărilor maritime şi a expansiunii coloniale în bazinul Egeii şi Mediteranei (de aici caracterul de « zeităţi marine »), după « campania troiană », prin contactul direct, schimburi comerciale şi culturale cu populaţiile « barbare » de pe ţărmurile acestor mări. De la asemenea populaţii de limbă indo-europeană au intrat Seirenes în literatura şi mitologia greacă, probabil sub forma unei legende populare, ridicată la rangul de « episod istoric » în naraţiunea epică plină de extravagant şi neverosimil a Odiseii homerice (supra, p. 319). În acelaşi timp vor fi intrat şi s-au încetăţenit în limba şi viaţa socială elenică alte elemente evident eterogene (p. 319, nota 1), pe care le semnala şi prevedea clar cu cîteva decenii în urmă un eminent comparatist belgian [1], şi care vor fi elucidate în cursul cercetărilor viitoare. Seirenes constituie o pildă din cele mai pregnante şi semnificative despre receptivitatea şi marea putere de asimilare a societăţii şi culturii greceşti, care a integrat multe elemente eterogene ale « barbarilor » indo-europeni ce nu mai pot fi identificate decît prin mijloace comparative şi etimologia indo-europeană a numelui lor.

Cunoscute ca figuri străine, « barbare », de duhuri şi demoni ce au intrat de timpuriu în ciclul basmelor şi mitologiei religioase a Greciei homerice, unde s-au « naturalizat » devenind chiar nişte « zeităţi » minore, Seirenes au parcurs pe teren elenic o evoluţie parţial divergentă faţă de esenţa semantică primară, indicată, şi de tîlcuirea numelui lor indo-european. Pe lîngă calităţile genuine: graţie, frumuseţe şi voce seducătoare, deşteptăciune şi vrajă afrodisiacă, — li s-au atribuit (în parte ca rezultat decurgînd chiar din asemenea trăsături selecte) puteri vrăjitoreşti, cruzime, sete de sînge. Evoluţia şi deplasările conţinutului mitologic « îmbogăţit » se poate explica uşor pentru nişte figuri produse ale imaginaţiei populare, ca noţiuni de import în Grecia, a căror obîrşie şi nume nu erau greceşti; ca atare, puteau şi era firesc ca, parţial, ele să apară chiar de la început pentru greci ca fiinţe viclene, seducătoare şi ducătoare la pieire, cum fuseseră pentru numeroşi nefericiţi navigatori naufragiaţi (:oase şi trupuri în descompunere pe « ostrovul Seirenelor ») şi erau să fie pentru Ulise şi Iason cu bravii lor mateloţi, dacă n-ar fi intervenit ingenioasa şiretenie grecească şi puterea ocrotitoare a zeilor. Împrumutîndu-le de la vecinii barbari, grecii nu aveau o imagine clar conturată asupra esenţei Seirenelor, ceea ce rezultă din faptul că nu le-au asimilat cu echivalentele naţionale indigene *(Charites;* ori cu Muzele, cu care le aduc chiar în concurenţă şi conflict, supra, p. 321), ci mai mult cu demonii şi duhurile rele, stricătoare, ucigătoare, cu vampirii şi strigoii: Keres, Harpyile etc. Cum s-a arătat, Sirenele au « primit » multe trăsături şi apucături rele care nu se justifică decît puţin şi parţial prin semantismul genuin: frumuseţea şi graţia seducătoare, glasul minunat şi ademenitor. Evoluţia din făpturi cu calităţi de acest fel la atribuţii şi acţiuni păgubitoare, duşmănoase

[1] Boisacq, *op. cit.*, introd. p. VIII « les Grecs ont charrié avec eux un grand nombre de mots empruntés aux populations qu'ils ont traversées ou absorbées ou dont ils ont subi l'action eux-mêmes; les mots « égéen » ou « méditerranéen » sont commodes pour caractériser ces vocables, sans qu'il faille s'exténuer à leur trouver un étymon que l'avenir rendra peut-être ridicule ».

www.cimec.ro

oamenilor (cum sînt cunoscute în Grecia clasică şi elenistică) este o metamorfoză şi o denaturare lentă a unui concept social-religios, estetic şi etic al populaţiilor « barbare » de la marginea de nord a cercului de cultură şi limbă al Greciei mediteraneene.

În viaţa socială şi în existenţa cotidiană, în literatura poetică, mitologia şi arta plastică ale lumii elenice, motivul mitologic al fascinantelor Seirenes — personificări sau zeităţi ale frumuseţii şi graţiei afrodisiace în cercul de limbă şi cultură traco-frigian ori iliric — a făcut o carieră glorioasă şi de lungă durată, cunoscînd o popularitate puţin comună chiar între divinităţile şi eroii indigeni ai grecilor, printre care ele au suferit şi o importantă deformare sub unele aspecte, o îmbogăţire şi « înrăutăţire » a conţinutului lor etic şi social. Prin aducerea şi reintegrarea lor în cercul firesc al familiei de figuri înrudite sau identice: *Zeirene*-Afrodita, *Herentat*-Venus şi *Charites* elenice, greco-barbarele *Seirenes* îşi recapătă integral vraja şi graţia genuină pe care le-au alterat legendele şi evoluţia lor în cadrul colectivităţii greceşti şi al mitologiei din perioada clasică şi elenistică.

СИРЕНЫ

РЕЗЮМЕ

Автор снова ставит вопрос о природе и о этнолингвистическом происхождении сирен, образов, играющих важную роль в мифологии, суевериях, литературе и изобразительном искусстве эллинского мира. Сирены были человекоподобными или животноподобными символами красоты, грации, музыки, которые позднее превратились в соблазнительные образы чародеек, демонов искушения и смерти. Они описаны и изображены в пластике в виде прелестных женщин или гибридных существ (женщины-рыбы или женщины-птицы и т.д.). Первоначально они обозначали красоту, прекрасный голос, премудрость, в то время как их отрицательные качества являются позднейшими, приписанными греками божествам, заимствованным от варваров.

Форма их наименования Σειρῆνες. Предложенные до сих пор этимологии (греческие или семитские) — неудовлетворительны. В действительности речь идет об индоевропейском имени, но не греческом. Лишь сопоставление с фракийско-македонским именем Афродиты Ζειρήνη (сделанное Э. Герхардом) действительно, имея в виду полное сохранение обоих имен: фрак. *Zeirene* дало греч. Σειρήν, с оглушением звонкого *Z* (как в фрак. *Zemel-*> греч. Σεμέλη). Корень этих слов индоевр. **g'her-* «просить, желать, любить», такой же, как в греч. χάρις, χαίρω. и т.д., оск *heriest*, *Herentateis* и т.д. *Seiren* — это индоевропейское слово типа satem, весьма вероятно фрако-фригийское, заимствованное у фракийцев, проживавших в бассейне Эгейского моря, вместе с соответствующими мифологическими образами в «героический» (гомеровский) период во время греческих морских и колониальных экспедиций.

www.cimec.ro

SEIRENES

RÉSUMÉ

L'auteur reprend la discussion du problème de la nature et de l'origine ethnolinguistique des Sirènes, figures importantes, à aspect varié, dans la mythologie, les superstitions, la littérature et l'art plastique du monde hellénique. *Seirenes* étaient des symboles anthropomorphes ou thériomorphes de la beauté, de la grâce et de la musique qui devinrent plus tard des figures séduisantes, des sorcières, démons de la tentation et de la mort. Elles étaient décrites ou figurées plastiquement comme des femmes séduisantes ou comme des créatures hybrides (femmes poissons ou oiseaux etc.). Leur signification première était la beauté, la belle voix, la sagesse; leurs traits négatifs furent attribués ultérieurement par les Grecs à ces divinités empruntées aux barbares.

La forme de leur nom c'est Σειρῆν, — ες. Les étymologies proposées jusqu'à présent (grecques ou sémitiques) ne présentent aucune valeur, le mot est en réalité indo-européen, mais pas du tout grec. Le seul rapprochement valable c'est le nom thraco-macédonien d'Aphrodite Ζειρήνη (suggéré par E. Gerhard), en raison de la parfaite correspondance des deux mots, thr. *Zeirene* > gr. Σειρήν (avec la perte de la sonorité de Z comme dans *Zemel-* > gr. Σεμέλη). Leur racine c'est l'i.e. **g'her-* « prier, désirer, aimer », tout comme dans le gr. χάρις χαίρω, etc., osc. *heriest*, *Herentateis* etc. *Seiren-* est un mot indo-européen du type satem, fort probablement thraco-phrygien, emprunté au Thraces du bassin de la Mer Egée en même temps que les figures mythologiques correspondantes, à l'âge « héroïque » (homérique), au cours des explorations maritimes et coloniales des Grecs.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

SEMANTISMUL TERMENULUI *DOMINA*

DE

L. STOIANOVICI

Potrivit influenței pe care o exercită societatea în continua ei transformare asupra tuturor fenomenelor sociale, limba ca mijloc de comunicare directă între oameni suferă la rîndul ei modificări lente, oglindind noile aspecte ale societății în evoluție. Dintre elementele lingvistice, vocabularul fiind partea cea mai mult influențată de aceste schimbări putem stabili — cum este îndeobște cunoscut — unele paralelisme interesante între semantismul cuvintelor care exprimă mai ales funcțiuni sociale și transformările petrecute în rîndurile societății respective. O asemenea corelație ne-am propus să urmărim și noi în cuprinsul contribuției de față, observînd raportul ce există între evoluția condiției sociale a femeii romane și diversele accepțiuni ale termenului *domina*, care apare în primele texte latine cu semnificația binecunoscută de stăpînă a casei și a sclavilor familiali, în calitate de soție a lui *dominus*, stăpînul absolut al familiei și al proprietății private — cuvîntul *domina*, ca și corelativul său *dominus* exprimînd noțiuni specifice orînduirii sclavagiste în ascensiune, caracterizată prin acumularea inegală a bogățiilor și diferențierea socială mereu crescîndă între patricieni și plebei, stăpîni și sclavi.

Existența acestui termen întrebuințat pentru desemnarea soției lui *dominus* este atestată întîia oară în literatura latină cunoscută astăzi, abia către sfîrșitul sec. al III-lea, într-un text din *Cistellaria* (v. 773), unde sclava Alisca este întrebată de Fanostrata: « Sed quid [est] nomen tuae dominae »?

Raporturi similare de la soția lui *dominus* la sclavii casnici exprimă, prin același cuvînt, Terențiu, în *Heautontimorumenos* (v. 297—298), unde se poate citi observația: « magnum hoc quoque signumst dominam esse extra noxiam cum eius tam neclegunturinternuntii ».

Desemnînd pe stăpîna casei și a sclavilor ca soție a lui *dominus*, femininul *domina* era deci sinonim cu *matrona* sau *mater familias*. Același sens îl întîlnim și într-un text din tratatul lui *Cato*, *De agricultura* (143,1) unde, vorbind despre sacrificiile prin care cei vechi considerau că pot atrage bunăvoința zeilor, autorul textului citat face sclavului familial recomandația de a nu săvîrși vreun sacrificiu, nici de a se împărtăși din carnea jertfită, fără încuviințarea stăpînului sau a stăpînei: « rem diuinam ni faciat neue mandet qui pro ea faciat, iniussu domini aut dominae».

www.cimec.ro

Locul termenului *domina*, aşezat în această frază extrasă dintr-o operă agrară cu caracter didactic, imediat după corespondentul său masculin indică poziţia secundară pe care o avea *mater familias* raportată la aceea a soţului, în perioada arhaică a republicii, cînd singur *pater familias*, prevăzut cu autoritatea intitulată *patria potestas* îşi exercita, în virtutea acestei autorităţi, dreptul de stăpîn suprem al membrilor familiei, al casei şi al proprietăţii funciare. Cum o atestă paragrafele deja citate şi, pe lîngă ele unele texte epigrafice din perioada arhaică a republicii, apelativul *domina* era acordat femeii romane în această perioadă, desigur numai în virtutea calităţii de soţie a lui *dominus*, traducînd în vocabular sentimentul firesc al supunerii respectuoase de care se va fi bucurat *matrona* republicană în cadrul vieţii de familie, din partea sclavilor şi a copiilor, mai ales minori.

Interesant de remarcat din acest punct de vedere este totodată faptul că, deşi în relaţiile strict familiale soţia lui *dominus* era desemnată cu acelaşi titlu ca şi soţul şi stăpînul ei de drept, sub raportul social însă, poziţia ei fiind cu totul subordonată, prin căsătoria « cum manu », soţului, de a cărui voinţă depindea împreună cu tot restul familiei, *matrona* era exclusă de la orice fel de activitate care ar fi depăşit cadrul restrîns al vieţii casnice, ceea ce constituia firește o profundă umilire pentru demnitatea ei umană şi o nedreptate reală. Apelativul *domina* care reprezenta numai un titlu onorific, lipsit de conţinutul social corespunzător, era — credem — acordat femeii căsătorite de membrii familiei, probabil şi ca un fel de compensare pentru starea ei de inferioritate socială.

În cele cîteva texte literare menţionate, cuvîntul nostru figurează pentru a desemna, cum am mai semnalat, numai femei căsătorite — apelativul feminin fiind condiţionat de existenţa lui *dominus* — fapt pe care-l confirmă şi inscripţiile din această perioadă (cf. G. Lugli, *Dominus*, Roma, 1931. Estratto dal Dizionario Epigrafico di Antiquita Romane. Vol. II, p. 1941—1957). Numărul restrîns al acestor inscripţii ca şi al textelor literare reliefează în mod pregnant evidenţa faptului că numai calitatea de soţie a lui *dominus* îi conferea femeii romane, în perioada arhaică a republicii, dreptul de a fi numită *domina*. Căci este vădit că raritatea textelor care conţin acest cuvînt se datoreşte în mare parte şi condiţiei sociale de inferioritate a femeii romane din perioada timpurie a republicii, cînd întrebuinţarea lui, justificată numai de starea civilă a femeii, făcea abstracţie de realitatea socială, atribuindu-i matroanei, lipsită din punct de vedere juridic de dreptul de posesiune, un apelativ care exprima noţiunea de stăpînire absolută — *pater familias* (*dominus* din punct de vedere juridic) împrumutîndu-i soţiei numai titlul, nu şi drepturile sale.

Este însă de la sine înţeles că, în raporturile ei cu sclavii casnici, soţia lui *dominus* va fi fost opusă în mod curent acestora prin femininul *domina* încă de la începutul constituirii societăţii romane împărţite în clase, fără ca pentru aceasta cuvîntul nostru să-şi fi aşteptat mai întîi consemnarea atît de sporadică în inscripţii sau în textele scriitorilor latini din sec. III—II î. e. n., texte care reprezintă mărturii mult prea tardive şi rare pentru cunoaşterea expresiei raporturilor privind viaţa strict familială a romanilor, ceea ce se poate constata chiar din exemplele citate: Cato îl foloseşte o singură dată şi atunci pentru a se adresa sclavului familial, dîndu-i anumite recomandaţii privitoare la cultul privat, iar Plaut şi Terenţiu consemnează acest cuvînt în opera lor numai de cîteva ori, şi anume pentru a exprima raporturi de la soţia lui *dominus* la sclavii casnici, opunînd termenul *domina* termenului *ancilla*. Căci dacă sclavii şi copiii minori, a căror viaţă sau moarte

www.cimec.ro

depindeau de voința stăpînului sau a tatălui, nu se puteau adresa soției acestuia decît cu un termen corespunzător, deși numai onorific, în schimb proprietarii de sclavi, egali între ei din punct de vedere juridic, foloseau de obicei pentru desemnarea femeii căsătorite nu apelativul *domina*, ci cuvintele curente: *uxor*, *mulier*, *matrona*, *mater familias*.

Ca o consecință însă a transformărilor economice și sociale din ultimele două secole ale republicii, cînd noile condiții de existență au generat noi concepții de viață, femeia, departe de a rămîne în afara preocupărilor generale, s-a bucurat dimpotrivă de un deosebit interes din partea autorităților statului, interes tradus în fapt prin instituirea căsătoriei « sine manu » paralelă cu acordarea unor drepturi legale, de posesiune și de moștenire, datorită cărora *matrona* avea să dobîndească atunci pentru întîia dată în istoria societății sclavagiste romane mult dorita independență, limitată într-o oarecare măsură sub aspectul relațiilor familiale, dar cu urmări totuși remarcabile pentru ea din punct de vedere social și juridic. Iar titlul onorific de odinioară, *domina*, condiționat « sine qua non » de calitatea de soție a lui *dominus*, devenit inutil după emanciparea ei, avea să primească de acum înainte un conținut real, asemenea corelativului său masculin.

Cu acest sens de *stăpînă a sclavilor* care intrau în componența proprietății personale a femeii emancipate, cuvîntul *domina* figurează în numeroase texte ale vremii. Apariția lui tot mai frecventă în operele scriitorilor din perioada clasică a literaturii latine, cum și în inscripții și texte juridice din aceeași vreme, întăresc afirmația făcută mai înainte cu privire la corespondența dintre realitatea socială și conținutul cuvîntului — această corespondență determinînd și frecvența lui sporită în documentele scrise, mai ales literare, din epoca respectivă. Așa se și face de altminteri că T. Liviu și Cicero în ultimii ani ai republicii, Tacit, Seneca, Petroniu în timpul imperiului folosesc curent termenul *domina* spre a desemna pe proprietara de sclavi.

În Istoria romană de pildă (39.10.5) T. Livius opune pe stăpînă, sclavei personale care o însoțea în templu: « ancillam... dominae comitem id sacrarium intrasse ».

Tot așa în discursul pentru Cluențiu (§ 64), Cicero întrebuințează același cuvînt pentru a marca opoziția cu sclavul propriu: « puer... rem omnem dominae indicauit », ca și M. C. Rufus care, în epistula 57 adresată marelui orator roman scria: « intellegebat non communi condicione seruitutis uti, sed familiarius... cum domina uiuere seruos ».

Și Tacit în Annale (14.60) o numește tot *domina* pe Octavia după repudierea ei de Neron, atunci cînd povestește episodul cu sclavele chemate să depună falsă mărturie pentru presupusa vinovăție a stăpînei lor.

Numeroase texte semnificative din același punct de vedere se pot citi și în *Satiriconul* lui *Petroniu* sau în *Controversele* lui *Seneca*.

Aceste exemple, cum și altele numeroase pe care nu le-am mai citat din pricina analogiei de sens, conțin deci termenul *domina* întrebuințat de scriitorii latini pentru a desemna femeia romană, în calitate însă nu de soție a lui *dominus*, ci de stăpînă a sclavilor proprii. Cu tot caracterul ei exploatator, legiuirea care acordase femeii romane drepturi de posesiune și moștenire îi deschidea acesteia un orizont în calea emancipării ei, îngust la început firește, dar care cu timpul avea să se lărgească tot mai mult, reprezentînd unul din elementele cele mai pozitive ale dezvoltării relațiilor sociale din orînduirea sclavagistă a Romei antice.

www.cimec.ro

Pentru mentalitatea aristocratică a vremii însă, conservatoare încă în ultimii ani ai republicii şi oglindită de asemenea în multe din scrierile contemporane, această emancipare constituia cauza fundamentală a decăderii moravurilor; de fapt şi istoriografia modernă în genere, făcîndu-se ecoul acestor scrieri, condamna într-o oarecare măsură emanciparea femeii, atribuindu-i tot ei aceea decădere care în ultimii ani ai republicii şi mai ales în timpul imperiului devenise atît de precară, încît a necesitat repetate reglementări juridice deşi, în realitate, adevărata cauză a destrămării familiei o constituia, cum se ştie astăzi, nu recunoaşterea şi acordarea drepturilor de posesiune femeii romane, ci concentrarea pe de o parte a bogăţiilor în rîndurile marilor proprietari şi luxul fără măsură din viaţa lor, accentuat în urma războaielor de cucerire întreprinse de păturile dominante în acest scop, paralelă pe de altă parte, cu pauperizarea sporită a păturilor inferioare de oameni liberi, determinată de aceeaşi acumulare inegală a avuţiilor.

Desconsideraţia manifestată de aristocraţia conservatoare a vremii pentru această emancipare o oglindeşte în primul rînd admiraţia ei exagerată faţă de *matrona* republicană a cărei amintire idilică, transpusă de *Catul* în *Epitalamul Iuliei şi al lui Manlius*, apare vădit opusă aspectului peiorativ al sentimentelor nefavorabile, trezite în conştiinţa cititorului prin parodierea noii situaţii sociale a femeii, devenită *domina* şi din punct de vedere juridic, după instituirea căsătoriei « sine manu ».

Ca un ecou al acestei desconsideraţii, unii poeţi lirici, exponenţi ai ideologiei conservatoare a păturilor dominante de care erau legaţi prin obîrşie sau prin obligaţiile ce le impunea calitatea de ocrotiţi ai unor stăpîni de sclavi mai bogaţi decît ei, parodiau emanciparea femeii, fie prin diminuarea importanţei sau exagerarea urmărilor ei — cum făcea de pildă *Ovidiu* în nenumărate elegii din *Amores*, cînd îşi confesa propriile-i sentimente sclavului personal al prietenei sale, sau *Marţial* care, în Epigrame (7.64.1), se referă, cu sarcasmul ce-l caracteriza, la libertul ridicat prin darurile fostei lui stăpîne pe treapta cavalerilor — fie prin inversarea rolurilor celor doi soţi — lui *dominus*, stăpînul absolut de odinioară al familiei, luîndu-i acum locul soţia, transformată, ca urmare a emancipării, într-un adevărat despot oriental.

Întrebuinţînd cuvîntul *domina* cu această ultimă semnificaţie Iuvenal, în *Satire* (VI, 30) exclamă, cuprins de uimire: « Certe, sanus eras ; uxorem Postume ducis ! Dic qua Tisiphone, quibus exagitare colubris? Ferre potes dominam, saluis tot restibus, ullam. . . »? Din versurile imediat următoare se vede însă că termenul *domina* desemna de fapt, pe soţia proaspăt căsătorită.

Distanţa vădită care separă pe « despotul » lui Iuvenal de evocarea idilică a lui Catul întăreşte cele ce afirmam cu privire la admiraţia exagerată a aristocraţiei conservatoare pentru clasica *matrona*, opusă prin contrast femeii emancipate, a cărei independenţă socială — deşi numai relativă — era totuşi considerată ca pricina fundamentală a decăderii moravurilor din perioada sfîrşitului republicii şi mai ales a imperiului.

În limitele exemplelor citate,termenul *domina* păstrează, cu toate oscilaţiile mai mult sau mai puţin distincte ale semantismului său, sensul politic, iniţial, rezultat din analogia cu corelativul *dominus*, exprimînd relaţii care nu au ajuns să corespundă realităţii sociale decît numai după ce femeea, dependentă la început de *dominus*, devenise cu timpul ea însăşi proprietară de sclavi, independentă juridiceşte de soţul ei, *pater familias*, şi prevăzută totodată cu unele drepturi de posesiune şi de moştenire.

www.cimec.ro

Aceste oscilații de sens apar aproape imperceptibile, nuanțate, cum s-a putut observa din exemplele citate, numai de contextul care le conturează: existența lor este totuși incontestabilă, deși nu se poate vorbi încă, după aceste exemple, de o alunecare semantică propriu-zisă.

Există însă o seamă de poeți elegiaci și satirici care dau acestui apelativ o întrebuințare cu totul diferită de cea precedentă; în versurile lor, *domina* nu mai desemnează nici pe stăpîna casei în calitate de soție a lui *dominus*, nici pe proprietara de sclavi juridicește emancipată, acordîndu-se numai femeii iubite—stăpînei inimii — într-un elan de adorație respectuoasă și devotament total.

Atrași de farmecul inteligenței cultivate și al frumuseții suveranei lor sentimentale, aceștia, fără nici o șovăială, primeau unica servitute voluntară care-i înlănțuia atît de puternic, încît nu mai puteau părăsi locuința « stăpînei ». Horațiu de pildă în *Ode* (II 8, 17) exclamă, adresîndu-se unei femei frumoase: « Adde quod pubes tibi crescit omnis /, seruitus crescit noua nec priores / impiae tectum *dominae* relinquunt / saepe minati », iar Marțial face un semnificativ joc de cuvinte într-o epigramă din cartea 7-a, vorbind despre bătrînul *dominus* care, după ce o vînduse pe Telethusa ca sclavă, a cumpărat-o apoi ca *stăpînă*: « Telethusam uendidit ancillam, nunc redimit *dominam* ». La Tibul și Ovidiu, asemenea exemple sînt nenumărate.

Cu același sens cuvîntul apare și în unele versuri ale lui Catul, mai rar însă, și acuzînd o mai accentuată nuanță de respect ceea ce constituie un argument mai mult în sprijinul ipotezei noastre după care, la începutul folosirii lui figurate, termenul *domina* nu va fi avut nicidecum acea semnificație peiorativă pe care a primit-o după ce devenise, în vocabularul galant al epocii, o simplă formulă convențională; căci prin repetarea lui din ce în ce mai frecventă cu acest sens figurat, cuvîntul avea să se transforme foarte repede într-o expresie tipică, convențională, folosită mai ales de aristocrația galantă a vremii.

Nu este desigur greu de presupus procesul alunecării semantice a termenului *domina*, a cărui semnificație ulterioară, figurată, va fi derivat de la înțelesul inițial prin analogia raporturilor sentimentale cu relațiile sociale. Spre deosebire însă de acestea, noile raporturi nu se întemeiau pe inegalitate, ci priveau persoane de aceeași condiție socială și egale din punct de vedere al unor anumite drepturi juridice.

Cauza fundamentală care a contribuit — credem — la această alunecare de sens a termenului *domina* ar fi chiar faptul că, deși la început cuvîntul a avut un conținut politic, exprimînd noțiunea de stăpînire absolută, care presupunea existența inerentă a unor relații sociale date, el fusese totuși acordat femeii într-o vreme cînd aceasta era lipsită din punct de vedere juridic de orice drept de posesiune care i-ar fi putut conferi calitatea reală de *stăpînă*, proprietară de sclavi.

Acordat inițial numai femeii căsătorite cu un proprietar de sclavi, apelativul *domina* nu era decît corespondentul feminin al lui *dominus* — așa cum în românește cuvîntul *preoteasă*, de pildă, este numai corespondentul feminin al cuvîntului *preot* — fapt care avea să determine în mod inevitabil transformarea cuvîntului lipsit de conținut real într-un simplu titlu onorific, acordat pentru compensarea inferiorității sociale a *matroanei* din timpurile arhaice. Lipsa inițială a corespondenței dintre conținut și realitatea socială justifică într-o mare măsură faptul că, după emanciparea femeii romane, termenul *domina* a fost întrebuințat cu sensul figurat de « stăpînă a inimii » pentru a desemna femei din toate categoriile sociale. Iar mai tîrziu, bucurîndu-se de unele drepturi de posesiune și devenind ea însăși o independentă

www.cimec.ro

proprietară de sclavi, desemnată prin aces tapelativ feminin, egal din punct de vedere al conținutului cu masculinul corespunzător, femeia romană nu mai putea fi desigur, impresionată de un titlu care i se acorda cu o frecvență mereu sporită. Cîtă vreme, prin noutatea semnificației lui sentimentale, cuvîntul *domina* va fi produs însă un efect sensibil mărit, cu atît mai mult cu cît nu orice proprietară de sclavi putea fi *domina* în acest sens, după cum la rîndul lor, oricare dintre sclave putea deveni stăpîna de fapt a stăpînului ei de drept.

Este semnificativă, sub acest raport, lipsa alunecării semantice la termenul masculin *dominus*, al cărui conținut, incomparabil mai bogat decît al corelativului său feminin, nu a depășit relațiile sociale decît cu extrem de rare excepții, tocmai probabil datorită corespondenței dintre conținut și realitățile sociale.

În schimb alunecarea semantică observată la termenul *domina*, departe de a fi izolată, se poate urmări în mod analog și la alte cuvinte care exprimau inițial relații sociale, dar care cu vremea, au transpus aceste relații și pe tărîm sentimental; ne referim de pildă, la: *regnum* și *seruitium*. Semantismul termenului *domina* nu este de altminteri decît un exemplu între numeroasele cuvinte care, deși inițial exprimau numai funcțiuni sociale, au fost totuși lipsite de un conținut real, pretîndu-se din această pricină mult mai ușor decît alte cuvinte cu semnificație politică, la vădite și interesante alunecări semantice.

СЕМАНТИКА ТЕРМИНА *DOMINA*

РЕЗЮМЕ

Термин *domina*, обозначавший вначале только жену рабовладельца, являлся женской формой, соответствующий мужскому *dominus*, что привело неизбежно к превращению слова, лишенного реального содержания, в простое почетное звание, присвоенное римской матроне в качестве компенсации ее низшего социального положения в архаическую эпоху. После эмансипации римской женщины термин *domina* употреблялся в переносном смысле — « повелительница сердца», касаясь женщин всех социальных категорий. Это переносное значение вызвано начальным отсутствием соответствия между значением слова и определяемой им социальной действительностью, аналогией между сентиментальными и социальными отношениями. В отличие от последних, новые отношения не были основаны на неравенстве, а касались лиц, равных с точки зрения определенных политических прав.

LE SÉMANTISME DU LAT. *DOMINA*

RÉSUMÉ

Le terme *domina*, employé au commencement exclusivement pour désigner la femme d'un propriétaire d'esclaves, n'était que le correspondant féminin de *dominus*, ce qui devait déterminer inévitablement la transformation de ce mot, privé d'un

www.cimec.ro

contenu réel, en simple titre honorifique donné pour compenser l'infériorité sociale de la matrone à l'époque archaïque. Après l'émancipation de la femme romaine, le terme *domina* fut employé au sens figuré de «maîtresse du cœur», en désignant des femmes de toutes les catégories sociales. Ce changement sémantique a pour cause le manque initial de correspondance entre le sens du mot et la réalité sociale étant déterminé par l'analogie des rapports sentimentaux avec les rapports sociaux. Mais, en contraste avec ces derniers, les nouveaux rapports n'étaient pas basés sur l'inégalité, mais regardaient des personnes égales en ce qui concerne certains droits politiques.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ECOURI LITERARE CLASICE ÎN CULTURA JURIDICĂ A ŢĂRII ROMÎNEŞTI LA SFÎRŞITUL SECOLULUI AL XVIII-LEA

DE

VALENTIN AL. GEORGESCU

Ca material pentru studiul comparativ al motivelor literare şi pentru cunoaşterea rolului culturii antice în dezvoltarea noastră culturală, mi se pare interesant să semnalez trei referinţe literare clasice într-un domeniu neaşteptat, acela al vechiului drept romînesc.

I. *Un motiv horaţian.* Ms. gr. nr. 1195 al Academiei R.P.R. conţine versiunea din 1777 a Manualului de legi (Νομικὸν πρόχειρον) al lui Mihail Fotino (Fotinopulos) [1], a cărui carte a IV-a cuprinde «Obiceiurile locale ale Principatului Ungro-Vlahiei şi unele legi împărăteşti, care obiceiuri sînt în vigoare ca legi, din cauza vechimii».

În titlul VI al acestei cărţi, § 7 prevede că cel îndreptăţit să răscumpere un ţigan vîndut unui străin de cercul protimitarilor are 30 de zile, socotite de cînd a aflat de vînzare, pentru a jura că nu ştiuse de vînzare în momentul săvîrşirii ei. Dispoziţia se încheia cu următoarea explicaţie a scurtului termen, acordat în acest scop:

«...de vreme ce cele de sine mişcătoare fiind muritoare, nu sînt cuprinse în legile protimisisului [2], adică să rămînă nevîndute multă vreme, afară de aceea că sînt — cum s-a spus — supuse morţii, care vine fără termen şi pe neaşteptate» [3].

---

[1] Pentru amănunte, a se vedea nota noastră din Studii, nr. 6/1961 şi studiul din S.M.I.M., V, 1962. Versiunea din 1777 reprezintă tipul III al Manualului, mult diferit de cele două anterioare (1765 şi 1766; acesta din urmă editat de Pan. I. Zepos, la Atena, 1959, după ms. gr. 1697 al Arhivelor Statului din Iaşi).

[2] Protimisisul bizantin, familiar lui Fotino, se aplica numai la imobile, nu şi la ţigani — «lucruri» de sine mişcătoare — ca în dreptul romînesc obişnuelnic de care Fotino se ocupa în c. a IV-a. De aceea, considerînd aplicarea protimisisului la ţigani, ca ceva excepţional, autorul Manualului justifica termenul de 30 de zile prin ceea ce această formă avea neobişnuit faţă de «legea protimisisului», adică faţă de figura originară şi fundamentală a instituţiei.

[3] Am dat traducerea lui C. A. Spulber. *Basiliques et Coutume romaine*, în Bull. de la Sect. hist., Acad. Rom., XXVI, 1, 1945, p. 135, care se referă la textul din «Suplimentul» juridic din *Istoria Ţării Romîneşti* publicată de Fraţii Tunusli. Pentru identitatea acestui text cu acela al lui Fotino, necunoscută de Spulber, vezi studiul citat în nota 1. Ambele texte vor apărea în «Adunarea izvoarelor vechiului drept romînesc nescris» a Institutului de Istorie al Academiei R. P. R. (trad. Vasile Grecu şi Gh. Cronţ).

www.cimec.ro

Manualul lui Fotino fiind folosit la redactarea *Pravilniceștii Condici* a lui Al. Ipsilante (1780), dispoziția la care ne referim a trecut în cap. XXXVI § 9 al *Condicei*, unde pasajul în discuție este astfel redat: « de vreme că cele din sineș mișcătoare, muritoare fiind, nu să coprinde întru prelungirea pravililor de protimisis, adică spre a rămînea nevîndute în multă vreme, fiindcă după cum s-au zis, sînt supuse morții, care moarte făr de soroc și făr de veste vine »[1].

Mihail Fotino [2], mare paharnic și marele grămătic al lui Ștefan Racoviță (1764—1765), « consul al filozofilor », adică rector al înaltei școale grecești din Constantinopol, avea o vastă cultură juridică și literară. În tradiția retorică a tehnicii legislative bizantine și a concepției didactice despre norma de drept feudal, el n-a putut, redactînd această dispoziție a *obiceiului pămîntului*, să nu asocieze, de ideea de moarte din textul juridic propriu-zis, o reminiscență literară, pe care nici un legiuitor modern nu s-ar gîndi s-o introducă într-un text de lege. În memoria lui Fotino, motivul putea să fi rămas din lectura unui autor elin sau bizantin. Știm însă că avea în biblioteca lăsată moștenire fiului său, discursurile lui Cicero [3]. În perioada de care ne ocupăm, intelectualitatea fanariotă din principate apare cîștigată unei crescînde valorificări a clasicismului de limbă latină, ceea ce se va oglindi în curînd prin locul important pe care limba latină îl deține în organizarea școlilor, introdusă de Al. Ipsilanti în 1776 [4]. Motivul *morții care se apropie fără termen și pe neașteptate*, horațian prin excelență, poate fi, la Fotino, rezultatul unui contact direct cu opera lui Horațiu, după cum poate reprezenta numai circulația unei teme devenită bun comun ale unei culturi clasicizante.

II. Cu doi ani înainte de data copierii Manualului de legi citat, apar în Țara Romînească o serie de importante hrisoave ale lui Al. Ipsilante. În condițiile înnoitoare create prin pacea de la Kuciuk-Kainargi, într-un moment cînd descompunerea relațiilor feudale se accentua — acest domnitor pășea astfel la realizarea unei politici legislative, care culminează prin publicarea, la 1780, a *Pravilniceștii Condici*.

Acestor hrisoave — de care se ocupă Atanase Comnen Ipsilante, Dionisie Fotino și alți istorici ai activului reformator — le acordă o atenție deosebită fostul mare ban Mihail Cantacuzino [5] (mort în Rusia, unde se stabilește în primăvara anului 1776) în Cronica sa grecească, păstrată în două copii la Acad. R.P.R. (ms. gr. 916, copiat la 30.1.1776, și nr. 917), care, împreună cu un supliment juridic și alte materiale ce nu se află în aceste manuscrise, va deveni celebra Ἱστορία τῆς Βλαχίας πολιτικὴ καὶ γεωγραφικὴ etc., editată la Viena în 1806 de Frații Tunusli (trad. de G. Sion în romînește, 1863).

În această Istorie [6], găsim reprodus hrisovul din dec. 1775 al lui Al. Ipsilanti, prin care se confirmă alte hrisoave de reformă din același an și în care citim urmă-

[1] Vezi *Pravilniceasca Condică*, ediție critică, Ed. Acad. R.P.R., 1957, p. 148. În *Supliment* și în *Ms. gr.* 1195, textul grecesc este identic cu cel din *Pravilniceasca Condică*.

[2] Vezi N. Iorga, *Istoria lit. rom. în veacul al XVIII-lea*, II, 1901, p. 444—445 și Introducerea lui P. I. Zepos la recenta ediție (Atena, 1959) a Manualului de legi al lui M. Fotino, și studiile acolo citate.

[3] Vezi N. Iorga, *Pedagogia unui jurisconsult fanariot din București la 1780*, în An. Acad. Rom., M.S.I., S. III, t. XII, 1932, p. 219—224.

[4] Vezi mai jos.

[5] Vezi N. Iorga, *Ist. lit. rom. în veacul al XVIII*, II, p. 117—131, și III, 1, ed. 2, 1933, p. 122—136; C. A. Spulber, *op. cit.*, p. 5—9.

[6] *Istoria Țării Romînești*, 1863, p. 120—122.

www.cimec.ro

toarele fraze: « luînd învățătură de la înțeleptul roman (Euniciu) carele a zis: « se învinge orișice prin voință și prin stăruință »... ; « luînd aminte noi și la artele libere (liberale, n.ns.), și văzînd cît de mare lipsă este de acestea aice, și judecînd domnia noastră cît de folositoare trebuie să fie ele pentru cultura țării și a locuitorilor, încît unul din învățați a zis că: « artele libere răspîndindu-se, îndulcesc viața unui popor și nu-l lasă a se sălbătici » (Ovidiu) ».

Citatul din Ovidiu este o parafrază a unui distih din cartea a II-a a Ponticelor, unde figurează într-o epistulă (a IX-a), pe care C. H. Weise, de pildă, în ediția Tauchnitz, vol. III, 1878, o socotește opera unui imitator, ca și epistolele 3—6 și 8—9 ale aceleeași cărți:

Adde, quod ingenuas didicisse fideliter artes
emollit mores, nec sinit esse feros. (v. 47—8).

Motivul este, în orice caz, profund ovidian și se regăsește în alte trei locuri, în opera poetului:

Artibus ingenuis, quarum tibi maxima cura est,
pectora mollescunt asperitasque fugit. (*Ex Ponto*, I, VI, 7—8).
Scilicet ingenium placida mollitur ab arte
et studio mores conuenienter eunt. (*Ars amatoria*, III, 545).

Ingenium nobis molle Thalia facit. (*Heroides*, XV, 84).

Nu ni se pare inutil să notăm că maxima privind rolul civilizator al poezici și, în general, al *artelor liberale* face parte din accle *sententiae Ouidianae*, transpuse liber în versuri germane de sasul transilvănean Valentin Frank von Frankenstein, la 1679; este maxima nr. 3 din culegerea citată mai jos, publicată cu un erudit comentariu și cu indicarea surselor fiecărei maxime, de Dr. Egon Hajek, la Sibiu, în 1923. Mai semnalăm, de asemenea, extinderea acestei maxime, în hrisovul lui Ipsilanti, la artele aplicate și chiar la simplele meserii și meșteșuguri, care nu intrau în noțiunea sclavagistă sau feudală de *artes ingenuae*, dar care, prin importanța vitală pentru dezvoltarea economică a țării la sfîrșitul sec. al XVIII-lea, încetau de a mai fi prezentate, ideologic, drept o categorie inferioară de îndeletnicire socială.

Cine este însă enigmaticul *Euniciu*, din primul citat care, la prima vedere, amintește pe virgilianul *labor omnia vicit improbus* [1] ? Răspunsul ni-l dă textul paralel al hrisovului, reprodus într-o formă identică de Dionisie Fotino [2], dar care în traducerea lui Gh. Sion sună puțin diferit [3]: « luînd învățătură de la acel înțelept roman (Seneca) ce zicea că orice se învinge prin nestrămutata sîrguință și bunăvoință ». Din această comparație rezultă că în 1863, traducînd *Istoria* din 1806, G. Sion nu și-a mai adus aminte de traducerea lui din 1859, și a redat pe misteriosul Εὐνῆκας din textul grecesc [4], prin Euniciu.

Referința la Seneca, din hrisovul original, reprodusă exact de D. Fotino și, într-o formă ușor coruptă, de copiștii celor două manuscrise ale Cronicii lui M. Cantacuzino, este corectă. Maxima citată în hrisov redă un pasaj din *De ira*, II, 2, 5:

[1] *Georg.*, I, 145—146.
[2] Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, III, Viena, 1818, p. 559 care dă, corect, Σενέκας.
[3] *Istoria generală a Daciei*, III, trad. G. Sion, 1859, p. 324—325.
[4] Ed. Tunusli, Viena, 1806, p. 231. — Mss. gr. 916 și 917, citate, dau ὀβίδιος (*sic*; f. 113r, respectiv f. 109v) și σἰνῆκας (*sic*; ms. 916, f. 112r), συνῆκας (*sic*; ms. 917, f. 108v).

www.cimec.ro

pertinacia impedimentum omne transscendit ostenditque nihil esse difficile cuius sibi ipsa mens patientiam indiceret (ed. Fr. Haase, Teubner, 1881). Maxima avea o circulație curentă în cultura vremii și figurează în cunoscuta antologie publicată în 1555 de Erasm sub titlul *Lucii Annei Senecae Cordubensis Flores siue Sententiae insigniores* (p. 185).

Mai trebuie remarcat că în textul grecesc al lui D. Fotino se găsește și referința la Ovidiu, dar ea a dispărut în traducerea lui Gh. Sion: «...și judecînd domnia mea că este de neapărată trebuință a se înmulți, am rînduit o societate (comisie, n.ns.) deosebită a opt boieri cari să se ocupe de pricinile tuturor meseriilor și ale rufeturilor, și îndeosebi de orice inventiuni noi și orînduele bune ce pot fi spre folosul și podoaba patrici, precum poduri, cișmele, și alte lucruri folositoare [1]».

În fine, constatăm că motivul pus la 1775 sub autoritatea lui Ovidiu se regăsește, fără referință savantă, și sub o formă aproximativă, în hrisovul din 24.V.1803 al lui Alex. C. Moruz: «fără învățătură cu toate pravilile, fără a simți oamenii vor cădе în cele mai necuviincioase fapte, căci tot omul fără învățătură și fără cuvîntare, dîndu-se cu totul patimilor, se face mai sălbatec decît toate fiarăle, iar cel cu învățătură... patimile sale le pune la buna orînduială și în lucrare spre bine...» [2].

Față de explicațiile date mai sus asupra momentului cultural [3] din ultimele decenii ale sec. XVIII, și asupra tehnicii legislative a vremii, nu ne putem mira de apariția acestor citate clasice latinești [4]. Totuși, pentru viața și cariera contradictorie a poetului iubirii și exilului este interesant să-l vedem — în plină descom-

[1] Aici, Gh. Sion, traducînd liber, a suprimat totodată aforismul citat sub autoritatea lui Ovidiu și numele acestuia, dar îl va menține, în 1863, cînd va traduce același text în *Istoria* editată de Frații Tunusli. Omiterea lui Ovidiu, de la Sion, a trecut la Xenopol, *Ist. Rom.*, IX, p. 171.

[2] *Uricariul*, III, p. 25.

[3] Despre organizarea învățămîntului limbii latine sub Ipsilanti, vezi N. Iorga, *Ist. Rom.*, VII, 1938, p. 331; V. A. Ureche, *Ist. Rom.*, 1774—1786, p. 83—89 (textul hrisovului). Din cele 3 cicluri de cîte 3 ani ale învățămîntului, latina se preda în ultimele două. Profesorul de matematici, la nevoie, putea preda în limba latină. La baza învățămîntului filozofic era pus însă Aristotel.

Apariția elementelor de cultură clasică latină în plină perioadă fanariotă nu trebuie să surprindă. Cu toată strălucirea aparentă a culturii bizantine, semnele de oboseală și de dezafectare a ei în Țările romîne, în raport cu marile transformări istorice ale vremii, devin tot mai vădite. Unul din aceste semne este și faptul că *forme de clasicism latin, asimilabile într-un context nou*, legat de o cultură burghezo-capitalistă, trec treptat, înaintea vechilor tradiții și forme bizantine. Or, în nici un domeniu, această substituire nu a fost mai vizibilă decît în drept, chiar pînă la implantarea în Principate a școlii filologice și istorice ardelene (cu repercusiuni echivalente și în domeniul dreptului). Pentru expresia acestui curent în formația intelectuală și în opera lui Andronache Donici, în Moldova, a se vedea nota finală. Înaintea acestui moment, în Țara Romînească, procesul la care ne referim se lega în bună măsură de personalități străine, ca Sulzer, Horváth, Raicevici, a căror acțiune însă era determinată de realitățile locale, care explică și rezultatele istorice la care s-a ajuns.

[4] Fenomenul nu este nici izolat, nici specific culturii juridice. Astfel în prefața *Mineiului* pentru luna ianuarie 1779 (I. Bianu și N. Hodoș, *Bibl. rom. veche*, II, p. 233, nr. 420), autorul ei (episcopul Chesarie), vorbea de «vîntul austrului»; în *Mineiul* pe luna februarie 1779, tradus de autorul prefeței citat *(ibid.*, p. 237, nr. 421), este amintit chiar *Ovidiu* în legătură cu etimologia cuvîntului *februarie (februa* = «toate acelia ce să făcea pentru curățenie»), iar în cel pentru luna noemvrie 1778 *(ibid.*, p. 227, nr. 415) se vorbea de «persoană» («La toată persoana ce se va îndeletnici a ceti», formulă ce se transmite în publicațiile anilor următori). În *Mineiul* pe luna aprilie 1780 *(ibid.*, p. 254, nr. 433) apare *Apollonă*, în cel pe luna mai 1780 *(ibid.*, p. 257, nr. 434), întocmit de episc. Filaret, se vorbește de senatorii romani

www.cimec.ro

punere a feudalismului romînesc [1] — asociat ca «învăţat», la măsurile legislative menite să favorizeze dezvoltarea «artelor liberale», într-un sens care în curînd va lua un caracter vizibil capitalist — în ţara pe al cărui sol şi-a petrecut exilul, scriindu-şi partea adîncă şi dramatică a operei sale de poet [2].

În rîndurile elementelor care, prin poziţia lor de clasă, se vor ridica împotriva obscurantismului feudal, a exploatării şi a abuzurilor de care orînduirea feudală era legată, enunţarea şi răspîndirea unor concepţii morale de factură iluministă, ca cele de mai sus (puse la nevoie sub autoritatea antichităţii clasice romane şi eline) constituiau desigur o armă de luptă care, la vremea sa, a putut avea laturi progresiste [3]. Materialul juridic însă în care găsim referinţele citate arată că vîrfu-

---

Maioresu şi *Iunioresu*, pentru a explica — fantezist — numele lunilor *mai* şi *iunie*, ce le erau consacrate, la origine (cf. şi p. 260, nr. 435, *Mineiul* pentru iunie). În luna iulie *(ibid.*, p. 263, nr. 436) se explică termenul de *canicula*, prin jertfele de cîini (roşcaţi) pe care vechii romani le făceau pentru a opri căldurile (atribuite influenţei constelaţiei Marelui Cîine, din care făcea parte steaua Canicula = Sirius). Ideea romanităţii poporului romîn era puternic exprimată în prefaţa Mineiului pentru luna dechemvrie 1778. Faţă de apariţia cuvîntului persoană, la 1779, nu mai putem socoti ca o inovaţie neologistică de ordin juridic, folosirea lui *(persoană, personalnic)* ca termen tehnic în traducerile de legi austriace ale lui I. Budai-Deleanu şi în Codul Calimach.

O interesantă indicaţie asupra orientării culturale în Ţara Romînească la finele sec. al XVIII-lea şi începutul celui următor, găsim în însemnările autobiografice ale lui Zilot Romînul (care însă, ca jurist, rămîne legat de bizantinismul cu tendinţe iluministe al lui Mihai Fotino, al cărui Manual din 1766 Zilot îl copiază, îmbogăţind codexul — ms. gr. nr. 378 al Bibl. Acad. R.P.R. — cu un poem dedicator propriu, semnat Ioan Ştefan), atunci cînd arată că în familia lui erau «unii parte bisericească, preoţi, duhovnici vestiţi, clerici la scaunul Mitropoliei aleşi, alţii dascăli slavoni şi rumîni, şi mai toţi adăpaţi oareşice şi de latinească şi de grecească» (Hasdeu, *Ultima cronică romînă din epoca fanarioţilor*, 1884, p. 1—2; Gr. G. Tocilescu, în Rev. pentru Istorie, Arh. şi Filol., an. III, vol. V, 1885, p. 62).

Pentru istoricii culturii clasice în Ţările Romîne nu este, poate, lipsit de interes să amintim că în această perioadă o traducere franceză din Tacit a fost pe punctul să vadă lumina tiparului în Moldova, unde Sénac de Meilhan a executat din ordinul lui Potemkin această traducere, pe care i-a dedicat-o, urmînd să fie tipărită la Iaşi, ceea ce n-a mai avut loc. «Ce sera singulier d'imprimer Tacite en Moldavie», exclama traducătorul în faţa lui Potemkin, aşa cum povesteşte singur în cartea sa despre generalism (citat de Ed. Daniel Clarke, *Voyages en Russie* etc., II, 1812, p. 390; comp. V. A. Ureche, *Ist. Rom.*, 1774—1786, II, 1892, p. 166—167). În arhiva rămasă după Potemkin, unul din cercetătorii noştri în U.R.S.S. ar putea încerca să găsească manuscrisul necunoscut al traducerii.

În 1813 şi 1814, *Elegiile* lui Vasile Popp publicate la Viena aveau ca *motto* cîte un vers ovidian (I. Bianu-D. Simonescu, *Bibl. rom. veche*, IV, 1944, p. 136 şi 139, nr. 370 şi 383).

[1] Pentru soarta lui Ovidiu în cultura romînă, a se vedea N. Lascu, *Ovidiu în Romînia*, în «Publius Ovidius Naso», Ed. Acad. R.P.R., 1958, p. 354 şi urm. (începînd cu Miron Costin şi D. Cantemir); Toma Vasilescu şi colab., *P. Ovidius Naso*, Bibl. Centr. de Stat, 1958.

[2] În cultura feudală, «gînditorul» Ovidiu trecea adesea înaintea poetului. La Sibiu în 1679, Valentin Frank von Frankenstein alcătuia o *Hecatombe Sententiarum Ouidianarum* etc. la care ne-am referit mai sus, din care şase erau redate în versuri romîneşti (cf. N. Iorga, *Studii şi Doc.*, XIII, p. 6—8; A. Veress, *Bibl. rom.-ung.*, I, 1931, p. 119; N. Marinescu, în Revista Clasică, IV—V, 1932—3, p. 292—4).

În ale sale *Observaţii* etc. (Viena, 1787, p. 166), Ienăchiţă Văcărescu cita pe Ovidiu înaintea lui Virgiliu («lăudatele şi faimoasele alcătuiri ale lui Ovidie şi Virgilie»).

[3] În ultimul deceniu al sec. XVIII, Mitropolitul Iacob II Stamate, după ce declară că «însuşi firea de va vorbi cândva, ca să arăte cele ce se lucrează într-însa, nu ar vorbi în altă limbă, fără numai în cea elinească», reclamă totuşi în Moldova şi un învăţămînt în limba latină, cu următoarea motivare: «După cum zice adăncul Monteschiu, toate cele ce sînt au pravile... şi omul are pravilile sale... Sînt dar trebuitoare oamenilor spre împărtăşirea pravililor, dar învăţătura pravililor este ascultătoare, şi grea la paradosire. Drept aceea dar este trebuinţă să fie şi dascăl de pravile în şcoală. Apoi cine nu ştie că spre înţelegirea pravililor, este

www.cimec.ro

rile clasei dominante feudale foloseau demagogic astfel de concepţii înaintate: pe de o parte, ele îşi continuau sălbatica exploatare feudală, pe de altă parte, puneau sub egida « învăţatului » Ovidiu şi a lui Seneca, devenit Euniciu, o politică reformistă de aşa-zisă reducere a *sălbăticiei* la care interesele lor de clasă îi împiedicau să renunţe, înainte de a fi răsturnate prin lupta revoluţionară a maselor populare.

КЛАССИЧЕСКИЕ ЛИТЕРАТУРНЫЕ ОТКЛИКИ В ЮРИДИЧЕСКИХ ТРУДАХ ВАЛАХИИ В КОНЦЕ XVIII ВЕКА

РЕЗЮМЕ

Автор указывает на наличие в неизданной греческом Νομικὸν πρόχειρον, написанном в 1777 г. Михаилом Фотино (Фотинопулос), одного горациева мотива, текстуально воспроизведенного Александром Ипсиланти в « Pravilniceasca Condică » (1780 г.) в 36-ой главе (« все движимое . . . подлежит смерти, которая без срока и неожиданно наступает»). В грамоте от декабря 1775 года, данной тем же Ипсиланти (грамота воспроизведена в «Истории Валахии» Михаила Кантакузино, изд. Тунусли 1806 г., и в «Истории Дакии» Дионисия Фотино, изд. 1818 г.), автор настоящей статьи обнаружил наличие двух изречений, приписанных: первое — «известному мудрецу» Сенеке (у Кантакузино, Σινῆκας и, по ошибке переписчика, у Тунусли, и в переводе Т. Сиона 1863 г., Εὐνῆκας — Euniciu), второе же — Овидию, «одному из мудрецов» (смотри: Сенека, *De ira*, II,12, 5 и Овидий, *Ex Ponto*, II, 9,47—8).

К этим классическим откликам, оставшимся незамеченными, автор прибавляет несколько документальных данных, которые освещают интерес, проявляемый в ту эпоху к латинскому классицизму, и, в первую очередь, к римскому праву на латинском языке. Это течение, характерное для процесса феодального разложения в румынских княжествах, имеет двойную классовую

trebuitoare limba latinească... şi spre îndreptarea şi împodobirea limbii Moldovineşti, deci... dascalul de limbă latinească... fără dînsul nu se poate » *(Uricariul*, III, p. 19—20).

Unul din rezultatele noului curent este formarea, în ţară, a unui jurist de seamă, ca Andronache Donici, cunoscător al limbii latine şi al dreptului roman de limbă latinească. Cunoscuta introducere a Manualului său juridic (a se vedea ediţia critică, Ed. Acad. R.P.R., 1959) o dovedeşte cu prisosinţă. Dar aici chiar ideile de drept natural care la Cicero, mult citat de Donici, aveau un conţinut conservator şi chiar reacţionar, erau acum enunţate de juristul moldovean într-un context, legat de ideologia jusnaturalistă, antifeudală, a burgheziei în ascensiune.

În Ţara Romînească, sub Caragea, se creează o catedră de limba latină şi Ladislau Erdeliotul se oferă să predea dreptul în latineşte.

Dar iată în Moldova, la 1.I.1828, anaforaua epitropiei Şcoalelor, semnată de Veniamin Costache, cerea înfiinţarea unui curs de filozofie şi de pravile în limba ţării, amîna organizarea învăţămîntului limbii eline pînă « ce se va mai uşura casa şcoalei de sarcina cheltuielelor » şi propunea ca în gimnaziu « să se înveţe cu deplinătate limba latinească, maică limbii noastre, care şi de către neamuri se învaţă, ce nu au legătură cu ea, decît a temelnicilor sale ştiinţe, precum şi la toată megieşita Rosie şi Ţara Romînească se urmează » *(Uricariul*, III, p. 36—37, întăritâ de Ioan Sandu Sturza, la 28.III.1828, p. 175—177).

www.cimec.ro

роль. Господствующий класс пользовался им в реформистских целях (неискренних, когда они не преследовали укрепления собственных позиций), тогда как передовые элементы использовали его в целях культурного обновления, ставшего необходимым вследствие экономических изменений, отраженных в медленной и неодинаковой кристаллизации капиталистических отношений внутри феодального общества.

ÉCHOS LITTÉRAIRES CLASSIQUES DANS LA CULTURE JURIDIQUE DE LA VALACHIE À LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

RÉSUMÉ

L'auteur signale la présence — dans le texte grec inédit du *Manuel des Lois* (l. IV, t. 6, § 7), rédigé en 1777 par Michel Fotino (Fotinopoulos) — d'un motif horatien, textuellement repris par Al. Ipsilanti au ch. XXXVI, § 9 de son code de 1780 [« car les choses se mouvant par elles-mêmes... sont sujettes à la mort, qui vient sans délai (fixé à l'avance, n.n.) et inopinément »]. Dans une chrysobulle de déc. 1775 d' Al. Ipsilanti [reproduite dans l'Histoire de Valachie de Michel Cantacuzène (ed. Tounousli, 1806) et dans l'Histoire de Dacie, 1818, de D. Fotino, les deux en néo-grec], l'auteur a retrouvé deux maximes, l'une placée sous l'autorité de Sénèque, « ce sage romain » [chez Cantacuzène, Sinêkas et, par erreur de copiste, dans l'édition Tounousli, Eunêkas], l'autre sous celle d'Ovide, « l'un des sages ». La première est une transposition directe de Sénèque, *De ira*, II, 12, 5; la seconde fait mention des « arts libéraux dont la diffusion adoucit la vie d'un peuple et l'empêche de redevenir sauvage », thème ovidien par excellence (voir *Ex Ponto*, II, 9,47—8).

A ces échos classiques passés inaperçus, l'auteur ajoute un certain nombre de renseignements qui mettent en lumière l'intérêt croissant de l'époque pour le classicisme latin, et tout d'abord pour le droit romain d'expression latine. Ce mouvement caractéristique pour le processus de décomposition féodale dans les pays roumains, a une double fonction de classe. Il a été utilisé à la fois par la classe dominante à des fins de réformes hypocrites, lorsqu'elles ne visaient pas la consolidation de ses propres positions, et par les éléments avancés, pour un renouveau culturel, rendu nécessaire par les transformations économiques qui se reflétaient dans la lente et inégale cristallisation des relations capitalistes à l'intérieur de la société féodale.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ÎNCEPUTURILE REALISMULUI ÎN ANTICHITATE ÎNTR-O PREZENTARE MODERNĂ

DE

TUDOR VIANU

În istoria stilisticii, considerată ca disciplină lingvistică şi literară, schimbarea cea mai de seamă s-a produs în momentul cînd stilistica a încetat a mai fi înţeleasă ca studiul procedeelor generale de expresie pentru a fi concepută ca cercetarea expresiei individuale. Trebuie adăugat îndată că noţiunii: « expresie individuală » i se poate atribui o sferă mai restrînsă sau mai întinsă, putînd însemna, după împrejurări, felul de a se exprima al unui vorbitor oarecare, al unui autor, al unei epoci întregi sau al unei şcoli literare. Ne putem întreba în ce moment s-a produs această schimbare fundamentală, prin care cercetările de stilistică au dobîndit o altă orientare decît aceea a stilisticii tradiţionale în timp de secole sau chiar de milenii. Unele tratate mai noi ale specialităţii o atribuie influenţei lui B. Croce. În realitate, citirea atentă a criticii literare din secolul al XIX-lea, arată, fără nici o îndoială, că acei dintre criticii acestui secol care consacră o parte din interesul lor expresiei autorilor, o fac în legătură cu felul particular de a fi al acestora din urmă. Iată, de pildă, « portretul literar » consacrat de Sainte-Beuve lui Pierre Corneille în seria « Portraits littéraires » I. Este vorba de momentul primei întîlniri a lui Corneille cu literatura spaniolă: « Geniu loial, plin de onoare şi de moralitate, mergînd cu capul sus, trebuia să se îndrăgostească îndată şi în chip profund de eroii cavalereşti ai acestei naţiuni brave. Căldura impetuoasă a inimii lui, sinceritatea lui de copil, devotamentul lui inviolabil în prietenie, resemnarea lui melancolică în iubire, religia datoriei, caracterul său în întregime manifestat în afară, grav în chip naiv şi sentenţios, frumos prin mîndria şi pudoarea lui, totul îl înclina puternic către genul spaniol; l-a îmbrăţişat cu fervoare, l-a acomodat, fără să-şi dea bine seama, cu gustul naţiunii şi secolului său, şi îşi creiă o originalitate unică în mijlocul tuturor imitaţiilor banale care se făceau în jurul lui. De data aceasta nu mai avem de-a face nici cu dibuieli nici cu o înaintare încet progresivă, ca în comediile lui precedente. Orb şi rapid în instinctul lui atinge dintr-odată sublimul, gloriosul, pateticul, ca pe nişte lucruri familiare, şi le face vizibile într-un limbaj superb şi simplu, înţeles de toată lumea şi aparţinîndu-i numai lui ». Într-o notă, adăugată acestui pasaj, Sainte-Beuve precizează: « Insist asupra stilului, fiindcă fondul *Cidului* este în întregime împrumutat din literatura spaniolă ». Iată deci depăşit momentul în care, la finele secolului al XVIII-lea, Laharpe în al său *Cours de littérature ancienne et moderne*, observă la Malherbe *stil nobil, fraze frumoase*, dar şi unele *prozaisme*, *armonie imitativă*, *număr*, *cadenţă* ş.a.m.d. În locul studiului

www.cimec.ro

procedeelor generale de expresie, Sainte-Beuve, împreună cu întregul lui secol, caută să înțeleagă expresia scriitorilor din felul particular de a fi al acestora, și de aci, mai departe, găsește felul propriu al epocilor, așa cum l-au făurit evenimentele istorice și sociale.

Critica stilistică, în înțelesul modern al acestei expresii, ca și portretul literar și critica istorică și socială cresc, de fapt, din aceeași rădăcină și sînt produsele aceleiași eliberări ale gustului și înțelegerii literare determinate de prăbușirea clasicismului și a suportului social al acestuia, absolutismul regal, la sfîrșitul secolului al XVIII-lea, în Franța. Nu este de loc de mirare că drepturile expresiei individuale și atenția pentru ele s-au putut produce cu mai multă intensitate tocmai acolo unde revoluția burgheză n-a putut reuși, pe teritoriul german, a cărui descentralizare explică relativa lipsă de prestigiu și influență a unei curți absolutiste, cu riguroasele ei codificări în toate domeniile vieții și ale culturii, și unde a putut înflori acel cult al «geniilor originale», *Originalgenien*, transmis apoi întregii Europe. Dar deși studiul stilului ca un ansamblu de procedee generale părea înmormîntat în secolul al XIX-lea, în unele cercuri literare, chiar către sfîrșitul veacului precedent, învățămîntul umanistic l-a transmis pînă tîrziu. Avem în această privință un document de mare interes, provenit din pana lui I. L. Caragiale, care, trecut printr-un învățămînt școlar destul de scurt, avea totuși în ce privește arta scriitoricească cunoștințe atît de complete și o atitudine atît de modernă, încît ar fi meritat cu prisosință titlul de doctor al facultății noastre. Evocînd o amintire din timpul școlarității lui, Caragiale scrie în *Cîteva păreri* (1896), caracterizînd, în același timp, înțelegerea veche și modernă a stilului: «A! sfîntă retorică! Cu multă pietate mi-aduc aminte de savantul *Cours français de Rhétorique*, prima țîță de la care am supt laptele științei literare. Minunată carte! Și ce bucurie mi-a făcut să aflu că principiile și metoda bătrînului meu curs francez, în a nu mai știu a cîtea ediție, și, de astă dată, în limba noastră maternă, hrănește și astăzi, tot așa de bine ca pe vremuri, inteligențele tinerelor generațiuni de la noi, care-și închină viața lor frumoaselor litere. Din acest curs bătrîn, dar totdeauna verde, al cărui imperiu nu i-l poate uzurpa nici o inovație, am învățat și învățăm nenumăratele feluri de stiluri — stilul... clar, concis, pompos, ușor, măreț, simplu, sublim, patetic, larg, ornamental, chiar înflorit și alte multe. Tot dintr-însul am învățat ce sînt figurile sau tropii, cum se cheamă luarea totului drept parte și a părții drept totul, a omului drept locu-i, a locului drept omul șcl., în fine toate subtilele deosebiri formale între sutele și miile de feluri a se exprima ale omului. Toate stilurile le putem învăța din savantul meu curs francez, afară numai de unul singur, dar poate că de acesta nu simt încă nevoie tinerele noastre generațiuni de literați. Era o excelentă școală de croitorie cursul meu cu deviza clasică *le style c'est l'homme*, unde am învățat să croiesc fel de fel de haine, să le cos, să le brodez, să le repar și să le scot petele; dar unde niciodată n-am aflat anume pentru uzul practic ale cui sunt acele minunate și deosebite vestminte; și, necunoscînd meșteriul, se-nțelege că n-am învățat nici cum se ia măsură. Am învățat croitoria fără a mă gîndi o clipă că este o artă al cărei scop ar fi să îmbrace trupul cuiva». Din continuarea expunerii, menținută tot timpul în debitul ironic și cu mijloacele de limbă proprii tuturor scrierilor lui Caragiale, în care întîmpinăm multe forme ale oralității și un lexic împrumutat deopotrivă oratoriei și jurnalisticii moderne, dar și sectorului de influență orientală a graiului nostru, aflăm că realitatea individuală la care urmează să se aplice formele generale de expresie, stabilite de vechea retorică, este tema operei literare. Ne aflăm deci, o dată cu textul lui Caragiale, în fața unui moment de disoluție a vechii retorice, privită cu o prefăcută considerație, care lasă să se întrevadă destul de limpede neîncrederea scriitorului modern pentru rețetele științei literare tradiționale.

Vechea înțelegere a stilisticii a mai fost de curînd înfățișată de P. Guiraud, în a sa *Stylistique*, f.a., pentru a marca încă o dată contrastul cu înțelegerea mai nouă a stilului. Guiraud amintește, în acestă împrejurare, de așa-zisa ***roată a lui Virgil***, care cuprinde în cele trei sectoare

www.cimec.ro

ale ei, reprezentînd pe rînd *stilul grav* al *Eneidei*, acel *mediocru* al *Eglogelor* şi acel *umil* al *Georgicelor*, serii paralele de cuvinte, proprii fiecăruia din aceste stiluri, dar nepotrivite în vreunul din celelalte două. Astfel compunerile poetice în stil grav vorbesc de un *miles dominans*, care călăreşte un *equum*, poartă un *gladium*, are drept aşezare o *urbem* sau un *castrum* şi, în jurul lui, un *cedrum* sau un *laurum*, din ale cărui frunze îşi poate împleti cununi, pe care să şi le aşeze pe creştet. Compunerile în stil *mediocru* (mijlociu) se ocupă de un Triptolemus sau de un Coelius, deci de un *agricola*, care are de-a face cu un *bos*, mînuieşte un *aratrum*, trăieşte pe un *ager* şi culege roade dintr-un *pomus*. În fine, poemele în stil *umil*, acele care vorbesc despre Tytirus sau Moelibeus, *pastores otiosi*, îi fac a avea de-a face cu *oues*, le dă un *baculum* în mînă, pentru a rătăci printre *pascua* şi a se odihni la umbra unui *fagus*. Ar fi o înfrîngere neiertată a separării stilurilor, dîndu-i un *baculum* lui Hector sau Ajax, un *gladium* lui Tytirus şi un *equum* lui Coelius, care nu poate avea de-a face decît cu un *bos*. Guiraud care dă, în cartea sa, schema roţii lui Virgiliu, pentru a ilustra vechea înţelegere a stilisticii ca studiul claselor generale de expresie, nu ne dă şi istoricul problemei. Oricine poate recunoaşte însă în cele trei sectoare ale roţii virgiliene aşa-zisele *genera dicendi (graue, mediocre, humile)*, despre care a vorbit Cicero în *De Oratore*, 23—28 şi Quintilian în *Institutio oratoria* XII, 10. Învăţătura despre *genera dicendi* a reapărut apoi în evul-mediu, în mai multe manuale şcolare de retorică, printre care acel al lui Laborintus, care îi dă o aplicare la *stilus triplex* al lui Virgil, este de cîteva ori folosit în vastul repertoriu de trimiteri al lui Karl Borinski, *Die Antike in Poetik und Kunsttheorie*, 1914, vol. I, 35 şi urm., vd. şi 11,33, 110.

Doctrina aşa-ziselor *genera dicendi* fusese de multă vreme abandonată, cînd un cercetător modern i-a dat o nouă aplicaţie şi a făcut-o să poarte roade noi, vrednice a fi studiate cu toată atenţia. Este vorba de Erich Auerbach, autorul lucrării *Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur*, 1946, 2. Aufl., 1959. Autorul este un cunoscut romanist, dar competenţa lui se întinde mult mai departe, îmbrăţişînd deopotrivă domeniul clasic, romanic şi germanic, mai vechi şi mai nou. Titlul cărţii lui Auerbach denumeşte unul din conceptele fundamentale ale esteticei antice, conceptul de *imitaţie*. Pentru gînditorii greci, începînd cu Platon, arta este imitaţie a lucrurilor reale. Dar, întrucît acestea din urmă sînt ele însele imitaţia ideilor eterne, Platon scotea de aici, în capitolul X al *Republicii* sale, acea condamnare a artei şi a artiştilor, ca producători de simulacre, de iluzii, şi să pronunţe împotrivă-le vestita sentinţă, prin care artiştii erau excluşi din cetatea ideală. Auerbach nu aminteşte, pentru a oferi baza filologică a doctrinei imitaţiei, decît textul platonic, dar aceeaşi doctrină este reluată nu numai de Platon, în diferite puncte ale scrierilor sale, dar şi de alţi gînditori şi poeţi, printre care Aristoteles i-a dat o întinsă aplicaţie. Pornind deci de la conceptul imitaţiei, care a stat nu numai în centrul gîndirii estetice a antichităţii, dar a rămas şi mai tîrziu temelia teoretică a întregii creaţii de artă, deoarece chiar o revoluţie artistică atît de răsunătoare ca aceea a romantismului, în manifestele literare ale lui Victor Hugo, se făcea în numele unei imitaţii mai complete şi mai fidele a realităţii, Auerbach încearcă, în cartea sa, o istorie a progreselor realismului în literaturile occidentale. Aceste literaturi au fost, în adevăr, străbătute de un filon realistic, pînă în momentul în care acesta a dobîndit o deplină cunoştinţă de sine şi a ajuns să ia, ca practică artistică şi teorie literară, forme deplin închegate la scriitorii şi criticii realismului francez, englez şi rus al secolului al XIX-lea. Auerbach pune deci o problemă posibilă, şi întinderea orizontului său, mijloacele atît de numeroase de care dispune, pătrunderea analizelor lui, fac din *Mimesis* una din operele importante de ştiinţă literară în epoca de după cel de-al doilea război mondial. Ceea ce lipseşte din cartea lui Auerbach este cel puţin amintirea faptului că realismul nu este singurul curent care traversează dezvoltarea literaturilor occidentale. Alături de el s-a afirmat tot timpul un curent antirealist, ca expresie a claselor aristocratice şi antipopulare, o dată cu *trobar clos* al unora dintre trubaduri, cu *les rhétoriqueurs* la sfîrşitul

www.cimec.ro

secolului al XV-lea francez, cu *cultismul* spaniol, *eufuismul* englez și *prețiozitatea* franceză și cu atîtea alte curente pînă la suprarealismul modern, care ar putea oferi materia unei cercetări paralele cu aceea a lui Auerbach și, într-o anumită măsură, ar fi trebuit să intre în propria cercetare a acestuia. Căci fiecare moment de înviorare și progres al realismului a fost cîștigat împotriva unui moment antirealistic, clasicismul secolului al XVII-lea împotriva barochismului de la începutul acestui secol, romantismul împotriva academismului postclasic, realismul însuși, ca un curent literar al veacului al XIX-lea, împotriva aceluiași academism, după cum o dovedește atît de limpede cazul lui Stendhal, care în manifestul lui din 1825, *Racine et Shakespeare*, reacționează împotriva clasicismului demodat de la Academie și de la Teatrul francez și, crezînd că se alătură romantismului, conceput de el ca o formulă de artă pusă de acord cu mentalitatea timpului, netezește de fapt calea unei alte metode artistice. O istorie a realismului nu se poate scrie deci decît în legătură cu o istorie a antirealismului, și faptul de a fi omis această conexiune alcătuiește unul din neajunsurile cărții lui Auerbach.

Cînd vorbesc despre această carte ca despre o istorie a realismului, depășesc oarecum intenția și, în tot cazul, posibilitățile autorului, deoarece *Mimesis* este, de fapt, o culegere de interpretări de texte, culese din lungul răstimp care-l desparte pe Homer de scriitorii cei mai noi ai literaturilor occidentale. Aceste texte sînt prezentate însă în ordinea succesiunii lor istorice; dar deși particularitățile lor stilistice sînt puse uneori în legătură cu împrejurările lor de timp, Auerbach nu înfățișează dezvoltarea continuă a realismului decît prin juxtapunerea unor fragmente ale acestei dezvoltări. Astfel, în loc de a ne prezenta o *devenire*, Auerbach ne înfățișează crîmpeie ale *devenitului* și ne lipsește astfel de înțelegerea factorilor care au propulsat istoria literară în timp de milenii.

Pe de altă parte, deși, cum am spus, unele din aspectele literare relevate de analizele lui Auerbach sînt puse în legătură cu orînduirea socială în care acele aspecte au apărut, dezvoltarea continuă a realismului european, așa cum o putem recompune din interpretările cercetătorului, rămîne un fapt pur literar. Istoria realismului este, pentru Auerbach, un aspect al istoriei universale a literaturii, nu o manifestare a istoriei societății omenești, cum ar fi fost firesc să fie, deoarece operele literare sînt și ele fapte sociale, răsfrîng împrejurări din viața popoarelor și exprimă, în formele individuale determinate de geniul poeților, curente generale de gîndire și sensibilitate. Auerbach se lipsește de această vastitate a perspectivei, mulțumindu-se să arate, că, după perioada clasică a separării stilurilor, a stilului *înalt* de stilul *umil*, progresele mai noi ale realismului s-au datorat amestecului dintre aceste stiluri. Realismul a apărut și a început să se dezvolte, după părerea lui Auerbach, în momentul în care stilul *umil* n-a mai fost aplicat singurelor teme populare, excluse din sfera considerației sociale mai înalte, așa cum modelul a fost fixat de comedia antică. Realismul a apărut atunci cînd stilul umil a fost aplicat temelor grave, tratate pînă atunci numai cu mijloacele mai înalte și mai nobile ale poemelor eroice și ale tragediei. Observația este îndreptățită, dar motivul faptului consemnat de ea nu este, pentru Auerbach, o schimbare produsă la un moment dat în societatea omenească, un nou raport dintre clasele sociale, ci rezultatul influenței exercitate de textele biblice, unde pentru întîia oară o materie tragică este tratată cu procedeele stilului umil. Amestecul stilurilor, după despărțirea lor clasică, ajunge la un punct îndepărtat al acestui proces o dată cu Dante Alighieri, care este deplin conștient de poziția lui artistică. În scrisoarea către Cangrande, citată de Auerbach, Dante justifică titlul poemului său, prin al ei *modus loquendi*: *remissus est modus et humilis, quia locutio uulgaris in qua et muliercule communicant.* Astfel, deși materia lui este *admirabilis*, adaugă poetul în *De uulgari eloquentia*, el nu s-a folosit de un idiom *illustre, cardinale, aulicum et curiale*, ci de limba cotidiană a poporului, ceea ce îndreptățește titlul *Commedia*, căruia, cum se știe, abia Boccaccio i-a adăugat, în vestitu-i comentariu, epitetul *divina*.

www.cimec.ro

Dar pînă să se ajungă la acest rezultat şi chiar înainte de influenţa literară a textelor biblice, ba chiar înainte de constituirea doctrinei clasice a separării stilurilor, realismul a străbătut cîteva etape. A existat, în adevăr, după cum ne arată Auerbach, un început al realismului în antichitate, cu particularităţi artistice, vrednice a fi cunoscute. Le expunem aci pe scurt.

Prima etapă a realismului european se găseşte în Homer. Pentru a o ilustra, Auerbach citează renumitul pasaj din cîntul al XIX-lea al *Odiseii*, unde poetul povesteşte chipul în care Ulise, ajuns la curtea din Itaca, a fost recunoscut de bătrîna lui doică, de Euriclea, cînd aceasta spălîndu-i picioarele, pipăie urmele rănii primite de erou în tinereţea lui. Iată acest pasaj în traducerea în endecasilabi a lui G. Murnu:

Aşa vorbi Ulise, iar bătrîna
Luă un lucitor lighean şi prinse
Să-l spele pe picioare; apă rece
Turnă într-însul multă, apoi fierbinte.
Şi cum şedea Ulise lîngă vatră,
El iute se întoarse spre-ntuneric,
Căci se temu ca nu cumva, spălîndu-i
Picioarele, să-i vadă rana veche
Şi ea să-l dea de gol. Dar dînsa merse
Mai lîngă el şi se grăbi să-l spele.
Ci-ndată cunoscu ea urma ranei
Ce i-o făcuse un mistreţ odată
Cu colţul alb cînd merse la Parnasos
Să-şi vadă acolo unchiul Autolicos.

Urmează povestirea călătoriei lui Ulise, la curtea lui Autolicos, chipul în care a fost primit acolo, masa întinsă, vînătoarea şi lupta cu mistreţul. Abia după intercalarea acestui pasaj în povestirea anterioară, un procedeu frecvent în *Odiseia*, revine Homer la scena recunoaşterii lui Ulise:

De rana-i veche dete-acum bătrîna
Şi pipăind o cunoscu îndată,
Lăsă să-i cadă în lighean piciorul,
Se răsturnă şi zurui ligheanul
Şi apa se vărsă pe jos. Iar doica
Simţi şi bucurie şi mîhnire
Şi lacrimi îi dădură-n ochi şi glasul
Îi amuţi. Dar iute duse mîna
La barba lui Ulise atunci şi zise:
« Tu, fătul meu, eşti negreşit Ulise,
Dar nu putui să te cunosc nainte
De-a-mi pipăi cu mîna mea stăpînul ».
Aşa grăi. Apoi spre Penelopa
Ea ochii şi-aţinti voind să spuie
Că soţul ei e chiar acolo-n sală.
Dar Penelopa nu putu s-o vază,
C-aiurea Palas i-abătuse mintea.
Ci dibuind şi apucînd cu dreapta
Pe doica de grumaz, cu stînga dînsul
O trase-aproape şi răstit îi zise:
« Vrei, doică, să mă pierzi? Tu care-odată
La sînu-ţi m-ai crescut, şi dup-atîtea

www.cimec.ro

Necazuri ce-am avut pînă ce astăzi
În douăzeci de ani s-ajung în țară?
Dar dacă m-ai ghicit și-un zeu la asta
Te-a luminat, să taci, ca nimeni altul
Să nu știe că sînt aici.....
.....

Procedeele de artă ale poemelor homerice au fost descrise odată de Goethe și Schiller în vestitul lor schimb de scrisori. Urmărind să precizeze caracterele deosebitoare ale narațiunii epice și ale prezentării tragice a evenimentelor, cei doi clasici germani au ajuns să stabilească faptul că, în timp ce poetul tragic urmărește să obțină o stare de tensiune (*Spannung*) în spectatorul său și, în acest scop, manevrează procedeul amînării efectelor așteptate, poetul epic se oprește fără grabă asupra fiecărui episod, înfățișează liniștit faptele narate și menține în stare de libertate interioară pe cititorul care ia cunoștință succesivă de acele fapte. Rezumînd observațiile lor comune, Schiller îi scria lui Goethe la 21 aprilie 1797: « Din tot ce spuneți, îmi apare din ce în ce mai clar că independența părților sale alcătuiește caracterul principal al poemului epic. Adevărul nud, extras din stratul lui cel mai adînc este scopul poetului epic: el ne descrie numai existența liniștită și acțiunea lucrurilor potrivit naturii lor; scopul lui stă în fiecare punct al mișcării descrise și de aceea (citindu-l) nu ne grăbim nerăbdători către o țintă, ci zăbovim cu plăcere la fiecare pas. (Astfel, poetul epic) ne menține în cea mai înaltă libertate a spiritului și, fiindcă ne acordă un avantaj atît de mare, el însuși își face sarcina cu atît mai grea, căci îi cerem atunci tot ce decurge din totalitatea și multipla activitate combinată a puterilor noastre. Dimpotrivă, poetul tragic ne răpește libertatea spiritului și, fiindcă orientează și concentrează activitatea noastră într-o singură direcție, își ușurează sarcina și își acordă un avantaj, în timp ce pe noi înșine ne dezavantajează ».

Auerbach confirmă observațiile generale cuprinse în epistolarul lui Schiller și Goethe, verificîndu-l încă o dată în analiza pasajului citat din *Odiseia*. Ceea ce alcătuiește caracterul artistic al narațiunii homerice este faptul că toate evenimentele sînt înfățișate ca niște scene prezente, că nimic nu este ascuns și totul este arătat, că oameni, lucruri și întîmplări aparțin totdeauna unui prim plan al narațiunii și că aceasta este lipsită deci de orice plan mai adînc și mai umbrit. Este lipsit de planul mai adînc al unor regiuni mai puțin explorate ale sufletului, de fundalul societății, al naturii și al așezării generale a lumii. Pentru a face mai sensibilă această trăsătură, un alt cunoscător contemporan al grecilor, profesorul englez H. D. F. Kitto în cartea lui de sinteză (pe care o folosesc în traducerea germană a lui H. v. Hentig, *Die Griechen*, Stuttgart, 1957) compară figurile poemelor homerice, dar și pe acele ale tragediei atice, cu figurile de pe vasele grecilor. « În toată arta greacă, scrie Kitto (*op. cit.*, p. 83), lipsește în chip izbitor fundalul natural. Nu vedem (în *Iliada*) nici zidurile înalte ale Troiei, nici Scamandrul sclipind în depărtare. Nu știm unde se ține adunarea grecilor, dacă într-un cort, pe o costișă sau la corăbiile lor. Întocmai ca în figurile de pe vasele grecești întreaga noastră atenție este concentrată asupra ființei omenești. Așa se întîmplă și în tragedia greacă. Lumina soarelui și furtunile lui Shakespeare lipsesc aici în întregime ». Comparația omului în poemele și tragediile grecilor cu figurile de pe vasele lor, înfățișate fără nici o relație cu mediul lor natural sau social, îl apropie pe Kitto de Auerbach, dar ambii dezvoltă și îmbogățesc vechea observație cuprinsă în corespondența lui Goethe și Schiller.

Pentru a ne face să înțelegem mai bine caracterul deplinei scăldări în lumină a narațiunii homerice, prezentarea fără nici un plan mai adînc al lucrurilor, al faptelor și al sufletului omenesc, Auerbach se referă la o altă narațiune a antichității, de data aceasta a antichității ebraice, și anume la versetele *Genezei*, 22,1 și urm., din care dau aci un fragment: « După aceste lucruri, Domnul a pus la încercare pe Avraam, și i-a zis: « Avraame ! » « Iată-mă », a răspuns el. Domnul

www.cimec.ro

i-a zis: « Ia pe fiul tău, pe singurul tău fiu, pe care-l iubeşti, pe Isaac; du-te în ţara Moria, şi adu-l ardere de tot acolo, pe un munte pe care ţi-l voi spune ». Avraam s-a sculat disdedimineaţă, a pus şaua pe măgar, şi a luat cu el două slugi şi pe fiul său Isaac. A tăiat lemne pentru arderea de tot, şi a pornit spre locul pe care i-l spusese Domnul. A treia zi, Avraam a ridicat ochii, şi a văzut locul de departe. Şi Avraam a zis slugilor sale: « Rămîneţi aici cu măgarul; eu şi băiatul ne vom duce pînă colo să ne închinăm, şi apoi ne vom întoarce la voi ». Avraam a luat lemnele pentru arderea de tot, le-a pus în spinarea fiului său Isaac, şi a luat în mînă focul şi cuţitul. Şi au mers astfel amîndoi împreună. Atunci Isaac, vorbind cu tatăl său Avraam, a zis: « Tată ! » « Ce este, fiule? » i-a răspuns el. Isaac a zis din nou: « Iată focul şi lemnele; dar unde este mielul pentru arderea de tot? » « Fiule, a răspuns Avraam, Domnul însuşi va purta grijă de mielul pentru arderea de tot ». Şi au mers amîndoi împreună înainte ». Ceea ce se poate observa citind această naraţiune, este numărul mic al determinărilor în legătură cu locurile în care se desfăşoară, cu gesturile persoanelor, cu conţinuturile lor sufleteşti. Este cu neputinţă să nu fii izbit de puţinătatea acestor determinări, dacă le compari cu marele lor număr la Homer. Astfel, pentru a ne opri deocamdată numai la determinarea locală, în timp ce textul *Genezei* spune numai: « Avraam a ridicat ochii, şi a văzut locul de departe », Homer intervine cu o bogată descriere pentru a preciza cum anume era locul unde s-a desfăşurat vînătoarea în care Ulise fusese rănit de mistreţ (*Odiseia*, XIX, 573 şi urm.):

Acolo-ntr-un desiş cuiba mistreţul,
Pe unde niciodată nu răzbise
Nici rază de la luminosul soare,
Nici ploaie nicăieri, aşa pe-acolo
Era stufos bungetul, şi sub dînsul
Zăcea frunzişul scuturat grămadă.
Dar cum i-ajunse la urechi un tropot
De oameni şi de haită la năvala
Ce au dat spre el, din cuibul lui mistreţul
Zburlit ţuşti nainte, şi pe-aproape
De ei stătu cu ochii în văpaie.

Deosebirea de procedare artistică între Homer şi poetul *Genezei* nu poate scăpa nimănui. La primul, deplina scăldare în lumină a planului întîi pentru toate amănuntele descrierii; la cel de-al doilea indeterminarea aproape completă. În ce priveşte sufletele personajelor, în timp ce Homer exprimă deplin toate conţinuturile lor, poetul ebraic le lasă în umbră, creînd impresia unui plan profund şi întunecos al acestor suflete. În fine, naraţiunea homerică, prin mulţimea şi varietatea episoadelor, menţine totdeauna în prezent interesul cititorului. Naraţiunea biblică crează însă în cititorul ei starea de tensiune a aşteptării finalului povestirii, pe care nimeni nu-l poate bănui. Caracterizările lui Goethe şi Schiller cu privire la *tensiune* ca o stare proprie tragicului, dar nu a epicului, nu sînt deci confirmate de epica biblică.

Am spus că poemele homerice sînt anterioare doctrinei clasice a separaţiei stilurilor. Este un motiv pentru care Homer a putut trata în *Odiseia* o materie gravă, în legătură cu întîmplări din viaţa unui erou, folosind elementele unui realism domestic şi cotidian, adică stilizînd povestirea sa în sens idilic, în stilul *mijlociu* al scriitorilor de mai tîrziu. După constituirea doctrinelor stilistice clasice, ca o urmare a apariţiei tragediei şi comediei atice, lucrul nu va mai fi posibil într-o lungă perioadă. Astfel, într-a doua etapă a epicii realiste, pe care Auerbach o ilustrează prin capitolul 37 şi o parte din capitolul 38 al romanului lui Petronius, *Satyricon*, oaspeţii sînt adunaţi în jurul mesei lui Trimalchio; Encolpius se interesează cine este femeia pe care o vede agitîndu-se în sală şi primeşte de la unul din vecinii săi de masă aceste explicaţii, redate aici în traducerea lui I. M. Marinescu din 1923: « Nemaiputînd mînca mai mult, mă întorsei spre tovarăşu-mi de masă, ca să aflu cît mai multe, începînd a sonda şi a cerceta cine era femeia aceea care alerga cînd încoace cînd încolo? « E soţia lui Trimalchio, îmi răspunse el,

www.cimec.ro

şi se numeşte Fortunata, o femeie care măsoară banii cu baniţa *(nummos medio metitur)*. Şi ce fusese ea acum cîtăva vreme? Să mă ierte Dumnezeu *(ignoscet mihi genius tuus)*, dar nu i-ai fi luat o bucăţică de pîine din mînă. Acum, nu ştiu cum şi nu ştiu dece, s-a înălţat la cer *(in coelum abiit)* şi-i mîna dreaptă a lui Trimalchio. Într-un cuvînt, dacă ea i-ar spune în plină după-amiază că e noapte, el ar crede-o. El singur nu mai ştie cît are, atît e de bogat. Lupoaica asta vede însă toate, chiar acolo unde n-ai crede. Ea nu bea, e cumpătată, ştie să dea sfaturi bune, are în schimb o gură rea, e o gaiţă ce-ţi cîntă la căpătîi. Pe cine iubeşte, îl iubeşte cu adevărat; pe cine nu, nu. Trimalchio are pămînturi atît de întinse, cît le pot străbate ulii în zbor, şi bani berechet *(nummorum nummos)*. În odăiţa portarului lui e mai multă argintărie decît toată averea vreunui particular. Dar ce mai sclavi are! Cred, zău *(mehercules)*, că nici a zecea parte din ei nu-şi cunosc stăpînul. Într-un cuvînt, el e în stare să-ţi vîre într-o gaură de şarpe pe oricare dintre tinerii noştri prostănaci. — Să nu crezi că el cumpără ceva. Toate se produc la el acasă; lîna, portocalele verzi, piperul, chiar şi lapte de găină de-ai căuta ai să găseşti... Are tot ce-i doreşte inima *(tanta est animi beatitudo)*!... Să te păzeşti de a nu băga în seamă pe ceilalţi liberţi, tovarăşi ai lui! Sînt foarte graşi la pungă *(ualde succossi sunt)*. Vezi pe acela care stă în ultimul loc? Are astăzi o avere de opt sute de mii de sesterţi. Din nimic a făcut-o. Mai acum cîtăva vreme căra lemne cu spinarea. Dar, după cum se spune, eu nu ştiu decît din auzite, furînd tichia unui diavol, a dat peste o comoară *(quom incuboni pilleum rapuisset, thesaurum inuenit)*. Nu pizmuiesc pe nimeni, dacă vreun zeu i-a dat ceva. E îngîmfat însă şi huzureşte. Aşa, de exemplu, acum de curînd, a pus pe o casă următoarea tăbliţă: « Gaius Pompeius Diogenes dă cu chirie de la 1 iulie camera-i de la mansardă, căci el şi-a cumpărat o casă ». Şi acela care stă în locul ocupat de liberţi, ce bine a mai dus-o! Nu-i doresc nici un rău *(non impropero illi)*. A avut odată milionul lui de sesterţi, dar era cît pe-aci să dea faliment. Nici părul din cap nu e al lui, cred *(non puto illum capillos liberos habere)*...»

Analizînd acest text, Auerbach observă lumina egală proectată asupra tuturor amănuntelor descrierii. Nimic nu rămîne în obscuritate; totul este limpede arătat. Din acest punct de vedere, Petronius procedează ca toţi scriitorii clasici, ca Homer însuşi. Dar spre deosebire de acesta, Petronius nu priveşte el lucrurile; nu le priveşte, am zice, dintr-o perspectivă frontală. Descrierea oaspeţilor la banchetul lui Trimalchio este făcută din unghiul unuia din aceştia. Această descriere este obţinută dintr-o perspectivă laterală. Ea este construită apoi din perspectiva unuia din comeseni, şi descrierea, astfel constituită, zugrăveşte nu numai pe invitaţii lui Trimalchio, dar şi pe acel care o face, cu admiraţia lui pentru bogăţie, cu plăcerea lui de a pălăvrăgi. Imaginea dobîndeşte astfel un subiectivism, pe care, prin una din acele apropieri neaşteptate care alcătuieşte interesul caracterizărilor sale, Auerbach îl aseamănă cu descrierile lui Marcel Proust în marele său roman. Pornind dintr-un centru coordonat în acelaşi plan cu oamenii pe care îi luminează, raza de lumină proiectată de către observator asupra tabloului îi acordă acestuia o adîncime, necunoscută artei descriptive şi narative a lui Homer. Pasajul din *Satyricon* este, în fine, un text literar aparţinînd epocii literare dominate de doctrina separării stilurilor şi, în acord cu aceasta, ne prezintă o materie comică cu mijloacele furnizate de *genus humile*: numeroase clişee ale vorbirii, ca acele subliniate de noi prin reproducerea lor în limba originalului, dar şi prin altele multe, apoi prin expresia afectelor triviale, precum admiraţia în faţa bogăţiei, o pizmă rău învăluită, simularea indiferenţei a unui individ vulgar. Limba oaspetelui lui Trimalchio, tovarăşul de masă al lui Encolpius, este o limbă individuală, puternic colorată afectiv; deosebirea ei de limba stilului înalt, de pildă a *Eneidei*, nu poate scăpa nimănui.

Ceea ce adaugă Auerbach unor caracterizări ca acestea, este împrejurarea ca descriind un aspect al societăţii de liberţi şi parveniţi în care amurgea vechea societate romană, Petronius nu arată nici un interes faptului istoric constituit de această societate, forţelor economice şi sociale active în ea, aşa cum vor face realiştii secolului al XIX-lea, de pildă un Balzac. Pro-

www.cimec.ro

blema lui Petronius nu este o problemă socială, ci una morală. « Pentru literatura realistă a antichității, scrie Auerbach, societatea nu există ca problemă istorică, ci ca una morală și, pe deasupra, moralismul acesta se referă mai mult la indivizi decît la societate. Critica viciilor și excrescențelor, oricît ar fi descrise persoanele ca vicioase și ridicole, pune problema în chip individualistic, încît critica societății nu conduce niciodată aici la o dezvăluire a forțelor care o conduc. Dincolo de întreaga agitație, înfățișată de Petronius, nu se simte nimic din complexul economic și politic cărora le aparțin lucrurile, astfel încît mișcarea istorică rămîne aici o mișcare superficială » (p. 35). Problematica morală, și nu problematica socială, este o trăsătură a întregii literaturi antice. Întrebîndu-se care este cauza acestei caracteristici, Auerbach crede a o găsi în refuzul unei aristocrații de a lua în considerare forțele sociale active în straturile fundamentale ale poporului și înclinarea de a prețui aspectele în devenire ale societății din singurul punct de vedere al unei morale înțeleasă ca un ansamblu de criterii eterne. Din aceeași rădăcină se ridică și separarea stilurilor.

Observații, ca acele ale lui Auerbach, au unele precedente în literatura critică anterioară. Astfel, Auerbach amintește constatarea lui Norden în a sa *Die antike Kunstprosa*: « Descrierea ideilor generale care mișcă lumea n-a fost niciodată atinsă, nici urmărită de istoricii antici ». La rîndul lui, Rostovtzeff, citat de asemeni de Auerbach, ajunge la următoarea concluzie în opera lui *The Social and Economic History of the Roman Empire*: « Istoricii antici nu se interesează de viața economică a imperiului ». Conexînd aceste două observații, Auerbach le explică, scriind: « Cele două observații, extrase oarecum la întîmplare, nu par a avea la prima vedere ceva comun, dar ceea ce ele exprimă se reduce la aceeași particularitate antică de a înțelege procesul social. Anichitatea nu vede energii sociale, ci vicii și virtuți, succese și erori; felul ei de a pune problemele, atît în viața spirituală cît și în cea materială, nu este evolutiv-istoric, ci moralistic. Împrejurarea stă în legătură foarte exactă cu concepția generală a separării stilului tragic de acel realist. Ambele aspecte provin din frica aristocratică de a privi mișcările sociale adînci, care sînt resimțite deci ca josnice, orgiastice și scăpate de sub imperiul legii morale » (p. 41). Această valorificare a punctului de vedere de clasă socială în explicarea unor fenomene literare este o aplicație materialist-istorică, cu atît mai remarcabilă la un autor care nu profesează marxismul.

Progresele realismului vor consta, așa cum le înfățișează Auerbach, pe de o parte în punerea în relație a oamenilor cu mediul lor social și natural, apoi în înțelegerea mai adîncă a proceselor sociale, adică în raport cu forțele fundamentale ale societății, în fine prin amestecul stilurilor, adică prin expunerea unei materii tragic-problematice prin mijloacele stilului umil. O etapă nouă a acestei dezvoltări devine sensibilă chiar către sfîrșitul Antichității. Pentru a ilustra această nouă etapă, Auerbach citează un text din *Confesiunile* (VI, 8) lui Augustin, în care ni se povestește reacția prietenului său Alypius față de jocurile de gladiatori. Alypius asistă la aceste jocuri, simte mai întîi beția bestială încercată de spectatorii antici, dar isbutește să se reculeagă și ajunge la o atitudine față de cruzimea antică, în care se vestesc vremurile noi. Textul lui Augustin conține încă elemente împrumutate retoricii ciceroniene, ca de pildă acumularea: *spectauit, clamauit, exarsit, abstulit inde*, care amintește faimoasa acumulare din a doua *Catilinară*: *abiit, excesit, euasit, erupit*. Dar deși astfel de împrumuturi din arta literară mai veche sînt evidente, noutatea se introduce în scrisul lui Augustin prin detalii realistice crude, ca și prin o folosire largă a parataxei, ca în textele biblice. Interesant este, de pildă, pasajul în care ni se descrie delirul bestial al lui Alypius: « Cînd a văzut sîngele, a băut veninul bestialității; și nu s-a întors, ci și-a lipit privirile de spectacol; a supt grozăvia și, fără să știe, a început să simtă plăcere la lupta criminală, și s-a îmbătat de voluptate sîngeroasă » *(Vt enim uidit illum sanguinem, immanitatem simul ebibit, et non se auertit, sed fixit adspectum, et hauriebat furias, et nesciebat; et delectabatur scelere certaminis, et cruenta uoluptate inebriabatur)*.

www.cimec.ro

Am citit cartea lui Auerbach cu interesul de a afla vederi noi asupra începuturilor realismului literar. Este evident că această metodă de creaţie n-a aşteptat, pentru a se afirma, secolul al XIX-lea, cînd a dobîndit o nouă conştiinţă, s-a descris pe sine şi a produs o serie de opere viguroase şi adînci. Realismul a lăsat o lungă evoluţie în urma sa, înainte de a apărea ca un curent literar al veacului al XIX-lea. Auerbach prezintă fragmente succesive ale acestei lungi evoluţii, pe care le analizează stilistic. Nu recunoaşte însă existenţa în Antichitate a realismului, în afară de timide începuturi către sfîrşitul orînduirii sclavagiste, deoarece realismul este, pentru Auerbach, un produs al amestecului stilurilor, menţinute separat în practica şi teoria literară a clasicismului. Auerbach începe deci prin a da o definiţie realismului şi crede a putea constata apoi prezenţa sau absenţa acestui curent, după cum faptele literare cad sau nu cad sub incidenţa definiţiei propuse. Astfel, dacă realismul n-ar fi decît tratarea cu mijloacele stilului umil a unei materii grave sau tragice, atunci realismul n-a ajuns a mişi în antichitate decît către sfîrşitul ei, sub influenţe mai ales literare, provenite din textele biblice. Aşa se face că prezentîndu-ne o icoană a literaturii antice din punctul de vedere al dezvoltării realismului, Auerbach n-a valorificat numeroasele locuri din poemele homerice în care societatea greacă din epoca barbariei retrăieşte într-o imagine atît de limpede; n-a valorificat nici materialul oferit de comedia atică veche şi nouă sau de comedia latină, nici materialul mimiiambilor, nici acel care poate fi extras din operele poeţilor, istoricilor, biografilor, călătorilor şi oratorilor Greciei şi Romei. Observaţia generalizatoare a societăţii ocupă în literatura Antichităţii un loc mult mai întins decît acel pe care i-l recunoaşte Auerbach. Literatura antică este o sursă de atestări istorice şi sociale, ca şi studiul artelor plastice sau al urmelor lăsate de civilizaţia materială a antichităţii, scoase la iveală prin lucrările arheologiei. Ba chiar sursele literare sînt cele mai importante din cîte pot fi folosite de cercetători, deoarece ştirile provenite de la antici dobîndesc aici expresie conceptuală şi posedă valoarea de cunoaştere cea mai mare. Astfel, cînd au început lucrările arheologiei moderne prin săpăturile Renaşterii sau de mai tîrziu, statuile lui Apollo din Belvedere, a Venerei din Milo, a Diadumenului sau a Doriforului n-au obţinut marea lor însemnătate pentru cunoaşterea vieţii grecilor vechi, decît pentru că cercetătorii aflaseră mai înainte, din izvoarele literare, mai ales din operele poeţilor lirici, cultul consacrat acelor fiinţe, cînd ele erau zeeşti, sau preţuirea generală în cetate, cînd era vorba de oameni distinşi în întrecerile sportive. Ştirile literare nu ni se înfăţişează apoi ca documente lipsite de o semnificaţie mai generală, reflexe ale unui fapt unic sau al sentimentelor unui singur om. Cînd Pindar cîntă: « Orice lucru însetează după un altul, dar izbînda într-o întrecere doreşte mai mult ca orice cîntecul, cununile şi tot ce însoţeşte cu potriveală virtuţile bărbatului », simţim lămurit că aici nu se exprimă o reacţie personală a poetului, ci una din acele emoţii colective care înfiorau mulţimile greceşti la jocurile olimpice sau pitice. Toate documentele valabile ale literaturii frumoase posedă o astfel de semnificaţie generală şi se înscriu în acea lungă desfăşurare a realismului literar, care însoţeşte viaţa societăţilor omeneşti în toate momentele lor. Neţinînd seama de această împrejurare, care derivă din însăşi firea creaţiei poetice, Auerbach restrînge cîmpul realismului literar. Îl lipseşte cel puţin de fragmentul lui antic şi clasic care, chiar în epoca separării stilurilor, ne-a transmis nenumărate răsfrîngeri generalizatoare din viaţa orînduirii sclavagiste, greceşti şi romane.

Dar cu tot acest neajuns fundamental, cercetarea lui Auerbach conţine numeroase observaţii ingenioase asupra literaturilor vechi, cum ar fi acele relative la lipsa punerii în relaţie a imaginii omului cu natura şi societatea, la gruparea tuturor elementelor descrierii într-un prim plan inundat de lumină şi, deci, la lipsa planurilor adînci şi umbrite, la lipsa problematicei sociale, la caracterul precumpănitor moralistic al acelor literaturi. Astfel de observaţii îmbogăţesc cunoaşterea vechilor literaturi şi sînt, ca atare, vrednice a fi reţinute. Ele sînt rodul acelei considerări a operelor literare din punctul de vedere al stilului şi procedeelor de artă: o metodă fecundă în rezultate şi care, pentru acest motiv, ocupă un loc mereu mai întins în cercetarea modernă.

www.cimec.ro

TRADUCERI RUSEȘTI DIN HOMER

DE

MARIA MARINESCU-HIMU

În răspîndirea numelui și al epopeilor lui Homer în Rusia au avut un rol de seamă cronicile și povestirile laice bizantine. Inspirate și elaborate sub influența scriitorilor greci clasici și deseori sub aceea a lui Homer, aceste cronici și povestiri bizantine au avut darul de a populariza în Rusia numele poetului, miturile și legendele cîntate de el. Un cronicar bizantin cu bogate reminiscențe homerice, frecvent citit în Rusia a fost Ioan Malalas, opera lui bucurîndu-se de o tălmăcire în limba rusă încă din secolul X [1]. Dintre povestirile laice bizantine scrise cu bogate împrumuturi homerice un loc de seamă ocupă Alexandria, romanul lui Alexandru Machedon [2], în care erau prezentate victoriile fulgerătoare ale eroului în imensitatea ținuturilor cucerite, varietatea și pitorescul obiceiurilor și costumelor ca și sfîrșitul mișcător al eroului. Tălmăcirile ruse ale *Alexandriei* apar pentru prima oară în sec. XI—XII. O contribuție la răspîndirea numelui lui Homer în Rusia au avut și cele două lucrări ale lui Dictys Cretanul și Dares Frigianul, ca și prelucrările lor latine *Ephemeris Belli Troiani* și *Historia destructionis Troiae* [3], răspîndite în sec. XV și care în timpul lui Petru cel Mare figurează printre primele cărți tipărite în Rusia.

Un ecou al operelor lui Homer găsim și în corespondența lui Ivan cel Groaznic cu Cneazul Andrei Mihailovici Kurbski, unul din voievozii lui favoriți și omul lui de încredere în prima jumătate a domniei. După neînțelegerea survenită între ei, Ivan cel Groaznic osîndește pe Kurbski dîndu-i numele de « trădător de la Troia » [4].

---

[1] V. *История греческой литературы*, vol. I, Moscova-Leningrad, 1946, p. 143.

[2] Romanul lui Alexandru cel Mare, alcătuit în limba greacă în Egipt în sec. al III-lea î.e.n. este inspirat de o istorie a vieții eroului scrisă de Callisthenes. Din Egipt romanul s-a răspîndit în trei direcții: în Asia, spre Occident și în sud-estul Europei, la popoarele slave. V. A. B. Ranovici, *Elenismul și rolul său istoric*, București, 1953, p. 48, și prefața la *Alexandria*, editată de Dan Simonescu, p. 12—14.

[3] Aceste două plăsmuiri își au sursa în poeții ciclici. Din lumea greacă au pătruns în literatura latină și au avut un răsunet puternic în cultura evului mediu.

[4] Corespondența dintre Ivan cel Groaznic și Kurbski este un document literar de preț pentru veacul al XVI-lea. După datele legendei, Kurbski pierzînd o luptă s-a văzut nevoit să se refugieze în orașul Volnar din Lituania. Aci Sigismund August l-a pus în fruntea unei armate menite să lupte împotriva Rusiei. În acest chip începe între cele două personaje o corespondență, care a durat de la 1563 pînă la 1579. În corespondență se află șase scrisori: două ale lui Ivan cel Groaznic și patru ale lui Kurbski. Acesta din urmă fusese elevul învăța-

www.cimec.ro

În secolul al XVII-lea cunoaşterea lui Homer în Rusia a fost mult favorizată de deschiderea « Academiei slavo-greco-latine », ca şi de stabilirea unor legături culturale cu muntele Athos, de unde Arsenie Suhanov aducea manuscrisele operelor lui Homer, Hesiod şi Eschil şi de unde avea să pornească spre Moscova, la invitaţia cneazului Vasile al III-lea învăţatul Maximos numit « Grecul », un adînc cunoscător al limbii greceşti şi slavone [1]. După studii făcute la Paris, Florenţa şi Veneţia, Maximos Grecul a dezvoltat în noua lui patrie o activitate care-l impune printre primii umanişti prin setea de adevăr, dragostea de popor şi neclintita lui aspiraţie către progres. Secolul XVIII, secolul clasicismului în Rusia, aduce cu sine un interes sporit pentru Homer. În literatură şi artă se simte influenţa puternică a creaţiilor antice; în operele literare sînt prelucrate subiecte inspirate din istoria antică şi de mitologie. Scriitorii se străduiesc să imite pe clasicii greci şi romani chiar şi atunci cînd subiectele erau inspirate din viaţa rusă.

A. D. Cantemir (1708—1741) făcea cunoscut în Rusia pe Horaţiu şi căuta să introducă unele specii literare ca satira şi oda. Lomonosov (1711—1765) compunea ode solemne folosind din plin imagini împrumutate din mitologia greacă şi polemiza cu Vasili Trediacovschi în problema versificaţiei.

Seria traducerilor din Homer o deschide Ilie Kopieski, unul din tinerii trimişi de Petru cel Mare la învăţătură peste hotarele patriei, după victoriile repurtate asupra suedezilor. Opera tradusă era poemul parodie « Batrahomiomahia » sau « Războiul broaştelor cu şoarecii », operă atribuită lui Homer, alcătuită către sfîrşitul perioadei epice.

Traducerea, incompletă şi cu multe elemente polone, s-a făcut prin intermediul unei tălmăciri latine şi a apărut la Amsterdam în 1700.

O nouă traducere făcută de Vasile Ruban a apărut la Petersburg în 1772 [2] iar alte două traduceri din Homer făcute după original apar în timpul Ecaterinei: traducerea în proză a *Iliadei* de Petru Ekimov, publicată de Academia de Ştiinţe în 1776—1778 şi, în 1778, traducerea în versuri a *Odiseii* de Petru Sokolov [3]. În 1811 apăreau 6 cînturi ale *Iliadei* tălmăcite de Emil Kastrov în vers alexandrin, ceea ce determina intervenţia lui N. N. Radişcev, care pretindea ca poemele homerice să fie traduse nu în iambi ci în metrul original [4]. Primul care încearcă o traducere în hexametru este Mezliakov.

---

tului grec Maxim Grecul şi cunoştea retorica şi dialectica, scriind într-un stil lapidar. Scrisorile lui Ivan cel Groaznic se disting prin simplitate. V. *Istoria lit. ruse* de N. Pospelov, Bucureşti, 1950, p. 79—80.

[1] Maximos Grecul (1480—1556), supranumit « Aghioritul », s-a născut pe la 1480 în Arta (Grecia). A studiat la Veneţia, Florenţa, Milan şi Paris, însuşindu-şi mai multe limbi, printre care şi slavona bisericească, şi ascultînd cu pasiune prelegeri de literatură, filozofie, istorie şi teologie. Reîntors în patrie şi neputînd suferi jugul otoman s-a retras la mînăstirea Vatopedi de la Sf. Munte. Impunîndu-se prin învăţătura şi moralitatea sa, la cererea cneazului Vasile al III-lea este trimis în Rusia. Şi-a început activitatea studiind în bogata bibliotecă a marelui cneaz, unde este impresionat de bogăţia manuscriselor aflate. A fost însărcinat cu traducerile şi comentariile în ruseşte a cărţilor bisericeşti. Manuscrisele se găsesc în biblioteca din Kiev. V. V. S. Ikonnikov, *Maxim Grecul*, Kiev, 2 vol.; G. Papamihail, *Maxim Grecul*, Atena, 1951; A. S. Skambitevski, *Ist. lit. ruse*, Tr. gr. de Teodor Velianitis, Atena, Sachelariu, 1905, p. 467; O. V. Trahtenberg, *Gîndirea social politică din Rusia în sec. XV—XVIII*, în vol. *Din istoria filozofiei ruse*, trad. rom., Bucureşti, 1953.

[2] Vasili Grigorevici Ruban (1742—1795) scriitor şi gazetar, cunoscut prin traduceri din autorii latini. V. *Marea Enciclopedie Sovietică*, vol. 37, p. 276.

[3] O altă traducere făcută de Dimitrie Popov, profesor la Universitatea din Petersburg, se păstrează în manuscris la biblioteca Saltîkov-Şcedrin din Leningrad.

[4] Încercarea de împămîntenire a versului eroic în Rusia a fost mult ridiculizată la timpul ei; mai tîrziu scriitori ca Radişcev, Delvig şi Puşkin au arătat roadele acestei străduanii.

www.cimec.ro

Un moment important pentru istoricul cunoașterii lui Homer în Rusia reprezintă traducerea lui Nicolai Ivanovici Gnedici [1] elaborată în perioada 1809—1829 și în vederea căreia autorul a întreprins studii adînci de limbă, istorie și arheologie.

Citită fragmentar în cercurile literare contemporane și publicată parțial în reviste, traducerea a suscitat un viu interes, antrenînd pe A. I. Alenin [2] și pe arheologul A. S. Uvarov [3] să întreprindă și ei investigații care să faciliteze munca traducătorului dornic de a face pe cititor să trăiască în vremea lui Homer. « Trebuie — zicea Gnedici — să ne transpunem în secolul lui Homer, să devenim contemporanii lui, să trăim alături de eroii lui și de regii-păstori spre a-i putea înțelege » [4].

Propunîndu-și inițial să continue traducerea începută de Kastrov (tradusese chiar în continuare cîntecele VII—XI), a renunțat mai tîrziu la acest plan, începînd traducerea *Iliadei* în hexametru. Sarcina ce se ridica în fața lui Gnedici, ca și în fața celorlalți traducători ai lui Homer, era anevoioasă, fiindcă nu există un scriitor cu un vocabular mai impresionant ca al lui Homer. În îmbinarea dialectului ionic cu cel eolic, limba poemelor homerice se prezintă bogată și variată. O altă dificultate constă în faptul că estetica lui Homer este deosebită de cea modernă. Homer se exprimă în formule, adică o idee simplă este înveșmîntată într-o frază tip pe care o repetă ori de cîte ori simte nevoia să exprime această idee. Spre deosebire de concepția modernă, în care nu e uzitată formula, iar epitetul este particularizat, stilul lui Homer este formular, iar epitetul său ornamental. Conștient de aceste dificultăți, Gnedici a folosit o limbă corespunzătoare, în care cuvintele obișnuite se îmbinau cu expresii consacrate în basme sau cronici. O altă calitate a traducerii lui Gnedici este frumusețea hexametrilor. În zelul lui pentru Homer era firesc ca Gnedici să nu treacă cu vederea « nici problema homerică », ce pasiona atunci pe oamenii de știință. Această chestiune l-a preocupat încă de la începutul lucrării și a găsit răsunet în poemul său *Nașterea lui Homer*, așa cum rezultă din prefața ediției din 1829, ca și din notările aflate după moarte în sertarele poetului. El cunoștea lucrările lui Vico, Wood și Wolf, ca și traducerea lui Voss.

Problema homerică pusă prima dată de Scaliger în 1561 și de D'Aubignac în 1664 fusese reluată în ultimele decenii ale secolului XVIII de Fr. Aug. Wolf, care în ale sale *Prolegomena* susținea că poemele homerice n-au putut fi concepute și alcătuite de un singur poet.

Discuțiile nu erau purtate numai în cadrul universităților, ci și în afara lor, pasionînd pe Goethe și pe Schiller. Acest scepticism al timpurilor noastre — scrie Gnedici — a ridicat din întuneric ipotezele sofiștilor din Alexandria pentru a provoca îndoială asupra unor lucruri pentru care dă mărturii întreaga lume antică. În poemul amintit *Nașterea lui Homer*, Gnedici a dat un răspuns adepților teoriei « micilor cînturi » numind pe autorii ei « cărturari bogați în invidie, dar săraci cu duhul » [5].

---

[1] Nicolai Ivanovici Gnedici (1784—1832), prieten cu Pușkin, simpatizant al decembriștilor și al « Eteriei » a avut un interes deosebit atît pentru literatura greacă veche cît și pentru cea neogreacă, editînd în 1825 la Petersburg o culegere de poezii populare grecești, prevăzută cu o introducere în care face apropieri între cîntecele populare grecești și cele rusești. Tot el a tradus imnul revoluționar al lui Rigas Feraios în rusește. V. *Marea Enciclopedie Sovietică*, vol. 19, p. 545.

[2] Lucrările de arheologie ale lui A. N. Alenin au apărut la Petersburg în 1877.

[3] A. S. Uvarov (1825—1888) este fondatorul societății ruse de arheologie din Moscova.

[4] V. *История греческой литературы*, vol. I, p. 148.

[5] Aluzie la adepții lui Karl Lachmann, filolog german care, pornind de la studii asupra Nibelungilor, întreprinse sub sugestia lui Wolf, izbutește să desfacă *Iliada* în cincisprezece cîntece, iar *Odiseea* în șaisprezece. Cercetările sale: *Betrachtungen über Homers Ilias* le-a prezentat mai întîi în două comunicări făcute Academiei din Berlin în anul 1837 și 1841. Ele au fost publicate mai tîrziu, în 1847, de M. Haubt, unul dintre aderenții teoriei cunoscută sub numele de « Teoria cîntecelor » sau « Liedertheorie ». Pentru istoricul problemei homerice vezi și

www.cimec.ro

În faţa traducerii lui Gnedici, Puşkin, admirator al lui Homer, se entuziasma scriind poezia « Orăşelul », în care-l cita pe Homer printre poeţii preferaţi.

Dacă Gnedici fusese atras de *Iliada*, remarcabilă prin dramatismul ei, poetul Jukovski [1] se entuziasma pentru *Odiseia*. Jukovski realizează traducerea *Odiseii*, avînd principiu călăuzitor gîndul că poetul nu trebuie să fie robul, ci concurentul autorului, pe care e de dorit chiar să-l depăşească.

Traducerea a fost făcută cu ajutorul unui german din Düsseldorf, pe baza unei tălmăciri germane, poate a lui Voss, care apăruse încă din 1781. Poetul însuşi, încercat traducător — tradusese baladele lui Schiller şi Goethe, « Prizonierul din Chilon » al lui Byron, « Castelul din Smallholm » al lui Walter Scott — socotea traducerea *Odiseii* drept cea mai frumoasă operă realizată de el. Impresia produsă de traducere a fost puternică. Gogol, îndrăgostit de peisajul italian, printre puţinele cărţi cu care pleca din patrie spre a-şi reface sănătatea, lua cu sine *Odiseia* tradusă de Jukovski şi, în tovărăşia gîndurilor inspirate, admira peisaje, teatre şi temple şi-şi refăcea sănătatea zdruncinată [2].

Cu pasiunea lui cunoscută, Gogol caracterizează această traducere ca încununarea tuturor traducerilor cîte s-au făcut vreodată pe lume şi încununarea tuturor operelor scrise de Jukovski. Ca şi bătrînul Aristofan, care cu veacuri în urmă aducea binemeritată cinstire lui Homer pentru bunele-i poveţe, Gogol vedea în opera lui Homer un mijloc de a influenţa « pe cei însetaţi şi bolnavi din cauza perfecţiunii lor europene ». « *Odiseia* — spune Gogol în continuare — va aduce aminte oamenilor multe lucruri frumoase din epoca copilăriei lor, pe care ei le-au uitat, dar pe care omenirea trebuie să le recapete ca pe o moştenire a ei legitimă ».

Gogol nădăjduia ca, prin influenţa exercitată de *Odiseia*, omenirea să găsească drumul care duce la perfecţiune, spre acea desăvîrşire morală, atît de mult cîntată de Homer, spre « areté » a cărei dobîndire poate asigura fericirea umană.

Revelatoare în această privinţă este scrisoarea lui Gogol intitulată « Meditaţie asupra Odiseii traduse de Jukovski », adresată lui N. M. Iazîkov, în care scriitorul mărturisea entuziasmul trezit de traducerea Odiseii lui Jukovski: « Oricare dintre noi nobili, burghezi, negustori, învăţaţi, neînvăţaţi, soldaţi, lachei, copii, toţi vom citi cu uşurinţă Odiseia, ţinînd seamă de faptul că Odiseia este în acelaşi timp opera cea mai morală întreprinsă în antichitate. Citind-o, poporul rus va înţelege tîlcul adînc al obligaţiei, al datoriei şi va învăţa că trebuie să lupte şi să nu deznădăjduiască, aşa cum n-a deznădăjduit nici Odiseu » [3].

Ultima traducere a lui Homer în ruseşte este traducerea *Iliadei* făcută de Veresaev şi apărută în Editura de Stat a Literaturii Artistice la Moscova, în 1949. Traducerea, după mărturia autorului ei, are ca punct de plecare pe cea a lui Gnedici, pe care deseori a reprodus-o, eliminînd însă din ea arhaismele.

La capătul acestei investigaţii, constatăm că în Rusia a existat un interes deosebit pentru Homer încă din sec. XII, că prin cele două traduceri ale lui Gnedici şi Jukovski Homer a fost frecvent citit în Rusia, datorită semnificaţiei lui etice unită cu o măiestrie artistică fără egal, şi că şi astăzi cîntarea cetăţii lui Priam se bucură în U.R.S.S. de meritată faimă.

D. M. Pippidi în Introducerea la traducerea *Iliadei* de Murnu, p. 12—18 (Bucureşti, ESPLA, 1955).

[1] Vasilii Andreevici Jukovski (1783—1852), poet liric valoros, a realizat traduceri izbutite din literatura germană, franceză şi engleză. Întrucît operele traduse sînt mai numeroase decît cele originale, a fost numit « geniul tăcerii ».

[2] V. P. D. Anienkov, *Gogol la Roma, Amintiri şi studii antice*, vol. I, 1877, p. 200 apud. *История греческой литературы*, vol. I, p. 149.

[3] Fragmente alese din corespondenţa cu prietenii, vol. II, apud. *История греческой литературы*, vol. I, p. 149.

www.cimec.ro

'APOLOGIA' LUI ANDRÉ BONNARD. AMINTIREA LUI CONCETTO MARCHESI

DE

D. M. PIPPIDI

Evocînd, în numărul său din aprilie 1961, figura lui André Bonnard, umanistul elveţian de la a cărui moarte s-au împlinit de curînd doi ani, revista *Europe* pune în lumină nu numai meritele lui de elenist — prea puţin cunoscute, în ciuda unei producţii ce impune respectul —, dar şi munca desfăşurată de regretatul dispărut pe tărîmul social, ca partizan al înţelegerii între popoare şi preşedinte al Comitetului elveţian de luptă pentru pace. Această din urmă activitate, care avea să-i cîştige în 1950 un loc în Consiliul Mondial şi, cinci ani mai tîrziu, unul din premiile « Lenin » pentru pace (înmînat la Viena, la 11 mai 1955), avea să-l ducă pe autorul atîtor delicate studii despre poezia greacă într-una din acele situaţii cu prilejul cărora, în fiece om, puritatea convingerilor şi tăria caracterului sînt supuse unei încercări hotărîtoare. Arestat, în iunie 1952, pentru a fi ţinut să ia parte la o sesiune extraordinară a Consiliului Mondial al Păcii, André Bonnard avea să fie trimis în judecată pe baza art. 272 din codul penal elveţian. Amănuntele în legătură cu procesul nu interesează, după cum nu interesează gravitatea sau lipsa de gravitate a condamnării, rămasă simbolică prin suspendarea pedepsei. Singurul lucru important, din punctul nostru de vedere, e atitudinea învăţatului în această împrejurare, precum şi declaraţia citită judecătorilor înainte de pronunţarea sentinţei. E, în acest scurt text, o elevaţie morală ce trebuie să se fi impus puternic ascultătorilor, şi mai e o desăvîrşire a formei vrednică de un mare scriitor, sau de traducătorul-artist al lui Eshyl şi al lui Sofocle. Pentru aceste temeiuri, şi pentru că la vremea procesului n-au ajuns pînă la noi decît ecouri slabe ale chipului cum acesta se desfăşurase, socotim potrivit să reproducem în această publicaţie — pentru ai cărei cititori şi colaboratori îndeletnicirea cu marii clasici nu e numai o meserie, ci un act de încredere în vrednicia omului şi în demnitatea lui — mărturisirea unui umanist de seamă al timpului nostru, acel ultim cuvînt adresat judecăţii căruia grecii obişnuiau să-i spună ἀπολογία.

Monsieur le Président, Messieurs les Juges,

Vous allez prendre votre décision. C'est une affaire entre votre conscience et vous. La mienne est tranquille. Votre verdict ne fera que confirmer le sens que j'ai tenté de donner à ma vie.

Qu'il me soit seulement permis, me référant à ce que vous a dit mon avocat, de rappeler que votre décision ne concerne pas seulement les accusés, qu'elle intéresse l'avenir des libertés de notre pays.

★

www.cimec.ro

J'ai toujours beaucoup aimé les enfants, j'ai vécu, je vis encore parmi la jeunesse. C'est pour la jeunesse que j'ai aimé la paix, pour que les jeunes de ce pays ne périssent pas avant d'avoir goûté la beauté de vivre.

L'humanisme, dont on a reconnu la présence en ma personne, ce n'est pas la science d'un homme de cabinet. C'est autre chose, c'est une règle de vie qui m'est fixée. Ce n'est pas non plus une simple moitié de moi-même, cohabitant dans l'équivoque avec l'autre moitié, celle qu'on a beaucoup trop sommairement appelée communiste.

*En vérité, l'hellénisme a été pour moi une longue école, une école à laquelle je me suis soumis tout entier. On essaie de me séparer de l'auteur de la traduction d'*Antigone, *de séparer en moi le familier d'Antigone et le partisan de la paix. En fait c'est exactement le même homme.*

Non, Messieurs les Juges, je ne suis pas la double créature qu'on vous a dépeinte. L'ami de la littérature grecque est du même coup le partisan de la paix. En premier lieu parce que je ne suis pas un homme politique mais un maître de littérature. En second lieu parce que, prenant toujours au sérieux ce que j'enseigne, j'ai tenté d'inculquer à mes étudiants ce que les lettres grecques m'ont appris. Ne croyez pas que la littérature ne soit faite que pour être lue. Elle est faite pour être vécue. Si elle n'enseignait pas à vivre, si elle n'était qu'un jeu, je ne m'y serais pas intéressé. C'est vivre que je veux, c'est enseigner à vivre, parmi les créatures vivantes.

Je ne suis pas un communiste et ce n'est pas une espèce d'habileté ou de duplicité qui a fait que je suis resté à l'écart de ce parti et de tout parti, c'est ma nature même et c'est mon éducation tout ensemble qui font que je reste en face du communisme en état d'interrogation.

Cet état d'interrogation a été celui de toute mon existence: il est probable que j'y resterai toujours. Il est lié à mon être. Mais il n'y a pas là une démarche négative, il y a au contraire une incitation à chercher sans cesse pour soi-même un équilibre nouveau. Tant que je ne serai pas au bout de ma course, je chercherai.

Une chose avant tout, une chose qui est celle que nous cherchons tous ensemble. Une chose qui, seule nous garantit la possession des autres biens. Cette chose-là, c'est la paix.

Je veux chercher la paix.

Vous savez dans quel état d'inquiétude nous sommes tous placés aujourd'hui. Je ne suis pas communiste. Mais si le monde marxiste nous propose la paix, je ferai la paix avec les marxistes. Si le monde capitaliste nous propose la paix, je ferai la paix avec les capitalistes. C'est la paix qui fixe mon choix. Car il me paraît inconcevable et insensé de préférer aux chances de paix qui s'offrent de l'un ou de l'autre côté du monde, cet autre choix qui serait la destruction de l'une des deux moitiés du monde par l'autre — ce qui pourrait aussi signifier des deux moitiés du monde tout ensemble.

Mais cela ne sera pas. Le peuple des hommes veut vivre et je veux vivre avec lui tout entier.

★

Helikon e numele unei noi reviste de studii clasice — sau, cum o indică subtitlul: « de tradiție și cultură clasică » — publicată la Napoli, în editura Rondinella, din inițiativa și sub îngrijirea filologilor Antonio Mazzarino și Johannes Irmscher: unul, bine cunoscut în țara noastră pentru activitatea desfășurată la Institutul « für griechisch-römische Altertumskunde » al Academiei din Berlin, ca și pentru raporturile cordiale pe care le întreține cu colegii săi romîni; celălalt, profesor încă tînăr de literatură latină la Universitatea din Messina.

Primele două fascicule apărute (ianuarie—iunie 1961) sînt frumos tipărite și de un cuprins extrem de variat. Împreună cu aspecte de orice natură ale domeniilor propriu-zis « clasice », grec și latin, se iau în discuție în paginile revistei probleme ale romanității și grecității tîrzii, fără a trece cu vederea istoria studiilor despre antichitate, din evul mediu pînă în zilele noastre.

www.cimec.ro

Sub acest raport, noul periodic nu se deosebeşte aşadar de numeroase alte reviste de filologie din Italia şi din ţările Apusului îndeobşte. Trăsătura nouă trebuie căutată, pe de o parte, în colaborarea masivă a unor specialişti din ţările socialiste (din numărul cărora cîţiva deţin în noua publicaţie rubrici permanente), pe de altă parte, în intenţia directorilor de a face să pătrundă în *Helikon*, alături de contribuţiile de pură specialitate, ceea ce Cuvîntul-înainte al directorilor numeşte: « Tutto ciò che è concretamente umano in ogni luogo e in ogni maniera in cui la tradizione torni a rivelarsi ».

A pretinde că formula e de o limpezime cristalină, ar fi desigur o exagerare. Dar viitorul ne va ajuta să înţelegem şi programul şi realizările, pe care le dorim la înălţimea unor intenţii fără îndoială lăudabile. Pînă atunci, să reţinem că *Helikon* e pus sub patronajul spiritual al lui Concetto Marchesi, latinistul de curînd dispărut, învăţatul şi cetăţeanul a cărui curajoasă atitudine în anii dictaturii mussoliniene avea să-i cîştige respectul general şi, înainte de toate, ataşamentul statornic al celor mai buni elevi ai săi.

Antonio Mazzarino e unul din aceşti discipoli devotaţi amintirii maestrului. Primul fascicul din *Helikon* se deschide cu un *Ricordo di Concetto Marchesi*, în care admiraţia se împleteşte cu afecţiunea şi care, punînd în lumină semnificaţia umană şi politică a exemplului lui Marchesi, proclamă implicit idealurile în serviciul cărora se angajează revista. « *Confessiamolo francamente*, citim în această ordine de idei: *questo grande vecchio, di allora 62 anni, che, mentre l'Italia ufficiale stava zitta e retorica sull'orlo della rovina, gridava forte le Sue idee politiche e osava di affermare i diritti del varietà sulla superficiale adorazione per le opere ottocentesche, è il Maestro più coraggioso che la nostra generazione potesse cercare. Io non so se siamo degni di Lui. Per essere degni di Lui, abbiamo un modo, e uno solo: intendere il Suo messaggio di libertà fino alla sua significazione più tragica e più profonda.*

È un messaggio che tocca, sì, i latinisti, ma tocca tutti gli uomini di buona volontà. È il messaggio di un Uomo, che rievoca la civiltà latina e cristiana, in quanto essa si continua nella realtà nuova, fatta di giustizia e di libertà. In questo messaggio a nulla si rinunzia di ciò che fu grande nel nostro mondo, e che fece il nostro mondo. I poeti di Marchesi possono essere Virgilio e Orazio, ma anche Lucrezio Petronio e Marziale. Egli può intendere Cesare, anche senza umiliare Cicerone. Il triste Sallustio è il Suo storico, a cui ha dedicato pagine indimenticabili in Voci di antichi (1946); *ma il religioso Livio, il ribelle Tacito gli hanno ispirato, rispettivamente, una tra le pagine più commosse della* Storia della letteratura latina *e di* Voci di antichi, *e una monografia* (1924), *che resta ancor oggi il meglio di ciò che fu mai scritto su Tacito. Egli sa rievocare con eguale chiarezza di umanista il pelo-rosso Catone, che non ama, e i generosi Gracchi, la cui prosa Lo commuove fino allo stremo della sua passione. Egli ci ha insegnato che si può sacrificare tutta la vita a un grande ideale, affrontare il carcere e rischiare il pericolo senza compromessi, appunto se si raggiunge quella serena obiettività, che ci fa sentire tutte le voci degli uomini che dissero una parola, piccola e grande, degna di essere ascoltata* ».

Dincolo de experienţa personală a autorului, o asemenea mărturisire e un semn al vremii. Al unei epoci care a renunţat definitiv la mitul « turnului de fildeş » şi care, în aspiraţia-i către adevărul care e unul, refuză să despartă valorile intelectuale de acele morale şi politice.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÎNEASCĂ (1961) *

DE

I. FISCHER

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂȚI

1. *Bibliografia lucrărilor de lingvistică apărute în țara noastră de la 1 mai 1960 pînă la 1 mai 1961.* LR, X, 1961, 4, p. 363–397.
2. *La Conférence internationale d'études classiques des pays socialistes (Eforie, 18–24 septembre 1960).* StCl, III, 1961, p. 7–18.
3. *Despre Congresul internațional de științe istorice (Stockholm, 2–28 august 1960).* Studii, XIII, 1960, 6, p. 153–161.
4. I. Fischer, *Bibliografia clasică românească (1960).* StCl, III, 1961, p. 449–461.
5. A. I. Odobescu, *Istoria arheologiei. I. Antichitatea, Renașterea.* Ediție îngrijită, studiu introductiv, note, glosar, indici de D. Tudor. București, Ed. Științifică, 1961, 470 p.

---

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din R.P.R., tipărite în țară sau străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanților străini publicate la noi. Dintre recenzii au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele romînești (despărțite de indicațiile bibliografice ale acestora printr-o bară verticală). Lucrările litografiate și manuscrise nu figurează în repertoriu. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croșete, [ ], indicații asupra cuprinsului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat șantierele consacrate altor civilizații decît celei greco-romane numai în cazul cînd a fost găsit material grecesc și roman, semnalînd sumar natura acestui material. La capitolul *Traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor traduși; în cadrul celorlalte capitole s-a ținut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni. Au fost incluse și unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenți. Deoarece strîngerea documentării din publicațiile puțin accesibile întîmpină dificultăți, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea să ne semnaleze contribuțiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicațiilor despuiate:

Acta Log. = *Analele Universității «C. I. Parhon», București. Seria Acta logica.*
AM = *Arheologia Moldovei*, Iași, Ed. Academiei R.P.R.
AMRA = *Acta Musei regionalis Apulensis. Studii și comunicări*, Alba Iulia, Ed. Academiei R.P.R.
AUB = *Analele Universității «C. I. Parhon», București. Seria științe sociale.*
CF = *Cercetări filozofice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
Dacia = *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne*, București, Ed. Academiei R.P.R.

www.cimec.ro

6. D. M. Pippidi, *Reviste noi de studii clasice în țările socialiste.* [Das Altertum, Bibliotheca classica orientalis, Klio, Eirene.] StCl, III, 1961, p. 445–448.
7. D. M. P[ippidi], *Acad. Antonin Salač.* [Necrolog.] StCl, III, 1961, p. 501–502.
8. A. Rosetti, *Mario Roques. Iulie 1875 — martie 1961.* SCL, XII, 1961, 3, p. 453 — 454.
9. M. Sala, *Serafim da Silva Neto (1917–1960).* SCL, XII, 1961, 3, p. 455–456.
10. L. Wald, *Conferința de studii clasice (Eforie, 1960).* LR, X, 1961, 2, p. 176–177.
11. I. Winkler, *Despre activitatea numismatică a lui Michael Pap Szathmári (1737–1812).* SCN, III, 1960, p. 433–447.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

12. I. Fischer, *Foneme și grafeme vocalice în ortografia ionic-atică clasică.* [Raporturi între randamentul funcțional al opozițiilor fonologice și notarea în scris a vocalelor.] SCL, XI, 1960, 4, p. 889–893.
13. I. Fischer, *Phonèmes et graphèmes vocaliques dans l'orthographe ionienne-attique classique.* [Traducerea articolului precedent.] StCl, III, 1961, p. 29–32.
14. F. Vanț-Ștef, *Desinența de dativ plural -οι din greaca veche.* [Originea ar fi desinența de locativ -**su*, cu transformarea analogică, după singular, *u*>*i*.] SCL, XII, 1961, 3, p. 335–344.

B. Limba latină

15. N. I. Barbu, T. Vasilescu, *Gramatica limbii latine. Fonetica, morfologia, sintaxa, urmate de un Appendix.* [Ed. a II-a.] București, Ed. de stat didactică și pedagogică, 1961, 311 p.
16. I. Fischer, *Notes de linguistique latine.* [Vezi bibliografia, 1960, nr. 13.] RL, VI, 1961, 1, p. 117–118.
17. Al. Graur, *Studii de lingvistică generală. Variantă nouă.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 14.] București, Ed. Academiei R.P.R., 515 p. | CF, VII, 1960, 6, p. 180–186, H. Wald; LR, X, 1961, 3, p. 262–271, P. Miclău, L. Wald; SCL, XII, 1961, 3, p. 421–431, G. Mihăilă.
18. M. Iliescu, *Note de etimologie și lexicologie romanică.* [Atestări pentru *capitina, curtis, lucor, camisa, aruncare.*] RFRG, IV, 1960, 1, p. 139–141.
19. M. Iliescu, *Zur Etymologie ciniger romanischen Wörter.* [Traducerea articolului precedent.] RL, V, 1960, 2, p. 319–321.

LR = *Limba română*, București, Ed. Academiei R.P.R.
MA = *Materiale și cercetări arheologice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
Ortodoxia = *Ortodoxia, revista Patriarhiei române*, București, Institutul biblic.
RFRG = *Revista de filologie romanică și germanică*, București, Ed. Academiei R.P.R.
RL = *Revue de linguistique*, București, Ed. Academiei R.P.R.
SCIV = *Studii și cercetări de istorie veche*, București, Ed. Academiei R.P.R.
SCJ = *Studii și cercetări juridice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
SCSI = *Studii și cercetări științifice*, Iași, Ed. Academiei R.P.R.
SCL = *Studii și cercetări lingvistice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
SCN = *Studii și cercetări de numismatică*, București, Ed. Academiei R.P.R.
ST = *Studii teologice*, București, Institutul biblic.
StCl = *Studii clasice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
Studii = *Studii, revistă de istorie*, București, Ed. Academiei R.P.R.
SUC = *Studia Vniuersitatis Babeș-Bolyai*, Cluj.

www.cimec.ro

20. H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 327 p. | SCL, XI, 1960, 4, p. 957 — 963, S. Stati.
21. Al. Niculescu, Super *dans les langues romanes. Dr.* spre « *sur* », « *au-dessus de* » *et* « *vers* ». RL, V, 1960, 2, p. 219—243.
22. A. Rosetti, *Istoria limbii romîne. I. Limba latină. Ediţia a treia, revăzută şi adăugită.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1960, 227 p. | ST, XII, 1960, 9—10, p. 718—719, C. Bărbulescu; SCL, XII, 1961, 2, p. 275—276, M. Sala; LR, X, 1961, 3, p. 259—262, I. Coteanu.
23. S. Stati, *Limba latină în inscripţiile din Dacia şi Scythia minor.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1961, 161 p.
24. S. Stati, *La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie mineure.* [Expunere succintă a rezultatelor obţinute în volumul de la nr. 23.] StCl, III, 1961, p. 143—146.

C. Lingvistică indo-europeană

25. Vl. Bănăţeanu, *Urartean Suffixes in Classic Armenian.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 23.] RL, VI, 1961, 1, p. 85—107.
26. Vl. Bănăţeanu, *Probleme de etnogeneză armeană.* [Raporturile armeno-frigiene.] SCL, XII, 1961, 3, p. 377—397.
27. I. Fischer, *Descrierea fonologică a limbilor dispărute. (Aplicaţii la limbile Italiei antice). I.* [Probleme de metodă; inventarul fonemelor vocalice; sistemul vocalismului osc; corelaţia de cantitate.] SCL, XII, 1961, 3, p. 345—360.
28. A. Graur, *Recherches sur le substrat du roumain.* [Probleme de principiu.] StCl, III, 1960, p. 19—22.
29. C. Poghirc, *La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace* a/e *à la lumière des données des langues balkaniques modernes.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 29.] StCl, III, 1961, p. 33—37.
30. I. I. Russu, *Limba traco-dacilor.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1959, 158 p. | RL, VI, 1961, 1, p. 121—132, C. Poghirc.
31. I. I. Russu, *Illyrische Studien. III. Teil. Die sprachliche Stellung der Illyrier.* [Vezi bibliografia 1958—1959, nr. 37.] RL, VI, 1961, 1, p. 63—84.
32. I. I. Russu, *Dacius Appulus. Contribuţie la onomastica traco-dacă şi illiră.* [*Apulum* etc. ar proveni din i.e. **apel* « forţă ».] AMRA, IV, 1961, p. 85—95.
33. Th. Simenschy, *Gramatica limbii sanscrite.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1959, 164 p. | SCSI (Filologie), XI, 1960, 2, p. 271—276, A. Vraciu.

III. CRITICĂ ŞI EXPLICAŢII DE TEXT

34. N. Gostar, *Metereaque turba (Ovide,* Tristia, *II, 191).* [Numele ar fi de identificat cu Ματῆροι din Geografia lui Ptolemeu (IV, 8, 12), cu *Messeniani* din Pliniu (VI, 19, 7) şi cu *Mattzari* (CIL, III, 5234).] StCl, III, 1961, p. 313—315.

IV. ISTORIE LITERARĂ

35. N. I. Barbu, *Marţial despre poezie.* AUB, VIII, 1959, 15, p. 425—433.
36. N. I. Barbu, *Remarques sur le style poétique de Juvénal.* StCl, III, 1961, p. 345—353.
37. E. Cizek, *Observaţii asupra compoziţiei şi stilului din opera lui Florus (Epitome rerum Romanarum).* [Procedee retorice.] AUB, VIII, 1959, 15, p. 451—463.

www.cimec.ro

38. E. Cizek, *Sur la composition des Vitae Caesarum de Suétone.* [Gradare conştientă a trăsăturilor negative.] StCl, III, 1961, p. 355–360.
39. I. G. Coman, *Eusebiu al Cesareei şi Ieronim despre Origen.* ST, XII, 1960, 9–10, p. 595–626.
40. I. G. Coman, *Chipul sfîntului Ciprian în Panegiricile sfîntului Grigorie de Nazianz şi Prudenţiu.* ST, XIII, 1961, 3–4, p. 123–149.
41. A. M. Frenkian, *Analecta Laertiana.* [Lecturile lui Diogene Laerţiu; opera ar fi fost redactată în primul sfert al secolului III e.n.] StCl, III, 1961, p. 395–403.
42. N. Lascu, *Ovidio linguista.* StCl, III, 1961, p. 305–311.
43. M. Nasta, *Quelques réflexions sur les termes de la poétique.* [Μίμησις, *elocutio*, *inuentio* etc.] StCl, III, 1961, p. 317–336.
44. L. Stoianovici, *Le Prométhée de Lucien. Différences par rapport aux versions classiques d'Hésiode et d'Eschyle.* StCl, III, 1961, p. 385–393.
45. N. I. Ştefănescu, *Epopeea şi istoria în opera lui Clement Alexandrinul.* Ortodoxia, XII, 1960, 4, p. 571–596.
46. I. Weiss, *Consideraţii asupra evoluţiei concepţiilor utopice în Antichitatea greacă.* SUC (Philologia), IV, 1959, 2, p. 139–161.

V. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR

47. I. Banu, *Democrit şi istoria unor categorii ale materialismului. Împotriva unor denaturări.* CF, VII, 1960, 6, p. 121–145.
48. P. Creţia, *Dion de Pruse et l'esclavage.* StCl, III, 1961, p. 369–375.
49. A. M. Frenkian, « *Wherever There is Smoke, There is Fire* ». [Formula stoică (Sextus Empiricus, *Adu. math.*, VIII, 152) se regăseşte în logica indiană.] Acta Log., IV, 1961, p. 65–68.
50. A. Joja, *Studii de logică.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 63.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 391 p. | Acta Log., IV, 1961, p. 123–131, D. Bădărău.
51. A. Joja, *The Origin of Logic in Greece.* Acta Log., III, 1960, p. 7–47.
52. A. Joja, *Les origines de la logique en Grèce (suite).* Acta Log., IV, 1961, p. 7–50.
53. N. Lascu, *Teoria lui Aristotel despre sclavie şi rădăcinile ei de clasă.* SUC (Historia), IV, 1960, 1, p. 7–23.
54. O. Onicescu, *La science des grandeurs dans l'œuvre d'Archimède.* Acta Log., IV, 1961, p. 113–116.
55. T. Papadopol, *Probleme gnoseologice în filozofia lui Heraclit.* CF, VIII, 1961, 3, p. 649–667.
56. C. Vasiescu, « *Summum bonum* » *în gîndirea greco-romană şi în morala creştină.* Ortodoxia, XII, 1960, 4, p. 597–608.

VI. ISTORIA RELIGIILOR

57. A. Bodor, *Adalékok a helyi elem fennmaradásának kérdéséhez a Római-kori Dáciában. A Liber és a Libera kultusz.* [Contribuţii la problema tradiţiilor autohtone în Dacia romană. Cultul lui Liber şi Libera.] SUC (Historia), IV, 1960, 1, p. 25–58.
58. N. Gostar, *Men Aneiketos in a Bilingual Inscription from Dacia.* [Inscripţie votivă de la Potaissa, sec. II e.n., către zeul frigian Men, cu epitetul întîlnit numai aici.] Dacia, IV, 1960, p. 519–522.
59. I. I. Ică, *Doctrina fericitului Augustin despre sfînta treime după tratatul « De trinitate ».* ST, XIII, 1961, 3–4, p. 166–188.

www.cimec.ro

60. M. Macrea, *Cultul lui Sabasius la Apulum şi în Dacia.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 70.] AMRA, IV, 1961, p. 61—84.
61. A. Piatkowski, *Figurile lui Heracles şi Orestes în mitologia dorică, mijloc de propagandă politică.* AUB, VIII, 1959, 15, p. 435—449.
62. I. Rămureanu, *Lupta ortodoxiei contra arianismului de la sinodul I ecumenic pînă la moartea lui Arie.* ST, XIII, 1961, 1—2, p. 13—31.
63. D. Tudor, *Iupiter Dolichenus în Dacia inferioară.* [Placă fragmentară de bronz de la Răcari, Oltenia; zeul era probabil cultivat de militari veniţi din Orient.] AMRA, IV, 1961, p. 145—150.

VII. ISTORIE ECONOMICĂ ŞI SOCIALĂ

64. P. Bălă, *Sclavia în lumea greco-romană.* ST, XII, 1960, 9—10, p. 652—662.
65. Em. Condurachi, *Unele probleme ale sfîrşitului orînduirii sclavagiste în istoriografia contemporană.* [Discuţie critică a unor lucrări recente privind îndelungata perioadă de trecere de la sclavagism la feudalism.] SCIV, XII, 1961, 1, p. 35—53.
66. C. Daicoviciu, *« Castella Dalmatarum » în Dacia. (Un aspect al colonizării şi romanizării provinciei Dacia).* [Vezi bibliografia 1958—1959, nr. 86.] AMRA, IV, 1961, p. 51—60.
67. D. M. Pippidi, *Problema sclavajului greco-roman la cel de-al XI-lea congres internaţional de ştiinţe istorice.* [Discuţie critică a raportului lui Siegfried Lauffer, *Die Sklaverei in der griechisch-römischen Welt.*] SCIV, XII, 1961, 1, p. 75—83.
68. D. M. Pippidi, *Die Agrarverhältnisse in den griechischen Städten der Dobrudscha in vorrömischer Zeit.* Griechische Städte und einheimische Völker des Schwarzmeergebietes, Berlin, 1961, p. 89—105.
69. I. Stoian, *О некоторых до сих пор неизвестных аспектах рабства в г. Томы в свете неизданной надписи.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 76.] Dacia, IV, 1960, p. 297—307.
70. I. Stoian, *Contribution à l'étude des tribus de Tomis.* [Examinarea documentelor epigrafice.] StCl, III, 1961, p. 175—202.

VIII. ISTORIE POLITICĂ

71. A. Aricescu, *Die bodenständige Bevölkerung der Dobrudscha und ihre Beziehungen zu den Griechen in der hellenistischen Epoche.* [Repartiţia geografică a aşezărilor autohtone, pe baza materialului arheologic; unitatea culturală a autohtonilor, influenţa greacă.] StCl, III, 1961, p. 67—82.
72. I. Barnea, *Contributions to Dobrudja History under Anastasius I.* [Se referă în special la activitatea de construcţie din Tomis, Callatis, Histria etc.] Dacia, IV, 1960, p. 363—374.
73. C. Daicoviciu, *Dacia capta.* Klio (Berlin), 38, 1960, p. 174—184.
74. C. Daicoviciu, St. Pascu, V. Cheresteşiu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 84.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 230 p. | CF, VII, 1960, 6, p. 228.
75. C. Daicoviciu, St. Pascu, V. Cheresteşiu, St. Imreh, A. Neamţu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei. I. Ediţia a II-a.* [P. 26—58: Epoca veche (sclavagismul) de C. Daicoviciu.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1961, XII + 354 p.

www.cimec.ro

76. H. Daicoviciu, *Date şi probleme noi cu privire la dacii din munţii Orăştiei.* SUC (Historia), IV, 1959, 1, p. 7–21.
77. K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV–XIII.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1958, 195 p. | SCN, III, 1960, p. 576–580, B. Mitrea.
78. D. M. Pippidi, *Despre o ipoteză a lui Patsch privind istoria Moesiei în sec. I e.n.* [Descoperirea, la Histria, a unui soclu cu două inscripţii, una — martelată — în cinstea lui Domiţian, a doua în cinstea lui Nerva, infirmă ipoteza expusă în *Beitr. z. Völkerkunde in Südosteuropa*, V, 1937, 2, p. 26 şi 188–189, după care Domiţian ar fi abandonat roxolanilor nordul Dobrogei.] SCIV, XII, 1961, 1, p. 25–34.
79. D. M. Pippidi, *Istros et les Gètes au III^e siècle av. notre ère.* [Vezi bibliografia 1960, nr. 92.] StCl, III, 1961, p. 53–66.
80. I. Stoian, *În legătură cu eponimatul la Tomis.* [Magistratul eponim era preotul unei divinităţi, probabil al lui Apollo.] SCIV, XI, 1960, 2, p. 303–321.
81. D. Tudor, *Contribuţii privitoare la armata Daciei Ripensis.* [56 stampile pe cărămizi, posterioare evacuării Daciei, găsite în 11 fortăreţe romane de pe limesul dunărean al Daciei Ripensis; concluzii privind toponimele, relaţiile dintre trupele din Dacia şi alte provincii etc.] SCIV, XI, 1960, 2, p. 335–363.
82. D. Tudor, *La prétendue guerre de Caracalla contre les Carpes.* Latomus (Bruxelles), XIX, 1960, 2, p. 350–356.
83. R. Vulpe, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains.* Dacia, IV, 1960, p. 309–332.

IX. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ

84. I. Antonescu, *Săpăturile arheologice de la Gabăra.* [Fragmente ceramice romane, sec. II–III e.n.] MA, VII, 1960, p. 449–459.
85. V. Barbu, *Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines.* [Delimitarea în timp şi spaţiu a 5 necropole; rituri funerare; descrierea şi datarea inventarelor.] StCl, III, 1961, p. 203–225.
86. C. L. Băluţă, *Opaiţele romane de la Apulum. I.* AMRA, IV, 1961, p. 189–220.
87. D. Berciu, C. Preda, *Săpăturile de la Tariverde.* [Aşezare autohtonă cu elemente greceşti; ceramică greacă din sec. VI î.e.n.; aşezare elenistică.] MA, VII, 1960, p. 273–281.
88. I. Berciu, *Mozaicurile romane din Apulum. Contribuţii la studiul mozaicurilor din Dacia.* AMRA, IV, 1961, p. 151–188.
89. Gh. Bichir, *Săpăturile de salvare de la Cuciulata.* [Aşezare dacică preromană; fragmente ceramice romane; monedă romană din anul 18 î.e.n.] MA, VII, 1960, p. 351–359.
90. G. Bordenache, *Attività edilizia a Tomi nel II secolo dell'e. n.* [Examinarea elementelor arhitectonice greceşti din Constanţa şi încercare de reconstituire a aspectului urbanistic general al cetăţii Tomis.] Dacia, IV, 1960, p. 255–272.
91. G. Bordenache, *Antichità greche e romane nel nuovo Museo di Mangalia.* Dacia, IV, 1960, p. 489–509.
92. E. Bujor, *Погребальные обряды в некрополе ис Новиодунума.* Dacia, IV, 1960, p. 525–539.
93. E. Bujor, *Depozitul de amfore de la Islam Geaferca.* [26 amfore elenistice cu influenţă romană, unele stampilate, provenind probabil din Heraclea Pontică.] SCIV, XII, 1961, 1, p. 85–92.
94. E. Bujor, G. Simion, *Săpăturile de salvare din cimitirul roman de la Isaccea.* MA, VII, 1960, p. 391–399.

www.cimec.ro

95. V. Canarache, *L'édifice à mosaïque découvert devant le port de Tomis.* [Descrierea monumentului, considerat centrul comercial al oraşului şi datat la sfîrşitul sec. II sau prima jumătate a sec. III e.n.] StCl, III, 1961, p. 227—240.
96. S. Comănescu, *Considérations mathématiques sur le trophée d'Adamklissi.* StCl, III, 1961. p. 123—126.
97. Em. Condurachi, *Geneza medalioanelor de marmură de pe arcul de triumf al lui Constantin cel Mare.* [Bronzurile din vremea lui Hadrian, reprezentînd aventurile cinegetice ale împăratului, sînt anterioare medalioanelor de marmoră şi au putut servi de model acestora din urmă.] SCN, III, 1960, p. 171—181.
98. Em. Condurachi, D. M. Pippidi, G. Bordenache, V. Eftimie, I. Stoian, Em. Popescu, S. Dimitriu, C. Radu, M. Coja, P. Alexandrescu, *Şantierul arheologic Histria.* MA, VII, 1960, p. 227—271.
99. I. H. Crişan, *Un depozit de unelte descoperit la Lechinţa de Mureş. (Plugul la geto-daci).* [Depozit din perioada romană; unelte agricole de tip greco-roman; pluguri de tip roman.] SCIV, XI, 1960, 2, p. 285—301.
100. I. H. Crişan, *Şantierul arheologic Turda.* [= Potaissa; castrul legiunii V Macedonica.] MA, VII, 1960, p. 431—439.
101. C. Daicoviciu, I. Crişan, A. Palkó, H. Daicoviciu, *Şantierul arheologic Grădiştea Muncelului.* [Monedă din Dyrrhachium, sec. III î.e.n., la Sub Mărtinoi]. MA, VII, 1960, p. 301—320.
102. H. Daicoviciu, *Il tempio-calendario dacico di Sarmizegetusa.* [Discută şi respinge posibilitatea unei influenţe greceşti asupra calendarului dacic.] Dacia, IV, 1960, p. 231—254.
103. G. Ferenczi, I. Ferenczi, *Săpăturile de salvare din 1957—1958 de la Sînpaul.* [Castru roman şi aşezare civilă.] MA, VII, 1960, p. 401—405.
104. Fl. Bobu Florescu, *Monumentul de la Adamklissi. Tropaeum Traiani.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1959, 609 p. +IX pl. | Dacia, IV, 1960, p. 595—597, G. Bordenache.
105. Fl. B. Florescu, *La successione delle metope del Trofeo di Adamklissi.* StCl, III, 1961, p. 117—121.
106. Gr. Florescu, R. Florescu, Gl. Ceacalopol, *Săpăturile arheologice de la Capidava.* MA, VII, 1960, p. 571—581.
107. K. Horedt, *Săbiile de tip « micenian » din Transilvania.* AMRA, IV, 1961, p. 9—18.
108. M. Horhat, *Un tip rar de medalion roman funerar.* AMRA, IV, 1961, p. 276—280.
109. N. Lupu, *Săpăturile de la Boiţa.* [Aşezare romană.] MA, VII, 1960, p. 411—422.
110. M. Macrea, D. Protase, M. Rusu, *Şantierul arheologic Porolissum.* [Castre romane la Pomet, Citera; limes Porolissensis; monumente religioase, palestre, necropolă romană, castru la Tihău.] MA, VII, 1960, p. 361—390.
111. M. Macrea, M. Rusu, *Der dakische Friedhof von Porolissum und das Problem der dakischen Bestattungsgebräuche in der Spätlatènezeit.* [Influenţe şi material arheologic şi numismatic greco-roman.] Dacia, IV, 1960, p. 201—229.
112. B. Mitrea, C. Preda, N. Anghelescu, *Săpăturile de salvare de la Satu-Nou. Cimitirul geto-dacic I.* [Vase greceşti din sec. IV î.e.n.] MA, VII, 1960, p. 283—289.
113. S. Morintz, *Săpăturile de la Chilia* [Necropolă din epoca romană.] MA, VII, 1960, p. 441—448.
114. A. Popa, *Materiale din perioada de trecere la feudalism în zona oraşului Alba Iulia.* [Opaiţe din sec. IV.] AMRA, IV, 1961, p. 221—232.

www.cimec.ro

115. A. Popa, *Colecţia muzeală Sabin Olea din Cîb-sat, r. Alba.* [Fragmente ceramice romane, cap de statuetă, opaiţ, fragmente de altar etc.] AMRA, IV, 1961, p. 269—274.
116. Dorin Popescu, *Les fouilles archéologiques dans la République Populaire Roumaine en 1959.* Dacia, IV, 1960, p. 577—586.
117. Dorin Popescu, *Săpăturile arheologice din Republica Populară Romînă în anul 1960.* SCIV, XII, 1961, 1, p. 133—144.
118. Dorin Popescu, N. Constantinescu, Gh. Diaconu, V. I. Teodorescu, *Şantierul arheologic Tîrgşor.* [Material provenit din distrugerea unui castru roman.] MA, VII, 1960, p. 631—644.
119. C. Preda, *Săpăturile de la Alexandria.* [Fragmente ceramice romane, sec. IV e.n.] MA, VII, 1960, p. 209—217.
120. D. Protase, *Ein Grab aus dem V. Jh. aus Cepari (Transilvanien).* [Bijuterii, monedă de pe vremea lui Theodosiu II.] Dacia, IV, 1960, p. 569—575.
121. D. Protase, *Un nou tip de medalion funerar roman în Dacia.* [Motivul leului apotropaic, fără analogie în altă provincie romană.] SCIV, XI, 1960, 2,p. 323—333.
122. D. Protase, *Săpăturile de la Alba Iulia.* [Cimitir din epoca romană.] MA, VII, 1960, p. 407—410.
123. D. Protase, *Şantierul arheologic Soporul de Cîmpie.* [Necropolă din epoca romană, sec. II—III e.n.] MA, VII, 1960, p. 423—430.
124. D. Protase, *Noi monumente sculpturale romane din nordul Daciei.* [Monumente funerare, statuetă a Venerei, medalion funerar]. AMRA, IV, 1961, p. 127—143.
125. D. Protase, *Formes particulières de l'art provincial en Dacie.* [Medalion funerar lucrat separat de restul monumentului.] StCl, III, 1961, p. 133—141.
126. Z. Székely, *Săpăturile executate de Muzeul regional din Sf. Gheorghe.* [Monedă a lui Constantius II (354) la Recic; castru roman la Sărăţeni.] MA, VII, 1960, p. 179—190.
127. Gh. Ştefan. I. Barnea, M. Comşa, B. Mitrea, *Şantierul arheologic Garvăn (Dinogetia).* MA, VII, 1960, p. 583—598.
128. D. Tudor, *Ein im Süden Daziens gefundenes hellenistisch-römisches Silbergefäss.* Germania (Berlin), XXXVII, 1959, p. 238—242.
129. D. Tudor, *Nuovi monumenti sui cavalieri danubiani.* [Completarea cu noi materiale a corpusului alcătuit de autor, *Ephem. Dacorom.*, VII, 1937, p. 189—356, şi VIII, 1938, p. 445—449.] Dacia, IV, 1960, p. 333—362.
130. D. Tudor, *Şapte pietre gravate romane descoperite la Celei şi Orlea.* [Reprezintă pe Iupiter, Venus, Fortuna, Eros, Pan şi cuplul Eros-Faunus; a 7-a e un *abraxas.*] SCN, III, 1960, p. 375—382.
131. D. Tudor, *O camee de sticlă descoperită la Apulum.* [Portret feminin din sec. II. e.n.] AMRA, IV, 1961, p. 274—276.
132. D. Tudor, E. Bujor, *Die geheime Brunnenanlage von Sucidava.* [Sec. VI e.n.] Dacia, IV, 1960, p. 541—552.
133. D. Tudor, E. Bujor, A. Matrosenco, *Sucidava V. A noua (1956), a zecea (1957) şi a unsprezecea (1958) campanie de săpături arheologice de la cetatea de la Celei.* MA, VII, 1960, p. 473—494.
134. L. Ţeposu-David, *Mitul lui Marsyas pe o gemă descoperită la Porolissum.* [Sec. II e.n. SCIV, XI, 1960, 2, p. 411—417.
135. R. Vulpe, *Şantierul arheologic Popeşti.* [Aşezare getică, poate Argedava, cu influenţe elenistice; obiecte elenistice; monede din Thasos, Maroneia şi romane republicane.] MA, VII, 1960, p. 321—338.

www.cimec.ro

X. EPIGRAFIE GREACĂ ŞI LATINĂ

136. I. Berciu, Al. Popa, *Marcus Valerius Maximianus legatus Augusti legionis XIII Geminae.* [Cariera personajului pe baza unor documente epigrafice recent descoperite.] SCIV, XII, 1961, 1, p. 93—104.
137. I. H. Crişan, *Notă epigrafică. Fragment de altar din marmură.* ARMA, IV, 1961, p. 283—285.
138. A. M. Frenkian, *Le déchiffrement du linéaire B. Sa validité et ses limites.* Dacia, IV, 1960, p. 455—470.
139. N. Gostar, *Inscripţiile de pe lucernele din Dacia romană.* AM, I, 1961, p. 149—209.
140. D. M. Pippidi, *Un nuovo pontarca Callatiano del III secolo e.n.* [Pornind de la o inscripţie de pe soclul unei statui a zeiţei Nemesis (muzeul Mangalia) care menţionează pe pontarhul Flauius Pharus, autorul discută problema eponimatului la Callatis şi alte probleme ale organizării locale.] Dacia, IV, 1960, p. 511—514.
141. D. M. Pippidi, *Pierres errantes (IGB I 58).* [Fragmentul A al inscripţiei, socotit pierdut, se găseşte în Muzeul regional din Constanţa, nr. 319.] Dacia, IV, 1960, p. 515—517.
142. E. Popescu, *The Histrian Decree for Aba (2nd Century of Our Era).* [Inscripţie în cinstea preotesei Aba, cu informaţii asupra cultului Cybelei la Histria.] Dacia, IV, 1960, p. 273—296.
143. D. Radu, *Materiale epigrafice din Muzeul regional Alba Iulia.* [32 texte inedite.] AMRA, IV, 1961, p. 97—118.
144. I. I. Russu, *Note epigrafice. Seria V.* [Rectificări de lectură: CIL, III, 1120; III, 8076, 19; CIG, III, 6814.] SCIV, XI, 1960, 2, p. 405—410.
145. I. I. Russu, *Două fragmente de diplome militare din Apulum.* AMRA, IV, 1961, p. 119—125.
146. D. Tudor, *Note su C. Vlp. Pacatus Prastina Messalinus governatore de la Mesia Inferiore.* [Inscripţie de la Sucidava, cu numele complet al personajului, cos. 147.] Dacia IV, 1960, p. 523—524.

XI. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ

147. G. Buzdugan, I. Mititelu, *Contribuţii la clasificarea unor monede histriene.* [Cronologia legendelor etc.] SCN, III, 1960, p. 385—404.
148. E. Chirilă, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Lujerdiu.* [278 denari de argint, de la Traian la Septimiu Sever.] SCN, III, 1960, p. 405—431.
149. O. Floca, *Descoperirea monetară de la Sălaşul de Sus (reg. Hunedoara) şi unele consideraţii asupra monedelor romane republicane de imitaţie.* [111 denari republicani şi 3 contrafaceri.] SCN, III, 1960, p. 89—134.
150. M. A. Halevy, *Autour d'un problème de numismatique antique. Y a-t-il eu une monnaie d'or dace? À propos du statère à la légende* ΚΟΣΩΝ. [Monedă de aur, avînd ca etalon staterul de aur al lui Lysimach; cuvîntul κοσων ar fi un simbol de verificare şi marcaj.] StCl, III, 1961, p. 89—92.
151. O. Iliescu, *Date noi privitoare la tezaurul monetar de la Căpreni.* [Completări la inventarul unui tezaur dispersat: 6 denari romani republicani; cronologia ansamblului tezaurului.] SCN, III, 1960, p. 477—486.
152. B. Mitrea, *Découvertes récentes de monnaies anciennes sur le territoire de la République Populaire Roumaine.* Dacia, IV, 1960, p. 587—591.

www.cimec.ro

153. B. Mitrea, *Notă suplimentară despre tezaurul monetar de la Viişoara.* [20 monede nesemnalate în SCN, II, 1958, p. 27; 13 din ele, prezentate de achizitor, sînt monede greceşti din Dyrrhachium şi două imitaţii.] SCN, III, 1960, p. 449—450.

154. B. Mitrea, *Cu privire la monedele din Apollonia şi Dyrrhachium găsite la Tileagd.* SCN, III, 1960, p. 465—466.

155. B. Mitrea, *Descoperiri recente şi mai vechi de monede antice şi bizantine în Republica Populară Romînă.* SCIV, XII, 1961, 1, p. 144—153.

156. B. Mitrea, *Sur les monnaies des cités pontiques découvertes sur le territoire des populations locales.* [Relaţiile comerciale histriene cu localităţi din Sciţia minoră şi din nordul Dunării.] StCl, III, 1961, p. 83—88.

157. C. Preda, *Monede histriene cu roata şi legenda* IΣT. [Emisă numai la Histria, nu şi la Olbia, către mijlocul sec. V î.e.n.] SCN, III, 1960, p. 21—38.

158. C. Preda, *Probleme de numismatică geto-dacică.* [Imitaţiile de monede greceşti din Dacia sînt emisiuni locale şi reflectă dezvoltarea economică a ţării, monedele greceşti nemaisatisfăcînd necesităţile circulaţiei mărfurilor; începutul emisiunilor trebuie situat în a doua jumătate a sec. III î.e.n.; ele încetează în prima jumătate a sec. I î.e.n. şi sînt înlocuite cu denarul roman republican.] SCN, III, 1960, p. 43—79.

159. C. Preda, *Descoperirile de monede romane republicane de la Locusteni.* [89 piese dintre anii 217 şi 49 î.e.n., tezaurizare îndelungată, banii aparţinînd şefilor de trib care aveau relaţii directe cu comercianţii romani.] SCN, III, 1960, p. 135—170.

160. C. Preda, *Monede găsite la Novaci.* [26 piese, de la Filip II pînă la Valens.] SCN, III, 1960, p. 467—475.

161. C. Preda, *Tezaurul cu monede romane imperiale descoperit la Lunguleţu.* [27 monede, de la Traian pînă la Commodus.] SCN, III, 1960, p. 487—491.

162. C. Preda, G. Simion, *Un tezaur cu monede romane republicane din Dobrogea.* [17 piese dintr-un tezaur de 150—200, descoperit în 1946, lîngă Tulcea.] SCN, III, 1960, p. 545—546.

163. I. Spiru, *Descoperiri monetare în raionul Alexandria.* [Tetradrahme thasiene la Poroschia, Moşteni, Pielea; monede romane republicane la Călineşti, Ulmeni etc.] SCN, III, 1960, p. 553—555.

164. Z. Székely, *Noi descoperiri monetare de pe teritoriul Regiunii Autonome Maghiare.* [5 tetradrahme thasiene la Măghirani, monede romane republicane şi imperiale.] SCN, III, 1960, p. 555—558.

165. I. Ţigăra, *Descoperiri monetare de pe teritoriul oraşului Turda.* [62 monede imperiale.] SCN, III, 1960, p. 547—553.

166. I. Winkler, *Note despre colecţia monetară a lui Dániel Lészay.* [61 monede antice ale unui medic ardelean (1798—1872).] SCN, III, 1960, p. 449—463.

XII. DREPT ROMAN. ISTORIA DREPTULUI ANTIC

167. Vl. Hanga, *Crestomaţie pentru studiul istoriei statului şi dreptului R.P.R. Vol. I. Descompunerea orînduirii comunei primitive şi sclavagismul.* Bucureşti, Ed. de stat pentru literatură economică şi juridică, 1955, 272 p. + 12 pl. | SCJ, VI, 1961, 1, p. 154—161, D. Rusu.

161. Vl. Hanga, *Tehnica juridică — criteriu de distincţie între şcoala sabiniană şi proculiană.* SUC (Iurisprudentia), III, 1959, 2, p. 55—64.

www.cimec.ro

XIII. SUPRAVIEȚUIREA ANTICHITĂȚII

169. Al. Balaci, *Dante și Antichitatea.* [Semnificația mitologiei antice în Divina Comedie.] RFRG, IV, 1960, 1, p. 49–55.
170. C. Cîmpianu, *Un capitol necunoscut al lui Samuil Clain despre «Războaiele lui Traian cu Dachii».* AMRA, IV, 1961 p. 285–293.
171. N. Lascu, *L'esilio di Ovidio nelle tradizioni popolari.* Siculorum Gymnasium (Catania), XII, 1959, p. 153–163.
172. G. Szabó, *Ovidius költészetének visszahangja az Erdélyi Magyar irodalomban.* [Ecoul poemelor lui Ovidiu în literatura maghiară din Transilvania.] SUC (Philologia), IV, 1959, 2, p. 129–138.

XIV. TRADUCERI

A. Literatura greacă

173. Aristotel, *Organon. III. Analitica secunda.* Traducere, studiu introductiv și note de M. Florian. București, Ed. științifică, 1961, 194 p.
174. Herodot, *Istorii. Vol. I.* Studiu introductiv de A. Piatkowski; traducere, notițe istorice și note de A. Piatkowski și F. Vanț-Ștef. București, Ed. științifică, 1961, CXV + 547 p.

B. Literatura latină

175. Horațiu *(Cele mai frumoase poezii).* Traducere, cuvînt introductiv și note de L. Sebastian, București, Ed. tineretului, 1961, 187 p.
176. Titus Liuius, *De la fundarea Romei. III.* Traducere de Fl. Demetrescu, T. Vasilescu, P.H. Popescu; note de P. H. Popescu, București, Ed. științifică, 1961, 853 p.
177. Ambrosius Macrobius Theodosius, *Saturnalia.* Traducere, introducere și note de Gh. Tohăneanu. București, Ed. Academiei R.P.R., 378 p.

XV. CULEGERI

178. *Nouvelles études d'histoire, publiées à l'occasion du XI^e Congrès des sciences historiques, Stockholm, 1960.* București, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 709 p. | Studii, XIV, 1961, 3, p. 767–781, S. Morintz, E. Bujor, P. Diaconu, Fl. Constantiniu, N. Copoiu.

XVI. MANUALE DIDACTICE [1]

179. Em Condurachi [și colaboratori], *Crestomație de texte privitoare la istoria antică.* București, Ed. de stat didactică și pedagogică, 1961, 240 p. + pl.

[1] Manualele pentru învățămîntul mediu retipărindu-se fără modificări (și fără menționarea numărului ediției) la începutul fiecărui an școlar, nu vom înregistra în această rubrică decît lucrările noi (sau cele omise din repertoriile precedente).

www.cimec.ro

INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine.

I. *Autori antici*

Arhimede 54
Aristotel 53, 173
Augustin 59
Ciprian 40
Clement din Alexandria 45
Democrit 47
Diogene Laerţiu 41
Dion din Prusa 48
Eschil 44
Eusebiu din Cesarea 39
Florus 37
Grigorie din Nazianz 40
Heraclit 55
Herodot 174
Hesiod 44
Horaţiu 175
Ieronim 39
Iuvenal 36
Liuius (T) 176
Lucian 44
Macrobius 177
Marţial 35
Origene 39
Ovidiu 34, 42, 171, 172
Pliniu cel Bătrîn 34
Prudenţiu 40
Ptolemeu 34
Sextus Empiricus 49
Suetoniu 38

II. *Cuvinte*

a. greceşti

μίμησις 43

b. latine

aruncare 18
camisa 18
capitina 18
curtis 18
elocutio 43
inuentio 43
lucor 18
super 21

III. *Autori moderni*

Alexandrescu P 98
Anghelescu N 112
Antonescu I 84
Aricescu A 71
Balaci Al 169
Banu I 47
Barbu N I 15, 35, 36
Barbu V 85
Barnea I 72, 127
Bădărău D 50
Bălă P 64
Băluţă C L 86
Bănăţeanu Vl 25, 26
Bărbulescu C 22
Berciu D 87
Berciu I 88, 136
Bichir G 89
Bodor A 57
Bordenache G 90, 91, 98, 104
Bujor E 92, 93, 94, 132, 133, 178
Buzdugan G 147
Canarache V 95
Ceacalopol Gl 106
Cheresteşiu V 74, 75
Chirilă E 148
Cizek E 37, 38
Cîmpianu C 170
Coja M 98
Coman I G 39, 40
Comănescu S 96
Comşa M 127
Condurachi Em 65, 97, 98, 179
Constantinescu N 118
Constantiniu Fl 178
Copoiu N 178
Coteanu I 22
Creţia P 48
Crişan I H 99, 100, 101, 137
Daicoviciu C 66, 73, 74, 75, 101
Daicoviciu H 76, 101, 102
Demetrescu Fl 176
Diaconu G 118
Diaconu P 178
Dimitriu S 98
Eftimie V 98
Ferenczi G 103
Ferenczi I 103
Fischer I 4, 12, 13, 16, 27
Floca O 149
Florescu Fl B 104, 105
Florescu Gr 106
Florescu R 106
Florian M 173
Frenkian A M 41, 49, 138
Gostar N 34, 58, 139
Graur Al 17, 28
Halevy M A 150
Hanga Vl 167, 168
Horedt K 77, 107

www.cimec.ro

Horhat M 108
Ică I I 59
Iliescu M 18, 19
Iliescu O 151
Imreh Șt 75
Joja A 50, 51, 52
Lascu N 42, 53, 171
Lupu N 109
Macrea M 60, 110, 111
Matrosenco A 133
Miclău P 17
Mihăescu H 20
Mihăilă G 17
Mititelu I 147
Mitrea B 77, 112, 127, 152, 153, 154, 155, 156
Morariu T 74, 75
Morintz S 113, 178
Nasta M 43
Neamțu A 75
Niculescu Al 21
Odobescu A I 5
Onicescu O 54
Palkó A 101
Papadopol T 55
Pascu Șt 74, 75
Piatkowski A 61, 174
Pippidi D M 6, 7, 67, 68, 78, 79, 98, 104, 141
Poghirc C 29, 30
Popa A 114, 115, 136
Popescu Dorin 116, 117, 118
Popescu Em 98, 142
Popescu P H 176
Preda C 87, 112, 119, 157, 158, 159, 160, 161, 162
Protase D 110, 120, 121, 122, 123, 124, 125
Radu C 98
Radu D 143
Rămureanu I 62
Rosetti A 8, 22
Russu I I 30, 31, 32, 144, 145
Rusu D 167
Rusu M 110, 111
Sala M 9, 22
Sebastian L 175
Simenschy Th 33
Simion G 94, 162
Spiru I 163
Stati S 20, 23, 24
Stoian I 69, 70, 80 98
Stoianovici L 44
Szabó G 172
Székely Z 126, 164
Ștefan G 127
Ștefănescu N I 45
Teodorescu V I 118
Tohăneanu G 177
Tudor D 5, 63, 81, 82, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 146
Țeposu-David L 134
Țigăra I 165
Vanț-Ștef F 14, 174
Vasiescu C 56
Vasilescu T 15, 176
Vraciu A 33
Vulpe R 83, 135
Wald H 17
Wald L 10, 17
Weiss I 46
Winkler I 11, 166

www.cimec.ro

www.cimec.ro

A. JURET, *Les idées et les mots. Essai de philosophie linguistique. La formation des idées observée dans la formation des mots.* Paris, 1960, 154 p.

Ultima lucrare a cunoscutului profesor de la Facultatea de litere a Universității din Strasbourg reprezintă o încercare de răspuns la problema dificilă a formării ideilor și a stabilirii succesiunii lor.

După o scurtă prezentare critică a soluțiilor propuse de gînditori din diferite epoci, autorul ajunge la concluzia că, dată fiind strînsa legătură dintre limbă și gîndire, singura metodă obiectivă care permite o abordare științifică a acestei probleme este analiza felului în care se formează cuvintele, stabilirea succesiunii sensurilor în mai multe limbi.

A. Juret și-a limitat cercetarea la familia limbilor indo-europene și a ales de preferință exemple din limbile sanscrită, greacă și latină. În gruparea familiilor de cuvinte în jurul unei rădăcini și a stabilirii filiației sensurilor, autorul ține seama de două principii, pe care le enunță în mod explicit.

În primul rînd, el socotește că sensul primar al rădăcinilor este, în raport cu sensurile cuvintelor create pe baza lor, cel mai general și mai abstract, ceea ce înseamnă că la originea gîndirii stau ideile abstracte: « ainsi qu'il sera établi par des faits variés et indépendants, ce sont les conceptions les plus abstraites qui sont au début de la pensée » (p. 17). Sensurile concrete și ideile formulate prin ele sînt considerate ca fiind posterioare celor abstracte.

În al doilea rînd, autorul presupune un paralelism perfect între sens și complexul sonor care îl exprimă. Unei noțiuni simple ar trebui să-i corespundă o rădăcină monoconsonantică, o rădăcină cu două consoane neputînd avea decît un sens secundar, derivat. Pe măsură ce sensurile se îmbogățesc, se precizează, rădăcina comportă modificări fonetice sau se lărgește cu sufixe.

În conformitate cu aceste principii, cuvintele sînt împărțite în grupuri semantice în jurul unei rădăcini cu sens foarte general. La rîndul lor, rădăcinile sînt grupate în două categorii fundamentale pe baza a două perechi de noțiuni simple, care formează unități de contrarii: I unul, altul — ansamblu și II a fi — a face.

Din variatele raporturi care s-au creat în cadrul celor două perechi de noțiuni, considerate primare, s-au desprins, într-o ordine perfect logică, diferite idei abstracte și concrete. Astfel, de exemplu, din categoria *unul cu altul* s-ar fi desprins noțiunile: a uni, aduna, locui, cultiva; trupă, mulțime, client, servitor; a recolta, culege; a amesteca, bastard, hibrid, comun, vulgar etc. (p. 40); din categoria *unul fără altul* s-au dedus noțiunile: vid, lipsă, a produce un gol (a înțepa, străpunge, săpa, deschide, rade etc. și numele de instrumente care produc asemenea acțiuni: spin, ac, sabie etc.) etc. (p. 58). Din noțiunea primară a existenței se consideră derivată noțiunea de posesiune cu toate nuanțele aproprierii: a avea, a avea la dispo-

www.cimec.ro

ziţie, a ţine, purta, suporta, tolera; a se opri; a lua, înţelege, dobîndi, ocupa, cumpăra, fura; a lua cu gura, mînca, înghiţi, devora, bea etc. (p. 79).

În acest fel, orice cuvînt indo-european îşi găseşte un loc determinat în una din categoriile logice stabilite. În ele sînt cuprinse şi sensurile gramaticale: astfel, valorile cazurilor îşi găsesc locul în sfera *a fi — a acţiona*, iar în categoria *unitate — ansamblu* se încadrează opoziţiile de persoană, la verbe, de gen şi număr, la nume.

După părerea lui A. Juret, aceleaşi noţiuni simple se găsesc la toate popoarele: tocmai datorită comunităţii primare a noţiunilor simple şi structurii logice a conceptelor oamenii se pot înţelege între ei, cu toate diferenţele de timp, spaţiu, civilizaţie şi structură lingvistică. Diferenţele în modul de a gîndi ar proveni numai din noţiunile derivate, pe care şi le-a construit fiecare popor în funcţie de mediul fizic şi social, de interesele economice etc. (p. 139).

Cartea prof. A. Juret, interesantă din multe puncte de vedere, e susceptibilă de a da naştere la discuţii, atît în ceea ce priveşte principiile filozofice, cît şi interpretarea materialului lingvistic.

Aşa cum s-a văzut, autorul consideră că evoluţia ideilor a avut loc pornindu-se de la un număr redus de noţiuni, cele mai simple şi mai generale.

Din punctul lui de vedere, generalul nu are o existenţă obiectivă, iar realitatea e « individuală şi schimbătoare ». Unitatea nu este dedusă din analiza realităţii, întrucît nu ar fi conţinută în ea şi, în general, noţiunile matematice nu ar fi deduse din realitate pe baza experienţei, ci ar fi produsul pur al minţii. Aşadar nu este admisă ideea unităţii dialectice a generalului şi a particularului, a recunoaşterii existenţei obiective a generalului în şi prin particular.

Principalul argument adus de autor în favoarea ipotezei priorităţii ideilor generale este faptul că oamenii le au de mici copii. Dacă noţiunile de unitate, fiinţă şi acţiune şi cele ale atributelor lor (putere, bunătate, frumuseţe etc.) ar rezulta pe calea comparaţiei, abstractizării şi generalizării — spune A. Juret — ele ar apărea la fiecare individ la vîrste diferite (p. 127—128).

Autorul trage concluzii privitoare la evoluţia gîndirii (şi a limbii) analizînd o fază dată din istoria limbilor indo-europene, fără a cerceta, din punctul de vedere istoric, semantica fiecărei limbi şi, mai ales, fără a raporta gîndirea la evoluţia societăţii. Se ştie că noţiunile se formează în practica socială şi rezumă ceea ce a fost dat în practică. Evoluţia ideilor reflectă procesul istoric de dezvoltare a lumii obiective şi a gîndirii. Cunoaşterea se dezvoltă pe o linie ascendentă pe baza logicii interne a mişcării gîndirii şi a condiţiilor dezvoltării societăţii.

Evoluţia gîndirii se face de la concret la abstract. Acest lucru este dovedit prin cercetarea lexicului unor limbi puţin evoluate. Cuvintele abstracte s-au creat treptat, în decurs de multe mii de ani. Condiţia dezvoltării progresive a gîndirii însă nu stă — aşa cum susţine A. Juret — în existenţa noţiunilor primare, care se găsesc în orice spirit, la orice vîrstă şi în orice epocă (p. 138), ci în mersul progresiv al societăţii şi, pe această bază, în posibilităţile mereu crescînde ale minţii omeneşti.

Pornindu-se de la unele fapte din limbile primitive, se poate presupune că la origine noţiunile aveau un caracter sincretic, vag, că exprimau în mod nedistinct mai multe obiecte sau fenomene luate împreună. Dar sincretismul primar al noţiunilor nu e identic cu caracterul general, abstract al noţiunilor, realizat după precizarea ideilor. De la « generalul » nedistinct la concret apoi la abstract avem o evoluţie în spirală.

La baza lucrării lui A. Juret stă ideea unităţii indisolubile dintre limbă şi gîndire. Materialul lingvistic îi serveşte autorului drept bază pentru concluzii privind evoluţia gîndirii. Concluziile ar trebui însă formulate cu mai multă prudenţă: legile semantice nu se pot identifica cu cele logice, pe care le reflectă în esenţă; semantica fiecărei limbi este influenţată de condiţiile specifice ale populaţiei care o vorbeşte şi de unii factori lingvistici (posibilităţile de îmbogăţire a lexicului, sinonimia, omonimia etc.).

www.cimec.ro

Se poate spune şi că materialul nu este destul de variat pentru a permite formularea de concluzii generale; erau necesare exemple din mai multe limbi. Desigur că mai convingătoare sînt exemplele din limbi neînrudite, căci evoluţia paralelă ar putea demonstra o evoluţie logică identică.

Lucrarea prof. A. Juret ridică şi unele probleme în legătură cu interpretarea materialului lingvistic.

Există cazuri numeroase în care gruparea mai multor cuvinte indo-europene în jurul unei rădăcini este admisibilă, atît din punct de vedere semantic, cît şi fonetic. Din această categorie fac parte exemple ca: R *rk* — « a aduna »: λέγω a aduna, κατα + λέγω a strînge, a înrola, lat. *legere* a strînge, culege, alege, *legio* alegere, legiune, armată; *ē-ligere* a alege; got. *rikan*, germ. *rechen* a pune laolaltă,; sl. *rąka* mînă, *rekǫ* a pune laolaltă; scr. *rāçis*, grămadă, colecţie (p. 41) R *e, k* — « a înţepa »: scr. *aśtra* strămurare; lat. *acies* vîrf, *ācer* ascuţit, străpungător; *acidus* acru; *acerbus* germ. *herb* aspru; ἀχή, ἀχίς, ἀχμή vîrf, ἄχρος ascuţit; scr. *agram* vîrf (p. 58) R *kp* « a ţine », « a lua »: lat. *capere*, *cēpi* a lua, cuprinde, conţine, *captus* prizonier; got. *hafts*, germ. *Haft* captură, arest; irl. *gaibim* iau; lat. *capēdō capūdō*, *capula* vas, care conţine; măsură de capacitate; engl. *keep* ţine, conţine, păstra; σκάφη ahd. *skapa* vas (p. 80).

Dar, pe lîngă asemenea exemple mai sînt cazuri numeroase la care apropierile între cuvinte cu sensuri diferite nu pot fi acceptate din cauza diferenţelor mari în sens sau în complexul sonor. Iată cîteva exemple.

Nu se înţelege de ce au fost reunite sub aceeaşi rădăcină *Ks* — « a lega, a uni », lat. *axis* „osie" (gr. ἄξων germ. Achse), *āla*, *axilla* „aripă, subsuoară" şi lat. *uxor* „soţie" (p. 45) sau de ce sînt puse laolaltă lat. *membrum*, *maritus*, *mulier* şi germ. *Braut* „logodnică", gr. εἱμαρ-μένη „destin", αἱ μοῖραι Parcele, ca provenind toate din R *ml-*, *mr-* « a lega, a uni » (p. 46). Ce legătură semantică poate fi stabilită între cuvintele *sitis*, *siccus* şi *sidus* (p. 113) sau între *stella* şi *sterilis* (p. 114) deosebite şi ca formă şi avînd corespondenţe diferite în alte limbi indo-europene? De asemeni nu există nici o dovadă că *sentire* s-a creat pe baza participiului neatestat *sent* — al verbului *esse* (p. 120).

De dragul apropierilor semantice adesea se operează într-un mod foarte liber cu latura fonetică a cuvîntului, a cărui separare pe morfeme apare arbitrară. Astfel *homo* e analizat ca *h-o-mo*, iar got. *guma* ca *g- uma* considerîndu-se că provin din rădăcina simplă *K-* « a gîndi, a vorbi » (p. 95). La fel *dulcis* e înţeles ca fiind *du-lcis*, din aceeaşi rădăcină cu *bonus* — < dų — enos (p. 120). Pare ciudată separarea lui *nefandum* de *fās*, *fāri* (considerîndu-se că vin din rădăcini diferite) şi apropierea lui de *s-ponte* (p. 104), ca şi separarea numelui comun *uenus* (cu derivatul *uenustus*) de numele zeiţei *Venus* (p. 100).

Dicţionarele etimologice ale limbilor indo-europene tratează separat cuvintele care provin dintr-o singură rădăcină indo-europeană. Se poate presupune că între rădăcinile indo-europene au existat anumite raporturi semantice, că ele s-au dezvoltat dintr-un nucleu de rădăcini mai puţin numeros şi cu sensuri mai puţin complexe. Este meritul lucrării prof. A. Juret de a fi încercat să deducă aceste legături. După cum am arătat, rezultatele obţinute nu pot fi considerate pe deplin convingătoare.

Lucia Wald

VITTORE PISANI, *Storia della lingua greca* în « Enciclopedia classica » sezione II (Lingua e letteratura), vol. V, Società editrice internazionale, Torino, 1960, p. 1—132.

S-au scris puţine istorii ale limbii greceşti şi lucrul acesta nu poate surprinde pe nimeni. Cercetătorul care întreprinde o asemenea lucrare trebuie să stăpînească în egală măsură limba veche (cu toate dialectele), greaca bizantină şi cea modernă (cu variatele ei aspecte). Mînuirea

www.cimec.ro

acestui material imens nu înseamnă însă totul: cercetătorul se vede nevoit să reconstituie perioade ale istoriei limbii pentru care nu are la dispoziție fapte, să completeze tablourile schematice, aproximative, ce înfățișează unele perioade pentru care dispune de informații insuficiente.

Istoriile limbii grecești alcătuite pînă astăzi tratează cu precădere greaca veche și la fel procedează Vittore Pisani, eminentul comparatist italian. Ne găsim în fața unei lucrări de o factură cu totul personală, cu aspecte contradictorii:

— pagini întregi de generalități și sinteze alternează cu analize de detaliu. Un joc permanent de la ansamblu la amănunt și invers ține mereu trează atenția cititorului.

— sînt expediate în cîteva pagini capitole și probleme esențiale (unele de o palpitantă actualitate, cum e dialectul notat de « linearul B »), în schimb se acordă spațiu suficient unor probleme bine cunoscute, unde autorul nu aduce lumini noi (vezi, de pildă, considerațiile stilistice asupra prozei atice și ultimele două capitole).

Cui se adresează această carte? S-ar părea că oricărui cunoscător al limbii grecești, judecînd după capitole cu caracter foarte general cum sînt « Proza », « Elenismul și Κοινή », « Aticismul și consecințele sale ». Asemenea capitole se citesc cu plăcere și interes și nu reclamă cunoștințe lingvistice deosebite; referințele bibliografice sînt aici — ca și în restul lucrării — extrem de reduse[1]. Celelalte capitole au însă, în mai mică sau în mai mare măsură, caracter foarte « tehnic » și interesează mai mult pe lingviști.

Aceste contraste constituie desigur o notă de originalitate. Dacă la aceasta adăugăm erudiția și spiritul critic al autorului, experiența sa de o viață întreagă și gîndirea originală — atunci e foarte explicabil ca « Istoria limbii grecești » a lui V. Pisani să fie pentru noi o lectură instructivă, deschizătoare de perspective noi și îndrăznețe și, în același timp, plăcută, ușoară, variată.

Și totuși... Nu înseamnă oare prea puțin 132 de pagini pentru o istorie a limbii grecești? Încercarea de a prezenta, într-un spațiu atît de restrîns, chestiuni generale și de amănunt[2], cunoscute și noi, la niveluri de înțelegere diferite, nu putea *a priori* să dea rezultate fericite[3]. Iată de ce, la capătul unei lecturi — așa cum am spus — instructive, originale, plăcute, cititorul rămîne totuși dezamăgit.

Era firesc ca, în 132 de pagini, să nu poată fi abordate toate problemele mari — noi sau vechi — ale evoluției limbii eline. De aceea nu are rost să arătăm aici ce lipsește din cartea lui Pisani; ne vom mulțumi să rezumăm cuprinsul, insistînd asupra părților originale, ca și asupra ideilor cu care nu putem fi de acord.

Materia e împărțită în șapte capitole: dialectele grecești, Homer, limba poetică de la Hesiod la Bachilide, drama, proza de la origini pînă la Demostene, elenismul și limba κοινή, aticismul și consecințele sale.

Capitolul « Dialectele grecești » — asupra căruia vom stărui mai mult — cuprinde cîteva idei care merită să fie reținute:

1. În cele mai cunoscute lucrări de istorie a limbii grecești, de fonetică și de gramatică istorică greacă (Meillet, Schwyzer, Chantraine, Lejeune) se vorbește de o « limbă greacă comună primitivă », din ramificarea căreia provin dialectele. Pisani susține însă că ele rezultă direct din distrugerea unității relative a indo-europenei, întrucît — după ultimele date ale lingvisticii

---

[1] *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* a lui A. Meillet nu e citată niciodată în cuprinsul lucrării. O găsim menționată numai la bibliografie. O atare omisiune nu poate decît să provoace nedumeriri.

[2] Discuțiile privitoare la cîte o chestiune de fonetică sau morfologie istorică (digamma, tratamentul labiovelarelor, aspirația inițială, genitivele în -οιο și -οο ș.a.) ocupă un loc destul de mare în economia lucrării.

[3] Autorul însuși, în prefață, se așteaptă la obiecții de această natură.

www.cimec.ro

comparative — fiecare dialect grec a făcut parte din altă arie dialectală indo-europeană[1]. Asemănarea dintre dialectele greceşti se explică prin încrucişarea lor în Grecia şi în Asia Mică[2] (vezi în special p. 15—19).

2. Purtătorii dialectelor greceşti au venit în Peninsulă din direcţii diferite: din Asia Mică, traversînd marea (ionienii şi « micenienii »), din Tracia şi Macedonia (eolienii), din Albania şi Epir (dorienii) (p. 22—23).

3. Cercetări anterioare au scos în evidenţă faptul că greaca, în anumite privinţe, se apropie de armeană şi indo-iraniană, în alte privinţe numai de armeană sau, în sfîrşit, intră în grupul limbilor « centum »[3]. V. Pisani adînceşte aceste constatări bine cunoscute şi pune în evidenţă faptul că fiecare dialect grec prezintă isoglose comune cu alte limbi indo-europene. De exemplu, isoglosa lui ἄν cuprinde teritoriul gotic, latin, ionic-atic şi cipriot, iar isoglosa lui κε (κεν, κα) teritoriul sanscrit, eolic şi doric (p. 17)[4]. Corespondenţe de acest fel ne arată că o vreme dialectele greceşti s-au găsit într-un contact mai strîns cu alte limbi indo-europene decît între ele, şi, pe lîngă aceasta, ne dau indicaţii asupra provenienţei lor teritoriale (p. 19).

Vorbitorii dialectelor ionian şi micenian au participat, înainte de ocuparea Peninsulei, la o arie lingvistică incluzînd hitita, luviana, liciana, lidiana (în această arie au intrat ulterior frigiana şi armeana). Eolienii formau o arie lingvistică împreună cu traco-frigienii şi viitorii osco-umbrieni. După suprapunerea acestor dialecte — o « fuziune », după expresia autorului — s-a ajuns la o « remarcabilă unitate naţională şi lingvistică » (p. 23), dar n-a trecut mult şi s-a produs invazia unor neamuri ilirice (dorienii); acestea şi-au însuşit limba populaţiei cucerite, conservînd cîteva arhaisme (-τι, -ντι) şi dînd un colorit special dialectelor rezultate din noua suprapunere. « Dorienii au avut, în regiunile ocupate de ei, acelaşi rol ca germanii în regiunile imperiului roman, unde au influenţat dezvoltarea limbilor romanice şi le-au împrumutat elemente remarcabile » (p. 23).

Iată deci o întreagă teorie nouă, coerentă şi atrăgătoare, dar lipsită — cel puţin în forma în care este expusă aici — de o fundamentare lingvistică serioasă.

Pisani foloseşte ca argument şi în acest capitol, şi în altele, comparaţia cu limbi foarte puţin sau aproape de loc cunoscute (frigiană, liciană, etruscă ş.a.).

Pisani inovează şi în privinţa clasificării dialectelor. Iată împărţirea lui: I. dialecte eolice: tesalian, lesbic, eolian din Asia Mică; arcado-cipriot; pamfilian. II. dialecte dorice: cele din Peloponez şi cele din nord-vest (foceean, delfic, locrian, etolian etc., aheean şi eleean). III. dialectul beoţian. IV. dialectul ionic-atic. Dialectului beoţian i s-a dat un loc aparte din pricină că se caracterizează printr-un amestec foarte mare de elemente eolice şi dorice.

Clasificarea de mai sus ne dă o imagine clară asupra vederilor autorului numai dacă adăugăm imediat că — pentru V. Pisani — în vechile dialecte greceşti apar elemente a patru graiuri fundamentale: ionic-atic, eolic, doric şi micenian (adică substratul pre-eolic din Peloponez, vizibil mai ales în dialectele arcadian şi cipriot) (p. 11—12).

Din interesantul capitol — cu caracter mai ales fonetic — consacrat limbii epopeilor homerice sînt de reţinut discuţia privitoare la *F* (« în forme aparţinînd tradiţiei arhaice *F* era efectiv pronunţat..., nu era pronunţat acolo unde Homer foloseşte forme din vorbirea sa de toate zilele », p. 31) şi la grafiile de tipul εἰσορόωντι (ele reflectă, după Pisani, restirea tradiţională a aezilor şi nu sînt grafii artificiale, p. 33). Pentru a demonstra că stratul cel mai vechi din epopeile homerice e dialectul proto-ionic, o variantă a « micenianului », Pisani

[1] Vezi mai jos, punctul 2.
[2] Spaţiul nu ne permite o relatare mai amplă a acestei teorii.
[3] A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, ed. V, Paris, p. 6—8.
[4] Vezi şi isoglosele privitoare la tratamentul labiovelarelor indo-europene (p. 19—21).

www.cimec.ro

recurge la comparaţii instructive şi convingătoare între vocabularul homeric, arcado-cipriot şi micenian (folosind descifrarea lui Ventris şi Chadwick).

Capitolele privitoare la limba poeziei şi la limba prozei cuprind frumoase analize stilistice, care demonstrează cum s-a înfăptuit progresul de la o epocă la alta, de la un autor la altul. Tot aici găsim obişnuitele comparaţii între dialectele literare şi cele teritoriale.

În aceste capitole mai ales — în care analiza detaliului şi descrierea « tehnică », accesibilă numai specialistului, se îmbină cu caracterizări generale şi sinteze originale — se vede una din calităţile mari ale lucrării lui Pisani, despre care vorbeşte el însuşi în prefaţă: « Quanto viene qui esposto è frutto di un rinnovato studio diretto dei testi, sui quali da tanto tempo ho accumulato osservazioni » (p. VII).

Pisani exagerează rolul scriitorilor în formarea limbii literare; după el, felul propriu de a se exprima al lui Gorgias, schema frazelor lui, au pătruns în vorbirea tuturor, remodelînd limba şi dîndu-i noi posibilităţi expresive [1]. De la această exagerare pînă la susţinerea făţişă a unor teze idealiste nu e decît un pas: « Limba e făcută de clasele mai rafinate şi culte, pe care o imită clasele mai necioplite, şi care [clasele « rafinate » adică] la rîndul lor se inspiră din limba literaturii ». (p. 118). Nu este de aceea de mirare că Pisani nu poate prevedea care dintre limbile vorbite azi în Grecia (δημοτική, καθαρεύουσα sau νεοδημοτική numită şi μεικτή) va învinge, dar în acelaşi timp îşi susţine convingerea că rolul hotărîtor în soluţionarea acestei probleme îl va avea un mare scriitor (p. 124). Citirea ultimelor pagini ale acestei istorii a limbii greceşti adaugă încă un regret şi o nouă rezervă la cele înfăţişate în cuprinsul acestei recenzii.

Sorin Stati

I. M. TRONSKI, Историческая грамматика латинского языка. Moscova, Editura pentru literatură în limbi străine, 1960, 320 pag.

Profesorul I. M. Tronski de la Universitatea din Leningrad a dat învăţămîntului superior un nou manual universitar: o gramatică istorică a limbii latine (fonetica şi morfologia), care vine să completeze studiile sale asupra istoriei limbii latine apărute în 1953.

Materialul strict necesar studierii evoluţiei limbii latine nu lipsea, de altfel, studenţilor în filologie clasică: în limba rusă au apărut, cu notele şi completările traducătorilor, « A short historical grammar of the Latin language» a lui W. M. Lindsay (1948), « Précis de phonétique historique du latin » a lui Max Niedermann (1949) şi « Morphologie historique du latin » a lui A. Ernout (1950). În anul 1960 s-au retipărit, de asemenea, importantele studii asupra istoriei limbii latine ale lui I. M. Pokrovski. Toate manualele citate mai sus, devenite de altfel clasice, au fost redactate însă pe la începutul veacului şi sînt într-o anume măsură învechite. Lingvistica latină şi mai ales cea indo-europeană au făcut în ultima jumătate de veac progrese care nu au fost încă consemnate de manuale.

O asemenea punere la curent o constituie manualul profesorului I. M. Tronski. Cartea oferă cu mult mai mult decît s-ar putea deduce din titlu. În afara foneticii şi morfologiei istorice

[1] « Applicati tosto all'oratoria sviluppatissima nelle poleis greche, specie in quelle rette a democrazia, alla prosa storiografica, a quella filosofica, influendo potentemente anche sulla poesia drammatica, con tanto ardore seguita del popolo tutto, gli schemi gorgiani, finivano col permeare di sé la creazione linguistica di ogni individuo, rimodellando addirittura la lingua e conferendole nuove capacità espressive » (p. 106).

www.cimec.ro

propriu-zise, lucrarea mai tratează o serie de probleme menite să întregească tabloul evoluției limbii latine și să-i ușureze înțelegerea. Capitolul I, intitulat « Familia de limbi indo-europene » cuprinde, pe lîngă enumerarea ramurilor familiei de limbi indo-europene, o scurtă schiță a structurii fonetice și morfologice a indo-europenei și un tabel cu concordanțele principale dintre sunetele acesteia și sunetele din latină, greacă, sanscrită și slavă. Capitolul al II-lea conține descrierea ramurii italice și a caracterelor ei lingvistice mai importante, iar cel de-al III-lea o schiță a istoriei limbii latine și a izvoarelor studierii ei. Capitolele IV și V tratează despre pronunțarea normală a latinei clasice și despre alfabetul latin. Abia după aceste preliminarii urmează tratarea propriu-zisă a foneticii (cap. VI—VIII) și a morfologiei (cap. IX—XV). Este regretabil că, din cauza volumului redus al cărții, autorul a fost nevoit să renunțe la tratarea problemei formării cuvintelor și a întrebuințării formelor nominale și verbale, probleme neglijate și în tratatele anterioare.

Lucrarea este adresată în primul rînd studenților în filologie clasică, dar ea poate interesa în egală măsură pe comparatiști ca și pe romaniști. Ea conține la tot pasul comparații cu alte limbi vechi indo-europene, sărace in manualele similare: (fonetica lui Niedermann, de exemplu, este aproape exclusiv o istorie internă a sunetelor limbii latine, fără comparații cu alte limbi și chiar fără referiri la indo-europeană). Capitole ca evoluția vocalelor (§ 202—205) și a consoanelor (§ 289—295) în latina tîrzie sînt de folos romaniștilor.

Cu toată întinderea ei redusă (320 p.), lucrarea conține mai mult decît pretinde un curs universitar, excelenta organizare a materialului permițînd autorului o tratare cît mai completă a problemelor, deși nu a urmărit să dea un repertoriu exhaustiv de forme și sunete. Grăitoare în acest sens sînt capitolele referitoare la fenomenele de fonetică sintactică (§ 296—301) sau la problema accentului latin. Remarcăm, în legătură cu aceasta, că I. M. Tronski definește regula accentului în latinește în legătură cu caracterul muzical al accentului: accentul cade pe penultima *moră* (fie că ea se găsește în silaba penultimă sau ultimă) dinaintea silabei finale, care, ca și în scandare, este indiferentă sub aspectul cantității. Legătura accentului de numărul de more este un puternic argument de natură internă în sprijinul teoriei caracterului muzical al accentului latin, pe lîngă mărturia expresă a gramaticilor antici.

Spațiul nu ne îngăduie să intrăm și în alte probleme de amănunt. Mai remarcăm doar faptul că, deși autorul își propune ca scop în primul rînd explicarea istorică a formelor latinei clasice, faptele din latina arhaică sînt bogat reprezentate și uneori și cele din latina tîrzie. Pe lîngă faptele literare, formele întîlnite în inscripții (tipărite cu majuscule) sînt citate la tot pasul. Problemele care depășesc cerințele unui curs universitar sînt tipărite cu minuscule, urmînd a fi citite sau trecute cu vederea, după interesul cititorului.

Remarcăm ca un important merit didactic buna organizare a materialului, judicioasa sistematizare pe capitole și paragrafe, care permite trimiteri comode la problemele tratate, evitînd în felul acesta repetițiile inutile și făcînd manualul ușor de consultat, fapt la care contribuie și indicele complet de cuvinte și forme de la sfîrșit. Tabla de materii, foarte analitică, face inutil un indice de materii. Pentru cine dorește să adîncească problemele se indică bibliografia esențială (pe capitole) la sfîrșit. Pentru chestiunile de amănunt se dau scurte indicații bibliografice în interiorul lucrării. Prezentarea grafică plăcută, corectitudinea tiparului (de admirat într-o carte care conține în bună parte material tipărit cu caractere străine și semne diacritice complicate) vin să se adauge la calitățile de fond ale lucrării, făcînd din ea un excelent manual și un instrument prețios chiar pentru specialist.

C. Poghirc

www.cimec.ro

BACCHYLIDIS *Carmina cum Fragmentis*, post Fr. Blass et Guil. Suess septimum edidit Bruno Snell, Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, MCMLVIII, p. 61* + 132.

Istoria textului *Odelor* lui Bacchylides, aproape necunoscute pînă la sfîrşitul veacului al XIX-lea, începe propriu-zis în 1896, cînd în satul egiptean Meir, aproape de Al-Kussiyah, s-au descoperit într-un mormînt două suluri de papir conţinînd epinicii şi ditirambi publicate pentru prima oară de Fr. Kenyon în 1897. De atunci şi pînă în zilele noastre, opera lui Bacchylides, autor destul de puţin citat de gramatici şi rareori excerptat în antologii, se întregeşte într-o măsură mult mai mulţumitoare decît pentru alţi poeţi lirici vechi prin numeroase fragmente papiriacee, majoritatea editate în seria papirilor de la Oxyrhynchus.

Ediţia de faţă a *Odelor* şi *Fragmentelor* lui Bacchylides, lucrată de Bruno Snell, este a şaptea în raport cu ediţiile anterioare apărute la Teubner, din care primele trei se datorează lui Fr. Blass (1898, 1899, 1904), una lui W. Suess (1912) şi două lui B. Snell (1934, 1949). După însăşi mărturia editorului, în raport cu creşterea numerică a noilor fragmente din *Odele* lui B., a fost greu să se menţină ordinea şi numerotarea din ediţiile precedente. În ultima sa ediţie Snell a ţinut seama şi de distribuţia materialului papirologic făcută de J. M. Edmonds în ediţia sa din 1945 (Loeb); la p. 38* de altfel, editorul înfăţişează un catalog al succesiunii *Odelor* şi *Fragmentelor*. Acest catalog este urmat de o descriere utilă a epiniciilor, ditirambilor şi fragmentelor care conţine amănunte asupra datei *Odelor*, persoanele cărora le-au fost adresate, în ce împrejurări au fost scrise, unele observaţii critice asupra ediţiilor anterioare precum şi asupra conţinutului de idei.

Una din cele mai interesante părţi ale prefeţei semnată de B. Snell este prezentarea papirilor care au adus la lumină opera lui B. (p. 7—17*). Papirusul A este însuşi celebrul manuscris descoperit la Meir şi completat ulterior în 1941 prin alte două fragmente publicate de Medea Norsa [1]. Papirusul provine cu toată probabilitatea din sec. I al erei noastre. Prima mînă care a scris textul epiniciilor şi ditirambilor, deşi a lucrat clar şi elegant, era aceea a unui copist destul de nepriceput. Peste această scriitură s-au suprapus mai multe corecturi care au înlăturat unele din greşelile grosolane comise de A^1 şi au făcut anumite completări. Corecturile aduse de A^3 îndeosebi s-au dovedit a nu fi întotdeauna juste. De exemplu, la versul 179 din epiniciul V (Către Hieron): Δία τε Κρονίδαν ὕμνησον Ὀλύμπιον ἀρχαγῶν θεῶν — A^3 corectează Ὀλύμπιον prin Ὀλυμπίων. Confruntarea cu alte manuscrise a dovedit că Ὀλύμπιον, scris de A^1 este totuşi lecţiunea cea bună.

Dintre ceilalţi papiri luaţi în discuţie de Snell o atenţie deosebită o merită L, folosit de editor încă în ediţia din 1949, precum şi Q şi U, folosiţi în ediţia de faţă. Papirusul L, publicat şi studiat pentru prima oară de Edgar Lobel [2] a fost găsit la Oxyrhynchus şi conţine alături de alte fragmente inedite din epinicii două fragmente identice cu cele din A, publicate de Kenyon (frg. 11 şi 22 K). Q şi U^3 au adus la lumină unele din cîntecele erotice ale poetului, cu totul necunoscute pînă la publicarea scurtelor fragmente din aceste manuscrise. Seria papirilor se închide cu fragmentele incerte atribuite lui Bacchylides. Frg. 64, atribuit de B. Snell lui B., a fost editat de C. M. Bowra printre fragmentele lui Pindar (ed. din 1935, frg. 341).

Prefaţa conţine şi alte însemnări care vin în ajutorul celui ce se interesează de poezia melică corală. O scurtă notiţă despre interesul trezit de opera lui B. în rîndul oamenilor de litere din antichitatea greacă şi romană, un studiu asupra dialectului *Odelor* (p. 18—20*), alte două studii despre prozodia şi metrica *Odelor* (p. 20—22* şi 22—38*). După Wilamowitz şi

[1] Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa, 1941, p. 155—163.
[2] Oxyrh. Pap. 23, sub nr. 2363.
[3] Oxyrh. Pap. 23, nr. 2362 (Q) şi nr. 2362 (U).

www.cimec.ro

Maas, metrica *Odelor* lui B. a fost studiată de editor cu cea mai mare minuțiozitate. În notările metrice s-a folosit de semnele convenționale propuse de P. Maas a căror listă o dă la p. 23* precum și de unele propuneri ale lui Wilamowitz (*Griech. Verskunst*, p. 393). Acest capitol se împarte în mai multe secțiuni: A. studiază structura dactiloepitritelor și schemele strofelor și epodelor din triade; B. dactiloiambii, puțini la număr (frg. din *Oda* 19); C. metrii eolici, adică glyconeii, hendecasilabii etc.; D. iambii, folosiți în cîntece de factură mai puțin pretențioasă, în cîteva hyporhemate și cîntece erotice; E. dactili, strecurați printre metrii eolici din cîteva *Ode*; F. ionici. În același capitol editorul acordă o deosebită atenție atît silabelor anceps, care fac punte de legătură între cola (p. 29*), cît și locului cezurilor.

Ediția este completată cu o listă a tuturor edițiilor și studiilor asupra operei lui B. pînă în 1957, cu mărturii despre viața și opera poetului, un indice al papirilor și un indice de nume.

Pentru această ediție de înaltă ținută științifică B. Snell s-a consultat adesea cu E. Lobel, editorul fragmentelor papiriacee ale operei lui B. publicate prima oară în seria papirilor de la Oxyrhynchus. Cu privire la întregirile propuse, editorul nu le-a mai indicat printr-un semn special, așa cum procedase Blass, în cazul cînd a fost absolut sigur pe lecțiune. În schimb a notat toate completările la cuvintele foarte mutilate. Fiecare fragment este precedat de schema metrică și însoțit de un bogat aparat critic, care conține variante ale lecțiunilor din manuscrise și propuneri deosebite de cele ale editorului, majoritatea aparținînd lui E. Lobel.

A. Piatkowski

ANDOCIDE, *L'orazione De reditu*. Introduzione e Commento a cura di Umberto Albini. (Testi Greci e Latini con Commento filologico editi dagli Istituti di Filologia classica e di Storia antica dell'Università di Firenze I), Firenze, Felice Le Monnier, 1961, 120 pagini, in -8°. Prețul L. 1200.

Andocide nu e o figură de prima mărime în elocvența greacă și nu poate susține comparația cu Lysias, Isocrates, Demosthene sau Eshine. Dar evenimentele tragice la care a luat parte precum și caracterul lui Andocide fac din cele trei discursuri conservate de la el, toate vorbite pentru propria lui cauză, documente umane de mare valoare, capabile să arunce o vie lumină asupra împrejurărilor dramatice în care a trăit.

Noul editor și comentator al textului cuvîntării *Despre reîntoarcere*, strălucit cunoscător al literaturii timpului, ne prezintă într-o introducere substanțială (p. 7—25) pe Andocide în împrejurările în care a trăit.

Editarea textului oratiunii *Despre reîntoarcere* urmează introducerii (p. 35—41). Albini caută să aprofundeze studiul neregularităților, anomaliilor unor expresii din text spre a le justifica, evitînd astfel conjecturile riscate. Cele șase manuscrise care ne-au păstrat textul (A B L M Z Q) au fost de mai multe ori și bine colaționate de editorii anteriori, astfel încît Albini nu găsește că e locul să facă o nouă colațiune. De acest lucru el s-a convins colaționînd manuscrisul A.

Partea cea mai valoroasă și personală a lucrării lui Albini este fără îndoială Comentariul (p. 43—110), care e foarte amplu față de dimensiunile reduse ale discursului *Despre reîntoarcere* al lui Andocide (28 de paragrafe). Ne vine greu să dăm o idee despre amploarea observațiilor, care cuprind mai ales retorica (figuri și reguli) și gramatica: vocabular, sintaxă, construcții gramaticale specifice lui Andocide și compararea lor cu formele la alți prozatori atici ai epocii, fie oratori sau alții. Și aluziile istorice sînt scoase în evidență. Numai prin citirea lor se poate

www.cimec.ro

obține o imagine a bogăției de observații judicioase, care vin de la un cunoscător familiarizat cu limba oratorilor atici și cu realitățile istorice contemporane.

Trei indici mărește eficacitatea consultării lucrării la Albini. Primul indice conține denumirile grecești (40 la număr), care s-ar fi putut dubla și tripla cu ușurință, fără a produce dificultăți tipografice. Al doilea indice cuprinde termenii retorici (20 cuvinte), iar al treilea numele de savanți moderni (137 nume) citați în introducere și comentar; acești doi indici sînt completi. Lucrarea profesorului Albini este de recomandat atît specialiștilor, cît și tuturor acelora pe care îi interesează istoria Greciei și retorica în secolul al IV-lea.

Terminăm recenzia noastră exprimîndu-ne dorința ca să apară cît mai curînd, îngrijit de același autor, textul comentat al celorlalte două oratiuni ale lui Andocide: *Despre mistere* și *Despre pace*, primul fiind cel mai complet și cel mai important ca document uman și istoric dintre cele trei discursuri conservate ale lui Andocide.

Aram M. Frenkian

XÉNOPHON, *Banquet. Apologie de Socrate*. Texte établi et traduit par François Ollier. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1961, 121 p. (în cea mai mare parte duble).

Volumele colecției « Budé » se succed, dar nu se aseamănă. După o ediție ca aceea a *Politicii* aristotelice, îngrijită de Aubonnet, caracterizată printr-o introducere de proporțiile unei monografii și printr-un amplu aparat de note (cf. *Studii Clasice*, III, p. 463—465), ultimul fascicul din operele lui Xenofon, pregătit de Fr. Ollier și închinat *Banchetului* și *Apologiei*, ne readuce la tipul celor mai vechi publicații din serie, în care — dacă se exceptă dialogii platonici editați de Robin — textele apăreau stinghere, între un cuvînt-înainte sumar și un număr restrîns de note explicative, plasate în josul paginilor mai curînd pentru echilibrarea textului grec cu cel francez decît pentru lămurirea cititorului. Amîndouă extremele fiind de evitat, mi se pare că preferința trebuie totuși să meargă spre efortul de erudiție, dacă ne gîndim la caracterul colecției și la serviciile pe care e chemată să le aducă. Dacă ar mai fi vreo îndoială în această privință, e deajuns să rechemăm în minte aprobarea unanimă cu care a fost salutată apariția atîtor autori din seria greacă, din numărul cărora mă mulțumesc să amintesc Herodotul lui Legrand, exemplar în atîtea privințe.

Fără să fie superficială, « notița » ediției pe care o semnalez poate fi deci caracterizată ca « sumară ». Aceasta înseamnă că, după rapide indicații cu privire la subiectele celor două opuscule, după considerații asupra compoziției lor a căror utilitate nu poate fi contestată, dar care sînt poate prea lungi în raport cu proporțiile notiței în ansamblu, autorului îi rămîne prea puțin răgaz spre a se ocupa de ceea ce s-ar fi cuvenit să-l intereseze cu precădere: raportul celor două opuscule cu scrierile corespunzătoare ale lui Platon și, în ultimă instanță, ceea ce filologii germani obișnuiesc să numească « der echte und der xenophontische Sokrates ». Ambele probleme sînt expediate în cîteva cuvinte, cititorului doritor să se lămurească în privința lor opunîndu-i-se, în primul caz, un *non liquet*, în cel de-al doilea nici măcar atît.

În stabilirea textului Fr. Ollier s-a lăsat călăuzit de criterii eclectice. Din manuscrisele numeroase (dar mediocre) ale *Banchetului*, datînd în cea mai mare parte din sec. XV, luarea lui aminte nu se îndreaptă cu precădere asupra nici unuia, deși arată a fi colaționat personal, după fotografii, doi *Ambrosiani* (Q și R), ambii din sec. al XV-lea. Între clasificarea lui Schenkl, îndeobște adoptată în edițiile mai vechi, dar respinsă încă de acum o jumătate de veac de Castiglioni, și noua stemă a învățatului italian, autorul *Mirajului spartan* nu se crede îndrep-

www.cimec.ro

tăţit să se pronunţe. Cum se exprimă singur: « on ne saurait, dans l'état actuel des choses, employer pour l'établissement du texte d'autre méthode que celle de l'éclectisme ». Lucrurile sînt mai simple cînd e vorba de *Apologie*, a cărei tradiţie manuscrisă gravitează întreagă în jurul unui *Vaticanus* din sec. al XII-lea (după Pierleoni chiar mai vechi), pus de toţi editorii la baza ediţiilor respective. Aci, în şi mai mare măsură decît în cazul *Banchetului*, Ollier e datornicul unei tradiţii cu atît mai fermă cu cît e mai unitară.

Despre traducere se pot face aprecieri aplicabile celor mai multe texte din colecţia Budé: credincioasă, fără să înceteze a fi firească, şi elegantă fără a adăuga la simplitatea originalului.

D. M. Pippidi

P. PAPINI STATI *Siluae*. Recensuit Aldus Marastoni. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCMLXI.

Ediţia de faţă a fost lucrată cu o deosebită conştiinciozitate.

În privinţa filiaţiei şi a clasificării manuscriselor, noul editor este aproape întru totul de acord cu opiniile predecesorilor săi (M. Krohn şi, mai ales, A. Klotz). Astfel, ca şi Klotz, socoteşte că M este arhetipul tuturor manuscriselor, că G H I K Q trebuie separate de F şi grupate într-o familie aparte. De asemenea, recunoaşte că între arhetip şi unele mss. au existat manuscrise intermediare. El însuşi stabileşte existenţa unor manuscrise intermediare, de care predecesorii săi nu s-au preocupat de loc sau în mică măsură.

Prezentînd primele ediţii din *Siluae*, autorul se ocupă, mai îndeaproape, de emendările făcute în sec. XV de către umanistul italian Angelus Politianus.

În stabilirea textului dă dovadă de prudenţă: evită soluţiile hazardate, conjecturile. Credem, totuşi, că această prudenţă este puţin exagerată; de cele mai multe ori, autorul adoptă lecţiunile predecesorilor săi, savanţi cu autoritate (Klotz, Vollmer, Krohn); nu aduce decît cîteva soluţii proprii. Are, însă, meritul de a nu transcrie fără discernămînt absolut toate lecţiunile anterioare, ci respinge ceea ce i se pare neîntemeiat, nesigur sau depăşit.

Cît priveşte lecţiunile proprii, acestea sînt judicioase. La I, 1, 64—65 *continuus septem per culmina uentis it fragor*, a propus cuvîntul *uentis*, în locul lui *montis*, transpus de copist, din nebăgare de seamă, de la versul 59. *Montis* ar fi fost şi mai greu de explicat din punctul de vedere al raportului logic şi gramatical cu celelalte cuvinte din context.

Autorul ţine seama şi de particularităţile de limbă şi de stil ale lui Statius. Astfel, el are în vedere tendinţa poetului de a evita cu orice preţ banalitatea, tendinţă care se datoreşte influenţei retoricii. De aceea, la v. 84 din V, 1, unde este vorba de sarcinile importante pe care împăratul (Domiţian) le pusese pe umerii colaboratorului său apropiat, Abascantus, în locul termenului *pondus* propune cuvîntul mai poetic, metaforic, *pensum*. Soluţia este îndreptăţită şi de faptul că metafora e continuată de adjectivul *tractabile*.

Alteori, cînd adoptă o lecţiune nouă, se bazează şi pe pasaje din *Siluae* sau chiar din operele altor autori, în care se mai întîlneşte termenul sau construcţia respectivă. Reconstituind un fragment din II, 6, 50, adoptă forma *pandisse (carmine quo pandisse queam? =* în ce poezie aş putea celebra?), în locul formei *potasse*, nesigură şi inexplicabilă din punctul de vedere al sensului; aceasta cu atît mai mult cu cît verbul *pandere* este folosit în mai multe rînduri în construcţii similare (I, 5, 29 etc.).

E de relevat faptul că editorul a introdus în aparatul critic şi cîteva mărturii ale gramaticilor antici (ex. la I, 1, 107 notează: tura G¹O *et* ε *e Prisciano cfr. Gramm. Lat. Keil*,

www.cimec.ro

3, 10). De asemenea, a menţinut sau a citat unele emendări ale erudiţilor italieni din sec. XV, care i s-au părut juste sau, cel puţin, vrednice de a fi menţionate.

Textul *Silvelor* este precedat de o listă a ediţiilor şi studiilor citate în aparatul critic şi de o bibliografie a studiilor referitoare la *Siluae* şi publicate după apariţia ediţiei lui Klotz.

Ediţia se încheie cu un index nominum, care cuprinde numele proprii şi adjectivele derivate din nume proprii; sînt citate versurile respective. Indicele este cu atît mai util cu cît, uneori, pentru a înlătura confundarea unor termeni şi pentru a întregi sensul unor versuri, se aduc scurte precizări, care constituie un mic comentar al textului.

Janina Vilan-Unguru

Epistulae S. Desiderii Cadurcensis sociis Seminarii Latini Stockholmiensis adiuuantibus edidit et commentario instruxit Dag Norberg. Almquist, Stockholm, 1961, 88 p. (Acta Vniuersitatis Stockholmiensis, Studia Latina Stockholmiensia, VI).

Desiderius a trăit şi a scris la Cadurca, în Aquitania, din Gallia de miazăzi, între anii 630—655. Colecţia de mai sus cuprinde în prima parte scrisorile lui Desiderius însuşi, iar în partea a doua răspunsurile corespondenţilor săi. Această corespondenţă este un izvor de seamă pentru adîncirea cunoştinţelor noastre despre latina vulgară din prima jumătate a veacului al VII-lea. Textul fusese editat cu greşeli de către W. Arndt în *Monumenta Germaniae Historica* şi este publicat acum din nou, pe baza unui examen scrupulos al tradiţiei manuscrise, fiind însoţit de un comentariu istoric şi lingvistic. Materialul lingvistic ne interesează de aproape în legătură cu studiul formării limbii şi poporului romîn.

Întîlnim astfel în scrisul de toate zilele *e* în loc de *ĭ* şi *o* pentru *ŭ*, fenomene mai vechi, dar care au persistat în limbile romanice: *antestitem* I 13, 3 şi *iteneris* II 8, 9 sau *copio* pentru *cupio* I 6, 6, *comolum* pentru *cumulum* II 6, 5. Fonetismul *diregere* pentru *dirigere*, discutat la rubrica « recompositio », adică refacerea compusului după modelul verbului simplu, poate fi dat de asemenea ca exemplu de transformare a lui *ĭ* accentuat în *e* accentuat, păstrat în romînescul *drege*. În *humilem* (din *ante uestra uestigia capud humilem subdet* I 16, 31) autorul vede un simplu fapt de grafie, un *-m* final adăugat, intrînd în categoria aşa-zisei scrieri inverse, dar de fapt avem a face mai curînd cu un fenomen de morfologie, adică transformarea neutrului în masculin, foarte frecventă în latina tîrzie. *Locuplex* II 1, 27 pentru *locuples* s-a ivit sub analogia cuvintelor în *-plex* şi s-a răspîndit pînă în provinciile dunărene, unde întîlnim de asemenea *interprex* pentru *interpres*, în Pannonia, şi *milex* pentru *miles*, în Dacia. Extinderea preverbului *ad- (admodiare* II 21, 10; *adponere* II 19, 12; *adridere* I 10, 1) explică mai bine prezenţa în romînă a lui *a adormi* faţă de *a dormi*, care îşi au rădăcinile în latina carpato-balcanică. Forma *fugire* I 14, 9, pentru *fugĕre* a stăruit în romînă şi în italiană. Din ablativul *mente* precedat de un adjectiv (exemplu: *defixa mente adsistites* I 13, 14) s-a dezvoltat treptat, după secolul al V-lea, sufixul romanic (francez *-ment*, italian *-mente)* care n-a prins rădăcini în provinciile dunărene, deoarece atunci nu mai existau legături puternice cu apusul. Întîlnim în textul de faţă atît *basilica*, cît şi *ecclesia;* primul cuvînt înseamnă « biserică », în sens de « construcţie, clădire », iar celălalt în înţeles de « comunitate religioasă »: *iam credo ad aures tuas perlatum, qualiter monasterium construere coeperim et basilicam iam inibi, Domino cooperante, consummatam habeam* I 12, 3—5; *domnus Dacobertus rex... quingentos solidos im luminaria ad basilicas Mettenses deligauit* II 13, 14—16; dar *quoeso ut de conditiones Cadurchae*

www.cimec.ro

ecclesiae... studeatis. Prin urmare, în romînescul *biserică* a stăruit cuvîntul concret şi popular *basilica*, pe cînd în apus s-a generalizat abstractul şi doctul *ecclesia* « adunare, comunitate religioasă creştină ». Frecvenţa cuvîntului *merces, mercedis*, din care s-a dezvoltat francezul *merci* este pe deplin justificată în Gallia: *integra mercede studeatis habere* I 5, 15; *singulari mercede studete habere* I 6, 11; *de deum mercedem habeas* II 18, 16. De asemenea *causa* I 14, 16, cu înţelesul « lucru, obiect », păstrat în francezul « chose » şi *sobinde* II 6, 20 cu sensul « adesea » (în franceză *souvent)* arată că latina scrisă din prima jumătate a veacului al VII-lea avea atingeri cu limba vorbită şi se lăsa influenţată de către aceasta. Ediţia de faţă este reuşită şi ne dă în acelaşi timp o bună pildă de colaborare între profesor şi studenţi, într-o muncă creatoare care fără îndoială că a fost pentru ei nu numai utilă, ci şi plăcută.

H. Mihăescu

EMILIO PERUZZI, *Le Iscrizioni Minoiche*, în *Atti dell'Accademia Toscana di Scienze e Lettere « La Colombaria »*, XXIV, 1959—1960, Firenze, Leo S. Olschki-Editore, 1960, p. 31—128.

Lucrarea de faţă este o bună punere la punct a problemelor care privesc descifrarea scrierii lineare A.

Mai întîi, în ceea ce priveşte scrierea, autorul observă că asemănarea unor semne în linearul A şi în linearul B nu este suficientă pentru a justifica atribuirea aceloraşi valori fonetice semnelor asemănătoare. Dar dacă e vorba de nume proprii care provin din liste cu nume de persoane, atunci asemănarea semnelor garantează identitatea valorilor fonetice ale lor. Dacă ultimul semn al unui astfel de nume diferă în textul în A faţă de cel din textul în B, atunci e de presupus că diferenţa provine dintr-o schimbare a vocalei desinenţiale a numelui minoan (scris în A) într-o vocală desinenţială greacă (scrisă în B). Compară gr. Νικόλαος, lat. *Nicolaus;* gr. 'Αναξαγόρου, lat. *Anaxagorae.* Din faptul că evoluţia formelor semnelor indică o trecere de la linearul A la linearul B, nu trebuie trasă concluzia, zice autorul, că grafiile prin silabe deschise erau mai bine adaptate pentru limba notată de linearul A, decît pentru limba greacă a linearului B. Spre exemplu, grafia *Pa-i-to* (Φαιστός), aparţine atît limbii din linearul A, cît şi la cea din linearul B.

Urmează o cercetare a textelor clasificate după obiectul lor: 1. operaţiuni comerciale; 2. liste de persoane; 3. raţii; 4. cereale; 5. smochine; 6. untdelemn de măsline şi măsline; 7. vin; 8. produse diverse. În cursul tratării sale, autorul ridică un număr de probleme şi face observaţii interesante. Turul de orizont al textelor în linear A se încheie cu cele avînd caracter prezumabil religios. Recolta de informaţii este destul de săracă şi desigur vina nu este a autorului; numărul şi lungimea textelor sînt destul de reduse şi caracterul lor este îndoielnic. Literalmente nu se putea face mai mult decît a făcut autorul, iar rezultatele rămîn ipotetice.

În partea finală a studiului său, autorul se ocupă de caracterul limbii minoene notată prin scrierea lineară A şi înrudirea ei cu alte limbi cunoscute. El observă că mijlocul cel mai sigur pentru a stabili familia căreia îi aparţine o limbă este morfologia ei. Dar acest domeniu este aproape necunoscut pentru limba notată prin linearul A, aşa încît nu rămîne decît de a consulta lexicul. Dar şi aci trebuie eliminat lexicul care priveşte anumite produse şi tehnici care sînt sau pot fi comune întregului spaţiu mediteranean, după cum observă în mod judicios autorul. Astfel de denumiri sînt spre exemplu: *sa-sa-me* (A), *sa-sa-ma* (B), σήσαμα; *su-ku* (A),

www.cimec.ro

su-za (B), σῦκον; *ka*... (A), *ka-ko* (B), χαλκός etc. La fel stau lucrurile pentru denumirile de vase sau obiecte fabricate. Aceste nume pot proveni în limba B din limba A, dar ele pot fi şi adoptate în ambele limbi din cultura comună mediteraneană.

Rămîn trei cuvinte al căror sens este sigur, iar lectura, ca valoare fonetică, destul de probabilă:

ku-ro, înseamnă « total »;

ki-ro, înseamnă « lipsă », « datorie »;

po-to ku-ro, înseamnă « total general ».

Peruzzi dă pentru aceste cuvinte etimologii indo-europene şi face încă o serie de observaţii gramaticale interesante asupra cărora nu insistăm prea mult. Vocala *u* la finele cuvintelor este foarte frecventă în limba linearului A. În schimb vocala *-o* este rară şi pare a nota dativul în *-ōi*. Adjectivele ar avea o singură terminaţie în *-a*.

La finele studiului său, autorul afirmă cu discreţie originea indo-europeană a limbii notate de scrierea lineară A. De fapt, argumentul cel mai greu al autorului este etimologia presupusă a celor trei cuvinte: *ku-ro*, *ki-ro* şi *po-to*. Dar o concordanţă etimologică a unui cuvînt luat izolat este tot ce poate fi mai înşelător. În schimb, dacă am avea un grup de cuvinte care indică lucruri înrudite, spre exemplu nume de animale domestice: bou, oaie, capră, porc etc. sau vreun alt grup, atunci etimologia lor concordantă indo-europeană ar putea constitui o dovadă a originii lor, cu un mare grad de posibilitate. Cum acesta nu este cazul în linearul A, preferăm să declarăm că familia de limbi căreia îi aparţine limba notată prin scrierea lineară A este încă necunoscută, fără însă a exclude originea indo-europeană ca una din posibilităţi.

A. M. Frenkian

WERNER PEEK, *Griechische Grabgedichte*, Akademie-Verlag, Berlin, 1960, VIII + 379 p. +1 pl.

În colecţia *Schriften und Quellen der alten Welt*, editată de *Sektion für Altertumswissenschaft bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, ca vol. al 7-lea, cunoscutul epigrafist din Halle, Werner Peek, publică o culegere de poezii funerare greceşti, pe care le redă în text original însoţit de traducere în limba germană. Volumul cuprinde 482 epigrame, reprezentînd cca un sfert din cele pe care cu 5 ani mai înainte, în 1955, acelaşi autor le publicase în lucrarea *Griechische Versinschriften* (cf. SCIV, IX, 1958, p. 219–220); în afară de acestea mai sînt 12 epigrame noi, inedite. Se aduc îmbunătăţiri la multe din cele publicate anterior, prilejuite de verificări pe teren în urma cercetărilor pe care autorul a avut ocazia să le facă în ultimii ani.

Cartea se adresează unui cerc larg de cititori şi de aceea se deosebeşte de volumul anterior care privea mai ales pe specialişti (epigrafişti, filologi). Planul şi metoda de ordonare şi prezentare a materialului se schimbă... În timp ce în primul volum criteriul de împărţire a materialului era cel tipologic (epigramele fiind repartizate după felul de exprimare, de prezentare a defunctului, a împrejurărilor morţii etc.) şi numai în al doilea rînd cronologic, în cadrul fiecărei grupe, aici raportul se inversează. Criteriul cronologic stă la baza întregii divizări, urmînd ca după aceea, în cadrul grupelor, epigramele să se subdividă în categorii mai mici după metrică sau tipologie. În cele două clase mari pe care autorul le stabileşte, inegale sub raportul cantităţii: A. Epitafe puse de demos în amintirea cetăţenilor de onoare (Staatsgräber)

www.cimec.ro

și B. epitafe particulare (Private Denkmäler), se găsesc următoarele subdiviziuni: A: I epigrame ridicate de obște în amintirea mai multor cetățeni (polyandria) sec. V—III î.e.n.; II epitafe puse pentru un singur cetățean sec. VI—I î.e.n.; B: I de la apariția epigramei pînă la războaiele persane, sec. VII—VI — 500 î.e.n.; II de la războaiele medice pînă la moartea lui Alexandru cel Mare 490—320 î.e.n.; III de la moartea lui Alexandru cel Mare pînă la căderea Alexandriei, 320—30 î.e.n.; IV de la căderea Alexandriei pînă la sfîrșitul antichității, 30 î.e.n. — sec. VI e.n. În această ultimă grupă nu sînt incluse epigramele creștine, pe care autorul le consideră deosebite sub raportul formei și al conținutului. În cadrul grupelor, acolo unde materialul ales permite și alte clasificări (v. B III, IV), se fac categorii mai mici ținîndu-se seama de metrică (distih elegiac, hexametru, pentametru, troheu, iamb etc.) sau de forma de exprimare (defunctul vorbește la persoana I și se adresează trecătorilor dîndu-le sfaturi sau consolîndu-i, epigrame care se adresează mortului etc.).

O a V-a și a VI-a grupă prezintă epigrame în formă de dialog, epigrame care se întregesc una pe alta, tema uneia fiind reluată și dezvoltată în cealaltă (Ergänzungs- und Parallel-Gedichte); epitafe conținînd mai multe poezii pentru morți diferiți, așezate însă pe aceeași piatră; epigrame pentru animale și în sfîrșit epigrame în care se exprimă dorințe, se dau norme de viață sau avertismente pentru cei care ar îndrăzni să se îngroape în același loc.

Materialul ales e caracteristic pentru cine dorește să-și facă o idee asupra esenței, dezvoltării, apogeului și apoi a decăderii acestui gen literar, propriu poporului elin. Avînd în vedere cercul larg de cititori căruia i se adresează în primul rînd cartea, autorul a căutat să ușureze și înțelegerea textului original grec prin modificări în ortografie. Astfel sînt înlăturate din text unele forme de grafie care par «abateri» pentru o gramatică școlară, ca de pildă itacismele (ει pentru ι), geminarea consonantelor, înlocuirea aspiratelor cu tenuis și invers (δεχέτις pentru δεκέτις, οὐκ pentru οὐχ etc.). Apoi, acolo unde textele erau corupte, dar întregirea pasajelor respective considerată de autor sigură, au fost completate fără să mai fie marcate prin parantezele tradiționale. Simplificarea și uniformizarea ortografiei aduce însă unele neajunsuri, fiindcă mutilează aspectul real al documentelor, cu atît mai mult cu cît ele nu sînt consecvente. Căci, după cum spune autorul, digamma a fost păstrat în documente, iar o «scriptio plena» în cazuri ca ἐτέλεσσε(ν) ἐνιατούς pentru ἐτέλεσσ'ἐνιαυτούς nu a fost urmărită. De asemenea reconstituirile, oricît ar fi ele de verosimile, au totuși o doză de nesiguranță și ca atare trebuie redate după uzul internațional. Socotim că țelul pe care l-a vizat autorul cînd a procedat astfel ar fi fost atins și pe altă cale. Caracteristicile ortografice puteau fi menționate la început în introducere sau atașate la sfîrșit într-un paragraf, așa cum a procedat cu alte capitole, care completează în chip fericit lămuririle necesare cititorului și satisfac exigențele specialiștilor. Ne referim la lămuririle (Erläuterungen) de la sfîrșit, care dau amănunte asupra epigramelor mai greu de înțeles din punct de vedere al fondului și al formei, precum și la numeroșii indici: de nume proprii, menționînd defuncți, rude ale lor, divinități, eroi, filozofi, poeți etc.; la indicele motivelor și subiectelor tratate (Sach- und Motivregister) cît și la un catalog al motivelor de început (Verzeichnis der Gedichtanfänge).

Cele mai frumoase și caracteristice epigrame din punct de vedere al formei și conținutului sînt redate de autor în traducere germană versificată, în care se respectă ritmul antic. E partea care a cerut cel mai mare efort în alcătuirea volumului, dar pe deplin justificat, fiindcă în felul acesta putem gusta mai ușor din frumusețea poeziei antice, redată mai bine în vers decît în proză.

O introducere cuprinzătoare (p. 1—42) tratează despre esența epigramei grecești, studiind-o de la începuturile ei, din secolele VII/VI î.e.n., pînă în epoca romană tîrzie (sec. VI e.n.).

www.cimec.ro

La baza introducerii stau unele prelegeri pe care autorul le-a ţinut înainte de război la diferite universităţi germane, intitulate *Stimmen der Griechen am Grabe.*

La fel ca şi tragedia, comedia, lirica şi poezia corală, epigrama constituie, după W. Peek, o creaţie specifică poporului grec. Sensul ei adevărat nu a putut fi prins însă decît în epoca noastră, cînd progresul cercetărilor arheologice şi epigrafice a scos la lumină documentele originale. Pînă aici, de la Renaştere, cînd s-a încercat o definire a ei, şi continuînd cu învăţaţi germani din sec. XVIII—XIX (Logau, Lessing sau Goethe), epigramele erau studiate sub înfăţişarea pe care le-au dat-o poeţii latini, în special Martial, considerat tipul prin excelenţă al epigramistului. În realitate epigrama îşi are începuturile în deprinderea împrumutată de greci de la fenicieni de a compune dedicaţii de consacrare pentru divinităţi sau inscripţii destinate pietrelor funerare. Dar influenţa feniciană n-a constituit decît un impuls exterior, pe care grecii l-au transformat creînd ceva nou, specific grecesc. Încă de la sfîrşitul secolului VII sau cel mai tîrziu de la începutul secolului VI forma de exprimare versificată devine o regulă, iar inscripţiile de consacrare în proză sînt depăşite de cele în hexametru.

Începînd cu mijlocul secolului VI î.e.n., alături de hexametru, vers cu caracter epic, se introduc în epigrame alte forme, iambul şi distihul elegiac. Iambul, la care din secolul V î.e.n. se adaugă troheul, nu a avut o largă folosire în epigrame, el rămînînd prin excelenţă, datorită caracterului apropiat de vorbirea curentă, metrul dramelor. La fel şi troheul a avut rol neînsemnat. In schimb distihul elegiac e folosit pe scară largă, devenind forma de exprimare cea mai des întîlnită. Hexametrul, prin natura sa, este versul formelor deschise; versul epopeii se poate repeta uşor, un hexametru cerînd, prin cadenţa ritmului, alt hexametru. Pentametrul dimpotrivă, prin construcţia sa, ritm urcător, cadent şi apoi iarăşi urcător, pune un sfîrşit ideilor. Hexametrul plus pentametrul era deci în realitate forma ideală pentru exprimarea ideilor închegate.

Războaiele medice marchează un moment important în evoluţia epigramei. În locul epitafelor particulare apar acum epitafe colective (polyandria), puse în amintirea celor căzuţi pe cîmpurile de luptă. Din secolul V, şi în răstimpul propriu-zis cît au durat războaiele cu perşii, nu avem epitafe particulare; în a doua jumătate a secolului ele apar destul de rar. Explicaţia care se dă este aceea că vremurile erau aşa de pline de evenimentele de pe cîmpul de luptă, încît nu mai rămînea loc pentru sfera privată de acţiune. Bizar este însă faptul că epigramele păstrate pînă azi şi transmise în majoritate de tradiţia literară sînt puse numai de statul spartan. Atena, care a cunoscut din plin evenimentele al căror protagonist a fost, nu a ridicat monumente de acest gen. Autorul este de părere că ştirile literare n-ar fi trecut sub tăcere astfel de monumente, dacă ele ar fi existat, şi că nu se poate admite nici o fortuitate a transmiterii documentelor. Realitatea rămîne aceasta, iar explicaţia ei trebuie căutată în altă parte. Abia după un deceniu de la luptele de la Salamina şi Plateea apar şi epigrame colective (polyandria) ateniene. Acest gen se întîlneşte în documente pînă la începutul secolului I î.e.n. Cu cît însă ne apropiem de această dată ele se împuţinează şi decad sub raport formal. La fel şi epitafele ridicate pentru un singur cetăţean se pot urmări numai pînă în pragul erei noastre. Timpul lor de glorie rămîn secolele V—IV, pînă la apariţia pe scena istoriei a lui Alexandru cel Mare. După această dată poezia funerară îşi pierde sobrietatea şi frumuseţea stilului de altă dată, încărcîndu-se de turnuri împrumutate. Ceea ce a contribuit la mărirea farmecului poetic al epigramei în secolul V—IV a fost influenţa pe care a exercitat-o tragedia. Din seva ei a supt epigrama noi forme, îmbibîndu-se cu patosul simţirii ei adînci. Cauzele decăderii în epoca următoare sînt văzute de autor în epuizarea unor forme care îşi trăiseră traiul (« die Griechen scheinen selbst empfunden zu haben, daß diese Gattung überlebt war »). Socotim că mai degrabă ele rezidă în condiţiile noi sociale şi politice. Pierderea independenţei politice a polisurilor şi reducerea vieţii lor economice a atras după sine numeroase urmări, între care şi

www.cimec.ro

dezinteresul pentru viaţa cetăţenească. (cf. Plutarh, *Praecep. ger. reip.* X, 9), de care genul literar despre care este vorba, se leagă direct.

Dacă secolul al V-lea a fost prin excelenţă vremea epitafelor colective (polyandria), secolul IV este acel al epigramei particulare. În acest timp, mai ales cînd limitele elenismului se lărgesc foarte mult, pot fi întîlnite epigrame în cele mai îndepărtate colţuri ale lumii greceşti. Creaţia acestui secol este aşa de puternică, încît din ea se inspiră şi generaţiile următoare. Influenţa tragediei şi a poeziei îmbogăţeşte puterea de exprimare precum şi cadrul general în care vechii greci îşi închipuiau că vor petrece viaţa de dincolo. Teme ca: întunericul se aşterne peste casa în care a intrat tristeţea, Hades şi Lethe îşi întind aripile sumbre peste morţi, lumea de dincolo e lăcaşul Persefonei, Charon trece în bărcuţa sa morţii peste Acheron, iar Hermes conduce sufletele lor în viitorul locaş şi altele, se întîlnesc des, devenind locuri comune. Noi, din punctul de vedere al conţinutului, sînt datele (încă sumare) asupra vieţii, vîrstei, profesiei, cauzele morţii etc. decedatului. În catalogul virtuţilor cetăţeneşti apar, în afară de σωφροσύνη şi ἀρετή, caracteristice secolelor VI—V, δικαιοσύνη, dreptatea, mai ales la femei (influenţa lui Platon). La antiteza de felul: « corpul este trecător, dar sufletul nemuritor » se adaugă altele: « omul este muritor, dar gloria nepieritoare ».

O caracteristică a epigramei din secolul IV este înmulţirea documentelor cu mai multe epigrame săpate pe aceeaşi piatră. Deşi apărute în sec. V, ele devin acum aşa de numeroase încît s-a vorbit de o concurenţă a mai multor poeţi. Autorul înclină însă spre părerea că avem de-a face mai degrabă cu încercări ale aceluiaşi poet, de felul unor variaţii muzicale pe aceeaşi temă.

În partea de sfîrşit a introducerii autorul se ocupă de evoluţia epigramei în epocile elenistică şi romană. În această vreme apar elemente noi în conţinut şi în formă, dar se păstrează şi teme care fuseseră atinse în epocile anterioare, redate acum într-o formă de exprimare nouă. E dificil să se facă o distincţie între « vechi şi nou », datorită faptului că în vremea la care ne referim există un fel de *koine* în epigrama greacă: gîndirea, motivele, formele au fost luate de diferite neamuri şi transmise dintr-o parte într-alta în aşa fel, încît aceleaşi turnuri se găsesc în localităţi diferite şi la distanţe mari de timp unele de altele. Caracteristice sînt amănuntele excesive care se dau asupra vieţii defunctului (profesia, vîrsta, pînă la indicarea lunii şi a zilei, caracter, aptitudini etc.) expuse într-o formă patetică, sentimentală, prin care se căuta să se trezească interesul trecătorului şi să-l determine la compătimire. Din acest punct de vedere epigramele se apropie mai mult de elegie, căci durerea, mîhnirea, tînguirea în faţa morţii, pline de efuziuni lirice, depăşesc concizia stilului vechii epigrame. Se constată o predilecţie deosebită pentru exprimarea de sentinţe născute din filozofarea asupra rostului omului, asupra destinului, zeilor, a vieţii şi a morţii. În unele cazuri se resimte influenţa vreunui curent filozofic sau a unei secte mistice din care defunctul făcuse parte. În această vreme mai apar tipuri noi de epigrame ca acele care conţin versuri pentru sclavi, pentru animale, versuri în formă de dialog etc.

Citită împreună cu epigramele din culegere, introducerea constituie un minunat ghid în mîna celui care doreşte să cunoască sensul şi evoluţia acestui gen literar în lumea greacă. Pînă la apariţia vol. III din *Griechische Versinschriften*, care va cuprinde comentariul la volumele I şi II din aceeaşi operă, ea rămîne sinteza cea mai recentă şi competentă asupra epigramei greceşti. Adresată unui cerc larg de cititori, lucrarea ar fi cîştigat însă dacă ar fi fost mai mult ilustrată. Ne gîndim în primul rînd la prezentarea documentelor caracteristice prin forma şi fondul lor. De asemenea un indice geografic, care să menţioneze localităţile de provenienţă a inscripţiilor, ar fi indicat mai uşor, dacă şi cum se poate urmări evoluţia epigramei în diferite părţi ale lumii greceşti.

Em. Popescu

www.cimec.ro

JEAN POUILLOUX, *Choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions et notes* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon. Travaux de l'Institut d'Épigraphie grecque). Paris, « Les Belles Lettres », 1960. 195 p. in 8°.

În mai multe rînduri şi din mai multe părţi s-a semnalat în ultima vreme — pentru a o regreta — tendinţa ca studiile de epigrafie să devină o specialitate esoterică, rezervată în primul rînd, dacă nu în chip exclusiv, puţinilor specialişti ce o preţuiesc şi o cultivă. Marea majoritate a « clasiciştilor » (şi nu mă gîndesc numai la începători, dar şi la filologi cu serioase state de serviciu) n-au — în cursul unei oricît de lungi cariere — decît contacte sporadice cu inscripţiile, al căror interes sînt departe de a-l bănui şi a căror mulţime îi descurajează.

Situaţia e încă şi mai puţin satisfăcătoare cînd e vorba de studenţi, pe care totul îi înclină spre ignorarea acestei categorii de documente, începînd cu cunoaşterea imperfectă a limbilor latină ori greacă şi sfîrşind cu anevoinţa procurării colecţiilor de texte, scumpe şi rare. Pentru a remedia fie şi în parte acest inconvenient a fost întocmită lucrarea pe care o semnalez, prima publicaţie a Institutului de Epigrafie greacă al Facultăţii de Litere din Lyon, întocmită cu colaborarea tuturor membrilor Institutului, sub conducerea lui Jean Pouilloux, profesor de literatură greacă la acea Universitate şi epigrafist cu renume, cunoscut ca autor al unor deosebit de importante studii consacrate insulei Thasos (*Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*: vol. I, Paris, 1954; vol. II, în colaborare cu Christiane Dunant, Paris, 1958). Cum se exprimă cuvîntul-înainte al culegerii, « ce livre n'a jamais eu d'autre prétention que d'apporter à un étudiant d'Histoire ou de Lettres classiques un ensemble de textes qu'il pût lire sans peine. Nous avons voulu réunir essentiellement des textes complets dont la diversité pouvait éveiller les curiosités, ouvrir les perspectives, susciter l'intérêt. Notre but serait atteint si, après les avoir lus, l'étudiant s'était assez familiarisé avec ces documents pour ne plus croire qu'il existe d'un côté le monde des inscriptions, de l'autre celui des écrivains; pour oser aussi se risquer, à l'occasion, parmi les publications plus savantes ».

Atingerea unui asemenea ţel depinzînd în primul rînd de valoarea textelor puse la dispoziţia cititorului, era firesc ca atenţia editorilor să se îndrepte înainte de toate spre alegerea acestora, împrumutate unor cît mai variate categorii de documente. În fapt, trebuie să constatăm că , mai degrabă decît o imagine de ansamblu a societăţii greceşti, reflectată în inscripţii, culegerea oferă o imagine a vieţii publice a diferitelor cetăţi, cele mai multe din piesele editate traduse şi interpretate aparţinînd fie clasei decretelor, fie legilor, scrisorilor oficiale, inventarelor şi actelor de manumisiune. Lucrul poate fi regretat, dar se explică prin importanţa neobişnuită a acestor categorii de texte şi prin dorinţa de a nu spori peste măsură o publicaţie care, pentru a-şi atinge scopul, trebuia să se menţină în limite modeste şi la un preţ accesibil.

Oricum ar fi, dacă nu toate varietăţile de inscripţii sînt reprezentate în culegere, se poate spune fără şovăială că toate cele 53 de documente alese prezintă un interes indiscutabil, începînd cu faimosul decret samian în cinstea lui Boulagoras (SEG I 366), atît de preţios pentru cunoaşterea instituţiei *sitoniei* în lumea elenistică, şi sfîrşind cu încă şi mai faimoasa proclamaţie a regelui Ašoka, inscripţia bilingvă a cărei recentă descoperire şi publicare a stîrnit în lumea istoricilor de pretutindeni o vîlvă extraordinară. În linie generală, prezentarea fiecărui document comportă o succintă lemmă, o ediţie critică, o traducere şi un comentariu proporţionat cu natura textului analizat. În această din urmă privinţă, se poate face observaţia că explicaţiile sînt de multe ori sumare, dacă ne gîndim că lucrarea se adresează în primul rînd unor cititori nespecialişti. De asemeni, că în unele cazuri traducerile sînt cam libere sau că lasă la o parte unele elemente ale frazei, ca în inscripţiile nr. 10, r. 10; nr. 18, r. 6—7; nr. 30, r. 13 — ca să citez doar cîteva exemple.

www.cimec.ro

Volumul se încheie cu doi indici excelenți: de materii și de termeni greci, lux aproape neîntîlnit la o lucrare de asemenea proporții. Mai ales indicele de cuvinte (în realitate, de expresii formulare, fiecc termen fiind redat în înlănțuirea lui gramaticală) e o realizare meritorie, pentru care cititorul trebuie să le fie recunoscător autorilor.

Cele cîteva scăderi semnalate, ușor de înlăturat cu prilejul unor ediții viitoare, nu scad întru nimic meritul unei lucrări a cărei oportunitate greu ar putea fi contestată și care, chiar în forma-i actuală, e menită să aducă învățămîntului servicii indiscutabile.

D. M. Pippidi

T. V. BLAVATSKAIA, Очерки политической истории Боспора в V—IVвв. до н.э. Editura Academiei de Ştiinţe a U.R.S.S., Moscova, 1959.

Lucrarea de față este a X-a publicație din cunoscuta colecție editată de Academia de Ştiinţe a U.R.S.S. «Причерноморье в античную эпоху». Autoarea, cercetătoare cunoscută din numeroase alte lucrări asupra istoriei antice a țărmurilor Mării Negre, își propune să urmărească politica externă a statului bosporan în legătură cu dezvoltarea lui internă și cu liniile generale ale istoriei politice a țărilor din răsăritul Mediteranei. Asupra istoriei Bosporului există deja numeroase lucrări, unele datorate unor savanți ca V. V. Latîşev, M. I. Rostovțev, S. A. Jebelev, dar tocmai datorită îmbogățirii cunoştințelor, și mai ales lărgirii cercului problemelor studiate, unele izvoare și fapte istorice au căpătat o importanță mult mai adîncă decît se bănuia pînă acum, ceea ce face necesară o nouă revizuire a problemelor și uneori chiar renunțarea la anumite puncte de vedere. Lucrările lui D. P. Kallistov și B. N. Grakov au arătat netemeinicia teoriei lui M. I. Rostovțev despre existența unei mari puteri scitice de tip feudal în sec. VI—V î.e.n. În legătură cu aceasta problema raporturilor scito-bosporane apare într-o lumină nouă. Trebuie să se renunțe la ideea greșită a stăpînirii scitice asupra Bosporului (care ar fi plătit tribut sciților) în sec. III—II, ca și la ideea importanței rolului sciților în Crimeea în sec. II î.e.n. ș.a.

Cercetările arheologice din ultima vreme dau de asemenea posibilitatea revizuirii punctului de vedere asupra caracterului economiei statului bosporan. Studierea așezărilor sătești, nu numai a celor orășenești, a arătat că ramura principală a economiei era agricultura și că rolul atribuit comerțului în economia întregului stat era exagerat. Multe obiecte considerate importate s-au dovedit a fi de provenienţă locală, ceea ce face necesară o revizuire critică a izvoarelor asupra comerțului Pontului cu țările Mediteranei și a vederilor existente asupra politicii externe a Bosporului.

În primul capitol al lucrării: « Unele trăsături ale organizării politice a Bosporului în sec. V î.e.n. », se arată importanța schimbării survenite în raporturile dintre bosporani și triburile scitice vecine în urma constituirii, încă de pe la începutul secolului V, a unei uniuni a orașelor și așezărilor de pe țărmurile răsăritene ale Bosporului Cimerian, devenită cu timpul un organism statal foarte rezistent. Autoarea aduce dovezi în sprijinul ideii că uniunea bosporană nu este legată de începutul domniei Arheanactizilor (480 î.e.n.), cum se credea în general, ci este mult anterioară, iar Arheanactizii n-au făcut decît să pună mîna pe putere în uniunea deja existentă. Urmărind istoria uniunii bosporane, T.V. Blavatskaia pune din nou problema originii Spartochizilor și a raporturilor Bosporului cu tracii. Aproape toți cei care s-au ocupat de această problemă au dat atenție exclusiv numelor trace, scăpînd din vedere faptul

www.cimec.ro

că marea majoritate a Spartochizilor purtau nume curat greceşti: timp de aproape un veac şi jumătate, de la Spartocos I şi pînă la Eumelos, nu se întîlnesc decît nume greceşti. Autoarea se pronunţă în favoarea originii greceşti a Spartochizilor. Prezenţa unor nume trace, ca şi a numelor iraniene sau microasiatice se explică, după părerea sa, prin lungi şi strînse raporturi cu populaţiile respective şi nu prin originea etnică heterogenă a populaţiei Panticapeii. Cazuri asemănătoare de cercuri greceşti legate de Tracia, care dădeau nume trace copiilor lor, se întîlnesc atît în Grecia cît şi în Asia Mică. Cît despre Spartocos I, autoarea crede că numele său se datoreşte căsătoriei tatălui sau bunicului său cu o femeie din rîndurile nobilimii trace, caz de asemenea des întîlnit (v. de ex. Miltiade). În sprijinul afirmaţiei autoarei aducem următorul fapt analog: Alexandru I al Macedoniei, pentru a împăca pe generalul persan Bubares, îi dă în căsătorie pe sora sa; în Persia aceasta dă naştere unui copil, care nu poartă un nume persan, ci numele tatălui ei, Amyntas (Herodot, V, 18 sq.) Se poate închipui la ce discuţii ar fi dat naştere acest fapt în onomastica persană, dacă istoria respectivă nu ar fi întîmplător cunoscută. Autoarea aduce, de altfel, numeroase şi solide argumente în sprijinul originii greceşti a Spartochizilor şi face interesante consideraţii asupra caracterului stăpînirii Arheanactizilor.

Capitolul al II-lea se ocupă de problema puţin cunoscută a raporturilor Bosporului cu ţările mediteraneene în sec. V. Autoarea se îndoieşte de justeţea teoriei lui M. I. Rostovţev, predominantă în istoriografia problemei, că Bosporul ar fi fost cointeresat fără rezervă în coaliţia cu Atena încă din 438. V. D. Blavatski şi M. I. Artamonov au criticat idealizarea raporturilor cu Atena, presupunînd existenţa în sec. V a unui partid antiatenian, care s-ar fi sprijinit, după părerea primului, pe aristocraţia tribală scito-meotiană. Autoarea consideră că orientarea antiateniană era condiţionată nu de aristocraţia autohtonă, al cărei rol în Bospor era încă slab în perioada respectivă, ci de interesele contradictorii ale cercurilor conducătoare din cele două oraşe. Pentru această perioadă de răcire a raporturilor cu Atena există dovezi care vorbesc în sprijinul existenţei unor legături cu Persia. Abia după crahul politicii agresive ateniene, care a urmat crizei din 413—411, după schimbarea caracterului politicii externe a Atenei (v. decretul în cinstea selimbrienilor din 409—408), Bosporul s-a orientat spre legături prieteneşti cu aceasta. Autoarea aduce numeroase dovezi asupra cărora spaţiul nu ne îngăduie să ne oprim.

Cel de-al treilea capitol al lucrării tratează problema politicii externe a Bosporului în regiunea nord-estică a ţărmurilor Mării Negre în sec. V şi începutul sec. IV, raporturile cu Theodosia, cu emporiile greceşti de pe malurile Azovului şi cu triburile locale ale sinzilor din regiunea Cubanului, cu care bosporanii pare să fi avut strînse şi permanente legături comerciale şi culturale cu mult înainte ca Sindica să se alipească Bosporului sub Leucon I. Nu la fel de strînse par să fi fost în această perioadă raporturile cu triburile scitice din Taurida, învrăjbite şi de duşmănia Bosporului cu Theodosia. Succesele politicii externe a Bosporului spre sfîrşitul sec. V au favorizat dezvoltarea economiei şi lărgirea sferei intereselor sale pînă în Mediterana.

Capitolul al IV-lea se intitulează « Bosporul şi Atena în primul deceniu al sec. IV î.e.n. », tratînd o perioadă mai puţin studiată în lucrările anterioare, sfîrşitul domniei lui Satyros I, pe baza mai ales a datelor, pe nedrept neglijate, din Trapeziticul lui Isocrate, perioadă importantă în stabilirea strînsei şi îndelungatei colaborări cu Atena în sec. IV. Autoarea subliniază importanţa rolului Bosporului în viaţa Eladei în sec. IV î.e.n.

Cartea se încheie cu un apendice « Cîteva observaţii asupra politicii externe a Bosporului la sfîrşitul sec. II î.e.n.», în care se tratează raporturile cu triburile sarmatice şi scitice, mult mai importante în această perioadă decît cele cu lumea elină. Autoarea consideră că sarmaţilor le-au fost tributari bosporanii şi nu sciţilor din Crimeea, cum credeau Th. Reinach, M. I. Rostovţev, S. A. Jebelev ş. a. Mărturia lui Lucian (Toxaris), pe care se punea atîta bază, se întemeia pe o nuvelă pseudo-istorică: autoarea citează două fragmente recent tipărite ale papirusului

www.cimec.ro

47992 din Muzeul din Cairo. Sciții erau prea slabi în această perioadă, cum se vede din ciocnirile cu Chersonesul, mult mai slab decît Bosporul, ca să poată fi vorba de ei. Autoarea consideră că nu poate fi vorba decît de sarmații din regiunea din nord și nord-est de Cuban, în speță de triburile vecine cu Bosporul ale siracilor și aorsilor, căci cele de pe cursul inferior și mediu al Cubanului mai păstrau încă relații prietenești cu Bosporul.

Însemnătatea problemelor tratate, soluțiile noi propuse ca și argumentele aduse în sprijinul lor recomandă cartea prezentată ca pe una din cele mai importante lucrări asupra istoriei Bosporului.

C. Poghirc

R. FLACELIÈRE, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*. Paris, Hachette, 1959, 369 p. in-16°.

Colecția « La vie quotidienne », a cărei publicare a început cu cîțiva ani înaintea celui de-al doilea război mondial, e cunoscută publicului romîn îndeosebi prin lucrarea « Viața de toate zilele la Roma, în timpul Imperiului », de Jérôme Carcopino, apărută în 1939 și, de atunci, tradusă în mai multe limbi europene. În ultimii douăzeci de ani seria s-a îmbogățit însă simțitor și, ca să mă restrîng la domeniul antichității, numără astăzi nu mai puțin de opt volume închinate vieții de toate zilele în Egipt, la Babylon și în Assyria, la Carthagina, în Sumer, în Gallia, fără a uita Grecia epocii homerice. Așa cum e firesc în întreprinderile de acest fel, tablourile schițate de feluriții autori se deosebesc între ele nu numai prin chipul cum sînt concepute, dar chiar prin vioiciunea expunerii și precizie, în ultimă instanță subordonată abundenței și calității materialului documentar. Despre toate trebuie spus totuși că sînt semnate de specialiști cu renume și că, în stadiul prezent al cunoștințelor noastre, greu s-ar fi putut concentra într-un număr restrîns de pagini o mai mare cantitate de informații de primă mînă, adunate printr-o lungă familiaritate cu textele sau printr-o asiduă activitate pe cîmpurile de săpături.

Considerată din orice punct de vedere, lucrarea a cărei apariție o semnalez poate fi socotită printre cele mai izbutite din întreaga colecție. Fără a mai zăbovi asupra titlurilor științifice ale autorului, — istoric, epigrafist, filolog, cu bogată activitate în toate aceste domenii, — însuși planul volumului se învrednicește de laudă, în sensul că, depășind sfera restrînsă a antichităților zise « private », îmbrățișează în zece capitole aspectele variate ale vieții atenianului din epoca clasică în timp de pace și în timp de război, în cercul familiei ori în cadrul mai vast al cetății.

Volumul se deschide cu un capitol închinat cadrului geografic în care se desfășura existența contemporanilor lui Pericles, bogat în indicații despre peisajul atic și despre așezarea Atenei în raport cu alte centre ale Greciei, despre aspectul urbanistic al Capitalei și despre împrejurimile-i imediate. Al II-lea capitol tratează despre noțiunea de « cetate », în înțelesul antic al cuvîntului, despre viața civică și despre structura demografică a Atenei în secolele V—IV. Cu acest prilej sînt expuse — pe scurt, dar precis — noțiunile indispensabile cu privire la organizarea regimului de democrație sclavagistă. Capitolul III se ocupă de locul femeii în societate (căsătoria și familia), capitolul IV de copii și de sistemul grec de educație, oglindit în special în instituțiile Atenei și ale Spartei. În cap. V facem cunoștință cu meșteșugurile și activitatea productivă în genere, în cap. VI cu higiena trupului și îmbrăcămintea, pentru ca în capitolele VII—X să ni se vorbească despre hrană, jocuri și distracții, despre viața religioasă și culturală, despre împărțirea dreptății și organizarea armatei.

www.cimec.ro

Fără a exagera, se poate deci spune că volumul reprezintă o adevărată «sumă» a cunoştinţelor despre viaţa publică şi privată a atenienilor, în momentul cel mai glorios al istoriei lor; un tablou succint dar credincios şi care, pentru mai multă claritate, împrumută unele trăsături chiar epocilor care au premers sau au urmat epocii clasice propriu-zise.

Informaţia cărţii e aceea pe care o puteam aştepta din partea unui specialist de valoarea lui R. Flacelière: întemeiată pe o cunoaştere directă a izvoarelor, la curent cu cele mai noi cercetări asupra unora din problemele speciale atinse în cursul expunerii. Un aparat restrîns de note completează fiece capitol, iar o bibliografie aleasă orientează pe cititor în vederea oricăror ulterioare investigaţii.

O obiecţie importantă care se poate aduce lucrării e aceea de a nu fi pus în lumina cuvenită locul sclavilor în societatea atenianã (şi, îndeobşte, greacă) a secolelor V—IV î.e.n. Nu doar că autorul n-ar menţiona existenţa acestora în cap. privitor la populaţie (II) şi apoi, pentru a doua oară, în acel privitor la meşteşuguri (V). Mai mult, în privinţa numărului sclavilor către vremea războiului peloponesiac, indicaţiile oferite la p. 73 («peut-être 300.000, et même davantage») depăşesc, după părerea mea, realitatea, întrucît iau drept bună cifra oferită de Athenaios într-un pasaj vizibil corupt (VI 272—273). Dar problema nu e numai una de statistică. Important era să se fi marcat cu mai multă vigoare măsura în care întregul eşafodaj al societăţii ateniene clasice se întemeia pe existenţa sclavilor, precum şi urmările pe care această situaţie le-a avut nu numai asupra atitudinii populaţiei libere faţă de muncă, dar şi asupra modului ei de a gîndi, în general. Din acest punct de vedere, indicaţiile de la p. 148—149 s-ar fi cerut dezvoltate, cu avantajul de a fi permis cititorului să înţeleagă, pe de o parte, deosebirea dintre Hesiod şi Aristotel, de pildă, în judecăţile lor despre producţie şi producători, pe de alta, unanimitatea cu care gînditorii, începînd cu Platon, condamnă munca manuală ca nevrednică de cetăţeanul liber. E aci o trăsătură fundamentală a societăţii antice, fără de a cărei punere în lumină aspecte din cele mai interesante ale mentalităţii «clasice» rămîn de neînţeles.

D. M. Pippidi

HENRI-IRÉNÉE MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, IV-e ed. Paris, 1958, 595 p. + 1 pl.

Printre lucrările dedicate studiului antichităţii, nu puţine sînt acelea care se ocupă cu educaţia. O preocupare deosebită pentru această problemă se întîlneşte încă din a doua jumătate a secolului al XIX-lea, cînd alături de studii parţiale, consacrate unor chestiuni speciale, apar şi lucrări de sinteză, cum ar fi de pildă aceea a lui L. Grasberger, *Erziehung und Unterricht im klassischen Alterthum, mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Gegenwart, nach den Quellen dargestellt* (Würzburg, 1864—1880). În secolul nostru cercetările în acest domeniu se înmulţesc şi ele se caracterizează mai ales prin aceea că cele mai multe abordează subiecte restrînse, limitate din punct de vedere cronologic sau geografic. Se simţea deci nevoia unei opere de ansamblu, care să sintetizeze din perspectiva istorică a timpului nostru toate studiile de detaliu anterioare, folosind totodată numeroasele rezultate ale descoperirilor arheologice, în special epigrafice şi papirologice.

Această sarcină a luat-o asupra sa profesorul Henri-Irénée Marrou, de la Sorbona, care încă din 1948 a publicat prima ediţie a lucrării aci analizate. De atunci au mai apărut încă 3 ediţii, iar cea de-a 4-a, revăzută şi adăugită, este ultima cunoscută de noi. În aceeaşi scurtă

www.cimec.ro

perioadă (1948—1958), s-au publicat şi traduceri în limbile engleză, italiană şi germană. Succesul de care s-a bucurat şi interesul pe care-l prezintă ne-au determinat ca, fie şi cu oarecare întîrziere, să prezentăm publicului romîn această operă.

Poziţia pe care se situează, de la început, autorul, este concepţia că educaţia din antichitate stă la baza educaţiei moderne. În educaţia clasică se pot găsi originile şi esenţa pedagogiei moderne, afirmă autorul, şi această idee îl face să studieze educaţia antichităţii făcînd mereu referiri la cea din timpurile noastre. În partea de sfîrşit a lucrării el arată influenţele şcolii antice asupra generaţiilor următoare, influenţe care se prelungesc pînă în perioada de început a evului mediu. Procedeele pedagogiei antice sînt reactivate în timpul « renaşterii » carolingiene, cînd se încearcă o înnodare cu tradiţia întreruptă. Mai tîrziu, în dezvoltarea ulterioară a civilizaţiei medievale, se pot urmări doar licăriri ale educaţiei antice. În Occident, în secolul XII, asistăm la instaurarea unor instituţii şi metode pedagogice diferite de cele de pînă atunci, dar în plin secol al XIII-lea se poate constata amintirea modelelor antice şi grija de a le imita. În sfîrşit, Renaşterea din secolele XV şi XVI marchează pasul hotărîtor în legarea educaţiei moderne de tradiţia clasică.

Perioada de timp în care autorul urmăreşte istoria educaţiei este lungă: de la anul 1000 î.e.n. pînă la 500 e.n. În răstimpul acestor 15 secole educaţia cunoaşte o evoluţie cu faze complexe; desfăşurată însă într-un singur cadru geografic, lumea mediteraneană, ea poate fi considerată, după părerea autorului, ca *una* şi bazată pe un singur sistem educativ, coherent şi bine determinat.

În gîndirea autorului, educaţia este acţiunea colectivă prin care o societate iniţiază generaţia tînără în valorile şi practicile caracteristice stadiului ei de dezvoltare. Ea este un fenomen secundar, derivînd nemijlocit din civilizaţia timpului său. Este necesar să treacă o anumită vreme pînă cînd sistemul educativ corespunzînd unei anume civilizaţii să-şi atingă *forma* definitivă, existînd întotdeauna un decalaj între dezvoltarea uneia şi a celeilalte. În perioada mai sus indicată, condiţiile istorice au favorizat dezvoltarea unei civilizaţii unitare şi continue în spaţiul mediteranean. Această civilizaţie îşi atinge punctul maxim de înflorire în epoca elenistică, urmînd perioadei marii creaţii elenice, anterioară secolului IV î.e.n. Deşi a existat o educaţie şi în cadrul civilizaţiei minoico-miceniene, necesară în primul rînd celor care se îndeletniceau cu scrisul, ea nu a avut o legătură directă cu cea din vremea la care se referă lucrarea noastră. Aceasta din cauza invaziei doriene, care a constituit o cezură în istoria Greciei. S-au putut transmite din civilizaţia cretano-miceniană doar elemente izolate în religie, poezie, arte plastice, dar nu mai mult, pentru că o educaţie poate fi moştenită numai atunci cînd există un complex de realităţi, o unitate a valorilor spirituale, însăşi *forma* civilizaţiei, educaţia fiind rezumatul, concentrarea unei culturi, cu care apare şi piere.

Întreaga istorie a educaţiei clasice este privită ca o evoluţie de la cultura unei societăţi impregnate de spirit războinic (epoca homerică), al cărui ţel era dezvoltarea vigoarei fizice, la o societate în care se urmărea cultivarea însuşirilor intelectuale. Reprezentată grafic această evoluţie ia forma unei curbe al cărei punct culminant (ἀκμή) are o durată foarte lungă. Apogeul acestui proces e atins în epoca elenistică, cînd se îmbogăţesc şi se maturizează procedeele pedagogice (a II-a parte). Epoca romană (a III-a parte) constituie o prelungire spaţială şi cronologică, pe aceeaşi treaptă, a educaţiei clasice. Ea este o *facies* secundară a aceleiaşi civilizaţii, o adaptare a educaţiei elenistice la mediul latin. Nici după epoca romană nu se constată o coborîre a liniei curbe, căci acelaşi sistem educativ continuă în imperiul bizantin. În Occident, în schimb, împrejurările care duc la dispariţia cadrului politic al imperiului întrerup desfăşurarea istorică a educaţiei. Abia acum linia curbă începe să coboare şi asistăm la înfiripparea unui nou tip de educaţie, cea de tip monastic, apărută în mediul occidental ca manifestare a societăţii creştine.

www.cimec.ro

Autorul acordă o mare atenție lui Homer, pe care îl consideră educatorul Greciei. Aceasta pentru că numai începînd cu el se poate vorbi de o continuitate de cultură clasică, poemele lui avînd a fi considerate cele mai vechi documente asupra educației. În conținutul epopeii homerice se pot distinge două aspecte: unul *tehnic*, care cuprinde totalitatea procedeelor folosite în scopul pregătirii copilului pentru un anumit mod de viață, și altul *etic*, prin care se tindea la realizarea unui tip de om ideal, concretizat de luptătorul prin excelență, căruia de altă parte nu trebuia să-i lipsească nici un anumit rafinament. Elementele așa-zise « tehnice » (mînuirea armelor, sportul, întrecerile, muzica, oratoria, înțelepciunea, buna comportare etc.) se vor întîlni și mai tîrziu în vremea clasică, cu unele modificări, constînd mai ales în precumpănirea tendințelor intelectuale asupra celor fizice și războinice. Cea care va păstra mai mult în educație elemente arhaice, va fi Sparta, unde spiritul militar este foarte accentuat. La Atena însă, încă din epoca arhaică educația va înceta să mai aibă în primul rînd o coloratură militară. Educația fizică evoluează în direcția favorizării sportului, tinzînd la realizarea unui corp frumos și plin de grație. Stabilind, pentru epoca homerică, procedeele pedagogice folosite pentru atingerea idealului sintetizat în noțiunile de καλοκάγαθία și de ἀρετή, autorul arată evoluția sensului acestora în epocile ulterioare, evoluție care dobîndește nuanțe noi determinate mai ales de raportul dintre cultura fizică și cea intelectuală.

Pînă în prima jumătate a secolului V se poate vorbi de o ἀρχαία παιδεία, expresie folosită de Aristofan și pe care autorul o împrumută pentru a defini educația anterioară marilor inovații pedagogice aduse de generația sofiștilor și a lui Socrate. Deși pînă la această vreme s-au făcut progrese remarcabile în evoluția de la cultura « războinicilor » la cea a « scribilor », în ea mai persistă elemente vechi. Sofiștii aduc însă înnoiri așa de însemnate, încît se poate vorbi de o nouă etapă istorică. Aportul lor deosebit se vădește, pe de o parte, în lărgirea numărului celor care se instruiau, pe de alta, în procedeele folosite. Apariția lor e o consecință a transformărilor survenite în sînul polis-ului grec, în care democrația făcuse progrese mari. Un număr din ce în ce mai mare de cetățeni participă la viața statului, idealul social spre care tindea fiecare fiind cariera politică. Sofiștii își consacră forțele tocmai realizării acestui ideal, adresîndu-se tuturor celor care doreau să cîștige o superioritate în viața publică. Aceasta se realiza printr-o cultură generală *(polymathia)*, prin dobîndirea de cunoștințe în toate domeniile, oratoria avînd rol predominant. Educația preconizată de sofiști are un caracter utilitar, pragmatic, spre deosebire de cea a lui Socrate, care viza perfecțiunea spirituală, atingerea virtuții (ἀρετή). Spre deosebire de sofiști, slujitori ai democrației, Socrate e prezentat ca un apărător al tradițiilor aristocratice, potrivit cărora educația este în primul rînd o chestiune de daruri înnăscute, iar instrucția, metoda de a le dezvolta.

Dar cea mai mare contribuție la progresul educației a fost adusă de Isocrate și de Platon. Prin opera lor se face un pas hotărîtor în evoluția de la stadiul în care mai persistau rămășițe ale culturii arhaice spre acea cultură denumită de autor a « scribilor ». Rolul celor doi gînditori constă nu atît în introducerea de inovații în cadrul instituțiilor sau procedeelor educative (în majoritatea cazurilor se opresc la cele ale predecesorilor), cît în definirea cadrelor generale ale culturii înalte și, în același timp, în stabilirea sarcinilor educației. Idealul culturii antice se prezintă acum sub o formă dublă, uneori contradictorie, conținînd, pe de o parte, tendința spre o formație filozofică, pe de alta, tendința spre o formație retorică. Reprezentantul celei dintîi este Platon; al celei de-a doua, Isocrate.

Așa cum am mai amintit-o, forma definitivă a educației antice nu se atinge însă decît în epoca elenistică, după Aristotel și Alexandru cel Mare. Noile condiții istorice aduc pe primul plan pe individul detașat de viața colectivă a cetății, și către el se îndreaptă acum toată atenția pedagogilor. Prin παιδεία, esența civilizației elenistice, se înțelege acea cultură generală care nu numai că făcea din copil — παῖς — un om, dar implica și continuarea efortului educativ dincolo

www.cimec.ro

de anii şcolarităţii, în decursul întregii vieţi. Παιδεία, παίδευσις ajunge să însemne « cultura » nu numai în sensul *activ*, preparator, de educaţie, dar şi *perfectiv*, exprimînd starea unui spirit complet dezvoltat, ale cărui virtualităţi se manifestă în totalitatea lor şi la un asemenea nivel încît realizează un om adevărat. De aceea cuvîntul acesta a fost redat în latineşte prin *humanitas*.

Instituţiile educative progresează foarte mult, şcoala publică înlocuieşte vechile cercuri restrînse, cluburile, care constituiau nucleul de bază al educaţiei vechi. Rolul educaţiei fizice scade în avantajul elementelor intelectuale, iar în cadrul acestora aspectul artistic, şi mai ales muzical, cedează definitiv în faţa elementelor literare.

Într-un capitol intitulat *Umanismul clasic*, care serveşte drept concluzie la tratarea problemei educaţiei în lumea greacă, autorul sintetizează ideile de bază ale epocii clasice. Esenţialul stă în aceea că educaţia oferă în această vreme o dezvoltare completă a tuturor însuşirilor înnăscute, făcînd fiinţa umană capabilă să îndeplinească orice sarcini în societate, sau să satisfacă orice dorinţă proprie. Cei vechi porneau de la faptul că nu trebuie pus întîi accentul pe specializare, pe învăţămîntul profesional. Important este ca omul să devină inteligent, să vadă clar lucrurile, specializarea fiind doar un efort secundar, de iniţiere, care se poate realiza rapid.

Scrisă într-un stil atrăgător, lucrarea profesorului Marrou oferă o imagine complexă a dezvoltării educaţiei în antichitate. Din păcate, preocupările autorului nu se extind şi asupra regiunilor din jurul Mării Negre (vest şi nord-pontice), care au cunoscut, se ştie, forme înaintate de civilizaţie greco-romană. În ultimul timp documentele arheologice şi epigrafice referitoare la această problemă, descoperite în ţinuturile amintite, s-au înmulţit simţitor (*Histria* I, Bucureşti, 1954, p. 482—483; SCIV, VII, 1956, p. 343—365; Dacia, N.S., IV, 1960, p. 287—289; IGB, I 30 etc.). Sperăm că la o nouă ediţie această lacună va putea fi remediată.

Em. Popescu

PIERRE GRIMAL, *Horace*. Paris, Éditions du Seuil, 1958.

Specificul colecţiei « Écrivains de toujours », de popularizare a marilor figuri din literatura universală, ne îndeamnă să judecăm valoarea micului volum de 192 de pagini tocmai din punctul de vedere al menirii unei asemenea scrieri. În această privinţă, meritul principal al lui P. Grimal este de a fi ştiut să îmbine exigenţele ţinutei ştiinţifice cu accesibilitatea, evitînd în cea mai mare măsură riscul erudiţiei şi al romanţării.

Nivelul ştiinţific se realizează, în primul rînd, prin grija autorului pentru precizie. Începînd cu semnele de întrebare din tabelul cronologic, continuînd cu scurtele discuţii de ipoteze din cuprins şi încheind cu lista bibliografică, sumară dar esenţială, de la sfîrşitul volumului — toate arată o îndreptăţită prudenţă, care se ţine departe de reconstituiri. Acolo unde le face, analiza de amănunt dublată de spiritul sintetic înlocuiesc lipsa documentului. Aşa este, de pildă, enumerarea motivelor probabile care l-au determinat pe Horaţiu să intre în armata lui Brutus (p. 18). Dar şi documentul literar, explicit în aparenţă, este supus aceluiaşi spirit de investigaţie. În mărturiile autobiografice din *Satira* I, 6, P. Grimal surprinde elemente construite de poet, coincidenţa cu idealul epicureic de care s-a lăsat influenţat în descrierea modului de viaţă cotidiană (p. 34). Această căutare a adevărului sub învelişul ficţiunii poetice sau al anecdotei face ca asociaţiile şi reconstituirile autorului să capete putere de convingere.

www.cimec.ro

La seriozitatea ştiinţifică a lucrării contribuie, în al doilea rînd, orizontul istoric în care este încadrată viaţa şi activitatea lui Horaţiu. Scurte evocări ale epocii legate de etapele de creaţie ale poetului, oamenii timpului său, influenţa educaţiei şi a mediului social, ambianţa ideologică, rolul tradiţiei italice — sînt factorii asupra cărora se insistă îndeosebi.

Alături de grija pentru adevăr, distingem şi preocuparea de a pune pe cititor în contact direct cu fondul emoţional — artistic al poeziei lui Horaţiu. De aceea întregul material biografic e considerat ca experienţă poetică. Întîlnim, pe această linie, caracterizări fine ale lirismului lui Horaţiu, sesizarea unor semnificaţii ale universului său poetic, ca de pildă, funcţia artistică, laică a imaginilor religioase în ode (p. 59), precum şi observaţii cu privire la stil şi versificaţie.

La acestea trebuie adăugată şi bogăţia materialului ilustrativ. Mai întîi, traducerile, inserate în cuprinsul expunerii şi mai ales cele grupate în antologia din partea a II-a a volumului, prevăzute cu cîte o notă introductivă la fiecare gen şi etapă de creaţie. Apoi, un cuvînt de laudă pentru gustul cu care au fost alese numeroasele ilustraţii. Însoţite de scurte citate din opera poetului, sau precedînd diferitele capitole ale cărţii şi traducerile, ele sugerează cititorului modern o atmosferă potrivită cu conţinutul liric al operei lui Horaţiu.

Remarcăm totuşi că autorul n-a scăpat cu totul de unele riscuri decurgînd din metoda şi specificul lucrării sale. În prezentarea evolutivă a activităţii poetului, tendinţa de a delimita fiecare etapă dă naştere uneori la anumite legături nu îndeajuns de clare. Dialogul poetic cu Vergiliu constituit din *Epodele* XVI şi VII şi *Bucolica* a IV-a este inconsecvent înfăţişat: O dată, la p. 23, se arată că la *Epoda* a XVI-a un « poem al desperării » scris în timpul războiului perusin, Vergiliu răspunde, la scurtă vreme, cu Bucolica a IV-a, în răgazul păcii de la Brundisium, pentru ca, din nou, Horaţiu să constate în Epoda a VII-a că « Roma e definitiv condamnată ». La p. 87, în notiţa de prezentare a traducerilor, epodele sînt înşiruite în ordine evident cronologică. (P. Grimal menţionează că « ordinea culegerii, aşa cum a publicat-o Horaţiu, nu corespunde cronologiei compunerii »). Aici, în cea dintîi epodă (a VII-a), « patriotismul lui Horaţiu nu poate admite că totul e pierdut ». În cealaltă (a XVI-a) «se pare că orice speranţă e de aci înainte pierdută pentru poet ». După cum se vede, gradaţia pesimismului lui Horaţiu este inversată în cele două epode, caracterizate din puncte de vedere opuse, în cele două locuri citate şi, în acest caz, plasarea *Bucolicei* a IV-a ca şi mersul întregului « dialog poetic » rămîne incert.

În sfîrşit, o ultimă problemă, imaginea de ansamblu a lui Horaţiu. Entuziasmul şi admiraţia lui P. Grimal pentru obiectul prezentării sale precum şi preocuparea de a scoate în evidenţă substanţa poetică a operei cercetate a dus la o înfăţişare puţin unilaterală şi idealizată. Elementele negative şi contradictorii din viaţa personală a lui Horaţiu, considerate exclusiv ca experienţă artistică, ne apar, în bună parte, atenuate. Poetul absoarbe omul. Astfel, frivolitatea şi cruzimea poeziei sale erotice e scuzată de « eternitatea unei clipe fugare » care acumulează elemente ale viitorului său univers poetic (p. 27). De asemenea, relaţiile cu Mecena şi August sînt descrise într-o linie prea calmă şi unitară, deşi autorul remarcă, în mod just, teama poetului de o sclavie insuportabilă (p. 57) sau de « sclavia prieteniei » (p. 155). Demnitatea şi spiritul de independenţă s-ar fi cerut mai bine reliefate. Aşa, de exemplu, greutatea de a cînta subiecte epice nu trebuie înţeleasă numai în semnificaţia ei strict literară (p. 74). Avem de-a face aici cu un loc comun al poeziei helenistice şi romane a cărui utilizare trebuie raportată la poziţia fiecărui scriitor. În cazul lui Horaţiu, argumentul talentului specific pentru un anumit gen are o implicaţie tematică denotînd o anumită atitudine. Refugierea în lumea poeziei intime, însoţită de afectarea respectului şi a temerii de a nu jigni pe protectorii săi cu o muză stîngace, nu reprezintă oare şi un mod de a se ţine la distanţă de acea « sclavie » a cărei ameninţare o presimţea? Folosirea imaginii amintite era pentru poet un mijloc elegant şi comod de a scăpa de unele solicitări pretenţioase (*Ode*, I, 6; II, 12). Aceasta cu atît mai mult cu cît Horaţiu ţine uneori să arate că posedă meşte-

www.cimec.ro

şugul stilului epic şi grandios chiar în acele ode în care revendică modestia suflului său poetic (II, 1; IV, 2).

Am fi preferat deci, un Horaţiu mai complet şi mai complex, cu toate slăbiciunile şi nestatornicia lui, izvorîte şi ele din alte neîmpliniri ale veacului. Nu atît de mult cuprins de o « iremediabilă singurătate » (p. 49), în căutare de « realităţi eterne » (p. 135), cît, mai ales, aşa cum tot P. Grimal îl prezintă, « un poet al actualităţii », « în contact cu ce e concret » (p. 39), îndrăgind « viaţa şi frumuseţea » (p. 177).

Am înfăţişat unele puncte de vedere care mai pot fi, desigur, discutate.

Parcurgînd însă cartea lui P. Grimal rămîi deseori cu regretul că ideea sau capitolul respectiv s-au terminat. E, fără îndoială, şi în această impresie de cititor, dovada eficienţei unei lucrări în care concentrarea şi cursivitatea expresiei traduc competenţa şi talentul autorului ei.

M. Nichita

PIERRE GRIMAL, *Sénèque, sa vie, son œuvre* (ediţia a doua), Paris, Presses universitaires de France, 1957, 156 p.

Cartea este destinată unui public mai larg, aşa cum o indică şi dimensiunile sale, relativ modeste. Cuprinde trei părţi: o expunere asupra vieţii şi operei (p. 1—77), o antologie de texte din opera lui Seneca traduse în limba franceză (p. 77—152), o bibliografie esenţială (p. 153—155).

Prima parte include prezentarea vieţii filozofului (p. 1—36), o sumară trecere în revistă a operelor (p. 37—40) şi apoi analiza filozofiei lui Seneca pe probleme. Autorul nu se ocupă de tragedii şi de operele ştiinţifice. Capitolul consacrat analizei ideilor filozofice este împărţit în subcapitole: Seneca şi stoicismul, teoria cunoaşterii, microcosmos şi macrocosmos, mecanismele psihologice, ideea de datorie şi de bine, înţeleptul, moartea, divinitatea, destinul, morală teoretică şi morală practică, influenţa lui Panaetius asupra lui Seneca, înţeleptul şi statul, Seneca şi umanismul, concluzie.

Este o carte de popularizare redactată remarcabil de clar. Prezentarea filozofiei este eclectică, dar astfel organizată încît să evidenţieze tocmai elementele esenţiale ale gîndirii lui Seneca. Deşi constrîns la unele observaţii generale de caracterul cărţii, învăţatul francez strecoară adesea remarci originale foarte fine. Citãm, *exempli gratia*, explicarea refuzului împăratului de a acorda lui Seneca retragerea solicitată prin dorinţa de a nu-şi înstrăina definitiv opinia publică senatorială şi de a nu recunoaşte schimbarea politicii (p. 31). Ni se par interesante consideraţiile asupra ideilor referitoare la supravieţuirea sufletului (p. 62), la destin (p. 65—66), la influenţa lui Panaetius asupra lui Seneca, socotită sursă de bază în problema eticii şi raportului etică practică-etică teoretică (p. 68—71). În compartimentul rezervat umanismului lui Seneca apar multe rînduri frumoase, scrise cu multă căldură. Dar, desigur, realizarea cea mai însemnată rămîne imaginea coerentă a unei filozofii care, aşa cum ştim, n-avea nimic sistematic şi abunda în contradicţii. Cel mai clar scris este, desigur, capitolul consacrat epistemologiei lui Seneca.

Trebuie totuşi să-i obiectăm autorului absenţa interesului pentru structura societăţii epocii şi poziţiei lui Seneca faţă de această societate. Activitatea politică a filozofului este sumar înfăţişată şi nu este explicată suficient poziţia politică a lui Seneca. Autorul afirmă că Seneca a fost, mai ales în teorie, un stoic ortodox (p. 41) şi se referă adesea la sursele greceşti, dar neglijează precedentele romane, poate mai importante. Nu numai activitatea politică, ci şi atitudi-

www.cimec.ro

nea filozofului față de viața publică este foarte rapid prezentată (p. 71—73). În caracterizarea gîndirii lui Seneca nu se ține seama de loc de aserțiunile lui Seneca din *Apokolokyntosis*.

Antologia de traduceri cuprinde textele cele mai reprezentative, totdeauna frumos traduse. Lectura lor nu poate fi decît plăcută.

Eugen Cizek

KAZIMIERZ MAJEWSKI, *Importy rzymskie w Polsce.* Wybór źródeł archeologicznych do dziejów kontaktów ludności ziem Polski z Imperium Rzymskim. Warszawa-Wroclaw, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich — Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1960, 153 p., LXIV pl. și o hartă.

Problema importurilor de obiecte romane pe actualul teritoriu al Poloniei e o veche preocupare a arheologilor din țara prietenă, și în primul rînd a profesorului Majewski, care i-a închinat în ultimii cincisprezece ani contribuții importante. Strădania de care vorbesc tinde să se concretizeze cîndva într-un adevărat *Corpus* al descoperirilor romane pe pămîntul Poloniei, dar acest țel pare încă depărtat. Pînă la realizarea lui, directorul secției greco-romane din Institutul de Istoria culturii materiale de pe lîngă Academia de științe din Varșovia ne oferă în lucrarea a cărei apariție o semnalez o selecție de materiale păstrate în muzee și numai în rare cazuri împrumutate unor publicații mai vechi. E vorba, înainte de toate, de piese bine conservate și ale căror condiții de găsire, cunoscute cu precizie, îndreptățesc concluziile istorice pe care autorul urmărește să le tragă.

În concepția lui K. M., « importuri romane » sînt obiectele de orice fel produse în ateliere aflate pe pămîntul Imperiului, indiferent de apartenența etnică a meșterilor din mîna cărora au ieșit. În acest înțeles, sticlăriile egiptene sau siriene sînt socotite tot atît de « romane » ca unele obiecte de podoabă cizelate în Grecia sau ca vasele de metal lucrate în atelierele din Gallia. Atenția autorului se îndreaptă în primul rînd asupra inventarului unei serii de morminte zise « princiare » (Dembe, Łeg Piekarski, Giebułtow, Gostawice, Lubieszewo și Zakrzów), dar și asupra descoperirilor mai mult sau mai puțin izolate din alte așezări, examinate pe categorii: de la obiectele de bronz, argint și aur, trecînd prin ceramica de toate felurile și sfîrșind cu bijuteriile, fibulele, armele și uneltele. De o atenție deosebită se învrednicesc monedele — risipite în aproape 1500 localități și datînd din sec. III î.e.n. pînă în sec. V e.n. Din acestea, cca. 160 reprezintă tezaure (cele mai multe din vremea Antoninilor): în general modeste (100—200 piese), dar în unele cazuri considerabile (Kalisz: 2000 piese; Grodkowo: 6000 piese).

În legătură cu rolul monedei în societatea indigenă de pe teritoriul Poloniei, în primele veacuri ale erei noastre, — discutînd opiniile exprimate înaintea lui de unii arheologi sau numismați, — M. face observația îndreptățită că, într-o materie atît de delicată, răspunsul nu poate fi uniform și că trebuie avut în vedere gradul de dezvoltare social-economică a triburilor respective: mai înaintată în părțile de sud ale R.P. Polone și îndeobște în regiunile vecine cu Imperiul roman; sensibil mai înapoiată în părțile de nord, depărtate de căile comerciale. În cazul acestora din urmă, e de presupus că moneda n-avea altă utilitate decît aceea a metalului din care era bătută; în schimb, pentru cele dintîi (Silezia, Polonia Mică, Pomerania, bazinul Vistulei inferioare și al Oderului inferior) se poate admite că semnele monetare romane au jucat rolul unui adevărat instrument de schimb pentru aristocrația tribală și negustorii locali sau străini.

Cap. IV al lucrării e închinat centrelor de pe teritoriul roman răsăritean specializate în comerțul peste frontiere, căilor de pătrundere a produselor și limitelor cronologice între care se

www.cimec.ro

situează schimburile. Rezultatele sînt importante, în sensul că au putut fi stabilite cu destulă precizie cîteva puncte de plecare ale « caravanelor » negustoreşti (Carnuntum, Aquincum, Brigetio, Olbia), precum şi unele centre de distribuire a mărfurilor străine situate pe actualul teritoriu al Poloniei, în jurul oraşelor Opole, Wrocław, Kalisz şi Cracovia. De asemeni, căile de comerţ mai des folosite, care par a fi fost: străvechiul drum al chihlimbarului (Aquileia — Carnuntum — Opole — Kalisz — Osielsk); calea maritimă pînă la estuarele fluviilor Vistula şi Oder; drumul continental central de la Rin la Oder; trecătorile Carpaţilor vestici; calea de-a lungul Nistrului; calea de-a lungul Bugului.

Evident, aceasta din urmă avea ca punct de plecare Olbia, a cărei importanţă ca nod de drumuri comerciale între sud şi nord — ba chiar între Europa şi Asia — a fost în repetate rînduri pusă în lumină. Se ridică însă întrebarea dacă drumul de-a lungul Nistrului slujea numai la vehicularea unor mărfuri produse în Tyras şi dacă nu trebuie să ne gîndim mai curînd la o folosire a portului de la gura Nistrului de către negustorii din oraşele Dobrogei, atît de înfloritoare în sec. al II-lea şi chiar mai tîrziu, pînă către jumătatea sec. al III-lea? Problema se cuvine cercetată, aşa cum rămîne a fi examinată chestiunea de a şti în ce măsură valea Siretului a servit şi ea drept cale de pătrundere a produselor din Moesia şi Dacia spre părţile de sud ale Poloniei.

Cum s-a întîmplat şi cu cercetătorii romîni după 23 August 1944, influenţa metodologiei marxiste se vădeşte la M. în modul cum apreciază urmările contactului autohtonilor de pe teritoriul Poloniei cu mărfurile şi tehnica superioară romană. Pentru învăţatul polon, ca şi pentru arheologii noştri cei mai valoroşi, un asemenea contact e un proces bilateral, în cursul căruia — fie şi în măsuri diferite — părţile s-au influenţat reciproc. Mai mult, o dată împrumutate, anumite produse finite sau procedee tehnice se integrează în cultura mai puţin evoluată, se asimilează de purtătorii acesteia, favorizînd dezvoltarea în continuare a modului lor de viaţă pînă la sfîrşitul antichităţii, în unele cazuri pînă în plină epocă feudală.

Una din părţile cele mai interesante ale lucrării e tocmai aceea unde se cercetează, pe baza documentelor arheologice, frecvenţa anumitor importuri (podoabe, arme, ţesături, vase de metal şi de lut) sau împrumuturi de procedee tehnice: în metalurgie şi extracţia minieră, în construcţia locuinţelor şi în ceramică, pînă şi în tehnica agricolă. Din acest punct de vedere, o concluzie a cărţii ce merită meditată mi se pare aceea după care — în progresul oricărei civilizaţii, dar mai vîrtos al culturilor înapoiate — rolul meşterului ambulant (străin sau deprins la şcoală străină) e mai însemnat decît acel al negustorului. Cu propriile cuvinte ale autorului: « Les produits apportés par les marchands étaient pour la plupart des objets de luxe employés par l'élite tribale; leurs propriétaires morts, les plus précieux de ces objets étaient enterrés avec eux. Un nombre restreint seulement d'importations avait été imité dans les ateliers autochtones. Les artisans, en revanche, ambulants ou établis, ayant acquis leurs qualifications dans les ateliers romains portaient leur savoir parmi les masses tribales; c'étaient eux qui apprenaient le métier aux artisans autochtones dans les villages, c'étaient leurs perfectionnements et leurs techniques nouvelles que l'on s'appropriait — et c'était ainsi que l'acquis technique romain se propageait parmi la population qui habitait notre territoire aux premiers siècles de notre ère » (p. 117).

Aceasta îmi dă prilejul să relev o calitate de seamă a lucrării învăţatului polon: aceea de a valorifica istoric datele arheologice, urmărind cu ajutorul lor schimbările petrecute în structura social-economică şi în patrimoniul cultural al triburilor de pe actualul teritoriu al Poloniei în primele veacuri ale erei noastre. Despre aceste triburi, de altă parte, şi mai precis despre apartenenţa lor etnică, prudenţa cu care se exprimă autorul e şi ea de luat în seamă. Reproducînd opinia aproape generală după care locuitorii băştinaşi ai ţinuturilor polone ar fi fost slavi, K. M. aminteşte că o asemenea problemă nu poate fi rezolvată decît de lingvistică, susţi-

www.cimec.ro

nînd punctul de vedere că descoperirile arheologilor, ale antropologilor şi etnografilor nu pot contribui decît la întărirea sau slăbirea concluziilor întemeiate pe fapte de limbă.

O ilustraţie bogată, chiar dacă de o execuţie nu întotdeauna ireproşabilă, completează valoroasa lucrare, pe care arheologii şi istoricii de pretutindeni vor consulta-o cu plăcere, iar cei din ţara noastră cu un particular interes, ţinînd de materialul analizat şi de metodologia folosită.

D. M. Pippidi

Crestomatie de texte privitoare la istoria antică, întocmită sub redacţia Acad. Prof. E. CONDURACHI. Editura de stat didactică şi pedagogică, Bucureşti, 1961.

Revoluţia culturală care se desfăşoară la noi în ţară pune la îndemîna unor mase cît mai largi de cititori lucrări de introducere în cele mai diferite domenii ştiinţifice. Publicul romînesc a primit cu mare căldură traducerile din clasici şi lucrările originale despre lumea veche apărute în ultimii anii la noi în ţară. *Crestomatia* de faţă, deşi are ca principal scop să completeze cunoştinţele de istorie veche ale elevilor din şcolile medii, se înscrie prin felul ordonat şi atrăgător cum au conceput-o autorii ei printre acele cărţi care vor fi citite cu plăcere şi de publicul iubitor al antichităţii.

Crestomatia a fost împărţită de autorii ei în trei secţiuni: Orientul antic, Grecia antică şi Roma antică. Fiecare secţiune este precedată de o prezentare a perioadei din istoria veche ilustrată de textele traduse şi întreaga *Crestomatie* este precedată de o scurtă *Prefaţă* în care sînt expuse cîteva indicaţii pentru orientarea ideologică a cititorului. Se atrage atenţia îndeosebi asupra subiectivismului şi lipsei de cunoaştere a legilor dezvoltării societăţii omeneşti caracteristice majorităţii autorilor vechi. Subliniind valoarea documentară a textelor cuprinse în *Crestomatie*, *Prefaţa* insistă totodată şi asupra discernămîntului critic cu care trebuie considerate ştirile din antichitate. Pentru uşurinţa mînuirii *Crestomatiei*, unele traduceri sînt însoţite de note, iar la sfîrşit se află o listă cu note biobibliografice.

O asemenea lucrare este în mod evident foarte folositoare pentru o introducere în metoda istorică de reconstruire a profilului economic, social şi politic al unei societăţi din antichitate după izvoarele scrise. Greutatea pe care autorii au biruit-o în mare măsură era alegerea textelor cele mai reprezentative şi mai substanţiale. Ca model le-a slujit *Crestomatia asupra istoriei lumii vechi* întocmită de Acad. V. V. Struve. Traducătorii s-au străduit să adune prin traducerile făcute date cît mai variate despre societăţile Orientului, ale Greciei antice şi Romei, începînd cu ştirile geografice şi sfîrşind cu cele asupra concepţiilor şi moravurilor. Desigur, informaţiile despre latura politică a vieţii în antichitate primează şi sînt judicios rînduite conform evoluţiei vieţii sociale şi politice a fiecărei societăţi luate în considerare.

Traducerile în sine sînt de o excelentă calitate, realizate cu mare grijă pentru redarea exactă a sensului. Evitînd arhaizarea artificială a limbii, traducătorii au găsit calea justă a traducerii care evită modernismele supărătoare, antiştiinţifice.

Lucrarea este prezentată de Editura de stat didactică şi pedagogică în condiţii grafice care-i fac cinste. Ilustraţiile care însoţesc textele sînt pe hîrtie velină, clare şi destul de mari.

A. Piatkowski

www.cimec.ro

Πλάτων. Δελτίον τῆς Ἑταιρείας τῶν Ἑλλήνων Φιλολόγων (Buletinul Societăţii filologilor greci). Anii 1949—1957, Athena, Sideri.

Revista «Πλάτων» a luat fiinţă în anul 1949, o dată cu înjghebarea «Asociaţiei filologilor clasici greci», avînd ca scop susţinerea învăţămîntului clasic, promovarea lucrărilor de specialitate şi ameliorarea, sub toate aspectele, a situaţiei profesorilor de limba şi literatura greacă în viaţa socială.

Revista are un pronunţat caracter militant, intervenind în problema de organizare a învăţămîntului, ca şi în probleme legate de studierea clasicilor. Acest caracter reiese cu prisosinţă din memoriul adresat Ministerului Învăţămîntului grec şi publicat în revistă în anul 1949 (p. 317—319).

Din cercetarea revistei pe anii 1949—1957, se desprinde limpede observaţia că aceasta nu are în vedere un singur domeniu al filologiei clasice, ci îmbrăţişează deopotrivă, filologia, istoria, critica şi comentarea de texte, bibliografia şi lexicografia, fiind încă un exemplu viu al ştiinţei antichităţii, una şi inseparabilă.

Din lucrările în domeniul literaturii greceşti, menţionăm lucrarea lui Constantin I. Vurveris (profesor la Universitatea din Atena): «Problema educaţiei în drama Filoctet a lui Sofocles» (Τὸ πρόβλημα τῆς παιδείας εἰς τὸν Φιλοκτήτην τοῦ Σοφοκλέους), Πλάτων, 1949, p. 129—142; lucrarea lui D. P. Tsirimbas (conferenţiar de limba greacă veche la Universitatea din Atena): «Proverbe şi expresii la epistolograful Aristainetos» (Παροιμίαι καὶ παροιμιώδεις φράσεις παρὰ τῷ ἐπιστολογράφῳ Ἀριστοινέτῳ), Πλάτων, 1950, p. 25—85; articolul lui Grigorios Carydis: «Ideile filozofice şi pedagogice ale lui Herodot» (Φιλοσοφικαί καὶ παιδαγωγικαὶ ἰδέαι τοῦ Ἡροδότου), Πλάτων, 1950, p. 23—34.

Dintre lucrările de istorie suscită un deosebit interes lucrarea lui Apostolos Dascalakis (profesor de istorie la Universitatea din Atena) despre «Lupta de la Termopile» (Περὶ τὸν ἀγῶνα τῶν Θερμοπυλῶν), Πλάτων, 1957, p. 7—46; de asemenea lucrarea lui Constantin Merentites: «Ofrandele la vechii greci» (Αἱ ἀναίμακτοι προσφοραὶ τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων), Πλάτων, 1952, p. 199—222.

Istoria textului este reprezentată de «Contribuţii la stabilirea textului operelor aristotelice» (Συμβολὴ εἰς τὴν ἀποκατάστασιν τοῦ κειμένου τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων) de Vasilios Dedusis, Πλάτων, 1951, p. 242—256.

În domeniul epigrafiei se pot cita mai multe articole ale lui Theodoros Axenides. Sub titlul Κατάλογος δωρητῶν τοῦ Γ'. π.χ. αἰῶνος (Catalog de donatori din sec. III î.e.n.), cercetătorul grec publică o inscripţie descoperită în anul 1940 la Larissa, cuprinzînd o listă oficială a unor donatori care au contribuit cu însemnate sume băneşti la realizarea unor opere de interes colectiv. Redactat în vechea tesaliană, catalogul înscrie în primul rînd printre «δωρηταί» pe Filip al V-lea, regele Macedoniei, pe fiul acestuia Perseu şi cîţiva cetăţeni fruntaşi.

Inscripţia care face obiectul studiului «Ψήφισμα τοῦ δήμου τῶν Λαρισαίων περὶ ἐπισκευῆς τοῦ γυμνασίου» a fost descoperită cu prilejul distrugerilor suferite de oraşul Larissa în timpul ocupaţiei germane a Greciei. Decretul prevede ca reconstruirea gymnaziului Larissei să se facă astfel încît să se prevadă loc suficient pentru întreceri, cît şi un număr potrivit de scaune pentru spectatori, şi îndeamnă pe cetăţenii înstăriţi să contribuie la această acţiune, tezaurul public fiind sărăcit. E interesant de reţinut faptul că după numele celor cinci comandanţi (ταγοί) şi al celor doi ταμιεύοντες urmează propoziţia: «τοῦν ταγοῦν ποτομφορὰν ποιεισάμενοι πὸτ τὸν δᾶμον πὲρ τᾶς ἐπισκευᾶς τοῦ γυμνάσσοι τῶν ταγῶν προσαναφορὰν ποιησαμένων πρὸς τὸν δῆμον τῆς ἐπισκευῆς τοῦ γυμνασίου în care se întîlneşte pentru prima oară substantivul «προσαναφορά», deşi verbul «προσαναφέρω» este frecvent [1].

[1] Vezi Lidell Scott, la cuv.: «προσαναφέρω».

www.cimec.ro

Alte două inscripții, publicate la p. 69—89, sînt inventare de proprietate din Larissa. Personajele citate — conclude Theodor Axenides — sînt bărbați și mai ales femei din Larissa, care și-au dedicat proprietățile « κτήματα » unui sanctuar, probabil celui al lui « Ἀπόλλων Κερδῷος», în care erau păstrate decretele eclesiei.

Dintre studiile de limbă citãm: « Puterea civilizatoare a limbii grecești », de G. Curmulis, lecție inaugurală a cursului de lingvistică la Universitatea din Atena, în care autorul analizează influența exercitată de limba greacă, în special în epoca elenistică (Ἡ ἐκπολιτιστικὴ δύναμις τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, Πλάτων, 1950, I, 4—22).

Rubrica « Recenzii » este bogat reprezentată în fiecare număr și oferă materiale prețioase. Revista, variată și interesantă, poate aduce servicii reale cercetătorilor noștri, în genere puțin familiarizați cu varietatea producției clasice în noua Heladă.

M. Marinescu-Himu

www.cimec.ro

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

Dări de seamă ale şedinţelor

XXVII

Şedinţa din 19 ianuarie 1961

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Prezentări de lucrări recente: I. Fischer (*Analele Universităţii « A. I. Cuza » din Iaşi*, V, 1959); D. M. Pippidi (Santo Mazzarino, *La fine del mondo antico*, Milano, 1959); L. Vidman (*Étude sur la correspondance de Pline le Jeune*, Praha, 1960).

Urmează comunicarea tov. C. Poghirc, *Un pasaj controversat din Anaximene din Lampsakos*. La discuţii au luat parte prof. D. M. Pippidi şi A. Piatkowski.

În continuare s-a discutat proiectul Ministerului Învăţămîntului şi Culturii de a edita o colecţie de texte bilingve din literatura universală. Prof. D. M. Pippidi a făcut propuneri de opere latineşti şi greceşti care ar trebui editate, indicînd şi principiile generale de editare. Tovarăşii prof. R. Vulpe, N. I. Ştefănescu, Vl. Iliescu, Gh. Guţu, H. Mihăescu, I. Fischer, Val. Georgescu au dezbătut probleme legate de editare şi au adus completări la lista de autori.

XXVIII

Şedinţa din 16 februarie 1961

Prezidează prof. D. M. Pippidi, secretar.

Prezentări de lucrări recente: H. Mihăescu (N. Andriotis, Σημασιολογία, Salonic, 1959; id., Παράλληλοι σημασιολογικαί ἐξελίξεις εἰς τήν Ἑλληνικήν καί εἰς ἄλλας γλώσσας, Salonic, 1960; id., Ἐτυμολογικό λεξικό τῆς κοινῆς Νεοελληνικῆς, Atena, 1951; R. Schröter, *Studien zur Varronischen Etymologie*, Wiesbaden, 1960); M. Nasta (Archiloque, *Les Fragments*, éd. A. Bonnard et Fr. Laserre, Paris, 1958); D. M. Pippidi (*Journal of Hellenic Studies*, LXXX, 1960); P. Alexandrescu (G. Mylonas, *Ancient Mycenae*, Londra, 1957; G. Vallet, *Rhégion et Zanclae*, Paris, 1958); C. Poghirc (*История греческой литературы*, vol. III, Moscova, 1960).

www.cimec.ro

Urmează comunicarea tovarăşei A. Piatkowski, *Stesichoros, deschizător de drumuri în literatura greacă şi latină*. La discuţii au luat parte prof. N. I. Ştefănescu, N. I. Barbu, M. Nasta, D. M. Pippidi.

XXIX

Şedinţa din 23 martie 1961

Prezidează prof. Gh. Guţu, vice-preşedinte.

Prezentări de lucrări recente: I. Fischer (*Istituto Universitario Orientale, Annali, sezione linguistica* II, 2, Napoli, 1960; G. B. Pellegrini, *La diffusione dei alfabeti etruschi nell'Italia settentrionale*, Florenţa, 1959); P. Alexandrescu (F. Schachermeyr, *Griechische Geschichte*, Stuttgart, 1960; A. J. Toynbee, *Hellenism*, Londra, 1959); M. Nasta (G. Aigrisse, *Psychanalyse de la Grèce antique*, Paris, 1960).

Urmează comunicarea acad. prof. T. Vianu, *Începuturile realismului în Antichitate într-o interpretare nouă* (vezi mai sus, p. 349). La discuţii au luat parte prof. D. M. Pippidi şi Gh. Guţu.

XXX

Şedinţa din 20 aprilie 1961

Prezidează prof. Gh. Guţu, vice-preşedinte.

Prezentări de lucrări recente: H. Mihăescu (J. Popović, *Geschichte der serbo-kroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960; id., *Die Einwanderung der Slaven in das Oströmische Reich im Lichte der Sprachforschung*, Zeitschrift f. Slavistik, IV, 1959; id., *Balkanlateinisches á im Südslavischen und Albanischen*, ZRPh, 76, 1960; Manu Leumann, *Romanisch und Vulgärlateinisch*, Lingua Poznaniensis, VIII, 19); I. Fischer (A. J. van Windekens, *Études pélasgiques*, Louvain, 1960); M. Nasta (D. Page, *History and the Homeric Iliad*, Berkeley-Los Angeles, 1959); C. Poghirc (*Analele Universităţii «C. I. Parhon»*, 15, 1960; K. Kindermann, *Die klassische Philologie in Rumänien*, Gymnasium, 67, 1960).

Urmează comunicarea tovarăşei M. Iliescu, *Observaţii asupra evoluţiei propoziţiilor completive introduse cu* ut *şi* ne *în limba latină*. La discuţii au luat parte prof. N. I. Barbu şi H. Mihăescu.

XXXI

Şedinţa din 18 mai 1961

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Este aleasă membră a societăţii prof. Maria Spiridon, recomandată de I. Fischer şi C. Poghirc.

Prezentări de lucrări recente: D. M. Pippidi (W. Peek, *Griechische Grabgedichte*, Berlin, 1960; R. Flacelière, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, 1959; P. Grimal, *À la recherche de l'Italie antique*, Paris, 1961).

Urmează comunicarea tovarăşului E. Cizek, *Intelectualii şi Nero în anii 54—56*. La discuţii au luat parte R. Albala, C. Poghirc, prof. D. M. Pippidi şi acad. Al. Graur.

www.cimec.ro

XXXII

Şedinţa din 29 iunie 1961

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Este ales membru al societăţii conf. M. Jacotă (Iaşi), recomandat de prof. Val. Georgescu şi M. Nasta.

Prezentări de lucrări recente: D. M. Pippidi (K. Treu, *Zu Gast am Pontos Euxeinos*, Das Altertum, VII, 1961, 2; Herodot, *Istorii*, I, trad. A. Piatkowski şi F. Vanţ-Ştef, Bucureşti, 1961); I. Fischer (*Revue de linguistique*, VI, 1961, 1; *Philologus*, 105, 1961, 1—2; S. Stati, *Limba inscripţiilor din Dacia şi Scythia minor*, Bucureşti, 1961); M. Nasta (E. G. Schmidt, *Die altarmenische Zenonschrift*, Berlin, 1961; H. J. Mette, *Die Fragmente des Aischylos*, Berlin, 1959).

Urmează comunicarea prof. D. M. Pippidi, *Zece ani de săpături în zona sacră de la Histria.*

XXXIII

Şedinţa din 19 octombrie 1961

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Adunare generală a Societăţii. La ordinea de zi:

1. Darea de seamă asupra activităţii biroului pe anul 1960—1961 (raportor prof. D. M. Pippidi, secretar).

2. Darea de seamă a casierului asupra gestiunii Societăţii (raportor Tr. Costa).

3. Raportul comisiei de cenzori (raportor I. Fischer, cenzor).

În cadrul discuţiilor la rapoarte au luat cuvîntul: I. Fischer, acad. Em. Condurachi, C. Poghirc, prof. R. Vulpe, E. Cizek, acad. Al. Graur.

Adunarea a apreciat ca pozitivă activitatea vechiului birou şi a votat descărcarea de gestiune.

S-a procedat apoi la alegerea noului birou, constituit precum urmează:

Preşedinte: Acad. Al. Graur.

Vice-preşedinţi: Acad. C. Daicoviciu, Acad. Em. Condurachi, prof. Gh. Guţu.

Secretar: prof. D. M. Pippidi.

Secretar adjunct: I. Fischer.

Casier: Tr. Costa.

Se alege apoi noua comisie de cenzori. Sînt aleşi:

Cenzori: Prof. N. I. Barbu, C. Poghirc.

Cenzori supleanţi: A. Piatkowski şi prof. David Popescu.

În numele noului birou, acad. Al. Graur mulţumeşte pentru încrederea acordată.

www.cimec.ro

Universitatea Bucureşti
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"

Redactor responsabil : STELLA NICOLAU

Dat la cules 26.12.1961. Bun de tipar 2.04.1962. Apărut 1962. Tiraj 1170 ex. legate. Hîrtie velină de 80 g/m² 16/700×1000. Coli editoriale 38,05. Coli de tipar 26. A/001493/1961 C.Z. pentru bibliotecile mari 908.5(37+38) (082)C.Z. pentru bibliotecile mici 9(37+38) (082)

Întreprinderea Poligrafică nr. 4 Calea Şerban Vodă nr. 133—135 Bucureşti R.P.R. comanda nr. 17

www.cimec.ro

www.cimec.ro

Universitatea Bucureşti
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"

www.cimec.ro

Lei 24.50

www.cimec.ro